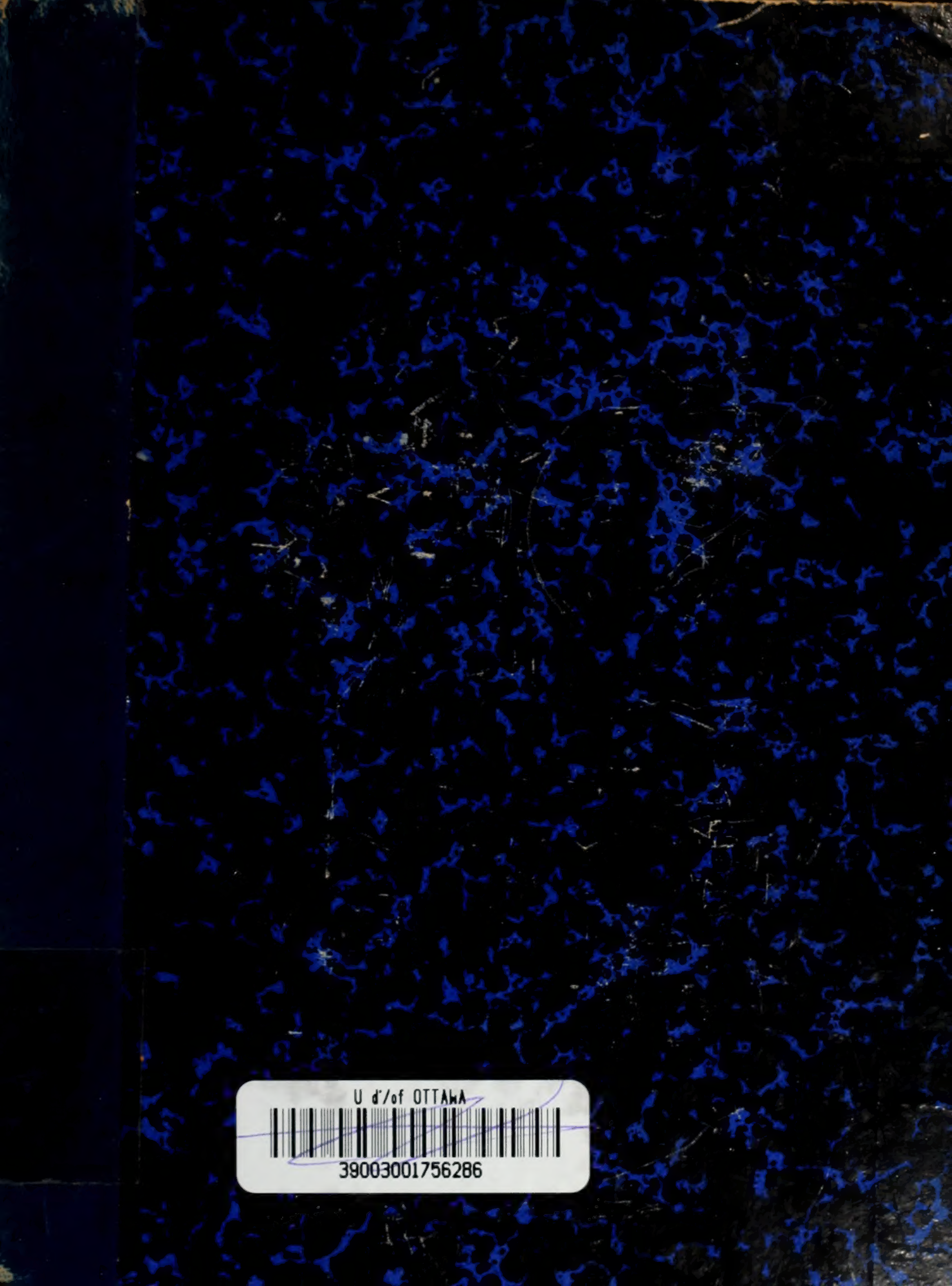
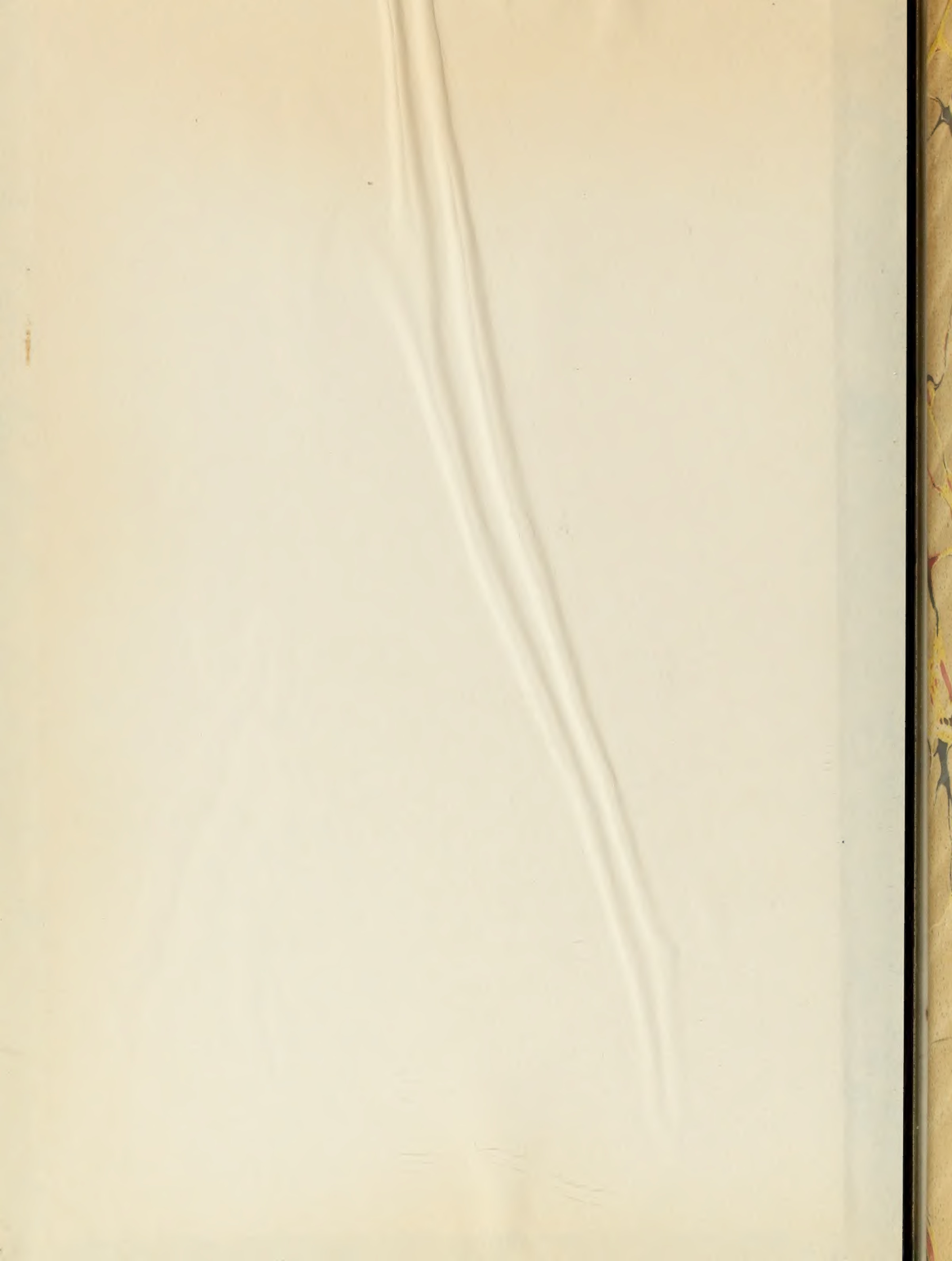
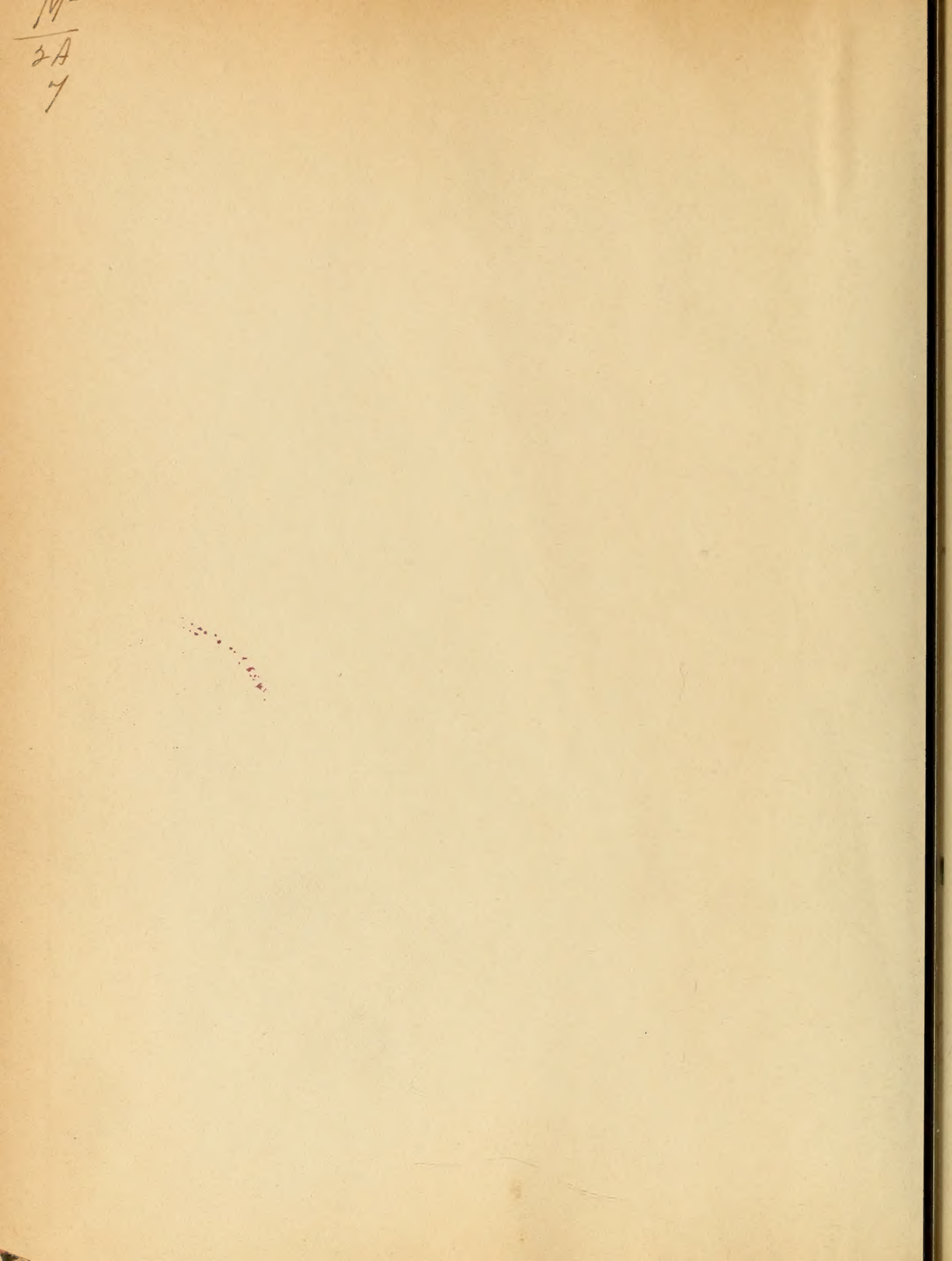
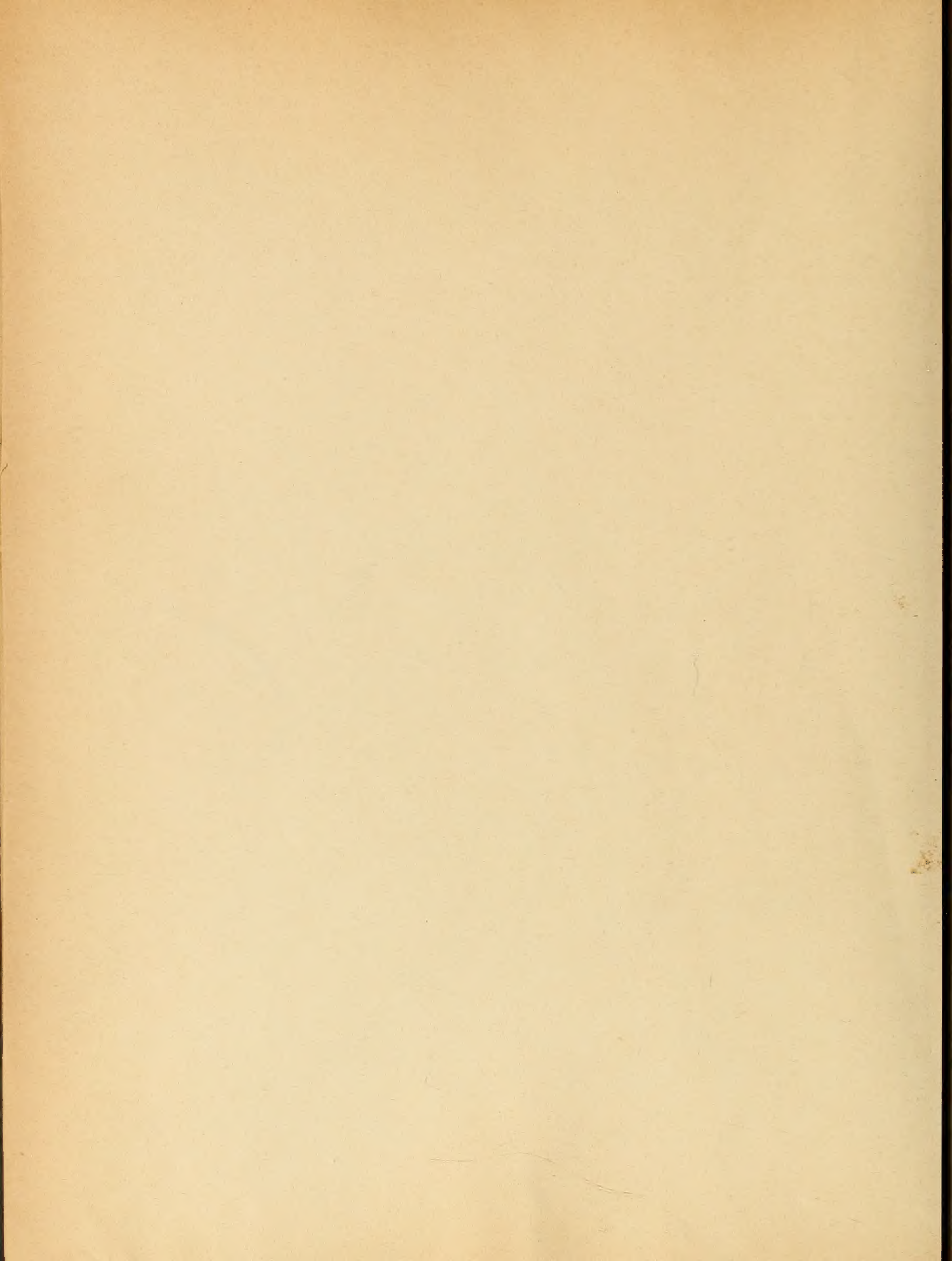












Introduction
à la Critique textuelle du Nouveau Testament.

Partie pratique.

Tome premier.

Introduction à la Critique textuelle du Nouveau Testament

Partie pratique

Tome premier

Leçons professées à l'École Supérieure de Théologie de Paris en 1883 – 1884,

par M. l'abbé J.P.P. Martin.

Paris :
Maisonneuve, Frères et Charles Leclerc, éditeurs
25, Quai Voltaire. – 5 Quai Malaquais.



Préface

Dès qu'on s'adonne à l'étude du Nouveau Testament, en particulier, à l'étude du texte, on ne tarde pas à remarquer un phénomène d'une nature fort singulière. Au milieu, en effet, des problèmes, grands et petits, importants et secondaires, qui naissent sous les pas du critique, celui-ci s'aperçoit bientôt que la plupart de ces problèmes sont créés par ce fait qu'un groupe de manuscrits renferme un texte notablement différent de celui que nous possédons, dans nos éditions imprimées, sous le nom de Texte Reçu.

« Fait singulier quoique remarqué dès qu'on s'adonne à l'étude du Nouveau Testament. »

Et ce qui augmente l'étonnement très naturel qu'occasionne ce fait, c'est que ce groupe de manuscrits, faisant bande à part comprend, d'une manière ou d'une autre, les plus anciens documents qui nous sont parvenus, ~~[illegible]~~ le Vatican, le Sinaïtique, l'Alexandrin, l'Ephrémitique et le Codex Bezae, documents dont ~~[illegible]~~ échelonne, de l'aveu de tous les critiques, entre le quatrième et le sixième siècle.

Dans trois de ces manuscrits, le texte diffère beaucoup de celui qu'on rencontre généralement dans les éditions imprimées, et, si les deux autres s'éloignent moins du texte traditionnel, ils présentent cependant des variantes très singulières. À la suite de ces cinq manuscrits anciens marchent un petit groupe de manuscrits modernes, un groupe qui ne dépasse guère le chiffre de dix, groupe qui fait, lui aussi, bande à part au milieu des documents, rédigés dans ce caractère plus facile, et moins solennel qu'on a appelé du nom de cursif. Voilà donc le partage : d'un côté une dizaine de cursifs et six ou sept onciaux, de l'autre la masse des onciaux et des cursifs, c'est à dire, environ 98 % des documents qui nous sont parvenus. Pour être complet, il faut ajouter encore que le groupe formé par les manuscrits dissidents ne contient pas un texte uniforme, mais un texte qui s'écarte, à divers degrés et de diverses manières, du texte traditionnel. Au contraire, dans la plupart des

« Groupe de manuscrits dissidents - six ou sept onciaux, une dizaine de cursifs. »

« Le groupe de manuscrits dissidents ne présente pas un texte uniforme. »

onciaux et des cursifs, on rencontre sensiblement le même texte, le texte qui figure dans la plupart des éditions imprimées depuis le commencement du XVIe siècle, texte qui, pour cette raison, a été décoré du nom de Texte Reçu, mais qu'il vaudrait mieux, ce semble, appeler du nom de Texte traditionnel.

« A quel mouvement d'idées ce fait doit-il son origine ? »

L'existence de deux groupes de manuscrits aussi distincts soulève dans l'esprit des observateurs attentifs les problèmes les plus intéressants, et il ne faut pas s'étonner que les critiques modernes aient cherché et cherchent encore, avec un zèle qui ressemble quelquefois à de la passion, l'explication de ce singulier phénomène. Ce phénomène est, à lui seul, extrêmement singulier et il est naturel que l'esprit humain se demande à quelles causes il doit sa naissance et que l'esprit humain cherche à en retrouver l'histoire et à remonter jusqu'à ses origines. D'ailleurs, il n'est pas possible de ne pas en tenir compte; car il n'y a pas un des grands problèmes relatifs au nouveau Testament qui ne le rappelle et ne le ramène sous nos yeux. Qu'on étudie une question ou qu'on en étudie une autre, on revient toujours là, on trouve toujours d'un côté la masse des documents et de l'autre, un ou plusieurs manuscrits faisant partie du groupe des dissidents. Il faut donc forcément examiner le problème, prendre un parti, adopter une solution, savoir ce qu'il faut penser des manuscrits dont nous parlons.

« Ce fait constitue un des plus importants problèmes qui se posent devant les critiques modernes. »

Il n'est donc pas étonnant que ce fait, depuis qu'il a été mieux connu, soit devenu le plus grand des problèmes qui se posent devant les critiques contemporains. De solution satisfaisante, il n'en a pas été donnée une seule jusqu'à ce jour; du moins, il n'y a pas de solution qui soit acceptée par tout le monde. C'est pourquoi on peut chercher encore; et, comme la Providence aime à récompenser ceux qui cherchent la vérité simplement, honnêtement, loyalement, sans parti pris, on peut espérer, en étudiant bien les faits, d'arriver enfin à découvrir une solution qui satisfera tout le monde, parce qu'elle reposera sur la réalité des choses.

Le phénomène dont nous parlons mériterait, à lui seul, de fixer l'attention des critiques bibliques et devrait les solliciter à cher-

cher une solution jusqu'à ce qu'on en ait trouvé une qui en rende complètement raison. Mais il est encore une circonstance qui rend ce phénomène, et plus grave et plus difficile à expliquer, et cette circonstance, la voici :

Les manuscrits qui appartiennent au petit groupe, au groupe des dissidents, présentent des leçons singulières, des leçons très différentes du Texte Reçu : mais chose étonnante ! ces mêmes leçons figurent dans ce des manuscrits Origènes, qui vécut au troisième siècle de l'ère chrétienne et qui illustra par ses écrits et l'École d'Alexandrie et l'Église catholique toute entière. Les coïncidences entre Origènes et les anciens manuscrits sont telles qu'on ne peut pas admettre que les deux soient étrangers l'un à l'autre. Or, c'est là une circonstance qui complique beaucoup le problème et qui, en même temps, lui donne une gravité particulière. En effet, quoique Origènes ait gravement erré sur plusieurs points de dogme, il n'en a pas moins conservé une grande autorité dans les questions purement bibliques. Les travaux critiques qu'il a exécutés sur l'Ancien Testament et les commentaires qu'il a faits sur le Nouveau, lui font une place à part dans toutes les controverses qui ont rapport au texte de la Sainte Écriture. Si Origènes connaît les leçons des plus anciens manuscrits, des manuscrits qui remontent au quatrième siècle, s'il appuie leur texte, ce texte est donc plus ancien qu'Origènes. Mais si ce texte est plus ancien qu'Origènes et si Origènes vers l'an 210, l'approuve et le consacre de son autorité, il est bien difficile, ce semble, de se soustraire à la conclusion : « Donc le texte des anciens manuscrits » est celui-là même qui est sorti de la plume des auteurs inspirés. » Par conséquent le Texte traditionnel n'a aucune valeur critique. » C'est un texte qui ne remonte pas, dans son état actuel, au-» delà du quatrième siècle. C'est un texte de fabrication humaine » et nullement d'origine apostolique. »

« Ce qui complique le problème. – Alliance des dissidents avec Origènes. »

« Conclusions qu'on veut tirer de cette alliance entre Origènes et les anciens manuscrits. »

Ces conclusions semblent logiques ; elles paraissent s'appuyer sur des faits et se montrent environnées d'un tel appareil de rigueur de déduction, qu'elles peuvent faire illusion à des personnes honnêtes et même instruites. Et de fait, elles ont fait et elles

font illusion, à beaucoup de personnes, parmi nos contemporains. Elles ont séduit plusieurs des critiques les plus érudits et c'est, en définitive, à elles que nous devons des éditions critiques comme celles de Trégelles, de Hort et Westcott, comme la septième et la huitième de Tischendorf. Si Origènes n'appuyait pas de son autorité les leçons du Vatican et du Sinaïtique, jamais des éditions comme celles dont nous venons de parler n'auraient vu le jour.

« Gravité et actualité « de ce problème. »

Ces détails expliquent, à eux seuls, pourquoi l'étude des plus anciens manuscrits que nous avons sur le Nouveau Testament a pris tant d'importance de notre temps et pourquoi le problème p[...] plus haut est le plus grave de tous ceux qui s'agitent parmi les savants contemporains. Une bonne solution, une solution complète, claire, nette, péremptoire, est certainement un des premiers desiderata de la critique biblique. La publication de documents comme celle du Sinaïtique faite par C. Tischendorf ou comme celle du Vatican faite par le Saint Siège, outre l'actualité qu'elle donne à cette étude, la place au premier rang parmi les questions que les savants doivent étudier et peuvent résoudre.

S'il est vrai, comme plusieurs critiques modernes l'admettent, que les recensions représentées par le Vatican et le Sinaïtique sont [...] térieures à Origènes, et si Origènes les a sanctionnées en en faisant usage dans ses commentaires et dans ses homélies, c'est un fait extrêmement grave, un fait si grave qu'on n'en a pas relevé de plus important depuis qu'on imprime des éditions du Nouveau Testament.

L'union d'Origènes et des plus anciens manuscrits ne détruit pas, sans doute, l'autorité du Texte traditionnel dans l'Église, mais elle lui porte un coup presque mortel. En tout cas elle complique singulièrement les solutions qu'il faut donner aux questions de détail.

« Origènes a pu, à la « rigueur, se tromper « sur le texte qu'il a « choisi. »

Nous disons que l'union d'Origènes et des plus anciens manuscrits ne détruit pas l'autorité du Texte Traditionnel. Origènes a pu, en effet, se tromper dans le choix qu'il a fait de son texte; il a pu donner ses préférences à un texte altéré et corrompu malgré toute son érudition et tout son talent; il est possible qu'il ait erré en ceci com[...]

me en beaucoup d'autres choses; peut-être même l'emploi qu'il a fait d'un texte corrompu explique-t-il quelques-unes de ses autres erreurs. En définitive, s'il faut choisir entre Origène d'une part et l'Eglise de l'autre, il ne semble pas que des personnes raisonnables doivent hésiter un instant; car, s'il est difficile d'admettre qu'Origène a adopté un texte corrompu de préférence au texte ecclésiastique, il l'est bien davantage d'admettre que l'Eglise, après s'être servi au troisième siècle d'un texte comme celui d'Origène, a adopté, au quatrième un texte aussi différend du précédent que l'est le Texte traditionnel. Des deux problèmes, le second est certainement moins facile à résoudre que le premier. Si on suppose, en effet, que le texte du Vatican et du Sinaïtique était celui de l'Eglise, à l'époque d'Origène, on n'en tirera jamais, par aucun procédé de copie honnête et fidèle, le Texte Traditionnel; et cependant, le texte traditionnel est celui de l'Eglise au quatrième siècle, celui des Basile et des Grégoire, des Chrysostôme et des Epiphane, même celui des Eusèbe et des Cyrille. Les partisans les plus zélés du Vatican et du Sinaïtique le reconnaissent et en font l'aveu. Que s'est-il donc passé entre Origène et Eusèbe, pour que le Texte du Vatican ou du Sinaïtique soit devenu le Texte traditionnel? — Il y a là un problème qui attend et qui demande impérieusement une solution, une solution que les partisans du Vatican et du Sinaïtique doivent nous donner s'ils veulent nous convertir à leurs opinions. Or, jusqu'ici ils n'ont pas donné cette solution; on ne la trouve, ni dans Trégelles, ni dans Tischendorf; et elle n'est pas davantage dans Hort et Westcott.

Les deux problèmes à résoudre sont opposés l'un à l'autre; les partisans du Texte traditionnel doivent résoudre le premier, tandis que les partisans du Sinaïtique et du Vatican doivent résoudre le second. Les deux problèmes sont, tous les deux, difficiles, mais ils ne le sont pas au même degré; et, à supposer qu'on ne puisse pas donner encore une solution, à l'un ou à l'autre, il n'est pas difficile de faire son choix. Quand on connait l'Eglise; quand on a étudié ses lois, ses usages, ses traditions; quand on sait

« Problèmes opposés qu'il faut résoudre. »

jusqu'à quel point elle est tenace dans ce qu'elle considère comme confié à sa garde par Dieu ou par les Apôtres, on n'hésite pas un instant à regarder comme impossible qu'elle ait substitué le Texte Traditionnel au Texte du Vatican, un texte de fabrication humaine à un texte d'origine divine. Non, l'Église n'a pas sciemment, volontairement, délibérément remplacé un texte, l'un par l'autre, et cela ne s'est pas fait d'avantage à son insu et sans sa participation. Si le Texte Traditionnel était déjà le texte de l'Église au commencement du quatrième siècle, c'est qu'il l'était aussi à l'époque d'Origènes et au temps des Apôtres.

Cela est clair et certain, non seulement pour un catholique, mais aussi pour tout homme qui connaît l'Église et ses traditions.

II

« Il n'y a pas d'hésitation à avoir sur le parti que l'on doit prendre. »

Ne pourrions-nous pas dès lors expliquer clairement le phénomène dont nous avons parlé plus haut, à savoir l'accord qui existe entre Origènes et quelques-uns des plus anciens manuscrits que nous possédons du Nouveau Testament, par exemple, le Vatican et le Sinaïtique, que nous n'hésiterions pas dans notre choix et que nous nous rangerions du côté de l'Église et du Texte Traditionnel, avec l'Église du quatrième siècle, avec les Eusèbe et les Cyrille, avec les Basile et les Grégoire, les Chrysostôme et les Épiphane. Et, en prenant ce parti, nous n'aurions pas grand mérite ; une telle résolution n'a rien d'héroïque.

Mais nous n'en sommes pas réduits à cette extrémité, et, grâce à Dieu, il nous semble qu'on peut donner de l'existence de manuscrits comme le Vatican et le Sinaïtique, même de l'accord de ces manuscrits avec Origènes, une explication complète; une explication claire, une explication satisfaisante, en ce sens qu'elle rend compte des phénomènes variés et multiples que révèle l'étude des plus anciens manuscrits.

« Solution du premier des deux problèmes. – Elle est nouvelle. »

Cette explication est nouvelle ; nous ne l'avons trouvée nulle part, et c'est pourquoi nous l'exposons un peu en détail, avec pièces justificatives à l'appui. Malgré sa nouveauté, elle nous paraît tel-

lement vraie et tellement naturelle, qu'en ne la trouvant exposée nulle part nous avons hésité quelque temps à la considérer comme certaine. Ce n'est qu'après l'avoir soumise à des contrôles réitérés et multipliés, que nous avons fini par la tenir pour vraie et pour certaine. Nous ne l'avons pas découverte d'un seul coup: elle est le résultat de bien des méditations et de bien des lectures, de nombreuses recherches et de tâtonnements presque infinis. Et cependant, elle est si simple, que du jour où elle est née dans notre esprit, nous nous sommes demandé comment elle ne nous était point venue plutôt à la pensée. Là encore, nous avons constaté, une fois de plus, qu'on n'arrive aux solutions les plus claires et les plus simples qu'au prix des plus longs efforts et des plus pénibles tâtonnements.—

« De quelle manière on a découvert cette solution. »

Pour exposer cette solution de manière à la faire comprendre, nous n'aurons qu'à dire comment elle a fini par se faire jour dans notre esprit. Et pour cela nous n'aurons qu'à raconter un peu d'histoire, l'histoire de la préparation des leçons de ce dernier semestre.

III

« Deux questions qui se posent à l'esprit de tout observateur attentif. »

Le phénomène dont nous avons parlé plus haut, l'existence de manuscrits anciens présentant un texte comme celui du Vatican, du Sinaïtique, de l'Alexandrin, de l'Ephrémitique et du Codex Bezæ; l'accord partiel mais singulier qu'on remarque entre plusieurs de ces recensions et les citations d'Origène, ce phénomène soulève, dans l'esprit du critique biblique, deux questions et deux problèmes: « Premier problème: « Quelle est la valeur des recensions » contenues dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D? — Second Problème: « Quelle est l'origine de ces recensions? »

Ces questions ou ces deux problèmes sont tous les deux, et très importants et très intéressants. Cependant leur importance n'est pas absolument la même et il n'y a pas l'ombre d'un doute que la solution de la première de ces questions passe de beaucoup avant celle de la seconde. Ce que le critique a intérêt avant tout à connaître, c'est la nature et la valeur du texte que renferment les plus anciens manuscrits. Si ces manuscrits renferment un texte altéré, cor-

rompu, modifié à dessein, peu importe qu'ils aient été, oui ou non, connus d'Origène, il est évident qu'on ne peut s'en servir, dans la critique biblique, qu'avec les plus grandes précautions et qu'au lieu de chercher à faire des éditions en les prenant pour base, on doit, au contraire, les mettre de côté. Cette question prime donc toutes les autres qui on peut se poser à propos de ces manuscrits et voilà pourquoi, elle est la première que nous avons tenté de résoudre. Et c'est, en recueillant les éléments de cette solution, que nous avons résolu la seconde question, la question relative à l'origine des plus anciens manuscrits.

Voici comment :— On a vu, dans ce qui précède que la difficulté centrale autour de laquelle toutes les autres se groupent et se développent vient de l'accord qui existe entre le texte des anciens manuscrits et les citations d'Origène. Il y a longtemps que le fait a été remarqué : Griesbach est parti de là pour bâtir ses théories critiques, mais le fait a été particulièrement mis en lumière dans ces dernières années par les éditions de Trégelles et de Tischendorf, aussi bien que par la publication du Vatican, du Sinaïtique, du Codex Regius et des autres manuscrits anciens. Les critiques modernes, sont partis de ce fait, pour conclure que les recensions représentées par les manuscrits ℵ, A, B, C, D, étaient antérieures de beaucoup à Origène, et avaient, par conséquent, toute espèce de droit à être considérées comme le texte apostolique.

« Affinité des anciens « manuscrits avec Origène. – Théories « critiques modernes. »

« Origène connaît et cite ces recensions », ont dit Griesbach, Lachmann, Trégelles et Tischendorf. Donc ces recensions sont plus anciennes que le Texte Reçu ; par conséquent, il faut rejeter le Texte Reçu.

Tout le monde a répété ces assertions de Griesbach et personne ne n'a osé les contester, parceque, pour les contester, il aurait fallu se condamner auparavant à des études longues, pénibles, difficiles. La seule chose qu'on a contestée, c'est la conclusion dernière, à savoir la conclusion qui nie l'apostolicité du Texte Reçu. Et, en effet, cette conclusion ne suit pas rigoureusement des prémisses : Origène pourrait très bien citer des recensions comme celles que renferment les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sans que les recensions fussent

« Solution adoptée « par les critiques « modernes. »

pour celui d'origine apostolique. Qui ignore, en effet, que toutes les leçons sont anciennes et qu'elles remontent, en très grand nombre, au second siècle de l'ère chrétienne ? Origènes aurait donc pu citer des recensions fabriquées dans le second siècle ; on doit du moins admettre cette alternative comme possible. Toute la question à résoudre est de savoir si, en fait, il en a été ainsi.

« Autre solution à laquelle on n'a pas pensé. »

Cependant, il y a une autre solution à donner au problème, une solution que personne ne paraît avoir soupçonnée, une solution à laquelle nous n'avions jamais pensé nous-même et qui cependant nous paraît aujourd'hui être la seule vraie. Tous les critiques admettent, comme point de départ de leurs théories, ce fait qu'Origènes a connu et cité les recensions représentées par les plus anciens manuscrits, en particulier, les recensions contenues dans le Vatican et dans le Sinaïtique. Cependant, ce n'est en définitive qu'un Postulatum, qu'un postulatum qui aurait besoin d'être prouvé et qui pourrait être prouvé, s'il reposait réellement sur des faits. On a, sans doute, établi que les manuscrits anciens et Origènes contiennent des leçons communes; de ces leçons qui démontrent, à n'en pas douter, qu'il existe de véritables affinités entre Origènes et quelques uns de ces vieux manuscrits. Mais que suit-il de là ? — Suit-il de là nécessairement qu'Origènes s'est servi de manuscrits comme le Vatican et le Sinaïtique ? — Pas le moins du monde : Et pourquoi ne s'en suivrait-il pas que le Vatican et le Sinaïtique ont été corrigés et revus sur Origènes ? — Autre chose est d'établir que A et B ont dû nécessairement se copier ou puiser à une source commune; autre chose est de prouver que A a copié B ou que B a copié A.

« Comment il faudrait poser le problème à résoudre ? »

Origènes a-t-il copié des manuscrits comme le Vatican et le Sinaïtique, ou bien le Vatican et le Sinaïtique ont-ils été copiés, retouchés sur Origènes ? — Voilà de quelle manière il faudrait poser le problème à résoudre. Et cependant, jusqu'à ce jour, personne n'a supposé la seconde alternative comme possible. Tout le monde a admis comme une chose qui allait de soi qu'Origènes avait eu devant les yeux des recensions semblables à celles que renferment le Vatican et le Sinaïtique. Voilà aussi pourquoi la ques-

tion n'a pas fait un pas vers la solution définitive. Rien n'aide à bien résoudre les problèmes comme de les poser correctement.

« Présomptions favorables à la première hypothèse. »

Il faut avouer cependant qu'« à priori » la première hypothèse, l'hypothèse d'après laquelle Origènes aurait copié des manuscrits comme le Vatican et le Sinaïtique, se présente, tout d'abord, à l'esprit. En apprenant, par les éditions critiques du Nouveau Testament ou par d'autres livres, qu'Origènes a connu telles et telles variantes qu'on rencontre également dans quelques-uns des anciens manuscrits, on est porté naturellement à conclure : « Donc Origènes a » connu des manuscrits semblables à ces anciens manuscrits. » Ce n'est qu'à la longue, lorsqu'on examine les faits en détail, lorsque surtout on étudie les œuvres d'Origènes la plume ou le crayon à la main, qu'on peut arriver à entrevoir la seconde hypothèse, d'abord comme possible, ensuite comme probable, finalement comme certaine. C'est précisément ce qui a eu lieu pour nous, ainsi qu'on va le voir. Nous aussi, nous croyions, en commençant ces études, qu'Origènes avait dû avoir entre les mains des manuscrits semblables au Vatican, au Sinaïtique, à l'Alexandrin ou à l'Ephrémitique; mais les faits ont fini par nous ouvrir les yeux et ils ont parlé si haut que nous avons dû, à la fin, nous rendre à l'évidence, et reconnaître que ce n'était pas Origènes qui avait copié des manuscrits semblables au Vatican ou au Sinaïtique, mais que c'était les éditeurs du Vatican ou du Sinaïtique qui avaient copié Origènes.

« Comment on arrive à découvrir que la seconde hypothèse est possible, probable, certaine. »

Voici de quelle manière nous avons été amenés à faire cette découverte.

IV.

« De quelle manière on est arrivé à reconnaître la vérité de la seconde hypothèse. »

Voulant nous rendre compte par nous-mêmes du texte contenu dans les anciens manuscrits, nous nous sommes mis à les étudier, à les lire, à les comparer d'abord entre eux et ensuite avec le Texte traditionnel. Il ne nous a pas fallu longtemps, pour arriver à constater que nous étions en présence de textes fabriqués, de textes fabriqués de pièces et de morceaux. A la base de tous ces manuscrits, il y a un fonds commun, le Texte Traditionnel. Cela est tellement vrai,

qu'il est rare, très rare que le texte traditionnel n'ait point pour lui le témoignage de l'un ou de l'autre de ces manuscrits, même là où plusieurs s'écartent de ses leçons. De plus, tous ces manuscrits semblent avoir été formés avec le texte traditionnel, sauf qu'en certains endroits on a supprimé des mots, tandis que, à d'autres endroits, on a ajouté des expressions et qu'ailleurs on en a substitué plusieurs. Il arrive rarement au moins dans quatre manuscrits sur cinq, que la phrase est complètement remaniée du commencement à la fin; et, si cela a lieu quelquefois, dans le cinquième, cela n'a pas lieu toujours. Le plus souvent le texte traditionnel demeure intact. Supprimez à la première ligne un article, ajoutez une particule à la seconde, substituez un verbe ou une préposition à la troisième, faites une transposition à la quatrième, continuez ainsi jusqu'à la fin de la page, et vous aurez une idée assez exacte du texte que présentent les plus anciens manuscrits. Teintez, si vous l'aimez mieux en rouge ou en quelque autre couleur, les mots qui sont ainsi supprimés, ajoutés, modifiés, substitués, etc. et vous rendrez sensible aux yeux un des principaux traits que présentent les anciens manuscrits. Vous comprendrez alors ce que saint Épiphane dit des manuscrits de Marcion et ce que l'on peut très bien appliquer à quelques-uns de nos plus anciens manuscrits, à savoir qu'ils produisent le même effet que des vêtements troués par des vers (1). Nous reproduisons ci-contre une page de l'Évangile, où les omissions, les additions, les substitutions et les transpositions des plus anciens manuscrits sont teintées en rouge. (2)

« II. Forme du texte contenu dans les plus anciens manuscrits »

Ce fait est déjà assez curieux et bien médité, il suffirait presque, à lui seul, pour établir la thèse que nous défendons. Mais

« Conclusion qu'on peut en tirer. »

---

(1). – Patrol. Grecque, XLI, col. 709, D.

(2). – Nous avons choisi, comme spécimen la page contenant St Marc XI. versets 1 et suivants, d'après les manuscrits A.B.C.D. — + indique une omission, ≠ " une substitution ou une modification, " " une addition, § " une transposition. – Cette page est prise dans Ed. H. Hansell, Novum Testamentum graece, Vol. I, pages 240-241. —

A. Cod. Alex.

Καὶ ὅτε ἐγγίζουσιν εἰς Ἱερουσαλὴμ, ″καὶ″ εἰς Βηθφαγὴ καὶ Βηθανίαν πρὸς τὸ ὄρος τῶν Ἐλαιῶν, ἀποστέλλει δύο τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, καὶ λέγει αὐτοῖς, Ὑπάγετε εἰς τὴν κώμην τὴν κατέναντι ὑμῶν· καὶ εὐθέως εἰσπορευόμενοι εἰς αὐτὴν, εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, ἐφ᾽ ὃν οὐδεὶς ″πωποτε″ ἀνθρώπων κεκάθικεν· λύσαντες αὐτὸν ἀγάγετε. καὶ ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ, Τί ποιεῖτε τοῦτο; εἴπατε, ᵃὍτι ὁ κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει· καὶ εὐθέως αὐτὸν ‡ἀποστέλλει″ ὧδε.

Ἀπῆλθον δὲ, καὶ εὗρον‡ πῶλον δεδεμένον πρὸς τὴν θύραν ἔξω ἐπὶ τοῦ ἀμφόδου, καὶ λύουσιν αὐτόν. καί τινες τῶν

B. Cod. Vat.

Καὶ ὅτε ἐγγίζουσιν εἰς‡ Ἱεροσόλυμα″ εἰς ‡Βηθφαγὴ″ καὶ Βηθανίαν πρὸς τὸ ὄρος ‡τῶ′ Ἐλαιῶν, ἀποστέλλει· δύο τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, καὶ λέγει αὐτοῖς, Ὑπάγετε εἰς τὴν κώμην τὴν κατέναντι ὑμῶν· καὶ ‡εὐθὺς″ εἰσπορευόμενοι εἰς αὐτὴν, εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, ἐφ᾽ ὃν οὐδεὶς ″οὔπω″ ἀνθρώπων ‡ἐκάθισεν″. ‡λύσατε″ αὐτὸν ″καὶ″ ‡φέρετε″ καὶ ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ; Τί ποιεῖτε τοῦτο; εἴπατε, ‡Ὁ κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει· καὶ ‡εὐθὺς″ §‡ἀποστέλλει″ ″πάλιν″ αὐτὸν″ ὧδε. ‡καὶ ἀπῆλθον″, καὶ εὗρον‡ πῶλον δεδεμένον πρὸς‡ θύραν ἔξω ἐπὶ τοῦ ἀμφόδου, καὶ λύουσιν

C. Cod. Ephr.

Καὶ ὅτε ἐγγίζουσιν εἰς ‡Ἱεροσόλυμα″, εἰς Βηθφαγὴ καὶ ″εἰς″ Βηθανίαν πρὸς τὸ ὄρος τῶν Ἐλαιῶν, ‡ἔπεμψεν″ δύο τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, καὶ λέγει αὐτοῖς, Ὑπάγετε εἰς τὴν κώμην τὴν κατέναντι ὑμῶν· καὶ εὐθέως εἰσπορευόμενοι εἰς αὐτὴν, εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, ἐφ᾽ ὃν οὐδεὶς ἀνθρώπων ″οὔπω″ ‡ἐκάθισεν″. ‡λύσατε″ αὐτὸν ‡καὶ φέρετε″. καὶ ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ, Τί ποιεῖτε τοῦτο; ××× εἴπατε, Ὅτι ὁ κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει· καὶ ‡εὐθὺς″ ×××× αὐτὸν ‡ἀποστέλλει″ ὧδε.

Ἀπῆλθον δὲ, καὶ εὗρον τὸν πῶλον δεδεμένον πρὸς τὴν θύραν ἔξω ἐπὶ τοῦ ἀμφόδου, καὶ

D. Cod. Bezae.

Καὶ ὅτε ‡ἤγγιζεν″ εἰς Ἱεροσόλυμα″, ‡καὶ ″εἰς″ Βηθανίαν πρὸς τὸ ὄρος τῶν Ἐλαιῶν, ἀποστέλλει ‡β″ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, καὶ ‡εἶπεν″ αὐτοῖς, Ὑπάγετε εἰς τὴν κώμην τὴν κατέναντι ὑμῶν· καὶ εὐθέως εἰσπορευόμενοι ‡ εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, ἐφ᾽ ὃν οὐδεὶς ἀνθρώπων ‡κεκάθηκεν″ λύσαντες αὐτὸν ″καὶ″ ἀγάγετε. καὶ ‡ἄν′ τις ὑμῖν εἴπῃ, Τί ‡λύετε τὸν πῶλον″; εἴπατε, ᵃὍτι ὁ κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει· καὶ ‡εὐθὺς″ αὐτὸν ‡ἀποστέλλει″ ″πάλιν″ ὧδε ‡καὶ ἀπελθόντες″ εὗρον πῶλον δεδεμένον πρὸς τὴν θύραν ἔξω ἐπὶ τοῦ ἀμφόδου, καὶ λύουσιν αὐτόν. καί τινες τῶν ἐκεῖ ἑστηκότων.

Ce n'est pas tout, ou plutôt ce n'est rien.

En effet, la masse des altérations dont nous parlons, les omissions, additions, transpositions et substitutions, etc portent sur des points tout-à-fait secondaires, sur des articles, des particules, des conjonctions, des prépositions, sur des détails infimes qui n'atteignent, en aucune façon, la substance même du texte. Or, des altérations de ce genre ne sont pas l'oeuvre de personnes mues par des préoccupations dogmatiques ; elles sont l'oeuvre de critiques et de grammairiens, de personnes enfin qui poursuivent une exactitude idéale, exactitude fausse peut-être, mais exactitude qui est le but de tous les efforts que l'on fait.

Or, à quelle époque a-t-on pu se préoccuper de pareils détails ? – Est-ce avant ou après Origène ? – On ne peut hésiter longtemps à répondre à une pareille question ; il est bien évident en effet, que les hérétiques et les catholiques du second siècle avaient à se préoccuper de toute autre chose que de supprimer ou d'ajouter des particules. Quelquefois sans doute, ils pouvaient bien se préoccuper de ces détails, mais c'était uniquement lorsque ces détails avaient une portée dogmatique. Or, ces cas ne se présentent pas très fréquemment dans l'Evangile. Qu'un Père grec, que Origène ait laissé tomber quelqu'une de ces particules, qu'il en ait ajouté d'autres en citant le Nouveau Testament dans ses commentaires, c'est ce que l'on conçoit à merveille ; que des critiques revoyant le Texte traditionnel sur les oeuvres d'Origène ou des Pères Grecs, aient omis ou ajouté les mêmes particules, c'est également ce qui ne présente pas de difficulté ; mais que les hérétiques du second siècle se soient préoccupés de si minces détails, c'est ce qui n'est, ni vrai, ni vraisemblable. Il y a donc là un fait singulier qui demande une explication et cette explication est assez difficile à trouver, si on admet que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sont des copies de documents antérieurs à Origène.

« Des changements aussi minutieux et ayant aussi peu d'importance n'ont pas été faits au second siècle. »

On comprend sans peine qu'en résolvant la première question, la question la plus importante, celle qui a pour objet la valeur des textes contenus dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, nous ayons été

amené à faire une multitude d'observations, et à la fin de chacune de ces observations, il se présentait presque toujours cette question : « Mais » quelle est donc l'origine de ces textes singuliers, bizarres, de ces textes » qui sont évidemment le résultat d'altérations volontaires ? Quel est » le mouvement d'idées dont ils sont le produit ? — » Cette question se présentait sans cesse à notre esprit ; elle nous faisait réfléchir et sollicitait une réponse ; et cependant, malgré nos réflexions prolongées, nous n'entrevoyons pas encore la vérité. Nous ne trouvions rien qui nous parût satisfaisant. — Avant d'entrevoir la réponse à faire à nos difficultés, la solution à donner à nos doutes, nous devions chercher longtemps encore.

Nous étions complètement fixé sur la valeur des plus anciens manuscrits, du Vatican et du Sinaïtique ; il n'y avait plus de doutes dans notre pensée, cependant il restait un point qui sollicitait des éclaircissements et c'est précisément en voulant éclaircir ce point demeuré obscur que nous avons été conduit à trouver une solution générale, complète et satisfaisante.

V

« C'est bien, nous disions nous : les manuscrits ℵ, A, B, C, D, » contiennent un texte fabriqué sciemment et volontairement ; par » suite, ils n'ont pas une grande valeur critique. — Cependant, il est » incontestable que leurs leçons sont souvent les mêmes que celles d'Origènes. Origènes a sans doute tort, même lorsqu'il est appuyé » par ces anciens manuscrits ; mais d'où vient qu'Origènes connaît, » au troisième siècle, les leçons les plus singulières des manuscrits » ℵ, A, B, C, D. ? » — C'est là, on se le rappelle, la difficulté principale que soulèvent les critiques modernes ; c'est l'accord existant entre Origènes et quelques anciens manuscrits qui a entraîné Trégelles et Tischendorf, Hort et Westcott ; c'est à cet accord que nous devons ce qu'on a appelé, pendant ces derniers quarante ans, du nom d'édition critique. Origènes a été remis à la mode par ces problèmes bibliques. Ce grand génie passionne de nouveau le monde et menace de ressusciter les controverses ardentes dont il fut l'objet au quatrié-

me et au cinquième siècles. — C'est donc un des auteurs qui doivent être les plus familiers aux critiques bibliques. Or, un des points qui demandent le plus à être éclairci dans la vie et dans les ouvrages d'Origènes porte sur le texte qui il citait et sur la manière dont il le citait. On ne soupçonne guère, en général, la gravité de cette question, non seulement parmi les personnes qui vivent étrangères à la science biblique, mais même parmi celles qui s'occupent de la critique du Nouveau Testament. Cela est si vrai qu'il n'y a peut-être pas de problème plus important que celui là dans tout le domaine de la science exégétique contemporaine. Une καινὴ Διαθήκη κατὰ Ὠριγένους est le plus grand Desideratum de la science biblique.

« Un point qui demande à être éclairci « dans toutes les études « critiques qui ont pour « objet le Nouveau « Testament. —

On comprend sans peine que nous ayons tenu à éclaircir le point demeuré obscur dans la solution de notre première question, et que nous ayons voulu savoir pourquoi Origènes avait tant de leçons communes avec les anciens manuscrits, avec des manuscrits qui présentaient un texte altéré à dessein.

Or, il n'y avait qu'un seul moyen de résoudre ce problème partiel, c'était de prendre Origènes, de le lire attentivement, la plume et le crayon à la main, notant toutes les citations qu'il contient; les comparant, soit avec le Texte traditionnel, soit avec les plus anciens manuscrits, nous rendant enfin compte des moindres détails.

Nous nous sommes mis à l'oeuvre; nous avons pris un volume des oeuvres d'Origènes et nous avons comparé les deux ou trois mille citations du Nouveau Testament qu'il contenait avec le Texte Traditionnel, sans nous préoccuper aucunement du résultat auquel cette collation nous mènerait. Nous avions soin de noter tous les passages où Origènes citait le Nouveau Testament, afin de pouvoir les retrouver et les relire attentivement, si le besoin s'en faisait sentir. Nous avons passé ainsi de longues et laborieuses semaines, allant d'Origènes au Nouveau Testament ou revenant du Nouveau Testament à Origènes. On se fait difficilement l'idée de ce que ce travail a de pénible et de laborieux, mais on ne soupçonne pas, non plus, les résultats féconds auxquels

« Moyen de l'éclaircir. « Relever minutieusement toutes les variantes d'Origènes. »

il conduit. –

« De quelle manière « Origènes cite le Nouveau Testament. »

Bien avant d'avoir dépouillé tout un volume d'Origènes, dans la Patrologie Grecque de Migne, nos idées s'étaient élevées et élargies; peu à peu la lumière se faisait, et le moment approchait où le jour allait être complet. Nous remarquions, en effet, qu'Origènes citait le Nouveau Testament avec la plus grande liberté, on pourrait presque dire avec la plus grande licence, retranchant, ajoutant, substituant, transposant sans règle ni mesure, à tel point qu'il donne quelquefois trois et quatre leçons différentes sur le même point: Ici il cite le Texte Traditionnel; plus loin il rapporte de singulières variantes, et quelquefois, entre des citations qui diffèrent ainsi l'une de l'autre, il y a, tout au plus, dix lignes d'intervalles.

« Ce ne sont pas les « manuscrits, c'est Origènes qui est en faute. »

Evidemment ce ne sont pas les manuscrits qui sont en faute, c'est Origènes. Origènes ne se fait aucun scrupule de changer le texte, lorsque cela va mieux à la phrase qu'il tourne aux idées qu'il développe, aux sens spirituels ou moraux qu'il tire de sa cervelle toujours féconde, toujours inépuisable lorsqu'il s'agit de sens accommodatices. Origènes va-même jusqu'à changer le texte des Saintes Ecritures, lorsque cela lui semble exigé par ses idées; il substitue des mots à d'autres; cela est certain; on a la preuve matérielle en plusieurs endroits et on peut le soupçonner légitimement dans d'autres, bien qu'on n'en ait pas la preuve. Au milieu de cette avalanche de Variantes qu'Origènes jette sur le Nouveau Testament, il n'y a pas de doute à avoir: ces variantes ne viennent pas d'ailleurs; Origènes les tire de son propre fonds. S'il les puisait dans des manuscrits comme le Vatican et le Sinaïtique, il aurait bien soin de nous en avertir et il ne manquerait pas de nous apprendre qu'en tel endroit les manuscrits diffèrent gravement, lui qui relève des leçons comme ἔστιν au lieu de ἦν (Jean, I, 4), Βηθανίᾳ au lieu de Βηθαβαρᾷ (Jean I, 28), γαδαρηνῶν ou γεργεσηνῶν au lieu de γερασηνῶν (Marc V, 1). Si Origènes se tait dans d'autres cas où il aurait toute espèce de raisons de parler, de nous dire les sources où il puise, d'énumérer les autorités qui appuient les singulières leçons qu'il rapporte, c'est qu'en réalité ces leçons sortent

de sa tête et sont le produit de ses caprices ou de ses fantaisies.

Reconnaissons toutefois qu'Origènes n'est pas aussi blâmable qu'il le paraît tout d'abord. Il n'est pas, en effet, le seul père qui ait cité le Nouveau Testament avec une extrême liberté : tous les Pères Grecs l'avaient fait avant lui et beaucoup ont continué à le faire après lui. St Justin, St Irénée, Clément d'Alexandrie méritent le même reproche ; c'est tout au plus s'il y a quelque différence dans le degré du crime commis ; il n'y a pas jusqu'au vertueux St Epiphane qui n'ait donné dans le même travers, durant la seconde moitié du quatrième siècle.

« Les Pères Grecs se conduisaient, d'ailleurs comme Origènes. »

A l'heure où nous sommes, les libertés que les anciens Pères Grecs prennent avec le texte sacré nous paraissent étranges ; et cependant, quand on réfléchit, elles ne sont pas aussi étranges qu'elles le paraissent. Il ne faut pas oublier, en effet, que le Nouveau Testament est écrit en Grec. Or, quoi de plus naturel que de trouver souvent, chez les Pères Grecs, les idées de l'Evangile exprimées en termes évangéliques, mais en termes qui manquent cependant de rigueur, de précision et d'exactitude ! Pouvait-il se faire que les Pères Grecs ne se permissent pas des allusions au Nouveau Testament et qu'ils ne dérobassent pas aux saints Livres quelques-unes des nombreuses perles que ceux-ci renferment, en ayant soin de les enchasser dans l'écrin que leur fournissait leur langue harmonieuse et éloquente ? De ces allusions et de ces citations incessantes faites par des auteurs qui parlaient la langue dans laquelle a été écrit le Nouveau Testament, il est résulté des omissions, des transpositions, des substitutions de mots, des modifications de temps ou de modes, qui n'ont aucun droit sans doute à passer pour le texte de l'Evangile, mais qui cependant représentent, dans une certaine mesure, le langage et les idées de l'Evangile. En modifiant ainsi les mots et les phrases, en arrondissant les angles et faisant disparaître les aspérités qui ne s'accommodaient pas au mouvement de leurs idées et de leur langue, les Pères Grecs ne faisaient rien que n'aient fait les Pères Latins pour la Vulgate latine, rien que nous ne fassions nous-mêmes pour nos versions françaises, et

« Cette liberté des Pères Grecs n'est pas aussi étrange qu'elle le paraît.. »

les Pères grecs seraient, les premiers, à s'étonner qu'on se soit pris sur leur pensée et traité leurs extraits bibliques comme de véritables citations. Ils auraient de la peine à comprendre le reproche qu'on leur fait, mais ils comprendraient bien moins encore qu'on se soit trompé sur la portée d'un acte qui leur semblait très légitime et très naturel.

« Origènes a copié les « anciens manuscrits où « les éditeurs des anciens « manuscrits ont copié « Origènes. »

Malgré cela, il n'en demeure pas moins vrai que les citations réelles ou prétendues d'Origènes sont criblées de variantes et de variantes multiples sur le même point. Or, en examinant ces variantes, non pas seulement dans les éditions critiques de Scholz, de Trégelles et de Tischendorf, mais dans les oeuvres même d'Origènes; en les recueillant laborieusement aux marges d'une édition du Nouveau Testament, il est devenu de plus en plus certain pour nous que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, et Origènes n'étaient pas étrangers les uns aux autres. Ou bien, c'était Origènes qui avait copié ces anciens manuscrits, ou bien c'étaient les éditeurs de ces anciens manuscrits qui avaient copié Origènes. Le fait devenait certain, évident à chaque pas que nous faisions en avant dans nos recherches. Mais il est devenu bien plus évident et bien plus certain, lorsque nous avons comparé les textes des anciens manuscrits avec les variantes recueillies dans Origènes. Non seulement, nous remarquions des coïncidences générales, mais encore une foule de ces coïncidences minutieuses, non prévues et non préméditées, qui trahissent plus que tout le reste la communauté d'origine. Que de fois nous est-il arrivé de nous dire, en apercevant des leçons étranges dans les anciens manuscrits : cette leçon devrait se trouver dans Origènes et cependant nous ne l'avions pas remarquée, en lisant les oeuvres du docteur Alexandrin ! Nous vérifions le fait, nous ouvrions le volume d'Origènes à l'endroit où il avait cité le passage de l'Evangile ce que nous pouvions faire grâce à la précaution que nous avions prise de noter exactement aux marges de notre Nouveau Testament les colonnes du volume où Origènes citait le passage — et, en examinant plus attentivement les citations du grand commentateur, nous y trou-

vions la variante qui nous avait échappé à l'époque de notre première lecture. Ce n'est pas une fois, c'est dix fois que cela nous est arrivé !

Il devenait donc de plus en plus évident pour nous qu'Origène et les plus anciens manuscrits que nous possédons sur le Nouveau Testament n'étaient pas étrangers les uns aux autres. Il existe entre Origène d'une part et les manuscrits de l'autre, une union étroite et intime.

Jusqu'ici nous n'avions découvert rien de bien nouveau, rien qui ne fût admis par les savants modernes, puisque l'union d'Origène et des manuscrits constitue le fondement de toutes leurs théories critiques. Mais voici où le nouveau commence.

« Ce sont les éditeurs des anciens manuscrits qui ont copié Origène. »

Au fur et à mesure que nous avancions dans notre travail de collation et de comparaison, nous voyons naître et se développer peu à peu en nous la conviction intime que ce n'était pas Origènes qui avait copié des manuscrits semblables à ceux qui nous sont parvenus, mais bien les éditeurs des manuscrits qui nous sont parvenus qui avaient copié Origène. Une multitude d'indices trahissaient, à nos yeux, cette dépendance des manuscrits ℵ, A, B, C, D, par rapport à Origènes, tandis qu'ils démontraient l'indépendance d'Origènes par rapport aux manuscrits. Il y avait, d'abord, les diverses leçons qu'on rencontre dans Origènes et qui figurent aussi dans les manuscrits.

« Faits qui le démontrent. »

On s'explique facilement que les éditeurs des recensions contenues dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, aient quelquefois différé d'opinion sur la leçon d'Origènes qu'ils devaient adopter, tandis qu'on n'explique pas qu'Origènes ait puisé ses variantes dans divers manuscrits, sans en rien dire. Ce silence est contraire à toutes ses habitudes ; et il est également contraire aux vraisemblances qu'un auteur se serve, à quelques lignes de distance, de divers manuscrits et de manuscrits très différents les uns des autres, sans en prévenir.

Autre chose est cependant être convaincu que les plus anciens manuscrits contiennent des recensions du Nouveau Testament faites à l'aide des oeuvres d'Origènes, autre chose pouvoir établir le fait à l'aide de preuves claires, convaincantes, irréfutables.

Il peut être certain que B a copié A, sans que cependant cela soit évident ou démontrable. La difficulté de la démonstration, augmente, lorsqu'il s'agit d'auteurs dont on n'a plus toutes les oeuvres ou dont les oeuvres qu'on a ont été quelquefois remaniées.

Convaincus cependant que nous étions sur une bonne voie, nous nous sommes mis à l'oeuvre ; nous avons lu plus attentivement les manuscrits, examiné de plus près leurs variantes, scruté plus à fond leurs fautes évidentes ou grossières, et bientôt nous nous sommes vu en possession d'un ensemble de faits qui ne permettaient plus aucun doute. Nous avons découvert des leçons qui prouvent, à n'en pas douter, que les plus anciens manuscrits ont été revus sur les écrits des Pères ; il y a, en particulier, certaines fautes qui s'expliquent aisément de cette façon et qui ne s'expliquent jamais dans aucune autre hypothèse. Plus d'une fois nous avons pu mettre le doigt sur le passage d'Origènes qui expliquait l'erreur du Vatican, du Sinaïtique, du Codex Bezae, de l'Ephrémitique. Toutes ces preuves de détail, on pourrait les multiplier encore, car nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet — forment un faisceau, à la force duquel il est impossible de résister. —

« Fait général qui le prouve. »

Mais ce n'est pas tout : on peut établir le même fait à l'aide d'arguments d'une portée plus générale et capables, pour cette raison de faire plus d'impression sur le commun des hommes. En voici, par exemple, un qui nous semble sans réplique :

Admettons pour un moment, la théorie des critiques modernes, à savoir, qu'il existait déjà du temps d'Origènes, des manuscrits semblables au Vatican, au Sinaïtique, à l'Alexandrin et à l'Ephrémitique.

Oui, ces manuscrits existent et ils sont même célèbres, puisque Origènes leur accorde ses préférences. Il n'est pas probable, en effet, que le grand docteur alexandrin soit allé chercher dans un coin ignoré du Sérapéum quelque manuscrit oublié pour le mettre en lumière et lui donner de la vogue. Ces manuscrits sont donc célèbres. Origènes a appris à les connaître et à les estimer à l'école de son maître Ammonius Sakkas et surtout de Clément, de ce Clément

qui a mis au service du Christianisme la sagesse payenne toute entière, la puissance d'une intelligence bien cultivée, les richesses d'une imagination féconde et les trésors d'une mémoire qui n'est jamais en défaut. En tout cas, si ces manuscrits ne sont pas célèbres au moment où Origènes débute dans la carrière, ils le sont devenus bientôt car Origènes les a mis en vogue, les a signalés à l'attention de ses élèves et recommandés à la bienveillance de ses enthousiastes admirateurs. Si des manuscrits comme le Vatican et le Sinaïtique n'étaient pas célèbres en l'an 200, ils le sont devenus en l'an 300, 310, 320; cela est évident. Mais de là que suit-il? — Il suit de là que si ces manuscrits existaient du temps d'Origènes, ils auront été connus et très connus de Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe, de Césarée, de Cyrille de Jérusalem, de saint Epiphane de Salamine, de Chrysostôme d'Antioche et de Constantinople, pour ne rien dire des illustres écrivains originaires de la Cappadoce, des Basile et des Grégoire. — Qu'en est-il de ces derniers? — Je l'ignore, car je n'ai pas encore eu le temps de le vérifier; mais ce que je peux affirmer, c'est que, ni Clément d'Alexandrie, ni Eusèbe de Césarée, ni Cyrille de Jérusalem, ni Epiphane de Salamine, ni Chrysostôme d'Antioche et de Constantinople ne connaissent des manuscrits comme le Vatican et le Sinaïtique. Et cependant, si quelques-uns de ces Pères comme St Chrysostôme, St Cyrille et Eusèbe de Césarée citent assez scrupuleusement le Texte Traditionnel, il en est d'autres qui le citent avec tant de variantes, avec des variantes si nombreuses et si singulières qu'ils disputent, sous ce rapport, la palme à Origènes. Tel Clément d'Alexandrie, tel surtout Epiphane de Salamine, deux écrivains, remarquons-le en passant, qui appartiennent à l'Egypte par leur éducation ou leur vie littéraire. Ce qui est certain c'est qu'aucun de ces illustres Pères de l'Eglise ne connaît les leçons les plus originales des plus anciens onciaux, même les leçons qui figurent déjà dans Origènes. Cette raison suffit, à elle seule, pour démontrer qu'à l'époque d'Origènes, il n'existait pas encore de manuscrits semblables au Vatican et au Sinaïtique; et nous sommes convaincus que plus les critiques modernes examineront attenti-

vement les écrits des Pères et plus notre thèse deviendra certaine et incontestable.

Mais ce n'est pas tout ce qu'il y a à dire : En effet, si Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, Cyrille de Jérusalem, Epiphane de Salamine, Chrysostôme d'Antioche ne connaissent pas les anciens manuscrits, des manuscrits semblables au Vatican et au Sinaïtique, en revanche les éditeurs des plus anciens manuscrits onciaux qui nous sont parvenus connaissent les écrits, sinon de tous, au moins de quelques-uns de ces Pères. On peut l'affirmer avec certitude pour quelques-uns et le fait est probable pour quelques autres. Il est certain, par exemple, que l'éditeur du Codex Bezæ a connu les écrits d'Eusèbe de Césarée et qu'il s'en est servi, mais il est possible aussi qu'il ait consulté quelques passages de saint Cyrille de Jérusalem et de saint Epiphane. On peut soupçonner enfin que le Vatican, surtout le Sinaïtique, ont emprunté quelques-unes de leurs leçons aux écrits d'Eusèbe, de saint Cyrille et de saint Epiphane. et nous ne désespérons pas de pouvoir un jour établir clairement ce fait important.

De nouvelles études, des études plus étendues et plus minutieuses nous feront peut-être connaître d'une manière plus certaine les matériaux qui ont été mis en oeuvre par les auteurs auxquels nous devons les anciens onciaux, et les sources différentes auxquelles on les a puisées ; mais, dès et déjà, il est un fait bien certain et bien clair pour nous, un fait que chaque collation nouvelle a mis un peu plus en lumière, c'est le caractère synthétique des anciens manuscrits.—

VI.

« Caractère synthétique des anciens manuscrits.— ce qu'on entend par-là. »

Pour bien faire comprendre notre pensée, nous recourrons à une comparaison. Supposons qu'un manuscrit ou un livre quelconque circule entre les mains de nombreux écrivains et que ces écrivains en insèrent de nombreux extraits dans leurs écrits. Qu'arrivera-t-il ?— Il arrivera infailliblement que ces divers écrivains présenteront dans leurs extraits, le même texte ou les mêmes variantes,

s'ils citent les mêmes passages. En tout cas, les différences ne seront jamais bien considérables. Supposez, au contraire, qu'on veuille revoir un texte, qui est connu depuis très longtemps, avec les citations qu'en ont faites les auteurs, qu'arrivera-t-il ? — Il arrivera que cette revision ou recension présentera sans doute un fonds commun, mais, dans ce fonds commun, il y aura des leçons qui auront été prises dans un auteur et des leçons qui auront été prises dans un autre. Cette révision ou cette recension contiendra des leçons qui existent sans doute, mais qui existent éparpillées de côté et d'autre, et elle en présentera la synthèse. Si l'auteur qui a fait un tel travail avait mis une note à côté de chaque variante, nous saurions que telle variante a été prise dans Origènes, telle autre dans Eusèbe, et telle autre dans St Jean Chrysostôme. Mais, alors même que l'auteur n'aurait pas mis de telles notes à côté de ses extraits il n'en serait pas moins vrai, en fait, que son travail représenterait, en partie, les leçons d'Origènes, d'Eusèbe et de saint Jean Chrysostôme.

Ce que nous venons de présenter comme une pure hypothèse est en réalité un fait, un fait qui se vérifie à chaque page des anciens manuscrits. Si les recensions contenues dans ces manuscrits étaient plus anciennes qu'Origènes, nous ne trouverions pas seulement dans Origènes les variantes de ces manuscrits, nous les trouverions encore dans la plupart des auteurs qui sont venus depuis; si, au contraire, ces recensions ont été faites à l'aide des écrits de plusieurs Pères, il est naturel que nous y trouvions des leçons qui n'existent que dans Origènes et des leçons qui n'existent que dans Eusèbe. Or, c'est précisément là ce qui a lieu et ce que nous exprimons en disant que les anciens manuscrits ont un caractère synthétique. Ces manuscrits renferment la synthèse des variantes qui sont éparses dans les écrits des Pères. Par suite, on peut conclure, de l'existence de ce caractère synthétique, à l'apparition relativement moderne des anciens manuscrits. Les onciaux ℵ, A, B, C, D, sont au moins postérieurs au dernier des écrivains auxquel ils ont fait des emprunts.

Il y a là, on le voit, un moyen qui peut servir à fixer approximativement la date des recensions que représentent les anciens ma-

« Cette synthèse fournit un moyen de fixer relativement la date de chaque Recension. »

nuscrits ; mais ce n'est pas le seul : l'histoire ecclésiastique et l'histoire littéraire, et non pas seulement l'histoire de l'Église Grecque, mais encore l'histoire des églises voisines, de l'Église latine, de l'Église copte, des Églises Syriennes et de l'Église Arménienne fournissent des renseignements qui sont plus qu'utiles, qui sont indispensables à tous ceux qui veulent s'occuper de résoudre les grands problèmes soulevés par la critique sacrée. C'est, en étudiant d'une part les anciens manuscrits et les degrés différents de la synthèse qu'ils présentent, c'est en interrogeant de l'autre les documents de toute nature, que nous avons pu rapporter à la seconde moitié ou au dernier tiers du quatrième siècle, l'apparition des recensions contenues dans les plus anciens manuscrits grecs.

« Les Recensions contenues dans les plus anciens manuscrits ne sont pas antérieures à la fin du quatrième siècle. »

Un jour, lorsque, à force d'études et de collations, on sera arrivé à déterminer exactement les sources auxquelles ont puisé les critiques grecs du quatrième, cinquième et sixième siècles, on pourra peut-être fixer d'une manière plus précise, l'âge, le pays, l'époque, les auteurs de chaque recension. Mais, déjà, avec les recherches que nous avons faites et avec les collations que nous avons accomplies, nous n'avons pas l'ombre d'un doute que ces recensions du texte grec faites à l'aide des écrits d'Origènes et d'autres Pères grecs ne datent au plus tôt de la fin du quatrième siècle, et n'aient été exécutées entre l'an 380 et l'an 430.

VII.

« Cette théorie résout d'un seul coup toutes les difficultés. »

Si notre opinion est vraie, comme nous avons tout lieu de le croire, on comprend aisément tous les phénomènes qui ont embarrassé et induit en erreur les critiques contemporains. Tout s'explique sans peine : les divergences des manuscrits entre eux, leurs ressemblances et leurs différences par rapport au Texte Reçu ; les leçons singulières, étranges, manifestement fausses que plusieurs renferment ; le ton paraphrastique que tous affectent dans un endroit ou dans l'autre ; les coïncidences qui existent entre eux et certains Pères, au milieu cependant de dissonances très nombreuses, tout cela se conçoit à merveille et s'éclaircit comme par enchantement. C'est même là une

circonstance qui confirme la justesse de l'opinion que nous émettons; si cette opinion n'était pas vraie, elle irait quelquefois contre les faits. Or, elle s'accorde toujours et partout avec les faits.

Les critiques du quatrième et du cinquième siècles qui ont étudié les écrits d'Origènes et des autres Pères Grecs pour faire leurs éditions du Nouveau Testament n'avaient tous, ni la même puissance de travail, ni la même attention, ni le même jugement. Par conséquent, l'un omettait de relever la variante, qu'un autre acceptait. Seuls, les critiques consciencieux et attentifs recueillaient toutes les leçons, même celles qu'ils jugeaient fausses, soit pour s'en rendre mieux compte, soit pour faire plus tard leur choix plus en connaissance de cause. Cette circonstance seule nous expliquerait déjà pourquoi les manuscrits ℵ, A, B, C, D, avec un fond commun, renferment, cependant tant de leçons différentes. Les éditeurs n'auraient-ils employé que les oeuvres d'Origènes qu'ils auraient abouti à ce résultat, à moins de s'être entendus et d'avoir exécuté leur oeuvre de conserve.

De plus, il est évident qu'avant d'être introduites dans les manuscrits et de supplanter le texte traditionnel, la plupart de ces variantes furent écrites aux marges des manuscrits, accompagnées des sigles de l'auteur auquel on les empruntait. On a fait d'abord, pour les Evangiles des Collectanea, analogues aux correctoria du Moyen Age ou aux cursifs 12 et 155 de saint Paul (1). On plaçait au-dessus des mots ou des phrases, les termes qu'Origènes substituait à leur place, ainsi qu'on l'a pratiqué dans les cursifs dont nous parlons, de telle sorte que les critiques postérieurs n'avaient qu'à opter entre les variantes au lieu de remonter aux écrits même des auteurs. Mais pour opter entre des variantes, surtout lorsque ces variantes sont insignifiantes, cela est difficile, quelquefois même impossible, si on n'a pas recours aux oeuvres d'où on les tire. Que de fois ne nous est-il pas arrivé, en faisant les recherches dont on trouvera le résultat dans les pages qui

« Collectanea de variantes empruntées à Origène et aux autres Pères grecs. »

(1) – Voir J. P. P. Martin, Description technique des manuscrits grecs relatifs au Nouveau Testament et conservés dans les Bibliothèques de Paris, p 106-117, 117-121. – Voir, en particulier, les planches, p. 119 – 120. –

vont suivre, d'être obligé de remonter à l'auteur original, de reprendre le volume d'Origènes, d'Eusèbe, de saint Cyrille, pour nous assurer que nous avions bien lu, et qu'entre plusieurs leçons contenues dans le même écrivain, telle leçon était la vraie et non pas telle autre! Ce travail de vérification, nous pouvions le faire, parce qu'à côté du manuscrit, nous avions, sous la main et sur notre bureau, le volume de la Patrologie de Migne ; mais les critiques anciens avaient-ils, tous, le même bonheur que nous? Leur était-il possible de vérifier ainsi alternativement les manuscrits et les Pères?-- Mettaient-ils le même acharnement que nous à se rendre compte de tous les détails? — Ils ne le mettaient pas. Les critiques anciens, en relevant les variantes des Pères, ne relevaient pas le passage où le père citait cette leçon. Ce n'était pas, en effet, l'habitude alors de faire ces choses exactement, scrupuleusement, comme cela a lieu chez les modernes. Auraient-ils donc eu sous la main les oeuvres complètes d'Origène ou d'Eusèbe, que ce travail de vérification eût été laborieux, tellement laborieux qu'ils auraient dû y renoncer au bout de peu d'instants. Mais tous n'avaient pas les oeuvres d'Eusèbe ou d'Origène et tous n'étaient pas capables de vérifier les citations et les extraits: le plus grand nombre devaient vivre de foi et s'en rapporter aux travaux de leurs prédécesseurs. Leurs prédécesseurs avaient accumulé les matériaux ; à eux maintenant d'en faire le triage et de les mettre en oeuvre. Que des erreurs aient été commises, c'est ce qui s'explique aisément; que des critiques aient produit des manuscrits où les leçons Origéniennes dominent, tandis que d'autres ont produit des manuscrits où les leçons d'Eusèbe ou de quelque autre auteur sont l'objet d'une préférence marquée, c'est ce qui se comprend encore plus facilement. Chaque critique profitait des matériaux qu'il avait sous la main et se laissait forcément conduire par ses inclinations vers tel auteur plutôt que vers tel autre.

La théorie que nous publions rend donc bien compte de l'origine, de l'existence et de la nature de manuscrits comme ℵ, A. B. C. D. Et cela est, à lui seul, nous le répétons, une preuve très forte en sa faveur.

Mais ce n'est pas tout : On nous dira peut-être : « Êtes-vous bien « sûr qu'il a existé des Collectanea de variantes, comme ceux que vous « supposez ? »

Nous n'hésitons pas à répondre à cette question d'une manière affirmative : Oui il a existé de ces collectanea et il en existe même encore à l'heure qu'il est. Que sont, en effet, les manuscrits de la Version Philoxéno-Héracléenne avec les leçons inscrites à la marge, avec les obèles et les astérisques placés dans le texte ? — Ce sont des Collectanea de variantes et pas autre chose. (Voir Partie Théorique, pages 144-159). — Nous citons la version Philoxéno-Héracléenne parce qu'elle est plus connue et qu'elle nous reporte, tout de suite, au commencement du VIIe siècle, mais nous pourrions citer encore d'autres faits. De plus, les variantes marginales et les passages marqués d'astérisques ou d'obèles des manuscrits Philoxéniens, où ont-ils été recueillis ? D'où viennent-ils ? Qui les a découverts ? — Est-ce Thomas d'Harquel qui les a inventés ? — Pas le moins du monde. — Thomas d'Harquel n'a fait que les prendre dans des Collectanea grecs. Au VIIe siècle et à Alexandrie, après avoir consulté évidemment les critiques les plus compétents, il a choisi deux ou trois manuscrits anciens pour reviser la version Philoxénienne ; et ces manuscrits contenaient le texte traditionnel, le texte que nous avons encore sous le nom de Texte Reçu. Il a accordé cependant une place, mais une place aux marges, aux variantes provenant des citations des Pères, qui étaient consignées aux marges ou dans le texte de quelques manuscrits grecs. Au commencement du VIIe siècle, et à Alexandrie, des manuscrits comme א, A, B, C, D, ne pouvaient pas être choisis comme originaux pour une traduction. Quelques-uns de ces manuscrits n'étaient peut-être pas encore nés, et, pour ce qui regarde les autres, les critiques instruits savaient suffisamment qu'elle était leur origine.

« Existence de ces collectanea de variantes. »

Que sont encore les cursifs 12 et 155 de saint Paul ? — Ce ne sont que des Colledanea, avec leurs courtes scholies placées à la marge ou insérées dans le texte. — Que sont les manuscrits א. B, D, avec leurs nombreuses corrections, leurs corrections qui se chiffrent par milliers et qui n'ont rien d'analogue, ni dans les autres

onciaux, ni dans les cursifs ? — Ce ne sont que des Collectanea de leçons et de variantes empruntées aux citations des Pères ou aux manuscrits, leçons et variantes auxquelles il ne faudrait pas autre chose que des sigles (ꝏ, E. ☧) [1], pour savoir d'où elles proviennent et qui les a mises en circulation. Mais ce sont des Collectanea dans lesquels les variantes et les leçons provenant des Pères ont déjà déplacé les leçons originales.

Plus on étudiera minutieusement les citations de la Sainte Ecriture dans les Pères du troisième, du quatrième et du cinquième siècle; plus on comparera les variantes qu'elles fourniront aux onciaux ℵ, A, B, C, D, et plus aussi on se convaincra de la vérité, de la justesse, de l'exactitude de notre Théorie.

Seule, elle rend compte des faits, un compte clair, simple, intelligible, complet, en un mot un compte satisfaisant. — On ne saurait en dire autant d'aucune autre des Théories adoptées par les critiques modernes. — Il n'y en a pas une qui ne se heurte à quelque impossibilité. —

VIII.

« Importance de cette « nouvelle Théorie. »

Nous avons à peine besoin de signaler, avant de finir, l'importance de cette théorie au point de vue critique et exégétique, comme au point de vue de l'histoire scientifique et littéraire.

La plupart des problèmes relatifs au Nouveau Testament, sinon tous, sont créés, d'un côté, par l'existence du groupe de manuscrits formé par ℵ, A, B, C, D et une dizaine de cursifs; et, de l'autre, par l'appui qu'Origènes semble prêter aux leçons de cette fraction de manuscrits. Mais tous ces problèmes disparaissent, ou diminuent en tout cas d'importance, lorsqu'ils ne disparaissent pas, dès qu'il est admis que nous avons devant nous, non pas des copies fidèles et scrupuleuses du Texte Reçu dans l'Eglise, mais seulement des copies d'un texte éclectique, fabriqué par des critiques anonymes à

(1). — On dit que le Vatican renferme la sigle d'Origènes.

l'aide des citations éparses dans les Pères ou dans les Versions. En effet, toute la valeur de ces recensions dépend de l'intelligence, du savoir, de l'habileté, du jugement, des critiques qui en sont les auteurs. Autant vaut l'ouvrier autant peut-être vaut l'oeuvre ; mais en tout cas, il est bien certain qu'autant vaut l'oeuvre autant vaut l'ouvrier. Si nous avons devant nous des critiques sages, expérimentés, possédant bien les principes nécessaires sur la matière dont ils s'occupent, leur opinion mérite peut-être considération ; mais, si nous avons à faire à des critiques novices dans l'art, à des critiques dépourvus de savoir, de jugement, d'habileté, leur oeuvre peut nous intéresser au point de vue scientifique et littéraire, en ce sens qu'elle nous aide à refaire l'histoire du mouvement des idées, dans la société chrétienne ; qu'elle révèle les préoccupations d'une époque ou d'une race ; qu'elle permet de mesurer le degré de culture qu'une génération avait atteint, mais elle n'a pas une portée plus grande, et ne peut exercer qu'une très petite influence sur nos jugements. Cette oeuvre comble un vide, remplit un des casiers inoccupés de l'histoire littéraire, mais c'est tout. Or, qu'en est-il de l'oeuvre de critique en présence de laquelle nous placent les manuscrits &, A, B, C, D ? — Le jugement est facile à porter, après les détails que nous avons fournis : Comme oeuvre de critique, elle part d'un principe faux : elle suppose que les Pères grecs ont cité le Nouveau Testament avec une exactitude rigoureuse, et une précision mathématique ; mais c'est là une croyance fausse, une opinion complètement erronée. Avec les Pères grecs on retrouverait certainement la substance du Nouveau Testament, mais on ne retrouverait pas le texte même des Livres Saints. On croit quelquefois le contraire, nous le savons bien, mais c'est un pur préjugé, un préjugé qui ne tient pas devant la réflexion et qui disparaît devant l'expérience comme les nuages devant le soleil. Tous les Pères grecs ont cité le Nouveau Testament d'une manière assez inexacte ; et, si, à un moment donné, on l'a cité avec plus de fidélité et de scrupule, ce n'est qu'à une époque déjà très éloignée des origines du Christianisme et de l'Église. Pour que des critiques aient conçu la pensée de reconstruire le texte sacré à l'aide des citations d'Origène, d'Eu-

Les éditeurs des manuscrits &, A, B, C, D, sont partis d'un principe faux.

sèbe ou de saint Epiphane, il fallait qu'on fût déjà loin de l'époque d'Origènes ; et c'est pourquoi on peut affirmer que le plus des recensions contenues dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, suffit, à lui seul, pour établir qu'elles ont été entreprises à une époque relativement tardive.

Mais les citations d'Origènes, qu'en faites vous, nous dira-t-on ? – Vous ne pouvez pas contester qu'elles ne nous donnent une idée du Texte Reçu dans l'Eglise à l'époque de ce grand docteur, et une idée assez différente de celle du texte traditionnel ? – Il y a là, pour votre théorie un point noir et un point noir que vous ferez bien de ne pas négliger.

Assurément, il y a un point noir, mais ce point n'est, ni aussi noir, ni aussi menaçant qu'on affecte de le croire. En tout cas, ceux qui liront les pages qui vont suivre, verront que nous en avons tenu compte et grand compte.

Le cas d'Origènes ne présente rien de très particulier. Est-ce que les citations de Clément d'Alexandrie, de saint Justin, même de saint Irénée ne nous donnent pas, elles aussi, une idée assez différente du Texte Reçu à leur époque, elles qui renferment, 30, 40, 50 % de différence, soit avec le Texte traditionnel, soit avec les anciens manuscrits, soit avec n'importe quelle édition critique moderne ? Descendons même, si on veut, le cours des siècles. Prenons tel passage où St Epiphane rapporte dix, quinze versets de saint Mathieu ou de saint Marc, et nous verrons encore qu'il y a 40, 45, 50 % de différence avec n'importe quel texte connu. Origènes n'est donc pas le seul qui ait ajouté, retranché, substitué, à sa guise, dans le Nouveau Testament ; il n'est que le père d'une longue lignée de narrateurs incorrects ou inexacts, mais c'est le père illustre d'une race qui n'a pas été sans gloire et voilà pourquoi, dès qu'il est venu à l'esprit des critiques de faire une recension du Nouveau Testament grec à l'aide des pères, la pensée de ces critiques s'est immédiatement reportée vers Origènes. Les ouvrages de ce grand génie ont été les premiers mis à contribution : Ab Jove principium, mais ils n'ont pas été les seuls. Après lui, sont venus Eusèbe, St Cyrille de Jérusalem, St Epiphane, peut-être St Jean

Chrysostôme, peut-être même beaucoup d'autres écrivains qu'on arrivera à nommer un jour —

Le cas d'Origène ne présente donc rien de bien particulier: C'est une nouvelle infortune à ajouter au catalogue déjà long de celles qui ont frappé sa personne et sa mémoire. Cet illustre écrivain a eu le malheur de trouver des traducteurs infidèles en grand nombre, des traducteurs infidèles qui ont rendu mal sa pensée ou ses expressions. Rufin, par exemple, et il a eu encore le malheur de tomber entre les mains de critiques novices, qui ont pris ses gloses ou ses paraphrases, argent comptant, et les ont transformées en texte sacré. Qui sait si ces traducteurs infidèles et ces critiques maladroits n'ont pas tous vécu en même temps, dans le même pays, à la même école, et ne se sont pas assis quelquefois à la même table et sur les mêmes bancs? — Qui oserait affirmer que le traducteur infidèle Rufin, que les pamphlets de saint Jérôme ont immortalisé, n'a pas été, sinon le chef, au moins un des plus influents de ces critiques maladroits qui ont transformé le langage imagé et tout en relief d'Origène en parole inspirée? — Oui, qui sait si Rufin n'est pas un de ces critiques origénistes auxquels nous devons quelques-uns de ces manuscrits singuliers qui portent tous gravés au front l'empreinte ou le nom du grand docteur alexandrin? — Nous n'osons pour le moment, ni le nier, ni l'affirmer; mais nous ne serions nullement surpris si d'heureuses trouvailles, de nouvelles découvertes, ou même une exploration plus minutieuse des documents que nous possédons déjà, venait justifier un jour ce qui n'est, en ce moment, qu'un soupçon et une conjecture. S'il est, en effet, quelqu'un auquel il faille penser, quand il s'agit de ces travaux de critique biblique qui ont eu du retentissement jusques dans l'Eglise latine, ainsi que l'attestent encore le Codex Vercellensis et le Codex Veronensis, n'est-ce pas à ce docte écrivain qui passa les plus belles années de sa vie en Egypte, et qui, à une admiration pour Origène voisine de la passion, joignait l'avantage de posséder si bien la langue grecque et la langue latine qu'au dire même de saint Jérôme, les Latins le prenaient pour un Grec et les Grecs

pour un Latin ?—[1] Rufin a certainement toute espèce de droits à passer pour un des auteurs auxquels nous devons les recensions contenues dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D,[2] car il a fait sur les Livres Saints, un travail de révision qui, à la mauvaise fortune de ne pas plaire au solitaire de Bethléem, a joint celle de déplaire à beaucoup d'autres saintes personnes.

Quoiqu'il en soit de ces points secondaires, qui ne sont pas dépourvus d'intérêt, puisqu'ils tendent à reconstruire une des pages les plus intéressantes de l'histoire de l'Église, il nous suffira d'avoir esquissé, dans ses grandes lignes, le sujet, que nous traitons dans les pages suivantes, pour montrer qu'il mérite de fixer l'attention des critiques bibliques.—

---

(1).— Hoc modo et tu bilinguis eris, qui tantam habes Graeci Latinique sermonis scientiam, ut et graeci te Latinum, et Latini te Graecum putent (Pat. Lat. XXIII, col. 462, A).—

(2).— « Tu latinas Scripturas de graeco emendabis; et aliud Ecclesiis trades legendum, quam quod semel ab Apostolis susceperunt. » (St Jérôme Apologia adversus libros Rufini. Patrol. Lat. XXIII, col. 476, B).—

Les plus Anciens Manuscrits du Nouveau Testament et Origène.

On ne peut pas faire un pas dans l'étude critique du Nouveau Testament, sans rencontrer sur son chemin les manuscrits ℵ, A. B. C. D, et sans être obligé de se demander, tout de suite, quelle est la valeur de ces manuscrits et quelle importance faut-il attacher à leur déposition?

Le partage des documents est réellement singulier. D'un côté, il y a un petit groupe d'onciaux et de cursifs et de l'autre la masse des manuscrits. Numériquement parlant le second groupe l'emporte sur le premier, et de beaucoup, au moins dans les proportions de quatre-vingt-dix-huit sur cent. Ce fait est certainement significatif car, s'il est vrai que le nombre ne fasse pas tout, en critique comme devant les tribunaux, à priori cependant, il prédispose en sa faveur. La vérité se trouve plus ordinairement avec le grand qu'avec le petit nombre. Toutefois, il ne faut pas oublier que si le groupe des dissidents est assez restreint il paraît suppléer ce qui lui manque, au point de vue du nombre par la qualité des documents qui le composent. La qualité remplace la quantité. Le groupe des dissidents renferme, en effet, les manuscrits les plus anciens, le Vatican (B), le Sinaïtique (ℵ), l'Alexandrin (A), l'Ephrémitique (C), et le Codex Bezae (D). L'antiquité, sans doute, ne constitue pas, à elle seule, la valeur d'un manuscrit; car une chose peut-être fort ancienne et fort mauvaise. Cependant, quand il s'agit de manuscrits, il semble qu'ils ont été d'autant moins altérés qu'ils sont plus près de l'original. Or, il est certain que presque tous les manuscrits anciens appartiennent à la minorité.

Les manuscrits du Nouveau Testament se partagent d'une manière tout-à-fait singulière.

Ce seul fait que les manuscrits ℵ, A, B, C. D. sont les plus anciens qui nous sont parvenus, embarrasse des lecteurs ordinaires.

On est, en effet, porté à se demander, dès qu'on se trouve mis en présence de ce phénomène, 1° Comment se fait-il que, le texte du Nouveau Testament étant ce que nous le connaissons par le texte traditionnel, on ait pu, au quatrième et au cinquième siècle, même beaucoup plus tard, rédiger des manuscrits du type d'ℵ, A, B, C, D ?– 2° Comment se fait-il qu'il ne nous soit point parvenu de manuscrits anciens présentant le texte du Nouveau Testament, tel que nous l'avons, tandis qu'il nous en est parvenu cinq contenant un texte fort différent ?– Ce dernier texte est aussi ancien que le manuscrit où il se trouve ; par conséquent il est aussi ancien que le quatrième siècle, si le Vatican et le Sinaïtique sont du quatrième siècle, ainsi que l'affirment les critiques modernes.– 3° Voilà donc un texte qui est du quatrième siècle : Est-il bien sûr que le Texte Reçu remonte aussi haut ?

On voit comment un seul phénomène de critique textuelle remet tout en question.

On comprend qu'on puisse répondre à la première des deux interrogations que s'adresse le critique, à l'aide de raisons ou de faits généraux capables de satisfaire l'esprit humain. En étudiant, en effet, l'histoire de l'Eglise aux premiers siècles, on apprend que de l'an 100 à l'an 300 de l'ère chrétienne, beaucoup de personnes portèrent sur les Saintes Ecritures une main criminelle, une main armée de la massue ou du stylet, comme s'exprime Tertullien, et essayèrent d'altérer les Livres Saints. On s'explique donc, à la rigueur, qu'au quatrième siècle des copistes soient tombés par mégarde sur quelques manuscrits de ce genre et les aient reproduits dans des copies qui sont parvenues jusqu'à nous.

Mais, si on peut répondre aisément à la première des deux questions que nous avons posées plus haut il n'est pas aussi facile de répondre à la seconde et à la troisième. On ne voit pas bien, d'une part, à quelle cause est dûe la disparition des manuscrits contenant le Texte Reçu, et de l'autre à quelle cause est due la conservation de spécimens d'un texte aussi différent que l'est celui des manuscrits ℵ, A, B, C, D.–

Mais ce n'est pas tout:

En effet, on remarque qu'Origène, en bien des endroits, patronne les leçons contenues dans le petit groupe des manuscrits onciaux dont nous venons de parler. Or, s'il est vrai qu'Origène s'est servi d'un texte comme celui des manuscrits ℵ, A, B, C, D, le plateau de la balance qu'occupent ces manuscrits anciens tend à baisser: l'équilibre un moment disparu semble se rétablir; car le nom d'Origène a conservé une grande autorité dans toutes les questions purement bibliques, en particulier, dans les questions de critique textuelle. S'il est vrai qu'Origène patronne les leçons des manuscrits ℵ, A, B, C, D, la valeur critique de ces manuscrits semble grandir.

« Nouveau fait qui complique la solution de ces problèmes. »

L'antiquité des manuscrits ℵ, A, B, C, D, d'une part, et l'autorité d'Origène, de l'autre, telles sont les raisons qui, depuis un siècle, mais, en particulier, depuis quarante ans, compliquent des problèmes assez clairs en eux-mêmes et font hésiter à les résoudre ou inclinent vers des solutions aussi déraisonnables en soi que funestes dans leurs conséquences.

De là vient qu'une étude approfondie des textes contenus dans les anciens manuscrits et des citations d'Origène est une de ces questions que les controverses du moment placent à l'ordre du jour et rendent de plus en plus indispensable.

Les progrès de la critique textuelle, la détermination des vrais principes qui doivent présider à la constitution d'un texte correct, et la solution de mille difficultés de détail dépendent, en grande partie, de la réponse qu'on fera à ces questions préliminaires. On retrouve, en effet, partout sur son chemin les manuscrits ℵ, A, B, C, D, avec Origène. Il faut donc avoir une opinion arrêtée sur la valeur critique de ces manuscrits onciaux.

« Importance et gravité des questions que soulèvent ces phénomènes de critique textuelle. »

Si ces manuscrits sont non seulement « les plus anciens », mais « les meilleurs »; s'ils sont « les premiers documents », les « principales » ou les « seules autorités qu'il faille consulter », ainsi que quelques critiques le prétendent, à l'heure qu'il est, il faut admettre certaines solutions quelques dures qu'elles paraissent, avec toutes leurs conséquences. Si, au contraire, ces manuscrits contiennent un

texte eclectique, fabriqué de pièces et de morceaux, provenant non pas d'une copie honnête et scrupuleuse des documents existants, mais de variantes recueillies de côté et d'autre et substituées aux leçons du texte traditionnel ; si, en d'autres termes, nous n'avons dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, que le texte traditionnel comme fond, mais ce texte altéré à dessein, sciemment, volontairement, il n'y a pas de doute que certaines difficultés, qui ont longtemps embarrassé les critiques, s'évanouissent ou perdent, d'un seul et même coup, toute l'importance qu'elles peuvent avoir.

On comprend, dès lors, que nous soyons obligé d'aborder ce grand problème et de le discuter à fond dans les études que nous avons entreprises sur le Nouveau Testament.

« Trois questions à « examiner et de là « trois parties dans ce « volume. »

Pour mettre de l'ordre dans ce que nous avons à dire, nous essaierons de résoudre ces trois questions : 1° Quelle est la nature et la valeur du texte contenu dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D. — 2° Quels rapports y a-t-il entre Origènes et les manuscrits ℵ, A, B, C, D ? — 3° Quelle est l'origine des manuscrits ℵ, A, B, C, D ?

NOTA BENE. — Nous aurions quelques changements à faire dans la rédaction de la première partie, et nous avions songé, d'abord, à les faire, avant de livrer notre manuscrit au Lithographe. — Cependant, toutes réflexions faites, nous avons pensé qu'il valait mieux laisser la rédaction telle que nous l'avions jetée, d'abord, sur le papier, afin de montrer par quel procédés, lents et laborieux nous sommes arrivé à découvrir la théorie exposée dans la préface de ce volume.

Les changements qu'il aurait fallu faire sont, d'ailleurs, peu considérables et nous aurons soin de les indiquer à l'aide de quelques notes ou d'un court postscriptum. —

Première Partie.

Nature et valeur du texte contenu dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D.

Nous voudrions être assez clair, si c'est possible, pour être compris de tous les lecteurs qui ont reçu une éducation ordinaire et qui apportent à cette étude une attention commune. Il est important qu'on ne se fasse pas illusion et c'est pourquoi, afin d'éviter les méprises dans lesquelles on a coutume de tomber, nous commencerons par poser clairement les problèmes secondaires qui doivent être discutés et résolus.

Chapitre I : De quoi s'agit-il et de quoi ne s'agit-il pas ?

Chapitre II : Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sont-ils de bons manuscrits ?

Chapitre III : Le texte des manuscrits ℵ, A, B, C, D, n'est-il pas évidemment fabriqué ?

Chapitre IV : Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sont-ils mauvais ?

Chapitre V : Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sont-ils tous également mauvais, mauvais au même degré ?

Chapitre VI : Quel usage peut-on faire de ces manuscrits dans l'étude du Nouveau Testament ?

Chapitre premier.

Question dont-il ne s'agit pas et question dont-il s'agit.

Quand on vit dans un temps de luttes et de controverses et „ Illusions qu'on est
que les esprits se passionnent pour ou contre une solution, il est. enclin à se faire
facile de se méprendre sur la portée des arguments et sur le but . et qu'on s'est faites
qu'on poursuit dans les études qu'on entreprend. Or, ce qui arrive „ quelquefois . „

en général, arrive précisément dans le cas actuel. Depuis cent ans, mais en particulier, durant les trente dernières années, les solutions extrêmes ont été adoptées et soutenues avec tant d'ardeur et de passion que les spectateurs se sont fait souvent illusion sur le but qu'on se propose d'atteindre.

« Est-il question de « choisir entre beaucoup de manuscrits « modernes et quelques manuscrits « anciens. »

C'est ainsi 1° qu'on croit quelquefois que le problème à résoudre devrait être posé de la manière suivante : « Entre beaucoup de manuscrits modernes qui présentent un texte et quelques manuscrits anciens qui en présentent un autre, quel parti faut-il prendre ? — Faut-il donner raison à la masse des manuscrits modernes ou bien faut-il prendre parti pour les quelques manuscrits anciens ? »

Beaucoup de personnes sont portées à se faire illusion et elles croient que le problème se pose de cette façon. Par suite, elles inclinent à le résoudre dans le second sens, car outre ce qu'il y a de chevaleresque à prendre parti pour le petit nombre contre la multitude, il semble que, dans ce cas, le seul fait que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sont les plus anciens, assure à leur témoignage une importance particulière, et leur confère une espèce de priorité sur les manuscrits modernes. On incline à croire que les anciens ont raison contre les modernes ; et, comme nos inclinations exercent une grande influence sur notre manière de voir et de juger les choses, nous sommes disposés à penser qu'il n'y a rien de mieux à faire qu'à suivre aveuglément le texte des manuscrits ℵ, A, B, C, D.

Mais il ne s'agit pas de préférer la masse des « manuscrits modernes » à quelques manuscrits anciens », ce qui, après tout, ne serait peut-être pas aussi déraisonnable qu'on pourrait le croire ; car on peut très bien supposer que la masse des manuscrits modernes, dérive d'un nombre également considérable de manuscrits anciens. Non seulement, on peut le supposer à priori, mais cela est certain en fait. La masse des manuscrits modernes a pour elle la masse des manuscrits onciaux, à l'exception de deux ou trois des plus anciens à savoir de ℵ, B, et peut-être de C. De plus, on sait par les écrits des Pères du quatrième siè-

le, que la masse des manuscrits modernes représente la masse des manuscrits existant à l'époque où les manuscrits ℵ et B étaient rédigés. Les partisans les plus dévoués de ℵ et de B l'admettent. Or, si la masse des manuscrits modernes représente la « Il faut faire choix
masse des manuscrits existant, en l'an 350, il ne s'agit plus « entre deux spécimens
de « modernes » d'une part et d'« anciens » de l'autre : Il s'agit « de manuscrits an-
pourtant de manuscrits « anciens » et c'est entre deux « spé- « ciens. »
cimens » de manuscrits anciens qu'il faut choisir : il faut choisir entre « ℵ et B » d'une part et A de l'autre, avec cette circonstance importante que A est le seul représentant connu jusqu'à ce jour des manuscrits qui étaient les plus nombreux en l'an 350. — En d'autres termes, ce sont deux ou, pour parler plus justement, ce sont de nombreuses formes d'antiquité, entre lesquelles il faut faire un choix.

2° Une seconde illusion qu'on est exposé à se faire est de croire « S'agit-il de soute-
qu'on attaque le texte contenu dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, » sur la perfection ab-
uniquement en vue de défendre le texte qui figure dans la plupart « solue du Texte Tra-
de nos éditions imprimées, texte qu'on a appelé après les Elzévirs « ditionnel ? »
« Texte Reçu », mais qu'il serait plus juste peut-être de nommer « Texte Traditionnel. »

Il ne serait pas, non plus, contraire aux lois de la saine critique d'avoir à priori des préférences pour un texte qui a été celui de l'Église, au moins depuis la seconde moitié du quatrième siècle, de l'aveu même de ses adversaires les plus déclarés. Le simple bon sens dit, en effet, qu'il faut, **en principe**, préférer à un texte inconnu, dû on ne sait à qui, fabriqué on ne sait comment, un texte qui se présente patronné par l'autorité ecclésiastique et cela pendant plus de quinze cents ans. Le texte qui a été celui des Chrysostôme, des Grégoire, des Basile et des Théodoret a toute espèce de droits à passer avant celui que renferment des manuscrits anciens sans doute, mais qui ont été rédigés par des scribes inconnus, sous la direction d'éditeurs dont on ignore les noms.

Ainsi donc, serait-il vrai qu'on rejetât le texte des manuscrits ℵ, B, C, D, uniquement parce qu'il ne s'accorde pas avec le Texte Reçu que cela ne serait point déraisonnable, mais il ne-

« Il s'agit simple-
« ment d'apprécier
« la valeur du texte
« contenu dans les
« manuscrits ℵ, A,
« B, C, D. »

s'agit point de cela. Il s'agit d'étudier le texte des manuscrits ℵ, B, C, D, et de voir si ce texte, quel qu'il soit, étudié à l'aide des documents que nous fournit l'histoire et à la lumière du simple bon sens, peut-être défendu. C'est tout au plus, si on fait intervenir le « Texte Reçu » comme un des documents dont on peut se servir dans cette étude. — Il n'est pas, en effet, le seul - et on n'agit de la sorte parce qu'il faut avoir un terme de comparaison, un terme unique auquel on puisse rapporter tous les textes qu'on veut étudier. On ne prétend pas, d'ailleurs, affirmer que le Texte Traditionnel soit absolument parfait : on admet sans peine qu'il est susceptible d'être amélioré et c'est tout au plus si on croit qu'il jouit d'une perfection relative.

Les qualités et les défauts du « Texte Reçu » n'ont donc rien à faire dans cette controverse. C'est une question qu'on peut vider même sans employer le « Texte Reçu. »

On peut savoir si les textes contenus dans les manuscrits ℵ, B, C, D sont bons ou mauvais sans faire intervenir le texte traditionnel dans l'Église Grecque. Par conséquent pas d'illusion et de confusion ; étudions les plus anciens manuscrits, sans parti pris, et voyons ce qu'il faut en penser. —

« Est-ce affaire de
« Catholicisme et de
« Protestantisme ? »

3° Enfin une dernière illusion et une dernière confusion dans laquelle on a coutume de tomber vient de ce qu'on croit qu'on attaque le texte des anciens manuscrits parce qu'on est Catholique tandis que les Protestants et les Rationalistes défendent les manuscrits ℵ, A, B, C, D

Trégelles, Tischendorf, Hort, Westcott, appartiennent, il est vrai, à la religion protestante ou à l'école rationaliste, mais Scrivener, Cook et Burgon appartiennent aussi à la religion protestante. Ils ne sont pas, en tout cas, catholiques. Par conséquent, le catholicisme n'a rien à voir dans cette question : il ne s'agit que de critique et de bonne critique. Il s'agit de savoir si MM. Lachmann, Trégelles, Tischendorf, Hort, Westcott, ont raison de vouloir constituer le texte du Nouveau Testament, avec ℵ ou avec B, ou tout au plus avec ℵ et B. Il s'agit de savoir si ces savants

« Il ne s'agit que de
« critique et de bonne
« critique. »

n'ont pas cédé à un préjugé et à une illusion en croyant peut-être, sans y réfléchir beaucoup, que, par cela même qu'ils étaient plus anciens, les manuscrits ℵ et B devaient être forcément les meilleurs.

Il existe un préjugé en leur faveur : On n'admet pas facilement que des hommes savants, comme l'étaient Tregelles et Tischendorf, comme le sont Hort, Westcott, aient, de parti pris, sciemment et volontairement, adopté pour base de leurs éditions un texte falsifié, un texte manifestement fabriqué. On a même de la peine à croire qu'ils se soient trompés sur un point de cette importance et c'est là ce qui complique, en grande partie, la solution du problème. Rien n'exerce de l'influence, dans certains cas, comme l'autorité d'un savant et cela surtout lorsque la plupart des hommes ne peuvent pas, ou ne veulent pas examiner les pièces du procès par eux-mêmes. Si on avait lu les textes des manuscrits ℵ, A, B, C, D, il y a longtemps que le public serait désabusé ; mais quel est, en France, l'homme qui a lu les manuscrits ℵ, A, B, C, D prêtre ou fidèle ? Quel est celui même qui les a eus tous entre les mains. Que des éditeurs se trompent sur la valeur absolue ou relative des textes qu'ils ont entre les mains, cela se conçoit, parce qu'ils sont toujours portés à surfaire les textes qu'ils publient. Il y a en eux quelque chose de l'amour paternel qui les aveugle : Mais le public n'est pas obligé de partager les faiblesses des éditeurs, et c'est pourquoi il suffirait de lui faire lire des textes comme ceux des manuscrits ℵ, A, B, C, D, pour le désabuser. Malheureusement, il n'est pas facile de faire lire des manuscrits grecs, et des manuscrits qu'on ne trouve pas dans toutes les bibliothèques, au commun des lecteurs, même à ces lecteurs d'élite qui s'intéressent aux études bibliques. — Y a-t-il, en France, une autre bibliothèque que la Bibliothèque Nationale qui possède les éditions du Sinaïtique, du Vatican, du Codex Bezae, de l'Ephrémitique ? — Nous en doutons beaucoup. La Bibliothèque Nationale elle-même n'a l'édition entière du Vatican que depuis quelques mois. Elle a fait l'acquisition du sixième volume, sur

« Pourquoi ce sujet est-il si difficile à vulgariser ? »

notre demande. Quant au Codex Bezæ, édité par F. H. Scrivener, nous doutons beaucoup qu'il existe en France, ailleurs que dans notre bibliothèque particulière.

« — Obstacle — On « aime à résoudre « ces questions par « voie d'autorité. »

Des questions, comme celle que nous allons étudier, sont de celles qu'on aime à résoudre par voie d'autorité. C'est seulement lorsque les autorités sont en opposition les unes avec les autres qu'on consent ou plutôt qu'on se résigne à examiner par soi-même.

Toutefois, même sans faire lire en entier, les textes des manuscrits ℵ, B, C, D, — ce qui serait le meilleur moyen de résoudre définitivement le problème — on peut donner une idée de la controverse et résumer les documents du procès assez clairement pour que tout le monde puisse se former une opinion et porter un jugement sur le fond même du débat.

Tel est le but que nous nous proposons d'atteindre dans cette étude. Nous voudrions mettre des lecteurs d'une intelligence commune et ayant une notion quelconque de ce que peuvent être des études de critique, à même de voir si les manuscrits les plus anciens méritent de faire autorité, ou, en tout cas, s'ils doivent avoir une autorité prépondérante, comme on est, en ce moment, disposé à la leur accorder.

Afin d'être clairs dans une matière qui est déjà très embrouillée par elle-même, nous irons du plus connu au moins connu.

Chapitre deuxième.

Les manuscrits ℵ, B, C, D, L, sont ils de bons manuscrits ?

Cette question peut avoir un double sens : ou bien, il s'agit de la partie en quelque sorte matérielle de ces manuscrits, ou bien du texte qu'ils contiennent. Nous dirons un mot des deux, mais nous nous étendrons, en particulier, sur la seconde,

qui est la seule réellement importante. La première question n'a d'importance qu'en tant qu'elle nous prépare à mieux comprendre la seconde.

Article premier.

Les anciens manuscrits considérés à un point de vue simplement matériel.

« Beau parchemin et belle écriture. »

Si on considère ces manuscrits au point de vue matériel, ils sont certainement, pour ce qui regarde le parchemin, l'écriture et la disposition générale, des plus beaux que l'on connaisse, à l'exception toutefois du Codex Bezae dont l'écriture est moins soignée que celle des autres manuscrits. Mais c'est tout ce qu'on peut en dire de bon. Aussitôt qu'on avance dans l'étude de ces documents, on s'aperçoit qu'ils laissent beaucoup à désirer, au point de vue de la correction. Il y a, d'abord, un fait frappant, c'est que les deux plus anciens sont criblés de notes et d'altérations laissées là par des correcteurs dont on porte le nombre jusqu'à dix ou douze. Par suite, il est bien évident que ceux qui ont possédé le Vatican et le Sinaïtique les ont jugés très défavorablement. Il faut en dire autant de l'Ephrémitique qui est palimpseste. On a effacé à moitié l'ancienne écriture pour mettre à la place les œuvres de saint Ephrem. Or, il est bien évident que si on avait cru pouvoir s'en servir, et si on avait jugé le texte de ce manuscrit suffisamment bon, on ne l'aurait pas traité avec cette défaveur, à moins d'une grande nécessité. Pour ce qui est du Codex Bezae (D) et du Codex Regius (L), on sait depuis longtemps à quoi s'en tenir. Au point de vue du soin et de l'orthographe, les critiques du siècle passé et du siècle présent J. Griesbach, C. Tischendorf, F. Scrivener etc, ont été les premiers à relever les erreurs grossières qu'ils contiennent. La seule chose qui mérite d'être observée c'est que ces erreurs ont dû être bien criantes pour que les éditeurs de ces documents les aient reconnues ; car les éditeurs sont

« Mais nombreuses corrections. »

« Verdict que supposent ces corrections. »

« Que disons de la correction de ces manuscrits J. Griesbach, C. Tischendorf, H. Scrivener ? »

en général, très portés à atténuer les défauts des oeuvres qu'ils publient.

Il faut en dire autant, et même plus, des manuscrits Vatican et Sinaïtique : ils abondent en fautes évidentes et grossières, dues les unes à l'ignorance, les autres à la précipitation, toutes à la négligence avec laquelle on les a exécutés. Ces manuscrits sont criblés d'ὁμοιοτέλευτα et le Vatican présente souvent, en outre, des répétitions de mots ou de phrases que le scribe n'a pas voulu faire disparaître pour ne pas nuire à la beauté de son oeuvre. C'est la dernière édition qui nous a appris ce détail, que les éditeurs précédents avaient soigneusement rejeté dans l'ombre : Le volume disent les derniers éditeurs « est entièrement couvert de corrections, » d'additions et d'observations. De temps en temps des lettres sont » effacées en entier ou à moitié, d'autres sont ajoutées, omises ou » changées et cela à plusieurs reprises, suivant l'opinion des cor- » recteurs,(1) etc, etc. » C'est pourquoi M. Tischendorf, plein de tendresse et d'estime pour le Sinaïtique qu'il a découvert et publié, nous parle de la « mira vitiositas » du manuscrit Vatican; mais le jugement qu'il porte sur ce volume, d'autres le retournent et avec raison contre le Sinaïtique et lui même en parle en termes qui valent la peine d'être rapportés : « Quae aperto » vitio in codice scripta sunt, vel singulis corruptis lit- » teris, syllabis litteris omissis, qua in re scrip- » tor sæpe propter ὁμοιοτέλευτον erravit.(2) » Après

« Le Vatican et le « Sinaïtique jugés « par leurs éditeurs. »

(1).— Bibliorum Sacrorum Græcus Codex Vaticanus, Tomus VI, complectens Prolegomena, Commentarios et tabulas.— Page XVI : « Quo factum est, ut liber correctionibus additamentis, animadversionibus scateret totus, aliquoties quoque quoedam literæ » abraderentur, obscurarentur, adderentur, negligerentur, iteratoque » diversorum judicio immutarentur... Sæpius iteratis curis expurgare » conati sunt (Ibid.)... In tanta hac scriptorum et amanuen- » sium varietate .... (Ibid.)

(2).— Tischendorf, Novum Testamentum græce ex Sinaïtico codice. — Leipzig, 1865, in 8°, page LXXX —

avoir cité un certain nombre de ses fautes dues à l'ineptie, à l'igno-
et à la précipitation M. Tischendorf ajoute en note : « Etiam mira
» haec scripturae vitiositas cum vaticano codice com-
» munis est sinaïtico .... ut autem Sinaïtici ita etiam vati-
» cani vitia inepta per multa quorum maximam partem po-
» sterior manus emendavit a commentario hujus editionis exclusimus.[1]
Parlant des fautes d'orthographe qui viennent de l'itacisme, le mê-
me auteur ajoute : « Litteris ex itacismo confusis nec Sinaïticus
antecellit vaticano nec vaticanus sinaïtico. »[2]

---

(1) – Ibid. p. LXXXI. –

(2) – Ibid. p. LXXX. – Faut-il ajouter que c'est d'ailleurs un fait d'expérience que les manuscrits les plus soignés au point de vue paléographique et artistique sont les plus défectueux sous le rapport de la correction ? – L'observation serait bonne à rappeler, alors même que nous écririons pour des savants ; mais écrivant comme nous le faisons, pour des jeunes gens sans expérience dans cette matière, il est bon de leur apprendre qu'ils auront à se défier un jour des manuscrits qui seront calligraphiquement parlant, très beaux. Peut-être même sera-t-il utile de confirmer cette observation en citant les paroles de l'homme qui, à cette heure, connaît le mieux les manuscrits grecs. « Haud dissimulandum, écrit le
» Cardinal Pitra, hunc codicem (188 Vatic.) his pontificium mi-
» nime ceteris esse praestantiorem, quum propter indiligentiam
» opificii multis scateat vitiis : idque saepe dolendum in
» splendidioribus membranis, quibus oculis, non menti, et potius
» principi quam lectori consulitur. – (Analecta Sacra, II, page 192). Tischendorf dit aussi : « Nullus est scriptorum antiquorum Graecorum nec textus sacri aut Patrum ecclesiasticorum codex habetur qui eo usu sive abusu, qui proprio modo differt ab itacismo luxurie quae aliquot saeculis post invaluit, Biblia sinaïtica, Vaticana, Alexandrina, [illegible] fragmenta aequiparet. (Novum Test. Vaticanum, Lipsiae 1867, in 4° page XXVII). –

Trégelles, un des grands admirateurs de ces deux manuscrits n'avait donc pas tort de dire que le texte sortit de la main des copistes dans un état très imparfait (very rough), pour ne pas dire très fautif.

De ces fautes quelques-unes doivent être attribuées simplement à l'ignorance et à l'incurie du copiste, mais d'autres caractérisent une époque et un pays. C'est ainsi, par exemple, que l'itacisme est une note caractéristique d'une époque d'ignorance ou d'un pays où le grec n'est pas très connu. En effet, en parcourant les manuscrits de même époque on remarque bientôt que la masse ne présente pas d'itacismes, tandis que d'autres en sont criblés. Les manuscrits du moyen-âge rédigés certainement en Europe, comme les manuscrits F, Δ et comme l'Évangéliaire 60 sont pleins d'itacismes. Il faut en dire autant de certains manuscrits melchites datant des IX, X, XIe siècles et qui, dès lors, ont été copiés dans la Damascène, la Palestine, la presqu'île Sinaïtique ou l'Égypte. Par suite, l'itacisme trahit ou la date, ou l'origine d'un manuscrit, quelquefois l'un et l'autre, sans quoi on le trouverait également partout dans les manuscrits ayant une même date. Or, tous les anciens manuscrits, le Sinaïtique, le Vatican, le Codex Bezae, l'Ephrémitique abondent en fautes de ce genre. De plus, les critiques s'accordent à reconnaître que trois manuscrits au moins sur quatre ont été copiés en Orient, peut-être en Égypte (1), et quelques savants ne sont pas éloignés de penser que le Codex Bezae lui-même peut avoir été copié dans ce même pays. L'orthographe tend, à confirmer cette opinion et à faire croire que les plus anciens manuscrits viennent tous de ces contrées orientales.

« Nature des incorrections des anciens manuscrits. – Conclusions qu'on peut quelquefois en tirer. »

---

(1). – Les éditeurs du manuscrit Vatican sont de cet avis, pour ce qui regarde leur manuscrit. Voici, entre autres preuves, celle qu'ils donnent : « Quo in loco natalis dignum est, dicunt-ils, tum ad pellis instaurationem adhibuisse papyraceæ chartæ resegmen. Quod factum non leve putamus Ægyptiacæ libri originis argumentum. – Bibliorum sacrorum Græcus Codex Vaticanus, page XVII, –

« Un jour peut-être lorsqu'on aura étudié plus à fond la littérature de l'Église Melchite et de l'Église Copte ; en particulier, lorsqu'on aura exploré en détail les manuscrits qui ont été écrits dans les couvents de la presqu'île Sinaïtique et de la Damascène, on pourra pousser les conclusions beaucoup plus loin, ou les établir d'une façon plus certaine.

En attendant, on le voit, de l'aveu même des éditeurs et des admirateurs des manuscrits ℵ, A, B C, D nous pouvons affirmer que le côté matériel de ces manuscrits, le parchemin et la calligraphie exceptés, laisse beaucoup à désirer. Ces manuscrits sont criblés de fautes provenant de l'incurie, de l'ignorance, de la précipitation (1).

Voilà pour ce qui regarde la première partie de la question que nous nous sommes posée. Passons à la seconde.

Article deuxième.

Des manuscrits ℵ, A, B, C, D, considérés au point de vue du texte.

Que faut-il penser du texte contenu dans ces manuscrits ? — En ne tenant compte que du texte, peut-on considérer ces manuscrits comme bons ?

A cette question on peut répondre fort catégoriquement : Le texte contenu dans ces cinq manuscrits, n'est peut-être bon dans aucun ; mais, en tout cas, il est bien certain qu'il n'est pas bon dans quatre. — Et pourquoi cela, nous dira-t-on ? — Par la raison, répondrons-nous, que donnait saint Jérôme.

« Le texte n'est certainement pas bon dans quatre manuscrits sur cinq. »

---

(1). — Bibliorum sacrorum Graecus codex Vaticanus, page XVII. — « Iidem tamen inter scribendum quandoque lapsi sunt seque illico emendare satagerunt, sive prisca litteris per rasuram scriptis abrasis, sive iterata scriptione, quam tamen alteri cuipiam librario pronius tribuere et characterum forma et atramenti color prohibet. »

l'époque, parlant des manuscrits de l'Ancienne Vulgate, il écrivait au pape Damase : verum non esse quod variat, etiam „ maledicorum testimonio comprobatur (Patrol. Lat. XXIX, col. 526, C). Nous pouvons même continuer la citation de saint Jérôme, et, en changeant un seul mot, demander aux critiques contemporains, comme le solitaire de Bethléem le faisait aux Latins de son temps : « Si enim latinis (nous dirions, „nous autres, ℵ, B, C, D) exemplaribus fides est adhibenda, „ respondeant quibus : tot enim sunt exemplaria paene quot „ codices „ (Ibid.)

Si nous interrogeons M. Tischendorf, il nous dira qu'il faut suivre le « Codex Omnium Antiquissimus », c'est-à-dire, son Sinaïtique ; mais si nous prenons l'avis de Hort et de Westcott, ces savants nous renverront au Vatican. D'autres peut-être nous recommanderaient le Codex Bezae, tandis que plusieurs seraient d'avis que l'Alexandrin (A) vaut mieux que tous les autres. —

« Ces manuscrits « sont en perpétuel « désaccord. »

Entre ces critiques, quelqu'un a peut-être raison, mais il est certain que plusieurs, sinon tous, ont tort : verum non est quod variat. Or, que les manuscrits ℵ, B, C, D soient en perpétuel désaccord, c'est ce que prouve la lecture de ces documents, et ce qu'on peut même rendre sensible à tout le monde, à tous ceux du moins qui veulent prendre la peine d'écouter un instant.

« Ier Exemple : Saint « Marc I, 1-13. »

Ouvrons au hasard une page de ces manuscrits. Voici le premier chapitre de St Marc : la page comprend les treize premiers versets. Si nous prenons le « Texte Reçu » comme terme de comparaison, nous arrivons au résultat suivant :

	ℵ (Sinaïtique)	A (Alex.)	B (Vatic.)	C (Ephrem)	D (Cod. Bez.)
Omissions	12	2	13	« Déficit »	24
Additions	8	„	5		11
Transpositions	3	„	6		14
Substitutions	5	„	4		11
Modifications	2	„	4		6

	ℵ (Sinaïtique)	A (Alex.)	B (Vatic.)	C (Ephrem.)	D (Cod. Bez.)
V. Orthogr.	3	4	6	Deficit	0
Total	33	6	38	,	66

Voilà déjà bien accusé le caractère de ces manuscrits anciens, et cela dans la première page qui nous est tombée sous la main. Il n'y a qu'un inconvénient, c'est que l'Ephrémitique nous fait défaut en cet endroit.

Il est évident que ces quatre manuscrits anciens ne peuvent pas avoir raison à la fois, ainsi que le dit S. Jérôme: « verum non esse quod variat, etiam maledicorum testimonio comprobatur ». Les manuscrits ℵ, A, B D ne peuvent pas représenter à la fois le texte qui sortit des mains de saint Marc. Il faut nécessairement que plusieurs aient tort; peut-être même que tous se trompent.

Nous adoptons le « Texte Reçu » comme terme de comparaison, ainsi que tout le monde le fait, puisqu'il faut avoir une règle commune, une espèce d'étalon. Il est d'ailleurs bien évident que cela n'enlève rien à la justesse de nos conclusions. A supposer que ces quatre manuscrits diffèrent du Texte Reçu dans les mêmes cas, il restera toujours entre eux une grande différence, à savoir entre A et ℵ de 27; entre A et B de 32; entre A et D de 60 variantes. Entre deux manuscrits seulement, entre ℵ et B il pourra n'y avoir qu'une différence de 5; mais cela n'est pas absolument sûr, car ces deux manuscrits peuvent différer du « Texte Reçu » de plusieurs manières. En fait, il existe douze variantes entre ℵ et B, à savoir 4 omissions, 4 additions, 1 substitution et 3 variantes orthographiques. Par conséquent, il faut dire là encore: « verum non est quod variat », d'autant plus que les variantes, ainsi qu'on va le voir, sont considérables.

« On étudie ce passage. - Variantes entre ℵ et entre les mss. »

Il y a un des quatre manuscrits qui prend, tout de suite, « l'attitude du Co[dex] » une position à part: il diffère 66 fois du « Texte Reçu », « dex Bezæ » dans les 13 premiers versets de saint Marc! Or, comme ces

13 premiers versets contiennent seulement 217 mots, cela fait que le Codex Bezæ contient une variante presque dans un mot sur trois. Cela promet un texte assez curieux. Nous verrons s'il en est partout ainsi. — Mais, avant d'aller plus loin, il faut faire quelques autres réflexions.

« Attitude de l'Alexandrin. »

Pendant que le Codex Bezæ prend ainsi une position extrême par rapport au « Texte Reçu », il est un autre manuscrit ancien, même plus ancien que le Codex Bezæ, l'Alexandrin (A), qui adopte une attitude très différente ; il diffère seulement 6 fois du « Texte Reçu », et, de ces six variantes, 4 se classent parmi les variantes orthographiques, à savoir, Ναζαρὰτ pour Ναζαρέτ (I, 9), ἴδεν pour εἶδεν (I, 10), ὡσ pour ὡσεὶ (Ibid.), et εὐθέως pour εὐθύς (I. 10). Des deux autres variantes, la première ἰσχυρός pour ἰσχυρότερος (I. 7) n'est probablement qu'un « lapsus calami. » Quant à ἐκεῖ (I. 13), qui manque, c'est une omission dont l'Alexandrin se rend coupable, en compagnie d'ℵ, B, C, D, L, 13, 33, 102, 346 ; mais une omission qui est condamnée par tous les autres onciaux et par la masse des cursifs. —

« Conclusions qu'on tire de cette attitude de l'Alexandrin »

De ce fait nous pouvons tirer déjà quelques conclusions très importantes. En effet, l'Alexandrin (A) est presque contemporain du Vatican et du Sinaïtique, puisqu'on place sa transcription, vers le commencement du cinquième siècle. Par conséquent, les variantes, que présentent les autres manuscrits, ne viennent pas de ce que ces manuscrits sont anciens. Cela est évident pour le Codex Bezæ, qui est d'un ou de deux siècles postérieur à l'Alexandrin ; mais cela est évident aussi pour le Vatican et le Sinaïtique, qui sont à peu près du même âge que l'Alexandrin, peut-être même plus modernes.

« 1re Conclusion : Il faut choisir entre l'Alexandrin et le Vatican ou le Sinaïtique »

Il est donc très clair que nous sommes en présence de plusieurs textes très différents et de plusieurs textes contemporains, entre lesquels il faut choisir, l'un représenté par l'Alexandrin d'accord avec les Pères du quatrième siècle les autres représentés par le Vatican et par le Sinaïtique. Et c'est entre ces tex

les divers mais contemporains que la critique doit choisir.— Telle est la première conclusion. Voici la seconde:

Il est également évident que les divergences de ces quatre manuscrits anciens ne sont pas dues seulement à l'inadvertance, à l'incurie et à la précipitation. Le nombre des variantes est si grand d'une part, 66, 38, 33 et si petit de l'autre, 6, que la précipitation, l'incurie et la négligence n'ont rien à voir dans ce phénomène. D'autres causes ont été évidemment mises en oeuvre pour produire le fait que nous décrivons. En tout cas, il est certain que des quatre manuscrits, le plus soigné est l'Alexandrin, puisque tous les autres diffèrent non seulement avec le «Texte Reçu», mais encore entre eux.

«2e Conclusion:— Les Variantes ne sont pas dues seulement à l'inadvertance et à l'incurie des copistes.»

Cette conclusion saute aux yeux, dès qu'on observe les chiffres et les totaux, mais elle devient plus évidente dès qu'on scrute les variantes, une à une.

«Cette conclusion devient plus évidente dès qu'on examine, une à une, les variantes.»

Des omissions comme [1°] υἱοῦ τοῦ θεοῦ (I, 1. ℵ); [2°] τοῦ dans υἱοῦ τοῦ θεοῦ (Ibid. B, D); [3°] τρίχας καμήλου καὶ ζώνην δερματίνην περὶ τὴν ὀσφύν (I. 6. D). — Des additions comme [4°] Ἠσαΐα (I. 2, ℵ, B, D); [5°] πάντες après Ἱεροσολυμῖται (I. 5, ℵ, B, D); [6°] καταβαῖνον ΚΑΙ ΜΕΝΟΝ ἐπ' αὐτόν (I. 10, ℵ), [7°] de τὸ ἅγιον après πνεῦμα (I. 12. D), etc.— Des substitutions comme [8°] "τῷ προφήτῃ" à "τοῖς προφήταις" (I. 2. ℵ, B, D); [9°] "τοῦ θεοῦ ὑμῶν" à "αὐτοῦ" (I 3, D); [10°] "ΔΕΡΜΗΝ καμελου" à "τρίχας καμήλου" (I. 6, D); [11°], de «καὶ ἔλεγεν αὐτοῖς» à «καὶ ἐκήρυσσεν λέγων» (I. 7, D); [12°] de «ἠνοιγμένους» à «σχιζομένους» (I. 10, D), peut-être même [13°] de ἀποστελῶ à ἀποστέλλω (I. 2, ℵ).— Des variantes orthographiques comme Ἰωάνης, au lieu de Ἰωάννης (I 4, 6, 9, B), et une multitude d'autres leçons moins importantes prouvent à ceux qui ne veulent pas être aveugles que la négligence, l'incurie, la distraction et la précipitation n'ont rien à faire avec elles. En copiant honnêtement, pendant des siècles, on n'aurait jamais

produit des variantes comme celles que nous venons de rapporter. Il suffit de lire un verset comme celui-ci : Ἦν δὲ Ἰωάννης ἐνδεδυμένος δέρμην καμέλου καὶ ἐσθίων ἀκρίδας, etc, au lieu de Ἦν δὲ Ἰωάννης ἐνδεδυμένος ΤΡΙΧΑΣ ΚΑΜΗΛΟΥ, ΚΑΙ ΖΩΝΗΝ ΔΕΡΜΑΤΙΝΗΝ ΠΕΡΙ ΤΗΝ ΟΣΦΥΝ ΑΥΤΟΥ, etc pour être porté à tirer cette conclusion. La seule transposition qu'on trouve dans le verset 8, conduirait au même résultat. On est évidemment en présence de textes fabriqués et de plusieurs textes fabriqués. Il y a, d'abord, en tête celui du Codex Bezae, ensuite celui du Vatican et du Sinaïtique, enfin celui de l'Alexandrin (A). Ces trois textes ne peuvent pas aller ensemble. Faut-il les rejeter tous ? — Nous ne voulons pas répondre ; mais il est bien certain qu'il faut en rejeter plusieurs. « Verum non esse, quod variat etiam maledicorum testimonio comprobatur. » —

« 2e Exemple : — St Marc I, 18-30. »

Mais on nous dira peut-être : « C'est là un cas singulier. Ces manuscrits ne diffèrent point partout de cette façon. Vous êtes tombé à un mauvais endroit et voilà pourquoi vous avez trouvé tant de différences. » — L'objection est certainement puérile ; elle ne repose sur aucun fondement. Toutefois, afin que la démonstration soit claire et convaincante, absolue et inattaquable, nous allons citer un second exemple. Nous allons prendre, dans saint Marc, le premier passage, où nous possédons les textes des cinq manuscrits ℵ, A, B, C, D. Tournons, dès lors, les feuillets. Le manuscrit C, ou l'Ephrémitique, débute au verset 18. Nous allons donc comparer les 13 versets suivants, c'est-à-dire, les versets 18-30 inclusivement du chapitre premier

	Sinaït. (ℵ).	Alexand. (A).	Vat. (B).	Ephrem. (C).	Cod. Bez. (D)
Omissions	11	1	11	3	15
Additions	1	„	3	5	8
Transpositions	1	1	„	3	9
Substitutions	2	2	4	2	10
Modifications	9	„	5	1	7
Var. Orth.	1	1	2	1	3
Total	25	5	25	15	52

Voilà donc encore les cinq documents, qu'on nous présente continuellement comme les plus anciennes, comme les premières autorités qui ne s'accordent pas plus que dans le cas précédent; et les proportions demeurent sensiblement les mêmes. Le Texte Reçu contient 207 mots et le Codex Bezæ en omet, en change, en transpose, ou modifie cinquante-deux ! Il tient toujours le bout de la corde !

L'Alexandrin (A) diffère à peine du « Texte Reçu » et les variantes sont peu de chose : ἴδεν pour εἶδεν (v. 19) ἑαυτούς et λέγοντες pour αὐτοὺς et λέγοντας (v. 27), τίς ἡ καινὴ αὕτη διδαχή pour τίς ἡ διδαχὴ ἡ καινὴ αὕτη ; — C'est bien quelque chose, mais c'est relativement insignifiant. —

« Discussion de ce résultat. »

L'Ephrémitique (C) va beaucoup plus loin. — Il modifie, ajoute, ou omet 15 mots sur 207 ! Une de ces variantes a une certaine gravité : une omission et une transposition donnent au verset 21, le sens suivant : « Et aussitôt il enseignait, pendant les samedis, vers » la Synagogue καὶ εὐθέως ἐδίδασκεν ἐν τοῖς σάββασιν εἰς » τὴν συναγωγήν au lieu de : « Et aussitôt, les samedis, entrant (εἰσελθών) dans la Synagogue, il enseignait. »

Le Vatican (B) et le Sinaïtique (א) trahissent certaines affinités, que beaucoup d'autres circonstances confirment : Tous les deux omettent, ajoutent, transposent ou modifient 25 mots sur 207 ! C'est beaucoup, puisque c'est près de 1 mot sur 8, mais ce n'est pas à comparer au Codex Bezæ ! De plus, il faut observer que le Vatican et le Sinaïtique ne sont pas d'accord entre eux : Voici, par exemple, les leçons différentes de ces deux manuscrits :

« Le Vatican et le Sinaïtique. »

		א.	B.
1	v. 18	ἠκολούθησαν	ἠκολούθουν
2	v. 18	εὐθύς partout	εὐθέως
3	v. 19	ἐκεῖθεν,	omis
4	v. 19	Ἰωάννην	Ἰωάνην.
5	v. 21	..... ἐδίδαξεν	εἰσελθὼν .... ἐδίδασκεν
6	v. 24	οἴδαμεν	οἶδα
7	v. 26	τὸ πνεῦμα	omis
8	v. 28	Ἰουδαίας	Γαλιλαίας.

	ℵ.	B.
9 ℣. 28,	omis	πανταχοῦ
10 ℣. 29,	ἐξελθόντες ἦλθον	ἐξελθὼν ἦλθεν.

Voilà dix variantes assez graves entre ces deux manuscrits, et cela dans 13 versets consécutifs ! C'est sérieux ! Et cependant, des leçons comme φωνήσαν φωνῇ μεγάλῃ au lieu de κράξαν φωνῇ μεγάλῃ, ou comme διδαχῇ καινῇ κατ᾽ἐξουσίαν (– le Vatican met un point d'interrogation après καινή –) montrent que ces deux manuscrits sortent de la même fabrique, peut-être à peu de distance l'un de l'autre. Faut-il ajouter que quelques unes de ces variantes changent notablement le sens de l'Evangile ? – Cela est évident pour quiconque veut réfléchir et examiner par lui-même. Ainsi, le Sinaïtique (ℵ) donne, lui aussi, au verset 21, ce sens étrange : « Et aussitôt, les samedis, il enseigna vers la Synagogue ! » – Qu'est-ce qui produit ce résultat déplorable ? – L'omission d'εἰσελθών et la transposition de ἐδίδαξεν avant εἰς τὴν συναγωγήν. Mais où le résultat est désastreux, c'est au verset 27 : Le Sinaïtique doit être traduit ainsi : « Et tous furent » dans l'étonnement, au point de s'interroger eux-mêmes di- » sant : Qu'est-ce que cela ? – Une doctrine nouvelle suivant » puissance ? – Et il commande aux esprits impurs, etc. » Le Vatican modifie notablement la fin de ce verset : « Qu'est-ce-que » cela ? – Une doctrine nouvelle ? – Il commande avec puissance » aux esprits impurs. »

« Le Codex Bezae. »

Mais où les variantes deviennent étonnantes c'est dans le Codex Bezae (D). Voici comment il faut traduire, si on peut le traduire, le verset 27 : « Qu'est-ce que cette doctrine ? cette « (doctrine) nouvelle, cette Puissance (!) ? Car il a commandé aux esprits impurs ! – » C'est une curieuse leçon que celle-là ! Et cependant, ce n'est rien comparé à ce qu'on trouve dans les versets précédents. Que dire de la substitution de « πάντα » à « τὰ δίκτυα αὐτῶν (℣. 18) ; de ἠκολούθησαν αὐτῷ à ἀπῆλθον ὀπίσω αὐτοῦ, par imitation évidente du verset 18 (℣. 20) ? – Mais rien n'égale les bouleversements

qu'a subis le verset 25. Le Codex Bezæ 1° omet ὁ Ἰησοῦς, 2° lit ἔξελθε ἐκ τοῦ ΑΝΘΡΩΠΟΥ πνεῦμα ἀκάθαρτον au lieu de ἔξελθε ἐξ αὐτοῦ 3° ajoute καὶ ἐξῆλθεν ; 4° transforme σπαράξαν et κράξαν en σπαράξας et κράξας, tout en conservant le mot πνεῦμα. 5° modifie ἐθαμβήθησαν en ἐθάμβησαν, etc ! On suppose ce que deviennent les versets 25, 26, 27 au milieu de cette anarchie ! Qui oserait soutenir que tout cela est le résultat d'un pur accident ? – Évidemment l'incurie, l'ignorance et la précipitation ne sont pour rien dans ces changements ridicules et arbitraires. – Tout cela est le fait de la volonté et d'une volonté bien déterminée à altérer le texte original.

Il est donc certain que le texte de ces cinq manuscrits ne peut pas être considéré comme bon. Si l'Alexandrin est bon, les quatre autres manuscrits ne le sont certainement pas. Si le Codex Bezæ est bon, c'est l'Alexandrin, le Vatican, le Sinaïtique et l'Ephrémitique qui ne valent rien ou qui valent peu de chose. Il n'y a pas de milieu. « Verum non est quod variat. »

Mais on nous dira peut-être : « Il est vrai que ces cinq manuscrits anciens présentent beaucoup de variantes les uns avec les autres ; mais qui nous assure que les autres onciaux ne diffèrent pas également entre eux ? Qui nous dit qu'il n'en est pas de même des cursifs ? » – Pour répondre à cette objection, nous n'avons qu'un moyen, c'est d'examiner le Cyprius et le Campianus, qui sont à Paris, avec les deux cursifs, que nous avons tirés au sort. Le Tableau suivant donne le résultat de notre examen.

« Contre épreuve sur le Cyprius (K), le Campianus (M) et les Cursifs 22, 36. »

	Cyprius (K).	Campianus (M),	Cursif 22,	Cursif 36
Omissions	5	1	,	"
Additions	,	3.	2	,
Transposit.	,	,	,	,
Substitutions	3	,	3	1
Modifications	,	,	2	,
Orthographe	2	2	,	,
Total	10	6	7	2

	Cyprius (K),	Campianus (M),	Cursif 22,	Cursif 36
Omissions	"	"	"	"
Additions	"	1	"	"
Transposit.	"	"	"	"
Substitut.	2	3	2	1
Modificat.	"	"	"	"
Orthograph.	1	2	"	"
Total	3	6	2	1

Omissions	"	"	1	1
Additions	1	1	1	1
Transposit.	2	2	1	3
Substitutions	1	1	"	1
Modifications	"	"	"	"
Orthograph.	8	7	5	7
Total	12	11	8	13

« Résultat de la contre épreuve. »

Ces chiffres parlent par eux-mêmes : On voit si ces manuscrits pris au hasard diffèrent du Vatican, du Sinaïtique et du Codex Bezae. Cela devient encore plus visible lorsqu'on examine, dans le détail les variantes de ces quatre manuscrits comparés avec le « Texte Reçu ». Dans le Cyprius, il n'y a que les omissions d' ἔμπροσθέν σου (I, 2) et de ἐν τῇ ἐρήμῳ (I, 13) qui aient quelque gravité. Tout le reste se réduit à des fautes ou à des variantes d'orthographe, ou peu s'en faut, à ἐκήρυσσεΝ pour ἐκήρυσσε (I, 7), Ναζαρέθ pour Ναζαρέτ (I, 9), ὡσ pour ὡσεί (I, 10), εὐθέως pour εὐθύς (I, 12), ἴδεν pour εἶδεν (I, 19), ὀπίσω αὐτῶΝ pour ὀπίσω αὐτοῦ (I, 20), ἑαυτους pour αὐτούς (I, 27), ἠσῆλθεν pour εἰσῆλθεν (II, 1), μι pour μή (II, 7), το pour τῷ (II, 8), κράβαττον pour κράββατον (4 fois), ἔγειρε ou ἔγειρον pour ἔγειραι (II, 9, 11) ἴδομεν pour εἴδομεν (II, 12). — Ce que nous disons du Cyprius (K), il faut le dire du Cam-

pianus (M) et des cursifs 22, 36. Il y a trois variantes que ces quatre manuscrits appuient, à savoir : 1° la transposition εἰσῆλθε πάλιν (II, 1), 2° l'insertion de αὐτοί après οὕτω (II, 8) dans la phrase ὅτι οὕτως ΑΥΤΟΙ διαλογίζονται, et 3° le changement de αὐτούς en ἑαυτούς (I, 27).

Que nous sommes loin de ces altérations, qui font du texte du Codex Bezae quelque chose d'absolument nouveau ! Que nous sommes même loin des omissions, des additions et des substitutions qui défigurent le Vatican et le Sinaïtique !

« Conclusion de l'épreuve et de la contre épreuve. »

Il est bien évident que nous sommes en présence de deux catégories de manuscrits, les uns reproduisant un texte fidèlement et scrupuleusement, aussi scrupuleusement et aussi fidèlement que le permet la faiblesse humaine, les autres l'altérant, le changeant, le modifiant, à chaque instant. – Ce sont deux catégories très distinctes de documents. D'un côté, il y a le « Texte Reçu » avec la masse des onciaux et des cursifs, de l'autre quelques-uns des plus anciens onciaux (ℵ, B, C, D) et une dizaine de cursifs.

« Remarque importante, très importante. »

Mais ce qu'il faut observer, c'est que ces derniers manuscrits comparés les uns aux autres diffèrent presque autant entre eux qu'avec le « Texte Reçu ». Nous allons, du reste, essayer de mettre ce fait un peu plus en lumière.

Il n'y a donc pas l'ombre d'un doute : les manuscrits anciens ℵ, B, C, D, occupent une place à part et comme ils se contredisent perpétuellement, ils ne peuvent être bons tous ensemble. Ils sont défigurés par de nombreuses erreurs, surtout par des omissions, des transpositions, des substitutions et des paraphrases de tout genre. D'après les calculs qu'on a faits, sur 11646 mots, que contient St. Marc, et sur 19941, qu'en renferme St. Luc, ces manuscrits en omettent,

« Idée générale du texte contenu dans ces mss. »

	1° Dans St. Marc :	2° Dans St. Luc :
L'Alexand. (A)	138	208
Le Vatican (B)	762	767
Le Sinaïtique (ℵ)	870	816

1° Dans St Marc: 2° Dans St Luc:

Le Codex Bezæ (D) 900 .... 1552.

On voit si les proportions sont fortes et, avec un peu d'expérience, on devine ce que devient le texte de l'Évangile, quand il sort des mains d'éditeurs semblables à ceux qui ont produit les quatre manuscrits les plus anciens. Cependant, les chiffres que nous venons de rapporter ne donnent pas une idée exacte du résultat final. Il n'y a qu'une chose qui puisse faire comprendre les altérations qu'on a commises dans le texte original, c'est la lecture intégrale de ces manuscrits et la lecture faite la plume ou le crayon à la main; c'est-à-dire, en notant toutes les variantes que ces textes altérés présentent.

Les modifications, substitutions, transpositions, additions ou omissions s'élèvent, pour les Évangiles seuls, à 7578 dans le Vatican (B), à 8972 dans le Sinaïtique (ℵ) et à 13281 dans le Codex Bezæ (D). Mais il faut noter que ce dernier manuscrit ne contient qu'une portion des Évangiles. Il y manque environ un quart du texte sacré.–

Il faut remarquer de plus que ces quatre ou cinq manuscrits anciens ne commettent pas les mêmes omissions ou les mêmes additions. En général, ils diffèrent beaucoup les uns des autres, quoiqu'ils se rencontrent quelquefois dans les mêmes erreurs. Il est, du reste, impossible qu'il en soit autrement.

« 3e Exemple: – St Marc II, 1-12. »

Afin, d'ailleurs, de bien faire comprendre à des lecteurs d'une intelligence et d'une culture ordinaire la nature et les tendances des documents anciens que nous étudions, nous allons citer un dernier passage de l'Évangile suivant les cinq manuscrits dont nous parlons. Afin même qu'on ne nous accuse pas de le choisir, nous prendrons le premier qui se rencontrera, par exemple, les douze premiers versets du Chapitre II de saint Marc où est racontée la guérison du Paralytique (II, 1-12) seulement, pour ne pas remplir de longues pages de textes grecs, nous ne citerons que deux manuscrits sur cinq, le Vatican (B) et le Codex (Bezæ (D).–

Vatican (B).

Καὶ εἰσελθὼν πάλιν εἰς καφαρναοὺμ δι' ἡμερῶν, ἠκούσθη ὅτι ἐν οἴκῳ ἐστὶν, καὶ συνήχθησαν πολλοὶ, ὥστε μηκέτι χερεῖν μηδὲ τὰ πρὸς τὴν θύραν· καὶ ἐλάλει αὐτοῖς τὸν λόγον. Καὶ ἔρχονται, φέροντες πρὸς αὐτὸν παραλυτικὸν αἰρόμενον ὑπὸ τεσσάρων. καὶ μὴ δυνάμενοι προσενεγκαι αὐτῷ διὰ τὸν ὄχλον, ἀπεστέγασαν τὴν στέγην ὅπου ἦν, καὶ ἐξορύξαντες χαλῶσι τὸν κράβαττον ὅπου ὁ παραλυτικὸς κατέκειτο. καὶ ἰδὼν ὁ Ἰησοῦς τὴν πίστιν αυτῶν, λέγει τῷ παραλυτικῷ, Τέκνον, ἀφιενταί σου αἱ ἁμαρτίαι. ἦσαν δέ τινες τῶν γραμματέων ἐκεῖ καθήμενοι, καὶ διαλογιζόμενοι ἐν ταῖς καρδίαις αὐτῶν, Ὅτι οὗτος οὕτω λαλεῖ, βλασφημεῖ; τίς δύναται ἀφιέναι ἁμαρτίας, εἰ μὴ εἷς ὁ Θεός; καὶ εὐθὺς ἐπιγνοὺς ὁ Ἰησοῦς τῷ πνεύματι αὐτοῦ ὅτι διαλογίζονται ἐν ἑαυτοῖς, λέγει, Τί ταῦτα διαλογίζεσθε ἐν ταῖς καρδίαις ὑμῶν; Τί ἐστιν εὐκοπώτερον, εἰπεῖν τῷ παραλυτικῷ, Ἀφίενταί σου αἱ ἁμαρτίαι ἢ εἰπεῖν, Ἐγείρου καὶ ἆρον τὸν κράβαττον, καὶ περιπάτει;

Codex Bezae (D).

Καὶ εἰσελθὼν πάλιν εἰς Καφαρναοὺμ δι' ἡμερῶν· καὶ ἠκούσθη ὅτι ἐν οἴκῳ ἐστὶν, καὶ εὐθέως συνήχθησαν πολλοὶ, ὥστε μηκέτι χωρεῖν μηδὲ τὰ πρὸς τὴν θύραν· καὶ ἐλάλει πρὸς αὐτοὺς λόγον.

Καὶ ἔρχονται πρὸς αὐτὸν, φέροντες παραλυτικὸν αἰρόμενον ὑπὸ τεσσάρων. καὶ μὴ δυνάμενοι προσεγγίσαι ἀπὸ τοῦ ὄχλου, ἀπεστέγασαν τὴν στέγην ὅπου ἦν ὁ Ἰησοῦς, καὶ χαλῶσι τὸν κράβαττον, ὅπου ἦν ὁ παραλυτικὸς κατακείμενος.

Ἰδὼν δὲ ὁ Ἰησοῦς τὴν πίστιν αὐτῶν, λέγει τῷ παραλυτικῷ, Τεκνον, ἀφέωνταί σου αἱ ἁμαρτίαι.

Ἦσαν δέ τινες τῶν γραμματέων ἐκεῖ καθήμενοι, καὶ διαλογιζόμενοι ἐν ταῖς καρδίαις αὐτῶν, λέγοντες, Τί οὗτος οὕτως λαλεῖ; βλασφημεῖ. τίς δύναται ἀφιέναι τὰς ἁμαρτιας, εἰ μὴ ὁ Θεός;

Καὶ ἐπιγνοὺς ὁ Ἰησοῦς τῷ πνεύματι, ὅτι οὕτως διαλογίζονται ἐν ἑαυτοῖς, εἶπεν αὐτοῖς, Τί ταῦτα διαλογίζεσθε ἐν ταῖς καρδίαις ὑμῶν; Τί ἐστιν εὐκοπώτερον, εἰπεῖν τῷ παραλυτικῷ,

« Résultat obtenu. »

Si on examine les textes de tous les manuscrits, on aboutira à peu près au résultat que présente le Tableau suivant.(1)

	Alexand (A)	Vat. (B)	Sinaït. (ℵ)	Ephrém. (C)	Cod. Bezæ (D)
Omissions	"	10	7	6	8
Additions	1	2	4	2	6
Transpositions	2	9	12	4	7
Substitutions	"	7	10	"	6
Modifications	3	7	6	3	6
Orthograph	5	5	7	4	5
Total	11	40	46	19	38

« Discussion de ce « résultat. »

Nous n'avons pas choisi l'exemple : nous avons pris le premier qui s'est présenté à nous et nous avons abouti au même résultat, ou peu s'en faut, avec cette variante notable cependant que le Sinaïtique (ℵ) cette fois tient le haut bout, si on ne fait attention qu'au nombre. Le Codex Bezæ (D) n'occupe que le troisième rang. Cependant la singularité des variantes qu'il présente aux versets 6 et 9, lui conservent, en réalité, la première place. Le Sinaïtique le serre de bien près : des variantes comme τέκνον ΜΟΥ (X. 5), καὶ ὕπαγε (X. 9) et surtout ἐφάνη ἐν τῷ Ἰσραήλ (X. 12), lui assurent le premier accessit, sinon le premier prix, en même temps qu'elles le distinguent nettement de son associé ordinaire, le Vatican. Il offre, d'ailleurs, même dans ce cas, plus d'un point de contact avec ce manuscrit. Tous les deux portent προσενέγκαι (X. 4), au lieu de προσεγγίσαι; λέγει au lieu de εἶπεν (X. 8), ἔμπροσθεν au lieu de ἐναντίον (X. 12).

L'Alexandrin, comme toujours, côtoie de près le « Texte Reçu ». S'il en diffère, c'est surtout par l'orthographe. Or, de pareilles fautes atteignent rarement la substance du texte. Quant aux variantes des autres manuscrits, si nous les examinions en détail nous

(1).– Comparer ce résultat avec celui que nous avons donné page 24.

versions qui toutes ou presque toutes proviennent de l'arbitraire et d'un dessein bien arrêté de corriger les Livres Saints. Il est inutile d'insister davantage sur ce point; nous avons assez fait ressortir ce fait précédemment et il assez visible.

Par conséquent, il est évident que tous ces manuscrits anciens ne sont pas de bons manuscrits. Ils diffèrent tellement les uns des autres qu'on est presque toujours forcé d'en abandonner quatre sur cinq, en optant pour une leçon. Il arrive même quelquefois que tous les cinq se trompent. Cette conclusion déjà fort claire va devenir plus évidente au fur et à mesure que nous avancerons.

Chapitre troisième.[1]

Le Texte des manuscrits ℵ, B, C, D, L, a-t-il été fabriqué ?

Il est déjà possible de répondre à cette question après ce que nous avons dit précédemment. En effet, un coup d'oeil jeté sur les manuscrits dont nous parlons montre que leurs variantes ne peuvent pas être attribuées à un pur accident. La plupart, sinon toutes, sont le fait de la volonté et d'une volonté bien décidée à modifier l'original, qu'on avait sous les yeux. On ne se proposait pas de reproduire un texte fidèlement, scrupuleusement : on le changeait, on le modifiait avec intention : cela est certain, bien que nous ne puissions pas toujours découvrir dans quelle intention on agissait ainsi et quel était le but qu'on poursuivait en faisant les altérations que nous avons re-

« Les textes contenus dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ont-ils été fabriqués ? »

(1). — Nous modifierions quelques expressions, dans ce chapitre, si nous avions à le rédiger, notamment, toutes celles qui semblent attribuer à un travail d'assimilation les variantes des anciens manuscrits. Cette assimilation a été faite naturellement par les Scribes, mais ce n'est pas, croyons-nous, le but que poursuivaient, au qua-

levées. —

Cependant il est possible de mettre encore cette conclusion plus en lumière et, par suite, de montrer que le texte de ces documents anciens, a été remanié, retouché, fabriqué à dessein.

« L'examen des variantes démontre clairement qu'il en est ainsi. »

Pour cela, nous nous contenterons d'examiner à nouveau les textes que nous avons déjà parcourus et de nous rendre compte de l'origine des principales variantes. Nous ne les parcourrons pas toutes, car cela demanderait d'assez longs développements pour les expliquer à fond. Nous nous contenterons d'insister sur les principales ; puis nous passerons rapidement sur les autres.

1° Dans le premier verset de saint Marc nous trouvons une variante notable. L'expression υἱοῦ τοῦ θεοῦ est complètement supprimée dans le Sinaïtique (ℵ) et altérée dans le Vatican (B) et le Codex Bezae (D), par la suppression de τοῦ.

M. Tischendorf a supprimé υἱοῦ τοῦ θεοῦ, dans sa huitième édition, suppression qui n'a pour elle 1° en fait de manuscrits, que les cursifs 28, 255, et le Sinaïtique (ℵ); encore même ce dernier a-t-il été corrigé par le premier des douze correcteurs. — 2° En fait de versions, aucune, pas même les versions qui appuient quelquefois les leçons du Sinaïtique. — 3° En fait de Pères, il n'en est pas un seul qu'on puisse revendiquer en faveur de cette omission, d'une manière certaine. M. Tischendorf cite saint Irénée, Origènes, saint Epiphane, St Jérôme, St Basile, Titus de Bosra, etc, mais il est facile d'expliquer cette omission, par ce fait que les Pères insistent en général sur l'emprunt que St Marc fait aux prophètes en commençant son Evangile. Par suite les mots Ἰησοῦ Χριστοῦ υἱοῦ τοῦ θεοῦ ne leur sont pas nécessaires ; et c'est pourquoi plusieurs de ces Pères laissent de côté ces mots, les deux premiers aussi bien que les trois derniers. La présence de ces expressions, dans toutes les versions et dans tous les manuscrits, confirme cette explication. Il faut de

---

trième, au cinquième et au sixième siècles les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D. —

plus remarquer que saint Irénée cite deux fois le premier verset de saint Marc avec « Filii Dei » (Adv. Haeres. III, XI, 6; XVII, 3)[1] et le contexte prouve qu'il lisait bien ces mots dans l'original, car il insiste sur le sens qu'ils présentent. C'est ainsi que, dans le second de ces passages, il ajoute : *Unum et eumdem sciens Filium Dei Jesum Christum, qui a Prophetis annuntiatus est.*

Dans un autre endroit saint Irénée s'exprime ainsi : « Marcus vero a prophetico Spiritu, ex alto adveniente hominibus, initium fecit, Initium dicens Evangelii quemadmodum scriptum est in Esaia Propheta (Ibid. III, XI, 11).[2] Il est bien visible que saint Irénée argumente sur les mots que saint Marc emprunte aux Prophètes, en particulier, à Isaïe. Dans le texte grec, qu'Anastase le Sinaïte nous a conservé, on lit ἀρχὴ τοῦ εὐαγγελίου ἸΗϹΟΥ ΧΡΙϹΤΟΥ, ὡς γέγραπται ἐν Ἐσαΐᾳ τῷ προφήτῃ ; mais, si le texte grec s'accorde avec la Version latine, pour omettre υἱοῦ τοῦ θεοῦ, il se sépare d'elle en ajoutant Ἰησοῦ Χριστοῦ. De plus, on sait très bien qu'Anastase le Sinaïte ne cite presque jamais les Pères exactement. Par suite, il ne faut pas attacher une grande importance au grec qu'il nous a conservé.

« Variantes qu'on rencontre dans Origène sur le même passage. »

Si on examinait les autres citations des Pères on arriverait au même résultat, celles d'Origène, par exemple, ne paraîtraient pas très concluantes ; car, outre les raisons données précédemment et qu'on peut faire valoir pour lui comme pour les autres Pères, on remarque qu'il ne cite pas littéralement, qu'il ajoute, qu'il transpose, qu'il substitue des mots, ce qui était, du reste commun de son temps. Ainsi il lit : ἀρχὴ τοῦ εὐαγγελίου ἩΜΩΝ (Patrol. Graecq. XI, 801, B) ; ἀρχὴ τοῦ εὐαγγελίου ΧΡΙϹΤΟΥ Ἰησοῦ (Patrol. Graecq. XIV, 45, D); ὡς (Patrol. Graecq. XI,

---

(1).– Wig. Harvey, Sancti Irenaei... Adversus Haereses, T. II, pages 39, 84.–

(2).– Ibid page 49.

301, B) et ΚΑΘΩΣ[1] γέγραπται (Ibid., XIV, 244, B); ἐν τῷ[2] Ἡσαΐᾳ (Ibid.). Il faut peut-être remarquer que deux manuscrits d'Origène suppriment ἩΜΩΝ, et qu'ils lisent ensuite, au verset 2, ἐν ΤΟΙΣ ΠΡΟΦΗΤΑΙΣ. Tout cela montre qu'on ne peut guère s'appuyer sur des citations de ce genre, surtout lorsque les versions et la masse des manuscrits sont contraires.[3]

A quoi faut-il attribuer l'omission de υἱοῦ τοῦ θεοῦ dans le Sinaïtique et de ΤΟΥ dans le Vatican et le Codex Bezae? — Nous posons la question, sans essayer d'y répondre en ce moment. — Cela viendra plus tard. —

Il est évident, en tout cas, que la première omission est grave, au point de vue dogmatique, d'autant plus que le but spécial de saint Marc est de faire ressortir la divinité de Jésus-Christ. L'omission de l'article τοῦ n'est pas, non plus, sans signification. Origène sait bien quelquefois tirer des arguments de la présence ou de l'absence des articles (Cf. Patrol. Grecq. XIV, col. 102-112). — Passons à une autre variante.

2°. Au verset 2 du chapitre premier de saint Marc, nous trouvons la curieuse variante que voici : Le « Texte Reçu » lit « ἐν τοῖς προφήταις, dans les Prophètes, tandis que les manuscrits ℵ B portent ἐν τῷ ησαία τῷ προφήτῃ et que le Codex Bezae lit ἐν Ἡσαΐα τῷ προφήτῃ.

---

[1]. - Cfr. ℵ, B. - [2]. - Cfr. ℵ, B.

[3]. - Toutes les altérations dont il vient d'être question s'expliquent aisément chez les Pères, mais ne s'expliquent plus, dès qu'il s'agit de manuscrits reproduisant fidèlement des originaux. - Dans ses livres contre Fauste le Manichéen, Saint Augustin oppose le commencement de St Mathieu à celui de St Marc et fait ou fait faire toute une série d'arguments sur ces mots : « Evangelium Jesu Christi Filii Dei (Patrol. Latine XLII, col. 209-214) : « Marcus vero « Evangelium, inquit, Jesu Christi Filii Dei (Marc I, 1) tanquam Matthaeum exprobrans, qui posuerit filium David (Patrol. Lat. Ibid. col. 263, D). C'est ainsi que parle Fauste (Cfr. Ibid. col. 467, A). -

Il est facile de comprendre la raison de cette variante : L'Évangéliste St Marc combine, dans sa citation, deux passages empruntés, chacun à un prophète. Le premier (« Voici que j'envoie « mon ange devant ta face, lequel préparera ta route devant « toi ») est tiré de Malachie (III, 1-) — Le second (« Voix de ce« lui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur. « Rendez droits ses sentiers ») est tiré d'Isaïe (XL, 3).

« Dans Isaïe » dans « les Prophètes »

Il s'agit de savoir si saint Marc s'est servi de l'expression exacte : « Dans les Prophètes », puisqu'il est question de deux ; ou bien, s'il a employé l'expression « Dans le prophète Isaïe », désignant ainsi le tout par une des parties.

« Critères internes »

La discussion approfondie de cette variante nous mènerait fort loin, si nous voulions lui consacrer les pages qu'elle réclamerait. Si on s'en tient aux arguments internes, il ne paraît pas douteux que saint Marc n'ait écrit ἐν τοῖς προφήταις. Outre que l'Évangéliste savait évidemment qu'il citait, non pas un, mais deux prophètes ; que de plus la citation de Malachie passait avant celle d'Isaïe, il était plus conforme à son dessein de mettre le Pluriel que de mettre le Singulier. En effet, l'idée qu'il veut exprimer est commune à tous les Prophètes, qui, sous une forme ou sous une autre, ont parlé du Messie à venir. Il est vrai que Malachie et Isaïe lui fournissent les termes pour exprimer cette idée, mais St Marc aurait pu, s'il l'avait voulu, trouver, dans les autres prophètes, des paroles ayant à peu de chose près, la même signification ou la même portée. Tout donc porte à croire que l'Évangéliste s'est servi du pluriel, ἐν τοῖς προφήταις.

« Critères externes. »

Si, de l'examen des critères internes nous passons aux arguments externes, tout ne paraît plus aussi clair. Ainsi les manuscrits א, B, D, L, Δ, avec une vingtaine de cursifs, portent ἐν τῷ Ἠσαΐᾳ τῷ προφήτῃ ou simplement ἐν Ἠσαΐᾳ τῷ προφήτῃ. L'autorité de ce groupe n'est évidemment pas très grande pour quelqu'un qui les connaît. Mais ce qui complique le problème, c'est qu'un assez grand nombre de Pères parlent

expressément d'Isaïe et semblent, par suite, avoir lu le mot dans le second Évangile.

Toutefois, il ne semble pas possible que le Texte Reçu et la masse des manuscrits soient ici en faute. On s'explique très-bien que les Pères aient parlé d'Isaïe, même en visant le commencement de saint Marc, parce que le Texte d'Isaïe est beaucoup plus connu et que, d'ailleurs, saint Mathieu (III, 3) le cite seul. Les Pères, ne se préoccupant point d'une exactitude mathématique, ont pu facilement lever le voile de l'anonyme dont s'était servi saint Marc et introduire le nom d'Isaïe dans leur citation. Ceci est conforme à toutes les vraisemblances et à tout ce que nous savons d'eux par ailleurs.

Quant à expliquer comment le nom d'Isaïe aura pénétré dans quelques manuscrits, rien n'est plus facile. On a fait de bonne heure pour les Évangiles ce qu'Euthalius a fait, au cinquième siècle, pour les Actes et les Épîtres. On a relevé les témoignages de l'Ancien Testament et écrit aux marges, en face des citations, les noms des prophètes auxquels était fait l'emprunt. Or, qu'on ait écrit en face de saint Marc I, 2, le nom d'Isaïe, c'est ce que suggérait saint Mathieu III, 3. — Que de la marge le mot soit passé dans le texte, c'est ce qui s'explique d'autant mieux qu'on pouvait croire que la citation entière était prise dans Isaïe. Que les manuscrits ℵ, B, D, L soient, en particulier, coupables de cette interpolation, c'est ce qui se comprend encore mieux. Il y a là vraisemblablement, sinon certainement, une variante, qui est le résultat d'une erreur de copiste ou d'une assimilation. (1)

3° La suppression de ἔμπροσθέν σου (ℵ, B, D) (I, 2) la substitution de τοῦ θεοῦ ὑμῶν (D) ou "ἡμῶν" à "αὐτοῦ" à la

---

(1).— C'est, au reste, de cette manière que St Jérôme répond à Porphyre, qui profitait de ce passage pour attaquer les Évangiles. « Quum » enim testimonium de Malachia Isaïaque contextum sit quaerit » (Porphyrius) quomodo velut ab uno Isaïa exemplum putemus assump- » tum... Nos autem nomen Isaiae putamus additum scriptorum vitio (T. VII, 17).

fin du verset 3, sont également le fait d'assimilations, avec le texte original (Cf. Malachie III, 1 et Isaïe, XL, 3).[1]

Dans le premier cas, on a supprimé « ἔμπροσθέν σου parce que la citation est faite sur l'Hébreu et non pas sur les LXX. Or, dans l'Hébreu, on lit « ante faciem meam (Malachie III, 1) לְפָנָי. Ce qu'il y a de curieux, c'est que St Mathieu XI, 10 et St Luc VII, 27 citent le même texte et le citent également avec ἔμπροσθέν σου. Il n'y a qu'un seul manuscrit qui fasse exception, le Codex Bezae, qui supprime, les mots dans saint Luc, comme dans saint Marc. Voici, dès lors, de quelle manière se classent les autorités.

Math. XI, 10. – ἔμπροσθέν σου ℵ, A, B, C, D. – a, b, c, d f, ff. Péchito. – Cureton. – Philoxène. –

Marc I, 2 { 1° Contiennent ce mot A, f, ff¹, ff², g¹, g². Philox.. 2° l'omettent ℵ, B, D a. b. Péchito.

Luc VII, 27 { 1° le contiennent ℵ, A, B, b, f, ff¹, ff², g². Péchito, Philox.. 2° l'omettent D, a.

Ce partage est certainement curieux. Ce qui résulte du simple examen de ces variantes, c'est que ces textes ont été certainement retouchés quelque part. « Verum non est quod variat » Et naturellement, ces documents là doivent-être suspects qui présentent le plus

---

(1). – Si on veut se rendre compte des divagations d'Origènes, on n'a qu'à lire ce que ce docte commentateur a écrit dans ses commentaires sur St Jean (Patrol. Graecq. XIV, col. 244-245). Il lit : 1° ἀρχὴ τοῦ εὐαγγελίου Ἰησοῦ Χριστοῦ. 2° ΚΑΘΩΣ γέγραπται. – 3° ἐν τῷ Ἡσαΐᾳ προφήτῃ. – 4° ἔμπροσθέν σου. – 5° τρίβους αὐτοῦ. – De plus il rappelle qu'on lit, dans Isaïe ; τρίβους τοῦ θεοῦ ἡμῶν. – Cependant, Origènes citant une seconde fois le même passage, omet ἔμπροσθέν σου (Patrol. Graecq. XIV, 244. C) ; et, de plus, il observe un peu plus bas que Marc avait ou n'avait pas ajouté ces deux mots. Les manuscrits varient, mais il est vraisemblable que la vraie leçon est que Marc n'avait pas ajouté ἔμπροσθέν σου. Des critiques, qui auraient lu ce passage et voulu corriger leur Évangile en se servant d'Origènes, auraient pu aisément se tromper.

d'altérations certaines.

Dans le second cas on a voulu également rendre la citation de saint Marc plus conforme au texte d'Isaïe, qui lit « de Notre » Dieu (XL, 3). Ce passage d'Isaïe se lit dans saint Mathieu III, 3; St Marc I, 2; St Luc III, 4; St Jean I, 23. On lit partout τρίβους αὐτοῦ. Parmi les manuscrits grecs, il n'y a que le Codex Bezae qui lit dans St Marc I, 3, τρίβους του ΘΕΟΥ ὙΜΩΝ et dans St Luc III, 4, τρίβους ὙΜΩΝ, ce qui n'a guère de sens, dans ce dernier cas. Mais, dans St Mathieu III, 3, on rencontre la même assimilation dans le Codex Veronensis de l'ancienne Vulgate latine (b) et dans la Version Cureton. Dans saint Marc I, 3, les manuscrits a, b, d, f, portent « semitas Dei NOSTRI. » Il n'y a donc que le grec du Codex Bezae qui ait l'honneur d'avoir ici la singulière leçon θεοῦ ὙΜΩΝ et de lire en saint Luc III, 4 τὰς τρίβους ὙΜΩΝ! Ce qu'il y a de plus étrange c'est que, soit ici, soit dans saint Luc III, 4, le grec est abandonné par la version latine placée en regard. Cette version porte Nostri » en saint Marc I, 3 et « ejus » en saint Luc III, 4. Evidemment le texte grec est en faute, mais on se demande d'où provient la confusion. Quelque « criticastre » latin revoyant le grec sur l'ancienne Vulgate n'aurait-il pas confondu « Nostri » avec « Vestri » et placé ὑμῶν là où il aurait fallu ἡμῶν ?– Ceci nous paraît d'autant plus vraisemblable qu'en d'autres endroits la leçon du Codex Bezae ne s'explique que par un texte latin (Cfr. Luc III, 6, κυρίου = Di).

Leçons étranges du Codex Bezae.

3º Beaucoup d'autres variantes sont dues également au désir d'harmoniser les textes des quatre Evangiles.(1) Celles sont

---

(1).– Cela est vrai, si on parle des Pères, mais cela n'est plus vrai si on parle des anciens manuscrits.– Les Pères ont fait ces assimilations, naturellement, sans s'en douter, en laissant courir leur langue et leur plume. Les éditeurs des anciens manuscrits, en revoyant leurs livres sur les Pères, ont adopté ces assimilations, sans se douter peut-être de ce qu'ils faisaient. Ce fait sera établi plus loin, assez au long.–

vraisemblablement les variantes Ἱεροσολυμῖται πάντες (V. 4) au lieu de ἐβαπτίζοντο πάντες (Cfr. Math. III, 5), l'omission de κύψας (V. 8) devant λῦσαι (Cfr. Math. III, 11; Luc III, 16; Jean I, 26), la substitution de « ἠνοιγμένους » à « σχιζομένους » (I, 10, D) qui vient probablement de St Mathieu (III, 16 - ἀνεῴχθησαν), l'addition de ΚΑÌ ΜÉΝΟΝ ἐπ' αὐτὸν dans le manuscrit Sinaïtique (I, 10) qui est empruntée à saint Jean I, 32 καὶ ἔμεινεν ἐπ' αὐτόν ou mieux à I, 33, καταβαῖνον ΚΑÌ ΜÉΝΟΝ ἐπ' αὐτόν. (Cfr. Marc I, 10). Le Codex Veronensis (b) lit également en cet endroit « Descendentem ET MANENTEM IN EO (Marc I, 10) et saint Jérôme a conservé cette leçon, avec une légère variante: « manentem in ipso »; mais la version Cureton a transporté cette leçon en saint Mathieu III, 16 « ܕܢܚܬܐ ܐܝܟ ܝܘܢܐ ܘܩܘܝܐ ܥܠܘܗܝ » ce qui peut se traduire dans le grec de l'Evangile, de la manière suivante: ὃ καταβαίνει ὡσεὶ περιστερὰ καί, μένει ἐπ' αὐτόν, ou bien: ἐρχόμενον ΚΑÌ ΜÉΝΟΝ ἐπ' αὐτόν.(1)

La substitution de « σοί » à « ᾧ », dans ἐν ᾧ εὐδόκησα (Marc I, 11) est peut-être empruntée à St Luc III, 22, à moins que le Texte

---

(1).– On a prétendu quelquefois que cette variante pouvait venir de l'Evangile écrit en Hébreu et on s'est appuyé sur l'autorité de St Jérôme pour affirmer cela; mais nous croyons qu'on se trompe complètement. St Jérôme ne dit rien de semblable. Voici comment il s'exprime: Patrol. Latine, Tome XXV col. 144-145 « Juxta Evangelium quod Hebraeo sermone conscriptum legunt Nazaraei: Descendet super eum omnis fons Spiritus Sancti. (144, D)... Porro in Evangelio, cujus supra fecimus mentionem, haec scripta reperimus: Factum est autem cum ascendisset Dominus de aquā, descendit omnis fons Spiritus Sancti, et requievit super eum, et dixit illi: Fili mi, in omnibus prophetis expectabam te, ut venires et requiescerem in te. Tu es enim requies mea, tu es Filius meus primogenitus qui regnas in sempiternum. (Ibid. 145, B).–

Reçu n'ait pris τῷ dans saint Mathieu III, 16.- Ce qu'il y a de sûr et d'évident, c'est que les leçons « in TE » et « in quo » ne peuvent pas être en même temps la leçon originale. Verum non est quod Variat.

C'est à saint Mathieu IV, 2, pour le dire en passant, que le Campianus (M) emprunte les mots « καὶ νύκτας τεσσαράκοντα », qu'il insère dans Marc I, 13, après « Quarante jours. »

« Remaniements visibles partout, en particulier, dans Marc I, 18-30; II, 1-12. »

Les remaniements sont encore plus visibles dans le second (Marc I, 18-30) et le troisième (Marc II, 1-12) des passages que nous avons examinés. Les additions, les omissions, les substitutions et les transpositions sont criantes dans les plus anciens manuscrits. On l'a vu par celles que nous avons rapportées plus haut. Toutes ne sont pas très graves, mais quelques-unes altèrent considérablement la beauté, la simplicité de la diction de saint Marc. On a remarqué, et avec raison, que le second Evangéliste, quoique généralement court, était cependant très expressif dans son langage, même lorsqu'il rapporte des faits connus par saint Mathieu, saint Luc ou saint Jean, il ajoute toujours à la narration quelques uns de ces termes qui dénotent le témoin oculaire et révèlent la vive impression qu'avaient produite sur lui les évènements. Sa diction est extrêmement riche (Voir Tome II, page 44). Or, que d'expressions de ce genre disparaissent dans les remaniements perpétuels que présentent les anciens manuscrits! C'est ainsi, par exemple, que l'omission de αὐτῶν après τὰ δίκτυα (I, 18 - ℵ, B, C) amoindrit considérablement le sens du passage, tandis que la substitution du mot πάντα (D) à τὰ δίκτυα αὐτῶν n'est qu'un sot emprunt fait à saint Mathieu XIX, 27. (1)

La suppression de ἐκεῖθεν (I, 19 - B, D) enlève un de ces détails minutieux dans lesquels se complaît le second Evangéliste et au moyen desquels il donne à sa narration tant de charme. Il faut en dire autant de l'omission de εἰσηλθών (I, 21 - ℵ)

(1).- Cette variante n'est manifestement qu'une glose patristique.—

et de la substitution de φωνῆσαν à κράξαν (ℵ, B — I, 26). — L'addition de εὐθύς (I, 23) est un de ces traits de perversité commune auxquels on reconnaît la parenté étroite qui unit le Vatican au Sinaïtique. Quel sens ce mot peut-il bien donner à cette phrase? — καὶ εὐθὺς ἦν ἐν τῇ συναγωγῇ « Et aussitôt il y avait dans la Synagogue ! » On voit comme avec un seul mot on peut modifier considérablement le sens d'un passage de l'Evangile. L'addition curieuse, que présente seul l'Ephrémitique au verset II, 5: ΘÁΡCEI, ΤΈΚΝΟΝ est évidemment prise dans saint Mathieu IX, 2. Quant à celle que fait, au même endroit, le Sinaïtique (Τέκνον ΜΟΥ), on ne peut dire où ce manuscrit l'a recueillie. (1) On ne la trouve dans aucun des manuscrits latins que nous avons sous la main.

« Variantes curieuses du Codex Bezae. »

— Quant au Codex Bezae l'examen d'un verset comme le 9e du chapitre II de saint Marc suffirait pour montrer que tous ces textes ont été remaniés, changés, altérés, interpolés, ou un mot fabriqués (voir plus haut, page 29). — Il est impossible de rendre sensibles en français toutes les modifications qu'a subies le texte original. Cependant une transposition comme celle qu'on rencontre au commencement de ce passage : « Qu'est-ce qui est plus facile ? — De » dire au Paralytique : Lève-toi, Prends ton grabat et va dans » ta maison, ou de dire : « tes péchés te sont remis, au lieu de : « Tes » péchés te sont remis ; ou de dire : Lève-toi, prends ton grabat et mar- » che. » Une transposition de ce genre, transposition à laquelle s'ajoute une substitution grave, suffit pour montrer jusqu'à l'évidence que tout ce passage a été refondu. Le Codex Bezae a-t-il imité de loin, St Mathieu IX, 6, ou fait un emprunt au Verset II, 11 de St Marc? — On ne saurait le dire au sûr : mais la seconde hypothèse nous pa-

---

(1). — Ces deux dernières variantes portent le cachet des gloses patristiques. — Cela est évident ; un Père discourant sur Marc II, 1-12, a très bien pu paraphraser ainsi le langage du Christ : θαρσεῖ τέκνον, ou τέκνον μου. — Mais de telles paraphrases deviennent des monstres dès qu'on les introduit dans les manuscrits. —

raît la plus vraisemblable.

« Du Sinaïtique. » Que dire enfin de la finale « ὅτι οὕτως οὐδέποτε ἐφάνη ἐν τῷ Ἰσραήλ », que le Sinaïtique substitue à ces mots des autres manuscrits : ὅτι οὕτως οὐδέποτε εἴδομεν ? – C'est évidemment un emprunt fait à saint Mathieu IX, 33. – En tout cas, que le Sinaïtique ait pris ces mots en cet endroit, ou qu'il les ait pris ailleurs, il est bien certain qu'il les a trouvés quelque part et ailleurs que dans le texte original de saint Marc. Il n'y a pas l'ombre d'un doute à avoir sur ce point.

« Conclusion qui s'impose forcément. » Il est donc bien évident que le texte de ces manuscrits anciens ℵ, B, C, D, a été fabriqué de pièces et de morceaux, au moyen d'omissions, d'additions, de substitutions, de transpositions, de modifications de tout genre. Une page seule suffit pour mettre ce fait en lumière ; mais, comme toutes les pages se suivent et se ressemblent, on comprend si le texte que ces manuscrits contiennent doit différer et diffère de ceux qui ont été transcrits simplement et honnêtement. – Jamais, la seule copie n'aurait produit des textes comme ceux qu'on rencontre dans ces manuscrits.

Post Scriptum. – Nous avons eu toujours l'air, dans les pages qu'on vient de lire, de supposer qu'un grand nombre d'altérations existant dans les Saints Évangiles sont dues à un travail d'assimilation accompli par les éditeurs, les copistes et les fidèles. Et c'est bien là, en effet, l'opinion généralement reçue parmi les critiques depuis un temps immémorial.[1] C'était aussi notre opinion,

---

(1). – St Jérôme s'exprime de la façon suivante, dans sa lettre à Damase, non sans se laisser aller à un peu d'exagération : « Magnus siquidem hic in nostris codicibus error inolevit, dum quod in » eadem re alius Evangelista plus dixit, in alio quia minus puta» verint, addiderunt. Vel dum eumdem sensum alius aliter expressit, ille qui » unum e quatuor primum legerat, ad ejus exemplum caeteros quo» que aestimaverit emendandos. Unde accidit, ut apud nos mixta sint » omnia, et in Marco plura Lucae atque Matthaei : rursum in » Matthaeo plura Joannis et Marci, et in caeteris reliquorum quae

lorsque nous nous appliquâmes à ces études; c'est même encore notre opinion pour une partie des variantes rapportées plus haut, mais ce n'est plus notre opinion, s'il s'agit des variantes en général, surtout des variantes les plus singulières. L'assimilation, dans certains cas, est presque impossible; dans d'autres elle est possible mais elle n'est pas vraisemblable; dans un petit nombre de circonstances seulement on peut l'admettre comme un fait.

« Théorie nouvelle expliquant l'origine de toutes ces variantes. »

Il y a des rapprochements, qui, dans une homélie ou un commentaire, étonnent peu ou n'étonnent même pas du tout. L'orateur qui parle à des fidèles, l'homéliste qui compose dans son cabinet, le commentateur qui écrit sur son bureau, fondent ensemble les textes ou du moins les rapprochent sans que ces rapprochements les heurtent ou les blessent. Ils cèdent à l'entraînement que produit l'Association des idées, sans effort, naturellement, presque sans s'en apercevoir et ce qui leur arrive à eux arrive aussi à leurs auditeurs ou à leurs lecteurs. On conçoit, par exemple, qu'un Père, commentant aux fidèles la parbole du Paralytique, ajoute à la fin, en parlant au nom des spectateurs : « Nous n'avons jamais rien vu de semblable en Israël (Marc II, 12. &). De tels rapprochements de textes n'étonnent pas dans les Pères; mais il n'en est plus de même, lorsqu'il s'agit de manuscrits qui doivent être des copies fidèles et scrupuleuses du Texte Reçu dans l'Église. De telles interpolations sont tellement étranges que le lecteur proteste immédiatement, et se demande : « Mais comment a-t-on pu glisser ici un tel texte? — Comment ne s'est-on pas aperçu que ce passage n'avait aucune raison d'être en cet endroit? » — Or, il nous semble que ces altérations singulières s'expliquent naturellement, dès qu'on admet que les manuscrits ont été revus sur les écrits des Pères. En effet, les éditeurs voyant les Pères opérer les rapprochements les plus étranges, ont pu se faire illusion et croire que certains passages appartenaient peut-être à l'Évangile. Pour commettre de nombreuses erreurs de ce genre, ils n'ont eu qu'à appliquer rigou-

---

» aliis propria sunt inveniantur. » — (Patrol. Lat. XXIX, col. 528, A-B).

reusement le principe sur lequel reposait leur révision.

C'est ainsi, par exemple, que quelques mauvais critique a pu transporter dans St Luc III, 22, le verset du Psaume II, 7 et substituer à Σὺ εἶ ὁ υἱός μου ὁ ἀγαπητός, ἐν σοὶ ηὐδόκησα les mots suivants : υἱός μου εἶ σύ. Ἐγὼ σήμερον γεγέννηκά σε. Qu'un Père ait opéré un pareil rapprochement, en se laissant aller au mouvement de ses idées c'est possible, qu'il ait vu dans ces mots : « Tu es filius meus dilectus, in te complacui la réalisation des paroles du Prophète : « Ego hodie genui te », c'est vraisemblable ; qu'il ait même eu l'air de substituer le second texte au premier, c'est ce dont nous avons des exemples. Et cependant, cette interpolation est telle qu'après avoir examiné attentivement les quatre ou cinq Pères auxquels on attribue cette substitution, il n'y en a aucun dont nous osions affirmer qu'il lisait réellement, en saint Luc III, 22, les mots : Ego hodie genui te. » Nous n'osons pas l'affirmer de St Justin (Patrol. Grecq. VI, 688, B, 717, B, 111) de saint Méthode (Galland. III, 719), même de saint Hilaire (1), et nous osons encore moins l'affirmer de saint Augustin (Enchiridion, chap. 41, – Patrol. Lat. XL, 255) (2). C'est tout au plus si le langage de Fauste le Manichéen implique une telle leçon (Contra Faustum, XXIII, 1. – Patrol. Latine XLII, col. 265 ; 467, C–D). (3)

---

(1). – Ascendente eo de Jordane, vox Dei Patris audita est : « Filius » meus es tu, ego hodie genui te : ut per hoc testimonium sanctificatae in eo Carnis, unctio Spiritalis Virtutis cognosceretur : (St Hilaire, De Trinitate, XI, 18. – Patrol. Lat. X, 412, B. – Cfr. VIII, 25 : Ibid. col 454, B. in Psal. II, n° 29. – Patrol. Lat. IX col 279, A). – Il est bien probable que St Hilaire a donné naissance à cette leçon. –

(2). – Unde vox illa Patris, quae super Baptizatum facta est : Ego hodie genui te ; non unum illum temporis diem, quo baptizatus est, sed immutabilis aeternitatis ostendit, ut illum hominem ad unigeniti personam pertinere monstraret. (Enchiridion, Patrol. Lat. XL, col. 265, D).

(3). – « Illic enim dicit baptizatum a Joanne eum, quem David

Pour ce qui regarde Saint Augustin, il nous apprend dans son livre deuxième De Consensu Evangelistarum, chapitre XIV, « que quelques manuscrits portent en saint Luc ces mots du Psaume: Filius meus es tu, Ego hodie genui te (Ps. II,7). Mais, ajoute-t-il, » il est certain qu'on ne rencontre pas cela dans les anciens manuscrits grecs. Cependant s'il était établi par des exemplaires dignes de foi que ce passage existe en saint Luc, il s'en suivrait uniquement que ces deux paroles furent prononcées (Patrol. Lat. XXXIV, col. 1093, A)». D'après St Augustin il existait déjà, de son temps, des manuscrits latins contenant cette interpolation, mais ces exemplaires ne lui paraissaient pas dignes de foi. En fait, dans sa réponse à Fauste le Manichéen il ne fait aucune allusion à cette interpolation, soit pour l'approuver, soit pour le blâmer. Cette interpolation a donc, suivant toutes les vraisemblances, passé des écrits des Pères, dans quelques manuscrits.

On n'a trouvé jusqu'à ce jour, chez les Grecs, que le Codex Bezae (D, 1) qui la contint, tandis que, chez les Latins, on rencontre cette substitution, non seulement dans la version du Codex Bezae, mais encore dans le Codex Vercellensis et dans le Codex Veronensis. Les éditeurs des manuscrits latins n'auraient-ils pas puisé cette leçon dans saint Hilaire, et, une fois introduite dans quelques documents latins, cette variante n'aurait-elle pas été honorée d'une traduction grecque par l'éditeur du Codex Bezae (D, 1)?—

---

in exordio filium designavit, factum aliquando esse Filium Dei, post annos duntaxat, secundum Lucae fidem, ferme triginta, ubi et vox tunc audita est, dicens ad eum: Filius meus es tu; ego hodie genui te ..... Neque enim usquam in parturitionibus Mariae dictum legitur illud Filius meus es tu, ego hodie genui te, aut, Hic est Filius meus dilectissimus, in quo bene complacui: sed in expiatione ejus apud Jordanem. (Patrol. Lat. XLII, col. 467, C-D).

(1).— Illud vero quod nonnulli codices habent secundum Lucam, hoc illa voce sonuisse quod in Psalmo scriptum est, Filius

Nous inclinons à penser qu'il en a été ainsi, sans oser l'affirmer absolument. — En tout cas, nous n'hésitons pas à croire qu'un grand nombre de variantes n'ont pas d'autre origine. C'est pourquoi nous insisterions moins que nous l'avons fait sur les assimilations, si nous rédigions aujourd'hui le chapitre qu'on vient de lire.

Chapitre quatrième.

Les textes renfermés dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sont-ils mauvais ?

« Rappel des conclusions auxquelles on est déjà arrivé. »

Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, présentent des textes très différents les uns des autres. Donc ils ne sont pas tous bons. « Verum non est quod variat. » — De plus, tous ces manuscrits contiennent des textes remaniés ou fabriqués de pièces et de morceaux. Telles sont les deux conclusions auxquelles nous sommes arrivés. Mais nous ne voulons pas nous arrêter là ; nous voulons aller plus loin : nous voulons prouver jusqu'à l'évidence que ces textes sont très-mauvais, parce qu'ils renferment des altérations extrêmement graves. Toutefois, avant de fournir les preuves de la perversité de ces documents, il est nécessaire de définir ce qu'il faut entendre par textes mauvais et de faire connaître les degrés de perversité qu'on peut rencontrer dans un manuscrit. —

Article premier.

Ce qu'il faut entendre par un texte mauvais. — Substance et accidents des ouvrages écrits. —

« Il faut donc se défier de ces manuscrits. »

Que ces manuscrits soient mauvais, c'est ce qui est déjà certain, après les pages qui précèdent. En effet, dès qu'on peut se dire avec

---

meus es tu, ego hodie genui te (Psal. II, 7); quanquam in antiquioribus codicibus græci non inveniri perhibeatur, tamen si aliquibus fi-

certitude : « Ce manuscrit a été altéré à dessein et il l'a été souvent », on doit toujours se défier des leçons particulières qu'il renferme, car on peut ajouter toujours : « cette leçon, que les manuscrits ℵ, B, C, D, » fournissent, est-elle bien une leçon originale ? N'est-elle pas, au » contraire, une de ces altérations innombrables, que les copistes ou les » éditeurs de ce manuscrit se sont permises ? – » Si l'altération n'est pas toujours certaine, dans le cas particulier, il plane toujours un doute sur elle et ce doute suffit pour inspirer une grande réserve.

C'est déjà beaucoup que d'avoir obtenu un tel résultat; mais il n'est pas suffisant. On se demande, en effet; « Ces altérations » dont ont souffert les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ont-elles causé » de graves dommages au texte Évangélique, ou bien n'ont-elles » atteint que la surface ? – Ces altérations portent-elles simplement » sur l'orthographe, ou bien sur des points de dogme ? Y a-t-il » des parties notables, qui aient été supprimées ou ajoutées ? – Peut-» on établir que, dans plus d'un endroit, la substance même du » récit évangélique a été entamée ? » – Nous concevons aisément les préoccupations qui se font jour dans les esprits, et c'est précisément à ces préoccupations que nous voulons essayer de répondre. Auparavant, on nous permettra quelques réflexions.

« Conséquences des altérations fréquentes qu'on rencontre dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D. »

La première qui se présente à nous c'est qu'il est impossible qu'un texte soit retouché et remanié, comme l'a été l'Évangile dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sans qu'il ait beaucoup souffert. Des altérations qui sont continuelles, ne porteraient-elles que sur l'orthographe et sur l'ordre des mots, finissent par enlever à un récit son charme, sa limpidité et sa beauté; d'autant plus que l'orthographe et l'ordre des mots tiennent, en partie, à la substance. Or, dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, les remaniements sont extrêmement fréquents. On en rencontre à chaque ligne, du moins à chaque verset. –

---

de signis exemplaribus confirmari posit, quid aliud quam utrumque intelligendum est quolibet verborum ordine de coelo sonuisse ? – (Patrol. Lat. XXXIV, col. 1093 – A – B).

Il faut ajouter cependant que la plupart de ces modifications ne sont pas graves. Le plus souvent, elles ne portent atteinte qu'à la beauté de l'Evangile, à la vérité historique, à l'exactitude géographique, à la forme littéraire. Il y a cependant des variantes qui sortent de cette catégorie générale pour passer dans une catégorie plus spéciale et qui font disparaître des passages très importants du Nouveau Testament.

« L'Evangile demeure « encore l'Evangile, « même dans le Codex « Bezae. »

Cependant, même en faisant entrer en ligne de compte ces variantes graves, on peut affirmer que l'Evangile demeure toujours l'Evangile, et que l'Evangile, même dans un manuscrit comme le Codex Bezae (D), n'en est pas moins toujours le plus beau, le plus admirable, le plus divin, ou plutôt, le seul divin de tous les livres qui ont jamais paru. D'autant mieux que le rapprochement des deux éléments, de l'élément divin et de l'élément humain, de la partie vraiment originale et de la partie interpolée, fait ressortir la beauté de la première et la médiocrité de la seconde. C'est la réalisation de la parabole évangélique : on a essayé de coudre à la divine pourpre qui forme la trame de l'Evangile, de misérables lambeaux de vêtements humains, et c'est pourquoi leur simple rapprochement blesse le regard et heurte le bon goût.

Pour nous Catholiques, qui ne considérons les Saintes Ecritures que comme un instrument déposé aux mains de l'Eglise afin de lui faciliter l'accomplissement de sa mission, les altérations des manuscrits ℵ, A, B, C, D, n'ont qu'une importance très secondaire. Elles nous aident à mieux comprendre ce que nous lisons dans les anciens écrivains ecclésiastiques, sur l'audace des hérétiques ou la pieuse sottise de quelques fidèles. Nous savons non seulement qu'on a osé porter la main sur les saints Evangiles, mais nous avons là des spécimens variés des modifications perverses qu'on introduisait autrefois dans le texte sacré.

Pour des Protestants, les choses sont essentiellement différentes ! — Les écritures sont, en effet, tout pour eux. Si les Ecritures disparaissent, leur religion s'évanouit ; mais les écritures sont bien près de disparaître, quand on les voit altérées, comme elles le sont,

dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, et quand on voit surtout des savants modernes différer sur le mérite et sur la valeur de tous ces manuscrits. Il est certain que tous ne peuvent pas avoir raison : « Verum non est quod variat ! » Si le Sinaïtique et M. Tischendorf ont raison, Messieurs Hort, Westcott, Trégelles, Lachmann ont certainement tort, en compagnie du Vatican. Pour les Protestants l'existence de manuscrits comme ℵ, A, B, C, D, et la préférence déplorable dont ils ont été l'objet dans ces derniers temps, sont des faits désastreux. Mais, grâce à Dieu ! nous Catholiques, nous avons des moyens sûrs et nombreux d'apprécier ces faits à leur juste valeur.

Des six formes que peuvent revêtir les variantes, Omissions, Additions, transpositions, substitutions, modifications, variantes purement orthographiques, il n'y a guère que les omissions, les additions et les substitutions qui aient de la gravité, surtout les omissions. En fait, c'est ce qui a lieu pour les manuscrits ℵ, B, C, D. Les omissions ont quelquefois, une gravité réelle. Il faut en dire autant de plusieurs additions et substitutions.

Article deuxième.

Spécimen des Variantes contenues dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D.

Nous allons donner un spécimen des altérations de tout genre qu'on rencontre dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D ; dans le Sinaïtique ℵ ; dans le Vatican B, dans l'Ephrémitique C ; dans le Codex Bezæ (D) ; mais nous prévenons d'avance que ce n'est qu'un spécimen. Rien ne peut remplacer la lecture et surtout la comparaison de ces documents, soit entre eux, soit avec le « Texte Reçu. » Nous citons 245 variantes, d'abord quelques omissions, ensuite quelques additions, quelques transpositions, quelques substitutions, enfin un certain nombre de cas qui appartiennent, soit à l'une, soit à l'autre de ces catégories. Il

« Spécimens des variantes contenues dans les manuscrits. »

y a, en effet, des exemples qui appartiennent à deux ou trois de ces catégories, sinon à toutes; et, de plus, il n'est pas toujours possible de faire comprendre la portée d'une altération sans citer le contexte, ou sans rapprocher les manuscrits anciens, qu'une certaine critique nous propose comme les meilleures sources où il faut désormais aller chercher le texte Évangélique.

Il n'eût pas été difficile de recueillir, dans cinq ou six pages de ces quatre ou cinq manuscrits, plus de quatre ou cinq cents variantes; mais, comme nous devions nous borner, nous avons dû choisir dans tout le Nouveau Testament, celles qui, pour une raison ou pour une autre, nous ont paru offrir un certain intérêt.

Paragraphe premier.

Spécimen d'Omissions.

*1	ℵBZ.	Math.	I, 25.	[Τὸν πρωτότοκον].
2	ℵB	"	V, 22	[Εἰκῇ].
*3	D	"	V, 32	[Καὶ ὃς ἐὰν ἀπολελυμένην γαμήσῃ μοιχᾶται].
*4	ℵB	"	V, 44	[εὐλογεῖτε τοὺς καταρωμένους ὑμᾶς].
*5	ℵB	"	" "	[Τῶν ἐπηρεαζόντων ὑμᾶς].
6	ℵ,B,D,LZ.	"	VI, 4	[Αὐτὸς ... ἐν τῷ φανερῷ]
7	ℵBDZ.	"	" , 13	[Ἀλλὰ ῥῦσαι ... αἰῶνας].
*8	ℵB	"	" , 33	[Τοῦ θεοῦ].
9	Onciaux	"	VII, 2	[ἈΝΤΙ] μετρηθήσεται.
10	ℵ	"	" , 13	[Ἡ πύλη].
11	C	"	" , 14	[Ὅ]τι.
12	ℵB	"	XII, 47.	[εἶπε δέ τις .... λαλῆσαι].
13	ℵB	"	XIV, 30.	[ἰσχυρόν]
*14	ℵB.	"	XVI, 3	[ὀψίας .... οὐ δύνασθε]
*15	ℵB	"	XVII, 21	tout entier.
*16	ℵBL	"	XVIII, 11	tout entier.
*17	ℵC^2DL	"	XIX, 9	[καὶ ὁ ἀπολελυμένην γαμήσας μοιχᾶται.]

18	ℵBDL	Math.	XIX,	16	[ἀγαθέ].
19	ℵ	„	XXIII,	35	[ἐκχυνόμενον].
20	ℵABC	„	XXVI,	42	[τὸ π.τήριον] [ἀπ' ἐμοῦ]
*21	ℵ	Marc	I,	1	[υἱοῦ τοῦ θεοῦ].
22	BC	„	I,	40	[καὶ γονυπετῶν αὐτόν].
23	ℵB	„	II,	26	[ἐπὶ Ἀβιάθαρ [τοῦ] ἀρχιερέως.
24	ℵB	„	III,	15	[θεραπεύειν τὰς νόσους καί].
*25	ℵBCD	„	VI,	11	[Ἀμὴν λέγω ... ἐκείνῃ]
26	ℵBL	„	VIII,	26	[μηδὲ εἴπῃς τινὶ ἐν τῇ κώμῃ]
27	ℵBC	„	IX,	22	[πιστεῦσαι].
*28	ℵB	„	„	29	[καὶ νηστείᾳ]
*29	ℵBCLΔ	„	„	44	tout entier
*30	ℵBCLΔ	„	„	46	tout entier.
31	ℵBLΔ	„	IX,	49	tout entier.
*32	ℵBCDΔ	„	X,	21	[ἄρας τὸν σταυρόν].
*33	ℵBLSΔ	„	XI,	26	tout entier.
34	ℵABCD	„	XIV,	22	[φάγετε].
35	ℵD.	„	„	30	[ἢ δίς].
36	ℵ.	„	„	68	[καὶ ἀλέκτωρ ἐφώνησε]
37	ℵ.	„	„	72	[ἐκ δευτέρου]
*38	ℵABCD.	„	XV,	28	tout entier.
*39	ℵBL	„	„	39	[κράξας].
40	ℵB	„	XVI,	9-20	
*41	ℵBL	St Luc	I,	28	[εὐλογημένη σὺ ἐν γυναιξίν].
42	ℵBDL	„	II,	40	[πνεύματι]
*43	ℵBDL	„	„	43	[Ἰωσὴφ καὶ ἡ μήτηρ].
44	ℵBL	„	IV,	4	[ἀλλ' ἐπὶ παντὶ ῥήματι θεοῦ].
45	ℵBL	„	„	5	[Εἰς ὄρος ὑψηλὸν ἔδειξεν]
*46	ℵBDLΞ	„	„	18	[ἰάσασθαι ... καρδίαν].
*47	ℵBL	„	VI,	1	[Δευτεροπρώτῳ].
48	ℵB	„	VIII,	45	[Καὶ λέγεις· τίς ὁ ἁψάμενός μου;]
*49	ℵACELΔΞ	„	IX,	54-56	à partir de ὡς καὶ Ἠλίας jusqu'à καὶ ἐπορεύθησαν.
*50	ℵBC²	„	X,	41	[Ἑνὸς δέ ἐστι χρεία].

* 51	ℵ B C D	St Luc XI, 2-4	(Voir Partie Théorique page 505.–)
52	ℵ B L	" " , 54	[Καὶ ζητοῦντες] [ἵνα κατηγορήσωσιν αὐτοῦ]
* 53	D	" XXII, 19-20.	depuis τὸ ὑπὲρ ὑμῶν
* 54	ℵ A B R T'	" " 43-44	en entier.
* 55	ℵ B	" " 64	[ἔτυπτον αὐτοῦ τὸ πρόσωπον καί]
* 56	ℵ B D	" XXIII, 34	jusqu'à διαμερίζοντο.
* 57	B C L	" " , 38	[γεγραμμένη] [γράμμασιν ἑλληνικοῖς, καὶ ῥωμαϊκοῖς καὶ Ἑβραϊκοῖς.]
* 58	ℵ B L	" " , 42	[τῷ] [κύριε].
* 59	ℵ B C D L	" XXIV, 3	[τοῦ κυρίου Ἰησοῦ.]
60	D	" " , 6	[οὐκ ἔστιν ὧδε ἀλλ' ἠγέρθη].
* 61	D	" " , 12	tout entier.
* 62	D	" " , 36	[καὶ λέγει αὐτοῖς· Εἰρήνη ὑμῖν].
63	D	" " , 40	[καὶ τοῦτο . . . πόδας]
64	A B D	" " , 42	[καὶ ἀπὸ μελισσίου κηρίου].
* 65	ℵ D	" " , 51	[καὶ ἀνεφέρετο εἰς τὸν οὐρανόν].– Voir les derniers versets de saint Luc dans les quatre manuscrits.
* 66	ℵ B C	St Jean III, 13	[ὁ ὢν ἐν τῷ οὐρανῷ]
* 67	ℵ B	" V, 3-4	en entier.
* 68	ℵ A B C	" VII, 52 – VIII, 11.	
* 69	ℵ	" IX 38-39	jusqu'à Ἰησοῦς
70	ℵ B D	Actes I, 19	[ἰδίᾳ].
71	ℵ B D	" III, 6	[ἔγειραι καί].
72	ℵ B	" XXVIII, 13	Περιελόντες (pour περιελθόντες)
73	ℵ A B D	Colossi II, 18	[μὴ].
74	ℵ .	I. Pierre I, 23	[εἰς τὸν αἰῶνα]
75	A	St Jude 5	εἰδότας [ὑμᾶς]

Paragraphe deuxième.

Spécimens d'Additions.

On trouve des Additions assez longues dans quelques manus-

crits, surtout dans le Codex Bezae. Nous avons choisi, en général, les plus courtes, celles qui consistent en un mot, ou une lettre, mais qui altèrent le sens ou présentent quelque chose de singulier, quelque chose qui a de l'importance pour la critique des textes.

*76 D St Math. I, 22 : Διὰ [ἩCΑΪΟΥ.]

77 ℵ " XIII, 13 : Διὰ [Ἡσαΐου]

78 ℵB " XVI, 21 : Ἰησοῦς [Χριστός]

*79 ℵBCLUΓ " XXVII, 48 : Ἐπότιζεν αὐτόν. — 49. — Οἱ δὲ λοιποὶ ἔλεγον (εἶπαν B. — εἶπον D): Ἄφες ἴδωμεν εἰ ἔρχεται Ἠλίας (καὶ D) σώσων (σώσει D) αὐτόν. — [ἌΛΛΟC ΔῈ ΛΑΒῺΝ ΛΌΓΧΗΝ, ἜΝΥΞΕΝ ΑΥΤΟΥ͂ ΤῊΝ ΠΛΕΥΡᾺΝ, ΚΑῚ ἘΞΗ͂ΛΘΕΝ ὝΔΩΡ ΚΑῚ ΑἿΜΑ].

80 ℵB St Marc III, 14 : Δώδεκα [οὓς καὶ ἀποστόλους ὠνόμασεν.]

81 ℵB " " 16 [Καὶ ἐποίησεν τοὺς ιβ] καὶ.

*82 ℵBD " VII, 31 Τύρου [ἮΛΘΕΝ ΔΙᾺ] Σιδῶνος εἰς (au lieu de πρὸς) τὴν θάλασσαν τῆς Γαλιλαίας.

83 BDMR. St Luc X, 1 : Ἑβδομήκοντα [ΔΎΟ]

*84 D " XI, 2 [Ὅταν προσεύχησθε μὴ βαττολογεῖτε ὡς οἱ λοιποί, δοκοῦσιν γάρ τινες ὅτι ἐν τῇ πολυλογίᾳ αὐτῶν εἰσακουσθήσονται, ἀλλὰ προσευχόμενοι]. — C'est ainsi que le Codex Bezae annonce le Pater!

85 D " XV, 17 ἐγὼ δὲ [ὧδε].

86 B " XXI, 24 Ἄχρι [ΟΥ͂] πληρωθῶσι [καὶ ἔσονται] καιροὶ ἐθνῶν.

*87 D " XXIII, 55 Δὲ [ΔΎΟ] γυναῖκες.

88 ℵ " XXIV, 13 [ἑκατὸν] ἑξήκοντα.

89 ℵB St Jean IV, 15 [ΔΙ] έρχομαι.

90 B " VII, 39 πνεῦμα ἅγιον [δεδόμενον].

* 91 ℵB St Jean IX, 11 [ὁ] ἄνθρωπος [ὁ] λεγόμενος.
92 ℵBD " XIV, 10 αὐτὸς ποιεῖ τὰ ἔργα [αὐτοῦ].
93 ℵB " " ,14 ἐάν τι αἰτήσητέ [ΜΕ]
94 ℵB " XVI, 23 Δώσει ὑμῖν [ἐν τῷ ὀνόματί μου].
95 ℵBD " XX, 16 λέγει αὐτῷ [ἑβραϊστί].
*96 ℵB Actes VIII, 5 εἰς [ΤΗΝ] πόλιν τῆς
97 ℵ " XVIII, 7 ὀνόματι [ΤΙΤΟΥ] Ἰούστου.
98 ℵ*B " " " [ΤΙΤΙΟΥ] Ἰούστου
99 A " " " Τινὸς Ἰούστου
100 D " " " εἰς τὸν οἶκόν τινος ὀνόματος Ἰούστου.
101 ℵBCD. II Corinth. III, 3 Ἀλλὰ ἐν πλαξὶν καρδία[ι]ς σαρκίναις.
102 ℵAB " XII, 7 [Διὸ] ἵνα μὴ ὑπεραίρωμαι.

Paragraphe troisième.

Spécimens de Transpositions.

Ces variantes sont constantes dans les manuscrits, mais elles n'ont que très rarement de l'importance, au point de vue du sens ou du dogme.

103 B [D?] St Marc IX, 1 (Vulgate VIII, 39), ὅτι εἰσί τινὲς ὧδε τῶν ἑστηκότων.
104 BCLR St Luc VI, 1.– ἔτιλλον ... καὶ ἤσθιον τοὺς στάχυας.
105 ℵBL " XIX, 18.– λέγων ἡ μνᾶ σου, κύριε.
106 ℵBL " XX, 25.– τοίνυν ἀπόδοτε.
107 ℵBCL " XXIV, 7.– τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου ὅτι δεῖ.
108 B St Jean XVIII, 5.– λέγει αὐτοῖς. Ἐγώ εἰμι Ἰησοῦς.

Paragraphe quatrième.

Spécimens de Substitutions.

Beaucoup n'ont pas d'importance, mais un certain nombre sont réellement significatives, parce qu'elles ne peuvent pas être attribuées à autre chose qu'à un dessein très arrêté d'altérer le texte. Quand on voit un manuscrit substituer à un mot très–

important, un autre mot qui a une signification toute différente, il est difficile de se méprendre sur la pensée de ceux qui ont commis cette altération.

109	ℵ B C	St Mathieu	I, 7.8.– Ἀσάφ (Ἀσά)
110	ℵ B C	"	" , 10.– Ἀμώς (Ἀμών).
111	ℵ B C 25.	"	" , 18.– Γένεσις (γέννησις).
112	D	"	IV, 17.– εὐαγγέλιον τοῦ θεοῦ (βασιλεία τ. ουρ)
113	ℵ* B D	"	VI, 1.– Δικαιοσύνην (ελεεμοσύνην).
114	ℵ B	"	" , 21.– θήσαυρός σου (ὑμῶν).
115	B	"	" , 25.– Τί φάγετε Ἢ (καὶ) τί πίητε.
116	C	"	VII, 14.– Τί (ὅτι).
117	ℵ B C D	"	" , 16.– ἑτέροις (ἑταίροις)
118	ℵ B C D	"	" , 23.– Καὶ σὺ καφαρναούμ, μὴ ἕως οὐρανοῦ ὑψωθήσῃ.
119	B D	"	" , " – Ἕως ᾅδου καταβήσῃ.
120	ℵ B	"	XVII, 22.– ΣΥΝστρεφομένων (ἈΝαστρε)
*121	ℵ B D	"	XIX, 17.– Τί με ἐρωτᾷς περὶ τοῦ ἀγαθοῦ; εἷς ἐστὶν ὁ ἀγαθός.
122	B	"	XXI, 31.– ὁ ὕστερος.
123	D	"	" , " – ὁ ἔσχατος.
124	B D	"	XXVIII, 19.– βαπτίσαντες
125	ℵ B	St Marc	V, 36.– ΠΑΡακούσας.
*126	ℵ B D L Δ	"	VI, 22.– Τῆς θυγατρὸς ΑΥΤΟΥ ἡρωδιάδος.
127	ℵ B L Δ		" , 24.– Ἰωάννου τοῦ βαπτιΖΟΝΤΟΣ
128	L	"	" , 25.– Ἰωάννου τοῦ βαπτιΖΟΝΤΟΣ
129	ℵ B L	"	XIV, 40.– ὀφθαλμοὶ καταβαρυνόμενοι.
*130	ℵ A B C	"	" , 65.– αὐτὸν ἜΛΑΒΟΝ (ἔβαλλον).
131	D	"	" , " – ἐλάμβανον.
*132	ℵ B D	"	XV, 8.– Ἀναβάς (ἀναβοήσας).
133	B	St Luc	I, 42.– κραυγῇ (φωνῇ).
*134	ℵ* A B D	"	II, 14.– εὐδοκίας (εὐδοκία).
*135	ℵ B D L	"	" , 43.– Οὐκ ἔγνωΣΑΝ ΟΙ ΓΟΝΕΙΣ ΑΥΤΟΥ.
*136	D		III, 21.– υἱός μου εἶ συ. ἐγὼ σήμερον γεγέννηκά σε.
137	ℵ B D L		

138	ℵ B	St Luc,	IX, 5.–	Ἀποτινάσσετε.
*139	D	"	" , " .–	ἐκτινάξατε.
*140	B	"	" , 10.–	κατ' ἰδίαν, εἰσ πόλιν καλουμένην βηθσαϊδά.
*141	D	"	" , " .–	κατ' ἰδίαν εἰς ΚΩΜΗΝ ΛΕΓΟΜΕΝΗΝ βηθσ̄.
*142	ℵ	"	" , " .–	εἰς τόπον ἐρῆμον et omet le reste.
143	B	"	X, 15.–	Καφαρναοὺμ Μὴ ἕως τοῦ οὐρανοῦ ὑψωθήσῃ; ἕως τοῦ ἅδου καταβήσῃ.
144	ℵ	"	" , " .–	Καφαρναοὺμ, Μὴ ἕως οὐρανοῦ ὑψωθήσῃ;
145	D	"	" , " .–	καφαρναουμ, Μὴ ἕως οὐρανοῦ ὑψωθήσῃ; ἢ ἕως ἅδου καταβήσῃ.
*146	ℵ C	"	X, 41.–	καὶ θορυβάζῃ περὶ πολλά. Ὀλίγων δὲ ἐστὶν χρεία Ἢ ἑνός.
147	B	"	" , " .–	Ὀλίγων δέ χρεία ἐστὶν ἢ ἑνός.
148	D	"	" , " .–	θορυβάζῃ. Μαρία τὴν ἀγαθὴν κ.τ.λ.
*149	ℵ^a BLTX	"	XII, 18.–	Συνάξω ... ΤΟΝ CΙΤΟΝ (D τους καρπούς).
150	B	"	XVI, 12.–	Ἡμέτερον (voir b).
151	A	"	XXIV, 41.–	ἔτι ἀπιστούντων αὐτῷ.
*152	ℵ	St Jean	I, 34.–	Ἐστιν ὁ ἘΚΛΕΚΤΟΣ τοῦ θεοῦ.
153	B	"	VII, 39.–	ὃ ἔμελλον λαμβάνειν οἱ πιστεύCΑΝΤΕΣ εἰς αὐτόν. Οὔπω γὰρ ἦν πνεῦμα ἅγιον δεδόμενον.
154	ℵ A.	"	XII, 41.–	Ἡσαΐας ὅτι εἶδε.
155	ℵ B	"	XIII. 24.–	περὶ οὗ Ἔλεγεν, καὶ λέγει αὐτῷ· εἰπὲ. τίς ἐστιν περὶ οὗ.
156	ℵABC	"	XVII, 11.–	ᾧ δέδωκάς μοι.
157	D	"	" , " .–	ὃ δέδωκάς μοι.
158	ℵBD	"	" , 24.–	ὃ δέδωκάς μοι.
158 (bis)	A	"	XIX, 40.–	σῶμα ΤΟΥ ΘΕΟΥ.
*159	ℵAB	Actes	XIX, 12.–	Ἀποφέρεσθαι (ἐπιφέρεσθαι).
*160	ℵBD	"	XXV, 13.–	Καισαρείαν ἀσπασάμενοι.

161 ℵAB Actes XXVI, 28.– χριστιανὸν ποιῆσαι.
162 ℵ(B?) " XXVIII, 1.– Μελιτήνη ἡ νῆσος.
163 ℵB Romains IV, " – Ανὴρ οὗ οὐ μὴ λογίσηται.
164 ℵAB I Corinth. XIII, 3.– ἵνα καυχήσωμαι.
165 C " " ".– καυθήσωμαι.
166 D " " ".– καυθήσομαι.
167 ℵ I Jean IV, 19.– ἡμεῖς ἀγαπῶμεν ΤΟΝ θεόν.
168 A " " ".– ἀγαπῶμεν ὅτι ὁ θεός.
169 B " " ".– ἀγαπῶμεν ὅτι αὐτός.
*170 ℵB " V, 18.– τηρεῖ αὐτόν (Ἑαυτόν).
171 A St Jude 5.– εἰδότας ἅπαξ Πάντα ὅτι Ἰησοῦς.
172 B " ".– εἰδότας ὑμᾶς ἅπαξ πάντα ὅτι Ἰησοῦς.
173 ℵ " ".– εἰδότας ὑμᾶς πάντα ὅτι κύριος ἅπαξ.
174 C " .– εἰδότας ἅπαξ πάντα ὅτι ὁ θεός.

Paragraphe cinquième.

Spécimens d'Omissions, d'Additions, de transpositions et de substitutions réunies ensemble.

175 ℵ,B,Z St Mathieu I, 25.– ἕως [οὗ om. B] ἔτεκεν υἱόν.–(ΤΟΝ υἱὸν ΑΥΤΗΣ ΤΟΝ ΠΡΩΤΟΤΟΚΟΝ, T.R.L).

176 ℵ. " VIII, 13.– Καὶ ὑποστρέψας ὁ ἑκατόνταρχος εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ εὗρεν τὸν παῖδα ὑγιαίνοντα. *[omettent TR. B C. L (AD font défaut).–

177 ℵ,B " X, 25.– βεεζεβούλ.– *[βεελζεβούλ, C et L. T.R) (Cfr. Luc).

178 ℵ,B " XI, 19.– ἐδικαιώθη ἡ σοφία ἀπὸ τῶν ἘΡΓΩΝ αὐτῆς.– * [T.R. ΤΕΚΝΩΝ; C.D.L]

179 ℵ " XVIII, 24.– προσηνέχθη [ΠΡΟΣΗΧΘΗ, B] ΕΙΣ αὐτῷ [αὐτῷ εἷς, TR] ὀφειλήτης ΠΟΛΛΩΝ ταλάντων.– * [μυρίων TR BDL)

180 B. " XXI, 29, 30, 31.– B lit d'abord le verset 30, puis le

verset 29 et porte au verset 31, ὁ ὕστερος — suggéré sans doute par ΥϹΤΕΡΟΝ μεταμεληθείς (verset 29). — contre TR. ℵ. A, C, D, L.

* 181 ℵ B D L St. Math. XXVI, 34. — ἔδωκαν αὐτῷ πιεῖν (πῖν, ℵ — πεῖν, D), οἶνον μετὰ χολῆς μεμιγμένον. — (Cfr. Marc XV, 23, où on lit : ἐδίδουν αὐτῷ πιεῖν ἐσμυρνισμένον). — *ἔδωκαν αὐτῷ πιεῖν ὄξος μετὰ χολῆς, etc. TR. A (C manque).

182 ℵ B L , XXVIII, 8. — καὶ ἈΠΕΛΘΟΥϹΑΙ. — *[καὶ ἘΞΕΛΘΟΥϹΑΙ, TRAD.

* 183 ℵ St. Marc I, 28. — Τὴν περίχωρον τῆς Ἰουδαίας. — *[Γαλιλαίας TRABCDL.

* 184 ℵ B L " VI, 20. — πολλὰ ΗΠΟΡΕ. — *[ἐποίει. TR. ACD.

185 ℵ B. " IX, 23. — τὸ εἰ ΔΥΝΗ. — *[τὸ εἰ δύναϹΑΙ ΠΙϹΤΕΥϹΑΙ. TR. A. — εἰ δύνασαι C L. — εἰ δύνῃ πιστεῦσαι, D.

186 ℵ B C " , , 24. a) εὐθὺς κράξας, BL. — καὶ κράξας ℵ C. — *[ΚΑΙ ΕΥΘΕΩϹ κράξας, TR. AD.

187 ℵ B C L , " , " b) ἔλεγεν. — *[ΜΕΤΑ ΔΑΚΡΥΩΝ ἔλεγεν TR. AD. [λέγει D].

* 188 ℵ A B C D L " " , " c) Πιστεύω. — * πιστεύω, ΚΥΡΙΕ TR.

189 ℵ " X, 42. — καὶ οἱ ΒΑϹΙΛΕΙϹ. — *[οἱ ΜΕΓΑΛΟΙ TR. ABCDL.

* 190 ℵ D L , XI, 3. — a) εὐθὺς αὐτὸν ἀποστέλλει ΠΑΛΙΝ ὧδε.

B. " " , " — b) εὐθὺς ἀποστέλλει ΠΑΛΙΝ αὐτὸν ὧδε.

C. " " , " — c) εὐθὺς [ΠΑΛΙΝ ?) αὐτὸν ἀποστέλλει ὧδε.

A. " " , " — d) εὐθέως αὐτὸν ἀποστέλλει ὧδει. — (Voir tome II, pag. 211, note). TR. —

* 191 ℵ B L " XI, 8. — a) Στιβάδας κόψαντες ἐκ τῶν ἀγρῶν.

D " " , 8. — b) Στιβάδας ἔκοπτον ἐκ τῶν δένδρων.

*191 C — S.t Marc. XI, 8.—c) Στοιβάδας ἔκοπτον ἐκ τῶν δένδρων [Στοιβάδας ἔκοπτον ἐκ τῶν δένδρων TR.A.

192 ℵ B C. — S.t Marc. XI, 8.— *καὶ ἐστρώννυων [εἰς om. D] τὴν ὁδόν TR. AD.— ℵBCL omettono ea nota.

193 ℵ B C D L — " XIV, 30.— ταύτῃ τῇ νυκτί.— *[ἐν τῇ νυκτὶ ταύτῃ. TR.A.

194 ℵ — " " ,".—[τρίς με ἀπαρνήσει — [τρίς με ἀπαρνήσῃ BCD.— Τρὶς ἀπαρνήσῃ. L.— * Τρὶς ἀπαρνήσῃ με TR.A]

195 ℵ — " " ,58.— Ὅτι εἶπεν ὅτι ἐγὼ καταλύσω.*[ὅτι ἡμεῖς ἠκούσαμεν αὐτοῦ λέγοντος. ὅτι ἐγὼ κ.τ.λ. TR. AB, CDL.)

*196 ℵ B L — " XV, 39.— ὅτι οὕτως ἐξέπνευσεν.— *[ὅτι οὕτως κράξας ἐξέπνευσεν. TR. AC.

197 D. — " " ,".— Ἰδὼν δὲ ὁ κεντυρίων ὁ παρεστηκὼς ἐκεῖ οὕτως αὐτὸν κράξαντα, καὶ ἐξέπνευσεν.

198 ℵ — S.t Luc. I, 26.— Πόλιν τῆς Ἰουδαίας.—[Γαλιλαίας TRABCL.

*199 D — " " ,".— εἰς πόλιν Γαλιλαίαν.

200 ℵ — " II, 37.— ἑβδομήκοντα τεσσάρων.— * [ὀγδοήκοντα τεσσάρων. TR. AB. [πδ, DL].

201 ℵ B C L — " IV, 44.— Συναγωγὰς (συναγωγαῖς TRACL) τῆς ἸΟΥΔΑΙΑC. *[ΓΑλιλαίας TRAD.)

202 ℵ — " V, 1.— ἐν τῷ συναχθῆναι τὸν ὄχλον.— *[ἐν τῷ τὸν ὄχλον ἐπικεῖσθαι TR. ABCDL.

*203 B C L — " VI, 1.— ἔτιλλον ... καὶ ἤσθιον τοὺς στάχυας.— *[ἔτιλλον ... τοὺς στάχυας καὶ ἤσθιον TR. ℵA.

204 D — " " , 11.— Ἤρξαντο τίλλειν τοὺς στάχυας, καὶ ψώχοντες ταῖς χερσὶν ἤσθιον.

205 ℵ, B L — " VI, 48.— Διὰ τὸ καλῶς οἰκοδομῆσθαι αὐτήν. *[τεθεμελίωτο γὰρ ἐπὶ τὴν πέτραν TR. ACD.

206 BD — " X. 1.— Ἑβδομήκοντα δύο (obD).— *[ἑβδομή-

κοντα TR. ACDL.

207 ℵ B L St Luc XI, 4.-*[Ἀλλὰ ῥῦσαι κ.τ.λ. omis — contiennent la clause TR. ACD.

208 ℵ " XXII, 25.- Οἱ ἄρχοντες τῶν (ἐθνῶν ?) ἐξουσιάζουσιν αὐτῶν.- *[οἱ ἐξουσιάζοντες αὐτῶν εὐεργέται etc TR. ABDL — (c manque).

209 ℵ B L " XXIII, 15.- Ἀνέπεμψε γὰρ αὐτὸν πρὸς ἡμᾶς.- *[Ἀνέπεμψα γὰρ ὑμᾶς πρὸς αὐτόν. TR. AD. (c manque).

210 ABD L " XXIII, 17.- [omis].-* Contiennent le verset, & et le texte Reçu.

*211 ℵ B L " " , 38.- a) ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων οὗτος.

A " " , " - b) Οὗτός ἐστιν ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων.

C " " , " - c) ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων.

D " " , " - d) ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων οὗτός ἐστιν.

212 ℵ B L " " , 42.- Καὶ ἔλεγεν Ἰησοῦ μνήσθητί μου ὅταν *[καὶ ἔλεγεν Τῷ Ἰησοῦ μνήσθητί μου ΚΎΡΙΕ. TR. AC.]

213 D " " , " Καὶ στραφεὶς πρὸς τὸν Κύριον εἶπεν αὐτῷ, μνήσθητι μου, ἐν τῇ ἡμέρα τῆσ ἐλεύσεως σου.

*214 ℵ B L " XXIII, 45.- Τοῦ ἡλίου ἐκλιπόντος.- *[καὶ ἐσκοτίσθη ὁ ἥλιος, TRAD.-(C manque).

215 ℵ B C L " XXIV, 1.-*[καί τινες σὺν αὐταῖς omis].- [TR. AD cont.].

*216 ℵ D St Jean I, 4.- Ἐν αὐτῷ ζωή ἐστιν.- *[ζωὴ ἦν TR. ABCL.

*217 ℵ B C L " " , 18.- Μονογενὴσ θεός.- *[Μονογενὴς υἱός TR.

*218 ℵ " II, 3.- Καὶ οἶνον οὐκ εἶχον, ὅτι συνετελέσθη ὁ οἶνος τοῦ γάμου.- *[καὶ ὑστερήσαντος οἴνου TR. ABL (CD manquent).

219 ℵ D VI, 17.- Κατέλαβεν δὲ αὐτοὺς ἡ σκοτία,

καὶ οὔπω ἐληλύθει * [καὶ σκοτία ἤδη ἐγεγόνει καὶ οὐκ [οὔπω πρὸς αὐτοὺς B seul] ἐληλύθει.— TRABL (C manque).—

220 ℵ St Jean VI. 52.— ὃν ἐγὼ δώσω ὑπὲρ τῆς τοῦ κόσμου ζωῆς, ἡ σάρξ μου ἐστίν.

221 BCD[L] " " " .— ὃν ἐγὼ δώσω, ἡ σάρξ μου ἐστὶν, ὑπὲρ τῆς τοῦ κόσμου ζωῆς.

222 Text. R " " .—* δώσω, ἡ σάρξ μου ἐστὶν, ΗΝ ΕΓΩ Δώσω, ὑπὲρ τῆς τοῦ κόσμου ζωῆς.

223 ℵ VI, 65.— Τίς ἦν ὁ μέλλων αὐτὸν παραδιδόναι.— *[καὶ τίς ἐστιν ὁ παραδώσων (παραδιδοὺς D) αὐτόν — TR. BCDL.— (A manque).

224 ℵ VIII. 57.— Ἀβραὰμ ἑώρακεν σε. *[ἑώρακας; TR. ABCDL.— ἑώρακες B.

225 ℵBD[L] " IX, 4.— Ἡμᾶς δεῖ ... πέμψαντος ἡμᾶς (με D). —* ἐμὲ δεῖ ... τοῦ πέμψαντός με. TRAC.

226 ℵBD[L] " X, 14.— Καὶ γινώσκουσί με τὰ ἐμά.—*[καὶ γινώσκομαι ὑπὸ τῶν ἐμῶν. TRA. (C manque).

227 ℵ " XIII, 10.— Οὐκ ἔχει χρείαν νίψασθαι.

228 BC " " , 11.— Οὐκ ἔχει χρείαν εἰ μὴ τοὺς πόδας νίψασθαι.

229 D " " " .— Οὐ χρείαν ἔχει τὴν κεφαλὴν νίψασθαι εἰ μὴ τοὺς πόδας μόνον,

230 TR " " " .— *Οὐ χρείαν ἔχει ἢ (εἰ μη. L) τοὺς πόδας νίψασθαι.

231 ℵBCL " XIV, 4.— ὑπάγω οἴδατε τὴν ὁδόν

232 ADTR " " " .—* οἴδατε, καὶ τὴν ὁδὸν οἴδατε

233 ℵ " XVII, 10.— Καὶ ἐμοὶ αὐτοὺς ἔδωκας, καὶ δεδόξασμαι ἐν αὐτοῖς. *[καὶ τὰ ἐμὰ πάντα σά ἐστι, καὶ τὰ σὰ ἐμά. καὶ etc. TRABCDL.

234 ℵ S. Jean XIX, 38.– Ἦλθον οὖν καὶ ἦραν αὐτόν.

235 BL „ „ , „.– Ἦλθεν οὖν καὶ ἦρεν τὸ σῶμα αὐτοῦ.

236 Text.R. „ „ , „.– *Ἦλθεν οὖν καὶ ἦρε τὸ σῶμα τοῦ Ἰησοῦ.– A omet la fin du verset à partir de καὶ ἐπέτρεψεν, évidemment par ὁμοιοτέλευτον.

237 ℵ C „ XXI, 18.– Καὶ ἄλλοι ζώσουσίν (ζώσωσίν C) σε καὶ ποιήσουσίν σοι ὅσα οὐ θέλεις (καὶ οἴσουσιν ὅπου οὐ θέλεις. C).

238 D „ „ , „.– Καὶ ἄλλοι σε ζώσουσι καὶ ἀπάγουσίν σε ὅπου σὺ οὐ θέλεις.

239 AB. Text R. „ „ , „.– Καὶ ἄλλος σε ζώσει (ζώσει σε B) καὶ οἴσει [σε B seul] ὅπου οὐ θέλεις.–

*240 ℵ Actes, VIII, 5.– Πόλιν τῆς καισαρίας.– [Σαμαρείας TR. ABCD.

*241 ℵ „ , XI, 20.– Εὐαγγελιστάς.– [Ἑλληνιστὰς TR. BE.– ἕλληνας AD.

*242 ℵ „ XIV, 9.– Οὗτος [οὐκ] [omis TR ABCDE] ἤκουσεν [ἤκουεν BC) τοῦ Παύλου λέγοντος [λαλοῦντος TR. ABCDE.

*243 ℵ B Ephés. I, 1.– Τοῖς ἁγίοις τοῖς οὖσι καὶ πιστοῖς.– *[Τοῖς οὖσι ἐν Ἐφέσῳ.– TR. AD.–

*244 ℵ C(?) 1 Tim. III, 16.– Ὃς ἐφανερώθη.– Ὃ ἐφανερώθη, D. * θεὸς ἐφανερώθη TR et, au moins 300 manuscrits onciaux ou cursifs.

*245 ℵ B S.t Jacq. I, 17.– Ἀποσκιάσματος *[Ἀποσκίασμα TR. ABC.

Article Troisième.

Critique de ces Variantes.

Nous ne pouvons pas écrire un commentaire sur chacune des 245 leçons que nous venons de rapporter; ce ne serait pas

l'affaire de quelques pages, mais d'un ou de deux volumes. Toutefois nous pouvons encore moins les laisser passer, sans les accompagner de quelques réflexions et sans aider ceux qui veulent bien nous lire à tirer les conclusions qui s'imposent forcément, nécessairement.

Il faudrait un gros volume pour commenter ces 245 « Variantes ».

Paragraphe Premier.

Observations générales.

Ce n'est là qu'un spécimen, nous le répétons encore une fois, un spécimen qui ne donne pas une idée complète et exacte des dépravations du texte renfermé dans cette catégorie de manuscrits, qu'on désigne généralement par les lettres ℵ, A, B, C, D ; mais ce spécimen suffit pour montrer que cette petite bande de manuscrits grecs, avec la douzaine de cursifs, avec quelques manuscrits latins, la Version Cureton et l'une ou l'autre des Versions Coptes, qui viennent grossir leur nombre, forment une catégorie tout à fait à part.

Qu'on explique ce fait d'une manière ou d'une autre — cela nous importe peu pour le moment — il n'en demeure pas moins certain et évident que le fait existe. D'un côté, il y a une vingtaine de documents, manuscrits ou versions, et de l'autre la masse des documents, Onciaux, Cursifs, Versions et Pères.

Dans ces derniers temps, on a beaucoup parlé de « hâte », de « précipitation », d'« incurie », etc., mais il est plus clair que le jour que tout cela n'a rien à faire dans le cas qui nous occupe. Que les copistes des manuscrits ℵ, A, B, C, D aient augmenté le nombre des fautes contenues déjà dans leurs originaux, c'est possible, mais tout cela n'est rien comparé aux dépravations criantes que nous remarquons ici.(1)

« La hâte et la précipitation n'expliquent pas ces Variantes. — Cela devient de plus en plus clair. »

(1).– Le chanoine F.C. Cook, le docte éditeur du Speaker's Commentary, a insisté beaucoup trop sur la « hâte » et la « précipitation », dans un excellent livre qu'il a publié récemment : The

Par conséquent, il n'y a pas de milieu : ou les manuscrits ont été altérés volontairement, ou c'est le Texte Reçu représenté dans la masse des documents qui l'a été. Il faut choisir entre ces deux hypothèses.

Allons plus loin : Où arrive-t-on, lorsqu'on se livre à l'arbitraire ? — On aboutit forcément à la diversité, à la variété. Mais, si l'erreur est multiple de son essence, il n'y a que la vérité qui soit une ; il n'y a que la vérité qui soit aujourd'hui ce qu'elle était hier. St Jérôme l'a dit : « Verum non est quod variat. »

« La variété et la multiplicité est avec la minorité. — Chaque manuscrit forme une catégorie à part. — L'unité est avec le Texte Reçu » et « la masse des documents. »

Or, où est, dans ce cas, la variété, la diversité, la multiplicité ? — Il n'y a pas à hésiter : le fait saute aux yeux, même dans ce petit nombre de variantes que nous venons de donner et qui portent quelquefois sur un mot, sur une lettre. Du reste, s'il arrive que, par hasard, ces manuscrits soient une fois d'accord sur une de ces variantes, il suffit de les ouvrir et de consulter les mots à côté pour les trouver en flagrante désunion. Qu'on se reporte aux numéros 186-188, 190, 191, 194, 211, 212-213, 227-230, 237-239, même aux numéros 164-169, 171-174, etc., et on verra l'accord qui existe entre ces frères ennemis ! Quelle entente ! quelle paix ! Quelle union ! Comme toutes ces voix sont à l'unisson !

« Les dissidences portent sur des points graves. »

Et les dissidences ne portent pas seulement sur des faits secondaires. Lorsqu'il ne s'agit que de St Mathieu XXI, 29-31 (no 180), de St Marc XI, 3 (no 190), XI, 8 (no 191), etc., etc., le spectacle de l'ingéniosité stupide déployée par les critiques du second ou du troisième siècle, est simplement divertissante ; mais, quand il est question d'un fait comme le Titre qui, d'après St Luc XXIII, 38, était placé sur la croix du Sauveur, on n'est plus diverti ; on est navré de voir qu'il faut si peu se fier à ces reliques des quatrième, cinquième, sixième siècles. Cinq manuscrits donnent quatre versions différentes d'un titre, qui cependant devait paraître bien vénérable pour tout scribe animé de sentiments chrétiens.

Revised Version of the first three Gospels — Londres, Murray, 1882, in-8o de 250 pages. —

Il est vrai que nous avons la consolation, cette fois de voir que le Vatican et le Sinaïtique s'entendent pour proposer une même leçon: mais ce sont les deux seuls qui soient d'accord.

Or, si « Verum non est quod variat », que faut-il conclure? — La vérité est-elle avec les manuscrits ℵ, A, B, C, D, qui sont en perpétuel désaccord, ou avec le « Texte Reçu », qui a pour lui la masse des onciaux, 99 cursifs sur 100, la plus grande partie des Versions, tous les Pères Grecs, Latins, Syriens, etc à partir au moins de la seconde moitié du quatrième siècle, et même le plus souvent l'un ou l'autre de ces documents qui font bande à part?

Dans les 245 variantes choisies parmi les plus curieuses, les cinq manuscrits les plus anciens ℵ, A, B, C, D, ne sont d'accord que trois fois contre le « Texte Reçu » (voir numéros 34, 38, 188), et tous les cinq sont en faute au moins deux fois, probablement même les trois fois.

« Sur 245 variantes, « il n'y en a que trois « qui soient appuyées à « la fois par les cinq « manuscrits les plus « anciens. »

Ces cinq manuscrits s'entendent une première fois pour supprimer le mot φάγετε dans le récit de l'institution de la Sainte Eucharistie (Marc XIV, 22), comme si Notre Seigneur avait pu dire à ses Apôtres: « Prenez » sans ajouter: « Et mangez », Ceci est mon corps. — Une seconde fois ils s'entendent pour supprimer le verset 28 du chapitre XV de saint Marc. Nous reviendrons plus loin sur cette omission. — Enfin les cinq manuscrits sont encore d'accord pour faire disparaître, dans saint Marc IX, 24 (nº 188), le mot « ΚΎΡΙΕ », Seigneur », sans doute afin qu'on pût attaquer plus facilement la fin du second Evangile en affirmant que le mot ΚΎΡΙΟΣ ne se trouve qu'au verset XVI, 19, lequel verset ne peut, par suite, être de saint Marc! (Voir Tome II, page 49). Et cependant, le mot ΚΎΡΙΕ est si bien en rapport avec le contexte, qu'on ne peut l'en détacher, sans tailler en quelque sorte dans le vif et sans faire saigner l'Evangile. Ce n'est vraiment pas avoir de la chance! Etre trois fois du même avis sur 245 variantes mais être du même avis pour se tromper au moins deux fois, et probablement même toutes les trois, c'est jouer de malheur!

Il est donc bien évident, aussi évident que cela peut l'être pour un homme raisonnable, que ces manuscrits anciens renferment un texte défectueux, un texte falsifié à plaisir, un texte par suite mauvais, et même très mauvais.

Les critiques contemporains ont dit quelquefois « qu'il fallait apprécier les documents d'après une vue d'ensemble[1] », et les critiques ont certainement raison de s'exprimer ainsi, si on peut regretter quelque chose c'est que plusieurs appliquent si peu ou appliquent si mal le principe qu'ils ont formulé. Quand il s'agit de documents anonymes, comme le sont tous les manuscrits, en particulier, les manuscrits ℵ, A, B, C, D, il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est de les étudier d'abord dans leur ensemble et de voir si on peut se fier à eux, ou bien s'il faut s'en défier.

« Si on juge ces manuscrits par l'ensemble, que peut-on, que doit-on en penser? »

Or, nous le demandons à toute personne de bonne foi, des omissions comme celles qu'on rencontre dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D et qu'on ne rencontre que dans ces manuscrits, quelquefois dans trois, dans deux, ou dans quatre, et des omissions qui portent sur des passages comme la fin de saint Marc (XVI. 9-20), sur l'Agonie de Notre Seigneur au Jardin des Olives (Luc XXII, 43-44), sur la prière du divin crucifié pour ses bourreaux (Luc XXIII. 34), sur l'inscription en grec, en latin et en hébreu que portait la croix, (Luc XXIII, 38), sur la visite de saint Pierre au tombeau (Luc XXIV, 12), sur la descente de l'ange dans la piscine de Bethsaïda (Jean, V, 3-4) etc, etc, bien d'autres qui, pour être moins longues, n'en sont pas moins importantes; oui, l'omission de pareils passages, de passages aussi connus dans la tradition ecclésiastique, n'est-elle pas de nature, à nous inspirer une grave, et une juste défiance à l'égard des manuscrits ℵ, A, B, C, D ?– Les divagations perpétuelles de ces documents sont-elles faites pour calmer nos craintes ?– Nous avouons, pour notre part, qu'en voyant ces omissions importantes, nos craintes et notre défiance redoublent.

---

(1).– Hort et Westcott.

Nous sommes même étonné qu'il n'en soit pas ainsi de tout le monde et nous sommes persuadé qu'il viendra un jour où il en sera ainsi de tous les critiques. L'engouement ne durera pas, parce qu'il ne peut pas durer. Un jour ou l'autre, le simple bon sens reprendra le dessus et fera entendre sa voix. On a beau se défier de ce qui touche de près à l'Eglise, on ne peut pas consentir à admirer indéfiniment des sottises et transformer en merveilles d'évidentes niaiseries !

Après ces observations générales qui nous sont suggérées par les 245 variantes rapportées plus haut, nous voudrions faire quelques observations sur quelques-unes d'entre elles. Il n'est pas toujours possible de dire à quelles causes sont dues ces diverses leçons. Cependant quelquefois, on peut, avec du savoir, des loisirs et des recherches, arriver à le découvrir. On peut partager ces variantes en cinq catégories : En variantes 1° dogmatiques, 2° morales, 3° exégétiques, 4° historiques, 5° géographiques, etc, sans parler de celles qui sont le résultat de la stupidité des « Praesumptores imperiti. »

Paragraphe deuxième.

Variantes Dogmatiques.

Il est difficile de croire qu'un certain nombre des 245 leçons que nous avons citées n'ont pas été inspirées par des préoc-

---

(1).– Si je rédigeais aujourd'hui ce paragraphe, j'insisterais moins sur les intentions qu'ont pu avoir les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D.– Les suppressions et les additions qu'ils ont faites, trahissent en elles-mêmes, (objectivement parlant), des intentions hérétiques. Cependant, si ces éditeurs ont fait leurs recensions, avec les ouvrages des Pères, ainsi que je le crois, il est possible d'expliquer toutes ces omissions et toutes ces additions, sans y voir une pensée hérétique.– Les Pères, en effet, ont pu très bien pratiquer ces omissions et ces additions, dans leurs homélies et leurs commentaires, sans avoir réellement de mauvaises intentions. Le contexte suffit quelque-

cupations dogmatiques, et des préoccupations de diverses sortes, surtout par des préoccupations dirigées 1° contre la divinité de Jésus-Christ, 2° contre la rigueur des jugements de Dieu.

« Omissions tendant « à affaiblir les preu- « ves de la divinité « de Notre Seigneur. »

1° On trouve un certain nombre de passages où on a essayé d'atténuer la portée que certaines expressions prises dans leur sens naturel, devaient avoir. — C'est ainsi que dans le Vatican et le Codex Bezae on supprime l'article τοῦ devant θεοῦ (Marc, I, 1) afin de faire descendre Jésus-Christ au rang de fils de Dieu par adoption. Le Sinaïtique va même plus loin: il supprime purement et simplement les mots υἱοῦ τοῦ θεοῦ.

N'est-ce pas également à la même préoccupation qu'il faut imputer l'omission dans saint Jean III, 13 de ces mots « ὁ ὢν ἐν τῷ οὐρανῷ », qui, dans le contexte s'appliquent au Fils de l'homme; c'est-à-dire à Jésus Christ et affirment qu'il est dans le ciel comme il en est descendu?

Des omissions de ce genre et elles sont nombreuses dans les manuscrits ℵ, B, C, D, sont certainement significatives. Cependant certaines additions le sont peut-être encore davantage.

« Additions ayant la « même portée. »

Dans St Jean IX, l'Evangéliste raconte la guérison de l'Aveugle-né, un des miracles les plus frappants opérés par Notre Seigneur et un des cinq que rapporte St Jean, le miracle fit du bruit: les Juifs en furent tellement surpris qu'ils hésitaient à reconnaître l'aveugle qu'ils avaient pourtant vu si souvent demandant l'aumône. Les uns disaient: « c'est lui »; les autres: « ce n'est pas lui »; mais lui répondait: « c'est bien moi » (Jean IX, 9). On lui demande donc qui lui a ouvert les yeux et comment il se fait qu'il y voie. D'après le « Texte Reçu », les Pères et les Versions, l'aveugle répond à ses interlocuteurs: « Un homme appelé Jésus » ἄνθρωπος, λεγόμενος Ἰησοῦς m'a rendu la vue. — Comment

---

fois à expliquer pourquoi ils ont passé tel mot ou tel membre de phrase. — Par suite, les critiques, qui ont revu le Texte Traditionnel sur leurs ouvrages, ont pu adopter les mêmes omissions et les mêmes additions, sans céder à des préoccupations hétérodoxes.

se fait-il que deux manuscrits, seuls, et deux manuscrits entachés d'une perversité manifeste, insèrent l'article et donnent ainsi à l'humanité un relief qu'elle n'a pas en Jésus, dans le texte ordinaire ? : « Le nommé « Le » appelé Jésus ! », « ὁ ἄνθρωπος ὁ λεγόμενος Ἰησοῦς ». — Est-ce que cette addition est tout-à-fait innocente ? Ne peut-on pas soupçonner quelque dessein pervers dans les éditeurs responsables des manuscrits Vatican et Sinaïtique, surtout lorsque les paléographes s'accordent à nous dire que ces documents ont été écrits à une époque où l'Arianisme et le Semi-Arianisme étaient en pleine floraison ?

Les omissions et les additions de ce genre sont graves. Et cependant, à nos yeux, quelques substitutions le sont encore plus.

Dans le chapitre (IX, 35) de saint Jean, dont nous venons de parler, il est rapporté que Jésus ayant rencontré l'aveugle qu'il avait guéri, au moment où il sortait du tribunal où les Pharisiens lui avaient fait subir un pénible interrogatoire, à lui et à ses parents, lui demanda : « Crois-tu dans le Fils de Dieu ? Σὺ πιστεύεις εἰς τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ ; — Comment se fait-il que le Vatican et le Sinaïtique, en compagnie cette fois du Codex Bezæ, substituent « Fils de l'Homme » à « Fils de Dieu », « τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου » à « τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ » ? Est-ce qu'on expliquera cette substitution par la hâte, la négligence et l'incurie du copiste ? — Et qu'on ne dise pas que cette substitution ne doit pas avoir de sens, puisqu'on lit, presque aussitôt après, que l'aveugle répondit à Jésus-Christ : « Je crois, Seigneur », et qu'il l'adora : Πιστεύω, Κύριε, καὶ προσεκύνησεν αὐτῷ (St Jean IX, 38) ; car nous répondrions 1° qu'à la rigueur on a pu conserver cette profession de foi, parce qu'on peut l'expliquer sans admettre la divinité de Jésus-Christ. Les Ariens et les Semi-Ariens étaient maîtres passés dans la science et dans l'art de donner des entorses à la Sainte Écriture, même aux textes les plus clairs. 2° de plus, si le Vatican et le Codex Bezæ ont conservé le verset IX, 38 de saint Jean, le Sinaïtique n'a pas manqué de le faire disparaître. Cette fois même la chose a paru si forte à M. Tis-

« Substitutions aussi « graves ou plus graves. »

chendorf qu'il a rétabli le verset 38 entre crochets [ ].

Mais la substitution dont nous venons de parler n'est pas la seule : ailleurs, on substitue Μονογενὴς θεός (no. 217) à Μονογενὴς υἱός (Jean I, 18) ἐκλεκτὸς τοῦ θεοῦ (no. 152) à υἱὸς τοῦ θεοῦ (Jean I, 34), ὅς (no. 244) à θεός (I Timoth. III, 16).

« Omission, Addi-
« tions, Substitutions. »

Si on fait disparaître tous les mots qui paraissent affirmer que Jésus est vraiment le Fils de Dieu, on doit s'attendre aussi, à ce qu'on supprime ou qu'on dénature les parties des Evangiles où l'on pourrait trouver une reconnaissance de la divinité de Jésus-Christ. De là vient que le Sinaïtique supprime, comme nous l'avons dit tout à l'heure, St Jean IX, 38. C'est pour la même raison sans doute et pour ne pas rester en arrière du Sinaïtique que le Vatican et le Codex Bezæ omettent dans St Marc I, 40, ces mots « Et l'adorant. Καὶ γονυπετῶν αὐτον. Quant aux variantes de St Luc XXIII, 42, il paraît bien certain qu'elles ont été inspirées par le désir de supprimer ce qu'avait de favorable à la divinité du Christ la profession de foi du Bon Larron. Le Vatican (B), Le Sinaïtique (ℵ) et le Regius (L) lisent ainsi ce verset « et il disait : Jésus, souviens-toi de moi, lorsque tu seras entré dans ton royaume (B : εἰς τὴν βασιλείαν σου — ℵ : ἐν τῇ βασιλείᾳ σου). — Le Codex Bezæ (D), le manuscrit, connu pour ses leçons singulières, nous présente cette perle exégétique : « Et se tournant vers le Seigneur, il lui dit : Souvenez-vous de moi au jour de votre venue ! (voir numéros 212, 213). Qui sait enfin, si ce n'est point, pour ce motif que ℵ et D ont supprimé dans St Luc XXIV, 51, les versets καὶ ἀνεφέρετο εἰς οὐρανόν ?—

On ne saurait contester que ces altérations contre lesquelles protestent, tantôt l'un, tantôt l'autre de nos anciens manuscrits, ne soient très significatives. Nous prévoyons cependant qu'on fera une objection. On dira qu'il était inutile de faire ces cinq ou six suppressions ou substitutions, puisque l'Evangile contient une multitude d'autres passages attestant la divinité de Jésus-Christ ; et que tant que ces autres passages subsistent, on ne gagne rien. Il faudrait les effacer tous, dit-on, ou n'en effacer aucun.

« Objection :- On a res-
« pecté des passages
« qui contiennent les
« mêmes vérités. »

A cela nous répondons : que la logique exigerait cela sans doute; mais les hérétiques anciens et modernes se préoccupent peu d'être logiques. Ce qu'ils veulent faire disparaître, ce sont les témoignages éclatants, éloquents, et ils espèrent bien qu'une fois venus à bout de ceux-là, ils se déferont du reste. D'où vient l'acharnement avec lequel les Sociniens des siècles passés et les Agnostiques du temps présent tourmentent le célèbre texte de St Paul aux Romains IX, 5 : ὁ ὢν ἐπὶ πάντων θεὸς εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας ? — Pourquoi fait-on tant d'efforts pour substituer la leçon ὃς à θεὸς dans la première Épître à Timothée III, 16 ? tenterait-on également les efforts que l'on fait contre les Actes XX, 28, pour substituer κυρίου à θεοῦ et υἱοῦ à ἰδίου, s'il n'y avait pas derrière ces mots un grave intérêt dogmatique engagé ? — Évidemment non. Or, si, de nos temps, les savants, les critiques ou philosophes, traquent avec tant d'ardeur certaines leçons, pourquoi n'admettrait-on pas qu'il en fût de même dans des temps plus anciens ? Est-ce que le quatrième siècle n'est pas connu comme une époque où les questions les plus graves se cachaient derrière ce qui ne semblait être qu'une querelle de mots.

2°. Après la divinité du Verbe incarné, un des dogmes qui paraissent le plus attaqués est l'éternité des peines de l'enfer, l'idée de la Justice divine jointe à celle de la miséricorde. C'est ainsi que les manuscrits א, B, L suppriment ces mots : « Le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui avait péri (Math. XVIII, 11). Les manuscrits א, B, C, D font disparaître aussi cette parole solennelle : « En vérité je vous le dis : Au jour du Jugement, on sera moins sévère pour Sodome et Gomorrhe que pour cette ville (Marc VI, 11). Cette sentence : « Où leur ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint point », qui est répétée trois fois (Marc IX, 44, 46, 49) est omise deux fois par א et B; la première fois, en compagnie de C, L, Δ; la seconde en compagnie de C.

« Omissions dirigées contre le dogme de l'éternité des peines de l'enfer. »

Il paraît difficile de ne pas reconnaître dans ces omissions une intention perverse dirigée contre ces dogmes qui semblent

si effrayantes pour la nature humaine. Et ce qui nous confirme dans cette pensée, ce sont les nombreuses atteintes qui sont portées à la morale chrétienne, atteintes dont nous allons dire un mot.

Paragraphe troisième.

Variantes morales.

Il semble qu'autrefois, comme aujourd'hui, on trouvait la morale chrétienne beaucoup trop rigoureuse. C'est pourquoi on a essayé d'en adoucir les aspérités, en arrondissant les angles des sentences qui paraissent les plus effrayantes.

De l'amour des Ennemis. — Ce qu'il devient dans les anciens manuscrits.

Jésus-Christ a insisté particulièrement sur le pardon et l'amour des Ennemis; mais on fait disparaître 1°. le précepte: « Bénissez ceux qui vous maudissent », Priez « pour ceux qui vous » persécutent (Mathieu, V, 44), 2°. On affaiblit la force de la promesse, en supprimant 'ANTI devant μετρηθήσεται (1) (Math. VII, 2). « On vous mesurera [en retour] comme vous » aurez mesuré les autres ». — 3°. On supprime la répudiation que Jésus-Christ fait de l'esprit de vengeance, quand il dit à ses Apôtres « En se tournant vers eux et en les réprimandant: Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes (Luc IX, 55). On va même plus loin: 4°. on passe sous silence la menace que Jésus-Christ fait à ceux qui ne pardonnent pas: « Si » vous ne pardonnez pas, votre Père qui est aux cieux ne vous par- » donnera pas vos fautes (Marc XI, 26). C'est le Vatican et le Sinaïtique qui ont le privilège de commettre cette omission. 5°. Enfin, ce qui est plus significatif et plus criant que tout le reste: on ne veut pas que le Sauveur nous recommande le pardon des Ennemis, par son exemple; et, dès lors, on biffe, dans l'Evangile, ces paroles mémorables que les générations chrétiennes aiment à se léguer les unes aux autres comme une

(1).— Les onciaux appuient tous la leçon μετρηθήσεται.

consolation et comme une espérance : « Mon Père, pardonnez-leur, » car ils ne savent ce qu'ils font ! (Luc XXIII, 34). » Le Vatican, le Sinaïtique, le Codex Bezae, voilà les manuscrits, qui se rendent coupables de cette mutilation ! Et ce sont ces manuscrits que quelques critiques contemporains, MM. Tischendorf, Hort et Westcott en tête nous recommandent. Mais cette seule omission devrait suffire pour faire apprécier les tendances de ces documents pervers. Il est tellement certain que ces manuscrits se trompent que, ni M. Tischendorf, ni MM. Hort et Westcott, n'ont osé supprimer complètement cette sentence mémorable. M. Tischendorf la donne encore dans sa huitième édition; MM. Hort et Westcott se contentent de l'enfermer entre doubles guillemets. Et M. Gebhardt n'a pas osé la mettre en note !

La sentence : « Celui qui épouse une femme renvoyée, commet un adultère », n'aurait-elle pas paru trop rigoureuse à quelques anciens gnostiques ou Ariens du quatrième siècle ? N'est-ce pas pour cela qu'on (א, C, D, L) l'a supprimée en saint Mathieu XIX, 9 (Cf. V, 32) ? — Que penser aussi de l'omission de « καὶ νηστείᾳ » et par le jeûne », dans cette phrase : « On ne chasse » ce genre de démon que par la prière et par le jeûne (Marc IX, 29) ? Est-ce également pour rendre la morale chrétienne plus austère qu'on omet : « Et qu'il prenne sa croix », dans l'appel que Jésus Christ adresse aux âmes croyantes. « Si quelqu'un veut venir après moi etc. (Marc X, 21) ? Que dire enfin de la manière dont tous les anciens manuscrits ont traité un passage célèbre entre tous, celui où Jésus reçu chez Lazare adresse à Marthe cette parole qui a suffi, à donner à tant d'âmes le courage de tout abandonner « pour le suivre, en prenant leur croix » ? Voici ce que le « Porro unum est necessarium », devient, sous la plume des scribes et des éditeurs comme ceux que nous révèlent les plus anciens manuscrits (Luc, X, 41) : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles au sujet de beaucoup de choses. On a besoin de peu de choses ou même d'une seule ! (Vatican et Sinaïtique,

« La morale adoucie dans ce qui regarde le mariage. »

« Austérité de la vie chrétienne. »

Ephrémitique). — « Marthe, Marthe, tu te troubles! — Marie a choisi la meilleure part, etc (Codex Bezæ). On voit si les critiques des troisième, quatrième, cinquième et sixième siècles étaient inventifs et s'ils avaient la main heureuse, lorsqu'ils retouchaient un texte! —

Or, est-il possible de supposer que toutes ces altérations ont été faites innocemment? N'est-il pas évident, au contraire, que ceux qui remaniaient ainsi le texte des Saintes Evangiles poursuivaient un but criminel. (1)

On nous dira, nous le savons bien, que ces critiques ont supprimé seulement quelques mots et quelques bouts de phrase et on ajoutera peut-être que c'est les accuser sur des preuves qui sont insuffisantes.

« Objection qu'on peut faire. »

A cette objection qu'on ne manquera pas de nous faire nous répondrons simplement ceci: « Voyez ce que font les Rationalistes et les incrédules modernes, depuis trois cents ans. Faites encore mieux: Voyez ce qu'ont fait les hommes distingués qui ont revu la Version autorisée anglaise de 1870 à 1881, et parmi lesquels il y en avait beaucoup qui n'étaient certainement pas des mécréants, puisque 49 au moins appartenaient à l'Eglise Anglicane et qu'on comptait parmi eux plusieurs évêques et plusieurs Clergymen? Qu'est-il arrivé, en effet? — Ce qui est arrivé, c'est qu'on a fait disparaître de la traduction anglaise des mots comme « Charité », « Miracles », « lunatique », éternel, etc pour arrondir les angles que la doctrine Évangélique présente à la raison du XIXe siècle. Mais cette conduite, qui a scandalisé et affligé avec raison tous les croyants a rempli de joie les ennemis du christianisme, qui s'en sont vantés comme d'un grand succès. Or, est-ce que l'esprit humain n'est pas toujours le même? Pourquoi donc les hérétiques des premiers siècles n'auraient-ils pas agi comme l'ont fait les Sociniens du XVIIe et du XVIIIe siècle et comme le font

---

(1). — Il n'est pas possible d'excuser ces omissions et ces additions, si on n'admet pas l'explication que nous donnons plus loin. —

agnostiques de notre temps ?

Ce n'est pas certainement sans raison que nous relevons les lacunes, dont il a été question plus haut, dans les manuscrits ℵ, B, C, D, et que nous les soupçonnons d'avoir été inspirées par le rationalisme et l'incrédulité.

Paragraphe troisième.

Variantes Exégétiques.

Une grande partie des 245 variantes que nous avons citées rentre dans cette catégorie. On a voulu souvent applanir des difficultés réelles ou prétendues et le moyen, qu'on a trouvé le plus simple, a été de mettre, dans le texte, ce qu'on voulait y voir.

« Beaucoup de variantes ne sont que des gloses glissées dans le texte. »

Un grand nombre des remaniements qu'a subis la fin des quatre Évangiles vient de cette préoccupation, comme nous l'avons démontré ailleurs. (Partie Pratique, Tome second, pages 469-485). L'omission si grave que commet le Codex Bezæ (D), qui supprime St Luc XXIV, 12, vient très vraisemblablement de la peine qu'un critique éprouvait à concilier cet Évangéliste avec saint Jean XX, 6-10.—

C'est encore à ces préoccupations exégétiques, que nous imputons l'omission de τὸν πρωτότοκον (Math. I, 25); de εἰκῆ (Math. V, 22); de δὶς (Marc XIV, 30): de καὶ ἀλέκτωρ ἐφώνησε (XIV, 68); de ἐκ δευτέρου (XIV, 72); l'addition de δύο (Luc, XXIII, 35); d'ἑκατόν (Luc XXIV, 13); la substitution de οἱ γονεῖς αὐτοῦ à Ἰωσὴφ καὶ ἡ μήτηρ αὐτοῦ (Luc II, 43); de « οἶνον μετὰ χολῆς » à « ὄξος μετὰ χολῆς » (Math. XXVII, 34); de ἡλίου ἐκλιπόντος à ἐσκοτίσθη ὁ ἥλιος (Luc XXIII, 45), etc, etc. Toutes ces altérations sont niaises et stupides. mais elles montrent dans quelles mains les Écritures sont quelquefois tombées et avec quelle bonne foi les scribes les ont souvent copiées.

Paragraphe quatrième.
Variantes historiques.

Nous lisons dans saint Marc II, 26 que Jésus-Christ dit un jour aux Pharisiens : « N'avez-vous pas lu ce que fit David « ἐπὶ Ἀβιάθαρ τοῦ ἀρχιερέως ?»

« Erreur historique « qu'on introduit dans « St. Marc. »

Le Sauveur fait allusion à un fait qui est raconté dans le premier livre des Rois, mais d'une manière un peu différente. D'après le I livre des Rois XXI, le héros principal de cette histoire serait le grand prêtre Achimelech, fils d'Achitop. Ce grand prêtre aurait, dans un moment de détresse, donné à David et à ses gens les pains de proposition et il lui aurait même permis de prendre l'épée de Goliath qui était déposée dans le sanctuaire. Dénoncé pour ce fait à Saül par Doëg l'Iduméen, Achimelech paya, de sa vie et de celle de ses enfants, le service qu'il avait rendu à David. Seul, Abiathar, fils d'Achimélech, échappa au massacre ordonné par Saül et devint plus tard grand prêtre et un des principaux conseillers de David. Tel est, d'après l'Ancien Testament, l'ordre des évènements. Une chose paraît certaine, c'est qu'Abiathar n'était pas grand prêtre quand le fait se passa; mais comme Abiathar le devint plus tard et comme il acquit une certaine notoriété, l'Evangile peut très bien se servir de cette expression générale : « Aux jours du grand prêtre Abiathar » ἐπὶ Ἀβιάθαρ τοῦ ἀρχιερέως. L'article τοῦ donne un peu de vague à la phrase : c'est comme si on disait : « aux jours de celui qui » devint plus tard ou qui fut et non pas qui était grand » Prêtre. » Au contraire, en retranchant l'article τοῦ, on fait disparaître cette nuance et notre Seigneur paraît dire qu'Abiathar était de fait grand Prêtre, lorsque l'évènement se passa. Ce qui est certainement faux. On voit comme la suppression d'un seul petit mot modifie profondément le sens. C'est le Vatican et le Sinaïtique qui se rendent coupables de

cette omission. Ce sont eux également qui, en compagnie de l'Ephrémitique, transforment Asa et Amon, en Asaph et Amos, c'est-à-dire, qui font de deux rois, un psalmiste et un prophète. Ailleurs encore (Actes XXV, 13), mais cette fois en compagnie du Codex Bezae, en substituant (voir n° 160) un A à un O, ils transforment un événement futur en un événement passé. Agrippa et Bérénice, au lieu de se trouver à Césarée parce qu'ils « avaient l'intention de venir saluer Festus, s'y rencontraient » parce qu'ils avaient salué Festus. Mais le contexte s'oppose à cette interprétation. Dans un autre endroit des Actes (XIX, 12) la substitution de deux lettres A et O à E et I, dans le même mot, modifie un peu le sens du passage : « On imposait (ἐπιφέρεσθαι) aux malades des suaires, des ceintures qui avaient » touché au corps de Paul ». Telle était la leçon ordinairement reçue jusqu'ici. Mais le Vatican et le Sinaïtique, d'accord cette fois avec l'Alexandrin, nous donnent la leçon suivante : « On emportait (ἀποφέρεσθαι) du corps de Paul des suaires et des ceintures sur les infirmes ».

« Erreurs historiques produites par le changement d'une seule lettre. »

On voit comme le changement d'un mot ou même d'une lettre peut quelquefois atteindre la signification du texte sacré. Nous signalerons encore les numéros 124, 153, surtout 126.

Dans ce dernier cas, le changement de deux lettres αὐτοῦ au lieu de αὐτῆς, fait de la Danseuse qui obtint la tête de saint Jean Baptiste, non plus une fille d'Hérodiade et de son premier mari, mais une fille d'Hérodiade et d'Hérode. Or, cela est contraire à ce que nous savons par Josèphe aussi bien que par l'Evangile. Cette erreur historique est patronnée par les manuscrits ℵ B D L Δ. Le groupe, on le voit, est presque complet.

« Hérodiade était-elle la fille d'Hérode ? Qu'en pensent les anciens manuscrits ? »

Est-ce que tout cela peut recommander beaucoup ces documents à notre attention ? – Nous ne le pensons pas. Mais ce qui est plus étonnant que tout ce qu'on vient de lire ce sont les renseignements que quelques manuscrits nous fournissent sur la carte géographique de la Palestine et des pays environnants. Il y a des substitutions, dans l'un ou l'autre de ces manuscrits, qui sont vraiment singulières.

Paragraphe cinquième.

Variantes Géographiques.

« La Galilée et la « Judée, dans le Si- « naïtique. »

Il semble, d'abord, que Jésus-Christ n'ait dû prêcher qu'en Judée, et c'est pourquoi on substitue le mot Judée au mot Galilée, dans plusieurs endroits (Marc I, 28; Luc I, 26). Le Sinaïtique a le privilège de ces deux substitutions, ses connaissances géographiques vont jusqu'à placer Nazareth (Luc I, 26) en Judée; le Codex Bezae pousse les siennes jusqu'à faire de la Galilée une ville (εἰς πόλιν Γαλιλαίαν)! Le Sinaïtique

« La Galilée transformée en ville par « le Codex Bezae. »

veut également que Jésus ait commencé son ministère dans les Synagogues de la Judée (Luc IV, 44), mais il est suivi cette fois par le Vatican, l'Ephrémitique et le Regius, quatre « Scholars » auxquels le « Palestine Exploration fund » a eu tort de ne pas songer, quand il s'est agi de relever la carte de la Palestine.

« Samarie tirée de « ses ruines par le « Vatican. »

Les Actes VIII, 5 nous apprennent que l'Apôtre St Philippe se mit à prêcher, en quittant Jérusalem dans UNE ville de la Samarie (εἰς πόλιν τῆς Σαμαρείας). Le Vatican fait sortir Samarie des ruines où elle repose depuis sept cents ans et veut que St Philippe ait prêché dans « la ville de Samarie (εἰς ΤΗΝ πόλιν τῆς Σαμαρείας). Le Sinaïtique — cela va de soi — renchérit sur le Vatican et fait prêcher St. Philippe dans la ville de La Césarée (εἰς ΤΗΝ πόλιν τῆς Καισαρείας),

« Césarée transformée en Province « par le Sinaïtique. »

sans doute, parce qu'il se rappelle que la ville de Césarée n'existe plus, ou bien parcequ'il transforme Césarée en Province! On voit jusqu'où peut aller le dévergondage en fait de corrections et d'altérations de textes. Voici qui est encore plus fort!

Il est raconté dans saint Marc VII, 24 que Jésus alla donner une mission sur les confins de Tyr et de Sidon (Τύρου καὶ Σιδῶνος). C'est précisément, pendant cette mission, qu'il guérit la fille de la Syrophénicienne et qu'il laissa tomber de ses lèvres

cette parole : « Je n'ai pas trouvé tant de foi en Israël » Plus loin, St Marc raconte ainsi le retour de Jésus (VII, 31) : « Sortant » des confins de Tyr et de Sidon il vint vers la mer de Galilée, à » travers la Décapole, » de telle sorte que la route que dût prendre Notre Seigneur est parfaitement définie. Jésus-Christ dût faire un grand détour, ou bien parvenu à Sidon, point extrême nord de ses courses apostoliques, il dût revenir sur ses pas et traverser de nouveau les confins de Tyr. Cela posé, voici ce que devient le verset 31 du chapitre VII de saint Marc, dans quelques anciens manuscrits : « Et de nouveau sortant des frontières de Tyr, Jésus » vint à travers Sidon, vers la mer de Galilée, à travers les » frontières de la Décapole » Et, pour faire dire cela à l'Evangile, qu'a-t-il fallu ? — Il a suffi de changer de place le mot ἦλθεν et d'ajouter le mot Διὰ ! Il n'en a pas fallu davantage. Cette façon de s'exprimer, qui est commune aux manuscrits ℵ, B, D, est aussi juste que le serait celle d'une personne qui, se trouvant à Paris, parlerait d'aller en Italie à travers la Belgique.

Après cela faut-il s'étonner que de Malte, île bien connue de la Méditerranée, on fasse Mélitine, une ville beaucoup moins connue de l'Arménie ? — Evidemment non. Il fallait presque s'y attendre. Mais c'est encore le Sinaïtique, qui se rend coupable de cette confusion ! Ce manuscrit semble avoir la spécialité de brouiller les données géographiques que présentent les livres du Nouveau Testament. Ces erreurs sont tellement grossières que C. Tischendorf, en a corrigé plusieurs sans rien dire (Actes VIII, 5) et qu'il a abandonné, dans plusieurs endroits, sa principale autorité, sans prendre la peine d'en prévenir. De là vient qu'il ne faut faire usage de la petite édition que ce savant a donnée du Sinaïtique qu'avec la plus grande discrétion. Il eut été certainement, et plus honnête et plus utile, de réimprimer le manuscrit tel quel, avec toutes ses fautes et toutes ses erreurs. On aurait su au moins à quoi s'en tenir ; et, en le lisant, tout le monde aurait pu se former rapidement une

« Malte devient Mélitine. »

opinion.

Paragraphe sixième.

Résumé.

Et maintenant jetons un coup d'œil en arrière :

« Conclusion qui s'impose. »

Un homme de bonne foi et de bon sens, qui pèsera les cinq catégories de variantes que nous venons d'énumérer, pourra-t-il hésiter à condamner ces manuscrits comme mauvais ? Pourra-t-il refuser de reconnaître que ces documents ont été retouchés à chaque ligne et non pas seulement à chaque page, et, cela volontairement, sciemment, peut-être même avec des intentions coupables ?– Mais si ces anciens manuscrits portent tous la trace évidente et palpable des retouches et des altérations, peut-on se fier à eux ? Doit-on les placer en première ligne parmi les sources dont il faut se servir pour éditer le texte du Nouveau Testament ?– Évidemment ce serait sottise que de le prétendre.

Et cependant les erreurs dogmatiques, morales, exégétiques, historiques et géographiques ne sont rien comparées aux nombreuses sottises et bévues, qui défigurent les pages de ces manuscrits.

« Comme le changement d'une lettre et d'un mot altèrent quelquefois le sens de l'Évangile. »

Il est un fait qu'on ne soupçonne pas communément et que les 245 variantes citées plus haut suffisent à mettre en lumière, c'est la différence radicale que le changement d'un mot, même d'une lettre, peut établir entre deux textes. Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sont pleins d'altérations qui ne sont pas dues à d'autres causes. On n'a qu'à parcourir la liste des substitutions pour s'en apercevoir immédiatement. Nous recommandons en particulier, l'étude des numéros 109 (Ἀσάφ au lieu de Ἀσά), 110 (Ἀμώς au lieu de ἈμώΝ), 111 (ΓένΕσις au lieu de ΓένΝΗσις), 114 (σοῦ au lieu de ὑμῶν), 116 (τι au lieu de ὅτι), 117 (ἑτΈροις au lieu de ἑΤΑΙροις), 120, 125, 126 (αὐΤΟῦ au lieu de αὐτῆC), 132 (ἀναβάς au lieu de ἀναβΟΗCας), 150 (Ἡμέτερον au lieu de Ὑμέτερον), 151, (αὐτῷ au lieu de αὐτῶΝ), 154 (ὅτΙ au lieu de ὅτΕ),

170 (αὐτόν au lieu de ἑαυτόν), etc, etc..

Il est donc évident, et évident de la dernière évidence, que le texte contenu dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, n'est pas seulement médiocre, mais qu'il est mauvais et très mauvais.

Chapitre cinquième.

Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ont-ils été tous altérés au même degré?

Il est un point de vue sur lequel nous devons insister particulièrement dans cette étude, parce qu'on y fait généralement peu d'attention. On suppose presque toujours, que le « Texte Reçu » représenté par les manuscrits modernes, est mis en opposition avec un autre texte contenu dans les plus anciens manuscrits onciaux ; mais c'est là une opinion tout-à-fait erronée. Ce ne sont pas deux textes différents, qui sont mis en opposition ; c'est d'un côté un texte unique, uniforme, qui est partout le même à quelques légères variantes près, et c'est de l'autre une série de textes, série qui comprend autant d'unités et de formes différentes qu'il y a de manuscrits. Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ne contiennent pas le même texte, mais des textes très différents les uns des autres. Par conséquent, ce n'est pas un texte unique, mais une collection de textes qu'on oppose au Texte traditionnel.

« Classification des manuscrits ℵ, A B, C, D, par rang d'altération ou de méchanceté. »

On ne saurait trop insister là-dessus, parce que tout le monde est porté à se faire illusion.

Mais si le problème doit être posé ainsi : « Entre un texte unique, contenu dans 98 manuscrits sur 100, et 20 textes différents contenus chacun dans un manuscrit, quel est celui qu'il faut choisir », on voit que le choix devient singulièrement facile.

Ce n'est pas encore tout : Le seul point sur lequel les manuscrits anciens sont d'accord, c'est lorsqu'ils rapportent le « Texte Reçu. » Partout ailleurs, ils sont en contradiction les uns avec les autres. Ils diffèrent donc d'autant plus entre eux, que le Texte

traditionnel a été plus ou moins altéré. Il s'agit de savoir, si on peut les classifier, en ne tenant compte que des altérations, qu'ils ont subies, et si on peut reconnaître en eux divers degrés de perversité et de malice. — Or, il n'y a pas de doute qu'il ne soit possible de classer les anciens manuscrits de cette manière.

Il suffit d'en parcourir dix pages, pour être fixé là-dessus. On est même fixé, avant d'arriver à la dixième page. Pour les classer par rang de perversité et de malice nous nous contenterons de faire appel aux passages dont nous avons parlé précédemment, à savoir, à Marc I, 1-13; I, 18-30; II, 1-12, et aux 245 variantes que nous avons rapportées plus haut (pages 48).

« Le Codex Bezae « occupe une place à « part. »

Il est bien évident que le Codex Bezae (D) occupe une place à part. Il supprime, transpose, paraphrase et ajoute, dans des proportions qui défient toute comparaison. On aurait du mal à trouver un seul verset qui ne contint pas quelque variante.

« Ensuite viennent « le Vatican et le Si- « naïtique. »

Après le Codex Bezae viennent les manuscrits Vatican (B) et Sinaïtique (ℵ), qui, tous les deux, se suivent d'assez près, mais qui cependant diffèrent en bien des endroits l'un de l'autre. Dans les 245 variantes que nous avons rapportées. Le Vatican et le Sinaïtique ont 39 leçons propres à eux deux; mais, de plus, quelques-unes de ces leçons offrent des caractères bien singuliers. Ainsi, tous les deux omettent: εἰκῇ (Math. V, 22), τοῦ θεοῦ (Math. VI. 33), ἰσχυρόν (Math. XIV, 30); Math. XVI. 3; XVII, 21; τοῦ (Marc II, 26); καὶ νηστείᾳ (Marc IX, 29), ἰδίᾳ (Actes I, 19); tous les deux lisent περιελοντες au lieu de περιελθόντες (Actes, XXVIII, 13), Διέρχομαι au lieu de ἔρχωμαι (Jean IV, 15), etc, etc.. — Voir les numéros 91, 93, 94. 98, 114, 120, 125, etc. — Ces leçons sont d'une telle nature qu'il n'est pas possible d'admettre que ces deux documents soient complètement étrangers l'un à l'autre. Ils dérivent évidemment d'un même original, d'un original très corrompu auquel leurs éditeurs respectifs ont ajouté leurs erreurs particulières. Le fait est certain. Le Sinaïtique a 36 leçons propres à lui sur les 245, tandis que le Vatican n'en a que 15. Le Sinaïtique revendique en propre

les erreurs géographiques, les suppressions dans saint Marc XIV, 30, 68, 72 et quelques autres qui sont très significatives. Le Vatican a aussi quelques leçons propres, qui ne manquent pas d'éloquence. Cependant il est certain qu'il est moins dépravé que le Sinaïtique.

Après ces deux manuscrits vient l'Éphrémitique (C); et enfin, loin, très loin derrière eux, arrive l'Alexandrin (A).

> « Puis arrivent l'Éphrémitique et l'Alexandrin. »

C'est de tous les anciens manuscrits celui qui se rapproche le plus du Texte Reçu, souvent on ne trouve aucune différence entre lui et le Texte Traditionnel. Quelquefois cependant il se laisse entraîner à conspirer avec les autres, et patronne de perverses leçons. Il lui arrive même, de loin en loin, de soutenir, seul, des variantes qui sont certainement fausses, des variantes qui portent gravée au front la preuve de leur origine illégitime. C'est lui, par exemple, qui dans St Luc XXIV, 41, lit ὅτι ἀπιστούντων αὐτῶ au lieu de αὐτῶν; dans St Jean XIX, 40, σῶμα τοῦ θεοῦ au lieu de σῶμα τοῦ Ἰησοῦ; dans la première Épître de Jean IV, 19, ἀγαπῶμεν ὅτι ὁ θεός, au lieu de ἀγαπῶμεν αὐτὸν ὅτι αὐτός κ.τ.ε. — Cependant, les cas où le manuscrit A s'écarte du Texte Reçu sont rares comparés surtout aux étranges leçons du Codex Bezae (D), du Vatican (B) et du Sinaïtique (ℵ).

Il est donc relativement facile de classer ces manuscrits, non point par ordre de bonté, car ils ne sont pas bons, mais par ordre de perversité. Il est évident qu'ils se succèdent dans l'ordre suivant: D, ℵ, B, C, A.

Chapitre sixième.

Quel usage peut-on faire de ces manuscrits?

Après ce qui précède, il faudrait conclure, ce semble, que les manuscrits ℵ, A, B, C, D ne peuvent rendre aucun service, dans l'Étude du Nouveau Testament et qu'il n'y a qu'une chose à faire, à savoir, de les mettre de côté, comme un

> « Conclusion qu'il faudrait, ce semble, tirer. »

objet de pure curiosité. Cependant, ce serait pousser les choses un peu loin et passer d'un extrême à l'extrême opposé.

Il est très certain qu'on a eu grand tort, pendant les derniers cinquante ans, de prendre l'un ou l'autre de ces manuscrits comme base d'une édition du Nouveau Testament. On ne doit jamais s'appuyer sur des documents, qui ont été évidemment altérés, lorsqu'ils sont en contradiction avec tous les autres. A ce point de vue, Lachmann, Trégelles et Tischendorf, dans ses premiers travaux, se sont certainement trompés en choisissant le manuscrit Vatican comme fondement de leurs éditions. Tischendorf s'est trompé davantage encore en construisant sa huitième édition d'après le Sinaïtique. Messieurs Hort et Westcott ne sont pas plus heureux en accordant leurs faveurs au Vatican, à l'exclusion du Sinaïtique et de tous les autres manuscrits. Cela est certain et on pourrait presque ajouter que c'est évident, tant la méthode suivie par ces critiques est irrationnelle et contraire aux lois du simple bon sens. Mettre, d'une part, à l'index toutes les autorités connues, respectables et respectées jusqu'ici, Pères, Versions, manuscrits, tradition chrétienne, et, de l'autre, se ployer aux caprices de documents anonymes, qui viennent on ne sait d'où, qui ont été mis au jour par on ne sait qui, et qui sont évidemment altérés en mille endroits — « verum non est quod variat », — c'est presque de la folie! On ne vit jamais infatuation pareille! Aussi, est-il bien clair que la mode passera; car elle ne peut pas durer. Du jour où les hommes éclairés comprendront bien les données du problème, du jour où ils saisiront bien la façon arbitraire dont on le résout depuis cinquante ans, c'en sera fait des théories critiques de Hort, Westcott, Tischendorf, Trégelles et Lachmann.

Si l'engouement dure encore, c'est parce que le problème est de ceux que peu de personnes aiment à examiner par elles-mêmes, et qu'elles préfèrent résoudre par voie d'autorité.

« Ces manuscrits « peuvent cepen- Mais si on ne doit point se servir de ces manuscrits comme base d'une édition critique du Nouveau Testament, on peut ce-

pendant les employer quelquefois très utilement. Ainsi :

Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, nous rendent un service immense, celui de nous faire constater pièces en mains qu'il y a eu autrefois des écoles de critiques, qui altéraient de propos délibéré les Saintes Ecritures. Nous savions bien déjà cela par les Pères : St Irénée, Clément d'Alexandrie, St Denys de Corinthe, Caius de Rome, Tertullien, Origènes, Eusèbe, saint Jérôme, saint Augustin, etc., nous disent bien que les anciens hérétiques mutilaient les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais on est porté à taxer leur langage d'exagération et voilà pourquoi on a rejeté quelquefois leurs assertions comme inexactes et dénuées de fondement. En tout cas, si on comprend que les anciens hérétiques rejetassent en bloc tout ou partie des Saintes Ecritures, on comprend moins qu'ils s'acharnassent à la dépecer et à la découper en morceaux. Ce procédé sort tellement de nos habitudes que, malgré les assertions de Tertullien, nous nous refusons à y croire. Et cependant, saint Epiphane nous dit que les Ecritures mutilées par certains hérétiques ressemblent à un vêtement dévoré par la teigne et les vers. Ἱματίου ὑπὸ πολλῶν σητων βεβρωμένου (Patrol. Grecq. Tome XLI col. 709, D). Or, ce que saint Epiphane nous dit et ce dont nous serions portés à douter malgré ses affirmations, nous le voyons réalisé dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D. Nous avons là des textes des IV, V, VIe siècles, qui répondent bien à cette description : omissions, additions, transpositions, substitutions, modifications, font réellement de ces manuscrits une espèce de vêtement dévoré par les vers.

« dont rendre quelques services. »
« Ils nous font connaître une ancienne école de critiques qui altéraient les Ecritures de propos délibéré. »

Il n'y a donc plus moyen de nier la vérité de ce qu'affirment les Pères, ni de taxer leurs dires d'exagérations. Nous avons encore sous les yeux et entre les mains, des spécimens de cette perverse critique.

De plus, comme ces cinq spécimens diffèrent notablement les uns des autres, nous pouvons affirmer qu'ils émanent, non pas d'une ou de deux personnes, mais d'un grand nombre. En d'autres termes, il a existé dans l'antiquité, au quatrième et au

cinquième siècles, des critiques hardis, qui ont fait école et dont les œuvres reproduites par les copistes se sont conservées jusqu'à nous. Pour se rendre compte de toutes les dépravations de ces manuscrits, il ne suffit pas de supposer un seul homme, il faut en admettre plusieurs, peut-être même un grand nombre.

Or, c'est là un des faits les plus importants à établir dans dans l'étude critique du Nouveau Testament. Les manuscrits ℵ, A, B, C, D ne nous rendraient-ils pas d'autre service que c'en serait un d'assez grand pour nous les faire estimer. Mais ce n'est pas tout ce que nous pouvons leur demander. En effet, si, comme guides, ils sont nuls; puisque, au lieu de nous mettre sur la bonne voie, ils nous jettent dans la mauvaise, quatre-vingt-dix neuf fois sur cent, ils sont cependant très utiles comme instruments de contrôle; car ils nous aident, à nous assurer de la bonté ou de la fausseté d'une leçon, et quelquefois, souvent même, ils nous permettent de dire sûrement: « celle leçon est bonne, celle-ci est mauvaise. »

« Ils peuvent aussi « nous servir à contrôler de bonnes ou « de mauvaises leçons. »

On a du remarquer, en effet, qu'il est très rare que ces cinq manuscrits anciens soient d'accord, et même lorsqu'ils sont d'accord pour patronner une leçon de préférence à une autre, il n'y a qu'à recourir au contexte pour les voir aussitôt se jeter dans des chemins de traverse et adopter chacun une voie différente. Il est rare, par suite, que le « Texte Reçu » n'ait pas pour lui l'un ou l'autre de ces cinq manuscrits, généralement l'Alexandrin (A), assez souvent l'Ephrémitique (C), quelquefois le Codex Bezæ (D). Il n'y a pas enfin jusqu'au Vatican et au Sinaïtique, qui, à certains moments donnés, ne prennent à tâche de déjouer réciproquement leurs conspirations. Lorsque tous ces manuscrits sont partagés et que chacun diverge, ainsi que cela arrive fréquemment, il devient facile de décider avec le secours des Pères et des Versions. Lorsque deux ou trois conspirent contre les autres et contre le Texte Reçu, la décision n'est pas, non plus, très difficile à prendre. Il est rare enfin, très rare, que la confrontation de ces manuscrits ne montre pas clairement le parti qu'il faut suivre. En faisant appel aux Versions et aux Pères, on se

leur moindre embarras, et, s'il survit quelques doutes, ces doutes ne sont jamais grands.

Si, d'ailleurs, la plupart des divergences qui existent entre ces manuscrits viennent de ce que leurs éditeurs ont compulsé les œuvres des Pères plutôt que les anciens documents, on ne peut guère hésiter à se prononcer en faveur du Texte Reçu, lorsqu'ils ne sont pas tous d'accord. On sait, en effet, pourquoi l'un ou l'autre s'écarte du Texte traditionnel et le défaut d'entente entre eux démontre la fausseté de leurs leçons. Il ne peut y avoir réellement de difficulté que lorsqu'ils s'entendent tous pour rejeter la leçon du texte traditionnel, car on peut supposer qu'il y a plusieurs Pères derrière eux. Si on peut même démontrer que tous ont puisé leur unique leçon dans un seul auteur, par exemple, dans Origènes, on peut et quelquefois on doit préférer le texte traditionnel à leur texte particulier. Rien n'est plus fréquent, en effet, que de voir les Pères, et, en particulier, Origènes fournir des leçons qui n'ont aucune existence réelle. L'origine bien connue de ces manuscrits empêche qu'on attache à leur déposition l'importance qu'on attache à celle d'autres documents.

Chapitre septième.

(Chapitre supplémentaire)

De quelques manuscrits Latins et Syriaques ressemblant à ℵ, A, B, C, D.

Le fait que nous venons de constater, en étudiant les manuscrits ℵ A B, C, D, est très important et très curieux. Il y a eu autrefois en particulier, dans les premiers siècles, des critiques qui ont passé leur vie à modifier le texte des Saintes Écritures, dans les détails aussi bien que dans l'ensemble, qui les ont attaqués avec le stylet aussi bien qu'avec la massue, ainsi que s'exprimait Tertullien, à propos de Marcion, et ces critiques ont fait école. Nous possédons encore quelques-unes de leurs œuvres, plusieurs de leurs manuscrits ont échappé aux ravages.

« Étonnement que « cause en général, « l'existence de ma- « nuscrits comme ℵ, A, B, C, D »

du temps. En lui-même, ce fait n'a rien d'étonnant: on devait presque s'y attendre. Et cependant, on est, en général, très surpris lorsqu'on entend dire que les plus anciens manuscrits renferment un texte très différent du texte traditionnel. On a quelque peine à le croire et on se demande, si ce texte ne serait pas, après tout, meilleur que celui que nous avons.

Une légère connaissance de l'histoire ecclésiastique, surtout de l'histoire ecclésiastique des premiers siècles, nous ferait tirer d'autres conclusions, mais qui est-ce qui se préoccupe d'étudier à fond l'histoire ecclésiastique et surtout l'histoire ecclésiastique des premiers siècles?

On raisonne par suite avec les idées de son temps et on applique à l'antiquité les règles qui régissent notre époque. Il y a longtemps que les Écritures sont en possession de l'esprit chrétien. Elles le dominent, et personne ne songe à leur disputer l'empire, ou, en tout cas, à leur faire cette guerre de détail, dont nous venons de parler. On cite la Sainte Écriture exactement, scrupuleusement, sans y rien ajouter et sans y rien changer; mais il n'en était pas ainsi aux premiers siècles.

« On trouve des manuscrits semblables en d'autres langues, en Latin, en Syriaque, peut-être en Arménien. — »

Il suffit donc de réfléchir un instant pour voir que l'existence des manuscrits grecs ℵ, A, B, C, D, n'a rien d'étonnant en elle-même. Il n'est pas étonnant, non plus, qu'on trouve, en d'autres langues, en Syriaque, en Copte, en Arménien et en Latin, des manuscrits, en plus ou moins grand nombre, qui présentent les mêmes caractères que ceux dont nous parlons. Les plaintes de saint Jérôme et de saint Augustin, vers la fin du quatrième siècle, suffiraient pour nous le faire soupçonner. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que, parmi les manuscrits latins, les plus anciens, le Codex Vercellensis (a) et le Codex Veronensis (b) reproduisent en partie le type général des manuscrits ℵ, A, B, C, D. Chez les Syriens, on n'a trouvé jusqu'à ce jour que le manuscrit Cureton. Pour ce qui est des Arméniens, s'ils n'ont pas connu de texte aussi altéré que celui qui est renfermé dans ℵ, A, B, C, D, ils ont cependant eu des manuscrits qui présentent des

variantes notables. Quant aux Coptes, personne n'ignore que leurs versions s'écartent en quelques endroits des leçons ordinairement reçues.

C'est précisément pour donner une idée des ressemblances et des différences de tous ces textes que nous avons dressé le tableau suivant. — Les manuscrits latins sont indiqués par les lettres que les savants leur ont assignées: a (Vercellensis), b (Veronensis), c (Colbertinus), d (Version latine du Codex Bezae), f (Brixianus). — La lettre V qu'on rencontrera quelquefois dans les colonnes, annonce que le manuscrit est mutilé, les traits --- signifient qu'il n'est pas possible de savoir ce que les manuscrits (a, b, c, d, f) pensent de telle ou telle leçon. — Les lettres a, b, c, d, f marquées d'un petit trait (-) au dessous indiquent que les manuscrits ne sont qu'à moitié favorables ou défavorables. —

« On va s'occuper des manuscrits latins et du manuscrit Cureton. »

Nous avons aussi accordé, dans ces Tableaux, une place au célèbre manuscrit Cureton et écrit dans les colonnes qui lui appartiennent les lettres p (pour) ou c (contre), suivant qu'il est pour ou contre les leçons citées plus haut. V indique les lacunes que ce manuscrit renferme. —

Tableau comparé

des 245 variantes citées plus haut et des manuscrits latins ou Syriens.

	Pour						Contre							Pour						Contre					
	a	b	c	d	f	Cureton	a	b	c	d	f	Cureton		a	b	c	d	f	Cureton	a	b	c	d	f	Cureton
1	a	b	c	"	"	p	"	"	"	d	f	.	7	a̲	b̲	c̲	v̲	"	"	"	.	c̲	v̲	f	c
2	"	"	"	.	"	"	a	b	c	d	f	c	8	.	"	"	v̲	.	p	a	b	c	v̲	f	c
3	a	b	.	d	.	.	"	"	c	.	f	c	9	a	b	"	v̲	.	p	"	"	c	v̲	f	c
4	a	b			.	p	.		c	d	f	"	10	a	b	c	v̲	.	p	.	"	"	v̲	f	c
5	a	b	.	.	.	p	"	"	c	d	f	.	11	.	b	c	v̲	.	p	a	.	.	v̲	.	.
6	"	"	"	d̲	.	p	a	b	c	d̲	f	.	12	"	"	"	"	"	p	a	b	c	d	f	.

	Pour						Contre					
	a	b	c	d	f	Cureton	a	b	c	d	f	Cureton
13	"	"	"	"	"	"	a	b	c	d	f	c
14	"	"	"	"	"	p	a	b	c	d	f	"
15	"	"	"	"	"	p	a	b	c	d	f	"
16	"	"	"	"	"	"	a	b	c	d	f	c
17	a	b	"	d	f	p		"	c	"	"	"
18	a	"	"	d	"	"		b	c	"	f	c
19	"		"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
20	"	b	"	—	"	v	a	"	c	—	f	v
21	"	"			"	v	a	b	c	d	f	v
22	a	b	c	d	"	v	"	"	"	"	f	v
23	a	b		d	"	v	"	"	c	"	f	v
24					"	v	a	b	c	d	f	v
25	"	b		d	"	v	a	"	c	"	f	v
26	"		"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
27	"				"	v	a	b	c	d	f	v
28	"				"	v	a	b	c	d	f	v
29	"				"	v	a	b	c	d	f	v
30	"		"		"	v	a	b	c	d	f	v
31	"			"	"	v	a	b	c	d	f	v
32	"	b	c	d	f	v	a	"	"	"	"	v
33	"		"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
34	a	v	c	d	f	v	"	v	"	"	"	v
35	a	v	c	d	"	v	"	v	"	"	f	v
36	"	v	c		"	v	a	v	"	d	f	v
37	"	v	c	d	v	v	a	v	"	d	v	v
38	v	v	"	d	v	v	v	v	c	"	v	v
39	v	v	"	"	v	v	v	v	c	d	v	v
40	v	v	"	"	v	"	v	v	c	d	v	c
41	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
42	a	b	c	d	"	v	"	"	"	"	f	v
43	a	"	"	d	"	v	"	b	c	"	f	v

	Pour						Contre					
	a	b	c	d	f	Cureton	a	b	c	d	f	Cureton
44	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
45	a	b	"	"	"	v	"	"	c	d	f	v
46	a	b	c	d	f	v	"	"	"	"	"	v
47	"	b	c	"	"	v	a	"	"	d	f	v
48		"	"	"	"	"	a	b	c	d	f	c
49	"	"	"	"	"	"	a	b	c	d	f	c
50	a	b	c	d	"	"	"	"	"	"	f	c
51	"	"	"	d	"	p	a	b	c	"	f	"
52	"	"	"	"	"	p	a	b	c	d	f	"
53	a	b	"	d	"	p	"	"	c	"	f	"
54	"	"	"	"	f	"	a	b	c	d	"	c
55		b	"	"	"	"	a	"	c	d	f	c
56	a	b	"	d	"	"	"	"	c	"	f	c
57	a	"	"	"	"	p	"	b	"	d	f	"
58	a	"	"	d	"	"	"	b	c	"	f	c
59	a	b	"	d	"	"	"	"	c	"	f	c
60	a	b	c	d	"	"	"	"	"	"	f	c
61	a	b	"	d	"	"	"	"	c	"	f	c
62	a	b	"	d	"	"	"	"	c	"	f	c
63	a	b	"	d	"	p	"	"	c	"	f	"
64	"	"	"	d	"	"	a	b	c	"	f	c
65	a	b	"	d	"	v	"	"	c	"	f	v
66	"	"	"	v	"	"	a	b	c	v	f	c
67	"	"	"	d	f	p	a	b	c	d	f	"
68	a	b	"	d	f	p	"	"	d	"	"	"
69	"	b	"	"	"	"	a	"	c	d	f	"
76	a	b	c	d	f	p	"	"	"	"	"	"
77	a	"	"	"	f	p	"	b	c	d	"	"
78	"	"	"	"	"	"	a	b	c	d	f	c
79	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
80		"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v

	Pour a	Pour b	Pour c	Pour d	Pour f	Curaton	Contre a	Contre b	Contre c	Contre d	Contre f	Curaton
81	.	.	c	.	.	v	a	b	.	d	f	v
82	a	b	c	d	f	v	"	.	"	"	.	v
83	a	.	.	d	.	p	"	b	.	"	f	.
84	.	.	.	d	.	.	a	b	c	"	f	c
85	a	b	"	d	f	p	.	.	c	.	"	.
86	.	v	.	"	.	.	a	v	c	d	f	c
87	a	b	.	d	.	.	.	.	c	.	f	c
88	.		"	.	.	"	a	b	c	.	f	c
89	—	—		"	—	.	—	—	c	d	—	c
90	a	b	c	"	.	v	.	"	.	d	f	v
91	—	—	—	.	—	v	—	—	—	d	—	v
92	"	.	.	d	.	v	a	b	c	.	f	v
93	.	.	c	.	f	v	a	b	.	d	"	.
94	"	.	.	.	"	v	a	b	c	d	f	v
95		b	c	d		v	a	.	"	.	f	v
103	—	—	c	d	.	v	—	—		v	f	v
104	.	.	"	"		v	a	b	c	d	f	v
105	.		"	"	.	.	a	b	c	d	f	c
106	?	v	—	.	.	.	?	v	—	d	f	c
107	a	.	.	"	.	.	"	b	c	d	f	c
108	"	.	.	v	.	v	a	b	c	v	f	v
109		d	.	v	.	.	a	d	c	v	f	c
110	"	d	.	v	f	.	"	d	c	v	"	c
111	.	"	.	.	"	"	a	b	c	d	f	c
112		"	"	"	"	.	a	b	c	d	f	c
113	a	b	c	.	.	.	.	"	.	d	f	c
114	a	b	c	v	.	"	"	.	"	v	f	c
115	?	?	c	v	f	.	?	c	"	d		c
116	a	b	c	v	f	p	.	"	.	v	"	"
117	"	.	.	d	.	.	a	b	c	.	f	c
118	a	b	c	d	"	p	"	"	"	.	f	.

	Pour a	Pour b	Pour c	Pour d	Pour f	Curaton	Contre a	Contre b	Contre c	Contre d	Contre f	Curaton
119	a	b	"	d	f	"	"	.	c	"	"	"
120	a	b	"	d	f	"	"	.	c	"	"	"
121	a	b	"	d	"	p	"	"	c	"	f	"
122	—	—	"	.	"	.	—	—	c	d	f	c
123	a	b	.	d	"	.	"	"	c	"	f	c
124	"	"	"	"	.	v	a	b	c	d	f	v
125	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
126	.	"	"	d	.	v	a	b	c	.	f	v
127	.	"	"	"	.	v	a	b	c	d	f	v
128			"	.	.	v	a	b	c	d	f	v
129	.	v		"	"	v	a	v	c	d	f	v
130	"	v	"	"	.	v	a	v	c	d	f	v
131	.	v	"	"	"	v	a	v	c	d	f	v
132	v	v	c	d	v	v	v	v	.	"	d	v
133		"	"	"	.	v	a	b	c	d	f	v
134	a	b	c	d	f	v	.	"	.	"	"	v
135	a	"	.	d	"	v	"	b	c	"	f	v
136	a	b	c	d	"	v	"	"	"	"	f	v
137	a	b	"	d	"	v	"	"	c	"	f	v
138	"	.								d	f	.
139	a	b	—	d	f	.	"	"	—	"	"	.
140	"	"	"	.	"	"	a	b	c	d	f	.
141	.	"	"	d	"	"	a	b	c	.	f	.
142	"	"	.	"	"	p	a	b	c	d	f	"
143	a	b	.	.	.	p	"	"	c	d	f	.
144	a	b	"	.	"	.	.	"	c	d	f	.
145	?	b	.	d	"	"	?	.	c	.	f	.
146	c	c	"	d	"	.	o	o	c	"	f	.
147	o	o	"	"	.	"	o	o	c	"	f	.
148	c	o	c	d	.	.	o	o	"	"	f	.
149	.	.	"	d	"	p	a	b	c	"	f	

	Pour						Contre					
	a	b	c	d	f	Cureton	a	b	c	d	f	Cureton
150	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
151	"	"	"	"	"	"	a	b	c	d	f	e
152	"	"	"	v̲	"	p	a	b	c	v̲	f	"
153	a̲	b̲	"	"	"	v	"	"	c	d	f	v
154	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
155	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
156	"	"	"	"	.	v	a	b	c	d	f	v
157	"	"	"	d	"	v	a	b	c	"	f	v
158	"	"	"	d	"	v	a	b	c	"	f	v
175	d̲	b	.	"	"	p	d	"	c	d	f	"
176	"	"	"	"	"	"	a	b	c	d	f	c
177	"	"	"	"	"	"	a	b	c	d	f	"
178	"	b̲	"	"	"	"	a	b̲	c	d	f	c
179	"	"	c	"	"	p	a	b	"	d	f	.
180	"	"	"	d̲	"	"	a	b	c	d̲	f	c
181	a	b	"	d	"	v	.	"	c	"	f	v
182	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
183	d	"	"	"	"	v	v	b	c	d	f	v
184	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
185	"	"	"	.	"	v	a	l	c	d̲	f	v
186	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
187	"	"	"	"	"	v	a	l	c	d	f	v
188	"	"	"	d	"	v	a	b	c	"	f	v
189	"	"	c̲	"	"	v	a	l	"	d	f	v
190	"	"	"	d	"	v	a	l	c	"	f	v
191	.	"	"	d̲	"	v	a	b	c	"	f	v
192	"	"	"	d	.	v	a	b	c	d	f	v
193	—	v̲	—	d	—	v	—	v	—	"	—	v
194	—	v̲	—	—	—	v	—	v	—	—	—	v
195	"	v̲	c	"	d̲	v	a	v̲	"	d	v̲	v
196	v̲	v̲	"	.	v̲	v	v̲	v̲	c	d	v̲	v

	Pour						Contre					
	a	b	c	d	f	Cureton	a	b	c	d	f	Cureton
197	v̲	v̲	"	d	v̲	v	v̲	v̲	c	.	v̲	v
198	"	"	"	"	"	v	a	b̲	c	d	f	v
199	"	"	"	d	"	v	a	b	c	"	f	v
200	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
201	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
202	"	"	"	d	"	v	a	b̲	c	d	f̲	v
203	.	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
204	a	"	"	d	f	v	"	b	c	"	"	v
205	"	"	"	"	"	v	a	b	c	d	f	v
206	a	"	"	d	"	p	"	b	.	"	f	v
207	v̲	"	"	"	"	.	d̲	b	c	d	f	c
208	"	"	"	"	"	p	a	b	c	d	f	"
209	"	"	"	"	f	"	a	b	c	d	f	c
210	a	"	"	d	"	p	"	b	c	"	f	"
211	a̲	b̲	"	d	f̲	"	a̲	b̲	c̲	"	f	.
212	a	"	"	"	.	"	.	b	c	d	f	"
213	"	"	"	d	.	.	a	b	c	"	f	.
214	a	.	"	.	.	.	a	b	c	d	f	"
215	a	b	c	"	"	p	"	"	.	d	f	"
216	a	b	c	v	f	p	.	"	"	v̲	"	"
217	"	"	"	v̲	"	"	a	b	c	v	f	c
218	a	b	"	v̲	"	v	"	"	c	v̲	f	v
219	"	"	"	d	"	"	a	b	c	"	f	.
220	"	"	"	"	"	"	a	b	c	d	f	.
221	a	b	c	d	"	p	"	"	"	"	f	"
222	"	"	"	"	f	.	a	b	c	d	"	.
223	—	—	c	.	—	.	—	—	"	d̲	—	c
224	—	—	—	"	—	v	—	—	—	d	—	v
225	"	"	"	d̲	"	v	a	b	c	d̲	f	v
226	—	—	—	d̲	—	v	—	—	—	d	—	v
227	"	"	c	.	"	v	a	b	.	d	f	v

	Pour						Contre					
	a	b	c	d	f	Curston	a	b	c	d	f	Curston
228	,	.	,	"	"	v	a	b	c	d	f	v
229	.	"	.	"	"	v	a	b	c	"	f	v
230	a	b	"	"	f	v	.	"	c	d	"	v
231	a	.	,	"	"	v	"	b	c	d	f	v
232	.	b	c	d	f	v	a	"	"	"	"	v
233	"	"	.	,	.	v	a	b	c	d̲	f	v
234	a	b	c	v̲	"	v	"	"	"	v	f	v
235	"	"	"	v̲	f	v	a	b	c	v̲	f	v
236	"	"	"	v̲	f	v	a	b	c	v̲	,	v
237	"	"	"	"	,	v	a	b	c	d	f	v
238	"	"	"	d	"	v	a	b	c	"	f	v
239	a	b	c	"	f	v	"	"	"	d	"	v

« Conclusions qu'on peut tirer des Tableaux ci-dessus. »

Un simple coup d'œil jeté sur le Tableau précédent suffit pour nous révéler un fait assez curieux, un fait qu'il eût été possible de soupçonner à priori, mais qu'on est heureux de constater en réalité : c'est qu'il a existé, chez les Latins, des manuscrits comme ceux que nous rencontrions chez les Grecs, à savoir une catégorie de manuscrits dont les leçons sont assez étranges et dont le texte est particulièrement corrompu. St Jérôme nous apprend bien l'existence de ces manuscrits dans sa lettre à Damase, mais nous possédons encore quelques spécimens de ces éditions de l'ancienne Vulgate qu'il condamnait. Ecco, par exemple, le Codex Vercellensis (a) et le Codex Veronensis (b), les deux plus anciens manuscrits de la Vulgate Antehiéronymienne que l'on croit posséder. On trouve, dans ces manuscrits un assez grand nombre des omissions, des additions et des substitutions qui défigurent le Vatican et le Sinaïtique. Le Brixianus (f), au contraire, s'écarte considérablement des manuscrits précédents, et, entre les deux, vient se placer le Codex Colbertinus (c), qui occupe, parmi les manuscrits latins, la même position que l'Ephraemiticus (C), parmi les manuscrits grecs. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la Version latine (d) du Codex Bezae (D) suit, en général, le texte grec du même manuscrit et présente les mêmes omissions, surtout les interpolations singulières, qui ont rendu ce document justement célèbre, mais pas aussi célèbre en-

ces qu'il mérite de le devenir. C'est certainement une curiosité et une curiosité rare qu'un pareil manuscrit ! On a le droit de demander comment on a pu arriver à produire une semblable édition de l'Evangile ! C'est stupéfiant ! Les idées généralement reçues sur la transmission du texte ne tiennent pas longtemps devant la lecture d'un volume comme celui-là !

Mais, si un coup d'oeil jeté sur le Tableau ci-dessus suffit pour inspirer les réflexions qu'on vient de lire, l'étude attentive et comparée des deux Tableaux (pages 48-60 et 87) met, de plus en plus, en relief les conclusions que nous avons tirées précédemment et permet de constater, non seulement que tous ces manuscrits ont été altérés volontairement, mais qu'ils appartiennent encore tous, quoique à divers degrés, à la même famille.

« Les mêmes réflex-
« ions s'appliquent
« au manuscrit Cure-
« ton. »

Les réflexions que nous venons de faire s'appliquent, dans leur ensemble, au célèbre manuscrit découvert par le chanoine Cureton. Ce manuscrit appartient à la même catégorie que le Vercellensis, le Veronensis, et les manuscrits ℵ, A, B, C, D. Sur les 245 leçons rapportées plus haut, 102 seulement existent aujourd'hui dans les fragments de cette version qui nous sont parvenus. Et de ces 102 leçons, il y en a 38 où le manuscrit Cureton est pour et 55 où il est contre celui ou ceux des anciens manuscrits qui nous ont fourni nos variantes. Il y a, chez lui, des additions, des omissions et des substitutions qui sont singulières ainsi que nous l'avons montré ailleurs. Dans St. Jean I, 18, il porte ὁ μονογενὴς υἱός (ܝܚܝܕܝܐ ܒܪܐ ܗܘ) dans St. Jean I, 28; Βειθαβαρᾶ (ܒܝܬ ܥܒܪܐ), οὗτός ἐστιν ὁ ἐκλεκτὸς θεοῦ (& ܗܢܘ ܓܒܝܗ ܕܐܠܗܐ) dans St. Jean I, 34; ὄψεσθε (ܘܬܚܙܘܢ BC), I, 39; φώνησόν μοι τὸν ἄνδρα σου (ܩܪܝ ܠܝ ܠܒܥܠܟܝ) IV, 16 ; οὐκ ἔχω ἄνδρα (ܠܝܬ ܠܝ ܒܥܠܐ) IV, 17; etc (voir Partie Théorique, pages 163-236).— En beaucoup d'endroits ce manuscrit s'accorde avec l'un ou l'autre des plus anciens onciaux, mais il diffère aussi quelquefois de tous et ne s'accorde avec aucun. C'est, par suite, un nouveau texte

à ajouter aux précédents, ce qui nous montre, de plus en plus, que nous n'avons pas à faire à deux textes rivaux, mais d'une part, à un texte unique, le Texte Reçu, tandis que, de l'autre, il y a une série de textes, et une série aussi nombreuse que les manuscrits où ces textes se trouvent contenus.

Si ce fait nouveau ne nous donne pas la solution des problèmes à résoudre, en tous cas, il éclaircit un peu plus les données et nous permet de distinguer plus nettement les difficultés que nous avons à dénouer.

« Ce qui résulte de tous ces faits. — Données des problèmes qui se posent. »

Il est évident qu'il ne s'agit plus seulement de savoir quel est du Texte Reçu ou du texte rival celui qui est d'origine apostolique. Le problème est tout différent et il présente une double alternative : il faut montrer, ou bien, comment le Texte Reçu étant le seul texte original, il est né à côté de lui tant d'autres textes différents ; il faut expliquer les procédés par lesquels le Texte Reçu restant un dans l'ensemble des documents, les autres textes se sont, au contraire, brisés, divisés, multipliés, croisés de manière à former ce réseau inextricable que nous présentent les manuscrits.

Ou bien, il faut dire comment, le texte évangélique étant primitivement un, il s'est défiguré dans l'espace de deux cents ans de manière à donner l'idée de plusieurs textes parallèles et comment, malgré cela, tous ces textes divers ont été refondus ensemble de manière à produire vers l'an 350, 375, un texte qui est unique et qui est demeuré unique jusques à nos jours.

« Deux hypothèses possibles. »

On a le choix entre les deux hypothèses ; mais, qu'on prenne la première, qu'on adopte la seconde, on n'en a pas moins toujours une grosse difficulté à résoudre.

Si le texte traditionnel n'a pas cessé, depuis le principe jusqu'à nous, d'être le texte ecclésiastique, comment se fait-il qu'il se soit constitué à côté de lui tant de textes divers, et comment arrive-t-il que ces textes divers paraissent exister à l'époque d'Origène, vers l'an 240 ?

Si le texte traditionnel n'a commencé d'être le Texte

Reçu dans l'Eglise qu'à partir du quatrième siècle, 1° Comment se fait-il que le texte original essentiellement un se soit brisé et divisé en plusieurs textes dès l'an 200. 2° Comment ces textes divers ont-ils été fondus ensemble et ramenés à l'unité entre l'an 240 et l'an 350, puisque le « Texte Reçu » n'est qu'une fusion de tous ces textes anciens, mais une fusion qui est déjà terminée au IVe siècle.

C'est précisément la solution de ce problème difficile que nous allons aborder. Toutefois, comme Origènes occupe une position centrale dans ce réseau de difficultés, il faut commencer par définir les rapports qui existent entre Origènes d'une part, et le Texte Reçu ou les anciens manuscrits de l'autre.

Deuxième Partie.

Rapports qui existent entre Origènes, le Texte Reçu et les Anciens manuscrits

Ainsi qu'on a dû s'en apercevoir déjà plus d'une fois, Origènes occupe une place à part dans la controverse biblique que nous étudions. Comme le sphinx d'Egypte, son compatriote, il nous cache le mot de l'énigme et seul il semble pouvoir dissiper le mystère qui plane sur l'origine du texte Reçu et des recensions contenues dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D. Singulière fortune que celle de cet homme : il a passionné ses contemporains pendant quarante ans ; deux cents ans plus tard son souvenir et son nom ont suffi pour troubler l'Eglise et l'Egypte, et voilà qu'aujourd'hui, à la distance de plus de seize siècles, ils semblent encore à la veille de bouleverser le monde! Quelle singulière destinée que celle de cet homme et quelle puissance que celle du génie, même du génie foudroyé ou perverti!

Il est impossible de faire quelque progrès dans la question

que nous étudions en ce moment, sans savoir 1° De quelle manière Origène cite la Sainte Ecriture. 2° Si Origène n'altère pas quelquefois sciemment et volontairement le texte sacré. – 3°. Si les écrits d'Origène n'ont pas été mis à contribution pour faire des éditions critiques du Nouveau Testament.

Telles sont les questions que nous allons examiner dans trois chapitres.

Chapitre premier.

Comment Origène cite-t-il la Sainte Ecriture?

Pour se rendre parfaitement compte de l'influence qu'Origène a exercé sur le texte du Nouveau Testament, il faudrait commencer par relever toutes les citations qu'on rencontre dans ses écrits et par les comparer, 1° Entre elles, 2° avec les divers textes que l'antiquité nous a transmis, soit en grec, soit dans les autres langues. Il n'y a qu'un travail de ce genre qui pût permettre de porter un jugement définitif, sur cette grave question. Une édition du Nouveau Testament suivant Origène, serait certainement une des meilleures et des plus utiles contributions qu'un savant pût fournir aux études bibliques, à notre époque. On nous a donné la Vulgate suivant Tertullien, Pourquoi quelqu'un n'essaierait-il pas de nous donner la καινὴ Διαθήκη suivant Origène? – Si nous écrivions, dans un autre pays, nous insisterions davantage sur l'importance et l'utilité de cet ouvrage, parce que nous aurions l'espérance de voir quelqu'un entendre notre appel et entreprendre ce travail.

« Une καινὴ Δια-
« θήκη suivant Ori-
« gène. »

Ce n'est pas là une oeuvre qu'on puisse faire en un jour, mais aussi c'est une oeuvre qui serait durable, si elle était faite une fois et bien faite.

Jusqu'ici toutes les recherches qu'on a exécutées ont été trop partielles et trop insuffisantes, pour qu'on puisse les considérer comme définitives. Il ne suffit pas de jeter un coup d'oeil sur une page d'Origène, pour pouvoir porter un jugement motivé et

« ce qui ne suffit-
« pour apprécier-
« les variantes d'Ori-
« gène. »

sérieux. Une étude partielle, faite sans ordre et sans suite ne peut qu'égarer. Il faut nécessairement parcourir en détail les écrits d'Origènes, 1° pour se rendre compte de sa manière, 2° pour voir jusqu'à quel point on peut compter sur ses citations.

Il est évident, par exemple, qu'on se fera une toute autre idée de la manière d'Origènes lorsqu'on aura sous les yeux dix, quinze, vingt citations du même texte que lorsqu'on en aura une seule; lorsqu'on aura suivi cet auteur dans les comparaisons de textes qu'il établit entre les quatre Evangélistes et lorsqu'on se contente de rapporter ou d'expliquer ce que dit l'un d'entre eux; lorsqu'il relève des passages comprenant cinq, dix, quinze versets et lorsqu'il argumente seulement sur quelques mots. Toutes ces comparaisons sont absolument nécessaires, si on veut apprécier, à sa juste valeur, l'influence d'Origènes, on comprendra mieux ce que nous disons, au fur et à mesure que nous avancerons. Il ne suffit pas, en effet, de pouvoir dire: « Voilà très probablement ce qu'Origènes lisait dans son manuscrit; il est nécessaire encore de pouvoir ajouter: « Et cependant, tout en lisant de cette manière le „texte original, Origènes, pour une raison ou pour une autre, ne „faisait pas difficulté de rapporter ce passage de l'Evangile de „la manière suivante.» Il faut connaître toutes les variantes mises en circulation par Origènes, si on veut connaître et juger Origènes.

« Ce qu'il faut né-
« cessairement faire.»

Or, pour relever ainsi soigneusement, minutieusement, toutes les citations d'Origènes, il ne faudrait pas moins, croyons-nous, de trois ou quatre ans, et encore même, celui qui ferait ce travail, ne devrait pas perdre de temps.

Nous n'avons pas la prétention de donner, dans les pages qui vont suivre, le résultat d'une étude de ce genre. Nous ne l'avons pas faite, mais nous l'avons commencée et elle est allée assez loin, pour que nous croyons pouvoir déjà parler sur ce sujet, avec une certaine autorité. Nous avons collationné toutes les citations du Nouveau Testament qu'on rencontre dans les Tomes d'Origènes sur saint Jean, c'est-à-dire, les deux ou trois mille passages

« Résultat qu'on va
« donner dans les
« pages suivantes.»

plus ou moins longs, que rapporte le célèbre docteur Alexandrin.

Origènes nous apprend lui-même qu'il avait composé les cinq premiers tomes à Alexandrie, avant d'en être chassé par la persécution, vers l'an 222. Il avait même rédigé le commencement du sixième tome, mais, à l'époque de son départ, ayant oublié les pages qu'il avait déjà écrites, il se vit obligé de les recommencer. Les tomes VI à XXXIX ont donc été écrits, ailleurs, en Palestine ou en Cappadoce, peut-être à Athènes, postérieurement à l'année 222. Ils appartiennent, par suite, à la seconde partie de la vie du grand écrivain et nous montrent que l'auteur avait toujours conservé la même manière de traiter ses sujets.

Nous avons collationné ces deux ou trois mille citations avec le Texte Reçu et couché le résultat sur les larges marges d'une de ces belles éditions que Lloyd a données à Oxford, et qui rendent tant de services aux hommes d'étude. Nous avons collationné aussi un certain nombre de passages des tomes sur St Mathieu.

« Etudes prépara- « toires qui ont été « faites. »

Ces études préparatoires nous ont occupé pendant sept à huit semaines, du 1er Janvier au 1er Mars 1884, et même nous n'avons pas perdu notre temps.

Nous ne voulons pas rapporter ici toutes les variantes que nous avons recueillies dans les tomes d'Origènes sur saint Jean; nous ne citerons pas même toutes celles que nous possédons sur les passages du quatrième Evangile qu'a commentés ce grand docteur, dans les tomes qui nous restent. Nous donnerons seulement les variantes de plusieurs chapitres; mais on ne devra pas oublier, en les parcourant, que notre travail n'est pas complet, puisque Origènes a pu citer les mêmes passages dans ses autres ouvrages, et que, là aussi, il a dû se permettre encore plus de changements qu'on n'en trouve dans ses commentaires sur le quatrième évangile.

Dans les Tomes I, II, VI, X, XIII, XIX, XX, XXVIII, XXXII sur St Jean, tomes qui ont seuls survécu, le célèbre docteur alexandrin n'a guère commenté que Jean I, 1-34; II, 12-25; IV, 9-54; VIII, 12-54; XI, 39 - XII, 2; XIII, 2-38 =

« Origènes commente « 188 versets dans ses « tomes sur St Jean. »

en tout 188 versets, c'est à dire, le cinquième environ de l'Évangile. Origènes a cité d'autres passages de saint Jean, et même d'autres passages des autres écrits du Nouveau Testament; mais, pour ne pas allonger ce travail outre mesure, nous nous contenterons de rapporter les variantes qu'on rencontre dans les treize premiers chapitres du IVe Évangile. Quelques personnes trouveront peut-être que c'est beaucoup. Cependant, nous croyons nécessaire de faire passer sous les yeux de ceux qui veulent s'instruire ces pièces de conviction. Nous ne nous faisons pas illusion.

Nous savons très bien que nous avons à faire à forte partie, et c'est précisément pour cela que nous aimons à nous présenter, pièces de conviction en main, afin que ceux-là, au moins, qui voudront se donner la peine d'étudier et de creuser le sujet, puissent voir si nous avons raison et jusqu'à quel point nous avons raison.

Voici d'abord, les variantes que nous avons relevées dans les neuf tomes d'Origènes sur saint Jean.

Tableau

présentant les variantes d'Origènes comparées avec les anciens manuscrits et les éditions modernes.[1]

				A	C	ℵ	B	D	Chr	T	E	H
1 *	ch. I, 6	XIV, 181 C	‡ ᾧ ''ὄνομα Ἰωάννης''	c	c	c	c	c	c	c	c	c
2 *	" 7	" , 181 C	Ἰωάννης + ἦλθεν	c	c	c	c	c	c	c	c	c

(1).– Toutes les variantes relevées et comparées dans ce Tableau sont extraites des Tomes sur St Jean.– Nous indiquons la colonne du Tome XIV de la Patrologie Grecque de Migne, où se trouve la variante. Bien des passages sont cités plusieurs fois; mais tout le monde comprend qu'il ne nous a pas été possible d'indiquer toutes les colonnes qui contiennent certaines leçons. Nous avons dû forcément nous borner aux indications principales.– L'astérisque ou la croix placé à côté du numéro d'ordre montre qu'Origènes connait aussi le Texte Reçu.– A droite des variantes, une colonne est consacrée à l'Alexandrin (A), à l'Ephrémitique (C), au Sinaïtique (ℵ), au Vatican (B) au Codex Bezae (D), à St Jean Chrysostôme

XIV

				A	C	ℵ	B	D	Chr.	Tr.	Ti.	H
5	C. 8. I, 9	68, A	φῶς + ἀληθινόν	c	c	c	c	c	c	c	c	c
4*	,, 16	219 {A, B	'Ὅτι' ἐκ τοῦ πληρώματος	c	p	p	p	p	c	p	p	p
5*	,, 18	201, A { cf. 224, A	μονογενὴς ‡υἱός'	p	c	c	c	o	p	c*	p*	c*
6*	,, ,,	177, B { 300, A	μονογενὴς ‡θεός''	c	p	p	p	o	c	p	c	p
7*	,, ,,	201, C	μονογενὴς ‡ υἱὸς'' ''τοῦ θεοῦ'	c	c	c	c	o	c	c	c	c
8*	,, 19	216, B	*τότε'' ἀπέστειλαν	c	c	c	c	o	c	c	c	c
9	,, 20	216, B { 219, D	§ἐγὼ οὐκ εἰμί''.	p	p	p	p	o	c	p	p	p
10	,, 21		§Σὺ Ἠλίας εἶ'';	c	p	p*	p*	o	c	p*	p*	p*
11	,, 25		‡ οὐδὲ'	c	c	p	p	o	c	p	p	p
12*	,, 26	252, C	‡ ἀπεκρίνατο'	c	c	c	c	o	o	c	c	c
13*	,, 27	213, C { 252, C	οἴδατε + ὁ ὀπίσω	c	p	c	c*	o	c	p*	p	c*
14*	,, ,,	177, C	οἴδατε + ὀπίσω	c	c	p	p	o	c	c	c	p*
15*	,, 26	252, C { 177, C	μέσος + ὑμῶν	c	c	p	p	o	c	p	p	p
16*	,, 27	252, C {	ἐρχόμενος + οὗ οὐκ	c	p	p	p	o	c	p	p	p
		213 {	§οὐκ εἰμὶ ἐγώ''	c	c	c	p	o	c	p	p	p
17		177, C; 252, C { 253, B, 264, A	οὗ + οὐκ εἰμὶ ἄξιος§ ἐγώ''	c	p*	p*	p*	o	c	c*	c*	c
18*	,, 30	B; 213, C { 61, C	ἐστὶ ‡ ὑπὲρ'' οὗ	c	p	p	p	o	c	p	p	p
19*	,, 29	285, A (sic)	βλέπει + τὸν Ἰησοῦν	p	p	p	p	o	p	p	p	p
20	,, 30	61, C	εἶπον ''ὅτι'' ὀπίσω	c	c	c	c	o	c	c	c	c
21*	,, 32	180, A	‡ὡς'' περιστεράν	p	p	p	p	o	c	p	p	p
22*	,, 33	509, C	ἐστιν'' ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ''	c	c	c	c	o	c	c	c	c
*	,, ,,	166, B	ἐν 'τῷ' ὕδατι	c	c	p	c	o	c	c	c	c

(Chr.) à Trégelles (Tr) à la huitième édition de Tischendorf (Ti.) à Hort (H) et Westcott. — Les lettres p, c, placées dans chacune de ces colonnes indiquent que les autorités sont pour (p) ou contre (c) la leçon d'Origène. P*, C*, C**, P** signifient que ces mêmes autorités ne sont pas simplement pour (p**) ou contre (c**) — La lettre o indique que le passage manque dans le manuscrit ou dans saint Jean Chrysostome. — Enfin nous nous servons, dans ce tableau, des sigles que nous avons employées précédemment : de + pour les omissions, de '' '' pour les additions, de ‡ ' pour les substitutions ou les modifications, et de § '' pour les transpositions, etc...

No.	Ch.	V.	XIV	Texte	A	C	ℵ	B	D	Chr	Tr	Ti	H
23 *	,,	33	,, 132, C 166, B	{ ἁγίῳ ‖ καὶ πυρί ‖	c	c	c	c	o	c	c	c	c
24 +	,,	38	,, 180, B	τοὺς ‖ δύο ‖ ἀκολουθοῦντας	c	c	c	c	o	c	c	c	c
25 +	,,	,,	,, 180, B	* ἀποκρίνεται λέγων ‖ τί	c	c	c	c	o	o	c	c	c
26	,,	39	,, 180, B	‡ μεθερμηνευόμενον ‖	p	p	c*	p	o	p	p*	c	p*
27	,,	40	,, 180, B	ἔρχεσθε καὶ ‡ ὄψεσθε ‖	c	p	c	p	o	c	p	p	p
28*	,,	45	,, 396, C	Μωϋσῆς + καὶ οἱ	c	o	c	c	o	c	c	c	c
29 *	,,	,,	,, 396, C	Ἰησοῦν + υἱὸν	c	o	p	p	o	c	c**	p	p
29 bis *	,,	,,	,, 33, C	‖ Τὸν ‖ Ἰησοῦν τὸν υἱόν	c	o	c	c	o	c	c	c	c
30	II,	12	305, A, 308 341, A	{ Ἀδελφοὶ + καὶ	c	o	c	p	o	c	p*	c*	p
31	,,	,,	ibid	Μαθηταὶ + καὶ	c	o	c*	c	o	c	c	c	c
32*	,,	15	305, A	‖ ὡς ‖ φραγέλλιον	c	o	c	c	o	o	c	c	c
33 *	,,	,,	Ibid	‡ ἐξέβαλλεν ‖	c	o	c	c	o	o	c	c	c
34	,,	,,	saepe Ibid	‡ κέρματα ‖	c	o	c	p	o	o	p*	c*	p*
35	,,	17	305, A 341, A	‖ τότε ‖ ἐμνήσθησαν	c	o	c	c	o	o	c	c	c
36	,,	,,	Ibid	ἐμνήσθησαν + οἱ	c	o	p	p	o	o	p	p	p
37*	,,	,,	id	ἐστὶν ‖ ὅτι ‖ ὁ	c	o	c	c	o	c	c*	c*	c
38*	,,	,,	Ibid. 341, A 352, C	{ ‡ καταφάγεταί ‖	p	o	p	p	o	(1) c*	p	p	p
39	,,	18	305, A	‡ εἶπαν ‖ αὐτῷ	c	o	c	p	o	o	p	p	p
40	,,	19	305, B	ἀπεκρίθη + Ἰησοῦς	p	o	c	p	o	o	p	p	p
41 *	,,	19	305, B	εἶπε + λύσατε	c	o	c	c	o	o	c	c	c
42 *	,,	,,	306, B	ναὸν # τοῦ θεοῦ ‖	c	o	c	c	o	ç	c	c	c
43 *	,,	20	305, B	# ἀπεκρίθησαν ‖	c	o	c	c	o	o	c	c	c
44 *	,,	20	305, B	‡ εἶπαν ‖ οὖν	c	o	c	c	o	c	p	p	p
45 *	,,	20	380, B (?)	‡ ᾠκοδομήθη ‖	c	o	c	c	o	c	c	c*	c
46	,,	22	305 B; 380, C	ἔλεγεν + καὶ	p	o	p	p	o	p	p	p*	p
47	,,	,,	305 B, 380, C	λόγῳ ‡ ὃν ‖ εἶπεν	c	o	p	p	o	c	p	p	p
48 *	,,	23	saepe 305, B–505 B	ἐν ‖ τοῖς ‖ Ἱεροσολύ	p	o	p	p	o	p	p	p	p
49 *	,,	,,	305, B	ἑορτῇ + ἐπίστευσαν	c	o	c	c	o	c	c	c	c
50 *	,,	,,	305, B	§ πολλοὶ ‖ θεωροῦντες	c	o	c	c	o	c	c	c	c
51 *	II,	23	505, B Cf. 504, C	{ ἃ ‡ ἐποίησεν ‖	c	o	c	c	o	c	c	c	c
52 *	,,	24	393, C	ἐπίστευεν + αὐτὸν	c	o	p	p	o	c	p	p	p

(1).- St Jean Chrysostôme κατεφάγησέ με (sic).- Patrol. Grecq. LIX, col. 141, A.-

					A	C	&	B	D	Ch.	Ec.	Ti	H
53	*	II, 24	393, C	§ Ἑαυτὸν οὐκ ἐπίστευεν '	c	o	c	c	o	c	c	c	c
54	*	", 24	385, B; 393, C; 396, C	οὐκ§ ἐπίστευσεν ''	c	o	c	c	o	c	c	c	c
55		", 25	385, B; 393, C; 396, C	περὶ + ἀνθρώπου.	c	o	c	c	o	c	c	c	c
56		III, 2	505, B.	γὰρ § δύναται '' τὰ	c*	o	c	c*	o	c	c	c	c
57		", "	505, B.	σημεῖα § ταῦτα '	c	o	c	c	o	c	c	c	c
58		", "	505, B.	ποιεῖς + ἂν μὴ	c	o	c	c	o	c	c	c	c
59	*	IV, 11	405, D	''λέγει πρὸς αὐτὸν ''	c	c	c	c	c	o	c	c	c
60	*	IV, 12	420, D	ὃς Δέδωκεν	c	p	c	c	c	c	c	c	c
61		", 14	400, A; 404, A	omet : [οὐ μὴ .... αὐτῷ]	c	p	c	c	c	c	c	c	c
62		", "	400, A; 404, A	§ πηγὴ ἐν αὐτῷ '	c	c	c	c	c	c	c	c	c
63	*	", 15	672, A	ὕδωρ ‡ τὸ ζῶν ''	c	c	c	c	c	c	c	c	c
64	.	", "	saepissime	'Δι''έρχωμαι	c	c	p	p*	c	c	c*	p	p*
65	*	", 17	416, C	ἄνδρα οὐκ+ἔχεις'	c	c*	c*	c	p	c	c	c	c
66	*	", 18	416, C	πέντε + ἄνδρας	c	c	c	c	c	c	c	c	c
67	*	", 20	saepe	§ τῷ ὄρει τούτῳ '	p	p	p	p	c	p	p	p	p
68	*	", "	416, D	λέγετε + ἐν Ἱεροσολ..	c	c	c	c	c	c	c	c	c
69		", "	416, D; 417, C	§ προσκυνεῖν δεῖ ''	p	p	p	p	p	c(1)	p	p	p
70		", 21	421, B	‡ πίστευέ ' μοι γύναι ''.	c	p	p	p	p	c	p	p	p
71	*	", 25	60, C	‡ οἴδαμεν '' ὅτι Μεσσίας	c	c	c	c	c	c	c	c	c
72		", "	444, B – 445	‡ ἅπαντα ''	c	p	p	p	c	c	p	p	p
73		", 26	445, C	‡ ἐθαύμαζον ''	p	p	p	p	p	p	p	p	p
74		", 27	445, C	‡ μέντοι ΓΕ '	c	c	c	c	c	c	c	c	c
75	*	", 31	453, B	ἐν+ τῷ μεταξὺ	c	p	p	p	p	c	p	p	p
76	*	", 34	460, D; 461, C; 465, A	ἵνα ‡ ποιήσω ''	c	p	c	p	p	c	p*	c*	p*
77		", 30	453, B	ἐξῆλθον '' δέ '	c*	c*	c*	c*	c*	o	p	p	p
78	*	IV, 34	461, C	θέλημα '' τοῦ θεοῦ '' τοῦ	c	c	c	c	c	c	c	c	c
79	*	", 35	saepe	ὅτι+ τετράμηνον (2)	c	c	c	c	p	c	c	c	c
80		", 35	460 – 461 saepe	‡ τετράμηνος C '	p	p	p	p	p	c	p	p	p
81		", 36	476, A	ἤδη + θερίζων	c	p	p	p	p	c	p	p	p

(1).– St Chrysostome Χρὴ προσκυνεῖν. – Patrol. Graeca. LIX, col. 186, C.–

(2).– Origène lit ὅτι Ἔτι XIV, col. 468, lignes 21, 37; col. 469, ligne 44; col. 472, ligne 22; il omet Ἔτι, au moins 5 fois, col. 465, 468, 469, 472.–

						A	C	&	B	D	Ch.	Tr.	Ei.	H.
82		IV, 36	476, A	ἵνα + ὁ σπείρων		c	p	c*	p	c	c	p*	c*	p*
83		", 37	485, D; 488, C	λογος (ἐστὶν) + ἀληθινός		c	:	p	p	c	c*	p(1)	p	p
84	*	", "	472, C	ἄλλος + ὁ σπείρων		c	c	c	c	c	c	c	c	c
85	*	", 39	492, C	ἐπίστευσαν + τῶν		c	c	p	c	c	c	c	c	c
86	*	", "	492, C.	εἰπέ + μοι		c	c	p	c	c	p	c	c	c
87	*	", "	452, C.	πάντα ‡ ἃ ‖ ἐποίησα		c	p	p	p	c	c	p	p	p
88	"	", 40	493, B	αὐτὸν ‖ καὶ ‖ οὐ		c	c	c	c	c	c	c	c	c
89		", 42	452, A; 497, D	ἔλεγον + οὐκέτι		c	c	c	p	c	c	c	c	c*
90	*	", "	452, A; 496, D	διὰ τὴν + λαλίαν # σου ‖		c	c	c*	p	c*	c	c	c	c
91		", "	452, A, 496, D	τοῦ κοσμου +		c	p	p	p	c	c	p	p	p
92		", 43	500, C.	ἐκεῖθεν + εἰς τὴν		c	p	p	p	p	c	p	p	p
93		", "	500, C	αὐτὸς, γὰρ + Ἰησοῦς		p	p	p	p	p(3)	c*	p	p	p
94	*	", 45	500, D	‡ ἑωρακότες πάντα ‡ ὅσα		c	c	p	c	c	c	c	c	c
96	*	", 45	504, C; 505,	‡ ὅσα ‖ ἐποίησεν		p	p	c	p	c	p	p*	c	p*
96		", 46	506, D	οὖν + πάλιν		c	p	p	p	p	c	p	p	p
97		", 54	517, B	τοῦτο ‖ δὲ ‖ πάλιν		c	p	p	p	c	c	p*	c	p*
98		V, 19	461, C.	§ οὐδὲν ‖ δύναται ... οὐδέν		c	c	c	c	c	c	c	c	c
99		", "	376, C	‡ ὃ δ' ἂν ὁ πατὴρ ποιεῖ ‖		c	o	c	c	c	c	c*	c	c
100		", "	461, C	ἃ γὰρ ‖ ἐὰν + ποιῇ ‖ ὁ πατήρ ‖		c	o	c	c	c	c	c*	c	c
101		", 21	461, C	ὁ + πατήρ ‡ ἀγαπᾷ ‖		c	o	c	c	p	p	c	c	c
102		", 26	677, C	οὕτω + καὶ τῷ υἱῷ		c	o	p*	p*	c	c	p*	p*	p×
103		", "	677, C	ζωὴν § ἔδωκεν ‖		c	o	c*	c*	c	c	c*	c*	c*
104		VI, 15	732, C	Ἰησοῦς + γνούς.		c	o	c	c	c(4)	p*	c	c	c
105		", "	732, C	ποιήσωσι + βασιλέα		p	o	c**	p	c	c	p*	p*	p*
106		", "	732, C	§ μόνος αὐτός ‖		c	o	c	c	c	o	c	c	c
107		VI, 49	280, A	ὑμῶν § ἐν τῇ ἐρήμῳ ‖ ἔφαγον ‖		c	p	c	c*	c*	c	c	c	c
108		", 51	672, A, B	ἐστὶν + ὑπὲρ τῆς		o	p	c*	p	p	c	p*	c	p
109		", 52	672, B	§ ἡμῖν οὗτος ‖ δοῦναι.		o	p	p	c	c	c	c*	p*	c*
110		", 54	336, A	‡ κἀγώ ‖		o	p	p	p	p	p	p	p	p

(1).— S. J. Chrysostôme lit ὁ ἀληθής. Patrol. Grecq. LIX, col. 195, C. — (2). — S. J. Chrysostôme porte ὁ Χριστός Ibid. col. 200, A. — (3). — S. J. Chrysostôme: ὁ γοῦν Ἰησοῦς γνούς. — Patrol. Grecq. LIX, col. 243, A. —

No.		Ch.	v.	Ref.	Reading	A	C	ℵ	B	D	Ch	Er.	Ei.	H
111	+	VI	54	336, A	αὐτὸν ‖ἐν‖ τῇ	o	p	c	c	c	p	c	c	c
112	+	„	55	Ibid	‡ἀληθής‖ ἐστι βρῶσις	o	p	c*	p	c	p	p	p	p
113	+	„	„	id	‡ἀληθής‖ ἐστι πόσις	o	p	o	p	o*	p	p	p	p
114	*	VII	26	524, C	‡αὐτός‖ ἐστιν + ὁ χριστός	o	o	p*	p*	c	c	p*	p*	p*
115		„	29	526, A	ἐγὼ + οἶδα	o	o	p	p	c	o	p	p	p
116	*	„	30	548, A	ἐζήτουν + αὐτόν	o	o	p	c	c	c	c	c	c
117		„	„	548, A	ἐπέβαλλεν	o	o	c	c	c	c	c	c	c
118		„	37	232, B; cf. [illegible]	καὶ ‡ ἐκέκραξε‖	o	o	c*	c	c*	c	c	c*	c
119	*	„	37	229, B	λέγων + ἄν τις	o	o	c	c	c	c	c	c	c
120		„	39	529, A; 713 B	ἦν πνεῦμα + ὅτι + Ἰησοῦς	o	o	p*	c*	c*	c	c*	p*	p*
121	+	„	„	713 B; 529, B	Ἰησοῦς ‡ οὔπω‖	o	o	p	p	p	c	p*	c	p
122		„	41	557, A.	ἄλλοι ‖ ΔΕ‖ ἔλεγον	o	o	c	c	c	p	c**	c	c
123		„	„	557, A	‡οἱ ‖δὲ ἔλεγον	o	o	c	p	c*	c	p*	c*	p*
123 bis			42	557, A	οὐχ + ἡ γραφή	o	o	c	p*	c	c	p*	c	p
124		„	49	557, B	‡ ἐπάρατοι‖	o	o	p	p	c	c	p	p	p
125		„	49	557, B	ἀλλ᾽ ‖ἡ‖ ὁ ὄχλος	o	o	c	c	c	c	c	c	c
126		„	51	557, B	‡ πρῶτον‖ § παρ᾽ αὐτοῦ ‖καί	o	o	p*	p*	p	c	p	p	p
127		„	52	Ibid	ἐκ τῆς γαλιλαίας προφήτ	o	o	c	p	c	p	p*	c	p
128		„	„	id, C	οὐκ‖ ἐξέρχεται οὐδὲ ‡ἐγείρεται‖	o	o	p*	p*	p*	c	c	c	c
129		VIII	12	557, C	‡ περιπατήσῃ‖	o	o	p	p	c	c	p	p	p
130		„	„	Ibid	ὁ ἀκολουθῶν + μοι	o	o	c	p	c	c	p	c	p
131		„	13	528, A	‡ εἶπαν ‖ οὖν	o	o	c	c	c	c	c	c	c
132	*	„	13	525, A	§ Σὺ μαρτυρεῖς περί‖	o	o	c	c	c	c	c	c	c
133		„	14	528, A	ἀπεκρίθη ‖ὁ‖ Ἰησοῦς	o	o		c	p	o	c	c	c
134	*	„	14	557, C	§ μού ἀληθής ἐστιν‖	o	o	c	p	c	p	c	c	c
135		„	„	557, C; 528, A	omet [ὑμεῖς ... ὑπάγω]	o	o	c	c	c	o	c	c	c
136	*	„	16	528, A	‡ ἀληθινή‖ ἐστιν	o	o	c	p	p	c	p	p	p
137	+	„	19		ἀπεκρίθη + Ἰησοῦς	o	o	c	p	p	c	p	p	p
138	*	„	19	537, A	πατέρα μου‖ οἴδατε‖	o	o	c	c	c	c	c	c	c
139		„	„	524, C; 536, B, etc	§ ἂν ᾔδειτε‖	o	o	c	p	c*	o	p	p	p.
140		„	20	537, A; 541, D.	ἐλάλησεν + ἐν τῷ	o	o	p	p	p	c	p	p	p
141		„	21	545, A	αὐτοῖς + ἐγώ	o	o	p	p	p	c	p	p	p
142		„	23	564, A	καὶ ‡ ἔλεγεν‖ αὐτοῖς	o	o	p*	p	p	o	p	p	p

				A	C	ℵ	B	D	CB.	Er.	Ti.	H
143 *	VIII, 30	545, B	ταῦτα ‖ γὰρ ‖ αὐτοῦ	o	o	c	c	c	o	c	c	c
144 *	", "	545, B	λαλοῦντος + ἐπίστευ	o	o	c	c	c	o	c	c	c
145 *	", 31	529, C	τῷ ἐμῷ + γνώσεσθε	o	o	c	c	c	c	c	c	c
146	", 38	585, C, D	§ ἃ ἐγὼ ‖ ἑώρακα	o	p	p	p	c*	p	p*	c*	p
147	", "	585, C; 588, A	πατρὶ + λαλῶ	o	p	c	p	c	c	p	p	p
148	", "	588, A, B, C	ἃ ‡ ἠκούσατε ‖ παρά	o	p	c	p	c*	p	p	p	p
149	", "	588 - 589	παρὰ τοῦ πατρὸς + ποιεῖτε (1)	o	c*	c	p	c	c	p	p	p
150	", "	589, C	καὶ ‡ εἶπαν ‖	o	p	p	p	p	c	p	p	p
151 *	", 39	saepissime	Ἀβραάμ ‡ ἐστε ‖	o	c	p	p	p	o	p	p	p
152 *	", "	saepissime	Ἀβραὰμ ‡ ποιεῖτε ‖ +	o	c	c	c*	c*	c	c*	c*	p*
153 *	", 40	573, A	‡ Ἀλλὰ ‖ ζητεῖτε	o	c	c	c	c	o	c	c	c
154 *	", "	548, A	παρὰ τοῦ ‡ πατρος ‖ τοῦτο	o	c	c	c	c (2)	p*	c	c	c
155	", 42	609, B	εἶπεν + ὁ Ἰησοῦς	o	c*	c	c*	c	o	c	c	c*
156 *	", 42	613, B	ἐξῆλθον ‡ παρὰ ‖ § τοῦ θεοῦ ‖	o	c	c	c	c	c	c	c	c
157 *	", "	613, C; 616, A	‡ ἀπὸ ‖ τοῦ θεοῦ.	o	c	c	c	c	c	c	c	c
158	", 44	saepissime. 601, C	ὑμεῖς ἐκ ‖ τοῦ ‖ πατρός	o	p	p	p	p (3)	p*	p	p	p
159	", 46	645, B	εἰ + ἀλήθειαν λέγω.	o	p	p	p	?* (4)	c*	p	p	p
160	VIII, 48	653, A	ἀπεκρίθησαν + οἱ	o	p	p	p	p	c	p	p	p
161	", "	653, A	καὶ ‖ εἶπαν ‖	o	p	p	p	p	c	p	p	p
162	", 51	665, A; 668, 676	τις + § τὸν ἐμὸν λόγον ‖	o	p	p	p	p*	c	p	p	p
163 *	", "	668, C	οὐ μὴ ‡ ὄψεται ‖ εἰς	o	c	c	c	c	c	c	c	c
164	", 52	668, D	εἶπον + αὐτῷ	o	p	p*	p	c	o	p	c	c
165	", 52	669, B	τις τὸν ‖ ἐμὸν ‖ λόγον	c	c	c	c	c*	c	c	c	c
166	", "	669, B; 673, D	λόγον + τηρήσῃ	c	c	c	c	c*	p	c	c	c
167 *	", "	676, D	‡ γεύσηται ‖ ‡ θανάτου ‖	p	p	p	c*	p	c	p	p	p
168 *	", "	677, D	‡ θανάτου οὐ μὴ γεύσηται ‖	c	c	c	c*	c	c	c	c	c

(1). – D'après l'édition in-8° du Sinaïtique, page 245, en note, le Vatican lirait, en cet endroit, παρὰ τοῦ πατρὸς ὙΜΩΝ, comme le fait, au reste, le Sinaïtique; mais Tischendorf omet ce mot dans son Novum Testamentum, Vaticanum. Les éditeurs romains en font autant. – (2). – S. J. Chrysostôme lit παρὰ τοῦ πατρός μου. – Patrol. Graec. LIX, 299. B. – (3). – S. J. Chrysostôme porte: ὑμεῖς ἐκ τοῦ πατρὸς ὙΜΩΝ τοῦ διαβόλου ἐστέ. – Ibid. 299, C. – (4) – ἐγὼ δὲ ὅτι ἀλήθειαν λέγω S. J. Chrysostôme (Ibid. D) cf. le Codex Bezae.

				A	C	ℵ	B	D	Cℌ	Gr	Gi	H
169	VIII, 53	677. C	σεαυτὸν + ποιεῖς	p	p	p	p	p	p	p	p	p
170	" , 54	680, A	+ ὁ " Ἰησοῦς	c	c	p	c	p	o	c	c	c
171	" , "	677. D	‡ δοξάσω "	c	p	p	p	p	c	p	p	p
172	IX, 4	68, B	ὅτε " οὐκέτι " δύναται	c	c	c	c	c	c	c	c	c
173	XI, 39	684. B	‡ τετελευτηκότος "	p	p	p	p	p	o	p	p	p
174 *	XI, 44	689. B	σουδαρίῳ ‡ ΣΥΝεδέδετο "	c	c	c	c	c	o	c	c	c
175	" , "	693, B	λέγει § ὁ Ἰησοῦς αὐτοῖς "	c	o	c	p*	c	o	c*	c	p*
176	" , "	693, B	ἄφετε " αὐτὸν " ὑπάγειν.	c	p	c	p	c	p	p*	p*	p*
177	" , 47	704. A	§ ποιεῖ σημεῖα " ἐὰν	p*	o	c	p*	c*	c	p	p	p
178	" , 50	720, A; 705, C	οὐδὲ + λογίζεσθε	p	o	p	p	p	c	p	p	p
179	" , 51	724. D	ἔμελλεν + Ἰησοῦς	p*	o	p	p*	c*	o	p*	p*	p
180	" , 54	728. C; 729. C	§ ὁ οὖν Ἰησοῦς "	c	o	p	p	c	o	p*	c*	p*
181 *	" , "	728. C	ἀπῆλθεν + εἰς τὴν	c	o	c	c	p*	o	c	c	c
182 *	" , "	728. C	‡ καὶ ἐκεῖ "	c	c	c	c	c	o	c	c	c
183	" , "	728, C; 733. C	κἀκεῖ ‡ ἜΜΕΙΝΕ "	c	o	p*	p*	c	o	p*	c	p
184	" , "	728; 733, C	μαθητῶν + Ἦν	p	o	p	p	p	o	p	p	p
185	" , 55	733, D	πολλοὶ " τῶν Ἰουδαίων " εἰς	c	o	c	c	c*	o	c	c	c
186 *	" , 56	736. A	τί § ὑμῖν δοκεῖ "	c	o	c	c	c*	o	c	c	c
187 *	" , "	736, A	ὅτι + μὴ ἔλθῃ	c	o	c	c	c	c	c	c	c
188	" , 57	737. C	δεδώκεισαν δὲ + οἱ	p	o	p	p	c	c*	p	p	p
189	" , "	737. C	ἐντολ‡ΑΣ "	c	o	p	p	c(1)	c*	p	p	p
190	" , "	737. C	γνῷ " αὐτόν " ποῦ	c	o	c	c	c*	o	c	c	c
191	XII, 2	745, B	ἐποίησαν + αὐτῷ	c	o	c	c	p*	o	c	c	c
192	" , "	745, B	" καὶ " ὁ + λάζαρος	c	o	c	c	c	(2)	c	c	c
193	" , "	745. B	ἦν " ἘΚ " τῶν	c	o	p	p	c	o	c*	p	p
194	" , "	745, B	+ ἀνακειμένων " ΣΥΝ "	p	o	p	p	p	o	p	p	p
195	" , 13	345, C	εὐλογημένος + ἐν ὀνόματι	c	o	c	c	c	c	c	c	c
196	XIII, 2	741, A	‡ γινομένου "	c	o	p	p	c	c	p	p	p
197	" , "	741. A	Ἰούδα Σίμωνος " τοῦ "	c	o	c	c	c*	o	c	c	c
198	" , "	745, B; 748, C	Ἰούδα Σίμωνος ‡ Ἰσκαριώτης "	c	o	p	p	c*	o	p	p	p

(1). — Saint Jean Chrysostome : καὶ ἔδωκαν παραγγελίας οἱ ἀρχιερεῖς — Patrol. Gr. LIX, col. 302, B. — (2). — Voir S. J. Chrysostome LIX, 362. D. —

				A	C	ℵ	B	D	Cb.	Er.	ii	·
199	XIII, 2	741, A; 748, C	§ ἵνα παραδῷ αὐτόν ‖	c	o	p*	p	p	p	c	c	c
200 *	„ , 3	745, A	εἰδὼς + ὅτι	c	o	p	p	p	c	p	p	p
201 *	„ , „	741, A	πάντα + ἔδωκεν	c	o	p	p	c	c	p	p	p
202 *	„ , 4	749, B, C.	‡ διεζώσατο ‖ ἑαυτόν	c	o	c	c	c(1)	p*	c	c	c
203	„ , 6	750, C	πέτρον + λέγει	c	o	c	p	p*	c	p	p	p
204	„ , „	Ibid.	αὐτῷ + κύριε	c	o	p	p	c	c	c*	p	p
205	„ , 8	752, C	αὐτῷ ‖ ὁ ‖ πετρός #	c	c	c	c	c	o	c	c	c
206	„ , „	752, C	+ Ἰησοῦς § αὐτῷ ‖	p	p	c	p	p*	o	p	p	p
207 *	„ , „	753, B	νίψῃς § μου τούς ‖	c	p	c	p	p*	c	p	p	p
208	„ , 9	752. C	κύριε ‖ οὐ ‖ + τοὺς	c	c	c*	c	c*	c	c	c	c
209	„ , 10	752, C.	αὐτῷ + Ἰησοῦς	c	c	c	p	c	o	c*	p	p
210	„ , „	753 A, 764. C	οὐκ § ἔχει χρείαν ‖ ‖ εἰ μὴ ‖	p*	p	p*	p	c*	c	p*	p*	p
211 *	„ , „	757, A	χρείαν + νίψασθαι	c	c	c*	c	p*	c	c*	c*	c
212 *	„ , 12	765, C	αὐτοῦ ‖ καὶ ‖ ‡ ἀνέπεσε ‖	p*	p*	p*	p*	c*	c	p	p	p
213 *	„ , 13	765, C	ὑμῖν; + φωνεῖτέ με	c	c	c	c	c	c	c	c	c
214 *	„ , 14	741. C	ὀφείλετε § τοὺς πόδας ‖	c	c	c	c	c	c	c	c	c
215 *	„ , 15	765, C	γὰρ ‡ Δέδωκα ‖	p	c	p	c	c	c	c*	p	c
216 *	„ , 18	773, B	οἶδα ‡ τίνας ‖ ἐξελεξα	c	p	p	p	c	o	p	p	p
217 *	„ , „	776, D; 780, C	τρώγων + μου τὸν ἄρτον.	c	p	c	p	c	c	p*	c	p
218 *	„ , 19	780, B	ἵνα § πιστεύσητε ‖ ὅταν	c	c*	p	p*	c	o	p*	p	p*
219	„ , 20	785, B	λαμβάνων ‖ ὅν ‖ + τινα πέμψω.	c*	c*	c*	c*	c	c	c*	c*	c*
220	„ , „	788, B, C	‖ ὅν ‖ ἐὰν + ἐγὼ πέμψω.	c	c	c	c	c	c	c	c	c
221	„ , 22	793, A	ἔβλεπον ‡ δε ‖ εἰς ἀλλήλους	c	c*	c	c*	c	o	c	c	c
222	„ , 23	797. A	Ἦν + ἀνακείμενος	c	o	c	p	c	o	p	p	p
223	„ , 23	797. A	εἰς # ἐκ ‖ τῶν	p	p	p	p	p	o	p	p	p
224	„ , 24	797. A, B	Texte très différent (2)	c	p*	c*	p*	c	o	p*	c	p

(1). – St Jean Chrysostôme lit dans le Commentaire : καὶ λέντιον διεζώσατο. – Patrol. Grecq. LIX, col. 383, A. –

(2). – Patrol. Grecq. XIV, 797. B. . Πέτρος, καὶ λέγει αὐτῷ. εἰπὲ τίς ἐστι περὶ οὗ λέγει. Ἀναπεσὼν ἐκεῖνος ἐπὶ τὸ στῆθος τοῦ Ἰησοῦ, λέγει αὐτῷ. Κύριε τίς ἐστιν. – Le Vatican adopte la leçon d'Origène, tandis que le Sinaïtique unit les deux leçons, celle d'Origène et celle du Texte Reçu.

				A	C	&	B	D	Cb	Gr	Ti	H
225	XIII, 26	797. B	ἀποκρίνεται‖ οὖν‖ ὁ	c	p	p	p	c*	o	c	c	p*
226 *	" , "	797. B.	ἰς̄ ἐγὼ ‡ βαψω‖	c	p	c	p	c*	c	p	p	p
227	" , "	804, C	ἐγὼ ‡ δώσω τὸ ψωμίον‖									
228	" , "	804. A	‡ καὶ δώσω‖ ‖ αὐτῷ‖	c	p*	c	p	c	c	p	p	p
229	" , "	804, D	‡ καὶ δώσω‖	c	c	c	c	c	c	c	c	c
230	" , "	797. B	ψωμίον ‡ βάψας οὖν	c	p	c	p	c*	o	c	c*	c
231	" , "	804, A, D	καὶ ‡ βάψας	c	c	p*	c	p	o	c	c*	c
232	" , "	797. B, 808, D	ψωμίον‖ λαμβάνει‖ καὶ‖ δίδ	c	p	c*	p	c	o	p	p	p
233	" , "	797. B ; 808, D;	Ἰούδᾳ ‡ Σίμωνι‖	c	c*	c	c*	c*	o	c	c	c
233b	" , 27	809, C. 805, C	‡ ποίει‖ τάχιον	c	c	c	c	c	c	c	c	c
234	" , 29	797. B	λέγει ‡ αὐτῷ ‡ Ἰησοῦς	c	c	p*	p*	p*	o	c*	p	p
235	" , 30	808, B	§ ἐξῆλθεν ‡ εὐθύς‖	c	p	p	p	p	o	p	p	p
236	" , 31	812, B	‡ ὁ Ἰησοῦς λέγει‖	c	c	c	c*	c	o	c	c	c
237	" , 32	812, B	αὐτὸν ἐν ‡ αὐτῷ	c	?*	p	p	?*	c	p	p	p
238	" , 33	821. C	ὅπου ‡ ἐγὼ‖ εἰμι‖	c	c	c	c	c	p	c	c	c
239	" , "	825, D; 828, A, B	ὅπου § ἐγὼ ὑπάγω‖	p	p	p	p	p	o	p	p	p
240	" , 36	549, D; 748, D	ὅπου‖ ἐγὼ‖ ὑπάγω	c	c	p	c	p	c	c*	p	p
241	" , "	749, A. – Cf. 549 D	ἀκολουθήσεις‖ δέ μοι ὕστερον‖	c*	c*	c*	c*	c*	c	c*	c*	c*
242	" , 38	748, D 753, C	§ φωνήσει ἀλέκτωρ‖	c*	c	c*	c*	c	o	c*	c*	c*
243	" , "	752. C	ἕως ἂν ‡ ἀρνήσῃ	c	c	c	p*	p*	o	p*	p*	p*

Résumé général.

	A	C	&	B	D	Cb.	Grég.	Tisch.	Hort.
Pour	31	69	97	126	51	30	114	105	124
Contre	151	76	150	121	130	153	133	142	123
Manquant	65	102			66	64			
	247	247	247	247	247	247	247	247	247

Le Tableau qu'on vient de parcourir ne présente que des faits bruts, en quelque sorte matériels, des faits qui, sans doute, peu-

vent bien déjà dire quelque chose mais qui peuvent aussi facilement induire en erreur, d'autant plus qu'il n'est pas possible de représenter dans un Tableau les faits absolument tels qu'ils sont.

Il est donc nécessaire de commenter le Tableau précédent et de l'accompagner de quelques explications.

« Examen du Tableau placé ci-dessus. »

Les huit semaines que nous avons passées à étudier les dix tomes d'Origènes sur saint Jean ont été pour nous instructives et pleines de charmes. Nous avons admiré tour à tour l'immense érudition du grand docteur Alexandrin, sa connaissance profonde des Saintes Ecritures, son esprit fécond en ressources, ses commentaires aussi riches qu'ingénieux, l'originalité de ses vues et le piquant de ses rapprochements. Il est difficile de trouver un commentateur plus utile qu'Origènes, pour ceux qui savent s'en servir. Cependant, le plaisir, que nous avons éprouvé n'a pas été sans mélange : plus d'une fois, en effet, nous avons été choqué par la hardiesse des affirmations de l'illustre commentateur; ses explications nous ont paru recherchées, dépourvues de simplicité et de naturel, plus ingénieuses que vraies.

« Origènes comme commentateur. »

Les digressions qu'Origènes se permet à propos de tout nous ont semblé déplacées, et la facilité avec laquelle ce maître écrivain se jette dans les sens spirituels ou accommodatices nous a paru dangereuse. Un grand nombre des erreurs d'Origènes, même dans le domaine de la critique textuelle, n'ont pas d'autre cause. Lorsqu'une idée s'empare de son esprit il ne craint pas de donner une entorse au texte sacré, pour la légitimer ou pour l'appuyer. — De là, chez lui.

« Licence avec laquelle il cite la Sainte Ecriture. - Exemple. »

1°. Une grande licence dans la manière de citer la Sainte Ecriture, une licence qui n'a de comparable que celle de ses prédécesseurs du second siècle, de saint Justin, de Clément d'Alexandrie et de quelques-uns de ses successeurs, en particulier, de St. Epiphane de Salamine ou de Didyme l'aveugle. Origènes ne se fait aucun scrupule d'abréger, d'ajouter, de retrancher, de transposer, de substituer les expressions. Cela est telle-

ment évident, quand on le lit, qu'on ne peut pas quelquefois déterminer au juste quelle leçon il avait dans son Évangile. Les passages les plus remarquables et les mieux connus se transforment sous sa plume d'une manière étrange. C'est ainsi, pour citer quelques exemples que dans St Mathieu III, 11, il omet (Patrol. Greq. XIV, 273, A) les mots : 1° εἰς μετάνοιαν ; 2° ὀπίσω μου, 3° οὗ οὐκ εἰμὶ ἱκανὸς τὰ ὑποδήματα βαστάσαι, 4° καὶ πυρί, mais il ajoute les mots μετ' ἐμέ après ἐρχόμενος : Cela fait 15 mots qui sont ajoutés ou retranchés sur 31, ou près de 50 %. Ailleurs, dans un passage où il rapproche les quatre récits des Évangélistes (Patrol. Greq. XIV, 253, C), il trouve moyen de déplacer le verbe βαπτίζω et de le transporter après ἐν ὕδατι (d'accord avec B seul). Dans Mathieu V, 25, il omet τοῖς ἀρχαίοις et αὐτῆς, lit ἐπιθυμῆσαι αὐΤΗΝ au lieu de ἐπιθυμῆσαι αὐΤῆC (XIV, 612, C ; 624, B)[1]. St Mathieu V, 34, il lit τὸν οὐρανόν au lieu de ἐν τῷ οὐρανῷ, τὴν γῆν au lieu de ἐν τῇ γῇ (Patrol. XIV, 268, B), sans avoir l'appui d'aucun manuscrit. — Au verset 44 du même chapitre il omet les deux passages εὐλογεῖτε τοὺς καταρωμένους ὑμᾶς et τῶν ἐπηρεαζόντων ὑμᾶς, καί, avec ℵ, B, mais, de plus, Origènes omet τοὺς devant ἐχθρούς (Patrol. Greq. XIV, 648, D), qu'il contient cependant ailleurs (Ibid. 601, D et 612, A) ; il substitue une fois certainement (Ibid. 628, D) et peut-être deux fois (601, D) ἀγαπΉCατε à ἀγαπᾶτε, et ajoute une fois ΤΟΙC devant οὐρανοῖς (ἐν τοῖς οὐρανοῖς — 601 D), tandis qu'il omet cette addition les deux autres fois (612 A et 649, A). Remarquons encore que le contraire a lieu pour τῶν devant διωκόντων (649, A, 601, D et 612, A). Origènes ajoute trois fois l'article devant le participe. Il faut également observer qu'Origènes ne se contente pas des omissions qu'on rencontre dans les manuscrits ℵ et B ; il laisse aussi de côté, et cela trois fois (601, D ; 612, A ; 640, A), les mots

« St Mathieu, III, 11. »

« Mathieu, V, 25. »

---

(1). — B et D en font autant.

καλῶς ποιεῖτε τοὺς μισοῦντας ὑμᾶς! Voilà donc ce que devient ce fameux verset dans les tomes d'Origènes sur saint Jean. — Ce verset contient 31 mots dans le Texte Reçu. Origènes en omet 8 avec le Vatican et le Sinaïtique ; à ces 8 omissions, il en ajoute 6 autres qui lui sont particulières ; il substitue un mot et en ajoute un autre, en tout 16 changements sur 31, soit plus de 50% ! — Mais ce n'est pas tout ce qu'il y a à remarquer sur ce passage. En effet, il est bien évident, quand on lit Origènes, qu'il connaissait et admettait l'une ou l'autre des incidentes qu'il omet dans ce célèbre verset, par exemple ὑπὲρ τῶν ἐπηρεαζόντων, car il dit deux fois que pour être fils du Père céleste, il faut prier non pas seulement ὑπὸρ τῶν διωκόντων, mais aussi ὑπὲρ τῶν ἐπηρεαζόντων (Patrol. Grecq. XIV, 649, A ; et 653, A). De plus, le contexte exclut formellement l'addition de TOIC devant οὐρανοῖς.[1]

« Origènes connaît « une partie des textes qu'il omet. »

Et ce ne sont pas seulement des passages comme celui que nous venons de signaler qui sont victimes de la licence d'Origènes, ce sont les passages les plus sacrés, ceux qui doivent être gardés dans la mémoire de toute âme chrétienne. — Origènes cite ainsi le verset XVIII, 20 de saint Mathieu : ὅπου (au lieu de οὗ γάρ) εἰσι δύο ἢ τρεῖς συνηγμένοι εἰς τὸ ἐμὸν ὄνομα ΚΑΓΩ (Pat. Grecq. XIV, 823, A. — καὶ ἐγὼ 824, C au lieu de ἐκεῖ) εἰμὶ ἐν μέσῳ αὐτῶν. Dans St Mathieu XXII, 13, il supprime les mots ἄρατε αὐτὸν καὶ et ajoute αὐτόν après ἐκβάλετε. Dans St Mathieu XXVI, 13, il substitue ἐν πᾶσι τοῖς ἔθνεσι, à « ἐν ὅλῳ τῷ κόσμῳ et omet αὐτῆς (Patrol. Grecq. XIV, 44, C). Le verset si connu XXVI, 39, perd deux fois Μου (Patrol. Grecq. XIV, 465, B ; 805, C) et ἐστι (Ibid.), une fois ἀπ' ἐμοῦ (805, C) et τοῦτο (Ibid. 465, B). Une autre fois ἀπ' ἐμοῦ est transposé après ποτήριον (Ibid. 465, B) et τί est deux fois substitué à ὡς (Ibid. 465, B)

« Aucun passage « n'est épargné pas même les plus sacrés. « Exemples. »

(1). — Dans St Mathieu V, 7, Origènes omet 7 mots : ζητεῖτε . . . ὑμῖν (Patrol. Gr. XIV, 400).

des versets qui se transmettaient fidèlement de génération en génération, parmi les races chrétiennes, comme Jean XIX, 15, ἆρον, ἆρον, σταύρωσον αὐτόν, sont présentés de la manière suivante par Origène: ΑἾΡΕ, ΑἾΡΕ, σταύρου αὐτόν (Patrol. Grecq. XIV, 501, C), et cependant Origène connait le texte traditionnel, car ailleurs (Patrol. Grecq. XIV, 736, D), il le cite correctement. — Ce que nous disons de saint Jean XIX, 15, il faut le dire aussi du passage parallèle de St Luc, XXIII, 21: Σταύρωσον, σταύρωσον αὐτόν est transformé en Σταύρου, σταύρου αὐτόν (Patrol. Grecq. XIV, 560, C; 792, C) sans qu'on puisse découvrir, pour de tels changements, aucune raison. Où Origène a-t-il trouvé le αὐτὸς δὲ οὐδὲν ἀπεκρίνατο (Patrol. Grecq. XIV, 712) qu'il insère dans St Marc XV, entre le verset 3 et le verset 4; le ἀπήγαγον εἰς τὴν αὐλήν (Ibid), qu'il substitue à ἀπήνεγκαν du verset 1; le ἀποκριθεὶς λέγει αὐτῷ. Σὺ εἶπας ὅτι (Ibid.) qu'il substitue à εἶπεν (Marc XIV, 62)? — On ne saurait le dire. — Mais, il faut remarquer qu'en cet endroit, Origène compare les récits des quatre Évangiles. On aurait, par conséquent, le droit d'attendre de lui plus de fidélité et d'exactitude. Voilà, cependant comment il respecte le texte sacré! Et il faut remarquer encore qu'il n'est suivi par aucun manuscrit ancien, pas même par le Vatican et le Sinaïtique! C'est à peine, si le Codex Bezae adopte, en partie, la troisième addition que nous venons de rapporter.

Mais à quoi bon chercher des exemples en dehors des 247 variantes que nous venons de relever, dans environ 188 versets des commentaires du grand critique alexandrin? — N'y a-t-il pas là des preuves nombreuses qu'Origène traitait le texte du saint Évangile avec beaucoup de liberté et qu'il ne se préoccupait pas beaucoup de le citer littéralement. Que de versets il altère sciemment, volontairement, sans scrupule, le faisant, pour ainsi dire, d'une manière nouvelle.

Voyez, par exemple, St Jean I, 18: Il y a là un texte précieux, un texte qui est un des points de mire de la critique.

« Exemples tirés des 188 versets qu'il

« ...ommente en St Jean. »

ancienne et moderne et Origène nous donne les variantes que voici : D'abord ὁ Μονογενὴς θεός (Patrol. Grecq. XIV, 800, A ; voir 177, B) et cependant il est bien certain, par le contexte, qu'il lisait le verset tel que nous l'avons aujourd'hui. car, en commentant St Jean XIII, 23, il opère un de ces rapprochements auxquels ses lecteurs sont habitués, entre le disciple Bien-aimé qui reposait dans le sein de Jésus, et le Verbe qui repose dans le sein du Père : ἀνέκειτο ἐν τοῖς κόλποις τοῦ λόγου, ἀνάλογον τῷ καὶ αὐτὸν εἶναι ἐν τοῖς κόλποις τοῦ Πατρὸς, κατὰ τό, « ὁ Μονογενὴς ΘΕΟϹ ὁ ὤν, etc. De plus, il cite ailleurs le même passage avec ces variantes : ὁ Μονογενὴς ΥΙΟϹ θεός ou ὁ Μονογενὴς υἱὸς τοῦ θεοῦ (Pat. Grecq. XIV, 201, C, 588, C). Enfin, en divers autres endroits, il applique toujours ce texte au Fils Unique (Ibid. 224. C) On est souvent certain, par le contexte, et même par des citations expresses, qu'Origène connait le Texte Reçu et, néanmoins on le voit fournir, deux, trois, quatre variantes sur le même verset. (Voir St Jean, I, 33 ; II, 19 ; IV, 35, 39 ; VIII, 13, 16, 40, 42, 52 ; etc.

Ce dernier passage, St Jean VIII, 52, rapproché de St Jean VIII. 51, et étudié à la lumière des observations d'Origène sur lesquelles nous aurons à revenir plus tard, nous amène à constater un autre fait.

« Origène établit « quelquefois très « clairement la « leçon qu'il adopte.

2° — Origène établit quelquefois, de la manière la plus positive, la leçon qu'il suit. soit que cette leçon soit celle du Texte Reçu parmi ses contemporains, soit qu'elle en diffère notablement. C'est ainsi, par exemple que, dans la première Épître de St Jean chapitre III, il montre très clairement qu'il lit, au verset 8, ἐκ τοῦ διαβόλου ἘϹΤΊΝ et au verset 9, ὁ ΓΕΓΕΝΝΗΜΈΝΟϹ ἐκ τοῦ θεοῦ Origène, en effet, malgré les libertés qu'il prend à l'égard du texte, aime à tirer des arguments d'un seul mot et ses commentaires sur St Jean abondent en exemples de ce genre. Ici il relève merveilleusement la force et la portée de l'article ὁ (Patrol Grecq. XIV, col. 108, B–C), de l'article τοῦ (Ibid. col. 601– 614), de la présence ou de l'absence du pronom ἡμῶν

(Ibid. 589-592) de la signification du mot ἠκούσατε par rapport à ἑωράκατε (Ibid. 588 589), ou de θεωρήσει par opposition à γένηται (Ibid. 673. D et 676 toute entière).

Or, Origène revient fréquemment sur le passage de l'Épître que nous venons de citer (I St Jean, III 8-9) dans ses tomes sur le quatrième Évangile, au moins six ou sept fois (Patrol. Grecque XIV. col 596, B, 601 B, 604, A D; 605 A, B 640, A).

Origène insiste, avec autant de raison dans le fond que de charme dans la forme, sur ce fait que l'Apôtre St Jean, affirme que le « pécheur est du Diable », tandis qu'au contraire il affirme que celui qui ne pèche pas est « NÉ de Dieu », Si Saint Jean, observe-t-il avec infiniment de justesse, avait affirmé du pécheur qu'il « est né du Diable », il aurait aggravé sa malheureuse condition, car « ἐστιν » ne dit pas autant que γεγεννημένος (Patrol. Grecq XIV, 605, B)(1) De même encore, ajoute-t-il, est-ce moins d'« être » de Dieu ou de lui appartenir que d'en être né. Il est donc bien certain qu'Origène lisait I St Jean III, 8-9, comme nous le faisons encore aujourd'hui dans le Texte Reçu. « Malgré cela Origène s'écarte du Et cependant, on le voit, à quelques lignes, tout « texte qu'il a dit au plus à quelques pages de l'endroit où il fait ces observations, « remonte établi », à la fois doctes, justes et intéressantes, nous fournir les leçons suivantes: 1° sur le verset 8: πᾶς ὁ ποιῶν τὴν ἁμαρτίαν ἐκ τοῦ διαβόλου ΓΕΓΕΝΝΗΤΑΙ, au lieu de ἐστίν (Patrol. Grecq XIV 596, B; 640, A). — 2° sur le verset 9, ὁ ΓΕΝΝΩΜΕΝΟΣ ἐκ τοῦ θεοῦ (Ibid. 604 D). Néanmoins, il n'y a pas l'ombre d'un doute, en lisant Origène; qu'il n'ait lu ἐστιν et γεγεννημένος (Ibid. 601, B et 605), puisqu'il répète ces leçons à satiété et qu'il en tire des arguments.

Ce n'est pas là un fait isolé. On pourrait en citer [illegible] « Ce n'est pas là un [illegible] dans les tomes sur saint Jean. Origène lit « fait isolé » le même passage, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, sans qu'on puisse découvrir de raison appréciable. Ainsi, il cite une

---

(1) - Voir le texte original.

fois St Luc I, 59 de la manière suivante Ἰωάννης ἔσται ὄνομα αὐτῷ (Patrol. Grecq. XIV, 172, C); ailleurs cependant il donne la leçon du Texte Reçu : ἐστὶν ὄνομα αὐτοῦ (Ibid. 229, D). Dans St Jean VIII, 13, il lit comme le Texte Reçu deux fois (Ibid. 528, A; 557, C), mais il s'écarte une fois du Texte Reçu (Ibid. 525, A); dans St Jean XI, 54, il lit deux fois ἐκεῖθεν (Patr. Grecq. XIV 729, C; 733, C), mais il omet ce mot une autre fois (Ibid. 728, C). — Dans St Jean XIII, 3, il lit δέδωκεν (Ibid., col. 741, A) et ἔδωκεν (Ibid. col. 748, C; 749, A; 745, B, C). Dans St Jean XIII, 14 il lit δέδωκα (Ibid. 765, C) et ἔδωκα presque partout ailleurs (Ibid. 741. C.). Dans S. Jean XIII, 27, il porte ποιεῖ τάχιον et ποίησον τάχιον, et, cela, même à deux lignes de distance (Patrol. Grecq. XIV, col. 805, C). La dernière leçon, qui est celle du Texte Reçu, domine cependant, puisqu'elle est répétée quatre ou cinq fois (Ibid. col. 808, 809). Dans S. Jean VIII, 42, Origènes lit ἐγὼ ἐκ τοῦ θεοῦ ἐξῆλθον et 11 lignes plus bas il porte ἐξῆλθον παρὰ τοῦ θεοῦ (Patrol. Grecq. XIV, col. 613, B.) — Dans St Jean II, 23, il lit comme le Texte Reçu οὐκ ἐπίστευεν ἑαυτόν (Patrol. Grecq. XIV, 305, B); mais ailleurs il porte : 1° οὐκ ἐπίστευσεν (Ibid. 393, C; 396, C) 2° οὐκ ἐπίστευσεν αὐτὸν (Ibid. 393. C) ou même οὐκ ἐπίστευσεν ἑαυτόν (Ibid. 396, C). — A deux lignes de distance d'une des leçons précédentes, il porte une fois celle-ci: ἑαυτὸν οὐκ ἐπίστευεν (Ibid. 393. C). Dans l'Épître aux Gal. IV, 21-22 on trouve chez Origènes οἱ ὑπὸ νόμον θέλοντες εἶναι, quatre fois et deux fois οἱ τὸν νόμον ἀναγινώσκοντες (Griesbach. Symbol. II, 549-550) St Hilaire et St Ambroise ont connu aussi la leçon « Legentes » (Sabatier III, 776. — Cf. Montfaucon Biblioth. Coisliniana, 25). — On pourrait citer des exemples de ce genre par centaines et par milliers.

Il est donc bien certain qu'Origènes s'écarte sans aucun scrupule du texte qu'il a sous les yeux. Car, il est évident, en le lisant, qu'il ne suit pas divers exemplaires. En quelques endroits, il connait des leçons différentes de la sienne, mais il a soin de remarquer et mentionne même les divers manuscrits. C'est

« Les variantes sont « le fait d'Origènes « et non des divers « manuscrits qu'il « pouvait avoir entre

ainsi qu'il nous apprend que, dans saint Jean I, 4, quelques manuscrits lisent ἐν αὐτῷ ζωή ΕϹΤΙΝ au lieu de ζωὴ ἦν, et la leçon lui plaît, quoiqu'il ne l'adopte pas.(1) Ailleurs (Patrol. Grecq. XIV, 269, A), il affirme que presque tous les manuscrits portent βηθανίᾳ dans St Jean I, 28 : Σχεδὸν ἐν πᾶσι τοῖς ἀντιγράφοις κεῖται : mais il blâme cette leçon et il préfère lire βηθαβαρᾷ. Il profite de cette occasion pour remarquer que Γεργεσηνῶν, dans Marc V, 1 et Mathieu VIII, 28, est préférable à Γαδαρηνῶν et à Γερασηνῶν (Patrol. Grecq. XIV, 269-272). Origène mentionne même une fois quelques ἀκριβέστερα ἀντίγραφα.

« les mains.

Avant de clore ce que nous avions à dire d'Origène, de la manière dont cet écrivain reproduit le texte et des leçons singulières qu'il y introduit, il sera peut-être utile d'éclaircir nos assertions par des exemples un peu plus longs que ceux cités précédemment. Nous n'en rapporterons qu'un seul, mais il est mémorable. Il s'agit des quatre passages de l'Évangile où est raconté l'entrée triomphale de Notre Seigneur à Jérusalem. Origène donne tout au long les textes des quatre Évangiles, c'est-à-dire, de trente à quarante versets. De plus, il se propose de comparer entre eux les quatre récits ; et enfin, s'il ne rapporte les quatre textes tout au long qu'dans les tomes sur saint Jean, il commente les mêmes passages dans ses tomes sur St Mathieu, semant ses commentaires de courtes allusions ou même de citations, de telle sorte que nous avons, dans ce chassé-croisé de passages, bien des moyens de saisir la méthode employée par le célèbre écrivain.

« Pour donner une « idée de la manière « d'Origène, on cite « un exemple typi- « que, qu'on étudie- « ra en détail. »

Voici d'abord les quatre textes, accompagnés des signes qui indiquent les omissions (+), les additions (¹ ¹¹), les substitutions ou modifications (÷ ¹¹) et les transpositions (§ 11). Nous reproduisons même en rouge les variantes d'Origène.

---

(1).– Patrol. Grecq. XIV, 148, D.– Τινὰ τῶν ἀντιγράφων ἔχει, καὶ ταῦτα οὐκ ἀπιθάνως ὃ γέγονεν, ἐν αὐτῷ ζωή ἐστιν.

« Mathieu XXI, 1-9 »

-1- Καὶ ὅτε ἤγγισαν εἰς Ἱεροσόλυμα, καὶ ἦλθον εἰς Βηθφαγὴν πρὸς τὸ ὄρος τῶν Ἐλαιῶν, τότε Ἰησοῦς ἀπέστειλε δύο μαθητάς, λέγων αὐτοῖς· -2- Πορεύεσθε εἰς τὴν κώμην τὴν ἀπέναντι ὑμῶν, καὶ εὐθέως εὑρήσετε ὄνον δεδεμένην, καὶ πῶλον μετ' αὐτῆς· λύσαντες ἀγάγετέ μοι. -3- Καὶ ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ τι, ἐρεῖτε, ὅτι ὁ Κύριος αὐτῶν χρείαν ἔχει· εὐθὺς δὲ ἀποστελεῖ αὐτούς. -4- Τοῦτο δὲ γέγονεν, ἵνα πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ τοῦ προφήτου λέγοντος· -5- Εἴπατε τῇ θυγατρὶ Σιών· Ἰδού ὁ βασιλεύς σου ἔρχεταί σοι πραΰς καὶ ἐπιβεβηκὼς ἐπὶ ὄνον, καὶ πῶλον υἱὸν ὑποζυγίου. -6- Πορευθέντες δὲ οἱ μαθηταί, καὶ ποιήσαντες καθὼς προσέταξεν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς, -7- ἤγαγον τὴν ὄνον, καὶ τὸν πῶλον, καὶ ἐπέθηκαν ἐπ' αὐτῶν τὰ ἱμάτια αὐτῶν, καὶ ἐπεκάθισεν ἐπάνω αὐτῶν. -8- Ὁ δὲ πλεῖστος ὄχλος ἔστρωσαν ἑαυτῶν τὰ ἱμάτια ἐν τῇ ὁδῷ· -9- οἱ δὲ ὄχλοι οἱ προάγοντες αὐτόν, καὶ οἱ ἀκολουθοῦντες ἔκραζον λέγοντες· Ὡσαννὰ τῷ υἱῷ Δαυΐδ· εὐλογημένος ὁ ἐρχόμενος ἐν ὀνόματι Κυρίου· Ὡσαννὰ ἐν τοῖς ὑψίστοις.

« Marc XI 1-10 »

-1- Καὶ ὅτε ἐγγίζουσιν εἰς Ἱεροσόλυμα, εἰς Βηθφαγὴν καὶ Βηθανίαν, πρὸς τὸ ὄρος τῶν Ἐλαιῶν, ἀποστέλλει δύο τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, -2- καὶ λέγει αὐτοῖς· Ὑπάγετε εἰς τὴν κώμην τὴν κατέναντι ὑμῶν, καὶ εὐθὺς πορευόμενοι εἰς αὐτήν, εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, ἐφ' ὃν οὐδεὶς οὔπω ἀνθρώπων ἐκάθισε· λύσαντες αὐτὸν καὶ φέρετε. -3- Καὶ ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ· Τί ποιεῖτε τοῦτο; εἴπατε, ὅτι ὁ Κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει, καὶ εὐθὺς αὐτὸν ἀποστελεῖ ὧδε. -4- Καὶ ἀπῆλθον, καὶ εὗρον πῶλον δεδεμένον πρὸς θύραν ἔξω ἐπὶ τοῦ ἀμφόδου, καὶ λύουσιν αὐτόν. -5- Καί τινες τῶν ἐκεῖ ἑστηκότων ἔλεγον αὐτοῖς· Τί ποιεῖτε λύοντες τὸν πῶλον; -6- Οἱ δὲ εἶπον αὐτοῖς καθὼς εἶπεν ὁ Ἰησοῦς· καὶ ἀφῆκαν αὐτούς. -7- Καὶ φέρουσι τὸν πῶλον πρὸς τὸν Ἰησοῦν, καὶ ἐπιβάλλουσιν αὐτῷ τὰ ἱμάτια αὐτῶν· -8- Ἄλλοι δὲ στοιβάδας κόψαντες ἐκ τῶν ἀγρῶν ἐστρώννυον εἰς τὴν ὁδόν. -9- Καὶ οἱ

προάγοντες, κ[αὶ] οἱ ἀκολουθοῦντες ἔκραζον.† Ὡσαννά, εὐλογημένος ὁ ἐρχόμενος ἐν ὀνόματι Κυρίου. -10- Εὐλογημένη ἡ ἐρχομένη βασιλεία τοῦ Πατρὸς ἡμῶν ‡Δαυΐδ" Ὡσαννὰ ἐν τοῖς ὑψίστοις.

-29- Καὶ ἐγένετο ὡς ἤγγισεν εἰς ‡ Βηθφαγῆν" καὶ Βηθανίαν, « Luc XIX, 29-38. »
πρὸς τὸ ὄρος τὸ καλούμενον Ἐλαιῶν, ‡ ἀπέστειλε" δύο τῶν μαθητῶν ‡ λέγων" -30- Ὑπάγετε εἰς τὴν κατέναντι κώμην, ἐν ᾗ εἰσπορευόμενοι εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, ἐφ' ὃν οὐδεὶς πώποτε ἀνθρώπων ‡ ἐκάθισε" λύσαντες αὐτὸν ἀγάγετε. -31- καὶ ἐάν τις ὑμᾶς ἐρωτᾷ· Διὰ τί λύετε; οὕτως ἐρεῖτε† Ὅτι ὁ Κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει. -32- Ἀπελθόντες δὲ οἱ ‡ μαθηταί", εὗρον ‡ ὡς" εἶπεν αὐτοῖς. -33- Λυόντων δὲ αὐτῶν τὸν πῶλον, ‡ εἶπαν" οἱ κύριοι αὐτοῦ πρὸς αὐτούς· Τί λύετε τὸν πῶλον; οἱ δὲ ‡ εἶπαν" -34- "Ὅτι" ὁ Κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει. -35- Καὶ ἤγαγον αὐτὸν πρὸς τὸν Ἰησοῦν, καὶ ἐπιῤῥίψαντες ‡ αὐτῶν" τὰ ἱμάτια ἐπὶ τὸν πῶλον, ἐπεβίβασαν τὸν Ἰησοῦν. -36- Πορευομένου δὲ αὐτοῦ, ὑπεστρώννυον τὰ ἱμάτια αὐτῶν ἐν τῇ ὁδῷ. -37- Ἐγγίζοντος δὲ αὐτοῦ ἤδη πρὸς τῇ καταβάσει τοῦ ὄρους τῶν Ἐλαιῶν, ‡ ἤρξατο" ἅπαν τὸ πλῆθος τῶν μαθητῶν χαίροντες ' καὶ ‡ αἰνοῦντες" τὸν θεὸν φωνῇ μεγάλῃ περὶ πασῶν ὧν εἶδον δυνάμεων, λέγοντες· Εὐλογημένος † ὁ βασιλεὺς ἐν ὀνόματι Κυρίου· § ἐν οὐρανῷ εἰρήνη, καὶ δόξα ἐν ὑψίστοις.

-12- Τῇ ἐπαύριον ὄχλος πολὺς ὁ ἐλθὼν εἰς τὴν ἑορτήν, « Jean XII, 12-15. »
ἀκούσαντες ὅτι ἔρχεται ὁ Ἰησοῦς εἰς Ἱεροσόλυμα, -13- ἔλαβον τὰ βαΐα τῶν φοινίκων, καὶ ἐξῆλθον εἰς ‡ ἀπάντησιν" αὐτῷ, καὶ ἔκραζον· Ὡσαννά, εὐλογημένος † ἐν ὀνόματι Κυρίου ὁ βασιλεὺς τοῦ Ἰσραήλ. -14- Εὑρὼν δὲ ὁ Ἰησοῦς ὀνάριον, ἐκάθισεν ἐπ' ‡ αὐτοῦ" καθὼς ‡ ἐστι" γεγραμμένον· -15- Μὴ φοβοῦ, θύγατερ Σιών· ἰδοὺ ὁ βασιλεύς σου ἔρχεται καθήμενος ἐπὶ πῶλον ὄνου.

« Résultat de la « Comparaison. »

Si on compare les citations d'Origène au Texte Reçu, dans les quatre passages de l'Evangile, on obtient le résultat suivant.

	Math. XXI, 1-10.	Marc XI, 1-10	Luc XIX, 29-38	Jean XII, 12-15.
Omissions	18	20	4	2
Additions	4	3	3	0
Substitutions	5	12	7	2
Transpositions	0	0	3	0
Modifications	2	0	2	1
Orthographe	1	3	2	1
	30	38	21	6

« Examen détaillé des « Variantes. »

Ces variantes méritent de fixer l'attention, moins à cause de leur nombre qu'à cause de leur singularité. Elles sont telles qu'elles s'expliquent rarement par la simple inadvertance, l'incurie, la préoccupation. D'autres causes sont ici en jeu. Afin de bien faire ressortir ce que nous disons, nous allons mettre en regard les principales variantes d'Origène et du Texte Reçu.(1)

	Math. XXI	Origènes.	Anciens manuscrits	Texte Reçu:
* 1	1	ἤγγισεν (2)	„	ἤγγισαν
* 2		ἦλθεν	(א)	ἦλθαν
3	„	βηθφαγήν (3)	„	βηθφαγή
4	„	Ἰησοῦς	(BD)	ὁ Ἰησοῦς
5	2	πορεύεσθε	(א BDZ)	πορεύθητε
* 6	3	εἴπῃ (4)	(D)	εἴπῃ τι.
* 7	3	τί ποιεῖτε τοῦτο (5)	(D)	„

(1).– Nous marquons d'un astérisque les passages où Origène donne ailleurs la leçon du Texte Reçu.

(2).– Origène lit ἤγγισαν et ἦλθον dans la Patrologie Grecque tome XIII, col. 1417, C.

(3).– Voir Patrol. Grecq. XIII, col. 1417, C.

(4).– Origène lit εἴπῃ τι Patrol. Grecq. XIII, 1425 A.– XIV, 356, B.–

(5).– Origène n'ajoute pas: Τί ποιεῖτε τοῦτο ;– Patrol. Grecq.

		Origène	Anciens manuscrits	Texte Reçu
8	Math. XXI, 4	δὲ γέγονεν	(אCDZ)	δὲ ὅλον γέγο̄
*9	5	ἔρχεται (6)		ἔρχεταί ΣΟΙ
*10	Marc XI, 2	οὐδεὶς οὔπω	(א*BC*)	οὐδείς
11	"	φέρετε	(אBC)	ἀγάγετε
12	6	εἶπεν	(אBC)	ἐνετείλατο
13	7	φέρουσιν	(B) cf. (אC!)	ἤγαγον
14		ἐπιβάλλουσιν	(אBCD)	ἐπέβαλον
15	8	κόψαντες	(אB)	ἔκοπτον
16		ἀγρῶν	(אBC)	δένδρων
17		ἔστρω CAN		ἐστρώννυον
18	Luc XIX, 29	λέγων	(אBD)	εἰπών
*19	32	οἱ μαθηταί		οἱ ἀπεσταλμένοι
20	37	χαίροντες καὶ αἰνοῦντες		χαίροντες αἰνεῖν
21	Jean XII, 13	ἀπάντησιν	(A)	ὑπάντησιν
22	14	ἐπ' αὐτοῦ		ἐπ' αὐτό

Nous omettons des variantes de détail ; mais celles que nous donnons suffisent pour montrer la différence considérable qu'il y a entre Origène et le Texte traditionnel. De plus, on trouve là des variantes que personne ne peut songer à rapporter à l'incurie ou à l'inadvertance des copistes. Évidemment ces variantes ont été introduites volontairement dans le texte sacré par quelqu'un. Est-ce par Origène ? Est-ce par quelque autre personne ? – Nous n'a-« Origène est l'auteur vons pas l'ombre d'un doute qu'Origène ne soit le vrai coupable, « de ces Variantes. »

XIII, 1425, A. – Mais il lit ainsi St Marc XI, 3 : ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ · ΤΙ ΛΥΕΤΕ ΤΟΝ ΠΩΛΟΝ ; εἴπατε ὅτι ὁ κύριος. – Les mots écrits en caractères majuscules ne se trouvent que dans saint Luc XIX, 33. – C'eût été une merveille si le Codex Bezae n'avait pas adopté d'emblée cette bévue. – Dans St Marc XI 3, ce manuscrit porte τί λύετε τὸν πῶλον au lieu de τί ποιεῖτε τοῦτο. – Nouvelle confirmation de tout ce que nous avons dit et de tout ce que nous allons dire.

(6). – Origène lit quelquefois ἔρχεταί ΣΟΙ (Patr. Grec. XIII, 1420, C ; 1421, B)

mais nous reconnaissons, en même temps, qu'il serait difficile de le prouver dans chaque cas particulier. C'est surtout d'après un ensemble d'arguments généraux qu'on peut le déduire. Pour en être convaincu, il suffit de constater que sept fois sur vingt-deux, nous pouvons nous assurer qu'Origène connaissait très bien le Texte Reçu, tout en le citant ailleurs avec de nombreuses variantes.[1] Pour constater ce fait, il nous a suffi de lire les commentaires qui accompagnent les passages étudiés plus haut, avec les fragments de citations qui y reviennent de temps en temps.

« Nombreuses leçons « qu'on rencontre « dans Origène, sur « ces mêmes passages. »

Mais nous avons découvert aussi que le célèbre docteur rapporte souvent le même passage, de deux et quelquefois de trois manières. C'est ainsi que l'on trouve chez lui dans Mathieu XXI, 3 : ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ τι (Patrol. Grecq. XIII, 1425, A ; XIV, 356, B), sans τί ποιεῖτε τοῦτο et ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ· τί ποιεῖτε τοῦτο ; (Pat. Grecq. XIV, 344, A). – Dans Mathieu XXI, 3 εὐθὺς δέ (Patrol. Grecq. XIV, 344, A ; 353, A ; 356, B) et εὐθέως δέ (Patrol. Grecq. XIII, 1420 B–C ; 1425, A). – Dans Mathieu XXI, 4 ἔρχεται, sans σοί (Patrol. Grecq. XIV, 344, A ; 353, A ; XIII, 1453, A) et ἔρχεταί σοι (Patrol. Grecq. XIII, 1420, C ; 1421, B). – πῶλον ὑποζυγίου (Patrol. Grecq. XIV, 344, A Cfr. XIII, 1421, B) et πῶλον ΥΙΟΝ ὑποζυγίου, comme dans le Texte Reçu (Patrol. Grecq. XIII, 1417, C ; 1421, B ; XIV, 353, A) – Dans Marc XI, 1 εἰς Βηθφαγήν est reconnu (Patrol. Grecq. XIV, 344, B) et repoussé (Patrol. Grecq. XIII, 1420 A et note 90), même d'une manière expresse (Patrol. Grecq. XIII, 1429, C). – Il faut en dire autant de οὔπω dans Marc XI, 2, car ce mot est tantôt admis (Patrol. Grecq. XIV, 344, B, 365 A et B) et tantôt rejeté (Patrol. Grecq. XIII, 1433, A). Origène nous gratifie même d'une troisième leçon : πώ (Patrol. Grecq. XIV, 361, B). De plus, dans le même verset, il lit, tantôt ἐκάθισε (Patrol. Grecq. XIV 344, C ; 365, A et B), tantôt ἐκάθισεν (Patrol. Grecq. XIII, 1433, A ; XIV, 361, B). –

---

[1]. – Voir, dans le Tableau précédent, les leçons marquées d'astérisques.

Dans Marc XI, 3, nous trouvons εὐθύς (Patrol. Græcq. XIV, 344. C) et εὐθέως (Patrol. Græcq. XIII, 1420, A et 1425, A) avec (Patrol. Græcq. XIII 1425, A) et sans πάλιν (Ibid. 1420, A).— Dans Marc XI, 4 Origène nous donne πῶλον (Patr. Græcq. XIV, 344. C); et τὸν πῶλον (Ibid. 361, B); θύραν (Patr. Græcq. XIV, 344, C; 361, B) et τὴν θύραν (Patrol. Græcq. XIII, col. 1433, B).— On voit s'il y a là de quoi embarrasser les critiques, qui doivent savoir quelle était au juste la leçon qu'adopte Origène.

De plus, il faut observer qu'Origène nous présente, dans ses « leçons nouvelles » commentaires, toute une série de leçons nouvelles, à savoir, dans « sur ces mêmes passages » Mathieu XXI, 6, ἤγαγον ΤΟΝ ὄνον (Patrol. Græcq. XIV, 355, A) au lieu de ΤΗΝ ὄνον (Patrol. Græcq. XIV, 344, A).— Dans Mathieu XXI, 7 τὰ ἱμάτια ἑαυτῶν (Patrol. Græcq. XIV, 353, A), au lieu de τὰ ἱμάτια αὐτῶν (Patrol. Græcq. XIV, 344. B).— Dans Mathieu XXI, 8, ἔστρωσαν τὰ ἱμάτια (Patrol. Græcq. XIV, 353, B) au lieu de ἔστρωσαν ἑαυτῶν τὰ ἱμάτια (Patrol. Græcq. XIV, 344. B).— Dans Marc XI, 1: εἰς Ἱεροσόλυμα καὶ εἰς Βηθανίαν (Patrol. Græcq. XIII, 1420, A; 1429, C), au lieu de εἰς Βηθφαγὴν καὶ Βηθανίαν (Patrol. Græcq. XIV, 344. B).— Dans Marc XI, 2, πώ (Patrol. Græcq. XIV, 361. B), au lieu de οὔπω (Patrol. Græcq. XIV, 344. B).— Dans Marc XI, 3: τί λύετε τὸν πῶλον; (Patrol. Græcq. XIII, 1425, A), au lieu de τί ποιεῖτε τοῦτο; (Patrol. Græcq. XIV, 344. C).— Dans Marc XI, 3 ἀποστελεῖ πάλιν ὧδε (Patrol. Græcq. XIII, 1425 A) au lieu de ἀποστελεῖ ὧδε (Patrol. Græcq. XIII, 1420, A; XIV, 344. C).— Dans Marc XI, 4, καὶ ἀπελθόντες εὗρον (Patrol. Græcq. XIII, 1433, B), au lieu de ἀπῆλθον δὲ καὶ εὗρον (Patrol. Græcq. XIV, 344, C).— Dans Marc XI, 10, εἰρήνη ἐν τοῖς ὑψίστοις (Patrol. Græcq. XIII, 1433, C), au lieu de ὡσαννὰ ἐν τοῖς ὑψίστοις (Patrol. Græcq. XIV, 344. C).— Dans Luc XIX, 31, οὕτω ἐρεῖτε (Patrol. Græcq. XIII, 1425, A), au lieu de οὕτως ἐρεῖτε (Patrol. Græcq. XIV, 344, C).— Dans Luc XIX. 32, εὗρον, καθὼς εἶπεν αὐτοῖς, ΕϹΤΩΤΑ ΤΟΝ ΠΩΛΟΝ (Patrol. Græcq. XIII, 1433, C), au lieu de εὗρον ὡς εἶπεν αὐ-

τοῖς (Patrol. Grecq. XIV, 345, A). On juge si ces variantes ont dû augmenter l'embarras des critiques.

Comparaison d'Origène avec les anciens manuscrits.

Après avoir comparé Origène avec le Texte Reçu, il serait bon peut-être de le comparer aussi avec les plus anciens manuscrits. Nous ne pouvons pas le faire en détail, mais il nous faut cependant donner sommairement le résultat de la comparaison. On trouvera, dans le Tableau suivant, les chiffres que nous avons relevés en collationnant les anciens manuscrits avec Origène.

		Sinaïtique	Alexandrin	Vatican	Ephrémitique	Codex Bezae
Math. XXI, 1-9	Omissions	4	Déficit	4	5	4
	Additions	18		16	20	18
	Substitutions	7		7	10	13
	Transpositions	0		0	0	0
	Modifications	0		2	2	1
	Orthographe	3		1	2	4
	Total	32		30	39	40
Marc XI, 1-10.	Omissions	7	2	6	4	11
	Additions	17	22	14	17	22
	Substitutions	4	16	6	9	20
	Transpositions	4	0	2	4	0
	Modifications	1	1	1	1	0
	Orthographe	3	2	2	2	2
	Total	36	43	31	37	55
Luc XIX, 29-38.	Omissions	1	2	1	Déficit	49
	Additions	0	4	3		14
	Substitutions	4	8	6		12
	Transpositions	0	4	0		5
	Modifications	2	1	2		0
	Orthographe	3	1	3		2
	Total	10	20	15		82

Jean XII, 12-15

	Sinaïtique	Alexandrin	Vatican	Ephrémitique	Codex Bezæ
Omissions	2	3	0	Déficit	1
Additions	4	3	4		3
Substitutions	3	1	2		6
Transpositions	0	0	0		0
Modifications	0	1	1		1
Orthographe	1	1	1		2
Total	10	9	8		13

Ce qui frappe tout d'abord, en examinant les chiffres ci-dessus (Résultats bruts), c'est la différence qui existe entre les anciens manuscrits et (le résultat réel) Origènes, surtout dans St Mathieu XXI, 1-9 et dans St Marc XI, 1-10, mais il faut se rappeler qu'Origènes omet dans St Mathieu XXI, 8, douze mots et treize mots dans St Marc XI, 7-8. Aucun manuscrit ne contient ces deux omissions, preuve évidente qu'Origènes est en faute. Par suite, il faut réduire considérablement les chiffres des variantes, et, dès lors Origènes et les anciens manuscrits ne diffèrent plus autant. Il existe un peu moins de différence entre ceux et Origènes qu'il n'y en a entre Origènes et le Texte Reçu. En tout cas, il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'il n'y ait, entre Origènes et les anciens manuscrits, des rapports intimes. Des variantes, comme celles que nous avons rapportées, pages 118-119 sont concluantes. Il est donc certain que les anciens manuscrits et Origènes ont puisé à une source commune, s'ils n'ont pas puisé les uns chez les autres. Il n'y a pas jusqu'au Codex Bezæ, qui, malgré ses étrangetés, ne trahisse sa parenté avec le célèbre docteur alexandrin. Des leçons comme ἄν τις ὑμῖν εἴπῃ· ΤΙ ΛΥΕΤΕ ΤÒΝ ΠΩΛΟΝ; (Marc XI, 3). – Cfr. Patrol. Grecq. XIII, 1425, A). ΚΑÌ ἈΠΕΛΘÓΝΤΕϹ ΕΫΡΟΝ (Marc, XI, 4. – Cfr. Patrol. Grecq. XIII, 1433, C). sont concluantes. Il ne manquerait plus que de trouver en St Luc XIX, 32 ἙϹΤΩΤΑ ΤÒΝ ΠΩΛΟΝ (Patrol. Grecq. XIII, 1433, C) pour pouvoir conclure à quelque chose de plus intime que de la parenté; malheu-

reusement le Codex Bezae est très altéré en cet endroit et a subi des remaniements considérables. Cependant, il est possible, que ses altérations dérivent jusqu'à un certain point d'Origène. C'est ainsi, par exemple, qu'on pourrait trouver dans les commentaires sur St Mathieu (Patrol. Graecq. XIII, 1433, C) l'origine du καὶ ἀπελθόντες que nous lisons, dans St Luc XIX, 32, parmi les singulières variantes du Codex Bezae.

Il n'est pas possible qu'Origène ait raison dans toutes les leçons que nous venons de citer. Il se trompe nécessairement quelquefois, bien qu'on ne puisse pas toujours dire facilement quand est-ce qu'il a tort. Ce qui est clair et certain c'est qu'Origène ne tire pas ses variantes des manuscrits, mais bien de sa cervelle. Il ne peut y avoir l'ombre d'un doute là-dessus pour quelqu'un qui le lit attentivement.

« Erreurs manifestes dans Origène. »

Tout n'est donc pas or dans les commentaires d'Origène: il se mêle un peu de scorie au précieux métal. Origène prend, quelquefois des textes l'un pour l'autre: il attribue à St Luc ce qui est à St Marc (Patrol. Graecq. XIV, 249, D), cite St Marc pour St Jean (Ibid. 244, D), affirme rapporter ce qui suit (Luc XXIII, 11), μετ' ὀλίγα, alors qu'il donne (Luc XXII, 11) ce qui précède (Patrol. Graecq. XIV, 709, C-D) et prétend lire, en St Luc, Marc XIV, 60-61, (Ibid. XIV, 377, A), qu'il trouve cependant ailleurs expressément, en saint Marc (Ibid. 712, A). Il lui arrive même de prendre un texte l'un pour l'autre, par exemple, St Luc IV, 34, pour St Luc VIII, 3 (Ibid. 713, C et note 25). Ce ne sont là, sans doute, que des conséquences de la faiblesse de notre nature, conséquences que nous retrouvons dans la plupart des autres pères, même dans les écrivains de génie, dans les Athanase, les Didyme et les Chrysostôme, mais enfin il est bon de relever ces détails, ne fût-ce que pour établir clairement, que, pour avoir été un homme de talent, Origène n'en est pas moins demeuré toujours homme.

« Nouvelle question qui se pose. »

Un des derniers exemples que nous avons cités nous invite à examiner une seconde question et une question bien plus grave.

que la précédente. Origènes modifiait le texte de la Sainte Écriture, sans se faire aucun scrupule, nous le savons ; nous l'avons démontré ; mais ne lui arrivait-il pas de le modifier sciemment, volontairement, sachant bien ce qu'il faisait ? — C'est une question qui a de la gravité et de l'importance, ainsi qu'on s'en apercevra bientôt.

Chapitre deuxième.

Origènes n'altère-t-il pas quelquefois volontairement le Texte sacré ?

Nous avons reconnu et démontré qu'Origènes n'attachait aucune importance aux citations verbales ; qu'il se permettait toute espèce de variantes, même lorsqu'il avait devant lui un texte très arrêté. Il faut faire un pas de plus et nous demander si Origènes n'altérait pas quelquefois le texte sacré de propos délibéré.

Assurément il n'entre pas dans notre pensée d'accuser Origènes d'avoir altéré le texte de la Sainte Écriture, pour le corrompre, comme le faisaient les hérétiques. Il faudrait avoir des preuves très claires, des textes très précis pour l'accuser d'un pareil crime, et nous n'avons rien. Au contraire, tout le monde sait qu'Origènes a déployé beaucoup de zèle pour défendre les Saintes Écritures. On lui prête peut-être plus qu'il n'a fait, et la haute idée qu'on a de lui est, pensons-nous, un obstacle au progrès des études bibliques. Bien des gens le regardant comme infaillible n'admettent pas sans peine qu'il ait pu se tromper. D'autre part, comme ces personnes n'ont jamais rien lu de ses écrits et ne veulent en rien lire, il est presque impossible de leur faire entendre raison. Elles opposent à tout, même aux arguments les plus clairs et les plus convaincants, des fins de non-recevoir. Ce sont des aveugles auxquels on ne peut pas ouvrir les yeux, parce que ce sont des aveugles volontaires.

Origènes a-t-il altéré sciemment le texte de la Sainte Écriture ?

« Il ne s'agit pas de prêter « à Origènes un but cri- « minel ? » — Il s'agit de « savoir, si, en fait, il a « altéré le texte sacré. »

Nous nous demandons, dès lors, non pas si Origènes a altéré les Saintes Écritures dans un but criminel, mais s'il n'a pas cédé, lui aussi, à la manie qui faisait quelquefois corriger les Livres Saints et à laquelle nous devons ce qu'on a appelé plus tard, les ἀκριβέστερα ἀντίγραφα.

Article premier.

Preuves certaines qu'Origènes modifiait quelquefois intentionnellement le texte de la Sainte Écriture.

La question étant posée, comme nous venons de le faire, il n'y a point, pour nous, l'ombre d'un doute qu'Origènes n'ait quelquefois altéré les Livres Saints pour faire un texte meilleur, en lui-même, en tout cas meilleur à ses yeux.

« On prouve le fait « par des exemples »

Et, pour bien faire comprendre notre pensée, nous allons éclaircir ce que nous voulons dire en citant quelques exemples :

« 1° St Jean, II, 17. »

1° En commentant le verset 17 du chapitre II de St Jean, Origènes rencontre, sur son chemin, cette citation du Psaume LXVIII : ὁ ζῆλος τοῦ οἴκου σου ΚΑΤΕΦΑΓΕ με, et ce passage reparaît sept fois dans les tomes sur saint Jean (Patrol. Grecq. XIV, 305, A ; 341, A ; 352, C ; 368, D ; 369, A) mais sous une forme un peu différente : En effet, Origènes ne lit pas κατέφαγε, mais ΚΑΤΑΦΑΓΕΤΑΙ et cela les sept fois, sans aucune exception. Il semble donc qu'il n'y ait pas de leçon plus certaine que celle-là, d'autant plus que, d'après Origènes, le Valentinien Héracléon lisait ce passage de la même manière au second siècle de l'ère chrétienne, (Ibid. 369, A). Et cependant il est certain que la leçon καταφάγεται bien que patronnée par Origènes est fausse.

« Quelle est la vraie « leçon de St Jean ? »

Il n'y a pas de doute que l'Evangile de saint Jean n'ait porté primitivement, comme il porte aujourd'hui, κατέφαγέ με. C'est la leçon que donne Eusèbe, à diverses reprises, en commentant le

Psaume LXVIII. mais en citant l'Evangile (Patrol. Graeq. XXIII, col. 740, C). Ce qui est plus singulier, c'est qu'Origène lui-même connaît la leçon κατέφαγε, tout en adoptant la leçon καταφάγεται. Cela résulte des observations dont l'illustre exégète accompagne la citation de Jean II. 17. dans un des sept endroits où il la rapporte.

Voici, en effet, ce qu'il dit à propos de cette citation une des dernières fois qu'il l'emploie (Patrol. Graeq. XIV, 368. D). « C'est ainsi qu'on lit dans le « Prophète (καταφάγεται) et non pas κατέφαγε. » οὕτω γὰρ κεῖται ἐν τῷ προφήτῃ καὶ οὐχὶ κατέφαγε. (Patrol. Graeq. XIV, col. 368. D). Cette observation prouve, à n'en pas douter, qu'Origène connaissait la leçon κατέφαγε. Pourquoi, en effet, aurait-il relevé cette leçon si elle n'avait été connue de personne et si elle n'avait pas été tenue comme bonne par un grand nombre? — C'eût été faire comme Don Quichotte et se battre contre des moulins. Il est donc bien évident 1°, qu'Origène connaissait la leçon κατέφαγε et 2° qu'il la lisait probablement dans son exemplaire. Mais pourquoi a-t-il substitué καταφάγεται à κατέφαγε et pourquoi la leçon καταφάγεται a-t-elle été reçue avec tant de faveur? — On la trouve, en effet, dans beaucoup de manuscrits.

« Comment lit Origène? - Trouve qu'il a substitué « καταφάγεται à « κατέφαγε. »

La question est intéressante en elle-même et vaut la peine d'être examinée, car elle jette quelque jour sur l'histoire de la critique textuelle.

En voyant Origène parler du Prophète et non du Psalmiste, on serait tenté de croire qu'il a en vue, non par le Psaume LXVIII, 9 (Vulg. 68,10), mais un autre passage de la Sainte Ecriture. Cependant, outre qu'il n'y en a aucun qui contienne la même pensée et qui la formule dans les mêmes termes, Origène, dans le contexte, nomme expressément deux fois le psaume LXVIII, 9 (Patrol. Graeq. XIV. 368. C et 369. A). Il faut donc nécessairement recourir au psaume LXVIII, 9. D'ailleurs, Origène, dans les fragments de commentaires qu'il nous a laissés sur les psaumes, observe expressément que c'est bien ce passage, et non pas un autre, qui est cité dans le Saint Evangile:

« Ce stique, dit-il, est placé dans les Évangiles ; et, comme s'il
» craignait qu'on ne retrouvât pas assez facilement l'endroit où
» figure la citation, il ajoute : « Là où il est question des changeurs
» qui furent chassés du temple. Symmaque a rendu κατέφαγέ
» με par κατανάλωσεν. — οὗτος ὁ στίχος τέθειται ἐν
τοῖς εὐαγγελίοις ἐπὶ τοῖς ἐκβληθεῖσιν ἐκ τοῦ ἱεροῦ κολλυ-
βισταῖς καὶ τραπεζίταις. Τὸ « κατέφαγέ με » ὁ Σύμμαχος
« κατανάλωσεν » ἐξέδωκεν (Patrol. Grecq. XII, col. 1513, B).

Il ne s'agit donc pas, dans les tomes sur saint Jean, (Pat. Grecq. XIV, 368, D), d'un des douze prophètes ; il s'agit du psalmiste et du psaume LXVIII ; et Origènes affirme que le Psalmiste (Psaume LXVIII, 9) porte καταφάγεται au lieu de κατέφαγε. Il est cependant certain qu'Origènes se trompe. L'Hébreu porte אֲכָלָתְנִי ; κατέφαγέ με, et les anciennes versions suivent l'original. Il est même certain que les Hexaples n'avaient pas altéré le texte hébreu ; car bien qu'elles aient péri en majeure partie, il nous en reste encore assez (Patrol. Grecq. XVI, col. 943-945), pour savoir que le critique Alexandrin y avait conservé la leçon κατέφαγέ με. La version de Symmaque nous est connue, mais nous ignorons celles d'Aquila et de Théodotion.

« Quel était le texte des LXX ? — »

« Témoignage de la Version Hexaplaire »

« Témoignage d'Eusèbe, de St Athanase, de St Epiphane. »

S'il pouvait y avoir un doute sur la leçon des LXX, ce doute serait levé et absolument levé : 1° Par la version Hexaplaire qui a conservé le texte de la Péchito (ܛܢܢܗ ܕܒܝܬܟ ܐܟܠܢܝ) et a lu évidemment κατέφαγέ με (Manuscrit de Milan, folio, 21, a). — 2° Par les écrits d'Eusèbe, qui, dans son commentaire sur les Psaumes, lit comme les LXX, κατέφαγέ με, et cite même, à cette occasion, le passage de l'Évangile de St Jean II, 16-18. Trois fois, au moins, Eusèbe répète les mots κατέφαγέ με (Patrol. Grecq. XXIII, col. 740, B-D). — 3° Par St Athanase, qui, dans son commentaire sur les psaumes cite aussi la leçon traditionnelle et observe que ce passage est rapporté dans l'Évangile (Patrol. Grecq. XXVII, col. 308, C et 924, A). — 4° Par St Epiphane, qui lit deux fois le texte tel que nous l'avons

aujourd'hui (Pat. Grec. XIII, col. 445, A; XLIII, 93, C). —

Voilà donc, d'abord, une chose bien certaine : c'est qu'Origène se trompe en affirmant que le Prophète (c'est-à-dire, le Psaume LXVIII, 9) porte καταφάγεται et non pas κατέφαγε.

En somme, il n'y a là rien d'extraordinaire. Tous les hommes se trompent et ce n'est-là qu'un nouvel exemple d'erreurs à ajouter à tous ceux que nous avons rapportés déjà. Ce qu'il y a de grave c'est qu'Origène 1° ait osé altérer le texte de l'Évangile pour conformer la citation à l'original, et 2° qu'il ait commis cette altération sans s'être auparavant bien assuré que le psaume LXVIII, 9, portait réellement καταφάγεται et non pas κατέφαγε.

Cela nous montre jusqu'où allait la licence des critiques des second, troisième et quatrième siècles.

Mais qu'est-ce qui a pu pousser des hommes à altérer ainsi St Jean II, 17 et même le psaume LXVIII ? — On ne saurait le dire d'une manière absolument sûre. Cependant il est permis de soupçonner le motif qui a dicté cette altération. En effet, ces critiques appliquant le passage du psaume au Christ, n'admettaient pas que „Le zèle de la maison du Seigneur pût cesser de dévorer le Christ." C'était donc le présent qu'il fallait employer : καταφάγεται, "dévore" et non pas le passé : κατέφαγε "a dévoré".

« Pourquoi Origène a-t-il substitué « καταφάγεται à « κατέφαγε ? »

Voilà les futiles raisons qui ont fait quelquefois porter la main sur les Saintes Écritures !

Cet exemple est singulièrement significatif : il montre, en effet, le cas qu'il faut faire des raisonnements et des assertions d'Origène, par exemple, à propos de St Jean VIII, 38 et 44 ! Toutes les fois qu'Origène est saisi par une idée originale, il n'hésite pas à la faire pénétrer, bon gré mal gré, dans la Sainte Écriture !

« Conclusion à tirer « de ce premier exem« ple. »

2° Nous avons observé déjà qu'Origène aimait à tirer des arguments de certains mots qu'il lisait dans le texte, habitude très sage et très louable, en elle-même, mais dans laquelle O-

« Deuxième exemple

rigènes et les anciens critiques ont quelquefois dépassé la mesure.

: St Marc XI, 3. »

Très souvent, en effet, ils se sont laissés emporter par des idées très belles en elles-mêmes, et, une fois que ces idées ont eu pris possession de leur intelligence, il a fallu bon gré, mal gré, leur prêter l'appui du texte évangélique. C'est pourquoi on n'a pas craint de modifier un texte, ni même d'y insérer quelques mots. Nous avons de ce fait un exemple mémorable, dans St Marc XI, 3. — Il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'Origènes n'ait entendu ce verset d'une manière assez différente des autres Pères : « Si quelqu'un vous dit, observe-t-il en rapportant les paroles de Jésus à ses Apôtres. Pourquoi faites-vous cela ?, dites : que le Seigneur en a besoin, et aussitôt (Le Seigneur) l[e R] enverra ici. » Origènes a une longue digression sur l'ânesse et l'ânon dont parlent les Evangélistes, soit dans ses tomes sur St Mathieu, soit dans ses tomes sur saint Jean. Nous n'avons pas à rappeler tous les sens spirituels et allégoriques qu'il trouve dans ce passage ; mais il est évident que, d'après lui, les derniers mots signifiaient, non pas que « le » maître enverrait aussitôt les animaux à Jésus », mais au contraire que « Jésus renverrait les animaux au maître » dès qu'il s'en serait servi. Origènes a des considérations très belles et très ingénieuses sur cet ânon et cette ânesse que Jésus se préoccupe ainsi de restituer à leur maître, et il ne veut pas croire que les bêtes, après avoir servi de monture au Sauveur, aient été de nouveau condamnées au vil ministère qu'elles remplissaient auparavant. Plutôt que d'admettre cela, Origènes admettrait un miracle : οὐ γὰρ ἔμελλεν ὁ φιλάνθρωπος ἡμῶν κύριος .... πάλιν αὐτὰ πέμπειν ἐπὶ τοὺς δεσμούς (Patrol. Grecq. XIII, col. 1428, B).

« Origènes a vu dans
« ce passage, le sens
« qu'indique la particu-
« le πάλιν ajoutée
« dans les anciens ma-
« nuscrits. »

Il n'y a donc pas de doute à avoir sur le sens qu'Origènes voyait dans le passage de saint Marc XI, 3 : καὶ εὐθέως αὐτὸν ἀποστελεῖ ὧδε et sur le passage parallèle de saint Mathieu XXI, 3, εὐθέως δὲ ἀποστελεῖ αὐτούς. — Ces passages sont un peu ambigus ; le contexte seul enlève un peu l'ambiguïté, s'il ne la fait pas disparaître en entier. Origènes lisait

certainement, dans son Evangile, la leçon que nous avons dans le Texte Reçu puisqu'il la cite, en effet, plusieurs fois, pour St Marc (Patrol. Graec. XIII, 1420, A ; XIV, 344, C) et pour St Mathieu (Ibid. XIII, 1389 B ; 1420, C. XIV, 344, A) ; et cela même là où il compare les récits des évangélistes entre eux (Ibid. XIV, 344). Néanmoins, le mot dont Origène est obligé de se servir dans son commentaire, pour expliquer sa pensée et pour dire clairement le sens qu'il voit dans ces passages de l'Evangile, ce mot (πάλιν), il l'insère deux fois dans le texte de St Marc XI, 3 (Patrol Graec XIII, 1389 B et 1425 A). Origène a-t-il ajouté lui même ce mot dans son exemplaire ? Nous ne le pensons pas ; nous croyons qu'il s'est contenté de citer ainsi le verset dans ses commentaires, pour le rendre plus clair. Il n'attache pas une grande importance aux citations verbales, et il le prouve même dans ce cas, car il omet une fois ὧδε (XIII, 1420, A) et substitue, une autre fois, εὐθύς à εὐθέως.

« Origène se sert quelquefois de cette particule πάλιν. »

Il est donc clair que, dans ce cas, l'invention de ΠΑΛΙΝ et l'insertion de cette particule dans le texte évangélique sont suggérées à Origène, par les sens littéraux et autres qu'il voyait dans St Marc XI, 3 et St Mathieu XXI, 3. — Si πάλιν avait existé dans son manuscrit, il aurait certainement cité cet adverbe plus souvent, parce qu'il est absolument nécessaire pour enlever l'ambiguité du verset dont nous parlons.

« Cause de cette addition. »

3° — Qu'Origène se soit conduit de même dans d'autres circonstances, c'est ce qui est parfaitement évident pour quelqu'un qui lit attentivement et la plume à la main ses divers écrits. Un seul chapitre de saint Jean, le chapitre VIII, nous en offre plusieurs exemples. Il y a ici plusieurs leçons très singulières sur lesquelles Origène insiste spécialement. Et cependant, il paraît bien certain qu'elles sont de son invention et qu'il ne les lisait pas dans son exemplaire du Nouveau Testament. Ceci est d'autant plus remarquable que le célèbre exégète commente expressément ces versets et qu'il les cite à plusieurs reprises.

« Autres exemples »
« 1° St Jean VIII. 39. »

L'Evangéliste rapporte, en cet endroit, une espèce de discussion,

qui eut lieu entre Notre Seigneur et des Juifs dont une partie croyait en lui. Les Juifs prétendaient être les enfants d'Abraham, Jésus leur réplique : « Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous » feriez les oeuvres d'Abraham (VIII. 39). » Cette phrase, qui est la traduction du Texte Reçu, a un sens bien différent de celle-ci : » Si vous êtes les enfants d'Abraham, faites les oeuvres d'Abraham. » – Origènes cite cette seconde version (εἰ τέκνα τοῦ Ἀβραάμ ἐστε, τὰ ἔργα τοῦ Ἀβραάμ ποιεῖτε), non pas une fois, ni deux fois, mais au moins onze fois, et cela dans l'endroit où il commente ce passage (Patrol. Grecq. XIV, col. 573-612)! Que faudrait-il en conclure, ce semble? – Il faudrait en conclure qu'Origènes lisait, en effet, ἐστε au lieu de ἦτε et ποιεῖτε au lieu de ἐποιεῖτε ἄν, dans son Nouveau Testament. Et cependant, nous sommes persuadés que cette conclusion est fausse. D'abord, Origènes lit St Jean VIII. 39, comme le Texte Reçu (Patrol. Grecq. XIV, 205, A), sans doute à un endroit où il ne commente pas ce passage ex professo, mais aussi à un endroit où il n'a pas de raison pour modifier le texte original. Par conséquent, il y a lieu de supposer que la citation faite à la colonne 205, A, doit être préférée aux onze citations qui figurent à la colonne 573 et suivantes. En lisant le contexte dans saint Jean, on voit que le Sauveur formulait un principe et qu'il évitait de donner à sa pensée une forme trop aggressive. Origènes, au contraire, dépouille la pensée du Seigneur de tous ces correctifs et lui imprime quelque chose de plus net et de plus direct, mais aussi de moins doux et de plus violent. De plus, Origènes dans plusieurs autres de ses ouvrages, cite ce passage comme le Texte Reçu (Patrol. XIII, 292, b), et nous sommes persuadés que ces citations représentent fidèlement le texte qui était lu à l'Eglise du temps d'Origènes, parce que dans ces moments-là, Origènes n'était pas entraîné, par les préoccupations de la controverse, préoccupations auxquelles il a cédé dans ses tomes sur saint Jean. Il y a donc là encore un texte qui a été altéré volontairement. Ce n'est peut-être pas le

« Arguments internes « et externes qui prouvent la fausseté de « la leçon origénienne. »

« Autres curieuses « leçons. »

seul que nous rencontrions dans ce chapitre. Il est, au moins, possible qu'il y en ait d'autres. On trouve encore, en effet, aux versets 38, 44, trois ou quatre leçons qu'Origènes met en relief et de l'authenticité desquelles on a quelques raisons de douter. Ainsi Origènes lit : 1° Ἃ ἐγὼ ἑώρακα παρὰ τῷ πατρὶ λαλῶ, en omettant ΜΟΥ. – 2° Ὑμεῖς οὖν ἃ ἠκούσατε (au lieu de ὃ ἑωράκατε) παρὰ τοῦ πατρὸς (en omettant ὑμῶν) ποιεῖτε.

En elles-mêmes ces modifications n'ont rien de bien grave ; aussi n'est-ce pas sur le fond que portent nos observations ; il s'agit simplement de savoir si la citation d'Origènes représente 1° le texte courant de son temps et 2° le texte qu'il avait dans son Nouveau Testament. Or, Origènes insiste 1° sur l'omission de μου et de ὑμῶν ; 2° sur la présence de ἠκούσατε dans le second membre au lieu de ἑωράκατε. Il tire de l'absence des premiers mots et de la substitution des autres divers arguments contre les Juifs. Jésus-Christ, dit-il parle de ce qu'il a vu dans le Père, car le Fils voit le Père (Cfr. Jean I, 18) ; mais les Juifs n'ont pas VU le Père ; ils ont simplement entendu ce qu'il leur a dit par Moyse et par les Prophètes. De plus, le premier membre du verset a la même signification sans Μου comme avec ΜΟΥ ; mais il n'en est pas de même du second membre. Si on y ajoutait ὑμῶν, cela voudrait dire : « Et vous, » faites ce que vous avez entendu dire par votre Père », c'est-à-dire, que Dieu serait appelé le père des Juifs. Or, ce n'est pas là le sens du verset. Jésus dit aux Juifs : « Pour moi, je » dis ce que j'ai vu en (a mon) Père ; » Vous vous faites ce que » vous a été ordonné (ou ce que vous avez entendu dire) par (mon) » Père ». Par conséquent Jésus appelle Dieu son père, et nullement le père des Juifs (Patrol. Grecq XIV, 588, A ; 589-592). De même encore, Origènes déclare lire, au verset 44, τοῦ devant πατρός, et reconnaît que le texte τοῦ πατρὸς τοῦ διαβόλου est plus ambigu que ne le serait celui-ci : πατρὸς τοῦ διαβόλου, sans l'article τοῦ (Patrol. Grecq. XIV, 617.B).

On ne peut pas, ce semble, supposer que l'illustre écrivain « Conclusions qu'il faut

« tirer de tout ces — se crée des difficultés chimériques, pour avoir le plaisir de les résoudre.
« textes. » — Il semble donc que ces trois ou quatre variantes existaient déjà, à l'époque d'Origènes dans quelques manuscrits et par suite dans le sien. Cependant, Origènes nous a habitués à des choses si étonnantes, que tout doute n'est pas écarté par ses assertions ou apparences les plus positives, surtout lorsqu'il s'agit de fixer la leçon d'un passage du Nouveau Testament. Il faut toujours être sur ses gardes : Après avoir cité une leçon sept ou huit fois, comme il le fait pour καταφάγεται (St Jean, II, 17), il lui arrivera peut-être de nous dire qu'il en connaît d'autres, par exemple, celle du texte traditionnel. Peut-être même nous révélera-t-il la cause qui lui suggère ses substitutions.

Article deuxième.

Résumé de ce qui a été dit des rapports d'Origènes avec le Texte Reçu. — Conclusions générales.

« Cinq faits certains. » — Voilà donc le résultat auquel nous conduit l'étude des tomes d'Origènes sur saint Jean.

1°. Origènes cite très incorrectement la Sainte Écriture, lorsqu'il ne la commente pas : Il ne se fait aucun scrupule de passer des moitiés de versets et des versets entiers. Il change, transpose, retranche, ajoute et substitue les mots avec la plus grande liberté.

2°. Il se conduit de la même manière, ou peu s'en faut, dans les passages qu'il commente, si bien qu'il n'est pas toujours facile de savoir le texte qu'il a sous les yeux.

3°. Les variantes d'Origènes ne viennent pas de la différence des manuscrits, mais de sa méthode et de ses idées. On voit bien qu'Origènes n'a pas, sous les yeux, plusieurs manuscrits, puisqu'il ne les cite que dans de rares circonstances. Or, parmi les variantes que nous avons relevées, il y en a

quelques-unes qui auraient mérité qu'on en indiquât la source, si Origènes avait eu sous les yeux des manuscrits portant différentes leçons.

4° Quelquefois Origènes change des mots ou altère des passages, pour les rendre plus clairs ou pour les conformer à ses idées. Cela est tellement évident, quand on le lit, qu'on ne doit pas accepter ses leçons, lorsqu'elles s'écartent du Texte Reçu, sans leur faire subir un rigoureux contrôle.

5° Sur les 24 variantes que nous avons relevées dans les tomes sur saint Jean, Origènes cite, dans les mêmes tomes, 102 fois le Texte Reçu, ainsi que l'indique l'astérisque (*) que nous avons placé en tête de la leçon. De plus, Tischendorf indique, dans les notes de sa huitième édition, qu'Origènes cite, dans d'autres ouvrages, 8 autres fois le Texte Reçu. Voilà donc en tout, 110 leçons, c'est-à-dire, près de la moitié où Origènes déclare avoir connaissance du Texte Traditionnel. Si on dépouillait scrupuleusement tous les écrits du grand docteur alexandrin, et si nous avions encore tous les ouvrages qui sont sortis de sa plume, nous sommes certain qu'on retrouverait chez lui presque toutes les leçons du Texte Reçu; mais ces leçons, ainsi qu'on peut le voir, seraient accompagnées de beaucoup de variantes ou de leçons collatérales, tirées, non pas de documents anciens, mais inventées de toutes pièces par le fécond commentateur.

Ce sont là, non pas des opinions, mais des faits. Or, de ces faits il découle plusieurs conclusions et des conclusions importantes comme on va le voir.

« Conclusions qu'il faut tirer de ces cinq faits. »

La première conclusion, celle qui se présente forcément à l'esprit, dès qu'on connaît les faits rapportés ci-dessus, c'est qu'avant de citer Origènes contre le Texte Traditionnel, il faut examiner sévèrement le contexte, et voir, si, tout en connaissant la leçon courante, Origènes ne s'en est pas écarté avec ou sans motifs, comme il le fait si souvent. On ne peut regarder une leçon comme certaine, que lorsqu'il l'affirme

expressément. Il faut, en d'autres termes, user d'une grande réserve, toutes les fois qu'il s'agit d'Origènes, et ne se prononcer qu'après avoir mûrement réfléchi et sérieusement examiné les points controversés.

Mais ce n'est pas tout, ou, pour parler plus justement, ce n'est rien.

Une seconde conclusion plus importante dans ses conséquences et qui nous ouvre un immense horizon sur l'histoire du texte de l'Evangile dans les temps anciens, demande à être exposée un peu plus au long.

« Si Origènes a été « mis à contribution « par les critiques, qu'est « ce qui a dû arriver? « — Réponse à priori. »

Si quelqu'un se proposait de faire ce qu'on a entendu de nos jours par « édition critique » du Nouveau Testament, en se servant des écrits d'Origènes, il est évident, d'après les faits que nous avons relevés, qu'il pourrait former un texte considérablement différent de celui que nous avons, en puisant ses éléments dans les seuls écrits du célèbre exégète; ce critique pourrait même donner deux, trois, quatre variantes sur le même passage: Un seul critique, n'aurait pas le choix: il serait forcé de placer une leçon dans son texte, vraisemblablement celle qui lui paraîtrait la meilleure; et il se contenterait de mentionner les autres leçons dans les notes. Mais si deux, trois, quatre critiques, faisaient des éditions avec les ouvrages d'Origènes, il n'est pas sûr qu'ils se prononçassent toujours de la même manière, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, parce que les esprits ne jugent pas tous de la même manière. Ensuite, parce que le premier critique aurait lu certains ouvrages d'Origènes, tandis que le second en aurait lu d'autres. De plus, il pourrait bien se faire que ces critiques ne relevassent pas toutes les variantes d'Origènes avec la même exactitude; l'un relèverait celles-ci, l'autre relèverait celles-là; et par suite, les deux critiques ne s'accorderaient pas dans leur jugement final. C'est, en effet, une oeuvre des plus pénibles que celle qui consiste à collationner ensemble deux, trois, quatre textes différents; et nous doutons qu'il y ait rien qui use plus rapidement

les forces du corps et de l'esprit. Par conséquent, on comprend sans peine, lorsqu'on a un peu pratiqué le métier, que les critiques se trompent et qu'ils manquent quelquefois de fidélité et d'exactitude. Il n'y a que les sots et les gens inexpérimentés qui soient sans pitié et sans miséricorde pour les défaillances de la science humaine. Et malheureusement, il y a longtemps qu'on l'a dit, le nombre des sots est infini : Stultorum infinitus est numerus.

Il n'y a donc pas de doute que divers critiques qui voudraient reconstituer le texte du Nouveau Testament à l'aide des seuls écrits d'Origènes, donneraient des volumes qui différeraient les uns des autres sur bien des points. Mais pourquoi nous contenter de pures conjectures ? Est-ce que nous n'avons pas des faits certains qui démontrent la vérité de nos affirmations ? Voilà deux éditeurs modernes, qui, tous les deux, ont pris Origènes comme un de leurs guides, et cependant, ces deux éditeurs ne sont pas d'accord. La leçon qu'adopte Trégelles, Tischendorf la rejette. Tischendorf lit μονογενὴς υἱός (Jean I, 18), et Trégelles μονογενὴς θεός. – Σὺ Ἠλίας εἶ ; plaît à Trégelles, mais la même phrase déplaît à Tischendorf. Et, ce que nous disons de ces deux cas, il faudrait le répéter de εἴδατε ὁ ὀπίσω μου (Jean I, 27), de μεθερμηνευόμενον (Jean I, 39) ; Ἰησοῦν υἱόν (Jean I, 45) et des variantes que nous avons citées sous les numéros 30, 34, 37, 64, 76, 89, 95, 97, 120, 123, etc. etc. Et ce n'est pas tout : il faut remarquer, en effet, que Trégelles et Tischendorf ne se sont pas servis uniquement d'Origènes, sans quoi il est probable qu'ils différeraient bien plus souvent. L'un suit le Vatican et l'autre le Sinaïtique. Or, bien que ces deux manuscrits diffèrent considérablement l'un de l'autre, ils s'accordent cependant sur plusieurs points, en particulier, dans des leçons qu'on trouve dans Origènes, et de là vient que Trégelles et Tischendorf sont plus d'une fois d'accord, pour accepter ou rejeter certaines variantes. Par suite,

Réponse à Postériori – Trégelles et Tischendorf.

la différence est moins grande entre ces deux éditeurs modernes qu'elle ne le serait, relativement parlant, s'ils avaient consulté seulement les oeuvres d'Origènes.

« Si au lieu d'étudier « Origènes seuls, les « critiques avaient étudié tous les Pères du « IVe siècle, que serait-« il résulté ? »

Mais il faut encore aller plus loin : En effet, si avec les seules oeuvres d'Origènes on peut constituer des éditions assez différentes du texte du Nouveau Testament, combien d'éditions ne ferait-on pas, si on compulsait, non seulement les oeuvres d'Origènes mais encore les oeuvres de tous les écrivains ecclesiastiques du deuxième, du troisième et du quatrième siècle, et comme ces éditions différeraient les unes des autres! Ce ne serait plus 247 variantes que nous fourniraient les 188 versets commentés par Origènes dans ses tomes sur saint Jean : ce seraient des centaines et des milliers. Que ne deviendrait pas cet appareil critique, si aux écrivains des quatre premiers siècles on ajoutait l'étude des anciennes versions ! Il est certain qu'on accumulerait sur chaque point du Nouveau Testament des centaines de variantes, des variantes qui rivaliseraient avec les travaux des plus infatigables éditeurs modernes, depuis John Mill jusqu'à C. Tischendorf. Et, si, au lieu de placer ces variantes aux marges, on les faisait passer dans le texte, en les substituant aux Leçons Reçues, on obtiendrait comme résultat final, des éditions qui s'écarteraient notablement du texte traditionnel, mais qui auraient l'avantage de ressembler beaucoup aux manuscrits ℵ, A, B, C, D. —

« Mais on se demande déjà : A-t-on « fait des éditions critiques de ce genre « dans les temps anciens ? — La supposition est-elle une « réalité ? »

Mais a-t-on jamais fait des éditions de ce genre ? — A-t-on essayé de reconstituer le texte du Nouveau Testament, en se servant des écrits d'Origènes et des autres Pères de l'Église? En d'autres termes, la supposition que nous venons de faire, dans les pages précédentes, a-t-elle été jamais une réalité ? — Telle est la question que nous voudrions examiner et résoudre dans les pages qui vont suivre. —

Cette question est certainement une des plus graves et des plus intéressantes que nous puissions discuter dans nos études sur le Nouveau Testament. Nous serions très heureux si nous

parvenions à la résoudre clairement et si la solution, que nous allons donner, finissait par obtenir le suffrage des savants modernes.

Nous la croyons vraie et nous pensons que seule elle rend compte d'un certain nombre de faits, qui ont, jusqu'à ce jour, paru très embarrassantes.

Tous les problèmes qui s'agitent à propos du Nouveau Testament sont créés par les manuscrits ℵ, A, B, C, D, L, à la suite desquels marche une petite bande de cursifs.

Ces manuscrits, tout le monde le reconnaît, sont des plus anciens; mais leur antiquité, tout en contribuant, pour une bonne part, à faire illusion, n'est cependant que leur titre secondaire à l'estime qu'en font les critiques modernes.

Ce qui a recommandé ces manuscrits, en particulier, ℵ et B, à l'admiration de M.M. Trégelles, Tischendorf et Hort, ce n'est pas seulement leur antiquité, c'est leur accord avec Origènes et c'est là encore, pour le dire en passant, le même patronage qui accrédite ces manuscrits auprès de la foule. On se dit, sans avoir examiné la question par soi-même, et en répétant une vague affirmation dont on ne connaît même pas l'origine: „Les manuscrits ℵ, A, B, C, D s'accordent „avec Origènes. Donc ces manuscrits contiennent le Texte „Reçu du temps d'Origènes. Mais, si le texte de ces ma-„nuscrits est celui d'Origènes, le texte de ces manuscrits doit „être celui que les Apôtres ont laissé à leurs successeurs.„ Tel est le raisonnement auquel on vient continuellement se heurter, quand on étudie, de nos jours, le Nouveau Testament d'une manière critique.

Il faut, par conséquent, résoudre cette difficulté de manière à satisfaire le public, de manière à être compris de tout le monde, de manière à convaincre les savants et les ignorants, de manière à faire, à la fois, oeuvre de science et de vulgarisation.

Or, c'est précisément là ce que nous voudrions faire dans

les pages suivantes, en répondant à cette question : « S'est-on servi d'Origènes pour faire des éditions critiques du Nouveau Testament ? »

Chapitre troisième.

Origènes a-t-il été mis à contribution par les éditeurs critiques du Nouveau Testament.

Pour résoudre cette question, allons du plus connu au moins connu.

Il n'y a, d'abord, pas l'ombre d'un doute que, dans les temps modernes, plusieurs critiques n'aient fait grand usage d'Origènes pour reconstituer le texte du Nouveau Testament. Depuis John Mill, on cite, dans toutes les éditions critiques, les variantes puisées dans ses ouvrages ; et c'est même depuis qu'Origènes est devenu, avec les manuscrits ℵ et B, la principale autorité que nous avons eu les éditions singulières dont tout le monde parle, mais que peu de personnes connaissent même superficiellement, au moins en France. Lachmann a ouvert la voie en 1830 : il s'est servi de B et d'Origènes. Trégelles l'a imité et Tischendorf en a fait autant jusqu'à la découverte du Sinaïtique (1859). — A partir de cette époque, le Vatican (B) a été supplanté et ce changement nous a valu 3369 changements dans la VIIIe édition que Tischendorf a donnée avant de mourir.

« Trégelles et Tischendorf se sont servi d'Origènes ainsi que tous les critiques modernes pour faire des éditions du Nouveau Testament. »

Ce sont là des faits connus de tout le monde, du moins des faits que tout le monde peut aisément connaître, puisque ce sont des faits contemporains et des faits sur lesquels les documents abondent.

Mais pourquoi ce que les critiques contemporains font avec tant de zèle n'aurait-il pas été fait avant eux ? Pourquoi les critiques anciens n'auraient-ils pas étudié, d'abord, le texte du

« Pourquoi des critiques anciens n'auraient-ils pas fait

Nouveau Testament à l'aide des œuvres des Pères ou à l'aide des Versions ? — Pourquoi quelques-uns d'entre eux, n'auraient-ils pas recueilli : aux marges de leurs manuscrits ou entre les lignes du texte, les variantes d'Origène, comme nous l'avons fait pendant huit semaines, avec les tomes sur saint Jean et comme nous engageons tous ceux qui nous écoutent ou qui nous lisent à le faire sur les œuvres d'Origène, de Clément d'Alexandrie, de saint Irénée, d'Eusèbe, de St Athanase ? Pourquoi ces notes n'auraient-elles pas été plus tard incorporées dans le texte par quelque critique postérieur ?

« ce qu'on fait les « modernes ? »

Supposons, pour un moment, que cela ait été fait, par dix, quinze, vingt critiques : quel aura été le résultat de tous leurs efforts ? — Le résultat aura été de produire des manuscrits du Nouveau Testament qui auront présenté des points de contact avec Origène, des points de contact extrêmement frappants et extrêmement concluants, pourvu que deux conditions aient été remplies : 1° pourvu que le Texte traditionnel ait été revu exclusivement sur les œuvres d'Origène. — 2° pourvu que les œuvres d'Origène aient été dépouillées à fond et avec soin, par des critiques exacts et scrupuleux.

« Une supposition « a priori. »

Plus ces deux conditions auront été remplies ; et plus on trouvera des points de contact entre Origène et les manuscrits dont nous parlons.

Si, au contraire, l'un ou l'autre de ces critiques n'a consulté 1° qu'une partie des œuvres d'Origène, par exemple, les tomes sur saint Jean, et si 2° on ne les a pas dépouillés avec soin ; s'il s'est contenté, par exemple, de recueillir une partie des variantes ; s'il n'a pas examiné à fond le contexte, les points de contact entre Origène et le travail de notre critique seront moindres ; mais ils seront peut-être suffisants pour qu'on puisse affirmer sans crainte de se tromper : « De deux choses, l'une : ou bien Origène a copié ce manuscrit ; ou bien l'éditeur de ce manuscrit a copié Origène ! »

« Hypothèses qu'on « pourra faire en comparant Origène « avec les plus anciens « manuscrits. »

Des deux hypothèses, quelle sera la vraie ? — C'est ce qu'il

ne sera pas toujours commode de dire, et surtout de bien démontrer; mais, en tout cas, que l'une ou l'autre de ces deux hypothèses est la vraie, c'est ce qui sera parfaitement clair et même jusqu'à un certain point démontrable.

En soi, l'une des deux hypothèses rend compte aussi bien que l'autre du phénomène dont nous parlons. — Qu'Origène ait copié un manuscrit ou qu'un manuscrit ait été revu et corrigé sur Origène, cela ne change rien au phénomène textuel dont nous parlons. En fait cependant, il sera rare qu'un examen sérieux et approfondi ne permette pas de dire : « Dans ce cas, » ce n'est pas Origène qui a copié le manuscrit; mais c'est » le copiste du manuscrit qui a revu son texte sur Origène. »

Comment peut-on arriver à découvrir cela, nous demande-t-on avec empressement ? — Ami lecteur, il n'est pas toujours facile de faire cette trouvaille et de la faire rapidement, aussi rapidement qu'on fait une homélie ou qu'on écrit un roman. Cependant il y a des cas où cette découverte est facile, ainsi que nous espérons vous le montrer avant de mettre un terme à ces pages, qui vous paraissent longues, mais qui sont cependant bien courtes, vu la gravité du sujet. Toutefois, avant de donner nos preuves, il faut que nous ajoutions encore quelques réflexions.

Si plusieurs critiques avaient entrepris de revoir, au quatrième siècle, le Texte Reçu dans l'Église sur les écrits d'Origène, sans se donner le mot, ou du moins sans s'être communiqué le résultat de leurs recherches, que serait-il arrivé? — Il serait arrivé nécessairement que les quatre, cinq, six, dix, vingt manuscrits représentant les travaux de ces savants auraient différé considérablement entre eux, plus différé entre eux que ne le font les éditions de Tregelles, Tischendorf, Hort et Westcott. On aurait eu quatre, cinq six, dix manuscrits, qui auraient représenté les leçons d'Origène, mais qui les auraient reproduites en plus ou moins grand nombre et avec plus ou moins d'exactitude. De plus, comme Origène donne quel-

« Nouvelle supposition à priori. »

quefois deux, trois, quatre leçons sur le même point, un critique aurait adopté l'une, tandis qu'un second critique en aurait adopté une autre.

Si enfin ces dix, quinze, vingt critiques avaient, non seulement compulsé les écrits d'Origènes, mais encore trois ou quatre autres Pères, par exemple, Eusèbe, Clément d'Alexandrie, St Irénée, St Athanase, St Cyrille, les manuscrits contenant le fruit de toutes ces recherches auraient présenté un phénomène qui aurait ressemblé à une espèce de marqueterie, c'est-à-dire, qu'ici ils auraient rappelé les leçons d'Origènes, ailleurs celles d'Eusèbe, plus loin celles de Clément d'Alexandrie ou de saint Irénée. — Les leçons de tel ou tel écrivain auraient dominé, suivant que la révision aurait été plus ou moins basée sur ses écrits.

Tout le monde comprend cela, tout le monde l'admet en théorie ; ce n'est, en définitive, que ce que nous trouvons dans les éditions modernes, depuis John Mill, et surtout depuis J. Wetstein et J. Griesbach. C'est aussi ce que nous trouvons dans les anciens manuscrits, dans les manuscrits ℵ, A, B C, D L. Ces manuscrits ne représentent, d'après nous, que des éditions du Texte Reçu faites par d'anciens critiques, à l'aide des écrits d'Origènes et des anciens Pères.

Voici, en effet, les deux propositions que nous allons établir.

Première proposition :— Ce n'est pas Origènes qui a copié des manuscrits semblables à ℵ, A, B, C, D.

Seconde proposition : — Ce sont les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D qui ont copié et extrait Origènes

Nous allons tâcher d'établir ces deux Propositions aussi clairement que possible.

Article premier.

Origènes a-t-il cité des manuscrits semblables à ℵ, A, B, C, D?

Proposition :

Origènes n'a pas copié des manuscrits semblables à ℵ,

A, B, C, D. »

Qu'on remarque bien, tout d'abord, la manière dont nous formulons notre proposition.

« Origènes et les anciens manuscrits ne sont pas certainement étrangers les uns aux autres. – Deux hypothèses possibles. »

Il ne s'agit pas de savoir s'il y a des points de contact entre Origènes et les manuscrits. Ces points de contact sont certains : tout le monde les admet : il s'agit d'expliquer leur existence. En soi, on peut expliquer ces points de contact entre Origènes et les anciens manuscrits aussi bien par l'une que par l'autre des deux hypothèses : ou bien Origènes avait sous les yeux un manuscrit de la même famille que ℵ, A, B, C, D, ou bien les manuscrits ℵ, A, B, C, D représentent un texte revu et corrigé sur les oeuvres d'Origènes.

Des deux hypothèses, quelle est la vraie ? – C'est une étude approfondie qui peut seule le dire : c'est un fait, un fait d'une nature compliquée et délicate. Or, les faits se constatent et, quand ils sont compliqués ou délicats, la constatation doit se faire d'une manière minutieuse.

« Ce qu'on a admis jusqu'à ce jour. – Pourquoi ? »

Jusqu'ici la première hypothèse a été admise : elle est, en effet, la plus obvie et, pour un lecteur superficiel, c'est celle qui se présente la première à l'esprit, d'autant plus qu'elle dispense de beaucoup de travail et de fatigue. On constate entre Origènes et les manuscrits ℵ, A, B, C, D, trois, quatre, cinq, six, dix variantes ; de ces variantes singulières qui ne s'expliquent pas facilement sans admettre que les documents où on les trouve dérivent d'une même source, et on se hâte de conclure : « Donc Origènes avait, entre les mains, un manuscrit semblable à ℵ, A, B, C, D. » – Puis tout est dit. Ce procédé est, on le voit, relativement facile et voilà pourquoi il a été universellement adopté jusqu'à ce jour. Les critiques modernes n'ont pas même accordé une mention à la seconde hypothèse.

« Cette hypothèse ne résiste pas à un examen scrupuleux des faits. »

Cependant la première hypothèse, l'hypothèse généralement reçue ne tient pas devant un examen scrupuleux des faits. Si elle est généralement reçue, c'est uniquement parce que personne n'a examiné scrupuleusement les faits. Et quel est, en effet, l'homme qui a pris la peine de collationner minutieu

donner toutes les citations d'Origènes ? — Et cette heure, il n'y a pas peut-être en Europe deux savants, qui aient exécuté ce travail long et pénible, mais un travail cependant qui est indispensable lorsqu'on veut porter un jugement motivé sur cette grave question.

C'est parce que nous avons fait ce travail que nous osons combattre l'opinion reçue. Ce travail préliminaire nous a coûté assez de temps et de peine, pour que nous puissions avoir quelque droit d'avoir une opinion et de l'exposer, même lorsqu'elle va contre l'opinion généralement reçue.

Nous affirmons donc que l'opinion généralement reçue à savoir « qu'Origènes avait sous les yeux un manuscrit du type d'ℵ, A, B, C, D », ne tient pas un instant devant un examen scrupuleux des faits. — Voici la preuve de ce que nous avançons.

« Preuve de ce que nous avons affirmé. »

Rappelons 1° un point que nous avons établi précédemment : Les variantes qu'on trouve dans Origènes ne viennent pas, en général, du manuscrit dont il se servait, ni même de ce qu'il se servait de plusieurs manuscrits, mais du peu de scrupule qu'il éprouvait à modifier la Sainte Ecriture. Origènes, ajoutait, retranchait, transposait, substituait, sans aucune gêne, non seulement là où il citait de mémoire, mais là même où il copiait le texte qu'il avait devant les yeux. Ce qui confirme cette thèse déjà établie avec nombreuses citations à l'appui (pages 98-125.), ce sont 1° les 110 cas sur 247, où Origènes atteste dans ses tomes sur St Jean, qu'il connaît le Texte Reçu dont il s'écarte pour une raison ou pour une autre. 2° Ce sont les cas sans nombre où il donne deux, trois, quatre éditions du même passage et cela sans fournir aucune explication, aucun renseignement, agissant, en quelque sorte, naturellement et n'ayant pas même l'air de trouver cela étrange.

« Les variantes d'Origènes ne viennent pas, en général, du manuscrit dont il se servait. »

2° Si Origènes avait eu sous les yeux un groupe de manuscrits comme ℵ, A, B, C, D, et si les variantes, qu'il répand à profusion dans ses écrits, étaient le résultat de l'emploi

de tous ces manuscrits. Origène n'aurait pas manqué de nous le dire, lui qui relève avec tant de soin toutes les divergences existant entre les quatre Évangiles et qui signale les leçons singulières de certains manuscrits, lorsqu'il les trouve sur son chemin. — Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, présentent, non pas, à chaque page, mais à chaque verset et presque à chaque ligne, des variantes tellement singulières qu'il faudrait avoir les yeux d'un Œdipe pour ne pas les remarquer. Or, Origène n'a jamais passé pour un Œdipe, surtout dans des questions du genre de celles que nous traitons. — Croit-on que, si Origène était tombé sur des leçons comme celles-ci: Καὶ οὐκ εὗρον ΤΟ Ē ΞΗ̃C. καὶ πολλοὶ προσῆλθον ψευδομάρτυρες, καὶ οὐκ εὗρον ΤΟ Ē ΞΗ̃C (D; Mathieu XXVI, 59, 60). — οὐ δύνασαί μοι ΝΥ̃Ν ἀκολουθῆσαι ἌΡΤΙ· ὕστερον δέ μοι ἀκολουθήσεις· λέγει αὐτῷ. Κύριε, διατί οὐ δύναμαί σοι ΝΥ̃Ν ἀκολουθῆσαι ἌΡΤΙ; (D; — Jean XIII, 36, 37). — Ἀπῆλθεν εἰς τὴν χώραν ΣΑΜΦΟΥΡΕῚΝ ἐγγὺς τῆς ἐρήμου, εἰς Ἐφραὶμ λεγομένην πόλιν, etc (D. — Jean XI, 54), ou les curieuses variantes que nous avons relevées précédemment dans le Sinaïtique, le Vatican, l'Ephrémitique, l'Alexandrin (voir pages 48-60), Origène n'aurait rien dit? — Origène aurait laissé passer, sans souffler mot, les erreurs historiques, géographiques, de tous ces anciens documents? — Pour croire cela, il faut bien peu connaître cet homme; il faut n'avoir pas lu vingt pages de ses commentaires sur les Évangiles!

Par conséquent, Origène n'avait pas sous les yeux une collection de manuscrits comme ceux que nous possédons encore, par exemple, comme ℵ, A, B, C, D, I. Dans les tomes qui nous restent sur St Jean, Origène ne mentionne que trois ou quatre fois des variantes de manuscrits, à savoir ἔστιν pour ἦν (Jean I, 4); Βηθανίᾳ au lieu de Βηθαβαρᾷ (Jean I, 28) et γερασηνῶν ou γαδαρηνῶν au lieu de γεργεσηνῶν (Marc V, 1), ainsi que nous l'avons dit plus haut (page 115). Au lieu de la maigre pitance qu'Origène nous sert sur ce point, quelle collection de variantes curieuses, sin-

« Si Origène avait « eu entre les mains « des manuscrits com- « me ℵ, A, B, C, D, « il nous l'aurait « certainement dit. »

« Origène n'a donc « jamais connu une « collection de manus- « crits comme celle « que nous avons, dans les mss ℵ, A, B, C, D. »

gulière, humoristique ne lui auraient pas fourni nos cinq manuscrits les plus anciens, même dans les 188 versets de saint Jean, qu'il a commentés dans ses tomes sur le 4e Évangile!

De plus, il est bien visible quand on parcourt les manuscrits ℵ, A, B, C, D, qu'ils ont été fabriqués à l'aide de documents de diverse origine (voir pages 29-44). Ils portent, en maints endroits, la trace évidente, palpable qu'ils ont été retouchés sur divers auteurs. On peut même quelquefois dire avec assurance : « Tenez, regardez bien : vous avez bien lu, n'est-ce pas ? « — Vous êtes bien sûr qu'en cet endroit le Vatican ou le Si- » naïtique affirment une bêtise. Hé bien, je m'en vais vous » montrer où cette bêtise a été prise. Vous la trouverez à telle » page, à telle ligne d'Origène. Origène n'a pas dit une bêtise ; » mais ceux qui l'ont copié ont trouvé chez lui les éléments de » la bêtise. Nous citerons bientôt des exemples de ce que nous affir- » mons ici. »

Il est donc bien certain qu'Origène n'avait pas sous les yeux une collection de manuscrits comme ℵ, A, B, C, D. Mais ne s'est-il pas servi, au moins, d'un manuscrit semblable à l'un de ceux que nous venons de nommer, par exemple, d'un manuscrit comme le Vatican ou le Sinaïtique ? — C'est là ce qu'affirment les critiques modernes, ils écartent l'Alexandrin, l'Éphrémitique et le Codex Bezae, mais le Sinaïtique et le Vatican ! — Écoutez donc Tischendorf parler de son « Codex Omnium Antiquissimus » ; écoutez Trégelles, écoutez Messieurs Hort et Westcott, et vous verrez s'ils en savent long sur les rapports qui existent entre ces manuscrits et Origène.

« Mais n'a-t-il pas « connu des manuscrits « semblables à l'un « ou à l'autre de nos « Onciaux, par exemple au Vatican ? »

Il est incontestable que ces deux manuscrits présentent un plus grand nombre de leçons origéniennes que ne le font les autres. Ce sont les deux seuls manuscrits qui soient complets dans les passages de saint Jean qu'a commentés Origène. Tous les autres présentent des lacunes plus ou moins étendues. Or, tandis que le Sinaïtique est 150 fois contre Origène, le Vatican l'est 121 fois seulement. Dans un sens tout opposé c'est le contraire qui

a lieu le Sinaïtique est 97 fois pour Origène, tandis que les coïncidences entre Origène et le Vatican atteignent le chiffre de 126. On voit donc que le Vatican se rapproche plus d'Origène que ne le fait le Sinaïtique, même dans les passages où on a assez d'éléments pour savoir qu'elles étaient les leçons admises par Origène. Si, par conséquent, Origène s'était servi d'un manuscrit qui se rapprochât de quelques-uns de ceux que nous possédons encore aujourd'hui, ce serait d'un manuscrit semblable au Vatican. Mais cela n'est pas possible. Il est facile de prouver, en effet, qu'Origène n'avait pas sous les yeux un manuscrit comme le Vatican. Et voici comment.

« Preuve qu'Origène n'a pas connu un manuscrit comme le Vatican. »

1° Le Vatican contient, comme tous les autres manuscrits, qui ont été revus sur les oeuvres d'Origène, une série d'omissions très graves au point de vue de la beauté et de la pureté de la langue, bien qu'elles ne soient pas très graves, quand on se place au point de vue de la vérité dogmatique ou historique; nous voulons parler des omissions des particules ὁ, δέ, καί, οὖν, γάρ, etc, qui relient les membres de la phrase entre eux et les phrases entre elles.

« Suppression et addition des particules δέ, γάρ, οὖν, etc, etc. »

Quand un auteur cite un membre de phrase, un verset ou un demi verset, comme le fait souvent Origène dans ses commentaires, non seulement il peut, mais il doit même quelquefois omettre toutes ces particules, parceque, outre qu'elles ne sont pas nécessaires, elles alourdissent sa marche et deviennent un véritable embarras. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'Origène cite du grec, en écrivant en grec. Ce grec, que cite Origène doit être enchassé dans la trame de son discours de manière à ne faire qu'un avec lui; Origène ne peut pas, en effet, ouvrir sans cesse une parenthèse et des guillemets. Il modifie donc ses extraits, en adoucit les aspérités et en arrondit les angles, c'est-à-dire, qu'il supprime souvent et ajoute quelquefois ces particules qui donnent du nombre et du poids à la langue évangélique.

Mais ce qui est une nécessité pour Origène est un défaut quand on le transporte dans l'Evangile; puisque les versets et les demi-ver-

ots. doivent former à eux seuls un tout harmonique, à la condition toutefois qu'ils seront convenablement reliés, les uns aux autres par δέ, καί, οὖν, γάρ, ὅ, τότε, ὅτι, ἔτι, etc.

Et, si on examine les 247 variantes que nous avons relevées dans les leçons d'Origène sur saint Jean, on verra qu'un très grand nombre, une centaine environ, consistent ou dans la suppression, ou dans l'addition de ces particules. Origène en ajoute quelques-unes, plus souvent il en retranche d'autres. Et ce que nous disons des particules, nous devons l'observer des pronoms personnels, démonstratifs et possessifs. Si on supprimait toutes ces variantes, il en resterait à peine quarante sur 247, qui valussent la peine d'être signalées.

Qu'est-il arrivé ? — C'est que les critiques qui se sont servis des écrits d'Origène, pour revoir le texte du Nouveau Testament, ont supprimé souvent les particules et les pronoms dont nous parlons ; mais cette suppression produit en général l'effet le plus déplorable. Cela est tellement vrai qu'en lisant le **Vatican**, le Sinaïtique, l'Ephrémitique et l'Alexandrin, on est porté à suppléer le mot qui manque, et, en général, on le supplée sans le moindre effort. C'est ainsi, par exemple, que dans St Jean VIII, 48, on est porté à lire ἀπεκρίθησαν ΟΥ̃Ν οἱ Ἰουδαῖοι, au lieu de ἀπεκρίθησαν οἱ Ἰουδαῖοι, tandis que dans St Jean VIII, 42, on sent le besoin de lire : εἰ ὁ θεὸς πατήρ au lieu de, εἰ ὁ θεὸς ὁ πατήρ.

Il y a donc là un fait très **vaste** et en même temps très délicat qui démontre deux choses : 1° qu'il y a parenté entre les manuscrits ℵ, A, B, C, D et Origène, et 2° que cette parenté est le résultat d'une révision du Texte Reçu à l'aide des écrits d'Origène. Que des critiques ignorants — et Dieu sait s'il en a existé ! — que des critiques ignorants aient cru devoir suivre jusque dans ces minutieux détails Origène, c'est ce qui se comprend à merveille. Ces critiques pouvaient croire qu'Origène avait cité textuellement, et ils ne remarquaient pas, en le lisant, l'effet déplorable que produit la suppression de ces petits mots; mais qu'un

à leur original ait produit un texte manquant de nombre, de poids et de mesure, comme celui que nous présentent les manuscrits ℵ, A, B, C, D, c'est ce qui ne s'expliquerait pas et ce qu'Origène n'aurait certainement pas manqué de relever, lui qui, de temps en temps, aime à argumenter sur la présence ou l'absence de l'article.

« Autre fait qu'on remarque dans ces manuscrits, même dans le Vatican. »

2° Un second fait qui prouve qu'Origène ne s'est pas servi d'un manuscrit du type de ℵ, A, B, C, D, c'est que tous ces manuscrits reproduisent, quant au fond, le Texte Reçu et qu'on les voit rarement suivre tous, d'un commun accord, les leçons d'Origène. Quand l'un suit Origène, il y en a deux, trois, quatre qui s'en écartent. Très souvent même tous l'abandonnent, pour demeurer fidèles au Texte Reçu. Les manuscrits qui nous restent, suivent quelquefois Origène; mais on ne les trouve que huit fois, tous les cinq (ℵ, A, B, C, D), du même côté que le célèbre exégète alexandrin, à savoir, dans St Jean IV, 20, où ils lisent tous προσκυνεῖν δεῖ au lieu de δεῖ προσκυνεῖν (nº 69); St Jean IV, 27, où ils lisent ἐθαύμαζον au lieu de ἐθαύμασαν (nº 73); St Jean IV, 35, où ils portent τετράμηνος au lieu de τετράμηνον (nº 79); St Jean IV, 43 où on lit αὐτὸς γὰρ Ἰησοῦς au lieu de ὁ Ἰησοῦς (nº 98); St Jean VIII, 53 où on a σεαυτὸν ποιεῖς au lieu de σὺ ποιεῖς (nº 170); St Jean XI, 39 où on trouve τελευτηκότος au lieu de τεθνηκότος (nº 174); St Jean XIII, 23, où on rencontre εἷς ἐκ τῶν au lieu de εἷς τῶν (nº 233 bis); St Jean XIII, 33, où ils portent ὅπου ἘΓΩ ὑπάγω, au lieu de ὅπου ὑπάγω (nº 238). — C'est vraiment peu de chose.

De plus, dans les endroits où les plus anciens manuscrits s'écartent du Texte Reçu pour se rapprocher d'Origène, il est rare, qu'ils le fassent purement et simplement, le Vatican excepté. Encore même ce dernier s'écarte-t-il quelquefois d'Origène au moins dans certains détails: C'est ainsi qu'il lit Ἠλίας εἶ (Jean I, 21), au lieu de Σὺ Ἠλίας εἶ; — οὗ οὐκ εἰμὶ ἘΓΩ ἄξιος (Ibid. 26) au lieu de οὐκ εἰμὶ ἄξιος ἘΓΩ. — Διέρχομαι (Jean IV, 15), au lieu de διέρχωμαι. — υἱῷ

ἔδωκεν ζώην (Jean V, 26), au lieu de ζώην ἔδωκεν. — οὐκ ἡ γραφή (Jean VII, 42), au lieu de οὐχ ἡ γραφή. — οὐδὲ ἐγείρεται (Jean VII, 52) au lieu de ἐξέρχεται οὐδὲ ἐγείρεται, etc. — (voir tous les p, marqués d'un ou de deux astérisques). — Et ce que nous disons des cas où ces anciens manuscrits appuient dans l'ensemble les leçons d'Origènes, il faut le dire aussi des cas où ils s'écartent des mêmes leçons. —

Il y a donc là tout un ensemble de faits qui montrent que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D ont puisé leurs variantes dans les oeuvres d'Origènes; mais, comme on devait s'y attendre, ils ne sont pas tous arrivés au même résultat; soit parce qu'ils n'ont pas tous accompli leur oeuvre avec le même soin, soit parce qu'ils avaient des principes différents, soit parce que les uns ont consulté un ouvrage, tandis que les autres en ont consulté un autre. Leurs divergences prouvent la fausseté des leçons, tandis que leur accord avec Origènes, ne prouve pas toujours, d'une manière absolue, que cette leçon soit vraie. C'est une question qui doit être examinée à part, puisque Origènes s'écarte très facilement du texte qu'il a sous les yeux.

Origènes n'a donc pas eu entre les mains des manuscrits semblables à ℵ, A, B C, D. — Passons, dès lors, à la seconde Proposition.

Article deuxième.

Les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D n'ont-ils pas connu Origènes et ne se sont-ils pas servis de ses ouvrages ?

Proposition. — Les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D ont connu Origènes et se sont servis de ses écrits pour faire leurs recensions.

Cette proposition fait suite à la précédente; comme on le

voit : Elle la confirme et l'éclaircit en même temps qu'elle la développe.

> « Il n'est plus question de savoir s'il y a des rapports entre Origènes et les manuscrits ℵ, A, B, C, D. »

Il n'est pas question de savoir s'il y a entre Origènes et les manuscrits ℵ, A, B, C, D, des rapports nombreux et intimes, les rapports existent : quiconque a pris la peine d'étudier une édition critique du Nouveau Testament les a certainement remarqués ; et ceux qui ont lu les oeuvres d'Origènes ainsi que les anciens manuscrits sont encore plus convaincus de l'existence de ces rapports intimes. Il n'est donc pas nécessaire de revenir là-dessus. Nous n'avons qu'à renvoyer à ce que nous avons établi précédemment, en particulier, aux pages 98 – 125 pour mettre ce fait hors de doute.

De quoi s'agit-il donc ? – Il s'agit de donner une explication raisonnable de ces rapports intimes existant entre Origènes d'une part et les anciens manuscrits de l'autre. Or, des trois hypothèses que l'on peut faire sur la connexité qu'il y a entre Origènes et les anciens manuscrits, la première est exclue par la proposition que nous avons établie précédemment. La seconde hypothèse consistant à affirmer qu'Origènes et les manuscrits ℵ,A,B,C,D, ont puisé à la même source est assez invraisemblable pour que nous ne nous arrêtions pas à la discuter. Reste donc la troisième hypothèse, à savoir, que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D, ont puisé leurs variantes dans les écrits d'Origènes. C'est celle que nous adoptons et que nous allons démontrer.

Comme cette opinion est nouvelle, elle demande à être exposée avec une certaine ampleur de détails et avec beaucoup de clarté. C'est pourquoi, nous tâcherons de procéder, avec autant d'ordre et de méthode qu'on peut en mettre dans des matières aussi abstruses et aussi difficiles. C'est ainsi que nous essaierons de montrer.

1º Que cette hypothèse est parfaitement vraisemblable et naturelle.

> Triple caractère que présente la théorie de

2º Qu'elle paraît être la seule possible, la seule qui réponde exactement aux faits variés et multiples que nous connais-

sera déjà.

3° Qu'en réalité cette hypothèse est un fait et que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D ont certainement emprunté quelques-unes de leurs leçons à Origène. — De là trois paragraphes dans cet article.

Paragraphe premier.

Est-il naturel de supposer que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D, se sont servis des écrits d'Origène.

Si l'on prend les Pères grecs des premiers siècles, et si on compare entre elles les citations du Nouveau Testament qu'on trouve dans leurs écrits, on reconnaît qu'ils nous présentent trois ou quatre textes très différents les uns des autres. Chacun semble avoir le sien.

« Elle est, d'abord naturelle.. »

Et ce n'est pas tout: le même auteur présente sur le même point des leçons très diverses. Origène, par exemple, lit le même passage de deux, trois, quatre manières différentes. De plus, ces variantes, dans Origène et dans les autres Pères, ne viennent pas de ce qu'ils emploient divers manuscrits; mais de ce que les écrivains grecs ne citent pas littéralement. En d'autres termes ce ne sont pas les manuscrits qui fournissent à Origène et aux autres Pères leurs variantes; ce sont plutôt les Pères et Origène qui fournissent leurs variantes aux manuscrits. Les variantes qui embarrassent le plus, dans les manuscrits, sont les substitutions. On peut expliquer, en effet, de bien des manières, les omissions, même les plus graves; mais comment expliquer les mots qu'on a substitués les uns aux autres, et cela correctement, sans altérer le sens? Ce sont là des fautes dont aucun procédé de copie ne peut rendre raison, car il s'agit de faits qui se chiffrent par centaines et de faits qui se rencontrent seulement dans une catégorie de ma-

nuscrits. Il ne faut donc pas songer, en ce cas, aux distractions des copistes. Faites, au contraire, intervenir les Pères, homélistes ou commentateurs, et vous comprenez aussitôt comment ils lisent Judas ἀπὸ Καρυώτου au lieu de Ἰσκαριώτου (St Jean XIII, 21, 26, 36, 37 – Cfr. D). – ἁρπάζειν αὐτὸν καὶ ἀναδεικνύναι βασιλέα au lieu de ἁρπάζειν αὐτὸν, ἵνα ποιήσωσιν αὐτὸν βασιλέα (St Jean VI, 15, Cfr. ℵ); – μαρτυρίαν, au lieu de λαλίαν (St Jean IV, 42 – Cfr. ℵ). – φέρετε au lieu de ἀγά-γετε (Marc XI, 3 – Cfr. Bℵ, C), etc, etc. Or, ce fait là doit être expliqué, si on veut satisfaire l'esprit humain. Il faut qu'on nous dise comment des hommes ont pu substituer ainsi les expressions les unes aux autres. Jusqu'à cette heure, personne ne l'a fait. – Voilà un premier ordre de faits, et en voici un second.

Les manuscrits ℵ, A, B C, D, nous présentent également autant de recensions que de manuscrits. Le fait est certain, incontestable. Ce ne sont pas six textes différents, mais ce sont six recensions différentes et très différentes du même texte, du Texte traditionnel. Ce texte traditionnel n'est pas seulement suivi par la masse des documents, par les Pères et les Versions, il est aussi la base de toutes les Recensions particulières, des recensions contenues dans ℵ, A, B, C, D. Ces Recensions ne sont que des déviations plus ou moins accentuées. Cela est tellement vrai qu'il est rare, très rare que le Texte Reçu n'ait pas pour lui, un, deux, trois, quatre des plus anciens manuscrits, lorsque l'un ou l'autre s'en écarte. Il n'y a pas jusqu'au Codex Bezae (D, 1), le plus excentrique des cinq ou six anciens manuscrits dont nous parlons, qui n'appuie le Texte Reçu, quelquefois même contre tous les autres. Généralement l'Alexandrin s'écarte peu du texte traditionnel; après lui vient l'Ephrémitique, ensuite le Vatican, le Sinaïtique, le Regius, et finalement le Codex Bezae.

[Marge : *« Harmonie contre cette théorie et les faits déjà connus »*]

De plus, il est certain, évident, palpable que les altérations de ces manuscrits sont le résultat non pas d'une transcription honnête, mais de la volonté et d'une volonté très arrêtée de modi-

sur les textes (Pages 29-44).

Un dernier fait, un fait qui n'est, ni moins certain, ni moins évident, c'est que tous ces manuscrits en particulier le Vatican, le Sinaïtique et le Regius, et, d'une façon toute particulière, le Vatican, contiennent, à côté de leçons de provenance incertaine, des leçons qui figurent dans les écrits d'Origène.

Il faut donner de ces deux faits une explication raisonnable.

Or, l'explication que nous adoptons, c'est que les éditeurs responsables de ces manuscrits ont revu le Texte Traditionnel sur les écrits d'Origène, et adopté quelques-unes de ces leçons, les uns plus, les autres moins. Cette explication rend raison et rend seule raison, de tous les phénomènes, mais, de plus, elle a le mérite d'être naturelle, car il est naturel de supposer que les critiques grecs du quatrième et du cinquième siècle, dès qu'ils se sont mis à étudier le Nouveau Testament, aient songé à retrouver les leçons originales en se servant des écrivains qui les avaient précédés, comme le font les critiques contemporains. Mais, parmi les écrivains ecclésiastiques des trois premiers siècles, y en a-t-il un qui ait dû attirer plutôt qu'Origène l'attention des critiques et concentrer sur lui tous les efforts et toutes les recherches? — Évidemment non. Les grands travaux d'Origène sur l'Ancien Testament, les commentaires détaillés que cet écrivain nous a laissés sur le Nouveau, sa réputation de science et de savoir, l'admiration dont l'environnaient ses disciples et l'acharnement avec lequel ses adversaires poursuivaient sa mémoire tout en un mot devait tourner vers lui les regards des éditeurs du Nouveau Testament. Or, supposez pour un instant qu'il en a été ainsi, supposez que dix, quinze, vingt critiques se soient appliqués à cette besogne et vous obtenez aussitôt, quatre, cinq, six manuscrits comme l'Alexandrin, l'Ephrémitique, le Vatican, le Sinaïtique, le Codex Bezae, des manuscrits qui, avec un fond commun, présenteront de nombreuses divergences et dans lesquels on retrouvera un grand nombre des variantes que fournissent les écrits d'Origène.

« On n'a pas pu étudier le Nouveau Testament sans penser à Origène. »

Puisque Origènes ne tire pas ses variantes des manuscrits, puisque, au contraire, il les invente lui-même, il est naturel de supposer que les manuscrits où on les trouve, ont été revus et corrigés avec ses oeuvres. Si, de plus, les manuscrits contenant ces leçons origéniennes portent les traces manifestes de retouches et d'altérations volontaires, cette explication n'est plus seulement naturelle; elle est la seule explication raisonnable qu'on puisse donner de ces divers faits.

Paragraphe deuxième.

Cette explication est-elle la seule qui réponde aux faits complexes et multiples que nous connaissons?

« Elle est la seule « explication qui ré- « ponde à tous les « faits. »

L'explication que nous venons de donner n'est pas seulement naturelle; elle est la seule possible, elle est la seule qui rende raison des faits. Il n'y a qu'elle qui puisse nous expliquer comment on a 1° d'un côté, un texte unique et uniforme dans la masse des documents, Pères, Versions et manuscrits. — 2° d'un autre côté une collection de textes divers, quoique ayant entre eux certaines affinités, et une collection de textes qui existent seulement dans une vingtaine de documents, à savoir dans une quinzaine de manuscrits grecs, dans trois ou quatre manuscrits latins, dans un manuscrit Syrien et dans quelques manuscrits Coptes.

Il faut ou que le Texte Reçu ait été formé avec les seconds ou que les seconds soient dérivés du premier.

Mais, en tous cas, que l'une ou l'autre hypothèse soit vraie, il est certain que la négligence et l'ignorance des copistes n'ont rien à voir dans cette affaire. Par exemple, dans St. Mathieu XIII. 36, on trouve ces deux variantes φράσον ἡμῖν τὴν παραβολήν et Διασάφησον ἡμῖν, etc. Il est bien évident qu'on n'expliquera par aucun procédé de copies la dérivation de

ces deux leçons, l'une de l'autre : Jamais on ne pourra faire venir φράσον de διασάφησον, ou διασάφησον de φράσον. Or, ce n'est pas un cas de ce genre qui distingue les deux séries de textes, ce sont des milliers. Par conséquent, si on a de la difficulté pour expliquer l'origine de deux leçons de ce genre, dans un cas particulier, que sera-ce lorsqu'il faudra rendre raison de milliers de variantes aussi caractéristiques. Il est évident qu'il faudra envoyer promener toutes les phrases stéréotypées qu'on a l'habitude de débiter sur l'ignorance et la distraction des copistes. Ici l'ignorance et la distraction n'ont rien à voir, ou presque rien.

Il n'y a évidemment que la volonté qui explique de pareilles transformations. Là où quelqu'un lisait φράσον, un autre a voulu lire διασάφησον. Supposons pour un moment que le texte Reçu dérive de la seconde série de textes, comme le veulent quelques critiques modernes, comme le veulent en particulier Tischendorf, Hort et Westcott. — Pour produire le Texte Reçu, un texte qui, on l'avoue, est demeuré toujours le même, depuis au moins l'époque de saint Jean Chrysostome, il a fallu déployer une volonté, une énergie et une vigilance extrêmement rares. — Il a fallu d'abord fabriquer ce texte et ce texte n'a pu devenir un que par un acte d'autorité souveraine. Il a fallu une autorité pour le constituer. Jamais plusieurs critiques n'auraient produit un texte aussi un, s'ils avaient travaillé chacun de leur côté et si quelqu'un ne s'était pas chargé de revoir tous leurs travaux pour les ramener à l'unité. D'autant plus que cette transformation aurait suscité des luttes et rencontré de l'opposition. Le Texte Reçu, s'il était le résultat d'une telle manipulation, aurait une histoire et une histoire qui aurait fait du bruit dans l'antiquité. Or, cette histoire n'existe pas : on ne la rencontre nulle part ; jamais on ne voit que l'autorité se soit préoccupée de constituer un texte. C'est donc qu'en réalité cela n'a jamais eu lieu.

« Le Texte Reçu ne peut pas découler des Recensions &.A,B,C,D. »

Au contraire, la dérivation de la seconde série de textes du Texte Reçu s'explique très-naturellement et même très facile—

« Les Recensions &,A,B,C,D, découlent du

« Texte Reçu — Comment. « ment ? »

Un auteur ecclésiastique, tout en se servant habituellement du Texte Reçu, peut très bien, au cours d'une homélie, employer le mot ΔΙΑCÁΦΗCON, au lieu de φράσον, soit, parcequ'il cite de mémoire, soit parce que le mot διασάφησον est plus usité de son temps et dans son pays que le mot φράσον, soit pour toute autre raison. Il n'y a là rien d'étrange, rien qui ne rencontre à chaque pas dans les Pères des premiers siècles. On voit qu'ils connaissent la leçon traditionnelle et cependant quelquefois ils s'en écartent, sans motif, sans raison. Voilà donc l'origine de διασάφησον expliquée.

Quant à son introduction dans un petit groupe de manuscrits, elle s'explique d'une façon aussi plausible.

Lorsqu'on se mit à étudier critiquement le texte, il fut tout naturel qu'on examinât les grands auteurs, dans le but de découvrir les leçons dont ils s'étaient servis; mais on oublia dans quelles circonstances ils avaient parlé ou écrit et on prit trop leurs citations au pied de la lettre. On nota leurs variantes aux marges et plus tard d'autres critiques les introduisirent dans le texte. Pour produire une série de recensions comme celles que représentent les manuscrits ℵ, A, B, C, D, il suffit qu'il y ait eu aux quatrième, cinquième et sixième siècles, une vingtaine de critiques, ayant plus de zèle que de jugement.

En fait, Origènes est l'auteur de la leçon Διασάφησον (Patrol. Grecq. XIV, 476, B) dans ses tomes sur saint Jean. Cette leçon a été adoptée par les éditeurs des manuscrits ℵ, B, mais un correcteur du Sinaïtique a rétabli φράσον. De plus, il faut observer qu'Origènes cite la leçon du Texte Reçu φράσον, au moins quatre fois (Patrol. Grecq. XIII. col. 21, C et D; 836, A; 913, B) et cela, non pas dans un endroit où il s'inspire plutôt de l'idée que des termes même de l'Évangile, mais dans des passages où il rapporte les versets précédents et les versets suivants, en particulier deux fois dans ces commentaires sur saint Mathieu. — On comprend néanmoins

très bien qu'un critique ait relevé la leçon διασάφησον, en lisant les tomes sur saint Jean ; on s'explique également qu'un autre critique ait glissé la leçon dans le texte de l'Évangile, comme cela a lieu dans le Vatican et le Sinaïtique. On n'a également pas de peine à comprendre qu'un troisième critique lisant les commentaires sur saint Mathieu, ait corrigé le Sinaïtique. Ce qui est moins concevable, c'est que Tregelles, sur la seule autorité du Vatican, ait adopté διασάφησον et exclu φράσον. Hort et Westcott en ont fait autant. On voit jusqu'où peut aller l'asservissement à une seule autorité, à une autorité anonyme, d'origine incertaine, et qui porte inscrites au front des marques d'altération !

Tischendorf a reculé devant une pareille monstruosité « aveux des critiques (VIIIe édit. I, p. 76). Il est vrai qu'il avait, pour le tenir en « modernes dans quel-garde, la correction de son « Codex omnium antiquissimus », de « ques cas particuliers » son manuscrit qui portait, d'abord, διασάφησον comme le Vatican, mais où le Correcteur C a rétabli φράσον. Griesbach a vu clair cette fois, et il a caractérisé la leçon διασάφησον, comme elle le mérite : « Interpretamentum est, quo Origenes, quinquies » alias φράσον servans, semel usus est. E marginali scho- » lio vetusti alicujus codicis in textum irrepsit Vaticani (Commentarius Criticus, I, p. 121). (1)

---

(1).– Ce que nous disons de φράσον et de διασάφησον on peut l'appliquer à ἐποίησεν (A ℵ) et à ἐκέρδησεν (B, C, D) dans St Mathieu XXV, 16, ainsi qu'à d'autres milliers de cas. M. Tischendorf observe à propos de ἐκέρδησεν : « De classibus vero » quod dictum est breviter ita definiri potest, cavendum esse » quidquid recensionem sapiat, i. e quidquid ab homine docto » textum sui temporis recognoscente profectum videatur. Ita Mt » 25, 16 ἐκέρδησεν pro ἐποίησεν, quanquam in ℵ* A² B C » D L al invenitur, non potest non non pro tali e- » mendatione haberi (Casp. Ren. Gregory, Novum Testamentum Graece, etc. Prolegomena, page 56 – Nous sommes de l'avis de M Tischendorf, dans ce cas, mais nous nous de-

Plus on réfléchit sur ces faits et plus on les examine en détail, plus on voit que les textes représentés par les manuscrits ℵ, A, B.C, D, ont été formés par la confrontation du Texte Reçu avec les citations qu'on rencontre dans les écrits des anciens Pères. Ces textes se sont formés lentement, sans bruit et n'ont jamais obtenu une grande circulation dans le monde ecclésiastique. Cette explication n'est pas seulement naturelle. Elle paraît la seule possible, parce qu'elle est la seule qui rende compte de tous les faits.

Nécessité de généraliser ces cas.

Ce que nous venons de remarquer à propos de διχοτόμησον et de φέχσον, on peut le redire à propos des neuf dixièmes des substitutions que l'on rencontre dans les manuscrits. Ces substitutions sont 1° volontaires et 2° elles s'expliquent naturellement dans les Pères. Pour comprendre comment elles se sont produites, il suffit de se replacer dans le milieu où ont vécu les Pères, de reconstituer les circonstances où ils ont parlé et écrit. On comprend très bien, par exemple (voir Préface, page XVI) qu'ils aient employé dans St. Marc XI, εὐθύς au lieu de εὐθέως, ἔπεμψεν (C) au lieu de ἀποστέλλει (A, B, D), ἐκάθισεν (BC) au lieu de κεκάθικεν (AD), φέρετε (BC) au lieu de ἀγάγετε (AD), etc., etc. En fait, on trouve presque toutes ces substitutions dans Origènes, mais on n'expliquera jamais, par un simple procédé de copie ces diverses leçons parallèles. On ne fera jamais venir les premières des secondes ou les secondes des premières. Ici évidemment c'est la volonté qui est en cause. On a substitué les leçons du Texte Reçu à celles de quelques uns des anciens manuscrits, parce qu'on l'a voulu. Et c'est encore parce qu'on l'a voulu qu'on a substitué les leçons des manuscrits ℵ, A, B, C, D à celles du Texte Reçu, supposé que cette hypothèse soit la

---

mandons pourquoi il n'applique pas la même règle à une multitude de cas similaires, par exemple, à φέρετε et φέρουσιν dans St Marc XI, 3, 8. — ἐκέδησεν vient aussi probablement d'Origènes Patrol Greq. XIII, col. 1704 D. —

vraie, comme nous le croyons. —

On distingue, en effet, les substitutions volontaires des subst- substitutions volontaires involontaires, qui sont le résultat de l'inadvertance ou de la lassitude et involontaires. L'une et l'autre a un caractère bien saillant. Les substitutions invo- caractères des- lontaires sont très souvent des non-sens ou des sottises, on fait dire « unes et des autres » à l'auteur inspiré une chose qui n'a pas de sens ou qui ne s'accorde pas avec le contexte. Là où vous avez écrit « lent » on vous met « leste » ; là où vous avez placé « vers en l'honneur des apôtres » on vous substitue « vers en l'hymen des Apôtres » ; Raisonnant » devient « reconnaissant », « n'approuve » « n'approche », « volumus » « noluimus », « reçu » « vécu », « vanité » « variété », « petite » « petite », etc, etc. Nous pourrions citer des exemples par centaines, car, depuis que nous faisons copier notre cours, nous sommes devenus très forts sur tout ce qui regarde les omissions et les substitutions. — Au contraire les substitutions volontaires ont généralement un sens, quelquefois le même sens que la leçon primitive, parfois un sens meilleur. On n'a qu'à examiner les quelques exemples que nous venons de citer pour s'en convaincre.

Or les substitutions qu'on rencontre dans les homélies et les ouvrages des Pères présentent précisément ce caractère : elles ont un sens ; ce ne sont pas des bêtises ou des niaiseries. — Au cours de leurs homélies les Pères substituent un mot à un autre, sans effort, naturellement, sans y penser. Mais, ce que nous disons des Pères, il faut le dire des substitutions qu'on relève dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D. Ces substitutions ont un sens en elles-mêmes. Huit fois sur dix elles ne sont pas des bêtises. Elles ne sont donc pas l'oeuvre d'un copiste, mais l'oeuvre d'un éditeur. Ce sont des substitutions volontaires. (1)

---

(1) — Le principe que nous affirmons ici commence à être reconnu. Nous lisons dans les Prolegomena de Tischendorf, qui viennent de paraître : « Ceterum magno in errore illi sunt qui variantes lectiones plerasque a librariis putant codicibus illatas, cum ipsi judicant nihil antiquius habent quam ut quaerant quid ex

« De quelle manière « ont dû se faire ces « substitutions. »

Il faut expliquer comment elles ont pénétré dans le texte original, comment on les a substituées aux leçons primitives. — Or, 1° il est évident que la copie, pure et simple, ne rend pas raison de ces substitutions. — 2° Les éditeurs copistes ne les ont pas, non plus, inventées et tirées de leurs cerveaux. Ils n'auraient pas pu le faire sans commettre un acte d'insigne malhonnêteté. Qu'on ait retouché quelques passages, cela se comprend; mais qu'on ait retouché ainsi le Nouveau Testament tout entier, d'un bout à l'autre, c'est ce qu'on n'expliquera jamais par ce procédé. Admettez, au contraire, 3° que des éditeurs ont voulu se rendre compte du texte qui paraissait avoir été employé par les Pères, et vous comprendrez immédiatement, ces milliers de variantes que nous présentent les manuscrits ℵ, A, B, C, D. — Le principe est faux, sans doute, mais il est faux d'une fausseté spécieuse. Il faut être savant pour être sûr qu'il est faux. En tout cas, ce principe admis, tout le reste s'en suit. Cette explication résout donc toutes les difficultés. — C'est pourquoi elle n'est pas seulement naturelle, elle est la seule possible.

Ajoutons enfin que les manuscrits ℵ, A, B, C, D sont pleins de gloses, qui s'expliquent très bien dans les Pères, parceque les Pères, tout en adoptant les pensées de la Sainte Ecriture, ne se servaient pas toujours des termes mêmes de l'Évangile, ou y introduisaient beaucoup de modifications. Mais ces gloses ne s'expliquent plus dans des manuscrits du Nouveau Testament. Elles y sont cependant et, puisqu'elles y sont, il faut expliquer raisonnablement comment elles ont pu y pénétrer. On comprend très bien qu'un

---

„ inventa librario potuerit in mentem venire. At multo plus ad
„ mutandum textum valuere hominum non indoctorum studia
„ qui versantes volumina sacra in primis sapere sibi videbantur
„ hoc vel illud corrigendo vel certe adscribendo in margine, unde post in ipsum irrepsit textum. Nec obliviscendum est textibus
„ sacris describendis per priora saecula operam dedisse viros studiis et doctrina claros, quales erant Origenes et Pamphilus. — Casp. Renat. Gregory, Novum Testamentum Graecè ad antiquissimos etc. vol. III, Prolegomena, p. 59-60.

Bèze ait pu dire οὐχὶ δώδεκα ὥρας ἔχει ἡ ἡμέρα" au lieu de οὐχὶ δώδεκα εἰσιν ὧραι τῆς ἡμέρας (St Jean XI. 9), mais on comprend moins, si on n'admet pas notre explication, que cette glose soit entrée dans le Codex Bezæ. On voit aisément comment Origène a pu, en citant St Marc, faire dire à l'Évangéliste : τί λύετε τὸν πῶλον ; au lieu de τί ποιεῖτε τοῦτο (Marc XI. 3) καὶ ἀπελθόντες au lieu de ἀπῆλθον δὲ (Ibid. 4), même en sachant que ce n'était pas là la leçon de St Marc (voir page 116). Mais ce n'est pas tout : il faut expliquer comment des manuscrits contiennent ces leçons ; car il est bien certain que les erreurs de transcriptions ne suffisent pas à en rendre raison. Il est certain qu'Origène ne lisait point ces leçons dans ses manuscrits ; il est certain, également, que les manuscrits de l'Évangile ne les contenaient pas non plus, dès le principe. Par conséquent, il faut conclure que l'éditeur du Codex Bezæ les a prises dans Origène. Cette conclusion est naturelle ; et souvent elle est la seule possible.

Paragraphe troisième.

Est-il certain, en fait, que les manuscrits ℵ, A, B, C, D ont été revus et corrigés sur les œuvres d'Origène ?

Par cela seul que nous avons conclu le paragraphe précédent en affirmant que l'hypothèse d'une révision du texte [illegible] faite sur les œuvres d'Origène était la seule explication [illegible] possible, il s'en suit qu'elle est un fait.

« [illegible] possible. — C'est un fait. »

Il s'agit maintenant de savoir si on peut démontrer ce fait. Un fait peut être très réel et ne pas être néanmoins facilement démontrable. Or, c'est précisément ce qui a lieu dans le cas actuel. Nous n'avons pas l'ombre d'un doute que les manuscrits ℵ, A, B, C, D ne représentent des remaniements du Texte Traditionnel accomplis avec les secours des [illegible] ; et cependant nous sommes [illegible]-

miers à reconnaître que ce fait n'est pas aisément démontrable. Nous espérons néanmoins le démontrer assez clairement pour ne laisser aucun doute dans l'esprit de ceux qui nous lisent.

Avant de commencer la démonstration nous ferons quelques observations générales, puis nous présenterons des arguments spéciaux tirés d'un certain nombre d'exemples, et enfin nous conclurons par une série d'arguments généraux.

Section première.

Observations générales destinées à servir de préparation à la démonstration.

« Observations générales. »

Si la révision dont nous parlons a réellement eu lieu, elle a demandé un certain nombre d'années et exigé la collaboration d'un grand nombre de personnes. C'est déjà une œuvre considérable que de revoir un texte comme le Nouveau Testament sur les œuvres d'Origènes, et, de plus, c'est une œuvre extrêmement pénible. Pour revoir à fond, le Texte Traditionnel sur les œuvres seules d'Origènes, il faut plusieurs années. Combien d'années ne faudrait-il pas pour revoir ce même texte, non pas seulement sur Origènes mais sur les œuvres de tous les Pères du quatrième, du cinquième et du sixième siècles ? — On comprend donc que cette révision a dû se faire peu à peu ; elle a été quelquefois commencée, puis elle n'a pas été achevée. On a collationné une partie des ouvrages d'Origènes, mais on ne les a pas collationnés tous. Ces collations ont été notées aux marges de quelques manuscrits et plus tard les scribes postérieurs ont introduit ces leçons marginales dans le texte. De là il résulte évidemment que, si, la révision du Nouveau Testament sur les œuvres d'Origènes a été en honneur, à une époque de l'histoire, elle a dû produire des manuscrits présentant les leçons Origéniennes, en plus ou en moins grand nombre. Or, c'est précisément ce qu'on remarque dans les manuscrits A, C, ℵ, B, D. L'Alexandrin (A) ne contient qu'un nombre relativement res-

« Temps et labeur que suppose une pareille révision. »

traint de leçons Origéniennes. L'Ephrémitique en contient davantage; mais le Vatican est celui qui en contient le plus.

Les prévisions sont donc jusqu'ici vérifiées par les faits.

Mais ce n'est pas tout. — En effet, il a dû arriver forcément qu'on a commis des erreurs. On n'a pas toujours et partout, su bien distinguer ce qui appartenait au texte sacré de ce qui appartenait aux commentaires. On a confondu les interprétations des Pères avec les paroles de l'Evangile et cela avec d'autant plus de facilité que rien n'est plus fréquent que de voir les Pères fondre en un seul, trois ou quatre textes différents. On voit bien qu'ils expriment leur pensée dans les termes mêmes de la Sainte Ecriture, mais on ne sait pas au juste dans quel endroit ils prennent leurs citations. Des critiques habiles pourraient aisément s'y tromper; à plus forte raison des critiques inexpérimentés ou maladroits. Or, que tous les écrivains qui se sont occupés d'Ecriture Sainte, au quatrième et au cinquième siècle, n'aient pas été des Jérôme, des Eusèbe ou des Origènes, c'est ce que tout le monde peut et doit admettre. Qu'Origènes, Eusèbe et St Jérôme aient sommeillé quelquefois, c'est ce qui ne fait pas un doute pour quiconque a parcouru leurs ouvrages.

Ceux qui ont étudié Origènes et les Pères n'ont pas toujours relevé exactement les variantes; ils les ont quelquefois confondues les unes avec les autres, ou, s'ils ne les ont pas confondues, en les notant inexactement, ils ont fourni à leurs successeurs l'occasion de commettre des fautes, et ces fautes bien étudiées peuvent devenir quelquefois des pierres de touche, à l'aide desquelles on peut dire certainement 1° le manuscrit a été retouché sur les Pères et 2° il a été retouché sur tel Père. C'est tel passage, le passage que vous avez là sous les yeux, qui est devenu la cause de son erreur.

Tout le monde comprend cela, en principe, et tout le monde voit également ce qu'il y a de sûr, de solide, d'inattaquable, de concluant dans une pareille démonstration; mais tout le monde comprend encore mieux ce que cette démonstration

a de pénible, de long et de laborieux. Il faudrait relever toutes les leçons des anciens manuscrits et les comparer avec les citations des Pères du troisième, quatrième et cinquième siècles. Or, une telle démonstration n'est pas l'oeuvre d'un seul homme; c'est l'oeuvre d'une génération de critiques.

Néanmoins nous allons essayer de fournir un ensemble de preuves qui satisferont l'esprit de nos lecteurs, nous l'espérons, et donneront de plus une idée du travail qui reste à faire.

Section deuxième.

Arguments spéciaux tendant à prouver que les manuscrits ℵ, A, B, C, D ont été revus et corrigés sur les Pères, en particulier sur Origènes.

« Arguments spéciaux qui établissent la thèse. »

Il est donc possible, on le comprend, de dire quelquefois sûrement: en cet endroit, ce n'est pas Origènes, ce n'est pas Eusèbe, ce n'est pas St Jean Chrysostôme qui copient un mauvais manuscrit; c'est l'éditeur du manuscrit qui copie St Jean Chrysostôme, Eusèbe, Origènes. Pour pouvoir affirmer cela, il suffit d'avoir de l'attention, du savoir et beaucoup d'expérience. Si, à tout cela on ajoute quelques années de recherches dans les Pères, on peut arriver à faire mieux et à dire: « Cette erreur a été puisée là. »

« Aveux faits par quelques critiques. »

On a vu, tout à l'heure, J. Griesbach avouer que διασάφησον dans Mathieu XIII, 36 était une glose empruntée aux Pères. C. Tischendorf en a dit autant de ἐκέρδησεν substitué par BCD à ἐποίησεν (A, ℵ), dans Mathieu XXV, 16. — Origènes est le père de ces deux variantes: c'est lui qui les a mises en circulation. Par conséquent J. Griesbach et C. Tischendorf reconnaissent, au moins implicitement, que, dans ces deux cas, les leçons du Vatican et des autres manuscrits dérivent d'Origènes.

[illegible] les cas de ce genre se comptent par centaines, sinon par milliers. Et c'est précisément d'une appréciation juste et correcte de ces cas nombreux que dépend la conviction que nous voulons produire dans les esprits. Nous ne pouvons pas examiner chaque cas en particulier, ni citer des milliers d'exemples, ce qui nous demanderait alors plusieurs volumes. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de présenter 1° un certain nombre d'exemples isolés et 2° quelques exemples formant des groupes. Du reste, nous ne prétendons que fournir des spécimens et tracer, dans ses grandes lignes, le travail qu'il y a à faire, travail qui demande une génération de travailleurs intrépides. (1)

Nombreux exemples prouvant une pareille révision.

Classification de ces exemples.

Numéro premier.

Exemples isolés.

Exemples isolés

Nous proposerons, d'abord, un exemple fort singulier. C'est le Codex Bezae (D, 1) qui va nous le fournir.

---

(1) – Il suffit quelquefois de lire les manuscrits eux-mêmes et de les lire attentivement 1° pour constater des leçons erronées et 2° pour découvrir la filiation de ces erreurs. Prenez, par exemple, St Marc XI, 2. Vous vous apercevez, tout de suite, que la leçon λύσαντες αὐτὸν ΚΑΙ ἀγάγετε n'est pas grammaticalement correcte. Vous vous demandez d'où vient ce καί, qui est jeté là si mal à propos. Prenez le Vatican et l'Ephrémitique, comparez-les au Texte Reçu et vous aurez, tout de suite, l'explication. – Ces manuscrits ont transformé λύσαντες en λύσατε, un participe en impératif. De là, pour eux, nécessité d'ajouter καί. Le Codex Bezae a voulu conserver le Texte Reçu λύσαντες .. ἀγάγετε ; mais il a sottement emprunté le καί au Vatican et à l'Ephrémitique. – Dans ce cas, le Vatican et l'Ephrémitique sont postérieurs au Texte Reçu et le Codex Bezae est postérieur à tous les autres documents. – Une étude attentive des manuscrits révèlerait une multitude de cas semblables.

« Premier exemple « pris dans le Codex « Bezae. St Mathieu « XXVI, 60. »

Dans les anciens manuscrits, les versets de saint Mathieu XXVI, 59-60 présentent de curieuses variantes, et des variantes qui établissent, une fois de plus, l'étroite parenté qui existe entre quelques-uns d'entre eux et Origènes. Ce sont précisément ces variantes qui ont attiré notre attention sur ce passage, que l'exégète Alexandrin cite, trois fois, en tout ou en partie, dans ses tomes sur saint Jean (Patrol. Greq. XIV, col. 377, A; 708, A; 719, A).

En confrontant Origènes avec les plus anciens manuscrits, nous avons découvert, dans le Codex Bezae (D, 1), cette singulière leçon. Καὶ οὐκ εὗρον ΤῸ ἘΞῆC. καὶ πολλοὶ προσῆλθον ψευδομάρτυρες. καὶ οὐκ εὗρον ΤῸ ἘΞῆC (Math. XXVI, 60). Nous recommandons ce passage à ceux qui croient à l'infaillibilité des manuscrits les plus anciens, parce qu'ils sont anciens. On se demande où le Codex Bezae a pu découvrir les perles qu'il nous offre là en plus grand nombre que d'habitude. Pour le moment, nous voulons seulement attirer l'attention sur le τὸ ἑξῆς, que ce manuscrit répète deux fois. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? — Le Codex Vercellensis porte en cet endroit: « non invenerunt exitum rei », qui ne jette pas beaucoup de lumière sur le problème que nous discutons. Le « non invenerunt culpam » du Codex Brixianus est plus clair, mais ne nous découvre pas, non plus, la solution. Quant à « Sequentia » de la Version latine du Codex Bezae, ce n'est que la traduction du grec ΤῸ ἘΞῆC. Il est manifeste qu'ici le grec est bien l'original et qu'il ne dérive pas du latin; encore une fois, où le Codex Bezae a-t-il pu trouver la singulière leçon, qui a tourmenté les critiques, depuis Griesbach [1], sans qu'aucun d'eux ait pu en donner une explication raisonnable?

Pour nous, nous n'avons pas l'ombre d'un doute que ce ΤῸ ἘΞῆC n'ait pénétré en cet endroit de l'Evangile, précisément à la suite d'un travail de révision, comme celui dont nous par-

---

(1). — Griesbach, Commentarius Criticus, II, pages 25-26. —

lons, soit que cette révision ait été faite sur les ouvrages des commentateurs comme Origène, soit que cette révision ait été faite sur des ἐκλογαί de l'Écriture Sainte, comme on en fit tant autrefois. Quand on lit les Commentaires d'Origène, on rencontre très souvent, des centaines et des milliers de fois, cette expression τὸ ἑξῆς, ou mieux τὰ ἑξῆς, expression qui correspond tout-à-fait à notre « Et caetera », ou à l'« Et sequentia », l'« Et reliqua », des Offices et des Commentaires latins. Supposez qu'un criticastre de quatrième ou de cinquième ordre — l'éditeur du Codex Bezae est d'un ordre encore inférieur. — Supposez qu'un criticastre de quatrième ou cinquième ordre ait revu le Texte Traditionnel sur un commentateur grec comme Origène, et vous comprendrez comment le τὸ ἑξῆς s'est glissé là.

Et la méprise a été d'autant plus facile que la proposition οὐχ εὗρον n'exprime pas un sens complet. Il faut nécessairement suppléer quelque chose : « Culpam », comme l'a fait le Codex Brixianus, ou « Exitum Rei », comme l'a fait le Codex Vercellensis ; suppléez tout ce que vous voudrez : il n'y a qu'une chose qui vous soit défendue, c'est de suppléer τὸ ἑξῆς ! Nous mettons au défi tout helléniste de trouver un sens raisonnable à ce τὸ ἑξῆς et de traduire jamais, par ce terme, l'idée qu'exprime le « culpam » du Codex Brixianus ou l'« exitum rei » du Codex Vercellensis ! C'est précisément cette difficulté qui ne permet pas d'expliquer le τὸ ἑξῆς autrement que nous venons de le faire. Il ne reste plus qu'à découvrir l'auteur et la page du volume d'où est dérivée cette singulière leçon, qui est aussi une singulière bêtise. Malheureusement les commentaires d'Origène sur la fin de saint Mathieu, nous manquent en grec.[1]

---

(1).— Dans l'ancienne version latine qui nous reste de ces commentaires, le traducteur a rendu τὸ ἑξῆς par « et reliqua » et « et caetera », presque alternativement (voir Patrol. Graec. XIII « et reliqua », 1617, D ; 1668, A ; 1691, C ; 1699, C, 1703, A, 1719, A ; et « et caetera » col. 1655, C ; 1703, D ; 1706, C, 1709, B ;

Mais, dira-t-on, cette explication est, sans doute, très ingénieuse; elle est même très vraisemblable, si vraisemblable qu'elle nous paraît bien près d'être vraie. Cependant, comment expliquer qu'un critique ait été assez sot pour commettre une pareille méprise ?—

Ami lecteur, je comprends vos scrupules, mais je vois aussi que vous n'avez jamais lu dix pages du Codex Bezae, en les comparant aux autres textes, sans quoi vous auriez une autre idée de l'intelligence et surtout du jugement de l'éditeur qui a produit ce document.

On pourrait, d'ailleurs, supposer que l'éditeur du Codex Bezae a revu le Texte Traditionnel sur des ἐκλογαὶ dans le genre des « Sacra Parallela » de St Jean Damascène. Or, il n'est pas rare que, dans ces ἐκλογαί, les extraits de l'Écriture se terminent par ces mots « τό » ou « τὰ ἑξῆς ». En feuilletant le Codex Martinianus (Reg 923), nous avons trouvé sans difficulté deux ou trois exemples de cette addition. Supposez qu'on ait extrait St Mathieu XXVI, 59-60 et ajouté les mots τὸ ἑξῆς dans un volume de ce genre, et vous verrez, tout de suite, comment un scribe

---

1711, B; 1714, A). — Nous possédons le passage de St Mathieu dont il est question en ce moment, dans cette ancienne version (Ibid.) col. 1755, B), mais on n'y trouve, ni et coetera, ni et reliqua. Il serait cependant possible que le traducteur l'eût fait disparaître, car on sait qu'il a ajouté et quelquefois retranché certaines choses aux commentaires d'Origène. Quant à l'« exitum rei » du Codex Vercellensis, il est probable qu'il a été suggéré par le τὸ τέλος du verset 58. — Du reste, le Codex Vercellensis lit, en cet endroit « videret exitum ». D'ailleurs, tout en soupçonnant très fort le Codex Bezae d'avoir puisé son τὸ ἑξῆς dans les commentaires d'Origène, nous n'en sommes pas absolument sûr. Il pourrait bien l'avoir emprunté à un autre Père, puisqu'il a revu le Texte Traditionnel sur plusieurs écrivains, ainsi que nous le dirons bientôt. —

put introduire ces mots dans l'Évangile. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que les mots οὐχ εὗρον ne présentent pas un sens complet. Il faut nécessairement suppléer quelque chose, comme le fait Origène, qui dit dans la Version Latine : « Non invenie- » bant adversarii ejus quod dicere possent adversus eum » vel colorare (Patrol. Græc. XIII, col. 1755 B).

Voilà donc une preuve que ces manuscrits anciens ont été revus sur Origène ou sur d'autres écrivains. En voici une autre. C'est encore le Codex Bezæ qui nous la fournit.

Dans saint Jean, chapitre XI, versets 55 et suivants, on dit « Deuxième commu- que, les Juifs cherchant à tuer Notre Seigneur, celui-ci se retira près. St Jean XI, 55. » « εἰς τὴν χώραν ἐγγὺς τῆς ἐρήμου, εἰς Ἐφραὶμ λεγομέ- νην πόλιν. Telle est la leçon du texte traditionnel des anciens manuscrits, même d'Origène ! En cet endroit le Codex Bezæ porte cette leçon singulière : Ἀπῆλθεν εἰς τὴν χώραν ΣΑΜ- ΦΟΥΡΕΙΝ ἐγγὺς τῆς ἐρήμου. » etc. « Jésus s'en alla au pays de Sapfurin ou de Samfourein près du désert, dans une ville nommée Ephraïm. » Où le Codex Bezæ a-t-il puisé cette leçon ? — On peut différer d'opinion là-dessus, mais il est bien certain qu'il ne l'a pas trouvée dans le texte de l'Évangile. Il l'a em- pruntée à quelque récit apocryphe, ou à quelque document inconnu, mais il l'a introduite volontairement dans le Nouveau Testa- ment. Dans ses tomes sur St Jean, Origène a une longue dis- sertation sur ce verset, en particulier sur le mot Ephraïm et sur sa signification. Nous avons lu cette dissertation avec attention pour voir s'il n'y aurait pas quelque mot qui eût pu induire en erreur l'auteur du Codex Bezæ. Or, Origène en développant les sens spirituels qu'il voit dans ce passage de l'Évangile, observe que Ephraïm signifie Fertilité καρποφορία. Plusieurs autres Pères en font autant, en particulier, St Cyrille d'Alexandrie. Nous nous demandons si le mot σαμφουρειν ne serait pas le mot καρποφορία qui serait parvenu à la connaissance de l'auteur du Codex Bezæ, défiguré dans quelque traduction latine. Ce n'est qu'une conjecture mais une conjecture qui pourrait bien

être vraie.

« Série d'exemples établissant le même fait. »

Une preuve que tous ces manuscrits anciens ne sont que des recensions du Texte Traditionnel, faites sur les écrits des Pères ou sur les Versions, se tire de la confusion du mot κύριος avec le mot θεός. En grec les deux mots écrits en entier (κύριος, θεός) ou en abrégé (κ̄ς θ̄ς, θ̄c, κ̄c) ne peuvent pas être confondus l'un avec l'autre. Mais il n'en est plus ainsi, s'il s'agit du latin. Deus et Dominus, Dei et Domini, peuvent très facilement être pris l'un pour l'autre, lorsqu'ils sont écrits en abrégé, comme cela a lieu très fréquemment dans les anciens manuscrits. D̄s et D̄ns, D̄i et D̄ni ne diffèrent que par la lettre n̄. Que cette lettre soit omise, ou qu'on n'y fasse pas attention et « Dominus » devient « Deus » — (D[n]s = D̄s). Or, on trouve dans les anciens manuscrits un certain nombre de cas, où κύριος a été remplacé par θεός et des cas où κύριος a été substitué à θεός.

Ainsi, dans saint Luc III, 6, le Codex Bezae porte : καὶ ὄψεται πᾶσα σὰρξ τὸ σωτήριον ΚΥΡΙΟΥ. Tous les autres manuscrits portent ΘΕΟ̄Υ. Cette dernière leçon est également celle d'Origènes, d'Isaïe et des Versions latines. Comment s'expliquer cette substitution ? — Il faut peut-être recourir aux Versions latines. Les anciens manuscrits, le Vercellensis et le Veronensis portent Dei, mais outre qu'il est facile de prendre l'e oncial pour un N, le Codex Aureus porte, en cet endroit, l'abréviation D̄i (2)

---

(1). – Le mot Sapfurim ou Samfourein semble très différent de καρποφορία. Cependant, si on remonte à l'écriture onciale, la différence est beaucoup moins grande et la confusion devient facile. ΚΑΡΠΟΦΟΡΙΑ et CAPΓVRIM ou CAMΓOVREIN ne sont pas tellement éloignés qu'un scribe latin n'ait pu prendre un mot l'un pour l'autre. — Voici un fragment de l'explication d'Origènes : (Patrol. Grecq. XIV, 733, A) Ἑρμηνεύεται, Ἐφραὶμ ΚΑΡΠΟΦΟΡΙΑ, plus loin (XIV, 733, C) il ajoute : Ἀπῆλθεν ἐκεῖθεν εἰς τὴν χώραν τοῦ ὅλου κόσμου ἐγγὺς τῆς ἐρήμου Ἐκκλησίας εἰς Ἐφραὶμ ΤΗΝ ΚΑΡΠΟΦΟΡΟCΑΝ λεγομένην πόλιν. —

(2). – Jo. Belsheim, Codex Aureus, Christianiae, 1878, p. 203, col. 2. –

C'est peut-être aussi l'explication qu'il faudrait donner de la célèbre leçon du Codex Alexandrin qui lit σῶμα τοῦ ΘΕΟΥ, au lieu de σῶμα τοῦ ΙΗCΟΥ dans saint Jean XIX, 40.

Toutefois, il est plus vraisemblable de supposer que quelque Père s'est servi de Dominus ou Domini au lieu de Jésus, et, dès lors « Corpus Dni » a pu devenir facilement « Corpus Di ». On conçoit également qu'un homéliote ait pu employer cette expression σῶμα τοῦ θεοῦ de préférence à σῶμα τοῦ Ἰησοῦ et que l'éditeur de l'Alexandrin lui ait emprunté plus tard cette variante.

Ce qui prouve encore le même fait, ce sont les expressions nombreuses que les Pères, en commentant l'Écriture Sainte, suppriment, ajoutent ou substituent, pour faire entrer les passages des livres saints dans la trame de leur discours. Personne ne fait cela plus habituellement qu'Origène, même lorsqu'il connaît le Texte Traditionnel. Nous en avons cité déjà plusieurs exemples, comme la substitution de « διασάφησον » à « φράσον » dans St Mathieu XIII, 36, substitution qu'Origène s'est permise une fois et qui est passée dans le Vatican et le Sinaïtique. Or, les substitutions de ce genre sont presque innombrables dans Origène et, par suite aussi dans les manuscrits dont nous parlons. C'est à tel point que lorsqu'un mot est oublié, ajouté ou substitué par le Vatican ou le Sinaïtique, on est presque sûr de retrouver les mêmes additions, omissions et substitutions dans Origène. Que de fois, en dépouillant Origène, nous est-il arrivé, sous l'action de la fatigue, de ne pas remarquer, de ces omissions, de ces additions, et de ces substitutions qui n'altèrent pas le sens ! Plus tard, en parcourant le Vatican et le Sinaïtique, ces omissions, ces additions et ces substitutions nous ont frappé ; nous sommes remonté aux oeuvres d'Origène et nous avons reconnu que plusieurs variantes nous avaient échappé en lisant les oeuvres du grand docteur. Comme exemples, nous citerons dans St Jean l'omission de καί devant ὁ θερίζων (Jean IV, 36) le changement de τετράμηνοΝ en τετράμηνοC (Jean

« Rôle important que jouent les substitutions. Preuves qu'elles les fournissent. — (Voir pages 160-161). — « Observation générale »

IV, 35). L'omission de ε dans ἐμοί (ὁ ἀκολουθῶν ἐμοί. (Jean VIII, 12), de ὁ dans ἀπεκρίθη ὁ Ἰησοῦς (Jean VIII, 19); de ἐκεῖνος dans St Jean XIII, 6, etc. Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples en les prenant dans les autres livres du Nouveau Testament. Tout cela prouve l'étroite liaison qui existe entre les anciens manuscrits et Origène; mais ce qui prouve la dépendance de ces manuscrits par rapport à Origène, ce sont ces changements qui s'expliquent ou se comprennent dans Origène, mais qui ne s'expliquent plus dans les anciens manuscrits. Par exemple, qu'Origène omette, une fois ou l'autre, au cours d'un commentaire, ces mots αὐτός ἐστιν au commencement du verset 2e du chapitre I de St Jean, cela se comprend et s'explique aisément, même quand on sait qu'Origène connaît, d'ailleurs, le Texte Traditionnel; mais cela ne se comprend plus dans un manuscrit de l'Evangile. Aussi, cette leçon ne figure-t-elle que dans l'Ephrémitique. — Il faut en dire autant 1° de l'omission de δέ après μέσος (Jean I, 21), de ὁ Ἰωάννης après βλέπει (Jean I, 29), de καί devant ὁ θερίζων (Jean IV, 36) et devant ὁ σπείρων; de εἰς αὐτόν (Jean IV, 39), de ὅτι après ἔλεγον (Jean IV, 42), de σήν devant λαλίαν (Jean IV, 42), de ὁ Χριστός après τοῦ κόσμου (Jean IV, 42), de αὐτόν après ποιήσωσιν (Jean VI, 15). — 2° de l'addition de τῷ devant ὕδατι (Jean I, 33), de καὶ πυρί (Ibid.), de σοῦ après λαλιάν (Jean IV, 42), etc. — 3° de la substitution de ὡς à ὡσεί (Jean I, 32) de μεθερμηνευόμενον à ἑρμηνευόμενον (Ibid. 39), de ὄψεσθε à ἴδετε (Ibid. 40), de αὐτόν à ἑαυτόν (Jean II, 24), de Δέδωκεν à ἔδωκεν (Jean IV, 12), de πίστευε à πίστευσον (Jean IV, 21), de ποιήσω à ποιῶ (Jean IV, 34), de ἃ à ὅσα (Jean IV, 39), de « ὅσα » à « ἃ » (Jean IV, 45), de Ἀγαπᾷ à φιλεῖ (Jean V, 20), etc, etc. — On n'a qu'à parcourir la liste des 247 leçons, que nous avons recueillies plus haut dans les tomes d'Origène en saint Jean, pour voir que le plus grand nombre s'explique chez un commentateur, sans aucune difficulté, tandis qu'on ne les explique

« Ces omissions et ces substitutions ne s'expliquent dans les manuscrits que par une révision. »

pas dans des manuscrits reproduisant le Nouveau Testament. Qu'Origène et St Chrysostome, par exemple, substituent ἀγαπᾷ à φιλεῖ (Jean V. 20)[1] cela ne tire pas à conséquence et n'a rien qui surprenne beaucoup, rien même qui puisse embarrasser un critique, pour peu qu'il ait de l'expérience. Au reste, rien ne prouve mieux le peu de valeur de toutes ces leçons, que leur rejet par l'un ou par l'autre des manuscrits א, A, B, C, D, L. Il est rare, très rare qu'ils s'entendent tous pour les accepter. C'est ainsi que la leçon ἀγαπᾷ au lieu de φιλεῖ n'est appuyée que par le Codex Bezae (D. 1)! Et ce qu'il y a de singulier, c'est que les leçons les plus appuyées par Origène ont contre elles quelques-uns des manuscrits qui sont acceptés par les critiques contemporains comme les meilleures autorités. — Citons deux ou trois exemples:

1° Origène ne lisait pas, ce semble, μου après παρὰ τῷ πατρί (St Jean VIII, 38) car, outre qu'il omet, en général, ce mot, quand il cite ce verset, il fait une fois ce raisonnement: Ἃ ἐγὼ ἑώρακα παρὰ τῷ Πατρὶ λαλῶ ἴσον δυνάμενον παρὰ τῷ Πατρί ΜΟΥ. (Patrol. Græcq. XIV. 592, A). D'où il semble résulter que le mot ΜΟΥ ne devait pas exister dans le manuscrit d'Origène.

2° Origène exclut de la même manière ὑμῶν après τοῦ πατρός, dans le second membre, car il observe que l'Évangéliste ne dit pas: Καὶ ὑμεῖς οὖν ἃ ἠκούσατε παρὰ τοῦ πατρὸς ὙΜΩΝ, ou παρὰ τοῦ πατρὸς ἩΜΩΝ, ἀλλὰ παρὰ τοῦ πατρός (Patrol. Græcq. XIV, 589-592). —

3° Enfin Origène devait également lire dans son manuscrit ἑώρακα dans le premier membre et ἠκούσατε dans le second. Cela se déduit d'une série de raisonnements qu'il fait sur le sens de ces deux mots, notamment de ce passage des [illegible] οἱ πεπιστευκότες αὐτῷ Ἰουδαῖοι οὐχ ἑωράκασι μὲν παρὰ τῷ πατρί, ἩΚΟΥCAN δὲ πα-

[Margin note, cut off at the right edge:] « Origène est-il quelque[fois] abandonné pa[r les] manuscrits qu[i] lui sont le plus fi[dèles?] » — Donc les versions que ces ma[nu]scrits contienne[nt] n'existaient pas avant lui. — Exemples.

---

[1] Patrol. Græcq. XIV, col. 461, C. Patrol. Græcq. LIX, col. 217, D. —

ρὰ τοῦ πατρὸς ἵνα ποιῶσιν ἃ ἤκουσαν (Patrol. Græq. XIV, 588 A).

Ces textes semblent concluants. Et cependant, lorsqu'on connaît les habitudes d'Origènes, lorsqu'on se rappelle, ce qu'il dit de καταφάγεται au lieu de κατέφαγε dans St Jean II, 17, ces textes n'enlèvent pas tout doute. Au contraire, ils font craindre qu'Origènes n'ait ici supprimé ou substitué des mots, uniquement pour avoir un thème à ses raisonnements.

En tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est que deux manuscrits sur cinq rejettent la première leçon (א, D); c'est que trois rejettent la seconde (א, C, D), et deux la troisième (C, D). L'alexandrin manque en cet endroit. — En somme ces trois leçons n'ont pour elles qu'un seul manuscrit le Vatican (B). Mais si le Vatican appuie les trois leçons d'Origènes, le Sinaïtique repousse également les trois leçons d'Origènes! De telle sorte, que, dans ce cas, nous avons l'un contre l'autre, deux adversaires presque d'égale force. — Mais ce n'est pas tout ce qu'il y a à dire. En effet, trois manuscrits sur quatre contiennent d'autres curieuses variantes: Le Sinaïtique accepte d'Origènes ἃ ἐγὼ la première fois, mais il lit ἃ ἑωράκατε la seconde. — L'Ephrémitique retient ὑμῶν, comme le fait, parait-il, le Vatican. Et dès lors, ces deux manuscrits n'embrasseraient que deux des trois

---

(1). – Et même, si on pouvait s'en rapporter aux notes du Novum Testamentum græce ex Sinaïtico Codice, in 8° 1865, page 245, ligne 6e à partir du fond, le Vatican lirait ὑμῶν après τοῦ πατρός. Dans son Novum Testamentum Vaticanum (in 4° Lipsiæ, 1867) Tischendorf ne confirme pas ce qu'il dit dans son Novum Testamentum ex Sinaïtico codice. Egalement les éditeurs du Codex Vaticanus ne mentionnent, ni cette leçon, ni cette variante. – Il est donc probable que Mr Tischendorf s'est trompé la première fois ou qu'il a été trompé par l'édition de Maï. –

grandes leçons d'Origène. Quant au Codex Bezæ (D, I), il repousse les trois grandes leçons et transforme les autres. Ainsi il porte ἐγὼ ἃ ἑώρακα (!), ταῦτα λάλω, ταῦτα ποιεῖτε.

Que faut-il conclure de toutes ces divergences et de toutes ces coïncidences ? — Une seule conclusion nous paraît possible : c'est que les manuscrits ℵ A, B, C, D, représentent des recensions du texte traditionnel, faites sur les œuvres d'Origène, mais faites plus ou moins à fond, et avec plus ou moins de soin. De là viennent, à la fois et les leçons communes et les leçons différentes.

Mais ce n'est pas tout : Il faut, en effet, ajouter une autre observation qui est très importante.

« Ce sont surtout les fautes qui prouve la parenté des textes... »

Rien ne prouve mieux la parenté des textes que les fautes qui leur sont communes, dans des points singuliers. Or, précisément on trouve dans les manuscrits certaines fautes dont la parenté ne peut, ce semble, être attribuée à personne en dehors d'Origène. Nous prendrons cette fois le Vatican comme exemple, puisque de l'aveu de tout le monde, c'est le manuscrit qui s'accorde le plus souvent avec Origène. Nous avons constaté, d'ailleurs, nous-même ce fait.

« Exemple d'un texte faux emprunté à Origène par le Vatican et l'Ephrémitique. »

Racontant ce qui se passa dans la dernière cène, lorsque Jésus eût annoncé à ses Apôtres qu'un d'entre eux le trahirait, Origène se sert des termes de saint Jean XIII, 23-26, mais avec de nombreuses variantes ; avec des variantes si nombreuses que tout critique un peu au courant des habitudes d'Origène doit se tenir en garde et soupçonner que le commentateur, en cet endroit, ne cite pas textuellement. Les versets 23-26 contiennent 59 mots dans le Texte Reçu. Le Texte Reçu se trouve intégralement et fidèlement reproduit dans l'Alexandrin et le Codex Bezæ. Or, de ces 59 mots, Origène, dans ses tomes sur St Jean (Patrol. Grecq. XIV, col. 797, A) en omet 7, en modifie 3, en substitue 1 et en ajoute 10, ce qui fait un total de 21 changements sur 59 mots, c'est-à-dire 35 %. Voilà comment Origène cite fidèlement le Nouveau Testament. Une telle masse de variantes aurait dû faire soupçonner que le commentateur, en

« St Jean XIII, 23-26. « Nombreuses et cu- « rieuses variantes « que présente Origè- « nes. »

s'inspirant de l'idée de l'Évangéliste, ne l'exprimait pas scrupuleusement dans les mêmes termes. De fait les éditeurs de l'Alexandrin et du Codex Bezae l'ont compris de la sorte; mais les scribes auxquels nous devons l'Ephrémitique et le Vatican ont pensé autrement et ont adopté presque toutes les variantes d'Origènes, en y en ajoutant quelques-unes de leur façon. Nous reproduisons ci-dessous le texte d'Origènes:

Ἦν + ἀνακείμενος εἷς ‖ ἘΚ‖ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ ἐν τῷ κόλπῳ τοῦ Ἰησοῦ, ὃν ἠγάπα ὁ Ἰησοῦς. Νεύει οὖν τούτῳ Σίμων πέτρος, +(4 mots omis) ‖ ΚΑΙ ΛΕΓΕΙ ΑΥΤΩ͂ ΕΙΠΕ ΤΙϹ ἘϹΤΙ‖ περὶ οὗ λέγει ‡ ἈΝΑ‖πεσὼν ἐκεῖνος ἐπὶ τὸ στῆθος τοῦ Ἰησοῦ, λέγει αὐτῷ· κύριε, τίς ἐστιν; Ἀποκρίνεται ‖ ΟΥ͂Ν‖ ὁ Ἰησοῦς· ἐκεῖνός ἐστιν ᾧ ἐγὼ ‡ βάψω‖ τὸ ψωμίον +. +βάψας‖ ‖ ΟΥ͂Ν‖ τὸ ψωμίον ‖ ΛΑΜΒΑΝΕΙ‖ ΚΑΙ δίδωσιν Ἰούδᾳ ‡ ΣίμωνΙ‖ Ἰσκαριώτῃ. (Patrol: Græcq. XIV, 797, A-B). —

« Qu'ont fait les édi- « teurs des manuscrits « ℵ, A, B, C, D? — »

Le Vatican et l'Ephrémitique adoptent toutes ces leçons, tandis que l'Alexandrin et le Codex Bezae les rejettent toutes. Le Sinaïtique — et ceci est significatif — le Sinaïtique réunit les deux leçons, celle du Texte Reçu et celle du Vatican ou d'Origènes. Toutefois il y ajoute quelques variantes. Voici son texte: Νεύει οὖν τούτῳ Σίμων πέτρος πυθέσθαι τίς ἂν εἴη περὶ οὗ (Texte Reçu) ἘΛΕΓΕΝ (ℵ seul). ΚΑΙ ΛΕΓΕΙ ΑΥΤΩ͂ ΕΙΠΕ ΤΙϹ ἘϹΤΙΝ ΠΕΡΙ͂ ΟΥ͂ ΛΕΓΕΙ (B et OR.). — Tous ces remaniements d'un seul et même passage trahissent leur origine. Si on admet, avec nous, que ces manuscrits ont été revus sur Origènes, on comprend que quelques critiques se soient trompés et aient substitué avec Origènes, καὶ λέγει αὐτῷ εἰπὲ τίς ἐστι περὶ οὗ λέγει » à « πυθέσθαι τίς ἂν εἴη περὶ οὗ λέγει; mais on comprend aussi que d'autres aient placé là une glose et l'aient laissée dormir dans les écrits d'Origènes. Le partage des anciens manuscrits s'explique et se comprend dans notre hypothèse, tandis qu'on n'expliquera jamais comment on a pu tirer le Texte Reçu de la leçon du Vatican et du Sinaïtique si ces dernières leçons sont vraiment les leçons originales.

Les erreurs du Vatican et du Sinaïtique, dans ce cas, ne font pas un doute pour nous. Cependant Tregelles et Tischendorf ont adopté la leçon de l'un de ces manuscrits dans leurs éditions critiques.

Citons maintenant des cas où l'erreur des anciens manuscrits ne peut faire de doute pour personne. Il s'agit de saint Jean VIII, 51-53.

Dans ce passage Jésus-Christ dit aux Juifs : « Si quelqu'un « garde (τηρήσῃ) mon discours, il ne verra pas (θεωρήσῃ — « Origène lit une fois ὄψεται) la mort à tout jamais. Les « Juifs, qui venaient de traiter le Sauveur de Samaritain lui répliquent : « Nous voyons bien que vous êtes possédé du démon : car « Abraham est mort ainsi que les Prophètes et cependant vous « osez dire : « Si quelqu'un garde mon discours, il ne goûtera (γεύ- « σεται) point la mort à tout jamais. »

« Autre erreur que le « Vatican a puisée « dans Origène. »

Nous passons sur les nombreuses variantes que ce passage présente, une fois ou l'autre, dans Origène, qui le commente assez au long. Ce que nous voulons remarquer, c'est qu'Origène observe expressément que Jésus-Christ a parlé de voir tandis que les Juifs parlent de goûter la mort. Le docte commentateur argumente sur les mots θεωρήσῃ (verset 51) et γεύσεται (verset 53), qui suivant lui, ne signifient pas la même chose. Nous passons sur les ingénieuses considérations qu'Origène fait en cet endroit et nous allons droit au but. L'illustre écrivain observe que les Juifs se méprennent sur le sens des paroles de Jésus-Christ, et qu'au lieu de lui *répliquer* : οὐ μὴ γεύσεται θανάτου, ils auraient dû lui répliquer : θάνατον οὐ μὴ θεωρήσῃ, en se servant du terme qu'il avait employé lui-même. L'observation est juste, les Juifs étaient en faute ; mais, précisément parce que l'observation est juste, elle pouvait tromper un critique superficiel ou inattentif, et l'amener à croire que la leçon οὐ μὴ γεύσεται θανάτου était une faute. En fait il s'est trouvé un critique qui l'a cru, et ce critique est celui-là même auquel nous devons le Vatican. De tous les anciens manuscrits le Vatican est le seul qui présente la leçon, οὐ μὴ

θεωρήσῃ θάνατον, et cette leçon, il l'a puisé dans Origènes(1)

Voici un autre cas du même genre, un cas qui est peut-être encore plus concluant, car le Vatican et le Sinaïtique sont certainement en faute. Leur langage n'offre même pas de sens.

Autre erreur que le Vatican et le Sinaïtique puisent dans Origènes. — St Marc XI. 8 »

Dans St Marc, chapitre XI, 8, nous lisons que, Jésus faisant son entrée triomphale à Jérusalem, beaucoup de peuple vint au devant de lui, jetant du feuillage sous ses pas ou même étendant des habits sur le chemin. Le verset 8 est ainsi conçu dans le Vatican : καὶ πολλοὶ τὰ ἱμάτια ἑαυτῶν, ἔστρωσαν εἰς τὴν ὁδόν· ἄλλοι δὲ στιβάδας ΚΌΨΑΝΤΕΣ ἘΚ ΤΩ͂Ν ἈΓΡΩ͂Ν. Cette phrase est extrêmement curieuse : elle demeure suspendue dans le vide et n'est pas terminée. Il y a évidemment quelque chose qui manque ; mais ce quelque chose qui manque, il n'est pas possible de l'ajouter, avec le Texte Reçu ou avec les autres manuscrits, car le Sinaïtique laisse également le verset suspendu en l'air, de la même manière que le Vatican. On ne peut donc pas suppléer : καὶ ἐστρώννυον εἰς τὴν ὁδόν. Il faut recourir à une source commune, où le Vatican et le Sinaïtique auront puisé leur bêtise. Or, la source, qui a fourni cette leçon, ce n'est, ni plus, ni moins qu'Origènes. Origènes,

---

(1). – Le Vatican est déserté par tous les éditeurs modernes, même par Messieurs Hort et Westcott. – St Cyrille d'Alexandrie, dans son onzième tome sur St Jean, cite le passage que nous examinons, mais sans entrer dans la discussion des termes, comme le fait Origènes. Voici, de quelle manière il rapporte St Jean VIII, 52. – « Σὺ τίς εἶ; Ἀβραὰμ ἀπέθανε καὶ οἱ προφῆται, ἀπέθανον, καὶ σὺ λέγεις. Ἐάν τις τὸν ἐμὸν λόγον τηρήσῃ, θάνατον οὐ μὴ ἼΔΗ εἰς τὸν αἰῶνα. τίνα σεαυτὸν ποιεῖς; (Patrol. Grecq. LXXIV, col. 448, B). – Il est facile de reconnaître là le glossateur, et on comprend même comment toutes ces gloses permises aux commentateurs et aux homélistes, ont pû à la longue, pénétrer dans le texte de quelques manuscrits. –

dans ses tomes sur St Jean, cite ainsi ce verset de saint Marc : Ἄλλοι δὲ στοιβάδας κόψαντες ἐκ τῶν ἀγρῶν ἔστρωσαν εἰς τὴν ὁδόν (Patrol. Grecq. XIV, col. 344, C). — Le Vatican et le Sinaïtique ont pris la première moitié de la phrase et ont laissé la seconde. On comprend ces développements et ces périphrases dans un Père, comme Origènes, qui n'attache qu'une médiocre importance aux citations verbales ; mais on ne comprend plus ces périphrases, lorsqu'il s'agit de manuscrits qui reproduisent le texte du Nouveau Testament. Les fautes du Vatican et du Sinaïtique prouvent donc qu'ils ont été revus sur les écrits d'Origènes.

Numéro deuxième.

Étude de quelques groupes de versets.

L'expérience que nous avons tentée, nous pouvons l'appliquer à quelques groupes de versets cités par Origènes et contenus dans les anciens manuscrits. Cette expérience peut être plus concluante que la précédente : car, Origènes contenant toujours un assez grand nombre de variantes, nous pouvons, en étudiant la manière dont ces variantes se répartissent dans les anciens manuscrits, découvrir les liens de parenté qui existent entre ceux-ci et Origènes, et arriver à conclure, ou qu'Origènes a copié des manuscrits semblables à ℵ, A, B, C, D, ou que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D, ont copié Origènes. C'est ce que nous allons faire maintenant. — Nous étudierons, d'abord, St Marc XI, 1-10.

Ce passage de St Marc est curieux à étudier, dans les manuscrits et dans Origènes. Le docte écrivain a pris rarement autant de liberté avec le texte sacré. Mais ce qu'il y a de curieux c'est que presque toutes ses leçons sont passées dans les anciens manuscrits. L'un a adopté celle-ci, l'autre a adopté celle-là ; rarement tous ont accepté les mêmes.

Examen de saint Marc XI, 1-10, dans Origènes et dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D.

Nous avons déjà étudié précédemment ce passage dans Origènes et nous avons même fait quelque comparaison entre son texte

et celui des anciens manuscrits (Voir pages 116-120). Nous avons cité également le commencement du chapitre XI de St Marc d'après les manuscrits A, B, C, D. Afin qu'on puisse faire la comparaison en entier, nous allons rapporter maintenant les versets correspondant du Sinaïtique. En consultant les pages XVI, 116 et 117 on aura tous les éléments indispensables pour se former une opinion.

Il n'y a pas de doute qu'Origènes n'ait accumulé sur cette partie de saint Marc des variantes qui n'existaient pas dans ses manuscrits. (Voir pages 120-122). — Les nombreuses variantes qu'il renferme, dans ce passage, sortent de sa tête et non des manuscrits qu'il employait. Et néanmoins, la plupart de ces variantes ont été adoptées par l'un ou par l'autre des éditeurs de nos plus anciens onciaux, en particulier les plus singulières, comme on va le voir. Le passage de St Marc XI, 1-10 est si curieux que nous allons l'étudier un peu en détail. Nous verrons, une fois de plus, comment Origènes traite le texte sacré, et nous arriverons peut-être à nous convaincre que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D, lui ont emprunté un grand nombre de leurs leçons.

« Sur les Textes, voir « pages XVI, 116-117

Origènes cite ce passage tout au long dans ses commentaires sur saint Jean. De plus, il rapproche, en cet endroit (Patrol. Grecque XIV, col. 344-345), il rapproche les récits des quatre Évangélistes, qu'il cite tout au long. Il ne les rapporte donc pas vraisemblablement de mémoire; il copie son Évangile et il devrait, ce semble, le copier exactement, puisqu'il veut faire ressortir les divergences des quatre récits; et néanmoins il y a beaucoup de motifs de croire qu'Origènes ne cite pas tant la lettre que le sens. Il ajoute, omet, retranche, transpose, substitue les mots, sans aucun scrupule. Si on compare le texte donné par Origènes au Texte Reçu, on obtient le résultat suivant: Additions, 3; Omissions, 20; Substitutions 12; variantes orthographiques 3; — Total: 38. Les anciens manuscrits donnent pour total: l'Alexandrin 10; le Vatican 40; le Sinaïtique, 34; l'Ephrémitique 24; le Codex

« Résultat général de la comparaison. »

St Marc XI, 1–10.

Sinaïtique.

¹Καὶ ὅτε ἐγγίζουσιν εἰσ ἱεροσόλυμα, εἰσ βηθφαγὴ καὶ εἰσ βηθανίαν πρὸσ τὸ ὄροσ τῶν ἐλαιῶν· ἀποστέλλει δύο τῶν μαθητῶν αὐτοῦ ²καὶ λέγει αὐτοῖσ· ὑπάγετε εἰσ τὴν κώμην, καὶ εὐθὺσ εἰσπορευόμενοι εἰσ αὐτὴν εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, ἐφ' ὃν οὐδεὶσ ἀνθρώπων οὔπω ἐκάθισεν· λύσατε αὐτὸν καὶ φέρετε ³καὶ ἐάν τισ ὑμῖν εἴπῃ· τί ποιεῖτε τοῦτο; εἴπατε ὅτι ὁ κύριοσ αὐτοῦ χρείαν ἔχει, καὶ εὐθὺσ αὐτὸν ἀποστέλλει πάλιν ὧδε. ⁴καὶ ἀπῆλθον καὶ εὗρον τὸν πῶλον δεδεμένον πρὸσ τὴν θύραν ἔξω ἐπὶ τοῦ ἀμφόδου, καὶ λύουσιν αὐτόν. ⁵καί τινεσ τῶν ἐκεῖ ἑστηκότων ἔλεγον αὐτοῖσ· τί ποιεῖτε λύοντεσ τὸν πῶλον; ⁶οἱ δὲ εἶπον αὐτοῖσ καθὼσ εἶπεν ὁ ἰησοῦσ· καὶ ἀφῆκαν αὐτούσ. ⁷καὶ ἄγουσιν τὸν πῶλον πρὸσ τὸν ἰησοῦν καὶ ἐπιβάλλουσιν αὐτῷ τὰ ἱμάτια αὐτῶν, καὶ ἐκάθισεν ἐπ' αὐτόν. ⁸καὶ πολλοὶ τὰ ἱμάτια αὐτῶν ἔστρωσαν εἰσ τὴν ὁδόν, ἄλλοι δὲ στιβάδασ κόψαντεσ ἐκ τῶν ἀγρῶν. ⁹καὶ οἱ προάγοντεσ καὶ οἱ ἀκολουθοῦντεσ ἔκραζον ὡσαννά, εὐλογημένοσ ὁ ἐρχόμενοσ ἐν ὀνόματι κυρίου· ¹⁰εὐλογημένη ἡ ἐρχομένη βασιλεία τοῦ πατρὸσ ἡμῶν δαυείδ, ὡσαννὰ ἐν τοῖσ ὑψίστοισ.

Origène.

¹Καὶ ὅτε ἐγγίζουσιν εἰς Ἱεροσόλυμα, εἰς βεθφαγὴ καὶ βηθανίαν, πρὸς τὸ ὄρος τῶν ἐλαιῶν, ἀποστέλλει δύο τῶν μαθητῶν αὐτοῦ. ²καὶ λέγει αὐτοῖς· Ὑπάγετε εἰς τὴν κώμην τὴν κατέναντι ὑμῶν· καὶ εὐθὺς πορευόμενοι εἰς αὐτὴν εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, εἰς ὃν οὐδεὶς οὔπω ἀνθρωπών ἐκάθισε· λύσατε αὐτὸν καὶ φέρετε. ³καὶ ἐάν τις ὑμῖν εἴπῃ· Τί ποιεῖτε τοῦτο; εἴπατε ὅτι ὁ κύριος αὐτοῦ χρείαν ἔχει, καὶ εὐθὺς αὐτὸν ἀποστελεῖ ὧδε. ⁴καὶ ἀπῆλθον καὶ εὗρον πῶλον δεδεμενον πρὸς θύραν ἔξω, ἐπὶ τοῦ ἀμφόδου, καὶ λύουσιν αὐτόν. ⁵καί τινες τῶν ἐκεῖ ἑστώτων ἔλεγον αὐτοῖς· τί ποιεῖτε λύοντες τὸν πῶλον. ⁶Οἱ δὲ εἶπον αὐτοῖς, καθὼς εἶπεν ὁ Ἰησοῦς· καὶ ἀφῆκαν αὐτούς. ⁷Καὶ φέρουσι τὸν πῶλον πρὸς τὸν Ἰησοῦν, καὶ ἐπιβάλλουσιν αὐτῷ τὰ ἱμάτια αὐτῶν (ils mirent aussi) ⁸Ἄλλοι δὲ στοιβάδας κόψαντες ἐκ τῶν ἀγρῶν ἔστρωσαν εἰς τὴν ὁδόν· καὶ οἱ προάγοντες, καὶ οἱ ἀκολουθοῦντες ἔκραζον ὡσαννά, εὐλογημένος ὁ ἐρχόμενος ἐν ὀνόματι κυρίου. ¹⁰Εὐλογημένη ἡ ἐρχομένη βασιλεία τοῦ πατρὸς ἡμῶν Δαυίδ· ὡσαννὰ ἐν τοῖς ὑψίστοις.

Bezae, 38. Ces chiffres sont curieux; mais il est plus curieux encore d'examiner chaque cas en détail. Rien n'est instructif comme l'étude attentive de ces minuties. Nous allons aussi parcourir ces variantes en détail.

Examen détaillé des variantes.

1° Origène lit Ἱεροσόλυμα, leçon adoptée par ℵ, B, C, D, mais il lit ailleurs Ἱερουσαλήμ, comme le fait, dans ce cas, l'Alexandrin (Patrol. Grecq. XIII, 1421. C — XIV, 348, A).

2° εἰς Βεθφαγὴν. — Origène est déserté cette fois par ℵ, A, B C qui lisent Βεθφαγή. Cependant il est certain qu'Origène décline ce mot (Patrol. Grecq. XIII, 1421, C) et qu'il lit Βεθφαγὴν à l'accusatif. — De plus, d'après ses commentaires sur saint Mathieu, l'Evangile de saint Marc ne contient pas les mots εἰς Βεθφαγήν (Patrol. Gr. XIII, col. 1420, A et plus expressément col. 1429, C). — Le Codex Bezae cependant, omet seul εἰς Βεθφαγήν. — a. Le Codex Bezae lit seul ἐγγίζει au lieu de ἐγγίζουσιν. Tischendorf en fait autant, mais pas Tregelles. — b. Le Vatican écrit Βηθφαγή. — c. — L'Ephrémitique et le Codex Bezae ajoutent εἰς devant Βηθανίαν (Cfr. Patrol. Grecq. XIII, 1420, A). — d. Le Vatican lit τὸ au lieu de τῶν devant ἐλαιῶν. — f. L'Ephrémitique substitue ἔπεμψεν à ἀποστέλλει et n'est appuyé par aucune autorité. D'où vient cette leçon? — g. D porte εἶπεν αὐτοῖς au lieu de λέγει. — h. ℵ omet: τὴν κατέναντι ὑμῶν; mais les correcteurs C et B ont ajouté ces mots.

3° Origène lit εὐθὺς au lieu de εὐθέως. — ℵ, B en font autant; mais A, C, D restent fidèles à εὐθέως.

4° Origène omet εἰς devant πορευόμενοι — Tous les manuscrits le désertent cette fois. — α. Le Codex Bezae omet εἰς αὐτήν.

5° Origène ajoute οὔπω avec ℵ, B, C; mais ℵ et C placent οὔπω après ἀνθρώπων, A substitue à οὔπω, πώποτε, qu'il emprunte peut-être à saint Luc (voir page 117). Seul le Codex Bezae demeure fidèle au Texte Reçu.

6° Origène substitue ἐκάθισε à κεκάθικεν. ℵ, B, C

lisent ἐκάθισεν avec le nun ἐφελκυστικόν, tandis que A et D conservent κεκάθικεν, D en ajoutant une variante orthographique κεκάθηκεν.

7° Origène substitue λύσατε à λύσαντες, contre le témoignage de A et D, mais avec l'approbation de ℵ, B, C.

8° Par suite Origène est obligé d'ajouter καί et outre ℵ, B, C, qui le suivent fidèlement, il a cette fois le suffrage de D, chez lequel la particule καί produit, grammaticalement parlant, un déplorable effet. — Preuve que cette leçon dérive de ℵ, B, C, et que ℵ, B, C sont une déviation du texte traditionnel.

9° Origène substitue φέρετε à ἀγάγετε contre le témoignage de A et de D, mais avec l'appui de ℵ B C. Une pareille substitution ne peut pas être le résultat d'une distraction. Elle se comprend dans un homéliste et un commentateur, mais ne se comprend plus dans des manuscrits du Nouveau Testament.

Ici se placent une série de variantes dont Origène ne paraît pas seul responsable.

a. — Le Vatican omet ὅτι devant κύριος (Marc XI, 3); mais Origène lit deux fois cette particule (Patrol. Graecq. XIII, 1425, A; XIV. 344. C). De plus ℵ, A, C, D désertent leur collègue, — b. — D lit ἄν au lieu de ἐάν et τί λύετε τὸν πῶλον; au lieu de τί τοῦτο ποιεῖτε; (XI, 3). Il est seul dans les deux cas; seulement, il emprunte la seconde variante aux commentaires d'Origène sur saint Mathieu (Voir page 167, note 1 Patrol. Graecq. XIII. col. 1425, A).

10° — Pour εὐθύς, voir 3. — Cette fois, D se joint à ℵ, B, C pour adopter la leçon

a. — Les anciens manuscrits insèrent ici la fameuse leçon πάλιν, mais chacun à leur façon. De plus, ils nous offrent quatre ou cinq variantes de la fin du verset trois:

1° A. Εὐθέως αὐτὸν ἀποστέλλει ὧδε.

2° ℵ D. εὐθὺς αὐτὸν ἀποστέλλει πάλιν ὧδε.

3° B. εὐθὺς ἀποστέλλει πάλιν αὐτὸν ὧδε.

4ᵒ C. εὐθὺς (πάλιν?) αὐτὸν ἀποστέλλει ὧδε.

Voilà l'accord fraternel qui règne entre ces manuscrits! Mais comment concilier ces divergences avec l'opinion que nous émettons, à savoir que ces manuscrits ont été revus sur les commentaires d'Origènes?

Il est, d'abord, bien évident qu'Origènes ne lisait pas πάλιν dans son manuscrit, et cela pour deux raisons: 1ᵒ Parce qu'il ne cite pas, en effet, cette particule dans ses tomes sur St. Jean, là où il rapporte les douze premiers versets du second Evangile, là où il ne cite pas de mémoire, et où il oppose les récits des quatre Evangélistes les uns aux autres. — 2ᵒ De plus, cette particule allait si bien aux idées qu'il exprime sur ce passage qu'il n'aurait pas manqué de la mettre en relief s'il l'y avait lue. Il nous aurait assurément gratifié de quelques arguments sur πάλιν, comme il le fait sur tant d'autres mots du saint Evangile. On pourrait à ces deux raisons en ajouter une troisième: c'est que, si Origènes avait lu clairement πάλιν dans son texte, les manuscrits anciens ℵ, A, B, C, D ne différeraient pas autant.

Par conséquent les divergences des manuscrits s'expliquent en partie par le silence d'Origènes. Mais alors, dira-t-on, comment expliquez-vous que quatre manuscrits sur cinq contiennent πάλιν? Est-ce là aussi une preuve qu'ils ont été revus sur Origènes?

Certainement, répondons nous, et voici comment. — Origènes voyait dans ce verset le sens que πάλιν lui donne clairement; cela n'est pas douteux (Cfr. Patrol. Graeq. XIII, col. 1425-1428; XIV, 360-361). Cela est tellement vrai qu'Origènes se sert deux fois de cette particule dans son commentaire (Ibid. XIII, 1428; XIV, 360, dernière ligne) et qu'à deux reprises également il a l'air de l'introduire dans saint Marc XI, 3, dont il nous donne deux versions nouvelles, même après les quatre que nous fournissent les manuscrits ℵ, A, B, C, D, à savoir:

1ᵒ Καὶ εὐθέως αὐτὸν ἀποστελεῖ ΠΆΛΙΝ ὧδε!

(Patrol. Græq. XIII, 1389, C; 1425, A). — 2° Καὶ εὐθέως αὐτὸν ἀποστελεῖ (Ibid. 1420, A). On conçoit donc que les critiques qui ont rédigé les manuscrits ℵ, B, C, D, se soient dit: Origène admettait la particule πάλιν; mais il ne nous dit pas exactement où il faut la mettre. Donc mettons-là où nous voudrons. En somme, il n'y a que le Vatican et le Sinaïtique qui soient d'accord avec Origène. Toutefois il faut observer que, dans ses commentaires sur saint Mathieu, Origène lit toujours εὐθέως et qu'il prescrit également ἀποστέλλει, comme dans ses tomes sur saint Jean. Le présent a été substitué au futur, probablement afin que les deux verbes, le verbe ἔχω et ἀποστέλλω se trouvassent au même temps.

b Origène dans St Marc XI, 4, ajoute (1°) καὶ, supprime (2°) δὲ, (3°) τὸν, (4°) τὴν; mais il reconnaît ailleurs l'existence de τὸν et de τὴν (voir Patrol. Gr. XIII, 1433, B). — Voici de quelle manière les manuscrits ℵ, A, B, C, D, se partagent ce butin. — B adopte les 4 leçons. — ℵ adopte les deux premières. — A se contente de la troisième. — D s'approprie également la troisième, mais il va chercher, dans les commentaires sur saint Mathieu (Patrol. Græq. XIII, 1433 B) sa leçon particulière ΚΑΙ ΑΠΕΛΘΟΝΤΕС! — C ne veut entendre parler d'aucune. — On voit si Origène a fourni des materiaux aux anciens critiques bibliques!

Dans les versets 5 et 6, Origène ne présente que deux variantes (15) ἑστώτων qui n'a été accepté par aucun critique et qui est un par itacisme (16) et εἶπεν qui figure dans ℵ, B, C, — A porte ἐνετείλατο comme le Texte Reçu. Quant au Codex Bezæ, il nous présente la singulière leçon: εἰρήκει αὐτοῖς, qu'il a puisée on ne sait où, peut être dans quelque autre écrit d'Origène.

Au verset 7, les variantes sont plus graves: (17) φέρουσι est substitué à ἤγαγον et (18) ἐπιβάλλουσιν remplace ἐπέβαλον — Ici les autorités se partagent d'une singulière manière. — A suit toujours le Texte Reçu. — D conserve ἤγαγον mais

lit ἐπιβάλλουσιν. De plus, il dit une bêtise, comme cela lui est assez ordinaire en substituant ἱμάτια ΑΥΤΟΥ à ἱμάτια αὐτῶΝ. — B reproduit Origènes, mais il change αὐτῶν en ἑαυτῶν, ce qui n'a pas de raison d'être et gratifie φέρουσι d'un Ν ἐφελκυστικόν (φέρουσιΝ). — Quant à ℵ et à C, ils lisent : ἄγουσιΝ (au lieu de ἤγαγον ou de φέρουσι) et ἐπιβάλλουσιν. Le correcteur C du Sinaïtique a substitué φέρουσιΝ à ἄγουσιν, fournissant ainsi une preuve nouvelle que ce travail de révision a été fait lentement et par plusieurs personnes. Il faut observer également que ℵ nous donne par surcroît deux leçons étranges : 1° ἐπιβάλλουσιν αὐτῶν τὰ ἱμάτια αὐτῶ transposition un peu violente et 2° ἐκάθισαν ἐπ' αὐτόν, au lieu de ἐκάθισεν ἐπ αὐτῷ (Texte Reçu et A), ou de ἐκάθισεν ἐπ' αὐτόν (B C). — Quant à D, il fait bande à part, comme d'habitude, et lit : καθίζει ἐπ' αὐτόν !

A la fin du verset 7 et au commencement du verset 8, (19) Origènes omet 13 mots. Il n'est suivi par aucun manuscrit. Tous l'abandonnent, même le Vatican, mais chacun présente sa petite série de divagations : A ἐν τῇ ὁδῷ et il est le seul à substituer ces mots à εἰς τὴν ὁδόν. B porte καὶ πολλοί au lieu de πολλοὶ δέ et ἑαυτῶν au lieu de αὐτῶν. — ℵ l'imite dans le premier cas tandis que C l'imite dans le second. — D, s'écarte de tous en lisant ἐστρώννυον, au lieu de ἔστρωσαν. Où ces documents ont-ils puisé ces variantes ? — Peut-être dans Origènes, dans quelques-uns de ces livres que nous n'avons plus aujourd'hui.

A la fin du verset 8, Origènes présente trois variantes (20) κόψαντες pour ἔκοπτον, (21) ἀγρῶν au lieu de δένδρων et (22) ἔστρωσαν au lieu de ἐστρώννυον. — Nous avons parlé précédemment de la leçon étrange que nous donnent le Vatican et le Sinaïtique et qui est évidemment un emprunt maladroit fait à Origènes (Voir pages 180-181).

Mais, outre ces variantes, les manuscrits en renferment d'autres, qui valent la peine d'être signalées. A est toujours fidèle au Texte Reçu. — C porte στιβάδας au lieu de στοιβάδας, leçon

que nous lisons aussi dans ℵ, B, D, et qui semble empruntée à Origène. Origène parle, en effet, quelque part de τῶν κοπτομένων ἀπὸ τῶν δένδρων κλάδων, ἢ ΣΤΙΒΆΔΩΝ ἐκ τῶν ἀγρῶν (Patrol. Greq. XIV, col. 364, B) et nous expose ailleurs les embarras que de grandes branches coupées sur les arbres n'auraient pas manqué de produire sur le chemin.(1)

Dans les versets 9 et 10, Origène omet λέγοντες (23), et ἐν ὀνόματι κυρίου (24), deux omissions qui sont acceptées par ℵ, B, C. – D ne retient que la seconde et A les repousse toutes les deux. – En outre D lit προάγοντες et omet une première fois ὡσαννά. Chose singulière! Aucun de ces manuscrits ne fait sienne la leçon d'Origène: Εἰρήνη ἐν ὑψίστοις (Pat. Greq. XIII, 1433, C). – C'est presque une merveille!

Si, après avoir parcouru toutes ces variantes en détail, nous cherchons à résumer les impressions que nous laisse cet examen, nous voyons 1° qu'Origène fournit aux manuscrits les éléments de toutes les variantes qu'ils renferment, comme * εὐθὺς (ℵ, B, C, D), * οὔπω (ℵ, B, C), ἐκάθισε (ℵ, B, C), λύσατε (ℵ, B C), φέρετε (ℵ, B, C), * πάλιν (ℵ, B, C, D), εἶπεν (ℵ, B C), φέρουσι (B, C), ἐπιβάλλουσιν (ℵ, B, C, D), κόψαντες (ℵ, B), ἀγρῶν (ℵ, B, C). – Les omissions singulières de τὸν (A, B, D) de τὴν (B), (Marc XI, 4), de λέγοντες (ℵ, B, C), de ἐν ὀνόματι κυρίου (ℵ, B, C, D) sont également de lui. Il faut en dire autant des trois καὶ ajoutés (Marc XI, 2 et 4). – Ce qui est plus frappant encore, les leçons singulières: καὶ ἀπελθόντες (D), τί λύετε τὸν πῶλον (D), ἐν τῇ ὁδῷ (A), Ἑαυτῶν (B, – Marc XI, 7 et 8), etc, tout cela est fourni par Origène, surtout par ses commentaires (Voir Patrol. Greq. XIII, 1433, B; 1436, lignes 26 et 31; 1437, ligne 2; XIV, 353, lignes 16,

Résumé de l'examen qu'on vient de faire.

(1). – Patrol. Greca XIV, col. 356, C. – καὶ κοπτομένους κλάδους ἀπὸ τῶν δένδρων στρώννυσθαι ἐν τῇ ὁδῷ ὄνων διερχομένων ἐμπόδια μᾶλλον δόξαι ἂν εἶναι τοῦ ὀχλουμένου ἤπερ λελογισμένη ἀποδοχή. –

19, 20). — Aucun manuscrit ne veut endosser la responsabilité de l'omission de treize mots entre le verset 7 et le verset 8; pas plus qu'aucun n'accepte dans St Jean IV, 14, l'omission de οὐ μὴ διψήσῃ εἰς τὸν αἰῶνα. ἀλλὰ τὸ ὕδωρ ὃ δώσω αὐτῷ, qu'Origènes omet deux fois (Patrol. Grecq. XIV, 400, A et 404, A), sans y faire jamais allusion. Ailleurs, il cite presque textuellement Marc XI, 7-8: καὶ ἐκάθισεν ἐπ' αὐτῷ. πολλοὶ δὲ τὰ ἱμάτια αὐτῶν (Or. lit ἑαυτῶν) ἔστρωσαν εἰς τὴν ὁδόν (Orig. lit ἐν τῇ ὁδῷ). — Voir Patrol. Grecq. XIV, 353, B; XIII, 1436, B, C; 1437, A. —

L'étude que nous venons de faire sur le récit de l'entrée triomphale de Notre Seigneur à Jérusalem, d'après saint Marc XI, 1-10, on peut la continuer sur toute autre passage du Saint Evangile, dont on trouvera le commentaire développé dans les œuvres d'Origènes, et on aboutira toujours au même résultat. S'il s'agit, en particulier d'une parabole ou d'un fait commun aux quatre Évangélistes, on verra qu'Origènes rapproche généralement les divers récits et qu'il s'attache à mettre en relief leurs ressemblances et leurs différences; mais Origènes fait tout cela, en se préoccupant du fond plus que de la forme et des termes mêmes. C'est pourquoi il omet, transpose et substitue les mots avec une extrême liberté. Or, qu'arrive-t-il? — c'est qu'il est rare, très rare que ces omissions, transpositions et substitutions n'aient pas pénétré dans l'un ou l'autre des anciens manuscrits. — Prenez, par exemple. St Mathieu XX, 30-34; St Marc, X, 46-54; St Luc XVIII, 35-43. Origènes étudie ces trois passages dans ses commentaires sur saint Mathieu (Patrol. Grecq. XIII, col. 1400 — 1417). Malheureusement il ne cite que le commencement et la fin de ses passages; mais, dans le commentaire, il développe ses idées en faisant intervenir, çà et là, quelques lambeaux du texte sacré, et ces lambeaux, il ne les cite pas correctement, puisqu'on trouve chez lui deux ou trois leçons différentes à propos du même passage. Et cependant, lues dans Origènes, ces altérations du saint Evangile ne renferment rien

de choquant. Qu'un auteur grec, écrivant en grec sur l'Évangile ait parlé comme le fait Origène. C'est ce qu'on conçoit aisément, surtout si on se transporte à son époque. Si on prenait les sermons de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon, on verrait qu'ils traitent de la même manière la version française reçue de tous temps.

«Autre groupe de versets»

Après avoir lu Origène, ouvrons les anciens manuscrits et parcourons les mêmes passages, à savoir, St Mathieu XX, 30-34; St Marc X. 46-54; St Luc XVIII, 35-43. — Nous remarquons immédiatement un certain nombre de variantes singulières, et de ces variantes qui ne s'expliquent point par la distraction des copistes, par exemple 1° ὀμμάτων (B, D, Z. Or.) au lieu de ὀφθαλμῶν (Mathieu, XX. 34); 2° φωνήσατε αὐτόν (ℵ, B, C) au lieu de αὐτὸν φωνηθῆναι (A, D, Or.); Marc X, 49) 3° Ἀναπηδήσας (ℵ, B, D, Or.). au lieu de ἀναστάς (A, C. Ibid. 50). 4° Καὶ ἔρχεται (D, Or.), au lieu de καὶ ἔρχονται (ℵ, A. B. C. - Marc X. 46). — 5° ἐκεῖθεν (D, Or.) au lieu de ἀπὸ Ἰεριχώ (ℵ, A, B C. Ibid). — 6° ἐπαιτῶν (D. Or) au lieu de προσαίτης (ℵ, B) ou de προσαιτῶν (A, C). - 7° αὐτῷ (ℵ A, B, C. D, Or.) au lieu de τῷ Ἰησοῦ (Texte Reçu Or. Ibid. X, 52). - 8° ἐπαιτῶν (ℵ, B, D, Or.), au lieu de προσαιτῶν (A, St Luc XVIII, 35). - 9° σιγήσῃ (B, D, Or.) au lieu de σιωπήσῃ (ℵ, A, Or. Ibid. 39). - 10° δόξαν (D) au lieu de αἶνον (ℵ, A, B. Or.), etc., etc.. — Voilà certainement dix variantes qu'on n'expliquera jamais par l'ignorance, la distraction et l'oubli. Qu'un homme dissertant sur les aveugles de l'Évangile, emploie ces expressions les unes pour les autres, cela se conçoit sans peine; mais que quelqu'un qui copie un texte substitue de pareils termes, c'est ce qu'on ne peut admettre, à moins de faire intervenir la volonté. On change les mots; on en substitue quelques uns à quelques autres; mais on le fait sciemment et volontairement. Cela est certain et même évident, pour quiconque a un peu d'expérience.

Revenons maintenant à Origène. — Si nous prenons

seulement ses commentaires sur saint Mathieu, nous voyons qu'il contient le plus souvent les deux leçons ou qu'il en fournit les éléments. Il contient même plusieurs leçons, qui ne figurent dans aucun des anciens manuscrits, ce qui est presque une merveille, par exemple τί θέλετε ἽΝΑ ποιήσω ὑμῖν (Math. XX, 32), ἸΔΟΥ ὁ υἱὸς Τιμαίου (Marc X, 46). τί σοι θέλεις ἽΝΑ ποιήσω; (Luc, XVIII, 41). Ce qu'il y a de remarquable, dans ce petit groupe de variantes, ce sont les leçons singulières que le Codex Bezæ emprunte aux commentaires d'Origènes, leçons singulières qui lui font une place à part parmi les anciens documents et auxquelles on peut ajouter celle-ci: ἐπυνθάνετο τί ἌΝ εἴη τοῦτο (St Luc XVIII, 36. — Cfr. Patrol. Grecq. XIII, col. 1416 C, ligne 37).

Bien, nous dira-t-on, les critiques auxquels nous devons les manuscrits ℵ, A, B, C, D ont revu le Texte Traditionnel sur les œuvres d'Origènes: Vous avez rendu ce fait plausible, probable —, presque certain; mais alors, comment expliquez-vous, que leurs efforts et leurs recherches n'aient abouti à des résultats aussi différents que ceux que nous présentent les plus anciens manuscrits? — Puisant à une même source, il devrait y avoir, ce semble, plus de ressemblance entre ces manuscrits qu'il n'y en a en réalité.

La réponse à cette objection est facile. — Prenez dix personnes de nationalité, d'âge et d'éducation différents; appliquez-les à la même besogne et voyez, si vous n'obtiendrez pas le même résultat. Une ou deux feront le travail à fond et produiront des manuscrits comme le Vatican; trois ou quatre se contenteront d'un examen superficiel et mettront au jour des textes comme celui de l'Alexandrin et de l'Éphrémitique. L'une ou l'autre enfin, ayant plus d'ardeur ou de zèle que de goût et de jugement, jettera sur le marché un volume comme le Codex Bezæ, où les gloses d'Origènes les plus bizarres seront acceptées comme des leçons très authentiques, comme par exemple ἄνδρα οὐκ ἔχεις (St Jean IV, 17), au lieu de ἄνδρα οὐκ ἔχω (Cfr. Patrol. Grecq. XIV, col. 116 C). comme ἐκεῖθεν

(Marc X, 46) au lieu de ἀπὸ Ἰεριχώ. — Pourquoi, d'ailleurs, remonter si haut et nous contenter de pures suppositions? — Est-ce que les critiques modernes, les Gebhardt, les Hort, les Westcott, les Tischendorf, les Tregelles, les Alford, les Bloomfield, les Scholz, les Lachmann, etc. n'ont pas produit des éditions assez semblables à celles des anciens manuscrits? — Tischendorf vous donne le Sinaïtique, Tregelles le Vatican, Scholz, Bloomfield, l'Alexandrin ou l'Ephrémitique, Hort et Westcott, le Codex Bezae (!). — Et tous ces doctes éditeurs abandonnent, une fois ou l'autre, le document qui a leurs préférences. — Tischendorf abandonne plus d'une fois son Sinaïtique ou le corrige et Tregelles lui-même n'est pas toujours fidèle au Vatican. Or, pourquoi n'admettrait-on pas pour les éditeurs anciens ce qu'il faut nécessairement admettre pour les éditeurs modernes? Ne conçoit-on pas, plus aisément qu'on ne le fait pour Tischendorf et Tregelles, que des critiques du quatrième et du cinquième siècle, après avoir abordé l'étude des écrits d'Origène pleins d'admiration et d'enthousiasme, aient été bientôt jetés dans l'embarras. Origène est sans doute un puissant esprit mais quelle leçon faut-il choisir entre les trois ou quatre qu'il présente? Origène, par exemple lit : ἐλέησον ἡμᾶς κύριε υἱὸς Δαυίδ (Patrol. Græq. XIII, col. 1404, B ; 1405, B) et ἐλέησον ἡμᾶς, κύριε, υἱὲ Δαυίδ (Ibid. 1404, C) il porte deux fois καὶ ἔρχεται au lieu de καὶ ἔρχονται (Patrol. Græq. XIII, 1400 A, 1416 B), deux fois ἐκεῖθεν au lieu de ἀπὸ Ἰεριχώ (Ibid. col. 1409 A, 1416, B) une fois αὐτῷ ἐν τῇ ὁδῷ (Ibid. col. 1409, A) une fois τῷ Ἰησοῦ ἐν τῇ ὁδῷ (Ibid. 1416 A). Comment les anciens critiques n'auraient-ils pas été embarrassés et comment ne seraient-ils pas arrivés à des conclusions différentes, s'ils ne se sont pas entendus? — Il était impossible qu'il en fût autrement. Dans certains cas, le partage est tout naturel. On comprend sans peine que la masse des critiques ait repoussé des leçons comme καὶ ἔρχεται ἐκεῖθεν (Marc X, 46) mais on s'explique

aussi que l'un ou l'autre les ait acceptées ; et c'est, en effet, ce qui a eu lieu.

«Encore un autre» «groupe de versets.»

Citons encore un autre exemple qui prouve aussi que les manuscrits א, A, B. C. D ont copié Origènes, au lieu d'être copiés par lui. Cet exemple nous est fourni par un texte célèbre, par saint Mathieu XIX, 16. L'Alexandrin et le Dublinensis (Z) nous manquent en cet endroit, mais les quatre manuscrits restants nous fournissent les leçons suivantes : 1° Διδάσκαλε ἀγαθὲ, τί ἀγαθὸν ποιήσω, ἵνα ἔχω ζωὴν αἰώνιον ; (C et Texte Reçu). — 2° Διδάσκαλε, τί ἀγαθὸν ποιήσω, ἵνα ΣΧΩ ζωὴν αἰώνιον ; (B). — 3° Διδάσκαλε, τί ἀγαθὸν ποιήσας ζωὴν αἰώνιον ΚΛΗΡΟΝΟΜΗΣΩ ; (א). — ΕΧΩ, ΣΧΩ, ΚΛΗΡΟΝΟΜΗΣΩ. Nous ne nous occupons que de ces trois mots. — D'où viennent ces trois variantes ? — Origènes discute fort au long, ce passage de l'Évangile, dans ses commentaires sur saint Mathieu (Patrol. Grecq. XIII, col. 1277-1296) et rapproche les récits de St Marc X, 17-31 et de saint Luc XVIII, 18-24, qui sont légèrement différents. Les observations qu'il fait supposent des différences entre les trois évangélistes, mais non pas dans les exemplaires de saint Mathieu. Au moins, il n'en dit rien ; ce n'est que par raisonnement qu'on peut le conclure : néanmoins ses observations sont tellement singulières, qu'elles sont devenues une mine très abondante pour les faiseurs d'ἀκριβέστερα ἀντίγραφα. — Or, Origènes contient, dans la citation du texte placé en tête du commentaire, la leçon σχῶ (Patrol. Grecq. XIII, col. 1277, C), mais un peu plus loin (Ibid. col. 1280, A) il présente la leçon du Sinaïtique κληρονομήσω, et cette leçon il paraît encore la confirmer à la colonne 1284, A. — On s'explique donc que trois critiques se servant d'Origènes aient hésité sur le parti qu'il fallait prendre : l'un, le plus sage, s'est dit : « Origènes lit σχῶ et κληρονομήσω ; donc sa leçon n'est pas sûre ; par conséquent je m'en tiens au texte traditionnel, soit ici, soit au verset suivant. Ainsi a raisonné C. — Deux se sont dit : La vraie leçon d'Origènes est dans la citation et non dans le commentaire ; donc prenons σχῶ (BD). —

Un autre a pensé qu'une leçon répétée deux fois avait plus de chances d'être la vraie et il l'a adoptée. C'est la conduite qu'a tenue le Sinaïtique. — De telle sorte qu'Origène seul suffit pour expliquer toutes ces variantes, tandis que les manuscrits n'expliqueraient pas les variantes d'Origène. — Si Origène avait lu des exemplaires comme ℵ, B, C, D, il aurait certainement trouvé un peu plus bas non seulement que Mathieu, Marc et Luc différaient en cet endroit (voir Patrol. Græc. XIII, col. 1293 A) mais encore que les manuscrits de Mathieu lisent très diversement ce passage. — Or, Origène se tait là-dessus; c'est donc qu'il ne connaissait pas les manuscrits comme ℵ, B, C, D. C'est tout au plus si on peut admettre qu'il lisait διδάσκαλε, sans l'épithète ἀγαθέ.

Plus on approfondit ce sujet, — et il demande à être étudié en détail — plus on approfondit ce sujet et plus on se convainct que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, représentent non pas des copies fidèles du Texte Reçu dans l'Église à leur époque, mais des remaniements de ce texte à l'aide des œuvres d'Origène. La variété des détails, la multiplicité des leçons communes, les coïncidences minutieuses et non préméditées, tout enfin concourt à démontrer la thèse que nous soutenons ici. Il n'y a pas jusqu'aux fautes qui ne prouvent que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, représentent diverses recensions d'un texte commun, du Texte Traditionnel, faites à l'aide des œuvres du grand Docteur Alexandrin.

Il n'y a, au reste, là-dedans, rien que de fort naturel.

Après s'être habitué à considérer Origène comme la plus grande autorité critique, lorsqu'il s'agissait de l'Ancien Testament, après avoir cherché à reconstituer le texte de la Version des Septante à l'aide de ses Hexaples, il était naturel de demander encore à ses œuvres de jeter quelque jour sur le texte du Nouveau Testament. On a donc dû, à une époque de l'histoire, se servir des œuvres du grand critique Alexandrin pour faire une ou plusieurs éditions critiques du Nouveau Testament.

Section troisième.

Arguments généraux tendant à prouver que les manuscrits ℵ, A, B, C, D ont été revus et corrigés sur Origènes et sur les Pères.

« Arguments généraux. Double forme. »

Les versets isolés et les groupes de versets que nous avons étudiés, dans Origènes et dans les anciens manuscrits, nous ont montré que ces derniers avaient été revus et corrigés sur Origènes. Reste à savoir, si on ne pourrait pas établir la même thèse à l'aide d'arguments généraux ayant une plus grande clarté et une plus grande force. Or, c'est ce qui nous semble parfaitement possible. Un argument surtout nous paraît clair, concluant, irréfutable. Nous le développons avec quelque étendue. Seulement, nous en indiquerons auparavant un autre.

« Citations d'Origène et variantes des manuscrits. Correspondance qu'il y a entre elles. »

1° Quand on parcourt Origènes, on remarque, de temps en temps, qu'il passe rapidement sur quelques groupes de versets, leur accordant une mention, tout au plus quelques lignes ou quelques pages, tandis qu'il s'appesantit, au contraire, sur certains passages, sur deux, trois ou quatre versets, et leur consacre quelquefois un ou deux tomes.

Qu'arrive-t-il de là ? — Il arrive de là forcément que, dans Origènes, il y a beaucoup de variantes sur quelques versets et très peu sur d'autres. Si on prenait un Nouveau Testament et qu'après avoir relevé les leçons fournies par Origènes on les teintât en rouge, il y aurait des versets qui paraîtraient criblés de variantes, tandis que des pages entières en contiendraient à peine une seule.

Bien, nous dit-on ; mais que prétendez-vous tirer de ce fait ? — Ce que je prétends tirer de ce fait ? — Je veux en tirer une conclusion inattaquable, et voici comment.

S'il est vrai, comme nous le prétendons, que les anciens

...nuscrits ont été revus sur les Hexaples, et, en particulier, sur Origène, il doit arriver forcément ceci : c'est que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, reproduisent exactement la physionomie du Nouveau Testament dont nous venons de parler. Là, où Origène contient beaucoup de variantes, ces manuscrits en contiendront, eux aussi, beaucoup, les uns celle-ci, les autres celle-là. Là, au contraire, où Origène ne fournit pas de variantes, ces manuscrits en auront peu ou même pas du tout.

Or, cette théorie qui s'était formée peu à peu dans notre esprit en étudiant Origène d'une manière minutieuse et détaillée, nous l'avons appliquée à quelques passages, et, chose singulière, elle s'est vérifiée partout. C'est ainsi, par exemple, que dans les tomes sur saint Jean, Origène touche à peine les versets IV, 21-24 ; IV, 46-54. Or, qu'arrive-t-il ? — C'est que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ne présentent que peu de variantes en ces endroits, ou que des variantes sans gravité. Seul, le Codex Bezae fait un peu exception. Encore même ses divagations sont-elles moindres là que partout ailleurs. Ce sont là de ces coïncidences qui sont significatives : il y a évidemment quelque rapport intime entre Origène et les manuscrits ; mais il est de plus évident que, si les manuscrits ℵ, A, B, C, D, contenaient des recensions indépendantes d'Origène, des recensions par exemple, antérieures à Origène, ces recensions présenteraient en ces endroits les mêmes retouches que partout ailleurs. Il y a donc là une preuve nouvelle que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ont été revus sur Origène

« Exemples de cette correspondance a été en passant. »

Avec du temps et de la patience on arriverait à découvrir une multitude d'exemples de ce genre. En voici un qui est vraiment remarquable. — Il s'agit de St Matthieu XXI, 33-44, c'est-à-dire, d'un passage qui n'a pas moins de onze versets. — Si vous prenez les manuscrits ℵ, B, C, D, Z, vous remarquerez que dans ces onze versets, ils ne contiennent, à eux cinq, que 20 variantes, ce qui est réellement extraordinaire. Mais ce n'est pas tout. En effet, si on excepte le Codex Bezae, qui omet le verset 44 en entier, il n'y a que trois variantes qui aient une certaine impor-

tance, à savoir l'omission de τὶς (XI 33, ἄνθρωπος τις ℵ B C, D), la substitution de σχῶμεν à κατάσχωμεν (ℵ 38 — B, D, Z), et la substitution de ἐκδώσεται à ἐκδόσεται (ℵ, B, D). Nous ne parlons pas de ἔβαλον ἔξω (XI, 39 — ℵ), de ἐξέβαλλον (Z), de ἐξέβαλαν (D) au lieu de ἐξέβαλον (B, C), puisque cinq manuscrits nous fournissent là-dessous quatre variantes. — D'où vient ce petit nombre de variantes ? — Suivant nous, il n'y a pas à hésiter : Origènes commente ce passage de saint Mathieu, en bloc, citant le premier verset avec le τὰ ἑξῆς, qui lui est habituel (Patrol. Græcq. XIII, col. 1488 — 1517) ; mais il revient sur plusieurs endroits de ce passage, sans jamais cependant citer un verset en entier. — Or, Origènes omet deux fois τὶς (Ibid. 1488, A ; 1513, C) et cette omission est d'autant plus remarquable, la seconde fois (col. 1513, C), qu'Origènes rapporte, dans deux lignes consécutives, le commencement de deux paraboles débutant l'une par ἄνθρωπός τις εἶχε, l'autre par ἄνθρωπος † ἦν (Math. XXI, 23 — Qu'a-t-on dû conclure du rapprochement fait par Origènes ? S'il s'est trouvé un critique qui ait revu le Texte Traditionnel sur les œuvres de ce grand écrivain, il a dû conclure qu'Origènes ne lisait point τὶς dans son exemplaire et par conséquent il a supprimé ce mot dans son Évangile. Origènes lit aussi une fois σχῶμεν (Pat. Græcq. XIII, 1496, B) (1) et deux fois ἐκδώσεται (Ibid. col. 1497, A, 1512, A). Or, de telles coïncidences s'expliqueraient-elles si 1° non seulement les manuscrits ℵ, B, C, D n'étaient pas intimement liés avec Origènes et, si 2° ils ne dépendaient pas de lui. Si les manuscrits ℵ, A, B, C, D étaient les représentants de textes existant avant

---

(1). — Origènes paraît d'ailleurs aimer la forme σχῶ au lieu de ἔχω. Il substitue la première à la seconde dans Mathieu XIX 16 (Patrol. Græcq. XIII, col. 1277, C) et le Vatican, en fait autant, avec le Codex Bezæ, pendant que l'Ephrémitique demeure fidèle au Texte Reçu et que le Sinaïtique suit une voie à part.

Origènes, trouverait-on chez eux des groupes de dix versets presque sans variantes tandis que d'autres en renferment un très-grand nombre ? Origènes, se serait-il toujours aussi scrupuleusement leur écho, lui qui cependant traite manifestement la sainte Ecriture avec beaucoup de liberté, sinon avec beaucoup de licence ?– Evidemment, les choses se passeraient autrement, si Origènes était les manuscrits ℵ, A, B, C, D, au lieu d'être cité et imité par eux.

« Autre raison générale à l'appui des mêmes conclusions. »

2° Mais ce n'est pas encore tout : Nous pouvons aller plus loin : En effet, admettons pour un moment, que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, représentent cinq recensions différentes du Texte Reçu dans l'Eglise Grecque, vers l'époque d'Origènes : Qu'arrivera-t-il infailliblement ?– Il arrivera que ces recensions seront connues et citées par les écrivains contemporains d'Origènes, peu antérieurs ou peu postérieurs au docte écrivain, comme elles sont connues et citées par lui. Cela est d'autant plus certain que si Origènes a réellement honoré ces recensions de son suffrage, au lieu d'en accumuler insensiblement les matériaux dans ses écrits, il les aura mises en vogue. Par conséquent, on est à peu près sûr qu'on trouvera dans Clément d'Alexandrie et dans Eusèbe des traces manifestes de l'existence de ces recensions. Ceci ne peut faire l'ombre d'un doute pour personne. Clément d'Alexandrie n'est certainement pas un admirateur fanatique du Texte Reçu et Eusèbe est, au contraire, un grand admirateur d'Origènes. Si Origènes a réellement eu sous les yeux et entre les mains, des manuscrits comme les onciaux ℵ, A, B, C, D, Clément d'Alexandrie et Eusèbe nous en donneront des nouvelles.

Or, qu'en est-il en réalité ?– Cherchons au hasard, sans esprit de système, simplement, loyalement, comme doit le faire tout homme ami de la science. Examinons, d'abord, le cas de Clément d'Alexandrie, qui fut, dit-on, un des maîtres d'Origènes. Nous avons rapporté dans la Partie Théorique, pages 21-25 un passage assez considérable de l'Evangile de St. Marc, tel qu'on le trouve cité par Clément d'Alexandrie dans son livre « Quis dives salvetur », à savoir St. Marc X, 17-31 c'est-à-

dire, 14 versets. — Si Clément d'Alexandrie ouvrait son Testament avant de le citer, c'était certainement le cas ou jamais, puisqu'il s'agit ici d'un passage considérable qu'il ne savait pas assurément de mémoire. —

Nous nous proposions de citer ici tous les textes, celui de Clément d'Alexandrie et celui des cinq manuscrits, mais le manque de temps et l'époque avancée de l'année classique nous oblige à renoncer à ce projet.

Voici le résultat de la comparaison que nous avons faite des six textes dont nous parlons :

	ℵ,	A,	B,	C,	D.
Omissions	30	43	36	27	32
Additions	33	34	36	36	49
Substitutions	37	28	37	42	37
Transpositions	24	11	21	18	32
Modifications	7	11	10	6	8
Total	131	127	140	129	158

Ce qui donne comme variantes de toute nature,[1] entre

---

(1). — Clément d'Alexandrie contient 272 mots. — Si pour compléter l'étude que nous faisons sur ce passage du docte Alexandrin, on veut comparer les manuscrits ℵ, A, B, C, D, au Texte Reçu (Marc X, 17—31), on obtiendra les résultats suivants :

	ℵ	A	B	C	D
Omissions	38	9	15	10	23
Additions	8	5	1	3	11
Substitutions	7	2	6	9	27
Transpositions	4	2	6	5	22
Modifications	″	1	1	″	11
Total	57	19	28	27	94

Le Texte Reçu contenant 297 mots cela donne comme résultat entre

Clément et le Sinaïtique (ℵ) 48.1 %.
id et l'Alexandrin (A) 46,6 %.
id et le Vatican (B) 51,4 %.
id et l'Ephrémitique (C) 47.4 %.
id et le Codex Bezae (D) 58 %.

En d'autres termes, il y a plus de différence entre Clément d'Alexandrie et chacune de ces recensions qu'on prétend lui être contemporaines, qu'entre Clément d'Alexandrie et n'importe quelle édition moderne, celle de MM. Hort et Westcott y comprise ! — On se rappelle, en effet, (Voir Partie Théorique, pages 45-48) que les divergences étaient évaluées entre

Clément d'Alexandrie et le Texte Reçu à 40 %.
id et la VIIIe de M. Tischendorf à 41 %.
id et l'édition de MM. Hort et Westc. à 44 %.

On voit si la comparaison est concluante. Et qu'on se rappelle bien que dans les manuscrits ℵ A, B, C, D, ni omissions, ni additions, ni substitutions, ni transpositions ne sont les mêmes ; le plus souvent elles diffèrent dans ces manuscrits. Et malgré cela, on aboutit comme résultat final à constater les différences que nous venons de signaler. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le Codex Bezae occupe toujours le premier rang. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le groupement

---

le Texte Reçu et ℵ, variantes 19.5 %.
id et A, id 6.3 %.
id et B, id. 9,4 %.
id et C, id. 9 %.
id et D. id. 31.6 %.

En d'autres termes, il y a énormément plus de différence entre Clément d'Alexandrie et le Texte Reçu, qu'entre le Texte Reçu et n'importe laquelle des cinq recensions qu'on veut faire ses contemporaines. Seul, le Codex Bezae suit, mais de loin (31.6 %) Clément d'Alexandrie (40 %). Ces chiffres sont significatifs ! —

est toujours le même : A, C, B, ℵ, D. Moins un des anciens manuscrits s'éloigne du Texte Reçu et plus il se rapproche de n'importe quel autre texte ancien. Ce fait est vraiment curieux et significatif.

Et, parmi toutes ces variantes que renferment les manuscrits ℵ, A, B, C, D, combien y en a-t-il qu'ils pourraient avoir puisées dans Clément d'Alexandrie ? — Il n'y en a qu'une seule : ἐφύλαξα (A, D et Clément) au lieu de ἐφυλάξαμεν (ℵ, B, C et Texte Reçu) ! — Elle ne prouve pas en vérité que Clément d'Alexandrie ait lue sous les yeux ou entre les mains des textes comme ceux de ℵ, A, B, C, D. Si, au lieu d'ἐφύλαξα, Clément d'Alexandrie nous fournissait des variantes comme μὴ ΠΟΡΝΕΎϹΗϹ (D) au lieu de μὴ φονεύσῃς (ℵ, A, B, C, Texte Reçu), comme ΤΆΧΙΟΝ κάμηλος διὰ τρύματος ϱαφίδος (D) au lieu de εὐκοπώτερον διὰ τῆς τρυμαλιᾶς ϱαφίδος (ℵ, A, B, C, Texte Reçu) et quelques transpositions réellement singulières, nous pourrions admettre qu'il y a quelque parenté entre ℵ, A, B, C, D, et Clément d'Alexandrie. Mais, les choses étant ce qu'elles sont, on peut affirmer sans crainte qu'il n'y a entre ces six textes d'autres rapports que ceux qui ont pour fondement le Texte Traditionnel. Il faut de plus observer que la leçon ἐφύλαξα existe dans Origènes, dans un passage des commentaires sur St Mathieu où il cite St Marc (Patrol. Grecq. Tome XIII, col. 1292. B).

Clément d'Alexandrie ne renferme pas souvent des textes aussi longs que celui que nous venons d'examiner. Cependant, si on compare divers passages que l'on trouvera dans ses œuvres, soit aux manuscrits ℵ, A, B, C, D, soit au Texte Reçu on aboutira toujours à peu près au même résultat. Prenez, par exemple, les versets XXV, 34-40 de saint Mathieu (Patrol. Grecq. IX, col. 636, B, C) et vous relèverez, dans Clément d'Alexandrie une dizaine ou une douzaine de variantes graves, dont pas une ne figure dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, par exemple, καταβολῆς ΤΟῩ κόσμου au lieu de καταβολῆς

κόσμου; ἐΔώκΑΤΕ ΜΟΙ πιεῖν au lieu de ἐποτίσατέ με; γυμνὸς ΗΜΗΝ καὶ ἐΝΕΔύσατέ ΜΕ au lieu de γυμνὸς καὶ περιεβάλετέ με; Ἢ ποτε σε εἴδομεν ἀσθενοῦντα ΚΑΙ ἐπισκεψάσμεθα. ἢ ἐν φυλακῇ au lieu de ἀσθενοῦντα ἢ ἐν φυλακῇ — De plus, dans ces passages les anciens manuscrits présentent quelques singulières leçons, comme ἤλθατε, εἴδαμεν, συνηγάγετε, etc et aucune de ces leçons ne se rencontre dans Clément d'Alexandrie. Le Vatican omet τῶν ἀδελφῶν μου au verset 40, mais Clément d'Alexandrie retient ces trois mots. L'étude des versets de St Luc XII, 22-24, 27-29 (Patrol. Græcq. VIII, col. 520), 35-37 (Ibid col. 493), pour ne citer que ces exemples, mènerait à des résultats aussi concluants. Nous pouvons dès lors, affirmer sans crainte, que Clément d'Alexandrie n'a pas connu des manuscrits comme ℵ, A, B, C, D.—

Passons, dès lors, à Eusèbe. — Eusèbe fut, tout le monde le sait, un grand admirateur d'Origène, et un ami intime du défenseur qu'Origène avait laissé après lui en mourant, nous voulons parler du saint Martyr Pamphile. Ces deux personnages, auxquels le Nouveau Testament est redevable de tant de choses, environnaient d'un même culte la mémoire de l'illustre Alexandrin et faisaient le même cas de ses écrits. Si Origène avait consacré, par son usage, des manuscrits semblables à ℵ, A B C, D il n'y a pas l'ombre d'un doute à avoir : on retrouverait, à chaque page des oeuvres d'Eusèbe, la trace palpable, qu'il se servait de ces manuscrits. — Or qu'en est-il en réalité ? — La question est grave, décisive au moins dans un sens et mérite, dès lors, d'être étudiée avec soin. Ouvrons les écrits du Père de l'Histoire Ecclésiastique.

Comme dans les études du genre de celle que nous avons entreprise, il faut être, avant tout, libre de passion et de préjugé, étudier honnêtement et avec l'intention d'accepter la conclusion, quelle quelle soit, dès qu'elle est démontrée vraie, nous allons

indiquer avant tout, les citations d'Eusèbe sur lesquelles a porté notre examen.(1)

Variantes extraites de 188 versets cités par Eusèbe (2).

	Math				Math.		
1	I, 18	ἡ ‡ γένεσις ‖	BC. ℵ	2*	I, 19	παραδειγματίσαι αὐτήν ‖	ℵ

(1). – Voici les passages que nous avons relevés dans les écrits d'Eusèbe et comparés avec les manuscrits ℵ, A, B, C, D. – Mathieu XVI, 15–19 (Patrol. Grecq. XXII, col. 216. C–D). – V, 27–28 (Ibid. 224. C). – I. 18–23 (Ibid. 504. B). – II, 1–12 (Ibid. 537. D). – IV, 12–25 (Ibid. 681–684). – VII, 15–16, 17–21 (Ibid. 704, A–B); XXVI, 14, 15, 21, 22, 25, 47, 48, 49, 55, 56 (Ibid. 737). – XXVII, 3–10 (Ibid. 745, A–B). – 45–46 (Ibid. 753 C; 760, C). – 40–43 (772. C). – 27–31; 35–36 (781, C–D). – Mathieu XXVII, 40–43 (Ibid. XXIII, 776, D). – XXI, 35–43 (Ibid. XXIV, 633–636). – Marc XIV, 66–72 (Patrol. Grecq XXII, col. 217, A B). – I, 5, 10 (Ibid. 672, 673); 12–13 (676, B). XI, 1–6 (Ibid. 708, D). – XV, 33–35 (Ibid. 761. D). – XVI, 2–4 (Ibid. 764. B). – XV, 29–32 (772, D). – Luc I, 30–33 (Patrol. Grecq. XXII, 533, B). – II, 1–18 (Ibid. 537, A. B). – II, 29–32 (Ibid. 668). – IV, 18–21 (Ibid. 688. B–C). – XIX, 41–44 (Ibid. XXIV, 645, C). – XXI, 20 24 (Ibid. 648 C) – Jean VI, 37–41 (Patrol. Grecq XXII, 492, D, 705, C–D. – Jean XX, 17 (Ibid. 589, B et col. 788, A). – I, 29–30 (Ibid. 668, C). – XI, 39–41 (Ibid. 769 B–C). – Jean II, 13–17 (Ibid. XXIII, col. 740, C–D). – Actes X, 34–35 (Patrol. Grecq. XXII, 644). – Hébreux VI, 17–18 et VII, 20–25 (Patrol. Grecq XXII, 300, A). –

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces citations ont été choisies au hasard, pour cette raison unique qu'elles étaient plus longues que d'autres, et qu'il est très important, quand on veut connaître l'opinion d'un écrivain, d'avoir des textes d'une certaine longueur.

(2) Dans ce Tableau les signes suivants indiquent : + ou [ ],

3	Math. I, 20	‡ φαίνεται ‡ αὐτῷ		4	Math. I, 23	γαστρὶ ‡ λήψεται ‖	

une omission. — ‡ ‖ une substitution ou une modification du mot. — § ‖ une transposition.

Eusèbe ne connaît pas les leçons des anciens manuscrits, à savoir [γὰρ] (Math. I, 18 — BC). — αὐτὴν δειγματίσαι au lieu de αὐτὴν παραδειγματίσαι — (Math. I, 19 — B). — ὑπὸ κυρίου (Math. I, 22) au lieu de ὑπὸ [τοῦ] κυρίου (Ibid. B, C). — ἐστάθη (ℵ, B, C, D) au lieu de ἔστη (Math. II, 9). — σκοτίᾳ (B, D), au lieu de σκότει (Math. IV, 16). — ἐν ὅλῃ τῇ γαλιλαίᾳ (ℵ, B, C) au lieu de ὅλην τὴν γαλιλαίαν (Math. IV, 23). — ἐξῆλθεν (C — ℵ) au lieu de ἀπῆλθεν (Ibid. 24). — ὃν εὐδόκησεν (B ℵ), εἰς ὃν ηὐδόκησεν (C), ou ἐν ᾧ ηὐδόκησεν (D), au lieu de εἰς ὃν εὐδόκησεν (Math. XII, 18). — καὶ + τῷ ὀνόματι (B, C, ℵ) au lieu de ἐν τῷ ὀνόματι (Math. XII, 21). — θεοῦ τοῦ σώζοντος (D) au lieu de ζῶντος (Math. XVI, 16). — σχῶμεν (Z B D ℵ Or.) au lieu de κατάσχωμεν (Math. XXI. 38). — ἄνθρωπος + ἦν (B, C D ℵ Or), au lieu de ἄνθρωπός τις ἦν (Math. XXI, 33) — ἐν ὀφθαλμοῖς ὑμῶν (D) au lieu de ἐν ὀφθαλμοῖς ἡμῶν (Math. XXI, 42). — ἐφ' ὃ πάρει (ℵ A B C D) au lieu de ἐφ' ᾧ πάρει (Math. XXVI. 50). — ἐξήλθατε (ℵ A B C) ou ἤλθατε (D) au lieu de ἐξέλθετε (Math. XXVI, 55). — ἐκαθήμην (D) au lieu de ἐκαθεζόμην (A B C ℵ). — ἔστρεψεν (B ℵ) au lieu de ἀπέστρεψεν (Math. XXVII, 3). — ὄψη (A B C ℵ) au lieu de ὄψει (Ibid. 4). — ἀπεχώρησεν (C), au lieu de ἀνεχώρησεν (Ibid. 5). — κορβᾶν (B) au lieu de κορβανᾶν (Ibid. 6). — ἐπὶ τῷ θεῷ (B) au lieu de ἐπὶ τὸν θεόν (Math. XXVII, 43). — ἐβόησεν (B) au lieu de ἀνεβόησεν (Math. XXVII 46). — λιμα (A), λεμα (ℵ, B), λαμα (D), au lieu de λαμμᾶ (Ibid.). — σαβαχθανεί (ℵ A), σαβακτανεί (B), ζαφθανεί (D) au lieu de σαβαχθανί (Ibid.) καὶ ἐνδύσαντες αὐτὸν ἱμάτιον πορφυροῦν καὶ χλαμύδαν κοκκίνην (D) (Math. XXVII, 28). — περιέθηκαν (B) au lieu de ἐπέθηκαν (Math. XXVII, 29) — ἐνέπαιζον αὐτῷ δέροντες (A) (Ibid.). — ἐνέπαιξαν (B. D ℵ) au lieu de ἐνέπαιζον (Ibid.). — βασιλεῦ (B, D) au lieu de ὁ βασιλεύς (Ibid.) — ℵ A B D omettent ἵνα πληρωθῇ . . . ἔβαλον κλῆρον (Math. XXVII, 35), mais Eusèbe contient ce passage. — ἐν σοὶ εὐδόκησα (ℵ B D) au lieu de ἐν ᾧ εὐδόκησα (Marc I, 11). — κάτω ἐν τῇ αὐλῇ (B C ℵ) Marc XIV, 66). — ἦσθα τοῦ Ἰησοῦ (Ibid. 67). — σὺ τί λέγεις (B C ℵ) (Ibid. 68). — προαύλην (D) (Ibid. 68). — ἀναθεματίζειν καὶ ὀμ-

	Math.		
5	I, 23	‡ καλέCEIC‖	
6	II, 1	§ παρεγένοντο ἀπὸ ἀνατ‖	
7	„ , 3	§ ὁ βασιλεὺς Ἡρώδης‖	
8	„ , „	‖Η‖ ἱεροσόλυμα	
9	„ , 5	‡ οὕτω‖	
10	„ , 6	βηθλεὲμ ‡ οἶκος τοῦ ἐφραθά‖	
11	„ , 8	‡ ἐξετάσατε ἀκριβῶς‖	BCD ℵ
12	„ , 9	‡ εἶδεν‖	BCD ℵ*
13	IV, 12	ἀκούσας + ὅτι	BD Ξ
14	„ , 14	‡ ἵνα‖ πληρωθῇ	ℵ
15	„ , 16	§ φῶς εἶδει‖	BC ℵ*
16	„ , „	‡ κατοικοῦσιν‖ ἐν χώρᾳ.	
17	„ , 17	τότε‖ γοῦν‖	
18	„ , „	‖ὅτε‖ ἤγγικεν ἡ	
19	„ , 18	‡ παράγων δὲ + παρά	D
20	IV, 18	τὸν ‡ καλούμενον‖	
21	„ , 23	‖ὁ Ἰησοῦς ὅλην τὴν Γαλ‖	D
22	„ , 24	+ δαιμονιζομένους	B, C
23	V, 28	ὁ ‡ ἘΜΒλέπων‖	
24	„ , „	ἐπιθυμῆσαι‖ αὐτήν‖	BD
25	XII, 16	‡ ἐπέπληξεν‖ αὐτοῖς	D
26	„ , 17	‡ ἵνα‖ πληρωθῇ	BCD ℵ.
27	„ , „	διὰ + τοῦ προφήτου	
28	„ , 19	‡ ἀκούσετAI‖	
29	„ , 21	‡ ἐπὶ‖ τῷ ὀνόματι	
30	XVI, 17	+ ἀποκριθεὶς ‖δέ‖	BD ℵ
31	„ , 18	§ καὶ ἐγώ σοι λέγω‖	ℵ*
32	„ , „	ἐπὶ ‡ ταύτHN THN πέτραν‖	D.
33	„ , 19	καὶ ‡ ὅσα‖ ἄν	
34	„ , „	‡ δεδεμένA‖	

νυκτι (B). — ἀναθεματίζειν καὶ λέγειν (D) (Ibid. 71). — Eusèbe ne présente pas les omissions du Sinaïtique aux versets 68 et 72. — οὐά (ABCD ℵ). — (Marc XV, 29). — καταβὰς ἀπὸ τοῦ σταυροῦ (BD ℵ) (Ibid. 30). — ἐλωί, ἐλωί (A, B, C, ℵ). — λιμά (A). — λεμά (C, ℵ). — λαμά (B D). — σιβαχθανεί (A ℵ). — σαβαχθανεί (C). — ζαβαφθανεί (B). — ζαφθανεί (D). — εἰς τί ὠνείδισας με (D) au lieu de ἐγκατέλιπες (Marc XV, 34). — συλλήμψη (A, B, C D.) (Luc I, 31). — αὐτὴ ἐγένετο ἀπογραφὴ πρώτη (D). (Luc II, 1). — εἰς τὴν ἰδίαν πόλιν (A Texte Reçu). τὴν ἑαυτοῦ πόλιν (B Eusèbe). — τὴν ἰδίαν χώραν (C). — τὴν ἑαυτοῦ πατρίδα (D). — (Luc II, 3). — ἐμνηστευμένη (AB D ℵ) (Luc II, 5). — αὐτῷ οὔση ἐγκύῳ (BD ℵ) (Ibid). — Verset 6 dans D : ὡς δὲ παρεγίνοντο ἐτελέσθησαν. — ἐφοβήθησαν σφόδρα (B) (Ibid. 9). — σημεῖον ἔστω (D). — (Ibid. 13). — ἀνθρώποις εὐδοκίας (A, B, D ℵ) (Luc II, 14). — ἐλάλουν πρὸς ἀλλήλους (B ℵ) (Ibid. 15). — ἦλθAν, ἀνεῦραν (B). (Ibid. 16). — ἀκούοντες ἐθαύμαζον (D) (Ibid. 18). — Καὶ βάλουσιν ἐπί σε οἱ ἐχθροί σου χάρακα καὶ περικυκλῶσιν (D). — (Luc XIX, 43). — Eusèbe ne connaît presque aucune des leçons des anciens manuscrits dans St Luc XXI, 20-24, à savoir ἤγγικεν (A). — (Ibid. 20). — γνώσεσθε (D) (Ibid). — ὀργὴ + τῷ λαῷ (ABD ℵ).

	Math.				Math.		
35	XVI, 19	καὶ ‡ ὅσα ‖ ἂν		53	XXVII, 41	§ πρεσβυτέρων καὶ γραμματ ‖	ℵ (?)
36	„ , „	‡ λελυμένα ‖		54	„ , 42	βασιλεὺς ‖ τοῦ ‖ Ἰσραήλ	
37	XXI, 41	‡ ἐκδώσεται ‖	B D ℵ Or.	55	„ , 43	‖ ἐν ‖ πέποιθεν	D
38	XXVI, 15	‡ Στατῆρας ‖	D Or.	56	„ , 40	‖ οὐδὲ ‖	D
39	„ , 22	λέγειν + ἕκαστος αὐτῶν		57	„ , 41	μετὰ τῶν ‡ ἱερέων ‖	
40	„ , 55	§ ἐν τῷ ἱερῷ διδάσκων ‖	BCD	58	„ , „	καὶ γραμματέων ‖ καὶ φαρισαίων ‖	D
41	XXVII, 3	‡ τὸ ἀργύριον ‡ τοῖς		59	„ , 43	ῥυσάσθω + αὐτόν	A
42	„ , „	καὶ + πρεσβυτέροις	B C ℵ	60	„ , „	θεοῦ εἰμι ‡ ὁ ‖ υἱός	
43	„ , 4	‡ εἴπαν ‖		61	„ , 46	‡ Ἡλεί, Ἡλεί ‖	D
44	„ , 5	‡ εἰς τὸν ναόν ‖	B ℵ	62	Marc I, 5	Ἱεροσολυμῖται § πάντες ‖	B D ℵ
45	„ , 6	‡ εἶπαν ‖		63	„ , 13	‖ καὶ τεσσαράκοντα νύκτας ‖ (?)	
46	„ , „	οὐκ + ἔστι		64	XIV, 66	ἐν τῇ αὐλῇ +	D
47	„ , 8	σήμερον ‖ ἡμέρας ‖		65	„ , „	ἔρχεται ‖ πρὸς αὐτόν ‖	D
48	„ , 27	§ τὴν σπεῖραν ἐπ' αὐτόν ‖		66	„ , „	ἰδοῦσα ‡ αὐτόν ‖	
49	„ , 28	§ χλαμύδα κοκκίνην περιέθηκαν ‖	ℵ	67	„ , 67	‡ Ἰησοῦ τοῦ Ναζωραίου ἦς ‖	
50	„ , 29	ἐπὶ ‡ τῆς κεφαλῆς ‖	B ℵ	68	„ , 68	omet οὐκ οἶδα	
51	„ , „	ἐν ‖ τῇ χειρί ‖		69	„ , „	§ εἰς τὸ ἔξω προαύλιον ‖	
52	„ , 40	‡ οὐαί ‖	D	70	„ , 69	§ πάλιν δὲ ἰδοῦσα αὐτὸν ἡ παιδίσκη ‖	D

(Ibid. 23). — στόματι ῥομφαίας (D). — (Ibid. 24). — ἄχρι οὗ (B ℵ). — ἄχρις οὗ (... D). — (Ibid.). — καὶ ἔσονται καιροὶ ἐθνῶν (B). — (Ibid.). — Eusèbe rejette la leçon ὑπὲρ οὗ (B, C, ℵ, Or.), dans saint Jean I, 30. — La leçon καταφάγεται (A B ℵ, Or.) (St Jean II, 17). — ὅτι εἶδεν (A ℵ) saint Jean (XII, 41). — Il ne connaît pas non plus les variantes ἐπώρωσεν (A B) ou ἐπήρωσεν (ℵ) (St Jean XII, 40). — νοήσουσιν (D) et στραφῶσιν (D) (Ibid.). — Eusèbe est très formel sur ὅτε (Patrol. Grecq. XXII, 492, D et 705, C–D) il connaît aussi la leçon du Texte Reçu ἐλάλησε περὶ αὐτοῦ (705, C). — Eusèbe ignore encore toutes les variantes des manuscrits à propos de St Jean XX, 17. Il lit une fois θεοῦ ἡμῶν (Pat. Grecq. XXII, col. 589. B), mais c'est une erreur de copiste (voir Patrol. Grecq. XXII, col. 788. A). — On ne trouve pas non plus, chez lui περισσοτέρως (B) ἐπιδείξασθαι (A) (Heb. VI, 17). — μετ' ὁρκωμοσίας (B C ℵ) (Heb. VI, 21). — μεταμεληθήσεται (B, (Ibid. 21). — ἱερατείαν (D) (Ibid. 24). —

	Marc				Luc		
71	XIV, 69	‡ παρεστῶσιν‖ + οὗτος	BC	100	IV, 18	‖ οὗ εἵνεκεν ‖	ℵABD
72	„ 70	‡ ἠρνήσατο‖	D	101	„ „	‡ εὐαγγελίσασθαι ‖	ℵABD
73	„ „	πάλιν + παρεστῶτες		102	„ „	[ἰάσασθαι ... καρδίαν] omis	ℵBD
74	„ 72	καὶ‖ εὐθέως‖ ἐκ δευτέρου	D	103	„ 19	‡ καλέσαι‖ ἐνιαυτόν	
75	XV, 29	οἱ ‡ παράγοντες‖	D	104	„ 20	§ πάντων οἱ ὀφθαλμοί‖	Bℵ
76	„ 30	‡ κατάβηθι‖		105	XIX, 41	ἐπ # αὐτήν‖	ABDℵ
77	„ 31	ἐμπαίζοντες ‡ εἰς‖ ἀλλήλους	D	106	„ 42	λέγων + εἰ	
78	„ 32	πιστεύσωμεν ‖αὐτῷ‖	D	107	„ „	ἡμέρα + ταύτῃ	ABDℵ
79	„ 33	ἐφ᾽ ‡ ὅλης τῆς γῆς #	D	108	„ „	εἰρήνην ‡ σοι‖	D
80	„ 34	τῇ § ἐννάτῃ ὥρᾳ‖	DBℵ	109	„ 43	καὶ περιβάλουσί σε οἱ ἐχθροί σου‖	
81	„ „	‡ Ἠλεί, Ἠλεί‖	D	110	„ „	[χάρακα ... περικυκλώσουσί σε] omis	
82	„ „	§ ἐγκατέλιπές με‖	Bℵ	111	XXI, 21	μὴ ‡ εἰσελθέτωσαν‖ εἰς αὐτήν	
83	„ 35	τινες ‡ τῶν ἀκουσάντων‖ ἔλεγον		112	„ 22	τοῦ ‡ πλησθῆναι‖	ABDℵ
84	XVI, 2	‡ τῇ μιᾷ‖ τῶν σαββάτων	ℵ	113	„ „	+ ἅπαντα	
85	„ „	‖ἔτι‖ ἀνατείλαντος τοῦ ἡλίου		114	„ 24	‖ἐν‖ στόματι	D
86	„ 3	‡ ἀπὸ‖ τῆς θύρας	CD.	115	Jean II, 13	§ Ἦν ἐγγύς‖	
87	„ „	μνημείου‖ ἦν γὰρ μέγας σφόδρα‖	D	116	„ „	καὶ ἀνέβη § ὁ Ἰησοῦς‖	A*
88	Luc I, 33	εἰς # τὸν αἰῶνα‖		117	„ 14	§ πρόβατα καὶ βόας‖	ℵ
89	„	καὶ + βασιλείας αὐτοῦ		118	„ „	[καὶ περιστεράς ... βόας] omis	
90	II, 1	‖τοῦ‖ ‡ ἀπογράφεσθαι‖		119	„ 15	τὰ ‡ κέρματα‖	B Or.
91	„ 2	αὕτη + ἀπογραφή	ℵ	120	„ „	[ἀνέστρεψεν] omis	
92	„ 3	‡ ἑαυτοῦ‖ πόλιν	B	121	XII, 37	οὐκ ‡ ἐπίστευσαν‖	
93	„ 6	τῷ § αὐτοὺς εἶναι‖ ἐκεῖ		122	„ 40	‡ ἐπιστρέψωσι‖	
94	„ 9	καὶ + ἄγγελος	ℵ	123	„ 41	‡ ἐμαρτύρησε‖ περὶ αὐτοῦ	
95	„ „	δόξα ‡ Θεοῦ‖		124	Act. X, 34	‡ οἶδα‖ ὅτι οὐκ ἔστι	
96	„ 12	ἐσπαργανωμένον + ἐν + φάτνῃ	D ℵ	125	„ 35	+ ἐργαζόμενος	
97	„ 15	+ οἱ ποιμένες		126	Héb. VI, 17	κληρονόμοις +	
98	„ „	τὸ ῥῆμα τοῦτο τὸ ‖γενόμενον‖		127	„ VII, 22	[κατὰ ... Ἰησοῦς]	
99	„ 16	καὶ ‡ εὗρον‖	D				

Le Tableau ci-dessus contient le résultat de nos recherches dans les écrits d'Eusèbe. 181 versets rapportés par Eusèbe nous ont fourni 127 leçons différant du Texte Reçu, c'est moins, à beaucoup près, que les 188 versets commentés par Origène dans ses tomes sur St Jean. Cependant, le chiffre de

12e est encore très élevé : mais il faut se rappeler que nous avons à faire à un Père grec, écrivant en grec, citant en grec le Nouveau Testament. Et les Pères grecs, surtout ceux des premiers siècles, se permettent de grandes libertés à l'égard du texte sacré. De plus, il est bien évident que toutes ces variantes n'existaient pas dans le manuscrit dont se servait Eusèbe. Quelques-unes sont amenées par la marche du discours, le mouvement des idées, la suite du raisonnement. D'autres sont le fait de l'infirmité de la mémoire ; un assez grand nombre enfin viennent de la coutume qui permettait aux Pères grecs d'abréger, de résumer, de combiner et de fondre les passages de la Sainte Ecriture, suivant qu'ils le jugeaient convenable et utile. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en général, plus les citations sont longues et moins elles contiennent de variantes. Voir, par exemple, les citations de Math. II, 1-12 (Patrol. Grecq XXII, 537. D), XXI, 35-43 (Pat. Grecq. XXIV, 633-636). - Luc II, 1-18 (Ibid. XXII. col. 537, A-B). —

Maintenant, si on confronte les variantes d'Eusèbe avec les manuscrits, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'Eusèbe ne connaît pas les cinq ou six recensions dont nous parlons, en particulier, les recensions ℵ, B, qui jouissent de la faveur des critiques modernes. C'est à peine, si ces manuscrits contiennent, à une exception près, plus d'une vingtaine des variantes que renferment les citations d'Eusèbe. Mais cette conclusion qui est déjà très évidente quand on étudie les leçons d'Eusèbe, le devient encore plus, dès qu'on étudie les leçons des anciens manuscrits dans les passages qu'a cités Eusèbe, leçons dont nous avons présenté un choix dans les notes placées au bas de notre Tableau. Tout ce qui aurait dû frapper Eusèbe dans des manuscrits du genre de ℵ, A, B C, D, manque dans les oeuvres de l'Evêque de Césarée. — Il n'y a donc pas à se faire illusion. Eusèbe ne connaissait pas les cinq ou six éditions qu'on veut faire aussi anciennes qu'Origènes et même de beaucoup antérieures à ce grand écrivain.

« Examen et discussion du Tableau ci-dessus. »

« Affinité entre le Codex Bezae et Eusèbe. »

Il y a cependant un fait que nous révèle la comparaison des citations d'Eusèbe avec les anciens manuscrits, un fait très singulier, auquel nous ne nous attendions pas en commençant nos recherches et qui aura certainement frappé les critiques qui auront parcouru le relevé des variantes d'Eusèbe. Et ce fait intéressant et curieux, c'est l'affinité qui existe entre le célèbre Codex Bezae et les citations du Nouveau Testament faites par l'évêque de Césarée. Non seulement le Codex Bezae contient 42 des 127 variantes que présente Eusèbe, mais 24 de ces variantes sont exclusivement propres à lui et à Eusèbe ! N'est-ce pas là un fait singulier. – Et ce qui en augmente la signification c'est que, sur les 181 versets cités par Eusèbe, il y en a un certain nombre qui n'existent plus dans le Codex Bezae (D, 1). Ce n'est même pas tout ce que nous apprennent ces 42 variantes, pourvu qu'on les examine en détail. Quelques-unes sont d'une telle nature qu'elles nous permettent d'aller plus loin, et nous devrons en reparler bientôt assez au long.

Pour le moment, nous nous contenterons de tirer les conclusions des recherches que nous venons de faire.

« Conclusion générale. »

Ces conclusions s'imposent. On n'a pour ainsi dire qu'à les recueillir, tant elles sont naturelles, simples et faciles à formuler.

1°. Il est incontestable que les recensions contenues dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D sont intimement liées à Origènes.

2°. Ou bien c'est Origènes qui a copié des manuscrits semblables à ℵ, A, B, C, D ; ou bien ce sont les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D qui ont copié Origènes.

3°. Mais il est parfaitement certain qu'à l'époque d'Origènes, il n'existait pas de manuscrits semblables à ℵ, A, B, C, D. – Clément d'Alexandrie ne connaît pas de pareils manuscrits ; Eusèbe les ignore également. Par conséquent
mière hypothèse est impossible.

4°. Il faut donc que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B

C, D, aient copié Origène.

Cette conclusion déjà claire et certaine est confirmée par une série de faits également incontestables. Ainsi.

1° Il est certain qu'Origène ne tire pas ses variantes des manuscrits, mais de son propre fonds.

2° Il est certain que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ne font, le plus souvent, que se partager les variantes que renferment les écrits d'Origène. Cela est d'autant plus certain que c'est le seul moyen d'expliquer leurs caractères multiples et variés, et de rendre, en partie, raison de leurs fautes.

Il est donc bien certain et bien démontré que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D, ont puisé leurs leçons dans Origène. — Les recensions contenues dans ces manuscrits représentent donc une révision du Texte Traditionnel faite sur les écrits de ce célèbre docteur.

Cette conclusion bien établie et nous croyons que notre démonstration est aussi claire que concluante, nous abordons immédiatement le troisième problème que nous nous sommes proposé : Quelle est l'origine des manuscrits ℵ, A, B, C, D ? —

Troisième Partie.

Origine des manuscrits ℵ, A, B, C, D.

Nous avons démontré, dans la seconde partie, que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, représentaient des recensions faites, en grande partie, à l'aide des œuvres d'Origène. C'est déjà un résultat important d'obtenu, mais ce n'est pas tout ce que nous désirons savoir. Il reste, en effet, à découvrir l'origine des manuscrits ℵ, A, B, C, D et à chercher à reconstituer le milieu où ils ont fait leur apparition, le mouvement d'idées dont ils sont le produit. Il y a, on le voit, une question très importante à étudier, un problème très intéressant à résoudre.

Résultats obtenus jusqu'à ce moment. Question nouvelle.

Mais, pour discuter ce problème et exposer cette question avec toute l'ampleur qu'il faudrait y apporter, nous aurions besoin d'un volume au moins et la préparation ou la rédaction de ce volume nous demanderait beaucoup de temps. Or, à cette heure, le temps est ce qui nous manque le plus. Si nous ne pouvons pas néanmoins développer ce sujet avec toute l'ampleur qu'il exigerait, nous pouvons en esquisser le cadre, en dessiner les grandes lignes et en tracer les principales phases. C'est ce que nous essaierons de faire dans les quelques pages qui nous restent.

« Importance et étendue de ce sujet. »

Puisque nous avons à faire à un travail de recension qui a été exécuté en partie et même principalement avec les oeuvres d'Origènes, avant d'aller plus loin, il faut commencer par définir plus exactement quels rapports unissent les anciens manuscrits et Origènes.

« Méthode à suivre dans cette étude. »

Si nous venons à reconnaître qu'Origènes n'a pas été le seul écrivain ecclésiastique mis à contribution par les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D, il nous restera à chercher les documents où chaque éditeur a puisé. La détermination exacte des matériaux mis en oeuvre, outre l'intérêt qu'elle répandra sur cette étude, nous aidera à fixer d'une manière approximative l'époque à laquelle a été terminée chaque recension, à définir, en tout cas, une limite au-delà de laquelle on ne saurait remonter. Il est évident, par exemple, que si les éditeurs du Codex Bezæ, du Sinaïtique, se sont servis des oeuvres de saint Epiphane et de saint Cyrille d'Alexandrie pour constituer leurs recensions, ces recensions sont évidemment postérieures au commencement du cinquième siècle.—

Il faudra, par suite, examiner l'opinion des critiques modernes qui place la rédaction de quelques uns de nos plus anciens manuscrits grecs à l'époque d'Eusèbe.— Si cette opinion n'est pas fondée, il faudra comparer les Pères du quatrième et du cinquième siècle et les plus anciens manuscrits. Peut-être que cette comparaison jointe à l'étude des manuscrits eux-mêmes et à l'étude des renseignements que nous fournit l'histoire lit-

écrits de l'Église grecque et des Églises voisines nous permettront de déterminer d'une manière assez précise, l'âge, l'époque, la patrie, les auteurs de chacune des recensions dont nous parlons. On peut donc diviser cette troisième partie de la manière suivante :

Chapitre Premier. Les manuscrits ℵ, A, B, C, D et Origènes.

Chapitre Deuxième : Les manuscrits ℵ, A, B, C, D et Eusèbe.

Chapitre Troisième : Les manuscrits ℵ, A, B, C, D et les Pères Grecs du quatrième siècle.

Chapitre Quatrième : Les manuscrits grecs ℵ, A, B, C, D et les écrivains des églises voisines

Chapitre Cinquième. Origine des manuscrits ℵ, A, B, C, D.

Nous espérons qu'après avoir ainsi interrogé patiemment l'antiquité chrétienne, il nous sera possible d'arriver à formuler des conclusions, qui seront bien près d'être certaines, sur l'origine des recensions contenues dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D.

Chapitre Premier

Les manuscrits ℵ, A, B, C, D et Origènes.

Il ne s'agit plus, on le comprend, de savoir s'il existe des rapports entre Origènes et les Anciens manuscrits. il n'est pas question non plus de décider si c'est Origènes qui a copié des ma- manuscrits semblables à ℵ, A, B, C, D, ou si ce sont les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D, qui ont copié Origènes. Ces deux questions ont été déjà examinées et résolues dans la partie précédente. Ce que nous cherchons en ce moment, c'est de savoir 1°, si les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D, n'ont employé que les sources d'Origènes pour fabriquer leurs recensions, et 2° si Origènes n'a pas lui-même préparé les éléments des recensions qui nous sont parvenues.

« Que veut-on savoir en comparant les manuscrits ℵ, A, B, C, D, à Origènes ? »

Article Premier.

Les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D, se sont-ils servis uniquement des œuvres d'Origènes.

« Origènes a été le « premier écrivain « auquel on a pensé « lorsqu'on a voulu « reconstruire le Nou- « veau Testament. — « A-t-il été le seul? »

Il était très naturel que, dès le jour où on songea à reconstruire le texte du Nouveau Testament en étudiant les écrits des Pères, on pensât, tout d'abord, à Origènes. C'était la première pensée qui devait se présenter à l'esprit; mais, une fois qu'on était entré dans cette voie, on pouvait aller plus loin; on devait aller plus loin; on pouvait songer aussi à mettre à contribution d'autres Pères très connus pour leur science exégétique. Toute la question est de savoir, si, en réalité, on a employé d'autres Pères dans ce travail de révision, par exemple, Eusèbe, St Cyrille de Jérusalem, St Athanase, St Epiphane, St Jean Chrysostome, St Cyrille d'Alexandrie.

« Difficultés que pré- « sente ce problème. »

Ce qui complique la solution de ce problème fort simple en apparence, c'est qu'Origènes pouvait, à lui seul, fournir les matériaux de trois ou quatre recensions très différentes les unes des autres, par les variantes nombreuses qu'il accumule à chaque passage de ses oeuvres. On conçoit donc, à la rigueur que les manuscrits ℵ, A, B, C, D ne représentent que des leçons origéniennes, tout en différant beaucoup les uns des autres, l'un ayant adopté ces leçons-ci, l'autre ayant adopté ces leçons-là. Avant de se prononcer définitivement, il faudrait commencer par dépouiller tout Origènes et le dépouiller minutieusement, jusque dans les moindres détails.

Et ce n'est pas encore tout; il faudrait posséder les oeuvres complètes d'Origènes, car, sans cela, on pourra se tromper et croire que telle leçon ou telle série de leçons a été prise ailleurs, tandis qu'en réalité elle a été recueillie dans tel ouvrage d'Origènes que nous

n'avons plus. Il est donc difficile de se prononcer absolument jusqu'à ce que le travail dont nous parlons ait été accompli. Jusqu'ici personne n'a fait à fond, personne n'a même entrepris ce travail de comparaison, pas même Trégelles et Tischendorf. Pour être exécuté complètement, une telle oeuvre n'exige pas moins de dix ou de quinze ans de labeur, et d'un labeur incessant. D'autant plus qu'il est minutieux et délicat. Avant de pouvoir conclure, il faut quelquefois lire et relire les mêmes passages, examiner de près le contexte, et, lorsqu'on a fait tout cela, on n'ose pas toujours se prononcer; ou, si on se prononce, on n'est pas absolument sûr de ne pas se tromper.

Malgré cela, nous croyons qu'on peut affirmer sans crainte de se tromper qu'Origène n'a pas été le seul écrivain mis à contribution par les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D.-

Il est d'abord bien évident que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, représentent des recensions du texte original, à divers degrés: quels éditeurs ont accepté 10 leçons, d'autres 15, 20, 25, 30, 40. Telle est, en effet, la proportion que nous trouvons à peu près partout, entre A, C, ℵ, B, D. Cela vient, ou de ce que l'éditeur n'a pas cru devoir en prendre davantage, ou de ce qu'il a lu moins à fond les sources dont il se servait, ou de ce qu'il les a lues avec moins de soin, ou de ce que le manuscrit dont il s'est servi présentait moins de leçons marginales. Toutes ces causes expliquent aisément les différences que nous remarquons entre les manuscrits ℵ, A, B, C, D.

Les différences sont très grandes entre les divers manuscrits, mais il reste à chercher quelle est l'origine de ces différences; il faut savoir si elles viennent du plus ou moins de soin qu'on a mis à faire ces recensions, ou bien si elles viennent de ce qu'on a consulté d'autres sources que les écrits d'Origène. Pour nous rendre bien compte des rapports existant entre Origène et les Anciens manuscrits, nous avons relevé exactement, scrupuleusement, les variantes des manuscrits ℵ. A. B. C. D, dans les 188 versets de St Jean commentés par Origène dans ses Tomes. Nous

« Caractère général des recensions ℵ A, B. C. D. »

« Ex. d'où cela vient ?? »

« Relevé de 613 variantes dans les Tomes d'Origène et dans les manuscrits ℵ. A. B. C. D, sur les 188 versets com-

mentés par Origènes, avons omis seulement quelques variantes orthographiques, comme Ἰωάνης au lieu de Ἰωάννης. Afin même que ceux qui voudront se rendre compte de nos conclusions puissent le faire aussi bien que nous, nous reproduisons, dans le Tableau ci-joint les 613 variantes que nous ont fournies les Tomes d'Origènes et les manuscrits ℵ, A, B, C, D.

Les idées, que nous émettons sur l'origine des anciens manuscrits, sont tellement nouvelles que nous désirons les soumettre au plus grand contrôle et que nous ne voulons pas les exposer sans y joindre les Pièces Justificatives. Il faut être loyal et honnête, avant tout, dans ces études de critique, comme dans le reste de la vie. Il faut chercher la vérité et non pas poursuivre un but arrêté d'avance. — Voici donc le Tableau que tout le monde pourra étudier et consulter.

Origènes

et les manuscrits ℵ, A, B, C, D

(Tomes sur St Jean).[1]

St Jean I, 3. [1] ‡ οὐδὲΝ ὃ‖ (ℵ). — v. 4 : [2] ζωή ‡ ἘCTIN‖ (ℵ). [3] v. 6 ‡ (ἦν)‖ (ℵ, D) — [4] ‡ ᾧ‖ ὄνομα (Or.). — [5] v. 7 ‡ ιωάΝΝηc‖ ἦλθεν (Or.). — [6] ‡ πιστεύσουσιν‖ (D). — [7] ‡ πιστεύουσιν‖ (ℵ). — [8] 9 : [τὸ] ἀληθινόν (Or.). — [9] 10 δι' ‡ αὐτόΝ‖ (ℵ). — [10] 12 – [δὲ] (D). — [11] ‖ ἔλαβΑν‖ (B). — [12] 13 οὐδὲ [ἐκ] θελήματος ἀνδρός (ℵ). — [13] ‡ ἐγεν[ν]ήθησαν‖ (A, B). — [14] 14 ‡ πληρη[ς]‖ (D. — [15] 15 : [λέγων] οὗτος (ℵ, D). — [16] Ἦν ‡ ὁ[Ν]‖ ‡ εἰπὼν‖ (B, C). — [17] [ὃν εἶπον] (ℵ). — [18] εἶπον‖ (ὑμῖν)‖ (D). — [20] 16. ‖ (ὅτι)‖ ἐκ τοῦ (ℵ, B, C, D, Or. bis). — Jean I, 17 – III, 26, manque dans le

---

(1). — Dans ce Tableau les omissions sont indiquées par [ ], les additions par ( ). Tout le reste est ou modification, ou substitution. Souvent les lettres constituant la leçon sont écrites en caractère majuscule. Quelquefois aussi nous avons ajouté les signes employés déjà dans les Tableaux précédents, pages XVI, 27.

Codex Bezae. — [22] 18 μονογενὴς ‡ θεός ‖ (ℵ, B, C, (…)). — [23] μονογενὴς υἱός ‖ (τοῦ θεοῦ) ‖ (Or.). — [24] θεός [ὁ ὢν] εἰς τὸν (ℵ). — [25] 19 [τ] ὅτε ἀπέστειλαν (Or.). — [26] ἀπέστειλαν ‖ πρὸς αὐτὸν ‖ (A, B C). — [27] # (ἐπ) ερωτήσωσιν ‖ (ℵ). — [28] 20 ἐγὼ οὐκ εἰμί ‖ (ℵ, A, B, C, Or.). — [29] 21 ‡ (ἐπ) ηρώτησαν ‖ + [αὐτόν] ‖ (πάλιν) ‖ (ℵ). — [30] (Σὺ) $ οὖν τί ‖; (B). — [31] $ Σὺ Ἠλίας εἶ! (C, Or.). — [33] $ Ἠλίας εἶ [σύ] ‖; (ℵ, B). — [34] [καὶ] λέγει (ℵ). — [35] [ὁ] προφήτης (ℵ). — [36] 22. ‡ εἶπΑν ‖ (C). — [37] 24. καὶ [οἱ] (ℵ, B, C). — [38] 25 [καὶ ἠρώτησαν αὐτὸν] (ℵ). — [39] # εἶπΑν ! αὐτῷ (B C). — [40] ‡ οὐΔέ ‖ διὰ (ℵ, A, B, C. Or.). — [41] 26. ‡ ἀπεκρίΝΑΤΟ ‖ (Or.). — [42] [ὁ] Ἰωάν (B, C). — [43] ἐν ‖ (τῷ) ‖ ὕδατι (ℵ). — [44] μέσος [δέ] (ℵ, B. Or.). — [45] ‡ στήκει ‖ (B). — [46] ‡ ἑστήκει ‖ (ℵ). — [47] 27. [αὐτός ἐστιν ὁ] (ℵ, B, Or.). — [48] [αὐτός ἐστιν] (C. Or.). — [49] [ὃς ἔμπροσθέν μου γέγονεν] (ℵ, B C, Or.). — [50] οὗ [ἐγώ] (ℵ, C). — [51] $ οὐκ εἰμὶ ἐγώ ‖ (B Or.). — [52] $ οὐκ εἰμὶ ἄξιος ἐγώ ‖ (Or.). — [53] 28. ΒΗΘΑΝΙΑ (ℵ, A, B, C, Or.). — [54] (ὁ) Ἰωάν (ℵ, B, C). — [55] (τὸ πρῶτον) (C). — [56] 29 [ὁ Ἰωάννης] (ℵ, A, B, C, Or.). — [57] 30 ‡ ΥΠΕΡ ‖ οὗ (ℵ, B, C. Or.). — [58] 31. ἐγὼ ἦλθον ‖ (C). — [59] ἐν [τῷ] ὕδατι (ℵ B C Or.). — [60] 32. ὡς περιστεράν (ℵ, A, B, C, Or.). — [61] $ περιστερὰν καταβαῖνον # (ℵ). — [62] ἐκ (τοῦ) (ℵ). — [63] καὶ ΜΕΝΟΝ (ℵ). — [64] 33. καὶ ἐγώ (ℵ). — [65] ἐν (τῷ) ὕδατι (ℵ Or.). — [66] ΑΥΤΟΣ ἐστιν (A). — [67] ἁγίῳ (καὶ πυρί) (C, Or.). — [68] ὁ ΕΚΛΕΚΤΟΣ τοῦ θεοῦ (ℵ). —

St Jean II, 12. — [69] [καὶ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ] (ℵ). — [70] ἀδελφοὶ [αὐτοῦ] (B. Or.) μαθηταὶ [αὐτοῦ] καὶ (Or.). — L'Ephrémitique et le Codex Bezae manquent. — [72] ἔμειΝΕΝ (A). — [73] 13. ἐγγὺς (δέ) (ℵ). — [74] ἀνέβη (ὁ Ἰησοῦς) εἰς Ἱεροσόλυμα [ὁ] Ἰησοῦς (A). — [75] 14 $ πωλοῦντας καὶ (τὰ) πρόβατα καὶ βόας (ℵ). — [76] 15 [καὶ ποιήσας] (ℵ). — [77] ἐποίησεν (ℵ). — [78] (ὡς) φραγγέλιον (Or.). — [79] (καὶ) πάντας (ℵ). — [80] ἐξέβαλλεν (Or.). — [81] τά [τε] πρόβατα (ℵ). — [82] ἐξέχεεΝ) (ℵ). — [83] τὰ κέρματα (ℵ, Or.). — [84] ἀνέ[σ]τρεψεν (B). — [85] ΚΑΤΕστρεψεν (ℵ). — [86] 16 (καὶ) μή (A). — [87] 17 ἐμ-

νήσθησαν [δέ] (ℵ, B. Or.). — [88] (Τότε) ἐμνήσθησαν (Or.). — [89] § ἐστὶν γεγραμμένον ‖ (B). — [90] (ὅτι) ὁ (Or.). — [91] καταφάγεται (ℵ, A, B, Or.). — [92] 19 εἶπαν (B. Or.). — [93] ἀπεκρίθη [ὁ] (A, B, Or.). — [94] εἶπε[ν αὐτοῖς] (Or.). — [95] ναὸν (τοῦ θεοῦ) (Or.). — [96] καὶ [ἐν] (B). — [97] 20 εἶπαν (B. Or.). — [98] ἀπεκρίθησαν (Or.). — [99] τεσσερἐκοντα (A, B). — [100] οἰκοδομήθη (ℵ, B). — [101] Ἀνῳκοδομήθη (Or.). — [102] οὐ[ἐν] (ℵ). — [103] 21 σώματος [αὐτοῦ] (ℵ). — [104] 22 ἔλεγεν [αὐτοῖς] (ℵ, A, B, Or.). — [105] ὃν εἶπεν (ℵ, B. Or.). — [106] 23. ἐν (τοῖς) (ℵ, A, B, Or.). — [107] [ἐν] τῇ ἑορτῇ (B). — [108] [πολλοὶ] ἐπίστευσαν (Or.). — [109] # πολλοὶ θεωροῦντες (Or.). — [110] ... ἃ # ἐποίησεν ‖ (Or.). — [111] 24 δὲ [ὁ] Ἰησοῦς (B). [112] οὐκ ἐπίστευσεν (Or.). — [113] ἐπίστευεν [ἑ]αυτόν (ℵ, B. — [114] § ἑαυτὸν οὐκ ἐπίστευεν ‖ (Or.). — [115] Διὰ τὸ [αὐτόν] (ℵ). — [116] 25. Χρείαν οὐκ εἶχεν (ℵ). — [117] περὶ [τοῦ] ἀνθρώπου (Or.). —

St Jean IV, 9-54. — 9. — [118] λέγει [οὖν] (ℵ). — [119] Σὺ Ἰουδαῖος ὢν πῶς (D). — [120] πὶν (ℵ, A). — [121] πεῖν (C. D). — [122] § γυναικὸς σαμαρειτίδος οὔσης ‖ (ℵ. B. C). — [123] [οὔσης] (D). — [124] [οὐ γὰρ ... Σαμαρείταις] (D). — [125] 10. πῖν (ℵ). — [126] πεῖν (C, D). — ἐκείνη pour ἡ γυνή. Ne serait-ce pas une preuve qu'on dictait? — [127] 11 αὐτῷ ἐκείνη (ℵ). — [128] αὐτῷ [ἡ γυνή] (B Or.). — [129] λέγει # πρὸς αὐτόν ‖ (Or.). — [130] οὐδέ (D). — [131] πόθεν [οὖν] (ℵ, D). — [132] ἔχεις [τὸ] ὕδωρ [τὸ ζῶν]; (D). — [133] 12 ὃς δέδωκεν (C. Or.). — [134] ὅστις ἔδωκεν (ℵ). — [135] ∓ αὐτὸς καὶ ἐξ αὐτοῦ ‖ (ℵ, !). — [136] θρέμματα [αὐτοῦ] (D). — [137] 13. ἀπεκρίθη [ὁ] (ℵ, A, B, C, D). — [138] 14 ὁ δὲ πίνων ἐκ τοῦ (ℵ). — [139] διψήσει (ℵ, A, B). — [140] οὐ [μὴ] διψήσει (D). — [141] [οὐ μὴ διψήσῃ εἰς τὸν αἰῶνα: ἀλλὰ τὸ ὕδωρ ὃ δώσω αὐτῷ] (C, Or). — [142] ὃ [ἐγὼ] δώσω (ℵ, D). — [143] δώσω [αὐτῷ] (ℵ). — [144] ∓ πηγὴ ἐν αὐτῷ (Or.) — [145] 15. ὕδωρ (τὸ ζῶν (Or.). — [146] Διέρχωμαι (ℵ, Or.). — [147] διέρχομαι (B). — [148] ἵνα μὴ διψήσω, μηδὲ ἔρχ (D). — [149] ὧδε ἀντλεῖν (ℵ). — [150] 16 αὐτῇ [ὁ] Ἰησοῦς (ℵ, A, B). — [151] Σοῦ τὸν ἄνδρα (B). — [152] 17 [καὶ εἶπεν] (ℵ). —

153 εἶπεν (αὐτῷ) (B).— 154 $ἄνδρα οὐκ ἔχω" (ℵ, C, D).— 155 17 εἶπες (ℵ, B).— 156 ἄνδρα οὐκ ΕΧΕΙϹ (ℵ, D, Or.).— 157 18 πέντε [γὰρ] (Or.).— 158 ἀληθῶς (ℵ).— 159 19 [κύριε] (ℵ).— 160 εἶ [σύ] (D).— 161 20 $τῷ ὄρει τούτῳ" (ℵ, A, B, C, D, Orig.) — 162 λέγετε [ὅτι] (Or.).— 163 [ὁ τόπος] ὅπου. (ℵ).— 164 $προσκυνεῖν δεῖ (ℵ, A, B, C, D, Or.).— 165 21. $πίστευέ μοι, γύναι (ℵ, B, C, Or.).— 166 Γύναι #πίστευέ" (D).— 167 24 προσκυνοῦντας [αὐτόν] (ℵ).— 168 ἐν ΠΝΕΥΜΑΤΙ ἈΛΗΘΕΙΑϹ (ℵ).— 169 $προσκυνεῖν δεῖ" (ℵ, D).— 170 25 οἴδα(μεν) ὅτι (Or.).— 171 (Ἅ)παντα (ℵ, B, C, Or.).— 172 Ἀναγγέλλει (D).— 173 26 αὐτῇ [ὁ] (A).— 174 ἘΝ τούτῳ (ℵ, D).— 175 ἦλθαν (B).— 176 ἐπῆλθαν (ℵ).— ἐθαύμαζΟΝ (ℵ, A, B, C, D, Or.).— 177 εἶπεν (αὐτῷ) (ℵ, D).— 178 μέντοι ΓΕ εἶπε (Or.).— 179 28 $ἡ γυνὴ τὴν ὑδρίαν ἑαυτῆς (D).— 180 29 ἃ ἐποίησα (ℵ, B, C).— 181 μήτι ἘΚΕΙ̃ΝΟϹ (D).— 182 30 (ΚΑῚ) ἐξῆλθον (C, D).— 183 ἐξῆλθον [οὖν] (A, B).— 184 31. ἐν [δέ] (ℵ, B, C, D, Or.).— 185 33 ΛΕΓΟΥϹΙΝ (ℵ).— 186 [οὖν] (ℵ, D).— 187 ἔλεγον ΔῈ ἘΝ ἙΑΥΤΟΙ̃Ϲ (D).— 188 οἱ μαθηταὶ [πρὸς ἀλλήλους] (D).— 189 34 ποιΗϹω (B, C, D, Or.).— 190 τὸ θέλημα "[τοῦ θεοῦ]" τοῦ (Or.).— 191 35. ὅτι [ἔτι] τετράμηνο (D, Or.).— 192 τετράμηνοϹ (ℵ, A, B, C, D, Or.).— 193 36 Ἤδη [καὶ] ὁ (ℵ, B, C, D, Or.).— 194 ἵνα [καὶ] ὁ (B, C, Or.).— 195 σπείρων $καὶ ὁ θερίζων ὁμοῦ χα[ι]ρῇ (D).— 196 37 ἐστὶν [ὁ] ἀληθ (ℵ, B, C, Or.).— 197 $ἐστὶν ὁ λόγος, #ὁ (D).— 198 ἄλλος [ἐστιν] ὁ σπείρων (Or.).— 199 38. ἀπέσταλκα (ℵ, D).— 200 ἀπόστειλα (C).— 201 θερίζειν [ὃ] οὐχ ὑμεῖς $ἐκοπιάσατε" (D).— 202 ἐκοπίασαν (D).— 203 39 ἐπίστευσαν [εἰς αὐτόν] (ℵ, Or.).— 204 εἶπέ[ν] μοι (ℵ, Or.).— 205 Ἃ ἐποίησα (ℵ, B, C, Or.).— 206 40 ὡς $ἦλθον οὖν" (B).— 207 (καὶ) οἱ Σαμαρεῖται (Or.).— 208 μεῖναι πρὸς ΑΥ̓ΤΟΎϹ (C).— 209 ἔμεινεν Παρ' αὐτοῖς (au lieu de ἐκεῖ) ἡμέρας δύο # (ℵ). 210 41 ($καὶ) ἔλεγον τῇ γυναικί (ℵ).— 211 42 Τῇ ΔΕ (D).— 212 [ὅτι] οὐκέτι (B, Or.).— 213 σὴν ΜΑΡΤΥΡΙΑΝ (ℵ, D).— 214 λαλίαν ΣΟΥ (Or.).— 215 αὐτὸν γὰρ ἀκηκόαμεν (D).—

216 ἀκηκόαμεν (παρ' αὐτοῦ) (ℵ). — 217 ἀληθῶς οὗτός ἐστιν (ℵ). — 218 κόσμου [ὁ Χριστός] (ℵ, B, C, Or.). — 219 43 ἐκεῖθεν [καὶ ἀπῆλθεν] εἰς τὴν Γαλ (ℵ, B, C, D, Or.). — 220 44 αὐτὸς γὰρ [ὁ] (ℵ, A, B, C, D, Or.). — 221 45 ὡς οὖν (ℵ, D). — 222 ἐξεδέξαντο (D). — 223 ὁ ἑωρακότες πάντα ‖ (ℵ, Or.). — 224 ὅσα (ℵ, A, B, C, Or.). — 225 αὐτοὶ γὰρ ‡ ἐληλύθεισαν ‖ (ℵ). — 226 46 ΗλθΑν (ℵ). — 227 ‡ πάλιν ὁ Ἰησοῦς ‖ (A). — 228 οὖν [ὁ Ἰησοῦς] πάλιν (ℵ, B, C, D, Or.). — 229 ἘΝΚανα (B). — 230 ΗΝΔΕ τις (ℵ, D). — 231 βασιλιСκός (D). — 232 47 [οὗτος] (ℵ). — 233 Ηλθεν (ℵ, C). — 234 (οὖν) πρὸς αὐτόν (ℵ). — 235 ἠρώτα [αὐτόν] (ℵ, B, C, D). — 236 Ημελλε (ℵ). — 237 βασιλιСκός (D). — 238 49 ἀποθανεῖν ΤΟΝ ΥΙΟΝ (A). — 239 ΤΟΝ ΠαιΔΑ (ℵ). — 240 50 [καὶ] ἐπίστ. (ℵ, B). — 241 ΘΝ εἶπεν (A, B, C). — 242 λόγῳ ΤΟΥ Ἰη-COΥ καὶ ἐπορεύετο (ℵ). — 243 αὐτῷ (ὁ) Ἰησοῦς (A, B, C, D). — 244 51 οἱ δοῦλοι [αὐτοῦ] (ℵ). — 245 ὑπήντησαν (ℵ, A, B, C, D). — 246 ὑπήντησαν αὐτΟΝ (A). — 247 ὑπήντησαν ‡ οἱ δοῦλοι αὐτῷ ‖ (D). — 246 [ἀπήγγειλαν] λέγοντες (ℵ). — 247 καὶ ἤγγειλαν ὅτι (ℵ). — 248 Ηγγειλαν ‡ αὐτῷ ‖ (D). — 249 ὅτι [ὁ] παῖς (C). — 250 ὁ ΥΙΟϹ σου (D). — 251 παῖς ΑΥΤΟΥ (ℵ, A, B, C). — 252 52 τὴν ὥραν παρ' αὐτῶν (ℵ, A, C, D). — 253 οὖν ‡ τὴν ὥραν (ἐκείνην) (B). — 254 ‡ εἶπον (οὖν) (B, C). — 255 εἶπΑν (D). — 256 ΕΧθές (ℵ, A, B, C, D). — 257 [ὅτι ἐν] ἐκείνῃ (ℵ). — 258 ὁ πατὴρ (αὐτοῦ) (C). — 259 ὅτι [ἐν] ἐκείνῃ (B, C). — 260 [ὅτι] ὁ υἱός (ℵ, A, B). — 261 54 Τοῦτο (δέ) (B, C, Or.). — 262 ‡ ἐποίησεν.. σημεῖον (ℵ). —

St Jean VIII, 12–54. — L'Alexandrin et l'Ephrémitique font défaut. — 263 12. ‡ αὐτοῖς ἐλάλησεν (ℵ, B). — 264 ἐλάλησεν [ὁ] Ἰησοῦς (B). — 265 ‡ ἐλάλησεν ὁ Ἰησοῦς (ℵ, Or.). — 266 ‡ ἐλάλησεν αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς (D). — 267 ἐγὼ ‡ φῶς εἰμί (ℵ). — 268 ‡ μοί (B). — 269 περιπατήσῃ (ℵ, B, Or.). — 270 ἔχει (ℵ). — 271 13 Σὺ μαρτυρεῖς περὶ (Or.). — 272 14 Ἀπεκρίθη (ὁ) Ἰη (D. Or.). — 273 ΕΙΠΕΝ ΑΥΤΟΙϹ ὁ Ἰησοῦς (ℵ). — 274 ‡ ἡ μαρτυρία μου ἀληθής ἐστιν ‖ (B, Or.). — 275 ‡ ἀληθινή μού ἐστιν ἡ μαρτυρία ‖ (D). — 276 [ὑμεῖς .... ὑπάγω] (Or.). —

²⁷⁷ ὑμεῖς [δὲ] οὐκ (ℵ). — ²⁷⁸ Ἠ ποῦ (B, D. — ²⁷⁹ 16 ΚἊΝ (ℵ). — ²⁸⁰ ἀληθινή ἐστιν (B D Or.). — ²⁸¹ μόνος (ἐγώ) (D). — ²⁸² με [Πατήρ] (ℵ, D). — ²⁸³ 19 Ἀπεκρίθη [ὁ] Ἰησοῦς (B. D. Or.). — ²⁸⁴ Ἰησοῦς (καὶ εἶπεν) (ℵ, D). — ²⁸⁵ (καὶ εἶπεν αὐτοῖς) (D). — ²⁸⁶ πατέρα μου οἴδατε (Or.). — ²⁸⁷ ‡ ἂν ἤδειτε ‖ (B, Or.). — ²⁸⁸ ἤδειτε [ἄν] (D). — ²⁸⁹ 20 ἐλάλησεν [ὁ Ἰησοῦς] (ℵ, B, D, Or.). — ²⁹⁰ 21 ἔλεΓΕΝ οὖν αὐτοῖς (ℵ). — ²⁹¹ αὐτοῖς [ὁ Ἰησοῦς] (ℵ, B D, Or.) — ²⁹² 22 [ἔ] αυτόν (D). — ²⁹³ ὅπου (ἂν) (ℵ). — ²⁹⁴ 23. ἜΛΕΓΕΝ οὖΝ αὐτοῖς (ℵ). — ²⁹⁵ καὶ ἜΛΕΓΕΝ (B, D. Or.). — ²⁹⁶ ἐγὼ (δέ) (D). — ²⁹⁷ § τούτου τοῦ κόσμου ‖ (B). — ²⁹⁸ 24 εἶπον [οὖν] (ℵ, Or.). — ²⁹⁹ πιστεύσητέ (μοι) ὅτι (ℵ, D). — ³⁰⁰ 25 ἔλεγον (οὖν) (ℵ). — ³⁰¹ [καὶ] εἶπεν (ℵ, D). — ³⁰² εἶπεν (οὖν) (ℵ, D). — ³⁰³ αὐτοῖς [ὁ] (B). — ³⁰⁴ 26 παρ' αὐτῷ (ℵ). — ³⁰⁵ ταῦτα [γὰρ] (ℵ, B, D). — ³⁰⁶ 27 πατέρα (αὐτοῦ) (D). — ³⁰⁷ λέγει (D). — ³⁰⁸ (τὸν θεόν) (ℵ, D). — ³⁰⁹ 28. οὖν [αὐτοῖς] (B). — ³¹⁰ (πάλιν) ὁ Ἰησοῦς (D). — ³¹¹ ὁ Ἰησοῦς (πάλιν) (ℵ). — ³¹² (ὅτι) ὅταν (B). — ³¹³ ὁ πατήρ [μου] (ℵ, D). — ³¹⁴ 29 μόνον [ὁ πατήρ] (D). — ³¹⁵ μὲ § οὐκ ἀφῆκέ με μόνον· μετ' ἐμοῦ ἐστίν ‖ (ℵ). — ³¹⁶ 30 λαλοῦντος [πολλοί] (Or.). — ³¹⁷ 31 οὖν [ὁ] (ℵ). — ³¹⁸ ἐὰν [ὑμεῖς] (Or.). — ³¹⁹ 32 τῷ ἐμῷ [ἀληθῶς ... καὶ] γνώσεσθε (Or.). — ³²⁰ ‡ τῷ ἐμῷ λόγῳ ‖ (D). — ³²¹ 33 ἀπεκρίθησαν (πρὸς) αὐτόΝ (ℵ, B, D). — ³²² (καὶ εἶπαν) (D). — ³²³ (οὐ) ‡ δεδουλεύκαμεν οὐδενί ‖ (D). — ³²⁴ 34 ἐστιν [τῆς ἁμαρτίας] (D) — L'Ephremitique reprend ici. ³²⁵ 35 εἰς τὴΝ οἰκίαΝ (D). — ³²⁶ ὁ (δὲ) υἱός (D). — ³²⁷ 36 ‡ ἐλευθερώσει ‖ (D). — ³²⁸ 38. ἐγὼ ‡ ἃ ‖ § ὥρακα ‖ (D). — ³²⁹ ‡ Ἃ ‖ ‡ ἐγὼ ‖ ἑώρακα (ℵ, B, C, Or.). — ³³⁰ πατρί [μου] λάλω (B. C, Or.). — ³³¹ ταῦτα λάλω (D) — ³³² ‡ ἃ ‖ ‡ Ἠκούσατε ‡ (B. C, Or.). — ³³³ ‡ ἃ ‖ ἑωράκατε (ℵ, D). — ³³⁴ παρὰ ‡ τοῦ πατρὸς (ℵ, B C Or.). — ³³⁵ πατρὸς [ὑμῶν] ποιεῖτε (B. Or.). — ³³⁶ (‡ ταῦτα ‖) ποιεῖτε (D,). — ³³⁷ 39 καὶ εἶπαν (ℵ, B C, D, Or.). — ³³⁸ ΕἸΠΕΝ ΟὖΝ (D). — ³³⁹ ἈΠΕΚΡΙΘΗ αὐτοῖς (ℵ). — ³⁴⁰ αὐτοῖς [ὁ] Ἰησοῦς (B). — ³⁴¹ Ἀβραάμ ‡ ἘΣΤΕ ‡ (ℵ, B, D, Or.). — ³⁴² ἐποιεῖτε [ἂν] (ℵ, B, D, Or.) — ³⁴³ ἈΛΛᾺ ζητεῖτε (Or.). — ³⁴⁴ 40 ‡ λελάληκα

ῡ..ῡ" (D). — 345 ἣν ἤκουσΕΝ (D). — 346 παρὰ τοῦ #ΠΑΤΡΟC" (Or.). — 347 41 ὑμεῖς (δέ) (D). — 348 εἶπον [οὐκ] (ℵ, B). — 349 εἶπΑν (ℵ, D). — 350 ἐγεννήμεθα (ℵ). — 351 ἐγεννήθημεν (B, D). — 352 42 εἶπεν [οὖν] (B, C, Or.). — 353 αὐτοῖς [ὁ] Ἰησοῦς (B). — 354 (ὁ) πατήρ (B). — 355 πατὴρ # ΗΜῶΝ" (ℵ). — 356 ἈΠὸ τοῦ θεοῦ ἐξῆλθ (Or.). — 357 ἐξῆλθον (παρὰ) τοῦ θεοῦ" (Or.). — 358 οὐ γὰρ (D). — 359 ἐλήλυθΟΝ (D). — 360 44 ἐκ (τοῦ) πατρός (ℵ, B, C, D, Or.). — 361 ὅτι $ ἀλήθεια οὐκ ἔστιν (D). — 362 46 εἰ [δέ] (ℵ, B C, Or.). — 363 45 ἐγὼ [δὲ] ὅτι τὴν ἀλήθειαν ΛΑΛῶ, οὐ πιστεύετέ μοι (ὑμεῖς (D). — 365 46 [omis] (D). — 366 47 [ὅτι .... ἐστέ] (D). — 367 (D) 48 ἀπεκρίθησαν [οὖν] (ℵ, B, C, D, Or.). — 368 εἶπΑν (ℵ, B, C, D, Or.). — 369 ‡ ἡμεῖς λέγομεν # (D). — 370 εἶ [σύ] (ℵ). — 371 49 (ὁ) Ἰησοῦς (D). — 372 Ἰησοῦς [καὶ εἶπεν] (ℵ). — 373 $ καὶ τὸν πατέρα" (D). — 374 50. ἐγὼ [δέ] (D). — 375 51 τὸν ἐμὸν λόγον (ℵ, B C, D, Or.). — 376 τηρήσει (ℵ). — 377 θεωρήσει (ℵ). — 378 ὄψεται (Or.). — 379 52. εἶπον [οὖν] (B, C, Or.). — 380 εἶπΑν [οὖν] (ℵ). — 381 εἶπΑν (D). — 382 $ μού τις τὸν λόγον # ‡ τηρήσει" (D). — 383 τὶς τὸν ἐμὸν λόγον (Or.). — 384 ‡ γεύσΗται" (ℵ, A, C, D, Or.). — 385 ‡ θάνατον οὐ μὴ θεωρήσῃ # (B). — 386 θανάτου οὐ μὴ γεύσηται (Or.). — 387 [εἰς τὸν αἰῶνα] (D). — 388 τοῦ [πατρὸς ἡμῶν] (D). — 389 ὅτι au lieu de ὅστις (D). — 390 53 σεαυτὸν [σύ] (ℵ, A, B, C, D, Or.). — 391 54 (ὁ) Ἰησοῦς (ℵ, D, Or.). — 392 54 δοξάσω (ℵ, B, C, D, Or.). — 393 θεὸς ΗΜῶΝ (A, C). —

Sᵗ Jean XI, 39 – XII, 2. — 394 XI, 39, [ὁ] Ἰησοῦς (A, D). — 395 (Η) ‡ Μάρθα, ἡ ἀδελφή (D). — 396 ‡ τετελευτηκότος" (ℵ, A, B, C, D, Or.). — 397 τεταρταῖος [γάρ] (D). — 398 40 [ὁ] Ἰησοῦς (A). — 399 # ὄψΗ" (ℵ, A, B, C, D). — 400 Or. ὄψε (?) Pat. Grecq. XIV, 684, A. — 401 41 (ὅτε) ‡ οὖν" ἦραν" (D). — 402 [οὗ ἦν] (ℵ, B, C, D, Or. (?)). — 403 [ὁ τεθνηκὼς κείμενος] (ℵ, A, B, C, D, Or. (?)). — 404 ‡ ΚΑΙ" ὁ + (D). — 405 ὀφθαλμοὺς (αὐτοῦ) (D, Or.). — Patr. Grecq. XIV, 685, lig. 13. — 406 42. ἐγὼ [δέ] (D). — 407 43 μεγάλῃ ΕΚΡΑΞΕΝ (C). — 408 ἐκ-

ϕωνῇ μεγάλῃ ἐκραύγαζεν Λάζαρε (ℵ). — 409 44 [καὶ] (B, C). — 410 καὶ (εὐθύς) (D). — 411 δεδεμένος § τὰς χεῖρας καὶ (A). — 412 κειρίαις (A). — 413 Συνεδέδετο (Or.). — 414 [ὁ] Ἰησοῦς (B). — 415 ‡ Ἰησοῦς αὐτοῖς ‖ (B. Or.). — 416 ἄφετε (αὐτόν) (B, C, Or.). — 417 45. πολλοὶ ‡ ΔΕ ‖ ἐκ (ℵ). — 418 οὖν [ἐκ] τῶν (D). — 419 ‡ ἑωρακότες ‖ (D). — 420 ὃ ἐποίησεν (A, B, C, D). — 421 46 ἀπῆλθΑν (D). — 422 εἶπΑν (ℵ, D). — 423 ‡ ὅτι ἐποίησεν (C, D). — 424 ὅσα ἐποίη (A). — 425 [ὁ] Ἰησοῦς (B, C, D). — L'Ephrémitique manque à partir du verset 47. — 426 47 § ποιεῖ σημεῖα ‖ (ℵ, A, B, D, Or.). — 427 [ὅτι] οὗτος ὁ ἄνθρωπος ΤΟΙΑΥΤΑ (D). — 428 48 (καὶ) ἐάν (D). — 429 οὕτως (ℵ, A, B, D). — 430 πάντες ‡ πιστεύουσιν ‖ (ℵ). — 431 ἀροῦσιν [καὶ] § τὸν τόπον ἡμῶν ‖ (D). — 432 50 ‡ λογίζεσθε (ℵ, A, B, D. Or.). — 433 συμφέρει [ἡμῖν] ἵνα (ℵ). — 434 ὑμῖν (B, D) Origène condamne cette leçon dans la Patrol. Grecq. XIV, col. 720. — 435 51. [ἐκείνου] (D). — 436 ἐπροφήτευσεν (ℵ, B, D). — 437 Ἤμελλεν (ℵ, A, B, D). — 438 [ὁ] Ἰησοῦς (ℵ, A, B, D, Or.). — 439 ‡ Ἰησοῦς ἤμελλεν ‖ (D). — 440 52 ‡ ἐσκορπισμένα § εἰς ἓν συναγάγῃ (D). — 441 53 ‡ ἐβουλεύσαντο (ℵ, B, D). — 442 54. (ὁ) § οὖν Ἰησοῦς ‖ (ℵ, B, Or.). — 443 παρρησίᾳ (B, D). — 444 [ἐκεῖθεν (D, Or). — 445 χώραν (Σαμφουρειν) (D). — 446 κἀκεῖ ἔμεινεν (ℵ, B, Or.). — 447 μαθητῶν [αὐτοῦ] (ℵ, B, D, Or). — 448 55 ἐγγὺς δὲ ἦν (D). — 449 [καὶ] (D). — 450 ἀνέβησαν (οὖν) (D). — 451 § εἰς Ἱεροσόλυμα πολλοὶ ‖ (D). — 452 ‡ πρὶν τὸ ‖ πάσχα (D). — 453 πολλοὶ (τῶν ἰουδαίων) (Or.). — 454 οὖν (καὶ) τόν (D). — 455 56 ‡ ἔλεγΑν (ℵ, D). — 456 ‡ ἑστῶτες ‖ (D). — 457 ‡ τί ὑμῖν δοκεῖ ‖ (Or.). — 458 Δοκεῖτε (D). — 459 [ὑμῖν] (D). — 460 ὅτι [οὐ] μή (Or.). — 461 ‡ ἑορτήν (D). — 462 δὲ [καὶ] οἱ (ℵ, A, B, Or.). — 463 ἐντολΑC (ℵ, B, Or.). — 464 ἵνα ‡ ἄν τις γνοῖ (D). — 465 γνῷ (αὐτόν ou. ἑαυτόν (Or.). — 466 XII, 1. λάζαρος [ὁ τεθνηκώς] (ℵ, B). — 467 ἤγειρεν Ἰησοῦς ἐκ (ℵ). — 468 ἐκ νεκρῶν Ἰησοῦς (B). — 469 ἐκ νεκρῶν [ὁ Ἰησοῦς] (A, D). — 470 2. ‡ καὶ ἐποίησαν αὐτῷ ‖ (D. Or.). — 471 Διηκόνει Μάρθα (D). — 472 καὶ ὁ λάζαρος (Or.). — 473 ‡ τῶν ἀνακειμένων σύν ‖ (A, D).

474 ἐκ τῶν ἀνακειμένων ‖ σύν! (ℵ, B, Or.)

St Jean XIII 2-38.— 475 γινομένου (ℵ. B, Or.) Voir Patrol. Graec. XIV, 741, note 75.— 476 τοῦ [τε] (A).— 477 ἵνα παραδοῖ (Or. παραδῷ) αὐτὸν Ἰούδας (ℵ, B, Or.).— 478 Σίμωνος ἈΠΟ ΚΑΡΥΩΤΟΥ (D).— 479 ἰσκαριώτης (ℵ, B, Or.).— 480 τοῦ ἰσκαριώτου (Or.).— 481 § παραδῷ αὐτόν (D, Or.).— 482 3 εἰδὼς [ὁ Ἰησοῦς] (ℵ, B, D, Or.).— 483 ἔδωκεν (ℵ, B, Or.).— 484 3 καὶ (ὅτι) πρός (D).— 485 4 ἱμάτια (αὐτοῦ) (D).— 486 ‡ διεζώσΑΤΟ‖ (Or.) — 487 εἶτα (λαβὼν) # ὕδωρ βάλλει‖ (D).— 488 μαθητῶν (αὐτοῦ) (D). — 489 6. τὸν πέτρον σίμωνα (D).— 490 [καὶ] (B, D, Or.).— 491 αὐτῷ [ἐκεῖνος] (ℵ, B, Or.).— 492 8. (ὁ) πέτρος (Or.).— 493 (κύριε) (D) — 494 μου τοὺς πόδας (B, C, Or.) μή μου ‡ νίψεις ‖ τοὺς πόδας (D).— 495 [ὁ] Ἰησοῦς (A, B, C, D, Or.).— 496 Ἰησοῦς αὐτῷ (ℵ, A, B, C, D, Or.).— 497 9. πέτρος σίμων (B).— 498 [Σίμων] πέτρος (D).— 499 [κύριε] μὴ τούς (ℵ).— 500 ‡ οὐ τούς (Or.).— 501 § μόνον τοὺς πόδας ‖ (D).— 502 10 [ὁ] Ἰησοῦς (B, Or.) — 503 ἔχει χρείαν (ℵ, A, B, C, Or.).— 504 ‡ εἰ μὴ ‖ τούς (B, C, Or.). — 505 [ἢ τοὺς πόδας] (ℵ, Or.).— 506 # τὴν ΚΕΦΑΛΗΝ νίψασθαι, εἰ μὴ τοὺς πόδας μόνον‖.— 507 + ἔστιν γὰρ καθαρός (D).— 508 11. γὰρ (Ἰησοῦς) (D).— 509 [διὰ τοῦτο .... ἐστε] (D).— 510 (ὅτι) οὐχί (B, C).— 511 12 [καὶ] ἔλαβεν (A).— 512 ἱμάτια [αὐτοῦ] (D).— 513 (καὶ) ἀνΕπεσΕ (ℵ, B, Or.).— 514 καὶ ἀναπεσών (A).— 515 13 § ὁ κύριος καὶ ὁ διδάσκαλος‖ (C).— 516 [ὑμεῖς] φωνεῖτε (Or.).— 517 ὀφείλετε τοὺς πόδας ἀλλήλων (Or.).— 518 νίπτειν ἀλλήλων τοὺς πόδας (ℵ).— 519 14. § τοὺς πόδας ὑμῶν ‖ (D).— 520 (πόσῳ μᾶλλον) καὶ ὑμεῖς (D).— 521 15 Δέδωκα (ℵ, A, Or.).— 522 ὑμεῖς ποιεῖτε (D).— 523 18 ἐγὼ [γὰρ] οἶδα (ℵ, A).— 524 τίνας ‖ ἐξελεξάμην (ℵ, B, C, Or.).— 525 ‡ μου ‖ τὸν ἄρτον (B, C, Or.). — 526 ἐπηρκεν (ℵ, A).— 527 ἔπηρεν [ἐπ'] ἐμέ (B).— 528 19 ἀπάρτι (ℵ, Or.).— 529 # πιστεύητε‖ § ὅταν γένη‖ (B, C).— 530 § πιστεύσητε ὅταν‖ (ℵ).— 531 20 ὅν τινα πέμψω (Or.).— 532 ὅν ἐάν (Or.).— 533 ἄν τινα (ℵ, B, C). — 534 ἅτινα (A).— 535 (καὶ) ὁ + λαμβάνων ἐμέ‖ (D).—

21 [ὁ] Ἰησοῦς (ℵ. B).— 537 § ὑμῖν λέγω ‖ (B).— 538 22 [οὖν] (B C).— 539 ἔβλεπον (δὲ) εἰς (Or.).— 540 ἀπορoῦντες (D).— 541 23 ἦν [δέ] (B. C, Or.).— 542 (ἐκ) τῶν (ℵ, A, B, C. D. Or.) — 543 ἠγάπα [ὁ] Ἰησοῦς (B).— 544 (καὶ) ἠγάπα (D).— 545 24 εἴη (οὗτος) περὶ (D).— 546 πέτρος (καὶ λέγει αὐτῷ· Εἰπὲ τίς ἐστιν) (B, C, Or.).— 547 πέτρος πυθέσθαι τίς ἂν εἴη περὶ οὗ ΕΛΕΓΕΝ. (καὶ λέγει αὐτῷ τίς ἐστιν περὶ οὗ λέγει) (ℵ).— 548 25 ἐπιπεσὼν ‡ οὖν ‖ (ℵ, D) — 549 Ἀναπεσεὼν [δὲ] (B. C, Or.).— 550 (οὕτως) ἐπί (B, C).— 551 26 ἀποκρίνεται (οὖν) (B. C, Or.).— 552 [ὁ] Ἰησοῦς (B) — 553 (αὐτῷ) ὁ Ἰησοῦς (καὶ λέγει) (D).— 554 ᾧ ἐγὼ (Ἐμ) βάψας (A).— 555 ᾧ ἐγὼ ‡ ΒΑΨΩ ‖ (B. C. Or.).— 556 ᾧ [ἂν] ἐγὼ ἐμβάψας (D).— 557 ψωμίον ψωμοῦ (C).— 558 καὶ ‡ δώσω ‖ αὐτῷ ‖ (B. Or.).— 559 [καὶ ἐπιδώσω] (Or.) — 560 ᾧ ἐγὼ δώσω τὸ ψωμίον (Or.).— 561 ‡ βάψας (οὖν) (ℵ, B, C, Or.). — 562 καὶ ‡ βάψας ‖ (D).— 563 [τὸ] ψωμίον (B).— 564 (λαμβάνει καὶ) δίδωσιν (B. C, Or.).— 565 Σίμωνι (Or.).— 566 ἰσκαριώτου (ℵ, B, C, Or.).— 567 [ἀπὸ καρυώτου] (D).— 568 27 [μετὰ τὸ ψωμίον] (D).— 569 καὶ λέγει αὐτῷ (D).— 570 [ὁ] Ἰούδας (ℵ, A, B).— 574 ἐδόκουν ‡ ὅτι ‖ τὸ (D).— 575 [ὁ] Ἰησοῦς (ℵ. B).— 576 τι ‡ δοῖ ‖ (D).— 577 30 ‡ ἐξῆλθεν εὐθύς ‖ (ℵ, B. C, D, Or.).— 578 ὅτε [οὖν] ἐξῆλθεν (A).— 579 31 [ὁ] Ἰησοῦς (ℵ. B).— 580 § ὁ Ἰησοῦς λέγει ‖ (Or.).— 581 32 ‡ αὐτῷ ‖ (ℵ, B, Or.).— 582 εὐθύς (καὶ) ‡ ἐνδοξάσει ‖ (D).— 583 33 [ὅτι] ὅπου (D).— 584 ἐγὼ ὑπάγω (ℵ, A. B, C, D, Or.).— 585 ὅπου § ἐγὼ εἰμί ‖ (Or.).— 586 34 κἀγὼ ἠγάπησα (D).— 587 35 ἐν τούτῳ (γὰρ) (D).— 588 ἔχητε ἐν ‡ ἀλλήλοις ‖ (C).— 589 μετ' ἀλλήλων (ℵ).— 590 36 [ὁ] Ἰησοῦς (A).— 591 [αὐτῷ ὁ] Ἰησοῦς (B. C) — 592 ‡ λέγει ‖ αὐτῷ ὁ (D).— 593 ὅπου (ἐγὼ) ὑπάγω (D, Or.).— 594 μοὶ (σὺ) νῦν (D).— 595 νῦν ‡ ἀκολουθεῖν ‖ (C).— 596 νῦν ἀκολουθῆσαι (ἄρτι) (D).— 597 ἀκολουθήσεις [μοι] (A).— 598 § Ἀκολουθήσεις δὲ ὕστερον ‖ (ℵ, B. C).— 599 δὲ ἐμοὶ ὕστερον (Or.).— 600 37 [ὁ] πέτρος (ℵ, A, B. C).— 601 [ὁ πέτρος] (D).— 602 οὐ ‡ δύνασαί μοι ‖

(A).— [603] ‡ ἀκολουθεῖν # ἄρτι (B).— [604] $ νῦν ‖‡ ἀκολουθεῖν ‖ (C). — [605] ‡ νῦν ἀκολουθῆσαι ἄρτι ‖ (D).— [606] ὑπὲρ σου τὴν ψυχήν μου θήσω (ℵ).— [607] 38 [ὁ] Ἰησοῦς (ℵ.A.B,C,D).— [608] ἀποκρίνεται (ℵ,A,B,C).— [609] Ἰησοῦς (καὶ εἶπεν αὐτῷ (D).— [610] (ὅτι) οὐ μὴ (D).— [611] ‡ φωνήσῃ ‖ (ℵ,A,B).— [612] φωνήσει ἀλέκτωρ ‖ (Or.).— [613] ἀρνήσῃ (B, D, Or.).—

Résumé du Tableau qui précède.

Si nous étudions les 613 variantes recueillies dans Origènes, ou dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sans sortir des 188 versets commentés dans les tomes sur St Jean, nous remarquons des faits très singuliers. Ces 613 variantes ne nous donnent pas moins de 49 combinaisons différentes! Dix fois seulement Origènes et les manuscrits ℵ, A, B, C, D, patronnent la même leçon! Quant aux leçons propres à chaque manuscrit, le Codex Bezoe (D) en a 140, tandis que l'Ephrémitique (C) n'en a que 13, l'Alexandrin (A) que 22, le Vatican (B) que 36 et le Sinaïtique (ℵ) que 97! Il faut observer que l'Alexandrin, l'Ephrémitique et le Codex Bezoe sont plus ou moins incomplets. Il n'y a que le Sinaïtique et le Vatican qui n'aient pas de lacune. Tous les manuscrits entrent isolément en combinaison avec Origènes pour patronner quelques leçons, sauf l'Alexandrin: le Sinaïtique 9 fois, le Vatican 13 fois, l'Ephrémitique 5 fois, le Codex Bezoe 8 fois. Origènes a 194 leçons et sur ces 194 leçons, il y en a 67 qui lui sont propres! — Le Tableau ci-contre résume tous les détails que nous venons de fournir, d'une manière claire et précise.

---

(1).— La différence entre ce chiffre et celui donné plus haut, page 107 vient de ce que nous avons cité précédemment quelques variantes qui sortent du groupe de versets que nous examinons en ce moment:—

Classification
des Variantes relevées dans Origène et les manuscrits ℵ, A, B, C, D.

	Manuscrits et Or.	I, 1-34	II, 12-25	IV 9-54	VIII, 12-54	XI 34-XII 2	XIII 2-38	Total
1	ℵ	18	13	33	22	6	5	97
2	A	2	3	4	0	4	9	22
3	B	3	5	7	10	2	9	36
4	C	3	″	4	0	1	5	13
5	D	3	″	28	39	29	41	140
6	Or.	7	13	11	11	8	17	67
7	ℵ, A.	″	″	1	″	″	2	3
8	ℵ B.	1	2	2	2	″	3	10
9	ℵ C.	1	0	1	0	″	″	2
10	ℵ D.	2	0	10	9	2	1	24
11	ℵ Or.	1	″	4	2	″	2	9
12	B Or.	1	4	2	3	1	2	13
13	C Or.	3	″	2	″	″	″	5
14	D Or.	″	″	1	1	4	2	8
15	A B.	1	1	1	0	″	″	3
16	A C.	″	″	″	1	″	″	1
17	A D.	″	″	″	″	2	″	2
18	B C.	3	″	″	″	1	5	9
19	B D.	″	″	″	2	3	″	5
20	C D.	″	″	4	″	1	″	5
21	ℵ A B.	″	1	3	″	″	2	6
22	ℵ B C.	2	″	2	″	″	2	6
23	ℵ C D.	″	″	1	″	″	″	1
24	ℵ A C.	″	0	″	″	″	1	1
25	ℵ B D.	″	0	″	2	3	″	5
26	A B C.	1	0	2	″	″	″	3
27	B C D.	″	0	″	″	1	″	1
28	ℵ A Or.	″	″	″	″	″	1	1

	Manuscrits et Or.	I, 1-34	II, 12-25	IV, 9-54	VIII, 12-54	XI, 39-XII, 2	XIII, 2-38	Total.
29	ℵ B Or.	2	2	"	1	5	7	17
30	ℵ D Or.	"	0	1	1	"	"	2
31	A B Or.	"	1	"	"	"	"	1
32	B C Or.	"	"	2	4	1	9	16
33	B D Or.	"	"	"	"	"	2	2
34	ℵ A B C.	"	"	1	"	"	1	2
35	ℵ A C D.	"	"	1	"	"	"	1
36	ℵ A B D.	"	"	"	"	1	"	1
37	ℵ B C D.	"	"	1	"	"	"	1
38	A B C D.	"	"	1	"	1	"	2
39	ℵ A B Or.	"	4	"	"	1	"	5
40	ℵ B C Or.	4	"	5	3	"	4	16
41	ℵ B D Or.	"	"	"	4	1	1	6
42	B C D Or.	"	"	1	"	"	"	1
43	ℵ A B C Or.	5	"	1	"	"	1	7
44	ℵ A B D Or.	"	"	"	"	3	"	3
45	ℵ A C D Or.	"	"	"	1	"	"	1
46	ℵ B C D Or.	1	"	4	6	1	"	12
47	A B C D Or.	"	"	"	"	"	2	2
48	ℵ A B C D.	"	"	3	"	1	1	5
49	ℵ A B C D Or.	"	"	5	"	2	3	10
	Totaux	64	48	149	124	86	141	612

Nous devons pousser plus loin notre examen et nous demander combien de leçons contient chaque manuscrit, combien de leçons propres il renferme et combien il y en a de communes à lui et à d'autres. De plus, comme deux ou trois manuscrits présentent des lacunes, il faut rectifier les chiffres. C'est précisément le résultat de toutes ces recherches que nous plaçons sous les yeux du lecteur dans le Tableau suivant:

« Tableau rectifié des « variantes d'Origène « des manuscrits « ℵ, A, B, C, D. »

	Leçons propres,	Communes,	Total,	Total rectifié.
ℵ	97	157	254	254
A	22	60	82	112

	Leçons propres,	Communes,	Total,	Total rectifié
B	36	170	206	206
C	13	110	123	151
D	140	100	240	320
Or.	67	127	194	194

« Examen des résultats.

Ce Tableau est intéressant à étudier. Si nous prenons le Total rectifié, qui nous donne le chiffre normal des variantes contenues dans chaque document, nous voyons que Origènes et les manuscrits se classent de la manière suivante : 1° Codex Bezae ; 2° Sinaïtique, 3° Vatican, 4° Origènes, 5° Ephrémitique, 6° Alexandrin. Le classement est celui que nous connaissons depuis longtemps. Origènes occupe une position intermédiaire, entre l'Ephrémitique et l'Alexandrin d'une part et les autres manuscrits de l'autre. Il avoisine de très près le Vatican. Supposé que, dans ses autres écrits, Origènes ait donné 12 variantes relatives aux 188 versets commentés dans les tomes sur St Jean, et vous comblerez tout de suite, la différence, entre 206 et 194.

Si nous prenons les chiffres des variantes propres à chaque document, après avoir pris la précaution de les rectifier, nous obtenons pour l'Ephrémitique 15, pour l'Alexandrin 30, pour le Vatican 36, pour Origènes 67, pour le Sinaïtique 97 et pour le Codex Bezae 186 !

« Manuscrits ℵ, A, B, C, D et Origènes. »

Ces chiffres sont déjà significatifs. On concevrait à la rigueur, que les autres écrits d'Origènes aient fourni à l'Alexandrin, à l'Ephrémitique, au Vatican, les 15, 30, et 36 leçons qui ne figurent pas dans les Tomes sur saint Jean. Mais où aller chercher les 97 leçons du Sinaïtique et les 186 du Codex Bezae ? — Il est évident que les éditeurs de ces deux manuscrits ont puisé ailleurs que dans Origène. A côté des leçons Origéniennes qu'ils renferment, ils en ont beaucoup d'autres qui proviennent d'ailleurs. D'où proviennent-elles ? — C'est aux critiques à nous l'apprendre, en tout cas à le chercher. Nous verrons, tout à l'heure, s'il n'est pas possible de soulever en partie, même dès maintenant, le voile mystérieux qui plane sur ce côté

de la question.

Mais ce n'est pas tout. – Il est possible d'aller plus loin. Il ne suffit pas de connaître les leçons qui sont propres aux anciens manuscrits et les leçons qu'ils ont de communes avec Origènes, il faut encore savoir le nombre de leçons que chaque manuscrit contient, en le comparant au Texte Reçu. La comparaison entre ces divers nombres nous permettra d'apprécier la différence qui existe entre chaque manuscrit et Origènes. Le Tableau suivant donne le résultat de cette comparaison.

« Manuscrits ℵ, A, B, C, D et Texte Reçu. »

	A	C	B	ℵ	D
Mss	112	151	206	254	320.
Mss et Orig.	30	70	111	93	47
Différence	82	81	95	161	273.

En d'autres termes, les premiers nombres expriment les rapports de différence qui existent entre le Texte Reçu et les anciens manuscrits. Les seconds nombres expriment les rapports de ressemblance qu'il y a entre Origènes et les Onciaux ℵ, A, B, C, D. – La différence entre ces deux catégories de chiffres nous donne le nombre des leçons qu'il faut chercher en dehors d'Origènes, en tous les cas, en dehors des Tomes sur Saint Jean, à savoir 82 pour l'Alexandrin, 81 pour l'Éphrémitique, 95 pour le Vatican, 161 pour le Sinaïtique, 273 pour le Codex Bezæ!

Origènes est assurément très fécond en variantes; on l'a vu plus haut, pages 98-125. Nous ne croyons pas cependant, que, dans les autres endroits de ses écrits où il rapporte les passages de Saint Jean que nous examinons, il puisse fournir toutes les leçons dont nous avons besoin.

Nous devons ajouter de plus, que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, contiennent quelquefois des leçons qui sont formellement condamnées par Origènes. De ces leçons, il y en a dans le Vatican, dans le Sinaïtique, dans le Codex Bezæ. Il semble donc que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D

ont dû chercher ces leçons ailleurs que dans les écrits d'Origènes. Ce n'est pas toujours absolument sûr, d'après ce que nous avons dit plus haut (pages 120-122). Cependant, lorsqu'on a un certain nombre d'exemples de ce genre, on peut le conclure, assez raisonnablement pour quelques-uns. Origènes condamne ἐγεννήθημεν (B[1], D. — Patrol. Græc. XIV, 608), πατρί μου, πατρὸς ὑμῶν (ℵ), etc, etc.. —

Il est donc certain que les auteurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D, ont dû consulter d'autres écrits que ceux d'Origènes.

Quels sont les écrits que quelques-uns d'entre eux ont consultés, c'est ce que nous essaierons de découvrir dans les chapitres suivants. Toutefois, auparavant nous devons examiner rapidement une question secondaire. Cette question, la voici: Origènes n'a-t-il pas donné une édition critique du Nouveau Testament?! —

Article deuxième.

Origènes a-t-il donné une édition critique du Nouveau Testament?

Il n'est pas question de savoir si Origènes n'a pas fourni aux critiques les éléments d'une édition du Nouveau Testament. C'est un fait déjà établi et démontré pour ce qui concerne les manuscrits ℵ A, B, C, D. Nous avons vu que ces manuscrits suivent Origènes beaucoup plus que n'importe quel autre auteur, mais il n'est pas démontré encore qu'ils ne suivent qu'Origènes. Néanmoins, cela nous suffit pour établir que ces recensions sont de beaucoup postérieures à l'époque d'Origènes.

« Origènes a-t-il donné une édition critique du Nouveau Testament? »

On a beaucoup agité la question de savoir si Origènes n'avait pas fait une édition critique du Nouveau Testament. En général on s'est prononcé pour la négative

et nous avons imité nous-même nos prédécesseurs sur ce point (Partie Théorique, pages 381-384). Chaque pas nouveau, que nous faisons, dans ces études, nous confirme dans cette opinion. Dans ses commentaires sur saint Mathieu, qui furent, on le sait, un de ses derniers ouvrages, Origènes nous fournit un renseignement très intéressant sur l'état où se trouvait le Texte du Nouveau Testament à son époque. Rapprochant, à propos de St Mathieu XIX, 16-26, les passages parallèles de St Marc X, 17-31 et de St Luc XVIII, 18-30, le docte commentateur s'exprime ainsi : « Certes, si les manuscrits

« Passage important « d'Origènes sur ce « sujet. »

» ne différaient pas entre eux sur beaucoup d'autres faits au
» point que ce qui est dans Mathieu ne s'accorde pas avec les
» autres Evangélistes et que ce qui est dans les autres Evangélis-
» tes (ne s'accorde pas avec Mathieu), on taxerait d'im-
» piété celui qui soupçonnerait qu'on a interpolé ici le pré-
» cepte adressé par le Sauveur au riche : « Tu aimeras ton
» prochain comme toi-même. » Mais, il est manifeste que
» les divergences entre les manuscrits sont devenues considérables (a),
» soit à cause de la négligence de quelques scribes, (b), soit à
» cause de l'audace de quelques personnes qui osent corriger ce
» qui est écrit, (b) soit à cause de la liberté de ceux qui, en
» corrigeant les manuscrits, ajoutent ou retranchent ce qui
» leur plait. Avec l'aide de Dieu, nous avons remédié aux
» divergences que présentaient les manuscrits de l'Ancien Tes-
» tament, en nous aidant des autres éditions. En effet, lors-
» que les divergences des exemplaires des LXX nous laissaient
» dans le doute, nous avons recouru aux autres versions et
» nous avons retenu ce qui s'accordait avec elles. Nous avons
» noté d'obèles quelques passages, qui ne se trouvaient point
» dans l'Hébreu, parce que nous n'avons pas osé les faire dispa-
» raître. Au contraire nous en avons marqué d'autres d'astéris-
» ques, pour montrer que ces derniers passages n'existaient pas
» dans les LXX, mais qu'ils étaient empruntés aux autres
» versions, parce que celles-ci étaient d'accord avec l'Hébreu

(Patrol. Græc. XIII, col. 1293, A, B) [1].

Ce passage est curieux à plus d'un titre, Origène semble croire qu'on a interpolé en saint Mathieu, le précepte : « Tu » aimeras ton prochain comme toi-même », mais il ne se prononce pas d'une façon positive. Il n'ajoute rien de plus, dans le texte grec.

Dans l'ancienne version latine qui nous est parvenue, on lit la curieuse addition suivante : « In exemplaribus autem Novi Testamenti hoc ipsum me posse facere sine » periculo non putavi. Tantum suspicionem exponere me » debere et rationem causasque suspicionum, non esse irrationabile existimavi, sicut in hoc loco, etc. (Patrol. Græq. XIII, 1293-1294). — Le grec aurait-il péri dans ce passage

---

(1) Voici le texte original : Καὶ εἰ μὲν μὴ καὶ περὶ ἄλλων πολλῶν διαφωνία ἦν πρὸς ἄλληλα τῶν ἀντιγράφων, ὥστε πάντα τὰ κατὰ Ματθαῖον μὴ συνᾴδειν ἀλλήλοις, ὁμοίως δὲ καὶ τὰ λοιπὰ Εὐαγγέλια, κἂν ἀσεβής τις ἔδοξεν εἶναι ὁ ὑπονοῶν ἐνταῦθα προσερρίφθαι, οὐκ εἰρημένην ὑπὸ τοῦ Σωτῆρος πρὸς τὸν πλούσιον τήν · « Ἀγαπήσεις τὸν πλησίον σου ὡς σεαυτόν, » ἐντολήν · νυνὶ δὲ δηλονότι πολλὴ γέγονεν ἡ τῶν ἀντιγράφων διαφορὰ, εἴτε ἀπὸ ῥᾳθυμίας τινῶν γραφέων, εἴτε ἀπὸ τόλμης τινῶν μοχθηρᾶς τῆς διορθώσεως τῶν γραφομένων, εἴτε καὶ ἀπὸ τῶν τὰ ἑαυτοῖς δοκοῦντα ἐν τῇ διορθώσει προστιθέντων ἢ ἀφαιρούντων. Τὴν μὲν οὖν ἐν τοῖς ἀντιγράφοις τῆς Παλαιᾶς Διαθήκης διαφωνίαν, θεοῦ διδόντος, εὕρομεν ἰάσασθαι, κριτηρίῳ χρησάμενοι ταῖς λοιπαῖς ἐκδόσεσιν · τῶν γὰρ ἀμφιβαλλομένων παρὰ τοῖς Ἑβδομήκοντα διὰ τὴν τῶν ἀντιγράφων διαφωνίαν, τὴν κρίσιν ποιησάμενοι ἀπὸ τῶν λοιπῶν ἐκδόσεων, τὸ συνᾷδον ἐκείναις ἐφυλάξαμεν, καί τινα μὲν ὠβελίσαμεν ἐν τῷ Ἑβραϊκῷ μὴ κείμενα, οὐ τολμήσαντες αὐτὰ πάντη περιελεῖν · τινὰ δὲ μετ' ἀστερίσκων προσεθήκαμεν, ἵνα δῆλον ᾖ,

comme dans tant d'autres des commentaires sur St Mathieu, ou bien est-ce une interpolation commise par le traducteur ? La première hypothèse est plus vraisemblable que la seconde ; mais, que l'une ou l'autre soit la vraie, il est certain qu'Origène n'a jamais fait une édition critique du Nouveau Testament. Seulement il laissa, en mourant, de nombreux matériaux dans ses écrits, mais des matériaux bruts. Peut-être même quelques manuscrits annotés de sa main lui ont-ils survécu pendant quelque temps.

C'est le cas d'examiner ce qu'il faut penser des « Codices Adamantii », dont il est question quelquefois dans les auteurs anciens.

Nous connaissons l'existence de ces manuscrits par St Jérôme, qui en parle deux fois, d'abord en commentant saint Mathieu XXIV, 36 et l'Épître aux Galates, III, 1. Dans le commentaire sur St Mathieu, l'illustre solitaire de Bethléem s'exprime ainsi : « On a ajouté dans quelques manuscrits latins, ces mots : « neque Filius ». Cependant, on ne trouve pas cela dans les exemplaires grecs, surtout dans ceux d'Adamantius (Origène) et de Pierius. Toutefois comme cette addition figure dans quelques manuscrits nous allons la discuter. (Patrol. Latine XXVI, col 181, A)[1]. — Pour ce qui re-

---

ὅτι μὴ κείμενα παρὰ τοῖς Ἑβδομήκοντα ἐκ τῶν λοιπῶν ἐκδόσεων συμφώνως τῷ Ἑβραϊκῷ προσεθήκαμεν

(1). — « De Die autem illa et hora nemo scit, neque angeli caelorum, nisi solus Pater. — In quibusdam Latinis codicibus additum est : « neque Filius » : Cum in Graecis, et maxime Adamantii et Pierii exemplaribus, hoc non habeatur ascriptum : sed quia in nonnullis legitur, disserendum videtur (XXVI, 181, A). —

garde les mots « neque Filius » on les trouve dans plusieurs manuscrits de l'ancienne Vulgate. St Hilaire semble les avoir lus ; St Ambroise les lisait certainement (In Lucam VIII no 34 – Patrol. Lat. XV, 1775, B et De Spiritu S. II Ibid XVI. 769) et il faut en dire autant de saint Augustin (Ps. VI. Patrol Lat. XXXVI, 90, B. – St Ambroise condamne cependant ces mots, sur la foi des manuscrits grecs un peu anciens, et accuse les Ariens de les avoir interpolés en cet endroit (1). Mais l'accusation ne semble pas fondée, car les mots « neque Filius » existent dans St Marc XIII. 32, où saint Jérôme les a conservés. C'est pourquoi, il paraît difficile d'attribuer cette interpolation à des mobiles hérétiques. Du moment où ces mots figuraient en un endroit de l'Évangile, pourquoi n'auraient-ils pas pu figurer en un autre ? Y a-t-il eu assimilation ? – Cela est possible, mais on comprend beaucoup mieux que les Pères aient, dans leurs homélies ou leurs commentaires, transporté ces mots d'un Évangile dans l'autre et fourni par suite à des éditeurs une excellente occasion de se tromper. – En fait, on trouve ces mots οὐδὲ ὁ υἱός, dans le Vatican, le Sinaïtique et le Codex Bezæ, c'est-à-dire, dans tous les manuscrits anciens qui nous sont parvenus. L'Alexandrin, en effet, et l'Ephrémitique nous manquent en cet endroit. C'est pourquoi, il est certain que ces trois manuscrits n'ont pas le droit de prendre place parmi les Codices Adamantii. D'autre part cependant, il est presque aussi certain que ces mots doivent exister dans Origène. Et, en effet, il n'y a pas l'ombre d'un doute que le célèbre exégète ne les ait lus dans son exemplaire (Patrol. Lat. XIII, 1686-1687). Il suffit de lire son commentaire pour s'en convaincre. Peut être même

---

(1). – „Veteres non habent codices Graeci, sed non mirum si et hoc falsaverunt ; qui Scripturas interpolavere divinas. Qua ratione autem videatur adjectum proditur, dum ad interpretationem tanti sacrilegii derivatur (S. Amb. De Fide. V, 16. —

est-il la cause que les onciaux cités plus haut les ont introduits dans le Texte Traditionnel.

St. Jérôme nous apprend également que les mots: « non credere veritati ? (Galat. III, 1)[1], qu'on lisait dans quelques manuscrits, manquaient dans les exemplaires d'Adamantius. En fait l'Alexandrin, le Vatican, le Sinaïtique et le Codex Bezae s'arrêtant après : ὦ ἀνόητοι Γαλάται, τίς ὑμᾶς ἐβάσκανεν, mais le Texte Reçu et l'Ephrémitique ajoutent: τῇ ἀληθείᾳ μὴ πείθεσθαι. Cette fois, il semble que trois ou quatre des anciens onciaux peuvent être considérés comme les « Codices Adamantii », de saint Jérôme. — Néanmoins, il faut avouer que ce sont là de maigres renseignements pour arriver à déterminer ce qu'il faut entendre par ces « Codices Adamantii. » Qu'étaient-ce que ces « Codices Adamantii »? — Il serait difficile de le dire, en l'absence de renseignements plus précis. Cependant, nous ne serions pas éloigné de penser que c'était un de ces manuscrits qu'on avait revus et corrigés à l'aide des écrits d'Origènes. — Il est certain, ainsi que nous le montrerons bientôt, qu'à l'époque où saint Jérôme écrivait ses commentaires, le travail de révision dont nous parlons était commencé et qu'il était encore de date récente.

Quoiqu'il en soit de ce point secondaire, on peut affirmer sans crainte de se tromper qu'Origènes n'a jamais fait une édition critique du Nouveau Testament. — Ce travail

---

Patrol. Lat. XVI, 688, A.

(1). — Legitur in quibusdam codicibus : Quis vos fascinavit non credere veritati ? — Sed hoc, quia in exemplaribus Adamantii non habetur, omisimus. (Patrol. Lat. XXVI, col. 348, B). — Didyme l'aveugle condamne expressément l'addition οὐδὲ ὁ υἱός dans saint Mathieu. XXIV, en comparant les deux premiers Evangélistes. (Patrol. Grecq. XXXIX, 917, A.). —

fut-il entrepris par ses élèves et ses disciples ?

Après la mort d'Origènes, de l'an 250 jusques à l'an 350, les esprits sérieux se préoccupèrent, de plus en plus, du Nouveau Testament, excités à la fois et par les écrits d'Origènes et par la controverse avec les Payens. Il ne paraît pas cependant qu'il ait été rien fait de très remarquable durant cette période, si on excepte les canons d'Eusèbe. Des quatre ou cinq critiques bibliques qui ont vécu durant cette période et dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, Théozychius, Lucien, Pamphile, Piérius, Eusèbe, aucun n'a tenté l'entreprise ardue de revoir le texte du Nouveau Testament. On peut l'affirmer sans crainte, puisque Eusèbe et saint Jérôme gardent là-dessus un profond silence. Si on avait fait des éditions du Nouveau Testament, en s'appuyant sur l'exégèse d'Origènes, Eusèbe, l'ami de Pamphile et l'admirateur de Lucien n'aurait pas manqué d'en parler. St Jérôme en aurait également su quelque chose, et, en revoyant la Vulgate Latine, il en aurait dit quelques mots. Par conséquent, on peut avancer, sans crainte de se tromper, que les recensions du Nouveau Testament, représentées par les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sont postérieures à l'an 300 ou 320.

« Les disciples d'Origènes ont-ils commencé la révision du Nouveau Testament ? »

On croit quelquefois que Pamphile, le grand admirateur d'Origènes et l'ami d'Eusèbe a fait ou préparé une recension du Nouveau Testament, mais cette supposition est dénuée de fondement. Si cet illustre martyr avait tenté une semblable entreprise, Eusèbe n'aurait pas manqué d'en parler dans les touchantes pages qu'il a consacrées à sa mémoire. Or, il n'en a rien dit. Au contraire, il affirme expressément que son ami n'a jamais rien écrit sauf quelques lettres à des amis. Cela est tellement vrai que saint Jérôme, après avoir affirmé le contraire dans son « De Viris illustribus » (Patrol. Latine XXIV, col. 684-685), a cru nécessaire de se rétracter et de dire qu'il s'était trompé (Apologie contre Rufin. — Patrol. Lat. XXIII, col. 411, A-B; 416, B-D).

Pamphile avait cependant recueilli tous les ouvrages d'Origènes dans sa bibliothèque de Césarée (1); on assure même qu'il les a copiés de sa main; il aimait à multiplier les copies de la Sainte Ecriture et prêtait ou même donnait les volumes qu'il possédait à ceux dans lesquels il découvrait le goût des saintes Lettres. Il serait donc possible qu'il eut relevé quelques-unes des variantes d'Origènes et qu'il les eût consignées à la marge de quelques manuscrits. Une espèce de tradition lui attribue les ὑποθέσεις des Evangiles et un travail sur les Actes analogue aux τίτλοι des Evangiles ou aux κεφάλαια d'Euthalius. – (Voir J. A. Cramer, Catenae, III, pages IV–XII. – B. Montfaucon, Biblioth. Coisliniana, p. 75). Il serait donc possible que saint Pamphile eût déjà inauguré ce genre de recherches; et il serait également possible que Piérius, son contemporain, surnommé Origènes le Jeune, ait commencé à recueillir, soit aux marges de son manuscrit, soit dans quelque Collectaneum, les leçons Origéniennes, puisque St. Jérôme fait mention des « Codices Pierii », à côté des « Codices Adamantii ». Toutefois ce travail de révision et de recension ne dut pas être poussé fort loin, ainsi que nous le montre clairement une étude attentive d'Eusèbe. Si les « Codices Adamantii » et les « Codices Pierii » avaient existé à l'époque d'Eusèbe, celui-ci les aurait connus, surtout s'ils s'étaient présentés à lui environnés, à la fois, de la triple auréole qui accompagnerait les noms d'Origènes, de Piérius et de saint Pamphile. – Or, il

« Travaux de St. Pamphile et de Piérius. »

(1). – « Tum omnes maxime Origenis libros impensius prosecutus, Caesariensi Ecclesiae dedicavit. Quam Bibliothecam ex parte corruptam Acatius, dehinc Euzoius, qui ejusdem Ecclesiae Sacerdotes fuerunt, in membranis instaurare conati sunt. (Rufin, Apolog. Lib. II, 18. – Patrol. Lat. XXI, 598, A–B). –

est bien certain qu'Eusèbe n'a pas connu les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ainsi que nous l'avons démontré plus haut et que nous allons l'établir encore, dans le chapitre suivant.

Chapitre deuxième.

Eusèbe et les manuscrits ℵ, A, B, C, D.

Nous avons déjà montré, dans la seconde partie, qu'Eusèbe n'a point connu des manuscrits comme les onciaux ℵ, A, B, C, D. Nous nous sommes contenté, à ce moment, d'un argument général, d'un argument tiré de la comparaison de ses citations avec les variantes de ces manuscrits. C'était tout ce que nous devions dire alors; mais nous avons beaucoup d'autres raisons qui démontrent la même thèse. Il y a des raisons générales et des raisons particulières; des raisons générales qui embrassent ou résument une série de faits, et des raisons particulières qui portent sur des points de détail. Il ne sera pas inutile assurément de nous arrêter quelques instants à les développer. Cela est d'autant plus nécessaire, qu'ici encore, nous différons beaucoup d'opinion avec un certain nombre de critiques contemporains. Il faut montrer que l'opinion de ces critiques est fausse, et prouver que la nôtre est la seule vraie.

« Eusèbe a-t-il pu « faire copier des « manuscrits comme le Vatican et « le Sinaïtique ? »

Il est une opinion reçue parmi les critiques modernes, presque à l'égal d'un axiome, et cette opinion affirme que plusieurs de nos onciaux, que le Vatican au moins est de l'année 330-340. Plusieurs savants croient, en effet, que ce manuscrit a été rédigé du temps d'Eusèbe et même sous la direction d'Eusèbe. Cette opinion a été défendue, dans ces derniers temps, avec une certaine habileté par le chanoine F.C. Cook, l'éditeur du « Speaker's Commentary », dans son livre sur la Version révisée des Trois premiers Evangiles. M. Tischendorf, a réclamé, pendant les dernières an-

néas de sa vie, le même honneur pour son « Codex omnium antiquissimus », c'est-à-dire, pour son Sinaïtique (ℵ); mais les savants n'ont pas ratifié sa plaidoirie. On hésite à placer la rédaction de ce manuscrit vers le milieu du quatrième siècle. Quelques personnes reculent sa composition jusques au VIe siècle.

Etablissons bien, d'abord, le problème qu'il s'agit de résoudre :

Il s'agit de savoir si on peut donner des preuves claires et convaincantes, tendant à démontrer que ces manuscrits ont été copiés sous la surveillance d'Eusèbe.

Il ne s'agit nullement de savoir si ces manuscrits sont anciens, ou même s'ils sont les plus anciens.

Quelques savants affirment qu'il est presque certain que ces manuscrits ont été copiés sous la direction d'Eusèbe.

Et nous, nous affirmons qu'il y a de très graves raisons de douter que ces manuscrits sortent de l'école d'Eusèbe.

Qu'on écoute les raisons de part et d'autre, et puis, que les lecteurs jugent.

Pour prouver ce que nous avançons ici, nous avons deux espèces d'arguments, des arguments négatifs et des arguments positifs, des arguments négatifs qui consistent dans la réfutation des raisons alléguées par les adversaires et des arguments positifs qui démontrent l'impossibilité d'attribuer à Eusèbe la rédaction des manuscrits ℵ, A, B, C, D.— Nous allons étudier rapidement les deux séries d'arguments.

Article Premier.

Discussion des arguments négatifs.

Pour prouver que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ou à tout le moins, les manuscrits ℵ, B, sont contemporains d'Eusèbe et qu'ils ont été vraisemblablement écrits sous sa surveil-

lance, on apporte diverses raisons. Des raisons tirées, soit de la Paléographie, soit des variantes que renferment ces manuscrits.
Mr Tischendorf a exposé les unes et les autres. Cependant « Ceux raisonne-
nous ne nous arrêterons pas longtemps à les examiner, parce- ments qu'on a fait-
que, outre que cela nous demanderait du temps pour le faire « en s'appuyant sur
en détail, il est bien évident que ces raisons ne sont pas ou- à quelques variantes
concluantes.(1) Ces arguments prouvent, tout au plus, une anti- du troisième et du
quité relative, nullement une antiquité absolue. Par conséquent, » quatrième siècle »
il n'y a pas lieu de les discuter ici. Tout le monde sait que, de très bonne heure, certaines leçons ont été mises en circulation sur certains points du Nouveau Testament, mais le problème à résoudre n'est pas celui-là. Le problème à résoudre est précisément celui-ci: « faut-il considérer comme primitifs des manuscrits qui présentent la synthèse de toutes ces anciennes leçons? » — N'y a-t-il pas là, au contraire, une preuve palpable que ces manuscrits sont relativement modernes? Une synthèse, comme celle que présentent le Vatican et le Sinaïtique, peut-elle être antérieure au cinquième siècle? — Nous prétendons, après un examen approfondi des faits, que cette synthèse n'est pas antérieure à la fin du quatrième siècle. Ce ne sont donc pas ces leçons qui peuvent

---

(1) — Il est question dans les auteurs du troisième et du quatrième siècle d'un certain nombre de leçons qui portent, 1° sur — Mathieu VII, 13; XII, 47; — Marc XV, 28; XVI, 9-20; — Luc XI, 4; XXII, 44; XXIII, 17-34; Jean V, 3-4; VII, 53 — VIII, 11. — 2° sur — Mathieu VI, 33; VIII, 12, XIII, 35; XVIII, 24; Marc I, 5, III, 3; XI, 1; Luc VII, 35, XXIV, 13. — Jean I, 4; II, 3; VI, 51, VII, 8; XII, 32; XIII, 10; XVII, 7; XIX, 38. — Rom. V, 7; II ad Corinth. XII, 15; Ephes. I, 1; III, 19; Heb. IX, 17; II Pierre, 1, 4; — Apocalyp. III, 3, 7; V, 1; XIX, 13. — Un certain nombre de ces leçons existent dans les Onciaux que nous étudions, mais il ne s'en suit pas que ces manuscrits soient du IVe siècle? — A ce compte, pourquoi ne seraient-ils du second? —

résoudre le problème. Est-ce A qui a copié B, est-ce B qui a copié A ? — Les leçons communes prouvent que c'est l'un ou l'autre : voilà tout.

Arrivons, par conséquent, aux arguments considérés comme plus positifs. — Mais auparavant, ajoutons quelques mots d'introduction sous forme d'histoire.

« Que nous apprend Eusèbe relativement aux manuscrits qu'il fut chargé de faire copier pour Constantin ? »

Eusèbe rapporte, dans la vie de Constantin, Livre IV, 36 et 37 (Patrol. Grecq. — Tome XX, 1185), qu'il fut chargé par l'Empereur, vers l'an 328-335 — on ne sait pas au juste en quelle année — de faire copier, pour les églises de Constantinople, cinquante exemplaires des Saintes Écritures, dans le plus bref délai possible. L'Empereur mettait à la disposition d'Eusèbe les ressources du trésor public et l'administration de l'Empire ; une fois terminés, ces exemplaires devaient être portés à Constantinople par un Diacre et le souverain promettait de récompenser libéralement le zèle de tous ceux qui concourraient à l'exécution de ses ordres.

On s'est appuyé beaucoup sur cette lettre, dont Eusèbe nous a conservé les termes, pour voir si le Vatican et le Sinaïtique ne répondaient pas aux désirs de Constantin. On a vu, tour à tour, dans les cahiers à 4 et à 3 feuilles dans les 4 colonnes du Sinaïtique et les 3 du Vatican, la réalisation du τρίσσα et du τετράσσα dont parle Constantin ; mais cela ne prouve absolument rien, ou ne prouve que peu de chose. — Constantin n'a pas voulu produire des manuscrits uniques dans leur genre : il a ordonné qu'on fît de beaux volumes et voilà tout. Mais, s'il n'a prescrit que cela, comment la disposition à 3 ou à 4 colonnes, comment la constitution de fascicules de 3 ou 4 feuilles peuvent-elles devenir un de ces traits caractéristiques, auquel on reconnaîtra les copies faites sous la surveillance d'Eusèbe ?

On a parlé également de la richesse des matériaux employés dans la confection du Vatican et du Sinaïtique et de la rapidité avec laquelle ces manuscrits durent être écrits. On a voulu trouver, dans la combinaison de ces deux circonstances, l'expli-

cation des particularités que présentent ces deux documents. Mais la richesse des matériaux ne prouve rien. En effet, au quatrième siècle, les grands personnages, qui se convertirent au christianisme, durent se procurer des exemplaires de luxe des Saintes Écritures, ne fût-ce que pour faire la cour aux empereurs chrétiens. Or, le Vatican et le Sinaïtique sont beaux, sans doute, mais n'ont rien qui dépasse les moyens d'un patricien du quatrième ou du cinquième siècle. Cet argument n'est donc, ni probant, ni surtout concluant.

Quant à la rapidité avec laquelle les Ordres de Constantin durent être exécutés, elle n'explique rien ou n'explique que peu de chose.

M. le chanoine Cook donne à entendre que les singularités du Vatican et du Sinaïtique sont dues à la précipitation des scribes; mais c'est une erreur et une grande erreur. Cette précipitation explique peut-être 1° un certain nombre d'omissions. 2° un nombre plus restreint de répétitions, genre de fautes assez commun dans le Vatican. — 3° plus particulièrement des omissions par ὁμοιοτέλευτον. Mais ces trois catégories de fautes ne constituent pas le caractère principal, le caractère saillant, dominant des manuscrits Vatican et Sinaïtique. — Ce qui fait à ces deux manuscrits une place à part, ce qui les distingue de tous les autres documents bibliques, ce sont les substitutions. 1° substitutions de mots: διασάφησον, au lieu de φράσον, φέρετε au lieu de ἀγάγετε, ἀναδεικνῦναι au lieu de ποιήσωσιν, στρατηγοὺς τοῦ λαοῦ (D.- St Luc XXII, 52) au lieu de στρατηγοὺς τοῦ ἱεροῦ, etc. 2° les substitutions de phrases. ὅτι οὕτως οὐδέποτε ἐφάνη ἐν τῷ Ἰσραήλ au lieu de ὅτι οὐδέποτε οὕτως εἴδομεν (Marc II, 12. — Cfr. ℵ). — ὅτι οὗτός ἐστιν ὁ ἐκλεκτὸς τοῦ θεοῦ, au lieu de ὅτι οὗτός ἐστιν ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ (Jean I, 34 — Cfr. ℵ). καὶ οἶνον οὐκ εἶχον, ὅτι συνετελέσθη ὁ οἶνος τοῦ γάμου, au lieu de καὶ ὑστερήσαντος οἴνου (Jean II, 3 — Cfr. ℵ). — Voilà le trait véritablement ca-

« Raisonnements erronés de M. le chanoine Cook. »

ractéristique des anciens manuscrits, le trait qui reparaît à chaque page, le trait qui donne à ces manuscrits leur physionomie à part et dont il faut rendre raison. — Or, la rapidité et la précipitation n'expliquent pas ces deux catégories de fautes. Par conséquent, la rapidité, avec laquelle les scribes d'Eusèbe ont dû exécuter leur tâche, n'est pas un argument péremptoire et démonstratif. Ce sont là des données trop vagues, pour qu'on puisse, en s'appuyant dessus, identifier le Vatican et le Sinaïtique avec quelques-uns des exemplaires que fit rédiger Eusèbe.

Une thèse qui n'est pas appuyée par des arguments plus solides est une thèse bien compromise. Elle peut-être vraie, mais elle n'est pas démontrée telle. C'est pourquoi on peut l'abandonner, surtout si on a des raisons graves en sens contraire. Or, qu'il y ait des raisons très graves qui s'opposent à l'identification du Vatican et du Sinaïtique avec l'un ou l'autre des cinquante manuscrits d'Eusèbe, c'est ce qui est certain, absolument certain.

Article deuxième.

Arguments positifs qui s'opposent à l'identification du Vatican et du Sinaïtique avec quelques-uns des cinquante manuscrits d'Eusèbe.

Avant d'exposer ces arguments, nous commencerons par faire un peu d'histoire.

« Est-il vraisem- « blable qu'Eusebe « ait fait copier des « manuscrits comme

L'Empereur Constantin donnait une grande marque de confiance à Eusèbe, en le chargeant de faire copier, pour les églises de sa capitale, un si grand nombre d'exemplaires des Livres Saints. Eusèbe dut avoir à coeur de répondre à cette

confiance et, dans ce but, il dut faire choisir non pas des originaux « ℵ, A, B, C, D ? » représentant un système particulier, mais des originaux conformes à ceux qui étaient reçus dans l'Église. Que contenaient ces exemplaires originaux ? — Nous n'en savons rien puisque nous ne les avons pas; mais nous pouvons cependant en juger par les écrits d'Eusèbe, notamment par ses canons; car il n'est pas vraisemblable qu'Eusèbe se soit écarté beaucoup du texte reçu dans l'Église à son époque, surtout dans la rédaction de ses canons. Il faisait, en effet, ce travail pour répondre à un besoin généralement senti, celui d'avoir une concordance. Par conséquent, Eusèbe exposait les opinions générales et devait défendre le texte le plus reçus.

Cela posé, on peut affirmer que le texte des manuscrits ℵ, B, dans ce qu'il a de particulier et de caractéristique, n'est pas réellement appuyé par l'évêque de Césarée. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se reporter au Tableau que nous avons dressé précédemment des variantes d'Eusèbe, lesquelles variantes ont été relevées, non pas dans des citations choisies, mais dans des citations prises au hasard dans les œuvres de l'évêque de Césarée. Donc, les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ne sont pas des manuscrits copiés sous la direction d'Eusèbe et ne représentent même pas des manuscrits appartenant à son école.

Ce qu'on peut affirmer de cette façon générale, paraît encore plus vrai, lorsqu'on entre dans le détail.

En effet, les cinq manuscrits ℵ, A, B, C, D, contiennent des erreurs graves, qui sont formellement condamnées par Eusèbe. Par conséquent, au lieu d'avoir des raisons d'attribuer à cet écrivain, une des recensions dont nous parlons, on a toute espèce de raisons de lui en refuser la paternité. Il a lui-même désavoué d'avance cette lignée intellectuelle.

« Erreurs graves formellement condamnées par Eusèbe. »

Ainsi, les deux manuscrits qu'on cherche le plus ordinairement à rapporter à l'époque d'Eusèbe, le Vatican et le Sinaïtique, présentent, entre plusieurs autres altérations graves, une interpolation qui va formellement contre le système

d'Eusèbe et qui, de plus, heurte le sens commun. Par conséquent, on ne peut attribuer, ni à Eusèbe, ni à son école, des manuscrits qui, offrent de pareils caractères. Pour agir autrement, il faudrait avoir des preuves claires et convaincantes, que ces manuscrits ont été copiés sous la direction d'Eusèbe. Or, on n'a aucune preuve de ce genre. Voici la singulière leçon dont nous parlons.

Les manuscrits ℵ et B (Vatican et Sinaïtique) lisent de la manière suivante. St. Mathieu XXVII, 48-50 [48]: « L'un d'entre eux courant aussitôt et prenant une éponge » l'emplit de vinaigre, et, la plaçant à la cime d'un roseau, lui (à Jésus) donna à boire — [49]. — Mais les » autres dirent: Laisse, Voyons si Élie vient le sauver. » [Mais un autre prenant une lance lui ouvrit la plèvre, et il en sortit de l'eau et du » sang.] [50]. Mais Jésus, ayant crié à haute voix, » rendit l'esprit. » —

« Interpolation criante dans saint Mathieu XXVII, 49. »

Telle est la leçon que patronnent le Vatican et le Sinaïtique et qu'adoptent, avec eux, les onciaux C (Ephrémitique), L (Régius), U (Marcianus), Γ (Tischendorfianus), les cursifs 5 (1), 48. 67. 115, 127*. Cette leçon est

---

(1). — Il serait intéressant de savoir ce qu'il faut penser des quatre ou cinq cursifs qui présentent l'interpolation dont nous parlons; et, pour cela, il faudrait les décrire exactement. En attendant qu'on décrive ceux qui existent dans d'autres bibliothèques, nous allons renseigner nos lecteurs sur le cursif 5 (Reg. 106), qui est à Paris, et que nous avons sous les yeux, au moment où nous écrivons. — Ce manuscrit est moderne, vraisemblablement du XIVe ou du XVe siècle. On l'a fait beaucoup plus ancien qu'il n'est en réalité. — Le volume débute par les Actes, les Épîtres catholiques, et les Épîtres de St. Paul, le tout accompagné d'une partie de l'appareil Euthalien. — L'épître aux Hébreux est placée après la deuxième aux

tellement monstrueux que le Codex Bezae (D), malgré la sympathie qu'il a pour toutes les additions apocryphes de ce genre, n'a pas osé adopter celle-ci. Qu'un orateur, comme St Jean Chrysostôme, emporté par le feu de la parole, n'ait pas remarqué ce qu'il y avait d'étrange dans la succession des faits telle qu'on la trouve dans ces manuscrits, on peut à la rigueur, le comprendre; que des critiques aient pu écrire, à tête reposée, avec le loisir de la réflexion, la suite de versets que nous venons de rapporter, c'est ce qui ne fait guère d'honneur à leur bon sens.

Quoiqu'on puisse dire de cette interpolation, il est certain qu'elle est condamnée par le système des canons d'Eusèbe. Eusèbe, en effet, place dans le Xe canon, parmi les choses particulières à St Jean, le percement du côté du Sauveur, ce qu'il n'aurait certainement pas fait, si St Mathieu avait raconté la même circonstance. — Il est donc manifeste que ces manuscrits n'ont pas pu être copiés sous la direction d'Eusèbe. Il aurait fallu que les personnes employées par lui fussent bien ma-

---

Thessaloniciens. De plus, cette place est assignée là, à cette Épître dans une note qui se trouve à la fin des κεφάλαια des Actes. Les quatre Evangiles forment la seconde partie du volume et étaient peut-être destinés à être reliés à part. Nous sommes donc en présence d'une copie moderne. Il est difficile de dire quel exemplaire a suivi le copiste. Dans St Marc XIV. 30, 68, 72, dans St Jean I, 18, 32; II, 13. 19, 24; III, 13; IV, 15; VIII, 38 (à l'exception de ἠκούσατε), 39; IX, 11, 35, 39 le volume porte les leçons du Texte Reçu. — Il lit καταφάγεται dans Jean II, 17; et ἐκ τοῦ πατρὸς τοῦ διαβόλου (Jean VIII, 44). — On ne voit donc pas comment Ἄλλος δέ a pu être interpolé dans St Mathieu. Le volume a appartenu à Henri II, ainsi qu'on l'apprend par les armes qui ont été placés sur le plat de la reliure. Ces armes ont été rapportées: On a enlevé, avec un emporte-pièce, une partie de l'ancienne reliure et

l'adroiter pour commettre une pareille faute, et il aurait fallu que les correcteurs des manuscrits ℵ, B, eussent leurs volumes d'un regard bien distrait, pour ne pas remarquer une telle monstruosité. —

« Autres erreurs condamnées par Eusèbe. »

Mais ce n'est pas tout : d'autres leçons sont également contre les opinions d'Eusèbe. Ainsi Eusèbe assigne, à St Marc XV, 28, le numéro 216 parmi les sections du second Évangile(1); à Luc XXII, 43-44, le numéro 283, et à Luc XXIII, 34, le numéro 320, parmi les sections de saint Luc. De plus les deux dernières sections sont placées dans le canon dixième. Or, ℵ, A, B, C, D omettent St Marc XV, 28. — A B St Luc XXII, 43-44; — B D St Luc XXIII, 34. —

Nous pouvons ajouter encore, qu'Eusèbe n'aurait certainement pas laissé passer les erreurs géographiques du Sinaïtique (voir pages 76-78); qu'il désapprouve ses omissions dans

---

on a remplacé le morceau par un autre timbré en or aux armes du Roi. — En haut, on lit Ἡ καινὴ διαθήκη. A. —

(1). — Ce détail n'a pas échappé à Tischendorf qui, voulant faire de son Sinaïtique le Codex « Omnium Antiquissimus », a tâché de l'identifier avec un des cinquante exemplaires copiés en 330, sous la surveillance d'Eusèbe. Mais M. Tischendorf a contre lui la masse des manuscrits grecs l'Amiatinus (voir Trégelles, page 209), les Canons Arméniens et les canons Philoxéno-Héracléens et même l'édition des canons corrigée par les Syriens et placée en tête des manuscrits de la Pechito. — Partout le verset XV, 28, forme la section $\frac{216}{VIII}$, sauf dans le système syrien, où il constitue la section $\frac{260}{VIII}$ (Voir ms Additionnel 7157 du Musée Britannique) Il est, du reste, si certain que toutes les autorités manuscrites sont contre C. Tischendorf, que ce critique a bien osé, sur le témoignage d'ℵ A B C D, supprimer le verset XV, 28, dans sa VIIIe édition, I, page 394; mais il n'a pas osé supprimer la section. De la 215e il passe à la 217e !.

saint Marc XIV, 30, 68, 72, et qu'un homme comme l'Évêque de Césarée, pour peu qu'il eut lu cinq ou six pages du Vatican ou du Sinaïtique, aurait vivement condamné les étranges leçons que ces manuscrits renferment. Presque tout ce que nous connaissons du texte dont se servait Eusèbe est contraire aux manuscrits ℵ, B. On l'a vu par la collection de variantes que nous avons donné plus haut; mais nous l'avons constaté encore en collationnant de 60 à 80 versets nouveaux, ce qui porte le chiffre total à 240. Eusèbe ne se fait pas scrupule de modifier les textes, mais il ne présente presque jamais les substitutions caractéristiques du Vatican ou du Sinaïtique. Il repousse les leçon ζωὴ ἔστιν (Jean I, 4.– Patrol. Græcq. XXIII. 321, B et 484, A), et ῥηθὲν διὰ Ἡσαίου (Math. XIII. 35.– Pat. Græcq. XXIII, 901, C-D) du Sinaïtique (1); les leçons μονογενὴς ΘΕΟC (Jean I, 18.– Pat. Græcq. XXIII, 860, C.– XXIV, 840, C), ἐπὶ Ἀβιάθαρ τοῦ ἀρχιέρεως (Marc II, 25.– Pat. Græcq. XXIII, 292. D) du Vatican et du Sinaïtique et condamne leurs omissions dans St Mathieu V, 44 (Pat. Græcq. XXIII, 97. D; XXIV, 517, A).– Il demeure fidèle au texte traditionnel contre les manuscrits ℵ, A, B, C, D, dans St Math. XXVI. 39 Patrol. Græcq. XXIII, 156, A; 159, A; 1065, A; 1068, D; XXIV, 203, C); dans saint Mathieu XXI, 28-30 (Patrol. Græcq. XXIV, 540, B), St Luc, XXIII, 42 (Pat. Græcq. XXIII, 113, A), etc dans St Jean I, 18, où il nous présente cependant une leçon composite (Conflate reading), qui vaut la peine d'être mentionnée dans ce travail: ὁ μονογενὴς υἱὸς, ἢ μονογενὴς θεὸς,

« Leçon du Sinaïtique proscrite par Eusèbe. »

« Autres leçons importantes rejetées par Eusèbe. »

---

(1).– Après avoir cité St Mathieu XIII, 34-35, sans insérer, dans aucun des deux versets, le mot Isaïe, Eusèbe ajoute: Διὰ ποίου δὲ προφήτου ταῦτα εἴρητο ἢ διὰ τοῦ προκειμένου Ἀσάφ; ὃ μὴ συνιέντες τινὲς, προσέθηκαν ἐν τῷ εὐαγγελίῳ τὸ, διὰ Ἡσαίου τοῦ προφήτου. ἐν δὲ τοῖς ἀκριβέσιν ἀντιγράφοις ἄνευ τῆς προσθήκης τῆς διὰ Ἡσαίου, ἁπλῶς οὕτως εἴρηται.– Patrol. Græcq. XXIII, col. 901, C-D).

ὁ ὢν εἰς τὸν κόλπον (Pat. Grecq. XXIV, col. 840, D).—

Evidemment Eusèbe n'envoya pas à Constantin des manuscrits comme ℵ, B, C, A, D. Pour que des manuscrits semblables fussent envoyés à l'Empereur, il aurait fallu qu'Eusèbe ne surveillât pas l'exécution des ordres impériaux et que, de plus, il n'eût pas choisi ses collaborateurs. Le Vatican et le Sinaïtique ne firent donc point partie des cinquante manuscrits copiés sous la surveillance d'Eusèbe pour les Eglises de Constantinople. On aurait peut-être même dû, à cette époque, chercher longtemps des manuscrits de ce genre avant d'en trouver. Il n'existait pas alors, en effet, des textes comme ceux que ℵ et B contiennent. Des textes suivant ce type sont certainement postérieurs à Eusèbe et probablement même de beaucoup postérieurs. Nous avouons cependant qu'il nous est difficile de préciser l'époque, et voici pourquoi:

« Les manuscrits « ℵ, A, B, C, D sont « tous postérieurs à « Eusèbe. »

Plusieurs de ces manuscrits, le Codex Bezae et le Sinaïtique certainement, les autres manuscrits très probablement représentent, outre les variantes recueillies dans Origènes, celles qui ont été fournies par d'autres auteurs. Avant donc de fixer l'époque à laquelle remontent nos cinq ou six recensions, il faudrait déterminer quels auteurs ont été mis à contribution. Le plus récent de ces auteurs nous fournirait une date extrême, en ce sens qu'on ne pourrait pas remonter plus haut ou aller plus loin. Par exemple, s'il était démontré que les anciens critiques ont mis à contribution les oeuvres de St Epiphane de Salamine, il serait bien évident que quelques-unes des recensions représentées par ℵ, A, B, C, D, sont postérieures à l'an 380, 390.

« Comment on doit « s'y prendre pour « déterminer l'âge « de ces recensions? »

Tout le monde comprend cela, mais tout le monde comprend aussi que, pour déterminer ainsi d'une manière sûre et indiscutable les éléments qui ont été mis en oeuvre, il faut de temps, des recherches, de nombreuses lectures et surtout des lectures minutieuses. Or, nous ne sommes pas encore en état de pouvoir dire, sans crainte de nous tromper: « Les critiques auxquels nous devons les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ont puisé

» chez tels auteurs les matériaux qu'ils ont mis en oeuvre et
» ne les ont puisés que chez ces auteurs. » Toutefois, malgré la
lacune que présentent nos recherches, nous pouvons déterminer
d'une manière assez précise les limites extrêmes en dehors des-
quelles on ne saurait placer l'origine des manuscrits ℵ, A, B, C,
D. On peut, par exemple, fixer une époque antérieurement à la-
quelle, il n'existait aucun manuscrit de ce genre, et dire
assez exactement à quel moment s'est arrêté le mouvement
d'idées qui nous a laissé ces singuliers spécimens de critique
Biblique.

Toutefois, avant de préciser davantage les dates, nous étu-
dierons les anciens manuscrits dans leurs rapports avec les
Pères du quatrième siècle.

Chapitre Troisième.

Les Pères du quatrième siècle et les anciens manuscrits grecs.-

La conception que révèle une étude exacte et minutieuse des manuscrits ℵ, A, B, C, D, suffit, à elle seule, pour prouver que l'oeuvre contenue dans ces volumes a dû être entreprise à une époque relativement moderne. Ce n'étaient pas les disciples immédiats d'Origène, ce n'étaient pas les écrivains de la fin du troisième siècle ou du commencement du quatrième siècle qui ont jamais pu former le projet de reconstruire le texte du Nouveau Testament à l'aide des écrits du grand docteur alexandrin. Ils savaient trop bien de quelle façon celui-ci traitait le texte du Nouveau Testament et ils étaient bien sûrs de n'aboutir qu'à un mauvais résultat, en adoptant une telle méthode.

« Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, n'ont pu être copiés qu'à une époque relativement moderne. — Pourquoi ? » —

Cela est clair, cela est certain. — Par conséquent, on ne peut point placer l'origine des recensions contenues dans les ma-

nuscrits ℵ, A, B, C, D, à une époque voisine d'Origène. La formation de ces recensions est postérieure à l'époque d'Eusèbe (+ 340); reste à savoir à quel moment, il faut la placer. Et, comme pour déterminer ce moment, on n'a pas d'autres moyens que les renseignements fournis par l'histoire littéraire, il faut consulter les monuments qui composent cette histoire, et d'abord, les Pères du quatrième siècle. Eusèbe, saint Cyrille de Jérusalem, saint Athanase, Didyme l'aveugle, saint Epiphane, St Jean Chrysostôme, St Cyrille d'Alexandrie. Ces Pères ont-ils connu les manuscrits ℵ. A, B, C. D, ou les éditeurs des manuscrits ℵ. A. B, C, D, ont-ils connu les Pères que nous venons de nommer? – Voilà ce qu'il faut maintenant nous demander. Telle est la question que nous allons essayer de résoudre.

« En pratique il est « presque toujours faux « le dedire si c'est le « Père qui a connu la « Recension, ou bien si « c'est l'éditeur de la « Recension qui a cité « le Père. »

Observons, d'abord, qu'il peut être quelquefois difficile de dire avec certitude : Ce Père a connu ce manuscrit, ou bien l'éditeur de ce manuscrit a connu ce Père. Si un Père et un manuscrit contiennent absolument les mêmes leçons, la décision est impossible ou presque impossible. Mais c'est là une hypothèse purement théorique. En pratique et en fait, les choses ne se passent jamais de la sorte. Jamais un manuscrit ne contient absolument les mêmes leçons qu'un Père, ni un Père les mêmes leçons qu'un manuscrit. Ce qui arrive plus ordinairement, c'est que, soit le Père, soit le manuscrit, ont des leçons communes. Or, une étude attentive des leçons communes et des leçons particulières, soit au Père, soit au manuscrit, permet généralement de conclure que, dans tel cas, c'est le Père qui a connu le manuscrit, tandis que, dans tel autre, c'est l'éditeur du manuscrit qui a connu le Père. On ne concevrait point, par exemple, qu'un Père citât seulement deux ou trois variantes dans un manuscrit qui est plein de leçons singulières, sans donner quelques mots d'explication sur celles qu'il néglige. Mais on conçoit très bien que l'éditeur d'un manuscrit ait recueilli, dans un manuscrit, trois ou quatre variantes, si elles sont curieuses. En d'autres termes, les éditeurs anciens n'ont fait

que ce que font les éditeurs modernes. Il est donc possible, et quelquefois même facile de décider si c'est le Père qui a copié le manuscrit ou bien si c'est l'éditeur du manuscrit qui a copié le Père.

C'est ainsi, par exemple, qu'en étudiant les citations du Nouveau Testament qui figurent dans Eusèbe, nous avons pu conclure plus haut qu'Eusèbe ne connaissait pas des manuscrits semblables aux onciaux ℵ, A, B, C, D. (voir pages 203-211). Mais nous pouvons aller plus loin et affirmer hardiment, que « L'éditeur du Codex Bezae a certainement connu Eusèbe » si Eusèbe ne connaissait pas les anciens manuscrits, l'éditeur du Codex Bezae connaissait Eusèbe. Nous avons découvert des points de contact, et nombreux, et singuliers entre les variantes d'Eusèbe et celles du Codex Bezae (D, 1). – 24 variantes propres au Codex Bezae et à Eusèbe, c'est beaucoup! Mais quelques-unes de ces variantes sont telles qu'il est difficile d'admettre qu'Eusèbe et le Codex Bezae soient indépendants l'un de l'autre. – Ou bien Eusèbe a copié le Codex Bezae, ou bien c'est le Codex Bezae qui a copié Eusèbe! La première hypothèse n'a pas besoin d'être exclue; la seconde est seule possible. Des variantes comme ΕΠΙΠΛΗΞΕΝ αὐτοῖς (Math. XII, 16), παράγων δὲ πέρα (Math. IV, 18), οὐαί (Math. XXVI, 40), φαρισαίων (Math. XXVII, 41), Ἡλεί, Ἡλεί (Ibid. 46), ἔρχεται πρὸς αὐτόν (Marc XIV. 66), πάλιν δὲ ἰδοῦσα αὐτὸν ἡ παιδίσκη (Ibid. 68), ἠρνήσατο (Ibid. 70). – εὐθέως ἐκ δευτέρου (Ibid. 72) $ τῷ ἐμῷ + λόγῳ (Jean VIII. 31. – Patrol. G. XXIII, 105, C etc, etc., ne s'expliquent pas facilement sans admettre des relations intimes entre le Codex Bezae et Eusèbe. – Il est, d'ailleurs, une variante, qui paraît, à elle seule, mettre cette parenté hors de doute; nous voulons parler de la singulière leçon que renferme le Codex Bezae dans St Marc XVI, 4-5. ἀπὸ τῆς θύρας τοῦ μνημείου; ΗΝ ΓΑΡ ΜΕΓΑC ΣΦΟΔΡΑ· ΚΑΙ ΕΡΧΟΝΤΑΙ καὶ εὑρίσκουσιν ἀποκεκυλισμένον τὸν λίθον. Cette leçon a embarrassé Griesbach (Commentarius Criticus, I, pages 195-196), ainsi

que nous l'avons remarqué ailleurs (Introduction à la Critique Textuelle, Partie Pratique, Tome II, page 483) (1); mais il n'y a pas l'ombre d'un doute que tout cela, transposition et interpolation, ne soit emprunté à Eusèbe, Démonstrations Evangéliques, livre Xe (Patrol. Grecq. XXII, 764. C) où on lit, en effet, ce texte avec quelques légères variantes. — Qu'Eusèbe, en dissertant, ait fait une citation tronquée et altérée, du genre de celle dont nous parlons, c'est ce qui ne peut étonner personne, parmi ceux qui ont lu les Pères. Mais que des manuscrits, ayant la prétention de reproduire scrupuleusement et uniquement le texte original, se soient permis de telles divagations, c'est ce qui doit étonner tout le monde. Il n'y a eu que des critiques qui aient pu ainsi, à tort ou à raison, relever les gloses des Pères et les fondre avec le texte sacré. Il est donc bien certain que, dans le cas actuel, c'est Eusèbe qui est l'original et le Codex Bezae qui est le copiste. Celui-ci a puisé dans celui-là une partie de ces leçons étranges, dont l'assemblage fait, à bon droit, l'étonnement des critiques modernes? Voilà un manuscrit qui passe pour le représentant le plus autorisé de la recension occidentale, et il est manifeste que ce manuscrit a puisé beaucoup de ses leçons dans l'initiateur de la critique biblique, chez les Orientaux, dans Eusèbe, l'auteur des canons et de l'épître à Carpien !

Nous avons collationné une cinquantaine de versets de plus (2);

---

(1). — Voir les observations que Griesbach fait sur cette singulière leçon. —

(2). — Voici la liste de ces versets. Mathieu X, 34-35 (Pat. Grecq. XXIII, 512); XII, 34-40 (Ibid. 728, A); XXI, 28-30 (Patrol. Grecq. XXIV, 540, B); XXV, 35-40 (Ibid. XXIII, col. 436). — Marc I, 24 (Ibid. XXIII, 1157, A). — Luc XXIV, 1-6 (Ibid. 201) — Jean IV, 13-14 (Ibid. 369. C) ; V, 26-27 (XXIV, 844, B ; 873, D); VIII, 35-37 (Ibid. XXIII, 952) ; XVI, 12-14 (Ibid. XXIV, 1012, A) ; XIV, 15-17 (Ibid. XXIII, 512) ; VI, 30-32, 35, 48, 52, 54-57, 62-64 (Ibid. XXIV, 1021). — Nous ajoutons ici le

dans lequel Eusèbe nous fournit un bon nombre de varien-

rel.é des principales variantes qui figurent dans ces versets.

1	Math. X, 35	omet deux fois [αὐτῆς]	
2	" XII, 40	§ ἐγένετο‖ Ἰωνᾶς‖ ὁ προφήτης‖	
3	" XXI, 28	ἄνθρωπός‖ τις‖.	C
4	" " , 30	‡ τῷ ἑτέρῳ‖ ‡ ὁμοίως εἶπεν‖	D ℵ
5	" XXV, 36	‡ ἠσθένουν‖	
6	" " , 40	‖ τῶν‖ τούτων +	
7	" " , "	τῶν ἐλαχίστων ‖τῶν ἀδελφῶν.‖	
8	" " , "	ἑνὶ τούτων + τῶν ἐλαχίστων	B
9	Marc I, 24	υἱὲ τοῦ θεοῦ, au lieu de Ἰησοῦ Ναζαρηνέ	
10	" " , "	[ἦλθες ἡμᾶς ἀπόλεσαι] omis.	
11	Luc XXIV, 1	§ ἐπὶ τὸ μνῆμα ἦλθον‖	B*
12	" " , "	ἦλθον‖ γυναῖκες‖	
13	" " , "	[καί τινες σὺν αὐταῖς] omis	BCℵ
14	" " , 3	εἰσελθοῦσαι ‡ δὲ‖	ℵBCD*
15	" " , 4	ἐν ‡ ἐσθῆτι ‡ ἀστραπτούσῃ‖	ℵBD
16	Jean IV, 14	ὃς + ἂν πίῃ	
17	" , "	[οὐ μὴ .... δώσω αὐτῷ]	Or.
18	* " , "	ὕδατος ‡ ζῶντος‖	
19	" V, 26	§ ζωὴν ἔχει‖	ℵ
20	" " , "	‡ οὕτω‖ § καὶ τῷ υἱῷ‖	ℵ*B*
21	* " , "	§ ἔχειν ζωήν‖	
22	" VI, 31	‡ Δέδωκεν αὐτοῖς‖	ℵ
23	" " , 32	‡ ἔδωκεν‖ ὑμῖν	BD
24	" " , "	τὸν ἄρτον § τὸν ἀληθινόν‖	
25	" " , 54	‖ ἐν‖ τῇ ἐσχάτῃ	C
26	" " , 55	‡ ἀληθής‖ ... ‡ ἀληθής‖	BC
27	" " , 63	ἃ + λελάληκα	ℵ*BCD***
28	* VIII, 39	« ἦτε ... ‡ ποιεῖτε‖	
29	" XIV, 16	ἵνα ‡ ᾖ‖ μεθ' ὑμῶν	B**
30	" XVI, 13	‡ διηγήσεται ὑμῖν ‡ τὴν ἀλήθειαν	
31	" " , "	‡ ἀφ' ἑαυτοῦ λαλήσει‖	
32	* " , 14	‡ λήψει‖	

tes et ses variantes très singulières. Il ne présente jamais ou presque jamais les leçons les plus curieuses des manuscrits ℵ, A, B, C, D; mais il arrive, au moins de loin en loin, aux manuscrits ℵ, A, B C, D, de renfermer quelques-unes des leçons d'Eusèbe. Le fait n'est pas cependant aussi certain pour le Vatican, le Sinaïtique et l'Ephrémitique, que pour le Codex Bezae.

Il y a cependant un fait singulier, c'est que c'est à peine si l'Alexandrin renferme quelques leçons d'Eusèbe, 7 en tout, deux fois seul, et les cinq autres fois en compagnie de quelques-uns des plus anciens manuscrits. Ce fait prouve que ce manuscrit a été revu beaucoup moins à fond que les autres et que, de plus, son éditeur s'est presque borné à compulser les écrits d'Origènes.

Le Sinaïtique et le Vatican contiennent un plus grand nombre de leçons Eusébiennes; mais, ces leçons ne sont pas absolument concluantes. Il est bien possible cependant qu'ils aient, eux aussi, été revus sur les oeuvres d'Eusèbe. Une fois, en effet, qu'on fut entré dans la voie que nous signalons, Eusèbe dût être, après Origènes, le premier auteur auquel on pensa. Cet écrivain occupe, en effet, une place à part dans les études critiques qui roulent sur le Nouveau Testament. Il n'y aurait donc rien que de très naturel si on venait un jour à découvrir que les manuscrits ℵ, B, C contiennent une proportion quelconque de leçons eusébiennes. Le fait pourra peut-être un jour être démontré d'une manière concluante.

« Exemples de la « manière dont Eusèbe citait la Sainte Ecriture. »

Avant de quitter Eusèbe, il ne sera peut-être pas inutile d'observer que, lui aussi, cite la Sainte Ecriture d'une manière très différente dans ses ouvrages, et cela quelquefois même à peu de pages de distance. Ainsi Eusèbe rapporte St Mathieu, XXVII, 40-43, 1° Dans les Démonstrations Evangéliques, X (Patrol. Grecq. XXII, col. 772. D). — 2° Dans son commentaire sur les Psaumes (Patrol. Grecq. XXIII, col. 2,8, B) et 3°, dans le même ouvrage (Patrol. Grecq. XXIII, col. 780, C. — Or, entre ces trois citations, il n'y a pas moins de 28 variantes

et des variantes graves. Les voici : St Mathieu XXVII, 40 : οὐα (2e Cfr. D), οὐαὶ (1e), rien (3e). – ἐγείρων (3e). οἰκοδόμων (1e et 2e). – ἐγείρων Αὐτόν (3e) et οἰκοδομῶν Αὐτὸν (1) (1e et 2e). – σῶσον Ἑαυτόν (2e), σῶσον Σεαυτόν (1e) – Omis (3e) jusqu'à ἄλλους. – εἰ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ (2e). – omis (2e 3e). – ΚΑΙ (Cfr. A, D) κατάβηθι (1e). κατάβηθι νῦν (2e). – ὁμοίως (δὲ omis) καὶ οἱ (1e et 2e – Cfr. A, B). – παίζοντες (2e) ἐμπαίζοντες εἰς ἀλλήλους (1e). – μετὰ τῶν φαρισαίων καὶ τῶν γραμματέων ἔλεγον (2e Cfr. D*). – μετὰ τῶν γραμματέων ἔλεγον (1e) – ὁ Χριστὸς ὁ βασιλεὺς τοῦ Ἰσραήλ (1e); εἰ βασιλεύς ἐστι τοῦ Ἰσραήλ (3e). – ἵνα ἴδωμεν καὶ πιστεύσομεν (1e). – πέποιθεν ἐπὶ τῷ θεῷ (2e) – ῥυσάσθω αὐτόν (2e Cfr. A). – εἶπε γάρ (2e) – ὅτι τοῦ θεοῦ εἰμι ὁ υἱός (2e). – Est-ce assez de variantes et y a-t-il là de la besogne créée aux critiques et aux réviseurs futurs ? – Les trois versets et demi 40-43 de saint Mathieu XXVII, contiennent 65 mots; et, dans les deux citations et demie d'Eusèbe, 39 mots sont omis, 19 sont ajoutés, 6 sont substitués, 2 sont transposés, et il y a 3 variantes orthographiques : Total 68 leçons différentes sur 65 mots ! Voilà de quelle manière Eusèbe citait la Sainte Écriture, vers l'an 320 à 330 ! – Si cette expérience ne paraît pas concluante, on peut la renouveler sur St Mathieu XXVII, 45-46, qu'Eusèbe rapporte à deux fois, à trois ou quatre colonnes de distance (Patrol. Grecq. XXII, col. 753, C; 760, C). Afin même qu'on ne nous accuse pas de faire des déclamations, qui ne reposent sur rien, nous rapportons ici les deux citations.

St Mathieu XXVII, 45 46.

col. 753. C.	col. 760, C.
45 – Ἀπὸ + ἕκτης ὥρας σκό-	45.– "Γενομένης" δὲ ὥρας ἐκ-

---

(1). – St Cyrille d'Alexandrie ajoute aussi αὐτὸν (Patrol. Grecq. LXXIV, col. 457, B). –

τις ἐγένετο ἐπὶ πᾶσαν τὴν γῆν, ἕως ὥρας ἐννάτης. — 46. — περὶ δὲ τὴν ἐννάτην ὥραν ἀνεβόησεν ὁ Ἰησοῦς φωνῇ μεγάλῃ, λέγων· ‡ Ἠλεί ‖, ‡ Ἠλεί ‖, ± λαμμᾶ ‖ σαβαχθανί; —	της σκότος ἐγένετο ‡ ἐφ ‖ ‡ ὅλην ‖ τὴν γῆν, ἕως ὥρας ἐννάτης. — 46. — ¹ ΚΑΙ ΕΝ ΤΗ ‖ ‡ ἐννάτῃ ‖ ὥρᾳ ‡ ἐβόησεν ‖ + Ἰησοῦς φωνῇ μεγάλῃ ‡ ἐλωείμ ‖ ‡ ἐλωείμ ‖ λαμμᾶ ‖ σαβαχθανί; ‖ ὅ ἐστι ‖ μεθερμηνευόμενον. ‖ # ὁ ‖ ‡ θεός ‖ + ‖ ὁ ‖ ‡ θεός ‖ μου, ἵνα τί § ἐγκατέλιπές με; —

Il est possible qu'on veuille prendre la seconde citation (col. 760, C) pour St Marc XV. 33-35 et il est, en effet, plus probable qu'Eusèbe cite St. Marc ; mais on ne gagne rien, car juste une colonne plus bas, l'auteur des Démonstrations Évangéliques (col. 761. D) répète encore le dernier passage et il le répète de la façon suivante : Γενομένης δὲ ὥρας ἕκτης, σκότος ἐγένετο ἐφ' ± ὅλης τῆς γῆς ‖ ἕως ὥρας ἐννάτης. ΚΑΙ + § τῇ ἐννάτῃ + ὥρᾳ ‖ ἐβόησεν ὁ Ἰησοῦς φωνῇ μεγάλῃ λέγων. ‡ Ἠλεί ‖, ‡ ἠλεί ‖ λαμμᾶ σαβαχθανί; ὅ ἐστι μεθερμηνευόμενον · ὁ θεός +, ὁ θεός μου ‡ εἰς ‖ τί § ἐγκατέλιπές με; ¹ — Enfin, si ces exemples ne suffisent pas pour ouvrir les yeux aux aveugles volontaires qu'ils comparent encore avec le Texte Reçu, ou avec n'importe quelle édition moderne, la citation de St Jean XIX, 28-30, qui est dans le tome XXIII de la Patrologie Grecque, col. 729, A-B. (1)

« Le cas d'Origènes « n'a donc rien de « bien particulier. »

Il n'y a donc pas l'ombre d'un doute à avoir ; le cas d'Origènes n'a rien de particulier ; les libertés qu'il prend avec la Sainte Écriture lui sont communes avec tous les anciens Pères. Eusèbe lui-même l'imite, vers l'an 320-330.

---

(1). — Voici ce dernier passage : Μετὰ ‖ δὲ ‖ ‡ ταῦτα ‖ ‡ ἰδὼν ‖ ὁ Ἰησοῦς, ὅτι πάντα § τετέλεσται ἤδη ‖, ἵνα ‡ πληρωθῇ ‖ ἡ Γραφή, λέγει· Διψῶ. # Λεκάνη ἔκειτο ὄξους ‡ μεστή ‖ +. Σπόγγον ‖ οὖν ‖ ‖ μεστὸν ‖ ‡ ποιήσαντες ‖ ὄξους μετὰ χολῆς ‖, ὑσσώπῳ περιθέντες, προσήνεγκαν αὐτοῦ τῷ στόματι. — ὅτε οὖν ‡ ἔλαβεν ‖ § ὁ Ἰησοῦς τὸ ὄξος ‖ ‖ μετὰ χολῆς ‖, εἶπε · τετέλεσται.

De plus, il est certain que, si Eusèbe ne connût pas les manuscrits א, A, B, C, D, les éditeurs de ces manuscrits l'ont connu et s'en sont servis. Cela est certain pour ce qui regarde l'éditeur du Codex Bezae, et cela est possible pour les manuscrits Vatican et Sinaïtique.

Continuons notre revue et passons à d'autres Pères, à saint Cyrille de Jérusalem (+385), qui est contemporain d'Eusèbe et appartient à la même région, à saint Athanase (+375), à Didyme l'Aveugle (395) qui représentent l'Egypte et doivent justement trahir, dans leurs écrits quelques-unes des préoccupations qui agitent leurs contemporains; à saint Epiphane de Salamine (+403) qui doit fournir, dans ses oeuvres comme dans sa vie la synthèse des traditions Palestiniennes, Egyptiennes et Cypriotes, aux grands docteurs de la Cappadoce les Basile (+379) et les Grégoire qui nous donnent peut-être une idée du mouvement qui s'accomplit parmi eux ou autour d'eux, et enfin terminons par St Jean Chrysostôme (+407) et saint Cyrille d'Alexandrie (+444) qui viennent clore une époque et inaugurer un nouveau siècle pour l'Eglise d'Orient.

« Autres Pères du quatrième siècle »

Nous avons collationné, dans tous ces auteurs, un certain nombre de versets, 100 ou 200 dans saint Athanase (1), une cinquantaine dans St Cyrille de Jérusalem, plus de 100 dans saint Epiphane, à peu près autant dans Didyme l'A-

---

(1) — Notamment. St Mathieu VI, 25-30 (Patrol. Greca XXVI. 201); X, 17-20 (Ibid. 1008. A), 29 (Ibid. 200, C), XII, 2[illegible]-32 (Ibid 649. A). — St Jean II, 19-20 (Ibid. 520, C); III, 16-19 (Ibid. 493, A-B); X, 30-38 (489-492); XIV, 9-13 (Ibid. 216, C), VI, 62-64 (665. C). — Ephes. I. 3-5 (Ibid. 308, A). — Philipp. II, 5-11 (Ibid. 93, C. B 85, C). — Coloss. I. 12-16 (Ibid 453, B-C). — I. Tim. I. 8-10 (Ibid. 308, A). — Hebr. II, 14 - III 2 (Ibid 16[illegible], B-C); VI, 4-6 (Ibid. 649, C). — Luc I, 35 (Ibid. 517. B); XII, 29.31 (Ibid. 909, B); XXIV. 42-43 (324. A). — I Jean I. [illegible] (Ibid 508, B). — Apocal. XXII, 13-18 (Ibid 512. B). —

veugle, dans St Basile, St Grégoire de Nysse, (1) St Jean Chrysostome, etc, etc. et voici les faits que nous avons relevés.

Il n'est pas un de ces Pères qui ne cite le Nouveau Testament avec beaucoup de variantes, surtout Didyme l'Aveugle (2) et saint Epiphane. Ceux qui montrent le plus une fi-

---

(1).— Nous avons collationné dans St Grégoire de Nysse une centaine de versets. Le saint docteur lit comme le Texte Reçu dans St Math. V, 44-45 (Patrol. Græc. XLVI, 597 A; Cfr. 716, lignes 12-13); St Mathieu XXVIII. 19 (Ibid. 585, C).— St Luc XXIII, 34 (Ibid 272, C); XXIII, 42-43 (Ibid. 772, B; 616, A). — St Jean XX, 17 (Ibid. 280, A; 525-628; 564. B).— On trouve cependant, entre St Grégoire de Nysse et les onciaux quelques points de contact, mais ils sont rares, très rares et ne portent jamais sur les variantes les plus caractéristiques. Voir St Math. V, 16 (Ibid. 292. B); XIX, 27-28 (Ibid. 440, C); Actes VI, 11-13 (Ibid. 708-709, Cfr. A-B); Rom. I, 28-32 (Ibid. 292-293); I Corinth. XIII, 4-8 (Ibid 296. A), XV, 36-38 (Ibid. 669, A. Cfr. A-B); Eph. III, 16-19 (Ibid. 621, D.-Cfr. A).

(2).— L'éditeur de Didyme a eu soin de relever, dans les notes, les variantes de cet auteur et de les comparer avec le texte grec. Seulement il faut se rappeler que Didyme était aveugle. C'est une merveille qu'il n'y ait pas plus de variantes dans ses écrits. Il y en a cependant beaucoup.— On n'en trouve qu'un petit nombre dans les anciens manuscrits.— En voici quelques-unes: τῆς ἐλπίδος τοῦ Ἰσραήλ (Eph. II, 11.- Patrol. Græc. XXXVIII, col. 272. A).— Τοῖς φύσει μὴ οὖσι θεοῖς (Gal. IV, 8.— ABCD— 272, A).— ταῦτα ἡγοῦμαι (Philip. III, 7— 273, A).— Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ κυρίου ἡμῶν (Ibid. 8-A — 273) Ἰησοῦν Χριστόν (Gal. II, 16— B.— 273, C).— ὅτι ἐξ ἔργων νόμου οὐ δικαιωθήσεται (Gal. II, 16— ABCD).— ἅπερ ἂν ὁ πατὴρ ποιῇ (Jean V, 19 *— 284, B).— ἀπαγγέλλομεν καὶ ὑμῖν (I, Jean I, 3.—ABC—304, A.

[illegible] Pères sont saint Athanase, saint Jean Chrysostôme, saint Cyrille de Jérusalem et saint Cyrille d'Alexandrie, mais il y a encore, dans ces Pères, beaucoup de leçons et quelquefois des leçons très singulières ; preuve nouvelle de ce que nous avons répété déjà si souvent, que les variantes chez eux tiennent, non pas à un manque de respect de leur part, ni à du laisser-aller, mais à la nature même des choses. Cela prouve également que le cas d'Origène n'a rien, absolument rien, de particulier. Si on avait pris les oeuvres de Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe, de saint Épiphane, pour revoir le Nouveau Testament, on aurait pu faire avec elles, presque autant d'éditions critiques qu'on en a faites avec celles d'Origène. Cela est certain, absolument certain pour quiconque a pris la peine d'examiner les faits.

Ces variantes ne prouvent pas que ces Pères se soient servis de plusieurs manuscrits, puisqu'ils citent quelquefois des manuscrits singuliers et qu'ils n'en parlent pas généralement. D'ailleurs, lorsque les Pères citent deux, trois, quatre fois le même passage, ils se permettent beaucoup de variantes, mais, outre que les omissions, les additions et les substitutions ne sont jamais les mêmes, très souvent les Pères corrigent en un endroit l'erreur ou l'oubli qu'ils commettent dans un autre. Nous avons remarqué cela dans St Basile, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Grégoire de Nysse, presque dans tous (1).

Il n'est pas un de ces Pères, dont on puisse dire qu'il a connu des recensions comme ℵ, A, B, C, D. Aucun, en effet,

---

(1). – St Basile cite plusieurs fois St Mathieu XXVIII, 19 de la manière suivante : πορευθέντες, βαπτίζετε εἰς τὸ ὄνομα τοῦ Πατρὸς, καὶ τοῦ υἱοῦ, καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος. (Patrol. Grecq. XXIX, 289, D ; 517, A ; 657, C ; 665, C. – Ailleurs cependant il rapporte le texte correctement (col. 720, A). – St Basile suit le Texte Reçu dans St Jean I, 14 (XXIX, 601 D) ; III 13 (col 677, C) ; XII, 41 (721, D) ; Rom. IX, 5 (col. 677 C) ; Math. I, 25 (col. 701, C). –

« Aucun des Pères du quatrième siècle n'a connu les recensions ℵ, A, B, C, D. »

ne cite les variantes caractéristiques de nos onciaux. Là où les onciaux ont dix ou quinze variantes singulières, c'est tout au plus, si on en trouve une ou deux dans un Père ou dans l'autre. On ne peut donc pas affirmer que les Pères nommés plus haut aient connu les recensions ℵ, A, B, C, D, mais quelquefois, il est possible d'affirmer, ou, en tout cas, il est légitime de soupçonner que les éditions des manuscrits ℵ, A, B, C, D, ont connu quelques-uns de ces Pères, au moins, dans certaines parties du Nouveau Testament.

Les anciens Pères désertent, presque tous, les anciens manuscrits dans les endroits les plus importants, là où ceux-ci contiennent les leçons les plus singulières et se rapprochent, en général, dans ces cas, du Texte Reçu ou Traditionnel. Nous l'avons constaté pour ce qui regarde Eusèbe, St Cyrille de Jérusalem, St Athanase, saint Épiphane, St Grégoire de Nysse, St Jean Chrysostôme et saint Cyrille d'Alexandrie. Il y a, par conséquent là une nouvelle preuve de l'indépendance des Pères par rapport aux anciens manuscrits.

« On cite quelques variantes des Pères. »

Nous ne pouvons pas examiner en détail le cas de chaque Père, attendu que cela nous mènerait beaucoup trop loin. Nous pouvons cependant rapporter, à titre de spécimen, un certain nombre de variantes recueillies dans leurs écrits et classées d'une façon systématique.

Spécimen des variantes de St Athanase comparées avec les manuscrits ℵ, A, B, C, D.

1	M. VI, 25	[καὶ τί πίητε]	B	9	M. XII, 24	‖ τῷ ‖ ἄρχοντι	
2	„ , 26	εἰς ‖ τὰς ‖ ἀποθήκας		10	„ , 25	‡ ὁ δὲ κύριος ‖ εἰδὼς + τὰς	
3	„ , 28	πῶς ‡ αὐξάνουσιν ‖	B ℵ	11	„ , „	καθ' ‡ ἑαυτην ‖	D*
4	„ , „	οὐ ‡ κοπιῶσιν ‖	B* ℵ	12	„ , 28	§ ἐν πνεύματι θεοῦ ἐγὼ ‖	ℵ B C D
5	„ , „	οὐδὲ ‡ νήθουσιν ‖	B ℵ	13	„ , 31	ἀφεθήσεται ‖ ὑμῖν	B
6	X, 19	‡ παραδώσουσιν ‖	D	14	„ , „	+ ἡ δὲ ‡ εἰς τὸ πνεῦμα ‖	
7	„ , „	‡ λαλήσητε ‖	ℵ B C	15	„ , 32	+ καὶ ὃς ἂν	
8	XII, 24	ἐν + βεελζεβούλ		16	„ , „	ἐν § τῷ αἰῶνι τούτῳ ‖	

17	XII, [illegible]	τούτων‖ ἁπάντων‖	
18	„ , 31	ζητεῖτε ‖ πρῶτον‖	
19	XXIV, 43	καὶ ‡ φαγὼν‖ ἐνώπιον	
20	„ , 43	‖λαβὼν τὰ .. αὐτοῖς‖	
21	J. III, 16	‡ οὕτω‖	
22	„ , „	‡ ἐπ᾽‖ αὐτόν	
23	„ , 17	υἱὸν + εἰς τόν	ℵ B
24	„ , 19	§ αὐτῶν πονηρά‖	ℵ
25	„ VI, 63	ἐγὼ ‡ λελάληκα‖	
26	„ X, 31	ἐβάστασαν + λίθους	ℵ*, B* D*
27	„ „ , 32	§ ἔργα καλά‖	ℵ A
28	„ „ , „	‡ ἐμὲ‖ λιθάζετε‖	ℵ B
29	„ , 34	‖ὅτι‖ ἐγὼ εἶπα‖	ℵ* B
30	„ , 37	μὴ ‡ πιστεύητε‖	
31	„ , 38	καὶ ‡ γινώσκητε‖	B
32	„ , „	κἀγὼ ἐν ‡ τῷ Πατρί‖	ℵ B D
33	XIV, 9	πατέρα‖ μου‖ + καὶ πῶς σύ	B*
34	„ , 10	λαλῶ + οὐκ	
35	„ , „	ὁ δὲ πατὴρ‖ μου‖ + ἐν	
36	„ , 11	πατρί ‖ μου‖	
37	„ , „	ἐν ἐμοί ‖ ἐστιν‖	
38	J. XIV, 12	πατέρα + πορεύομαι	ℵABD
39	Éph. I, 3	‖ἐν‖ Χριστῷ	ℵABD
40	„	Χριστῷ‖ Ἰησοῦ‖	
41	Ph. II, 5	τοῦτο + φρονείσθω	
42	II T. I, 10	φωτίσαντος δὲ ‖τὴν‖	D, 2
43	Héb. II, 14	§ αἵματος καὶ σαρκός‖	ℵ B
44	„ , 17	‡ ταῖς ἁμαρτίαις ‖ ?	A
45	„ III, 1	ἡμῶν + Ἰησοῦν	ℵABCD
46	Ap. XXII, 13	ἐγὼ + τὸ Ā	A ℵ
47	„ „	‖καὶ ὁ‖ πρῶτος	
48	„ „	‖καὶ ἡ‖ ἀρχή	
49	„ 14	οἱ ‡ πλατύνοντες‖ ?	
50	„ , „	ἐπὶ τοῦ ξύλου‖ ?	
51	„ , 15	ἔξω + οἱ	ℵAB
52	„ , „	πᾶς + § ποιῶν καὶ φιλῶν‖	ℵ B
53	„ , 16	‖ἐν‖ ταῖς	A
54	„ , „	λαμπρὸς + ‖ὁ‖ ‡ πρωϊνός‖	ℵ B
55	„ , 17	‡ ἔρχου‖	ℵ A B
56	„ , „	‡ ἔρχου‖	ℵAB
57	„ , „	‡ ἐρχέσθω‖	ℵAB
58	„ , „	‡ λαβέτω‖	ℵAB

Spécimen des Variantes de S.t Cyrille de Jérusalem comparées avec les manuscrits ℵ, A, B, C, D.

1	Matth. XII, 31	[τοῖς ἀνθρώποις omis] K.τ.λ.	ℵ B
2	„ „ , 32	ὃς‖ ὃ‖ ἄν	
3	„ „ , „	εἴπῃ‖ λόγον‖ (bis)	
4	„ , „	ἐν § τῷ αἰῶνι τούτῳ‖	
5	Luc II, 22	ἀνήγαγον‖ τὸν Ἰησοῦν‖	
6	„ , „	παραστῆσαι ‖ αὐτόν‖	
7	„ , 23	ἐν‖ τῷ ‖ νόμῳ	D
8	„ , 25	[καὶ εὐλαβὴς ... Ἰσραήλ]	
9	„ , „	ἦν ‡ ἐν‖ αὐτῷ‖	
10	Luc II, 26	πρὶν ἢ ‡ ἰδεῖν‖ (ℵ ἕως ἂν ἴδῃ]	
11	„ , 28	αὐτὸς ‖ὁ Συμεών‖	
12	Jean XIV, 16	ἵνα § μεθ᾽ ὑμῶν ‡ ᾖ‖	ℵ B*
13	„ , 26	§ διδάξει ὑμᾶς	
14	„ XVI, 7	γὰρ‖ ἐγὼ‖ μὴ ἀπέλθω	A
15	„ , „	‡ οὐ μὴ ἔρχεται‖ (B οὐ μὴ ἔλθῃ)	
16	„ , „	[ἐὰν δὲ ... ὑμᾶς]	
17	„ , 13	‡ διηγήσεται ὑμῖν‖ τήν	
18	„ , „	+ τὴν § ἀλήθειαν πᾶσαν ‖	A* B*

19	J. XIV, 13	§ ἀφ' ἑαυτοῦ λαλήσει||		25	II Thes. III, 4	‡ ἀποδεικνύντα||	A
20	„ „	ὅσα + ‡ ἀκούσει'	DB	26	„ , 6	‡ αὐτὸν ' καιρῷ	ℵ A
21	„ , 15	εἶπον || ὑμῖν||	ℵ	27	„ , 7	ἐκ + μέσου ||	ℵBAD
22	I Cor. XII, 10	‡ δυνάμεως ||	D	28	„ , 8	‡ ἀνελεῖ' (ℵ ἀναλοῖ).—	ABD
23	II Thes. III, 3	τῆς ‡ ἀνομίας||	ℵ B	29	„ , 10	ἀπάτῃ + ἀδικίας	ℵ,AB
24	„ , 4	[πρὸς θεόν]	ℵABD	30	„ „	ἀδικίας + τοῖς	ℵABD

Spécimen de variantes de St Épiphane comparées avec les anciens manuscrits ℵ, A, B, C, D.

1	Mt. I, 18	μνηστευθείσης + τῆς	ABCℵ
2	„ , 19	||Καὶ|| Ἰωσὴφ +	
3	„ „	Ἰωσὴφ + δίκαιος ὤν	
4	„ „	[καὶ μὴ ... ἐβουλήθη]	
5	„ „	‡ ἐζήτει ἀπολῦσαι αὐτὴν λάθρα ||.	
6	„ , 20	[Ταῦτα ... ἐνθυμηθέντος||	
7	„ „	|| Καὶ|| ἰδού	
8	„ „	§ ἐφάνη αὐτῷ κατ' ὄναρ||	
9	„ „	[Ἰωσὴφ ... Μαριάμ]	
10	„ „	‡ μὴ ἀπολύσῃς|| τὴν γυναῖκά σου ‖.	
11	„ „	ἐν αὐτῇ + ἐκ.	
12	„ , 21	‡ ἰδοὺ γὰρ γεννήσει||	
13	„ „	οὗτος + σώσει ‖	
14	„ „	ἁμαρτιῶν +	
15	„ , 22	||Καὶ|| τοῦτο + γέγονεν.	
16	„ , 24	||Καὶ|| ἐγερθεὶς +	
17	„ „	§ ἐποίησεν ‡ οὕτως' ὁ Ἰωσὴφ||	
18	„ „	[ὡς ... κυρίου]	
19	II, 1	‡ Ἱερουσαλήμ ||	
20	„ , 2	§ τὸν ἀστέρα αὐτοῦ ||	
21	III, 12	τὴν ἅλωνα +	
22	„ „	ἀποθήκην || αὐτοῦ||	
23	„ V, 25	ἀντιδίκῳ σου [ταχὺ] +, ἐν ᾧ ἦς ἐν τῇ	
24	„ „	§ ἐν τῇ ὁδῷ μετ' αὐτοῦ||	

25	Mt. V, 25	'καὶ δὸς ἐργασίαν ἀπηλλάχθαι ἀπ' αὐτοῦ||	
26	„ , 26	μή πως||	
27	„ „	§ ὁ ἀντίδικος παραδῷ σε||	
28	„ „	κριτὴς + τῷ ὑπηρέτῃ.	
29	„ „	||καὶ ὁ ὑπηρέτης βάλλῃ σε'	
30	„ „	εἰς φυλακὴν +.	
31	„ , 26	' Ἀμὴν' ἀμὴν λέγω	
32	„ VIII, 28	Texte bouleversé	
33	„ , 29	‡ ἔκραζον ||	
34	„ „	|| ἔα|| τί ἡμῖν.	
35	„ „	|| ὅτι ' § πρὸ καιροῦ ‡ ἦλθες||	
36	„ „	|| οἴδαμέν σε τίς εἶ ὁ ἅγιος τοῦ θεοῦ||	
37	„ , 30	[μακρὰν ἀπ' αὐτῶν]	
38	„ „	Χοίρων + ‖ ἐκεῖ || βοσκομένη.	
39	„ , 31	||καὶ|| § παρεκάλουν ‖ αὐτὸν οἱ δαί[μονες]	
40	„ „	ἡμᾶς ' ἐκ τῶν ἀνθρώπων ||	
41	„ „	‡ ἀπόστειλον ἡμᾶς||	B ℵ
42	„ , 32	[εἰς τὴν ... εἰς] ‡ εἰς τοὺς χοίρους||	BCℵ
43	„ „	καὶ + ὥρμησαν	
44	„ „	[πᾶσα ... κρημνοῦ]	
45	„ „	καὶ + ἀπώλοντο||	
46	„ , 33	[ἀπελθόντες ... πόλιν]	
47	„ „	§ ἀπήγγειλαν εἰς τὴν πόλιν||	
48	Mc. V, 1	‡ εἰς τὰ μέρη τῶν Γεργεσηνῶν ‖	

Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur les Tableaux qui précèdent pour comprendre ce que nous venons de dire. Aucun des Pères du quatrième siècle ne connaît les manuscrits ℵ, A, B, C, D, tandis que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D connaissent les Pères du quatrième siècle, par exemple, St Athanase ou saint Cyrille.

« Examen du Tableau « précédent et Conclusion. »

Il est bien évident que le plus grand nombre des variantes que nous rencontrons dans ces Pères, sont dues, comme pour les autres, non pas aux manuscrits qu'ils consultent, mais à la façon large et indépendante avec laquelle ils traitaient l'Écriture Sainte. Ce qui le prouve, c'est qu'ils citent les mêmes textes de trois ou quatre manières différentes; qu'ils parlent quelquefois des leçons singulières qu'ils rencontrent dans certains manuscrits et qu'ils ne disent rien cependant des variantes les plus caractéristiques des manuscrits ℵ, A, B, C, D. On comprend donc très bien l'existence des leçons qui se trouvent chez eux, mais on ne comprend pas que ces mêmes leçons aient pénétré dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, si les éditeurs de ces manuscrits ne les ont pas prises chez les Pères. Or, il est incontestable que les manuscrits ℵ, A, B, C, D contiennent un certain nombre de variantes existant dans ces Pères, dans St Athanase et saint Cyrille de Jérusalem. Par conséquent, c'est dans ces Pères qu'on a dû les puiser.

Il y a des coïncidences entre St Athanase et les anciens manuscrits qui sont singulières, surtout dans l'Apocalypse[1]. Ce que nous disons de St Athanase, il faut le dire de saint Cyrille de Jérusalem.

Nous avons soumis à l'étude un certain nombre de ci-

---

(1).- Les 58 variantes de St Athanase se répartissent de la manière suivante: ℵB, 9; ℵ, 1; A, 2; B, 4; D, 2; D², 1; ℵA, 2; ℵBC, 1; ℵAB 5; ℵBCD, 2; ℵABD, 2; ℵBD, 2; ℵABCD, 1.- 21 sont propres à St Athanase. Les 5 leçons ℵAB se trouvent dans l'Apocalypse.

tations faites par saint Cyrille de Jérusalem, environ 40 versets.[1] Or, St Cyrille cite le Texte Reçu et il le cite avec une remarquable fidélité. Il n'y a pas plus de 30 variantes dans ces quarante versets, qui contiennent assurément plus de 500 mots; et encore même un certain nombre de ces variantes s'expliquent par les nécessités qui imposent à l'homiliste écrivant en grec, certaines altérations dans la forme de la phrase. Dans les mêmes versets, le Vatican contient 44 variantes, et il n'est pas celui qui en contient le plus, on le sait. Le Sinaïtique et le Codex Bezae, le dépassent de beaucoup.

Le Tableau des variantes de saint Cyrille est certainement curieux à consulter. Dans les passages tirés des Evangiles, le saint Docteur présente peu de variantes et ne contient presque aucune des leçons singulières que renferment les anciens manuscrits. Les manuscrits, isolément ou par groupe de deux, reproduisent 7 des 20 variantes que présente St Cyrille. Dans 7 versets de la Ire Epître aux Corinthiens l'illustre écrivain n'a qu'une variante; mais il se dédommage dans la deuxième épître aux Thessaloniciens. 7 versets renferment sept variantes assez curieuses, et, chose singulière! il n'y a pas une de ces variantes qui ne se rencontre dans un ou plusieurs des anciens manuscrits, quelquefois même dans tous! N'y a-t-il pas là une preuve que ce passage de saint Cyrille a servi à faire les recensions représentées par les manuscrits ℵ, A, B, C, D?

« Conclusion pour ce qui regarde saint Cyrille de Jérusalem. »

Il est un écrivain de la fin du quatrième siècle, qui demanderait à être étudié un peu à fond, soit à cause de sa réputation, soit à cause de l'influence qu'il exerça sur les

---

(1).– Notamment les versets suivants : Math. XII, 28-32 (Pat. Grecq. XXXIII, 984, A).– Luc II, 22-23, 25-32 (Ibid. 1193, C).– Jean IV, 23-24 (Ibid. 981, D).– Jean XIV, 16-17, 25-26; XVI, 7-8, 12-15; XX, 22-23 (Ibid. 984).– I aux Corinth. XII, 7-11 (Ibid. 933-936). II aux Thessaloniciens II, 3-10 (Ibid. 881, A).– En tout 40 versets.

étudier l'[illegible], nous voulons parler de Didyme l'Aveugle. Malheureusement ses œuvres nous sont parvenues très incomplètes et il est, de plus, évident que la cécité, dont le célèbre écrivain fut affligé, lui ravit une partie de son importance. On ne tarde pas, en effet, en parcourant ses œuvres à remarquer qu'on ne peut pas s'appuyer sur lui dans tout ce qui a exigé la précision et l'exactitude des détails. Ses citations sont plus inexactes que celles d'aucun autre écrivain, plus même que celles d'Origène, et, de plus, elles sont très souvent erronées. Didyme attribue à un auteur ce qui est pris dans un autre, fond les textes, rapporte le sens beaucoup plus que les paroles et il fait tout cela fréquemment, presque constamment. On ne pouvait donc guère songer à lui pour revoir les parties du Nouveau Testament pour lesquelles on avait d'autres moyens de contrôle.

« Didyme l'Aveugle a-t-il connu les manuscrits ℵ, A, B, C, D ? »

Ce qui est certain, c'est que Didyme ne connaît point les manuscrits ℵ, A, B, C, D, puisqu'il rejette leurs principales variantes, non pas seulement celles qui portent sur les mots, mais celles-là même qui portent sur le fond, en particulier les omissions qui ont un caractère grave. C'est ainsi que Didyme suit le Texte Reçu dans saint Mathieu I, 18 (Patrol. Grecq. XXXIX 569 D); I, 25 (Ibid 832. D); XXVIII, 19 (Ibid. 929. C); Marc XVI, 9-20 (Ibid. 688, A); Luc XXII, 43-44 (Ibid 900, B 913, A); Luc II, 14 (Ibid. 1480, C); Luc XXIII, 34 (Ibid. 908, A); Jean I, 4 (Ibid. 297, A), Jean II, 19 (Ibid. 564, A; 812, B, 861, B). Jean III, 13 (Ibid. 853, B; 1657, C); Jean V, 3-4 (Ibid. 708-709, 712); Jean VII, 39 (Ibid. 501, B; 556, C; 960, C), etc. Il n'y a donc pas à se faire illusion. Didyme repousse les leçons les plus graves des manuscrits ℵ, A, B, C, D. – S'il avait parlé de la Section de la femme adultère, rien d'important ne manquerait dans ses écrits.

Nous pouvons donc affirmer que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D ont exécuté leur oeuvre postérieurement à l'époque d'Eusèbe, de saint Cyrille de Jérusalem et de saint Athanase, de Didyme l'Aveugle, de saint Am-

philoque (1). Mais est-ce tout ce que nous pouvons dire? Ne pouvons-nous pas aller plus loin? — Il nous semble qu'il est possible d'être plus précis; mais avant de fixer l'époque à laquelle remontent nos anciens manuscrits, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les églises voisines.

Chapitre quatrième.

Les manuscrits ℵ, A, B, C, D et les églises voisines de l'Église grecque.

« Champ nouveau qui « s'ouvre devant la « critique Biblique »

Nous ouvrons, dans cette étude, un champ immense aux investigations de la critique Biblique contemporaine, un champ qui permet d'être fécond et de conduire aux plus belles découvertes. Il est évident que, pour déterminer l'âge et l'origine des Recensions contenues dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D il faut explorer, avant tout, les monuments de l'Église grecque, puisqu'il s'agit de dire qu'elle était la forme primitive de l'original grec. Cependant, ce ne sont

---

(1). — Nous avons collationné un certain nombre de passages dans St Amphiloque. Ce Père contient aussi un assez grand nombre de variantes. — Luc I, 35 γεννώμενον " ἐκ σου" (Cfr. C). — § υἱὸς ‡ ὑψίστου " κληθήσεται". — Luc II, 36 ζήσασα § μετὰ τοῦ ἀνδ ἔτη". — Luc II, 38 ἐλάλει + πᾶσι. — Luc II 21 " αἱ " ἡμέραι (Cfr. D). — αὐτόν. [ἐν τῇ κοιλίᾳ?]. — Luc, II, 22 καθαρισμοῦ + κατά. — § εἰς τὸ ἱερὸν αὐτόν". — § καὶ παρέστησαν " αὐτόν". — καθώς ‡ ἐστι γεγραμμένον". — Les manuscrits ne présentent que deux de ces variantes et des variantes insignifiantes. — St Amphiloque lit comme le texte Reçu dans Math. XXVIII, 19 (Pat. Gr. XXXIX, 96, C); Luc XXIII, 34 (Ibid. 92, A). Jean II, 17 (Ibid. 92, B; 100, A), Jean III, 13 (Ibid. 117, B), Jean VIII, 44 (Ibid. 117, A). —

pas les seuls documents qu'il faille mettre à profit. Il s'est passé, dans les Églises voisines de l'Église Grecque, des faits qui peuvent jeter du jour sur la question que nous étudions. Si nous avions une histoire détaillée des manuscrits ℵ. A. B. C, D, de leur origine, de leur provenance, de la manière dont ils ont été faits, du mouvement d'idées qui leur a donné naissance, du milieu où ils ont fait leur apparition, ce serait sans doute tout ce que nous pourrions désirer. Malheureusement, nous n'avons pas cette histoire. Si elle existait, ces manuscrits n'auraient pas donné naissance à tous les problèmes qui s'agitent autour d'eux. Tout serait clair, et les savants ne seraient point partagés sur leur compte. C'est précisément l'histoire de ces manuscrits que nous essayons de reconstruire, et, comme personne ne l'a écrite dans l'Église Grecque, l'œuvre est pénible, laborieuse. Il est donc nécessaire de faire appel à tout ce qui peut nous éclairer sur l'origine des manuscrits ℵ, A. B, C. D. Il ne faut négliger aucun renseignement, lorsqu'il peut nous être utile.

Or, il n'y a pas de doute que nous pouvons trouver, dans les Églises voisines de l'Église Grecque, des indications précises et exactes sur le mouvement qui a produit les manuscrits ℵ, A, B. C. D.

« Renseignements que « peuvent nous fournir les Églises voisines. »

Quand une idée grande et féconde fait quelque part son apparition dans le monde chrétien, on peut être sûr qu'on en sentira le contre coup ailleurs et quelquefois même bien loin. Si les manuscrits ℵ, A. B. C. D, sont le fruit d'un puissant mouvement intellectuel, dans l'Église Grecque, il faut nous attendre à recueillir quelques échos de ce mouvement dans les Églises voisines, dans l'Église Latine, dans l'Église Syrienne, dans l'Église Copte et dans l'Église Arménienne.

Or c'est précisément ce qui a eu lieu, ainsi que nous l'avons fait entrevoir précédemment. Le mouvement d'études

« Les églises voisines ont eu aussi leurs manuscrits ℵ, A, B, C, D. »

auquel sont dûs les manuscrits ℵ, A, B, C, D, est sorti de l'Église grecque et a envahi les églises environnantes. Nous trouverons donc peut-être là les données précises, exactes et certaines, qui nous font défaut tant que nous restons dans l'Église qui se servait du texte original des Saintes Écritures.

Une oeuvre comme celle dont nous trouvons le résultat dans les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ne s'est pas faite en un jour; ç'a été l'affaire de siècles; elle n'est pas le fait d'un seul homme, mais de plusieurs générations d'érudits, sinon de savants. Elle a commencé lentement, presque sans qu'on s'en aperçût, et elle est allée se développant jusqu'à ce qu'elle ait fini par décliner, décroître, s'éteindre et disparaître.

Il s'agit, par conséquent, d'en déterminer les limites extrêmes et d'en décrire la marche. Or, c'est précisément ici que les églises voisines viennent à notre secours et nous apportent un contingent de précieux renseignements.

En effet, ce qui s'est passé chez les Grecs s'est passé aussi chez les Latins et chez les Syriens, peut-être même chez les Coptes et chez les Arméniens. Or, nous savons pour quelques-uns de ces peuples, quand le mouvement a commencé et quand il a fini.

« Le mouvement chez les Latins. »

Ainsi, chez les Latins, il est certain que déjà, au quatrième siècle, vers l'an 380, on s'était aperçu des différences notables qui existaient entre les manuscrits, différences qui faisaient désirer une révision de l'Ancienne Vulgate Latine. St Jérôme et St Augustin nous ont mis au courant de l'état dans lequel se trouvait cette version. Malheureusement leur langage manque de précision, ou est empreint d'une exagération manifeste. De plus, les anciens manuscrits qui nous sont parvenus diffèrent beaucoup les uns des autres. Or, comme ils n'ont pas de date, nous ne savons pas au juste, lequel de ces manuscrits représente le mieux l'état de la Vulgate antehiéronymienne, vers l'an 380. Heureusement il nous reste un document important de cette époque, capable de suppléer à

l'absence de ces manuscrits. C'est la révision même de saint Jérôme

Cette révision est un des documents les plus importants dans la controverse que nous essayons d'élucider. Et voici pour quelles raisons :

« Importance de la « Révision Hiéronymienne. »

1° Elle nous permet de constater qu'il y avait une grande divergence entre les exemplaires latins. D'ailleurs St Jérôme l'affirme. Tot sunt, dit-il dans sa lettre à Damase, tot sunt exemplaria quot codices (Patrol. Lat. XXIX, col. 526, C). Ces paroles les prendrait-on à la rigueur de la lettre, sont vraies des manuscrits qui nous sont parvenus ; ils diffèrent, tous, les uns des autres.

St Jérôme ne nous apprend rien sur l'origine de ces divergences ? – Viennent elles de la multiplicité des traducteurs ? – Viennent-elles des corrections faites postérieurement dans les traductions primitives ? – St Jérôme n'en dit rien ; il lui eût été peut-être difficile de s'expliquer là-dessus. Qu'on ait revu la Vulgate antehieronymienne sur les Pères Grecs ou Latins, qu'on l'ait revue sur des manuscrits grecs, le résultat aurait pu être le même. Ce n'est, par suite, que par une étude minutieuse des Pères grecs et latins, aussi bien que des manuscrits de l'Ancienne Vulgate qu'on pourrait arriver à résoudre cette question.

Quelle était la forme, le degré, le nombre, la nature des divergences existant dans les manuscrits de l'Ancienne Vulgate, c'est ce que nous pouvons savoir en partie 1° en relevant tous les exemples cités par les Pères du quatrième et du cinquième siècle 2° en comparant minutieusement les Pères et les plus anciens manuscrits – Le résultat de cette étude demeure même toujours sujet à contestation.

2°. Un second fait que la révision de saint Jérôme nous permet de constater, c'est l'existence de variantes notables dans le texte grec. Si le texte grec avait été absolument uniforme, la révision de la Vulgate eût été facile et se serait imposée à

tout le monde. Personne n'aurait pu raisonnablement se retrancher derrière les exemplaires latins. L'hypothèse supposée possible par saint Jérôme : « Si enim Latinis exemplaribus fides est adhibenda (Patrol. Lat. Ibid.) eut été si manifestement absurde que peu de personnes auraient osé l'émettre. La Vulgate Latine n'avait pas encore été déclarée authentique par le Concile de Trente.

St. Jérôme n'aurait pas dit seulement sous forme de question : « Cur non ad graecam originem revertentes .... mutata corrigimus. » (Patrol. Lat. XXIX, col. 527, A) ; il aurait affirmé nettement qu'il fallait rendre la Vulgate Latine uniforme en se servant du texte original uniforme. C'est donc que le texte grec lui-même avait aussi un peu souffert comme les Versions Latines et qu'aucune autorité n'avait songé à le corriger.

Le silence gardé ici par saint Jérôme, sur un point de cette importance, renverse toutes les théories de MM. Hort et Westcott relativement aux réunions conciliaires, qui auraient eu lieu, d'après ces critiques, de l'an 250 à l'an 375, dans le but de remédier aux divergences du texte grec.

3°. Que fit donc St. Jérôme ? — Il remonta à l'original grec (ad graecam originem) et se servit de manuscrits anciens (codicum graecorum emendata collatione, sed veterum (Patrol. Lat. XXIX, col. 528, A).

Quels étaient les caractères de ces manuscrits grecs ? — St. Jérôme n'en dit rien. Tout ce qu'il nous apprend c'est qu'ils étaient anciens. — Étaient-ce des manuscrits comme ℵ, A, B, C, D ? — St. Jérôme n'en dit rien ; mais nous pouvons affirmer le contraire sans crainte de nous tromper, et on va voir pourquoi.

4°. En effet, St. Jérôme, en corrigeant la Vulgate, ne corrigea pas tout ; il ne fit que les corrections demandées par le sens : « Quae, ne multum a » lectionis Latinae consuetudine discreparent, ita calamo temperavimus, ut » his tantum quae sensum videbantur mutare, correctis reliqua manere » pateremur ut fuerant (Pat. Lat. Ibid).

En d'autres termes, si nous voulons savoir dans quel état était

Comment la Vulgate Hiéronymienne peut rendre ici de grands services? — Manière de s'en servir. —

la Vulgate Latine avant saint Jérôme, il faut comparer la Vulgate Hiéronymienne 1° aux manuscrits de l'ancienne Vulgate; 2° aux manuscrits ℵ, A, B, C, D. Le résultat de cette comparaison nous apprendra si les manuscrits ℵ, A, B, C, D existaient déjà et sous quelle forme ils existaient.

C'est, au point de vue de la critique, un des plus grands services que puisse nous rendre la Vulgate Hiéronymienne. Une étude attentive et comparée de ce document peut nous renseigner sur les tendances de la Critique Biblique en 380 et sur l'état où se trouvaient les textes.

En comparant les 245 variantes de tout genre citées plus haut, pages 48-60, avec l'édition que Dom Sabatier a donnée de l'ancienne et de la nouvelle Vulgate, nous avons fait de curieuses observations dont nous avons consigné le résultat dans le Tableau suivant:

	Ancienne Vulgate.	Nouvelle Vulgate.
Pour	64	51
Contre	163	182
Doute	17	11
Total	244	244.

On voit que les deux Vulgates ne s'accordent pas avec les manuscrits ℵ, A, B, C, D, en particulier, dans ce que ces manuscrits présentent de plus saillant et de plus caractéristique. Elles sont près de 3 fois sur 4 opposées aux onciaux. Mais ce n'est pas tout. Ces chiffres n'expriment pas ce qui existe, en réalité. Nous avons, en effet, cité quelques leçons du Texte Reçu, et il s'agit de savoir si précisément ces leçons du Texte Reçu ne sont pas généralement approuvées par les deux Vulgates. De plus, il n'est pas rare que les deux Vulgates diffèrent l'une de l'autre, l'une approuvant et l'autre condamnant une leçon, et il est aisé de conclure quelquefois que l'Ancienne Vulgate de Sabatier, représente un texte postérieur et non un texte antérieur à St Jérôme. La Vulgate de St Jérôme a une date, tandis que les mss de

l'Ancienne Vulgate n'en ont pas. La Vulgate de St Jérôme est de l'an 382-384. A ce point de vue, il est curieux d'étudier les leçons qu'elle adopte, parce que cela nous montre quel était alors l'état du texte. Or, parmi ces leçons que St Jérôme a consacrées de son autorité, malgré l'Ancienne Vulgate, il faut signaler l'omission de εἰκῇ (St Math. V, 22), de εὐλογεῖτε τοὺς καταρωμένους ὑμᾶς (Ibid. 44), de αὐτὸς ... ἐν τῷ φανερῷ (Ibid. VI, 4), Ἰωσὴφ καὶ ἡ μήτηρ (St Luc II, 43), de plusieurs demandes du Pater (St Luc XI, 2-4). La substitution de συνστρεφομένων (St Math. XVII, 21), de ἡμεῖς ἀγαπῶμεν τὸν θεόν (I St Jean IV, 19), etc.

Le nombre de leçons qui jouissent du suffrage des deux Vulgates n'est pas considérable. Il n'y a guère que St Mathieu VI, 13 ; St Marc VI, 11 ; X, 21 ; St Luc II, 40 ; IX, 54-56 ; St Marc VII, 31 ; St Luc X, 1 ; St Jean VII, 39 ; XIV, 14 ; Actes XVIII, 7 ; St Mathieu VI, 21 ; XI, 23 ; XIX, 17, St Marc XV, 8 ; St Luc II, 43 ; XXIV, 1 ; St Jean VI, 52, qui vaillent la peine d'être relevées. Or, ces variantes n'offrent rien de grave. Si nous pouvons, dès lors, juger par là de l'état du texte grec, il n'était pas très altéré, en l'an 380-382, et n'offrait pas encore des recensions comme celles que contiennent les manuscrits ℵ, A, B, C, D. Néanmoins, il est certain que, vers l'an 380-382, les variantes ci-dessus rapportées existaient déjà.

La Vulgate de St Jérôme, terminée en 384, nous fournit donc un moyen de comparaison important pour étudier le grec. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque St Jérôme était dans toute la ferveur de sa dévotion pour Origène ; il admirait son génie, lisait ses écrits, traduisait ses homélies ou ses commentaires et s'inspirait de ses principes exégétiques à un point qui excitait plus tard ses regrets. « Nous nous sommes trompés dans no-
» tre jeunesse, disait-il à Rufin, mais amendons-nous
» maintenant que nous sommes vieux. Si vous êtes mon frère,
» réjouissez-vous de mon amendement ..... Pardonnez-moi

« d'avoir trop loué, dans ma jeunesse et avant que je connusse ses « hérésies, l'érudition et l'amour des Saintes Ecritures dans Origè- « nes. (1) S'il avait existé vers l'an 380, des manuscrits comme ℵ, A, B, C, D, des manuscrits qui pussent être appelés des « Codices Adamantii », des manuscrits qui continssent les variantes singulières que nous trouvons dans nos onciaux, il n'est pas probable que saint Jérôme n'en eut rien dit.

Conclusion de la « comparaison »

Il est donc facile de comprendre le rôle important que la Vulgate Hiéronymienne peut jouer dans la controverse que nous cherchons à élucider. Son importance vient de ce qu'elle a une date certaine.

La Version Arménienne

Après la Vulgate Hiéronymienne il faut ranger, par ordre de temps et d'importance, la Version Arménienne, qui a aussi une date certaine et qui, de plus, nous rappelle par quelques côtés assez curieux les onciaux grecs que nous étudions. Cette version est de l'an 433-434. L'original grec sur lequel elle a été faite manquait de la fin de saint Marc (Voir Tome II, pages 325-340) et était muni déjà des ὑποθέσεις (Ibid. pages 181-196). Or, ceux qui ont examiné attentivement cette version reconnaissent qu'elle ressemble beaucoup plus au Texte Reçu qu'à n'importe quel manuscrit. Nous avons là, par suite, un nouveau moyen de nous rendre compte de l'état du texte grec vers l'an 430 et des progrès qu'avait faits la critique Biblique au commencement du cinquième siècle. C'est un document certain, connu, authentique, sur lequel nous pouvons appuyer de solides conclusions.

Nous avons soumis nous même cette version à un examen partiel, d'après l'édition qui en a été donnée à Venise en 1860, et voici le résultat que nous avons obtenu. Des 250 leçons environ citées plus haut (pages 48-60); il y en a 42 qui sont appuyées et 194 qui sont repoussées par la Version Arménienne. Dans 10 cas, il est impossible de se prononcer, ou bien la leçon manque.

---

(1).- Patrol. Lat. XXIII, col. 264, B-C.-

Voici les numéros des leçons qui sont acceptées par la Version Arménienne : 9, 25, 27, 34. 35, 41, 42, 43. 48, 60. 76, 83, 85, 88, 93 (Le verset tout entier manque), 95, 97. 105 (κύριε est omis) 110 (Amos), 120, 121, 123, 135, 149, 154, 162, 165 ou 166, 167, 174, 180, 181, 185, 187, 188, 191, 206, 207, 208, 211 A, 222, 230, 232, 234, 239, 244. Or, outre qu'une dizaine de ces leçons approuvées par la Version Arménienne sont celles du Texte Reçu, il n'y en a pas une des 30 restantes qui offre quelque gravité. C'est pourquoi s'il est vrai, comme l'affirme la Tradition Arménienne, que la Version de 432-433 a été faite sur un exemplaire ayant appartenu à Eusèbe et à saint Pamphile, nous pouvons affirmer hardiment que le texte contenu dans ce manuscrit était 1° bien plus voisin du Texte Reçu actuel que ne le sont les onciaux ℵ, A. B. C. D ; 2° même bien plus voisin du Texte Reçu que ne le sont, en 382-384, l'Ancienne Vulgate Latine et la Vulgate de saint Jérôme.

C'est pourquoi nous pouvons aller plus loin et constater qu'au fur et à mesure que nous nous éloignons d'Eusèbe, certains documents vont se dépravant, précisément parce que la critique née dans l'intervalle cherche à reconstituer le texte primitif, en appliquant un principe faux et en revoyant le texte traditionnel sur les écrits des Pères. Il devient donc de plus en plus évident 1° que nous devons chercher l'origine des manuscrits ℵ, A, B, C, D, à une époque relativement moderne, relativement éloignée d'Eusèbe et d'Origènes, et 2° que ces manuscrits représentent, non une copie pure et simple, mais un texte ecclectique. Ces manuscrits sont si différents de la Vulgate Hiéronymienne et de la Copie Impériale, qui a servi d'original à la Version Arménienne, qu'on peut les reporter à une époque de cent ou cent cinquante ans postérieure au quatrième siècle. — Il est certainement singulier de voir tous les documents ayant une date fixe protester contre les théories des critiques modernes.

Nous avons déjà observé plusieurs fois qu'on avait trouvé

récemment à Venise un manuscrit datant d'un millier d'années et plus et dans lequel on avait relevé un certain nombre de variantes singulières. — On peut lire celles que nous avons notées au bas de la page (1) pour voir que jamais les Arméniens

---

(1). Omissions. — Math. II, 13 [καὶ ἴσθι ... εἴπω σοί]. — XIX [καὶ δεῦρο ἀκολούθει μοι]. — Marc II, 15 [Ἦσαν ... αὐτῷ]. IV, 2 [πολλά]. — V, 19 [Et Jesus non permisit illi]. VI, 25 [extemplo ou immediate]. — VI, 50 [θαρσεῖτε]. — VI, 53 [ἦλθον]. — VII, 28 [τραπέζης]. — XIV, 61 Filius [Dei] benedicti. — Luc I, 36 [καλουμένῃ]. — XII, 30 [καὶ μὴ μετεωρίζεσθε]. — XIV, 16 [ἰδοὺ δέκα καὶ ὀκτώ]. — XIV, 17 [τῇ ὥρᾳ τοῦ δείπνου]. — XIX, 43 et angustiabunt te XXII, 30 [ἐπὶ τῆς τραπέζης], mais ajoute μετ' ἐμοῦ. — XXII, 43-44. — XXIII, 22. [θανάτου]. — XXIII 51 [τῶν Ἰουδαίων]. — XXIV, 6 [οὐκ ἔστιν ὧδε. Ἠγέρθη]. — Jean V, 4 — IX, 21 [Ἢ τίς ... οὐκ οἴδαμεν]. — XII, 8. — XIV, 7 [καὶ ἑωράκατε αὐτόν]. — XXI, 24. [καὶ οἴδαμεν ... μαρτυρία ἐστιν]. — Additions. — Math.: IV, 22. Patre (et Retibus). — VIII, 20 (locum) ubi. — IX, 4 Blasphemat (— Quis est ille qui etiam peccata dimittit?). — XVIII, 11 (Quaerere) et salvum facere. — XXVII, 42 (ut videamus) et credamus. Voir Eusèbe, plus haut, page 257. — II, 16, manducat (et Bibit). — XIV. 25 novum (Vobiscum) in regno Dei. — Luc XIX, 47. scribae (et seniores) et principes. — XXIV, 40 manus et pedes (suos): Jean VI, 59, Manna (in deserto). — IX, 24, qui (prius) caecus erat. XVIII, 39 nullam causam (Mortis). — XIX, 24 (et sedentes custodiebant eum) milites. — Substitutions. — Math. II, 9 super speluncam. — IV, 8, assumit eum Satanas et Ducit in montem quamdam. — IX, 16 tulit enim Firmitatem ejus. — XVI, 18 aedificavi ... devorantes. — XXIII, 6, Primas Stationes in coenis. — Marc I, 11. De nube. — II, 3, in lecto portabatur. — II, 19-20 non possunt contristari quamdiu cum illis est sponsus. Tout le reste est omis. — III, 27, traduction différente, avec transposition. Nemo potest intrare

n'ont connu rien qui ressemblât aux manuscrits 𝔛, A, B, C, D. — C'est à peine si quelques-unes de ces leçons figurent dans les onciaux, et, aucune, deux ou trois exceptées, ne présente rien de grave. Du reste, les Arméniens, ainsi que nous l'avons observé ailleurs, sont demeurés pendant longtemps étrangers aux peuples voisins, à partir de la fin du cinquième siècle. — Le

---

domum Fortis et eam diripere. — IV, 36 et aliae naves quae erant ibi. — V, 39, non est mortua sed vivens. — VI, 5 noluit au lieu de non potuit — Sanavit au lieu de Sanabat. — VI, 18 habere in uxoris statum. — XIV, 5, cum hoc oleo emere plus 300 denariis. — XV, 46 quod fodit in petra. — Luc I, 48 respexit miserias. — IX, 49 Et prohibuimus eum ne incederet nobiscum. — X, 24. Multi prophetae (et reges omnes) desideraverunt videre quae vos videtis et non viderunt, et audire quae auditis et non audierunt. — Luc XIV, 23: in Plateas, au lieu de vias. — XV, 15 civitatis au lieu de civibus. — XVI, 2. Quid dicunt, au lieu de audio. — XVI. 6 - Sexaginta, au lieu de quinquaginta. — XVI, 7, quinquaginta au lieu de octoginta. — XIX, 6, comedere, au lieu de habitare. — XX, 2. Quis dedit tibi potestatem hanc? — XXII, 46, incidatis in tentationem, au lieu de intretis. — XXII, 47. ipse (signum dederat) au lieu de eis. — XXII, 71, quid egimus testibus au lieu de testimonio. — XXIII, 43, eris in interiora Paradisi, au lieu de eris in Paradiso. — Jean IV, 42 quod ille est verus, au lieu de vere salvator mundi. — VII, 8, quia tempus meum nondum venit au lieu de impletum est. — VII, 17 Locutus sum, au lieu de loquor. — XIII, 1, erant hic au lieu de sunt hic. XIX, 27. Ex hoc accepit eam discipulus ille in suam. — Nous devons la connaissance du manuscrit dont il vient d'être question au Révérend Père P. Karékin, secrétaire général des Méchitaristes de Venise, auquel nous offrons de nouveau nos plus sincères remerciements. —

manuscrit dont nous parlons, nous donne donc une idée des progrès que la critique biblique avait faits en Arménie vers l'an 500 ou 560.

On voit, dès lors, comment, en se servant des versions qui ont une date bien fixe, on peut jeter du jour sur la question que nous étudions. – Mais ce n'est pas encore tout!

« Les Syriens commencent, eux aussi, à connaître les variantes du texte grec. »

En effet, au moment même où les Arméniens font exécuter leur traduction sur l'original grec dont nous venons de parler, les Syriens, qui, depuis longtemps possèdent une version des Saintes Écritures, commencent à s'apercevoir que cette version ne donne pas une idée absolument rigoureuse et exacte du texte grec. Nous lisons, en effet, dans la vie de Rabbulas, évêque d'Edesse (+ 436), contemporain et ami de saint Cyrille d'Alexandrie, « qu'avec la sagesse divine répandue en lui, » il traduisit le Nouveau Testament du grec en Syriaque, » et cela d'une façon très exacte, à cause des variantes » qu'il renfermait.»[1] Rabbulas a joué un rôle dans la controverse nestorienne; il fut ami de saint Cyrille et traduisit du grec en Syriaque plusieurs des ouvrages du docteur Alexandrin. C'était un helléniste: Rien donc d'étonnant à ce qu'il ait connu les tendances critiques existant dans l'Église Grecque, si elles avaient commencé déjà à se manifester. Le manuscrit, qui nous a conservé la vie de ce personnage, est du sixième ou du septième siècle; et l'auteur, qui l'a écrite, semble être un habitant d'Edesse, presqu'un contemporain. Nous avons donc là un renseignement qui a une certaine valeur.

« La Version Philoxénienne. »

Au siècle suivant les témoignages deviennent plus positifs et se traduisent par des faits. – Philoxène de Mabug se

---

(1). – Overbeck, S. Syri Ephraemi aliorumque opera selecta, p. 172 [illegible]

plaint que les hérétiques ont altéré les Saintes Écritures et fait exécuter, par un de ses chorévêques, une nouvelle traduction, traduction littérale, servile, qui reproduit substantiellement le texte traditionnel, avec quelques légères variantes (508). Le mouvement d'études et de critique auquel nous devons la Version Philoxénienne dure tout le sixième siècle et se prolonge, chez les Syriens, jusques vers la fin du septième. C'est même au commencement de ce dernier siècle qu'il paraît avoir atteint son apogée, car nous avons deux oeuvres datées de l'an 616-617, qui portent, toutes les deux, l'empreinte d'Origènes, à savoir la Version Hexaplaire de Paul de Tella et la révision de la Version Philoxénienne par Thomas d'Harquel. Non seulement, ces deux versions sont contemporaines l'une de l'autre, mais elles ont été faites, toutes les deux, dans le même lieu, en même temps, sous le même patronage. Toutes les deux sont munies d'astérisques et d'obèles; toutes les deux présentent aux marges un grand nombre de leçons. (De plus, quand on étudie les leçons marginales de la Version Philoxéno-Héracléenne, on reconnaît tout de suite, entre elles et les manuscrits ℵ, A. B, C. D, certaines affinités. Ces leçons ont été recueillies évidemment dans des manuscrits comme les onciaux ℵ. A. B, C, D. On peut donc considérer la révision de la Version Philoxénienne par Thomas d'Harquel, comme formant l'apogée du mouvement d'études qui a produit les manuscrits ℵ, A, B. C, D.

« Révision de Thomas d'Harquel et « Version de Paul « de Tella. »

« Les leçons marginales de la Version Philoxénienne et les manuscrits « ℵ, A, B, C. D. »

Il est bien évident, en effet, que Thomas d'Harquel ne nous aurait point donné une version comme la Philoxénienne, si les manuscrits ℵ, A, B, C, D avaient été considérés à Alexandrie comme les meilleurs en 616-617. D'autre part, si ces manuscrits avaient été anciens à cette époque, il est probable qu'il ne les aurait pas connus, et il n'aurait point consigné quelques-unes de leurs variantes aux marges de son livre. Lorsqu'on songe que la Version Philoxénienne est le seul document ayant une date certaine qui nous parle de ces manuscrits, on

ne peut pas s'empêcher de conclure que les manuscrits ℵ, A, B, C, D et la Version Philoxénienne sont des oeuvres contemporaines l'une de l'autre, ou peu s'en faut.

Tous les documents certains, n'importe d'où ils viennent, nous reportent au cinquième, sixième et septième siècles, pour l'exécution de l'oeuvre de critique dont nous parlons.

Ce n'est pas tout. Il existe, en effet, chez les Syriens, un manuscrit qui appartient à la même famille que les onciaux ℵ, A, B, C, D, à savoir, le célèbre manuscrit Cureton. Ce manuscrit, qui nous est parvenu très mutilé, se rapproche beaucoup plus de ℵ et de D que de A et de C. Il contient une synthèse de leçons très complète, ce qui dénote une époque relativement avancée. On a voulu reculer la rédaction de la Version Cureton, de ce manuscrit jusqu'au cinquième siècle, mais il n'y a pas de doute qu'il ne soit postérieur à cette époque et cela de plus de deux cents ans. Les points rouges stichométriques, dont nous avons parlé ailleurs. (Partie Théorique, pages 202-208) suffiraient à eux seuls pour le démontrer. C'est le seul manuscrit Syrien, qui offre ce détail paléographique, mais ces points rouges stichométriques sont la règle dans les manuscrits coptes, surtout dans les manuscrits arabes rédigés pour des chrétiens. Il n'est pas un manuscrit postérieur au dixième siècle qui ne les renferme. On a donc de bonnes raisons de conclure que ces points ont été introduits dans l'Écriture Copte et Syrienne, par les Arabes, en tout cas, à la suite de la conquête arabe. C'est là un emprunt fait par les chrétiens aux scribes de l'Islam. Tout ce qu'on peut donc faire est de reporter la rédaction de ce manuscrit au septième siècle. On ne peut certainement pas remonter plus haut. (1)

---

(1).— Nous avons eu occasion d'examiner, durant le cours de cette année, un assez grand nombre de manuscrits arabes chrétiens, postérieurs en date au dixième siècle. Tous, ou presque tous, portaient des points rouges comme ceux du manus—

Mais l'œuvre, que contient ce manuscrit, n'est-elle pas plus ancienne ?—

Il n'est pas possible, suivant nous, de la faire remonter au-delà du sixième siècle ; nous croyons même qu'elle est quelque peu postérieure. La synthèse qu'elle présente s'oppose à ce qu'on la rapporte plus haut. Cette révision de la Peschito a été faite sur des manuscrits du genre d'&, A, B, C, D, surtout du genre de &, et de D. De plus ces manuscrits existaient vraisemblablement depuis quelque temps. Par conséquent la révision syrienne ne peut pas être antérieure au VIIe ou au VIe siècle.

« Renseignements « fournis par la Version Hiérosolymi« taine. »

Et ce qui nous confirme, de plus en plus, dans cette pensée c'est que la prétendue Version Hiérosolymitaine représente aussi le même courant de critique biblique. Cette version Hiérosolymitaine n'est qu'un Évangéliaire grec traduit à l'usage des chrétiens Melchites répandus dans la Damascène et sur les confins de l'Arabie. Or, cette version représente un texte assez semblable au manuscrit & ou D. Nous avons donc là les anneaux d'une chaîne qui se relient les uns aux autres et qui, tous, nous reportent et vers la même époque et vers les mêmes contrées. Les notes marginales de la révision de Thomas d'Harquel (616), l'Évangéliaire Hiérosolymitain, et le manuscrit Cureton, tout cela appartient à la même école criti-

---

cit Curetonien. Il faut en dire autant des manuscrits Coptes des XIe, XIIe et XIIIe siècles. Les manuscrits Coptes anciens, les plus beaux, ne présentent aucune notation de ce genre. On n'a qu'à feuilleter le manuscrit 78 de la Bibliothèque Nationale, où sont contenus des feuillets appartenant à diverses époques, pour suivre les diverses phases paléographiques.— Les feuillets les plus anciens ressemblent à des onciaux grecs. Ceux du IXe, X^e et XIe siècles commencent à contenir une ponctuation rouge.

que ; tout cela remonte à peu près au même temps, tout cela nous ramène dans le même milieu, tout cela est l'œuvre des VIe, VIIe et VIIIe siècles.[1].

Il est naturel de supposer, sans doute, que les travaux syriens n'étant qu'un écho ou qu'une conséquence lointaine des travaux des critiques grecs, nous conduisent jusqu'au déclin du mouvement auquel nous devons les onciaux ℵ, A, B. C. D. Cela est possible et même vraisemblable. Néanmoins, il y a là un terme de comparaison, qui, joint à d'autres indices, peut nous aider à déterminer d'une façon rigoureuse et précise, à quelle époque il faut placer les manuscrits ℵ, A. B. C. D.

Les Arméniens et les Latins n'ont jamais poussé aussi loin que les Syriens les révisions de leurs versions. Cependant, ils ont suivi l'impulsion donnée par quelques savants grecs, puisqu'on a découvert, parmi les manuscrits arméniens de Venise, un manuscrit qui contient quelques leçons des onciaux ℵ. A. B. C, D et qui remonte à plus de mille ans.

« Les Arméniens et « les manuscrits ℵ, « A, B, C, D. »

Quant aux travaux des Latins, ils peuvent nous aider sans doute, mais ils nous sont moins utiles que les travaux des Syriens. Il manque, en effet, des dates aux manuscrits qui nous sont parvenus et les paléographes peuvent aisé-

---

(1).– La curieuse leçon qu'on rencontre dans St Jean I, 34. οὗτός ἐστιν ὁ ἐκλεκτὸς τοῦ θεοῦ et qui figure dans le Sinaïtique, le manuscrit Cureton, la Version Hiérosolymitaine, et le Veronensis, dérive aussi probablement d'Origène. On la trouve, en effet, dans les commentaires de saint Ambroise sur St Luc (Patrol. Lat. XV, col. 1661, B), qui ont été, en partie, empruntés au célèbre exégète alexandrin. Cette leçon date donc, au moins de l'an 386, époque où St Ambroise publia ses commentaires sur le troisième Évangile. Mais il est vraisemblable que l'Archevêque de Milan n'en est pas l'auteur, sans quoi on la trouverait difficilement dans les documents orientaux que nous venons de nommer.

ment se tromper de cent et de deux cents ans sur l'âge d'un document. Si la version de saint Jérôme avait été immédiatement reçue dans l'Église, on pourrait croire que les plus anciens manuscrits de la Vulgate Antéhiéronymienne sont antérieurs à St Jérôme ou remontent à son époque. On n'aurait pas, en effet, continué à revoir l'ancienne Vulgate sur les Pères et sur les manuscrits grecs. Malheureusement la Vulgate de saint Jérôme n'a été généralement adoptée que vers la fin du VIIe ou vers le milieu du VIIIe siècle. Il est donc naturel de supposer que les études critiques ont continué après le quatrième siècle et que la révision de saint Jérôme, à cause du retentissement qu'elle a eu, n'a fait que leur donner une nouvelle impulsion. Le Vercellensis (a) et le Veronensis (b) peuvent donc être du Ve ou du VIe siècle, aussi bien que du IVe. Et c'est, en effet, à cette date que nous les rapportons pour des raisons qui n'ont rien de commun avec la Paléographie.

C'est pourquoi, la date de ces manuscrits n'étant pas certaine, nous ne pouvons pas leur demander les renseignements précis que nous pourrions autrement en attendre.

Après ces détails, il nous semble possible de déterminer d'une façon plus précise l'époque à laquelle remontent les onciaux ℵ, A, B, C, D.

Chapitre cinquième.

Origine des manuscrits ℵ, A, B, C, D.

« Origine des manuscrits ℵ, A, B, C, D. »

Après avoir déblayé et préparé le terrain dans les pages qui précèdent, il nous reste à voir si on ne peut pas déterminer d'une manière précise à quelle époque remontent les onciaux ℵ, A, B, C, D. Peut-on découvrir à quelle époque ces manuscrits ont été écrits, le milieu où ils ont été conçus et le pays où ils ont fait leur apparition.

Il n'est pas possible de dissiper complètement les ténèbres qui les enveloppent de leur voile mystérieux. Cependant, nous

croyons qu'on peut définir, avec quelque certitude, l'époque à laquelle remontent les recensions contenues dans les manuscrits ℵ, A B C D et le pays où elles ont fait leur apparition. Afin d'être aussi clair que possible, nous résumerons nos idées sur cette matière dans les trois propositions suivantes:

1° Aucune des Recensions représentées par ℵ, A, B, C, D, n'est antérieure à l'époque de saint Épiphane, évêque de Salamine qui mourut l'an 403 de l'ère chrétienne.

« Trois propositions « sur cette question.»

2° La Recension représentée par le manuscrit A, c'est-à-dire par l'Alexandrin, est peut-être contemporaine de St Épiphane et peut remonter au dernier tiers du quatrième siècle.

3° Quant aux recensions contenues dans les manuscrits ℵ, B, D, elles sont certainement postérieures au quatrième siècle, surtout les recensions ℵ, D.

Nos idées sont si différentes de celles de quelques critiques modernes, que nous ne pouvons pas nous contenter de simples affirmations. Aussi nous allons reprendre chacune de ces trois propositions et essayer d'en montrer la vérité.

Article premier.

Les Recensions ℵ, A, B, C, D sont-elles antérieures à la fin du quatrième siècle?

Proposition.— Aucune des recensions représentées par les manuscrits ℵ, A, B, C, D, n'est antérieure à l'époque de saint Épiphane mort évêque de Salamine, en 403.

« Aucune des recensions contenues « dans les manuscrits ℵ, A, B, C, « D, n'est antérieure « à St Épiphane.»

D'après Eusèbe, il n'est pas de personnage qui occupe une aussi grande place que St Épiphane dans l'Église grecque du quatrième siècle, au moins au point de vue de l'histoire et des études bibliques. St Épiphane se serait fait, en tous les temps, une grande réputation d'érudit, mais au quatrième siècle, il suit de près Eusèbe, si tant est-qu'il ne le dépasse même pas à quelques points de vue.

Né dans le judaïsme, il passa après sa conversion une partie de sa vie dans les couvents de la Palestine, se rendit de là en Egypte où il connut quelques-uns des plus grands solitaires de l'époque, rentra en Palestine, vint à Chypre et finit par s'y fixer, lorsqu'il eût été chargé, malgré lui, de gouverner l'Eglise de Salamine. Son biographe nous apprend qu'il avait reçu de Dieu un don particulier, celui d'interpréter les Ecritures en toute vérité,[1] et il ajoute qu'il avait, nuit et jour, entre les mains, les Saints Evangiles.[2] Nous avons donc là un témoin, qui doit être au courant des questions bibliques, puisqu'il a étudié dans les grandes écoles, qu'il a vécu en rapport constant avec les grands maîtres de son temps et qu'il a fait de ces recherches l'objet spécial de ses études. C'est donc un témoin précieux à consulter. Et ce qui donne un prix particulier à sa déposition, c'est que seul, parmi tous les écrivains de l'antiquité, il ne s'est pas contenté de lancer contre les hérétiques des accusations générales, il a spécifié ses accusations. Il nous donne, par exemple, une idée assez complète des altérations commises par Marcion et nous fait connaître assez en détail son Apostolicon et son Evangile de saint Luc. Il relève les omissions, les additions, les substitutions et les transpositions que cet hérésiarque s'était permises. St Epiphane est, par conséquent, un homme du métier, un de ces rares hommes, qui, après avoir eu un manuscrit entre les mains, deux ou trois heures, pourrait nous dire assez exactement : «le manuscrit appartient à telle famille; «il contient telles leçons : ces leçons lui sont communes avec «tels documents, mais celles-ci lui sont exclusivement propres.» Les hommes, qui ont pu parler sur ces sujets en connaissance de

«St Epiphane est un «homme du métier. «—Il a fait sa spécialité des questions «bibliques.»

---

(1).– Patrol. Grecq. XLI, col. 49. C.– θαυμαστὸν δῶρον ἐχαρίσατο αὐτῷ ὁ θεός, τοῦ μετὰ πάσης ἀληθείας ἑρμηνεύειν τὰς θείας γραφάς.

(2).– Ibid. col. 72. B. Ἦν δὲ ἔθος ἐπιφανίῳ ἐν ταῖς χερσὶν αὐτοῦ κρατεῖν τὰ ἅγια εὐαγγέλια, νύκτος καὶ ἡμέρας.

cause ont été toujours rares dans le monde ; ils sont rares, très rares, même aujourd'hui. Il n'y a peut-être pas, à cette heure, dans le monde, vingt personnes qui pourraient examiner, avec une certaine compétence, un manuscrit du Nouveau Testament.

St Épiphane est donc un témoin compétent et un témoin au courant de la question.

Or, il n'y a pas de doute que St Épiphane ne connaît point les recensions représentées par ℵ, A, B, C, D. Et il y a trois faits qui le prouvent : 1° D'abord les citations de saint Épiphane. St Épiphane cite fréquemment le Nouveau Testament, quelquefois même d'assez longs passages, et il le cite avec une liberté plus grande que celle d'Eusèbe, d'Origène, même de Clément d'Alexandrie. C'est un fait qu'on ne soupçonne pas et que nous aurions de la peine à croire, si nous ne l'avions pas vérifié à fond. Nous ne nous sommes pas contenté d'examiner quelques versets, des versets isolés, nous avons pris, au contraire, les passages les plus longs, par exemple, St Mathieu I, 18 – II, 2 (Patrol. Graeq. XLI, 896) ; – VIII, 28-33 (Ibid. XLII, 84). – St Marc V, 1-15 (Ibid. 85). – St Jean I, 1-3, 6-14, 39 – II, 2. Nous avons trouvé dans ces passages des variantes très singulières, comme nombre et comme qualité (Voir plus haut, pages 264-265). St Épiphane cite quelquefois presque littéralement, par exemple, St Jean I. 1-3, 6-14 (Patrol. Graeq. XLI, 912). D'autres fois, au contraire, il cite des passages assez longs, mais avec tant de variantes qu'on ne sait plus où retrouver les paroles de l'Évangile. Prenez, par exemple, St Marc V, 1–15 (Patrol Graeq. XLII, 85, B.C). St Épiphane dit expressément qu'il rapporte, d'après St Marc, l'histoire d'un démoniaque ; mais il commet tant d'omissions, de substitutions et d'additions, que les variantes vont au-delà de 50 pour 100. Après avoir cité presque littéralement St Jean I, 1-3, 6-14, il rapporte St Jean I, 39 – II, 2, et cela avec 89 variantes, c'est-à-dire, environ 25 %.

« Or, St Épiphane ne connaît pas les recensions ℵ, A, B, C, D. »

Et malgré cette quantité prodigieuse de variantes, on ne trouve pas, dans St Epiphane, les leçons caractéristiques des recensions représentées par les manuscrits ℵ, A, B, C, D. On ne trouve, chez lui, ni δειγματίσαι (Math. I, 19), ni l'omission de τοῦ devant κυρίου (I, 22), ni l'omission de οὗ, de τόν, de πρωτότοκον (I, 25); ni ὃ εἶπον (Jean I, 15), περὶ οὗ (I, 30), ὄψεσθε (I, 40) ὅτι (I, 51), ὄψη (Ibid). etc, etc.. Quelle conclusion faut-il tirer de ce fait, sinon que les recensions ℵ, A, B, C, D, n'existaient pas, sous la forme où nous les avons, à l'époque de saint Epiphane? — Saint Epiphane se préoccupait beaucoup de questions de ce genre : ce qu'il fait ressortir dans l'oeuvre de Marcion, ce sont précisément des altérations comme celles que renferment les manuscrits ℵ, A, B, C, D. (Voir Patrol. Grecq. XLI, col. 712-725). Or, s'il avait existé de son temps, cinq recensions comme celles que représentent les manuscrits ℵ, A, B, C, D, saint Epiphane les aurait connues, et, s'il les avait connues, il en aurait certainement parlé.

« Si St Epiphane avait connu des recensions comme ℵ, A, B, C, D, il en aurait certainement parlé. »

Les recensions représentées par les manuscrits ℵ, A, B, C, D, n'altèrent pas, sans doute, toujours gravement le texte. Cependant, il est des cas, où elles atteignent la substance de l'Évangile. Des omissions comme Marc XVI, 9-20; Luc XXII, 43-44; Luc XXIII, 34; Jean V, 3-4, etc, auraient fixé l'attention de l'illustre écrivain, lui qui relève l'omission de Luc XXII, 43-44 (Patrol. Grecq. XLIII, 73, A) et qui la relève pour la condamner; lui qui signale dans Marcion, la substitution de « ἵνα ᾖ μαρτύριον τοῦτο ὑμῖν » à « εἰς μαρτύριον αὐτοῖς » (Luc V, 14 – Cf. D) : de « ἡ μήτηρ σου καὶ οἱ ἀδελφοί σου » à « ἡ μήτηρ αὐτοῦ καὶ οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ » (Luc VIII, 19); de « ὁ πατὴρ » à « ὁ πατὴρ ὑμῶν » (Luc XII, 30). — L'omission de ὁ θεὸς ἀμφιέννυσι τὸν χόρτον (Luc XII, 28), etc, etc. Ceux qui ont lu les manuscrits ℵ, A, B, C, D, savent si saint Epiphane aurait eu matière à faire des observations du genre de celles do-

il a rempli ses pages sur Marcion. Quand on voit St Épiphane porter son attention sur des détails comme ceux que nous venons de relever, et remarquer que Marcion avait interverti jusqu'à l'ordre des Épîtres de saint Paul, on est fortement incliné à raisonner ainsi : « si les recensions ℵ, A, B, C, D, avaient existé en Égypte ou en Palestine, vers la fin du quatrième siècle, St Épiphane les aurait connues. Or, si saint Épiphane les avait connues, il les aurait certainement signalées. »

« Donc les recensions représentées par les manuscrits ℵ, A, B, C, D, n'existaient pas encore à l'époque où saint Épiphane écrivait son Ancoratus et ses traités contre les hérésies. »

Un dernier fait vient nous confirmer dans notre opinion, et ce fait le voici :

Quiconque examine attentivement les manuscrits ℵ, A, B, C, D, arrive rapidement à la conclusion suivante : Les manuscrits ℵ, A, B, C, D, représentent le texte Traditionnel, mais avec un mélange assez considérable de variantes puisées ailleurs. Or, cet élément d'origine étrangère, qui, mêlé au texte traditionnel, a produit les recensions ℵ, A, B, C, D, a été surtout emprunté à Origènes. Origènes est à la base de toutes ces recensions. Le fait est certain, évident, sensible, palpable.

« Autre raison qui prouve que St Épiphane ne connaissait pas les recensions ℵ, A, B, C, D. »

Si les recensions ℵ, A, B, C, D, avaient existé du temps de saint Épiphane, ce fait aurait été connu et St Épiphane ne l'aurait certainement pas ignoré, car il a une grande importance dans la critique biblique. Tous ceux qui, de près ou de loin, auraient collaboré à la composition de ces cinq recensions n'auraient pas laissé ignorer que s'ils faisaient des changements dans le texte Évangélique ils ne les faisaient qu'en s'appuyant sur Origènes. Par conséquent, ce qui aurait été pour eux un titre de gloire, serait d'avance pour d'autres une cause de défiance.

Quant au parti qu'aurait pris saint Épiphane et à l'usage qu'il aurait fait de ces recensions critiques, c'est ce qui ne peut être l'objet d'un doute pour personne. Tout le monde sait,

en effet, que l'évêque de Salamine fut de l'an 390 à l'an 402, un des adversaires les plus ardents d'Origènes et des Origénistes. L'illustre historien des hérésies, a rangé Origènes parmi les hérésiarques ; il en a fait l'ancêtre de Sabellius, d'Arius, d'Eunonius et d'Appollinaire, et lui a consacré des pages sévères dans ses traités contre les hérésies. (Patrol. Grecq. XLI, col. 1068-1200). Un des plus graves reproches que St Epiphane adresse à Origènes est d'avoir interprété dans un mauvais sens la Sainte Ecriture et de l'avoir fait beaucoup plus dans ses commentaires que dans ses homélies (Ibid. col. 1077. D).(1) Il ne cite rien de précis. Mais, on comprend l'arme terrible que lui auraient fournie les Origénistes, s'ils avaient eu jeté dans le public des manuscrits comme א, A. B, C, D. Comme St Epiphane aurait triomphé, s'il avait pu formuler des accusations nettes et précises, des accusations portant non plus sur des commentaires savants, mais sur des textes déjà répandus parmi les fidèles : « Origènes, aurait-il dit, confond, à propos du Verbe, γεννητόν et γενητόν (Patrol. Grecq. XLI, col. 1084) Voyez, en » effet, les manuscrits qui ont été rédigés d'après ses idées » dans St Mathieu I. 18 (γένεσις au lieu de γέννησις — » sic א, B, C, Z). — Origènes altère les Evangiles ; il sup- » prime la fin de St Marc (א, B), l'histoire de l'agonie » et de la sueur de sang (Luc XXII, 43-44. — Cfr. A. B), la » prière du Christ pour ses bourreaux (Luc XXIII, 34. Cfr. » B D), nie sa divinité ou en atténue les preuves (Marc I, 1. Cfr. א — Jean I, 34, Cfr א). » Certainement c'eût été là une accusation très grave, et si St Epiphane avait pu l'adresser à Origènes ; s'il avait pu surtout établir qu'Origènes était devenu

---

(1). — St Jérôme fait la même observation dans son Apologie contre Rufin : « Unde et in adolescentia homilias tantum ejus » quas loquebatur ad populum, in quibus non tanta scandala » tenebantur, simpliciter rogantibus transtuli. — (Patrol. Lat. XXIII, col. 447. A). —

le chef d'une dangereuse école de critique, il eût certainement beaucoup fait pour détruire l'Origénisme et le rendre à jamais odieux dans l'Eglise catholique.

On ne trouve cependant rien de semblable dans les écrits de St Epiphane : on ne trouve même rien de semblable dans les lettres de Théophile et dans les écrits de saint Jérôme. C'est donc une preuve que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, n'existaient pas encore ou qu'ils étaient à peine connus. Les plaintes qu'on élève contre les Origénistes sont surtout des plaintes dogmatiques : on les accuse d'hérésie, et on ne leur reproche jamais d'altérer gravement la Sainte Ecriture. C'est donc, nous le répétons, que les recensions représentées par ℵ, A, B C, D, n'existaient pas encore.

« On ne reproche « pas aux Origé- « nistes d'altérer « la Ste Ecriture. »

Enfin, une dernière raison, une raison grave et générale, nous porte à reculer la rédaction des manuscrits ℵ, A, B, C, D, jusques au cinquième siècle et aux siècles suivants : c'est que ces manuscrits contiennent une synthèse telle, qu'il a fallu longtemps pour la produire. Si les manuscrits ℵ, A, B, C, D, sont le fruit du dépouillement méthodique des écrits des Pères, d'Origènes, d'Eusèbe, de St Athanase, de St Cyrille de Jérusalem et d'autres écrivains ecclésiastiques, ce dépouillement a dû précéder. De plus, comme il n'a pas été commencé avant le milieu du quatrième siècle, et comme il a duré forcément de longues années, les manuscrits où on a incorporé le résultat de ce travail ne peuvent pas être antérieurs à l'an 380 ou 390, ainsi que nous allons le montrer, en établissant notre seconde proposition.

« De plus, la synthè- « se de leçons que « renferment les ma- « nuscrits ℵ.A.B.C.D « est trop complète « pour être de cette « époque. »

Article deuxième.

Quelques-unes des Recensions ℵ.A.B.C.D peuvent-elles être de la fin du quatrième siècle ?

Proposition : — La Recension représentée par le ma-

nuscrit A, c'est-à-dire, par l'Alexandrin est peut-être contemporaine de saint Épiphane et peut remonter au dernier tiers du quatrième siècle.

« La Recension représentée par l'Alexandrin (A) est « peut-être de la fin « du quatrième siècle? »

Nous ne pouvons pas apporter un témoignage précis, comme le serait une date consignée par un scribe à la fin du manuscrit A; mais nous pouvons établir cette proposition d'une manière très claire, très certaine, très péremptoire, à l'aide des considérations suivantes:

Origènes n'a pas fait de recension du Nouveau Testament, mais il a accumulé, dans ses oeuvres, les éléments d'une recension. Il n'a pas cependant cité le texte sacré beaucoup plus inexactement que le faisait avant lui Clément d'Alexandrie, ou que le fit après lui saint Épiphane.

« Cette recension est « postérieure de quelque temps à Origènes, « mais elle suppose « qu'Origènes avait été « remis en vogue. »

Origènes eut beaucoup de partisans, mais il eut aussi beaucoup d'adversaires. Ce ne furent pas ses adversaires qui songèrent à dépouiller ses oeuvres pour reconstituer le texte du Nouveau Testament et ce ne furent pas non plus, ses élèves immédiats qui employèrent ce procédé. Ils connaissaient trop bien la manière de leur maître, pour croire qu'ils aboutiraient à un résultat sérieux, en procédant de cette façon. Ils savaient qu'Origènes se permettait une grande liberté dans ses citations; par conséquent, il ne pouvait pas même leur venir à l'esprit de soumettre l'original à une épreuve, qui était condamnée d'avance à un échec. Avant qu'on pût recourir à un tel moyen pour faire une recension du texte évangélique il fallait qu'on fût loin de l'époque d'Origènes et il fallait cependant que le nom d'Origènes eût été réhabilité. Or, il n'y a qu'une époque, dans toute l'antiquité chrétienne où ces deux conditions se trouvent réalisées, et cette époque coïncide précisément avec la fin du quatrième siècle. Origènes est mort depuis cent quarante ans et cependant la réputation d'Origènes atteint alors son apogée cela est tellement vrai que son nom devient un drapeau et désigne une faction très active et très intelligente, dont les opinions jettent, un instant, le trouble

dans l'Eglise

Si on a donc jamais essayé de revoir le texte traditionnel sur les oeuvres d'Origène, c'a dû être entre l'an 370 et l'an 400 qu'on a dû opérer cette révision. A ce moment, on pouvait déjà se faire illusion sur l'exactitude des citations d'Origène, et, de plus, les écrits de ce grand docteur étaient remis en honneur. Origène avait reconquis une partie de son ancienne célébrité et il était à la veille de voir la société chrétienne se passionner pour et contre lui. C'est donc le moment qui semble historiquement désigné pour un pareil travail. C'est alors, mais alors seulement, que les recensions dont nous parlons ont pu se faire.

« Une recension relativement modérée et incomplète comme l'est la recension A est ou peut-être de la fin du quatrième siècle. »

Et ce n'est pas tout: un autre ordre de faits nous conduit au même résultat: Les études critiques, qui ont pour but le Nouveau Testament, ont été préparées au troisième siècle par Origène, au commencement du quatrième par St Pamphile et par Eusèbe, mais ces études n'ont pris un grand développement que dans le dernier tiers du quatrième siècle. L'essor des études bibliques est contemporain de l'essor de la vie religieuse. Or, la vie religieuse ne prend partout un grand développement que dans la seconde moitié du quatrième siècle. De plus, les études critiques portant sur le texte et les versions ne sont possibles que lorsque les documents et les hommes se rapprochent, se touchent et s'abouchent. Or, tout cela s'est fait, dans le monde chrétien, de l'an 370 à l'an 420. Il y a eu, à cette époque, un mouvement politique, religieux et littéraire, auquel on ne peut comparer que celui qui s'est accompli onze cents ans plus tard, à l'époque de la renaissance. Les persécutions ariennes, les Conciles ont mis l'Orient et l'Occident en rapports fréquents; ces rapports ont augmenté avec les pèlerinages entrepris pour visiter les Lieux Saints et la vie religieuse les a rendus permanents en faisant habiter sous le même toit, dans les couvents de la Palestine, de l'Egypte et de la Syrie, des hommes différents de race, de moeurs et de langage, mais des hommes qui avaient une passion

commune, celle de l'Ecriture Sainte.

Or, c'est de l'an 370 à l'an 420 qu'éclate ce mouvement religieux et littéraire, dont l'Ecriture est le centre et le foyer.

C'est aussi à la même époque que nous entendons parler de savants personnages connaissant deux, trois, quatre, cinq langues. St Epiphane de Chypre parlait cinq langues, St Jérome et Rufin en parlaient au moins deux et peut-être trois. Parmi les moines d'Egypte, il y en avait beaucoup qui connaissaient l'Egyptien et le Grec; plusieurs ajoutaient à la connaissance de ces deux langues celle du latin. Or, il était impossible que des hommes érudits, ayant un même amour pour l'Eglise et une même passion pour la Sainte Ecriture, fussent réunis sous le même toit, sans que de ce contact il sortît des comparaisons de texte et, par conséquent, quelques études critiques. C'est pourquoi tout nous ramène à la seconde moitié du quatrième siècle, lorsqu'il s'agit d'études de critique textuelle. C'est alors, en effet que la vie religieuse prit partout un essor inconnu et mit les nations en contact les unes avec les autres, en rapprochant des hommes de toute nationalité dans les couvents de l'Egypte ou de la Palestine.

De même, en effet, que tout nous ramène à la seconde moitié du quatrième siècle, lorsqu'il s'agit de critique textuelle dans l'ancien temps, de même aussi tout nous ramène en Egypte et en Palestine.

« C'est d'ailleurs vers « la fin du quatrième « siècle et en Egypte « que débutent les études critiques relatives au Nouveau « Testament. »

L'histoire nous apprend que c'est en Egypte que la vie religieuse se développe de prime abord; elle ajoute que de toutes parts on vient étudier la vie religieuse dans ce pays et elle montre que ce qui attire le plus les chrétiens en Egypte, après la vie religieuse, c'est l'amour de l'Ecriture Sainte, la réputation d'Origènes et de ses successeurs. La révision du Texte Traditionnel sur les écrits d'Origènes date donc de cette époque, puisque c'est à cette époque que la lecture des écrits d'Origènes donne naissance à l'Origénisme.

De plus, tout se tient et se touche. Au quatrième siècle,

le monde chrétien se partage en deux grandes fractions : le monde grec et le monde latin. Mais, nous savons historiquement qu'une grande controverse agite et passionne le monde latin, à savoir, celle de la révision de la Vulgate Latine. Les rapprochements, opérés entre les chrétiens depuis l'an 340 jusqu'en l'an 380, ont provoqué des retouches nombreuses dans l'ancienne vulgate ; ces retouches ont produit la confusion et la confusion fait naître l'idée d'une révision, de cette révision qui a immortalisé St Jérôme. Est-il étrange de supposer que le même besoin ait été aussi senti, au moins dans une certaine mesure, chez les Grecs ? — Sans doute, le texte grec n'était pas aussi altéré que la Vulgate latine ; il présentait cependant quelques variantes, ainsi que nous l'apprennent les anciens auteurs. Et de plus, les écrits d'Origènes, de Clément d'Alexandrie, même ceux d'Eusèbe, de saint Athanase et de St Cyrille, laissaient supposer aux lecteurs inexpérimentés que ces variantes étaient plus considérables qu'elles n'étaient en réalité.

De tout cela qu'est-il résulté ? — D'abord, des révisions partielles et individuelles, faites soit sur des manuscrits du Nouveau Testament, soit sur les écrits des Pères, par exemple, des révisions de l'ancienne Vulgate latine, sur les écrits d'Origènes ou d'Eusèbe, révisions qui, à leur tour, ont été mises à profit par les réviseurs du texte grec.

Les recensions du Texte Traditionnel dont nous parlons, sont, en partie, contemporaines de la révision de la Vulgate latine et découlent du même mouvement littéraire. Elles ont été faites par des contemporains et peut-être par des amis de saint Jérôme.

« Les révisions grecques sont contemporaines ou peu s'en faut des révisions latines. »

C'est alors, d'ailleurs, et alors seulement qu'on entend parler, pour la première fois, des « Codices Adamantii » et des « codices Pierii ». St Jérôme en fait mention, deux ou trois fois, à propos de quelques leçons singulières qu'il relève dans certains exemplaires du Nouveau Testament. (Voir plus haut, pages 234-6)

« Les codices Ademar- « tii. — On en parle, pour « la première fois, vers « la fin du quatrième « siècle. »

De quoi s'agit-il précisément en ces endroits là ? — Il serait difficile de le dire avec certitude. — S'agit-il de manuscrits ayant réellement appartenu à Origènes ou à Piérius ? S'agit-il, au contraire, de manuscrits contenant, aux marges ou dans le texte, des leçons origéniennes, leçons accompagnées de la sigle ℘, qu'on rencontre si fréquemment dans les manuscrits postérieurs ? — Nous ne pouvons pas nous prononcer absolument, mais nous inclinons fortement vers la seconde hypothèse.

Les admirateurs d'Origènes — et ils étaient nombreux vers l'an 380, 390, parmi les Grecs, parmi les Latins, surtout parmi les moines d'Égypte — les admirateurs d'Origènes durent commencer à recueillir aux marges de leurs manuscrits ou même dans le texte, les leçons singulières que présente Origènes. Il se fit des recueils analogues à nos éditions critiques ou aux manuscrits de la Version Philoxénienne. Peu à peu, ces leçons origéniennes supplantèrent les leçons du texte, et il sortit bientôt de ces travaux critiques, des recensions semblables à celles que renferment quelques-uns de nos plus anciens manuscrits, par exemple, A et C.

On nous demandera sans doute pourquoi nous plaçons en tête la recension A et d'où vient que nous la croyons antérieure aux recensions ℵ, B, C, D ? — Il nous est facile de rendre raison de notre sentiment.

« Pourquoi la Recen- « sion A est-elle an- « térieure aux autres « recensions ? »

Le travail préliminaire que supposent les manuscrits ℵ, A, B, C, D, à savoir le dépouillement d'un certain nombre d'écrivains ecclésiastiques a duré plusieurs années et a demandé la collaboration de plusieurs personnes. Ceux-là seuls se rendent compte de ce que ce travail a de long et de pénible, qui ont jamais entrepris de collationner régulièrement les œuvres d'Eusèbe ou d'un autre Père. De plus, il est certain que ce dépouillement a dû commencer par Origènes. De tous les écrivains anciens celui qui avait laissé la plus grande réputation de critique biblique et dont les œuvres présentaient les plus singulières variantes.

Par conséquent, les recensions qui présenteront 1° un

nombre de variantes restreint et 2° des variantes presque exclusivement Origéniennes. Ces recensions, disons-nous, renfermeront deux conditions qui répondent exactement à l'époque où on a commencé à exécuter ce genre de travail. On a, d'abord, substitué un petit nombre de Leçons Origéniennes aux leçons du Texte Traditionnel. Ce n'est qu'à la longue qu'on a produit des recensions où la synthèse est devenue plus complète, comme celles que nous trouvons dans les manuscrits ℵ, B, D.

Ces dernières raisons suffiraient à elles seules pour démontrer la thèse que nous soutenons mais elles ne sont pas les seules.

En effet, nous avons de la fin du quatrième siècle un document très explicite et très important, à savoir la Vulgate hiéronymienne. Or, cette Vulgate atteste que la révision est déjà commencée, car elle contient un certain nombre des leçons qui figurent dans nos onciaux, surtout dans A; mais elle ne va pas aussi loin que les recensions A et C, tant s'en faut. C'est donc que St Jérôme a supprimé une partie des leçons d'A et de C, ou bien que ces leçons n'étaient pas encore entrées dans les manuscrits de l'Ancienne Vulgate. Quelle que soit des deux hypothèses celle qu'on adopte, le résultat est peu favorable aux recensions A et C; et de plus il prouve que le travail dont les manuscrits ℵ, A, B, C, D sont le fruit, était à ses débuts. — Quand on rapproche tous ces renseignements, on y découvre un ensemble de preuves à la force desquelles il est difficile de résister. — Le dernier tiers du quatrième siècle a vu naître des recensions du Nouveau Testament grec faites sur les oeuvres d'Origène, des recensions partielles qui n'allaient pas très loin, mais dans lesquelles on pourrait voir comme une ébauche des recensions que nous ont conservées les manuscrits A et C. Nous n'osons pas affirmer l'existence des recensions A et C, mais, si ces recensions n'existaient pas telles que nous les avons, elles étaient en voie de formation.

Article troisième.

A quelle époque peuvent remonter les Recensions ℵ, B, D ?

Proposition : — Les recensions représentées par les manuscrits ℵ, B, D, sont postérieures à la fin du quatrième siècle, surtout les recensions contenues dans ℵ et dans D.

« Époque à laquelle « remontent les autres Recensions. »

On pourra peut-être un jour établir cette proposition d'une manière claire, certaine, irréfragable, lorsqu'on aura découvert les documents qui ont été mis en oeuvre par les éditeurs responsables de ces trois manuscrits. Lorsqu'on pourra dire ce manuscrit a été revu sur tel auteur, sur telle version ; les variantes qu'il contient sont dues à tel auteur et ont été puisées en tel endroit, on pourra fixer d'une manière positive l'époque à laquelle remontent les recensions ℵ, B, D, ou du moins donner des dates extrêmes. A cette heure nous ne pouvons faire autre chose que d'apporter des raisons générales. C'est que le mouvement critique, auquel nous devons les recensions ℵ, B, D, a commencé seulement dans la seconde moitié du quatrième siècle et a duré jusqu'au VIe ou au VIIe.

« Les Recensions ℵ, « B. C, D sont trop « complètes pour être « de la fin du IVe. « siècle. »

Or, les manuscrits ℵ, B, D renferment une synthèse trop complète pour qu'elle ait pu être faite en quelques années.

Le Vatican est des trois manuscrits, celui où les leçons origéniennes figurent en plus grand nombre et d'une manière beaucoup plus complète. Cela prouve que les oeuvres d'Origène ont été compulsées plus à fond et dépouillées d'une manière plus minutieuse. Cependant, cette recension contient, au milieu des leçons origéniennes, un certain élément qui est pris ailleurs. Cet élément étranger est plus visible encore dans le Sinaïtique ; mais il domine tout-à-fait, dans le Codex Bezae. Le Codex Bezae présente en deux caractères qui lui font une place à part, parmi tous les manuscrits que

nous a légué l'antiquité : 1° de renfermer plus de variantes qu'aucun autre manuscrit, même que le Vatican et le Sinaïtique, et 2° de n'avoir qu'un nombre relativement peu considérable de leçons origéniennes. Cette recension n'a donc pas été faite avec les seules œuvres d'Origène, et, de plus, les œuvres d'Origène n'occupent pas la première place parmi les sources mises à contribution.

Prenez, au contraire, les œuvres d'Eusèbe et aussitôt les rôles changent. Les leçons eusébiennes apparaissent en grand nombre dans le Codex Bezæ ; après le Codex Bezæ vient le Sinaïtique et enfin au troisième rang le Vatican, qui contient, lui aussi, un certain nombre de variantes qui paraissent venir du même auteur, tandis que l'Alexandrin et l'Ephrémitique présentent à peine quelques traces de l'influence eusébienne. Il y a donc là comme une espèce d'échelle dont la gradation répond, soit aux données de l'histoire, soit aux prévisions que nous pouvions former à priori. On constate, à chaque pas que l'on fait, que les recensions dont ℵ, B, D, nous ont conservé des spécimens représentent de longues années d'étude et sont le fruit d'une critique très avancée. Il est donc évident que ces recensions sont postérieures à la fin du quatrième siècle.

S'est-on servi des œuvres de saint Epiphane pour faire « St Epiphane et ces recensions ?— A-t-on dépouillé les écrits de saint Cyrille « les Recensions ℵ, de Jérusalem ?— A-t-on mis à contribution St Jean Chrysos- « B, C, D. » tôme et les grands écrivains de la fin du quatrième ou du commencement du cinquième siècle ?

C'est une question complexe et qui demanderait du temps pour être résolue. Nous avons soumis à un examen assez minutieux les écrits de saint Epiphane et de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Athanase, de Didyme l'Aveugle, de St Grégoire de Nysse, de St Basile, de St Jean Chrysostôme, de St Cyrille d'Alexandrie, etc, etc, sans constater d'une manière absolument certaine que leurs écrits avaient été mis à contribution par les

critiques du quatrième et du cinquième siècle; il nous a paru cependant qu'on avait quelquefois puisé, chez eux, un certain nombre de leçons. Cela est vrai surtout de saint Athanase et de saint Cyrille de Jérusalem, peut-être même de saint Epiphane et de St Cyrille d'Alexandrie.

St Epiphane condamne les variantes des manuscrits ℵ B.C.D, dans Jean XX, 17 (Pat. Grecq. XLI, 356, D, XLII, 584. D; XLIII, 68, A); Jean II, 17, où il lit à plusieurs reprises κατέφαγε (Pat. Grecq. XLI, 445, A; XLII, 93. C); Luc II, 14, où il porte εὐδοκία (Patrol. Grecq. XLI, 456, D). Luc XXIII, 45, où il lit ἐσκοτίσθη ὁ ἥλιος (Pat. Grecq. XLI, col. 720, A; 769, A). Généralement, il ne renferme aucune des variantes caractéristiques des manuscrits ℵ, B. D, et cela est d'autant plus digne de remarque, qu'aucun écrivain, pas même Origènes et Eusèbe, n'a cité la Sainte Ecriture avec plus de liberté.[1] On trouve cependant, chez St Epiphane ζωὴ ἔστιν (Patrol. Grecq. XLI, 525, D) aussi bien que ζωὴ ἦν (Patrol. Grecq. XLII, 289. B) dans St Jean, I, 4 — μνήσθητί μου, Ἰησοῦ (Patrol. Grecq. XLII, 89. B) au lieu de μνήσθητί μου, κύριε, (St Luc XXIII, 43) et cette variante rappelle, en partie, celle du Vatican (Ἰησοῦ, μνήσθητι) et du Sinaïtique. St Epiphane lit plusieurs fois βαπτίζοντες αὐτούς (Patrol. Grecq. XLII, 408. A; 433. C; 852, C) dans St Mathieu XXVIII, 19, mais, plusieurs fois aussi,

(1) — Voici la liste des passages que nous avons collationnés dans saint Epiphane, en dehors de ceux que nous avons cités plus haut. Marc I, 1 (Pat. Grecq. XLI, 877. A); I, 10 (Ibid. 900, B); XI, 1-6 (XLII, 433). — Luc V, 14 (XLI, 712; 728. B); X, 21-22 (Ibid) XII, 28 (XLI, 713; XVIII, 37 (Ibid. 717); XXIII, 45 (Ibid. 720; 769, A); — Jean I, 1-40 (XLI, 912, B-C; 925, C; XLII, 20; 129, C; 152. D; — VIII, 31 (XLII, 225, D); VIII, 41 (XLI, 600, A, 685, A); I Corinth. V, 1-5 (XLII, 168, A-B); Tite II, 11-14 (XLII, 476, B); Apocal. II, 18-21 (XLI, 949, A); V, 1-5 (Ibid. 1080, C-D). —

il porte : ἀπελθόντες . βαπτίσατε εἰς τὸ ὄνομα (Pat. Græc. XLII , 532. B, 820, A ; XLIII , 32. A ; 156, C). — Dans St Jean I, 15, il lit souvent ὃν εἶπον ὙΜΙΝ (Patrol. Græc. XLI, 913, B) et cette leçon n'existe que dans le Codex Bezæ. Dans St Jean XIII, 10, le Codex Bezæ renferme cette curieuse variante : ὁ λελουμένος οὐ χρείαν ἔχει ΤΗΝ ΚΕΦΑΛΗΝ νίψασθαι εἰ μὴ τοὺς πόδας μόνον ; mais, circonstance singulière ! St Épiphane, rapportant les faits racontés par St Jean dans le chapitre XIII, 1-12, s'exprime ainsi : ὁ λουσάμενος ἅπαξ οὐ χρείαν ἔχει ΤΗΝ ΚΕΦΑΛΗΝ, εἰ μὴ τοὺς πόδας μόνον. ἔστι γὰρ καθαρὸς ὅλος (Patrol. Græc. XLI, col. 441, A), à qui est absolument le même texte, sauf que l'évêque de Salamine omet νίψασθαι, lequel νίψασθαι figure dans le texte évangélique. D'après St Épiphane, Marcion substituait dans St Luc V. 14 « ἵνα ᾖ μαρτύριον τοῦτο ὑμῖν » à εἰς μαρτύριον αὐτοῖς », mais le Codex Bezæ nous présente une leçon presque identique à celle de Marcion : ἵνα εἰς μαρτύριον ᾖ ὑμῖν τοῦτο. Entre les citations nombreuses que St Épiphane fait à propos de Marcion — citations qui sont criblées de variantes — et les anciens manuscrits, on trouve quelquefois de singuliers points de contact, par exemple, εἰς τὸν οἶκον (Luc VII, 36, — BD) au lieu de εἰς τὴν οἰκίαν (Pat. Græc. XLI, 712. C), στᾶσα ὀπίσω (Luc VII, 38. BD) au lieu de στᾶσα .... ὀπίσω (Patrol. Ibid) ; ἔβρεξε (Ibid. D) au lieu de ἤρξατο βρέχειν (Ibid.) ; μετὰ τρεῖς ἡμέρας (Luc IX, 22, D), au lieu de τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ (A, B, C), — ἰχθύν, καὶ ἀντὶ ἰχθύος ὄφιν ἐπιδώσει αὐτῷ (Luc XI, 11, B*, D*), au lieu de καὶ ἰχθύν, μὴ ἀντὶ ἰχθύος ὄφιν ἐπιδώσει αὐτῷ (Pat. Græc. XLI, 713, B). — ὁ πατὴρ ὑμῶν (Luc XII, 30, D), au lieu de ὑμῶν δὲ ὁ πατὴρ (Patrol. Græc. XLI, 713, D); ἀποθήκην ΑΥΤΟΥ (Math. III, 12, B) au lieu de ἀποθήκην (Patrol. Græc. XLI. 504); ἀπόστειλον ἡμᾶς (Math. VIII, 31. — ℵ D), au lieu de ἐπίτρεψον ἡμῖν ἀπελθεῖν εἰς τὴν ἀγέλην — (Pat. Græc. XLII, 84, D); εἰς τοὺς χοίρους (Ibid.

VIII, 1. — ℵ, B, C), au lieu de εἰς τὴν ἀγέλην τῶν Χοίρων (Patrol. Grecq. XLII, 84, D). — De telles coïncidences, que nous aurions pu multiplier, donnent à réfléchir et portent à se demander, si les manuscrits ℵ, B, C, D, ne contiendraient pas un certain nombre de leçons empruntées à St Epiphane. Il est certain que les divergences entre St Epiphane d'une part et les manuscrits de l'autre sont innombrables, et cependant, il existe entre eux de singuliers points de contact. S'il était vrai, comme nous inclinerions à le croire, que les manuscrits ℵ, B, D continssent une certaine proportion de leçons empruntées à l'évêque de Salamine, cela reculerait au moins jusqu'au milieu du cinquième siècle la formation définitive des recensions ℵ, B, D.

« St Athanase, St Cyrille de Jérusalem et les Recensions ℵ, A, B, C, D »

Une étude approfondie des citations de saint Athanase et de saint Cyrille de Jérusalem nous conduirait au même résultat. Ces Pères ne connaissent pas les manuscrits ℵ, A, B, C, D; mais les éditeurs de ces manuscrits semblent connaître les œuvres de ces Pères. St Athanase porte la leçon du Texte Reçu dans Mathieu XXVI, 39 (Patrol. Grecq. XXVI, 396, B, 1021, B,); Mathieu XXVIII, 19 (Patrol. Grecq. XXVI, 542, A; 596, B; 617, A; 644, B); St Luc I, 35 (Ibid. 517, B); St Luc XII, 29-31, Ibid. 909, B); St Luc XXIV, 42-43 (Ibid. 524, A); Jean I, 14 (Ibid. 449, A); Jean I, 18 (Ibid. XXV, 448, A; XXVI, 280, B; 508, C); Jean II, 19 (Ibid. XXVI, 520, C; 988, A; 1001, C; 1100, B; 1265, B); Jean VII, 38-39 (Ibid XXVI, 937, A); Jean VIII, 42 (Ibid. 453, bis, C); Jean XI, 41 (Ibid. XXV, 485, A); Jean XI, 53-54 (Ibid. XXVI, 660, B); Jean XX, 17 (Ibid. 1101, D); Actes XX, 28 (Ibid. 544, B); I Tim. III, 16 (Ibid. 657, C). Mais, si St Athanase ignore ou repousse expressément les plus singulières leçons des manuscrits ℵ, A, B, C, D, ces manuscrits contiennent quelques-unes de ses leçons, comme nous l'avons montré précédemment, page 262 (1). — Il faut en

(1). — St Athanase rapporte ainsi St Luc XXIV, 42-43 : ἐπέδωκαν γὰρ αὐτῷ ἰχθύος ὀπτοῦ μέρος, καὶ ἀπὸ μελισ-

dire autant de St Cyrille de Jérusalem (voir page 263). On trouve, dans saint Cyrille, outre les variantes citées plus haut, εὐδοκίας dans St Luc II, 14 (Patrol. Grecq. XXXIII, 765, B); ὄψη dans St Mathieu XXVII. 5 (Ibid. 788, B); il est vrai cependant que quelques manuscrits lisent ὄψει — St Cyrille de Jérusalem lit St Luc XXIII, 42 comme le Texte Reçu (Ibid 808. C), mais, en glosant sur le verset 43 (Ibid. 809), il s'exprime ainsi: « C'est pourquoi le bon larron s'entendit dire: Aie confiance » Διὸ καὶ δικαίως ἤκουσε· θάρσει (Ibid. 809, A). St Cyrille lisait-il le mot θάρσει dans son texte? — Nous ne le pensons pas, outre que c'est là une glose évidente, quelques lignes plus il substitue θάρσησον à θάρσει (Ibid. 809, B). C'est évidemment dans quelque glose semblable que le Codex Bezæ (D, 1) a puisé sa fameuse leçon. Ailleurs encore St Cyrille nous parle de ὁ ἐκλείπων ἥλιος (Ibid. 820, A), mais il ne s'en suit pas qu'il lise, dans St Luc XXIII, 45 τοῦ ἡλίου ἐκλείποντος au lieu de ἐσκοτίσθη ὁ ἥλιος. — Malgré cela les quelques leçons, que nous avons citées plus haut (page 263) jointes aux détails que nous venons de fournir, semblent prouver que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D se sont servis des œuvres du Patriarche de Jérusalem.

Nous avons parlé plus haut de Didyme l'Aveugle et montré qu'il ne connaissait pas les recensions ℵ, A, B, C, D. Nous avons indiqué également quelques-unes des raisons qui ont pu détourner les critiques du cinquième et du sixième

---

σίου κηρίου καὶ φαγὼν ἐνώπιον αὐτῶν ΛΑΒΩΝ ΤΑ ΕΠΙΛΟΙΠΑ ἈΠΕΔΩΚΕΝ ΑΥΤΟΙΣ (Patrol. Grecq. XXVI, 521-524). Il condamne les omissions des onciaux, mais il fait une addition qu'on ne rencontre pas dans le Texte Reçu. Seulement cette incidente figure dans quelques manuscrits latins (C), dans la Vulgate Hiéronymienne et dans le manuscrit Cureton : [illegible]
Ce sont là de curieux points de contact.

siècles de recourir à ses soins, au moins dans les parties du Nouveau Testament pour lesquelles on avait les écrits d'Origène, d'Eusèbe, de saint Cyrille et de saint Athanase. Cependant, la réputation de Didyme fut si grande qu'il y a lieu de se demander si on ne se servit pas de lui, dans les passages que les écrivains précédents n'avaient point commentés. Or, nous avons examiné un certain nombre de passages des Épîtres catholiques et des Épîtres de saint Paul, même des Évangiles et nous avons trouvé, au milieu de beaucoup de variantes, des coïncidences telles qu'il paraît difficile de les attribuer à un pur hasard. — Nous allons citer un certain nombre d'exemples : Math. X, 31 ὁμολογήσω αὐτόν (Pat. Graec. XXXIX, 833, A. — Cfr. D); Math. XXVI, 39, sans ἀπ' ἐμοῦ (Ibid. 900, B; 908, A; 1556, A); Jean I, 18, μονογενὴς θεός (Ibid. 313, A (?); 496, A. Il n'y a pas de doute cependant que Didyme n'applique ce passage au Fils (Ibid. 1540, B-C). Didyme lisait Jean VII, 39 sans δεδομένον (Ibid. 960, C). Cependant, il a ajouté ce mot dans son livre de Spiritu Sancto (Ibid. et 1063, A — Cfr. ℵ, B). — Actes XVI, 7 διῆλθον (Ibid. 621, B. Cfr. A, B, C D); ἐλθόντες δέ (Ibid. ℵABCD); εἰς τὴν Βιθυνίαν (Ibid. — ℵABCD); πορευθῆναι (Ibid. ℵ. AB seuls); πνεῦμα Ἰησοῦ (Ibid. ℵABD). — Actes XX, 28, ἐκκλησίαν τοῦ κυρίου (Ibid. — ABDE) col. 1213, D; Didyme arrête la citation après le mot ἐκκλησίαν. — Jude 18. ἐπ' ἐσχάτου τοῦ χρόνου ἐλεύσονται (Ibid. 749, B. — Cfr. ABE). Mingarelli a cité plusieurs autres cas (Patrol. Graec. XXXIX, col. 152-153), une dizaine environ qui tendent à prouver que les éditeurs des anciens manuscrits ont pu se servir partiellement des œuvres de Didyme, dans les Actes, les Épîtres catholiques et celles de St Paul. Il faut cependant se rappeler que certaines variantes ne sont pas toujours démonstratives, parce qu'elles sont tellement naturelles que tout le monde se les permet. Malgré cela, quelques unes des leçons ci-dessus paraissent assez singulières pour qu'on puisse appuyer sur elles une opinion probable. Cela confirme, du reste, un fait qui a été déjà relevé depuis longtemps. Les critiques ont

remarqué que les manuscrits ℵ, A, B, C, D, ne présentaient point dans les Actes et les Épîtres, les mêmes caractères que dans les Évangiles. Mais ce fait ne trouve-t-il pas son explication dans cette circonstance que ces manuscrits ont été revus sur des documents différents ? — Origènes n'a pas commenté tout le Nouveau Testament. Il a donc fallu combler des lacunes. Par suite, on a dû se servir vraisemblablement de Didyme l'Aveugle, au moins pour quelques-unes des Épîtres.

Par suite, la constitution des recensions ℵ, A, B, C, D est retardée jusques au cinquième siècle.

La collation d'un certain nombre de passages de saint Basile, surtout de saint Grégoire de Nysse, nous a laissé la même impression. Tout concourt donc à retarder, beaucoup plus que ne le font communément les critiques, l'origine des manuscrits ℵ, A, B, C, D, surtout des manuscrits ℵ, B, D. L'étude attentive des citations dans les Pères, les données générales de l'histoire, les renseignements que nous avons sur les études bibliques dans l'antiquité, la comparaison des documents de toute sorte, tout reporte, au plus tôt, au cinquième siècle, l'apparition des recensions ℵ, B, D.

« Les Recensions ℵ, A, B, C, D sont donc beaucoup plus modernes que ne le prétendent les critiques bibliques. »

Peut-on aller plus loin ? — Peut-on déterminer d'une manière plus précise le moment où des manuscrits comme ℵ, B, D, ont été jetés sur le marché ?

On ne peut pas, dans l'état actuel des Études Bibliques, s'exprimer avec une absolue certitude sur cette question. Cependant, on peut ajouter quelque chose à ce que nous venons de dire.

Dans le cinquième siècle, il y a deux grands écrivains, deux écrivains qui éclipsent presque leurs devanciers et leurs successeurs, nous voulons parler de saint Jean Chrysostome et de St Cyrille. Si les auteurs responsables des recensions contenues dans les onciaux dont nous parlons avaient fait leur oeuvre longtemps après eux, ils n'auraient pas pu négliger de consulter les... Il semble même qu'il leur aurait suffi de

« St Jean Chrysostô-
« me et les Recen-
« sions ℵ, A, B, C, D. »

compulser St Chrysostôme et saint Cyrille, pour trouver en eux le résumé, la quintescence de la tradition chrétienne. Si, au contraire, ils ont fait leur révision du vivant de ces deux grands docteurs, ou peu de temps après leur mort, il est possible qu'ils les aient interrogés sur quelques points isolés, mais ils n'ont pas pu les dépouiller en entier. Cela leur aurait demandé plus d'années qu'Origènes, Eusèbe et saint Cyrille réunis ensemble.

Par conséquent, si on compare saint Jean Chrysostôme et saint Cyrille aux anciens manuscrits, on arrivera à ce résultat : 1° que les deux grands docteurs ne connaîtront pas les recensions ℵ, A, B, C, D, et 2° que les éditeurs des recensions ℵ, A, B, C, D, ne connaîtront pas non plus, à fond, les écrits de saint Cyrille et de saint Jean Chrysostôme. Or, tel est, en effet, le résultat auquel nous a conduit la collation d'un assez grand nombre de citations faites par ces deux auteurs. St Chrysostôme cite assez fidèlement le Texte Traditionnel, non pas cependant sans se permettre à l'occasion un grand nombre de variantes (2). Néanmoins nous

---

(1). — Il est inutile d'observer que St Jean Chrysostôme suit, en général, le Texte Reçu. C'est un fait qui est universellement admis. Voir Jean I, 4 (Patrol. Grecq. LIX, 54, D); 1, 28 (col. 107. C ; il est question là d' ἀκριβέστερα ἀντίγραφα); 1. 34 (col. 110, B); VIII, 14 (col. 289, B), VIII, 40 (col. 299, A); VIII, 44 (299, D). — Luc II, 14 (col. 98, B); Math. I, 18 (col 296. A). Dans Jean I, 14, St Jean Chrysostôme porte plusieurs fois πλήρη avec le Codex Bezæ (col. 84, B ; 85, A).

(2). — Voici de quelle manière St Jean Chrysostôme cite St Jean VIII, 39 : Εἰ πατέρα ἔχετε τὸν Ἀβραάμ, τὰ ἔργα αὐτοῦ ἐποιεῖτε » ou ἐποιεῖτε ἄν. — Nous sommes loin, on le voit, de tous les textes connus, même des onciaux ℵ, A, B, C, D ! — (Patrol. Grecq. LIX, col. 299, A). — Sozomène rapporte, dans son Histoire Ecclésiastique I, 11 (Patrol. Grecq. LXVII, col. 889, A) que les évêques de Chypre s'étant rassemblés sous Constance, l'un d'entre eux Triphyllius, évêque de Lidra, faisant l'homélie,

n'avons découvert entre lui et les anciens manuscrits aucun lien d'affinité. Il semblerait donc que les recensions ℵ, A, B, C, D, ou, à tout le moins, ℵ, B, D, fussent en voie de formation, au cinquième siècle, du vivant de St Jean Chrysostôme ou peu après sa mort.

St Cyrille d'Alexandrie et les recensions « ℵ, A, B, C, D »

Le cas de saint Cyrille d'Alexandrie est un peu différent de celui de saint Jean Chrysostôme. Ce Père est le dernier grand écrivain qu'a produit l'Église grecque d'Alexandrie. De plus, un ensemble d'indices tendent à prouver que les onciaux ℵ, A, B, C, ont été copiés en Égypte ou dans les pays environnants, et il n'y a pas l'ombre d'un doute que ces manuscrits n'aient fait leur apparition à une époque qui n'est pas très éloignée de St Cyrille. Il est donc très important de savoir ce qu'il faut penser des rapports qui existent entre cet écrivain et les onciaux ℵ, A, B, C, D.

St Cyrille connaissait-il des manuscrits semblables à ℵ,

---

se permit de substituer le mot σκίμποδα au mot κράββατον dans cette phrase : ἆρόν σου τὸν κράββατον καὶ περιπάτει (Marc II, 19) ; mais l'historien ajoute que le prédicateur fut publiquement réprimandé par Spiridion, évêque de Trimithonte, qui lui dit « Êtes-vous donc meilleur que celui qui a dit κράββατον pour rougir de vous servir de son langage ? » — Il faudrait bien se garder de tirer des inductions générales de deux ou trois histoires de ce genre que nous lisons dans l'antiquité. — Il est rare qu'on traduise ou qu'on cite littéralement dans les homélies. Tout se fait peu à peu et en suivant le sens. Nous assistions dernièrement à une Confirmation faite par un très docte et très pieux prélat. Cet évêque commentait aux enfants la parole de St Luc « Hodie domui huic salus facta est » et il rendait toujours en français ce passage, de la manière suivante : « Aujourd'hui le Salut et la Bénédiction sont entrés dans cette maison ! » — Et puis faites des recensions avec les écrits des Pères.

A, B, C, D ? — Ou bien les éditeurs des manuscrits ℵ, A. B. C. D. ont-ils connu St Cyrille ?

Pour résoudre ce problème nous avons soumis à un examen assez minutieux les deux tomes LXXIII et LXXIV de la Patrologie Grecque de Migne, tomes qui renferment les commentaires de saint Cyrille sur saint Jean. Nous avons parcouru, d'abord, le texte placé en tête du commentaire, texte qui est presque complet, ou peu s'en faut. De plus, nous avons examiné les passages qui étaient répétés dans le texte, ce qui malheureusement n'est pas assez fréquent. Enfin nous avons collationné un certain nombre de passages du Nouveau Testament, qui figurent dans le commentaire (Evangiles et Epîtres). Voici les observations que nous avons recueillies.

1° St Cyrille d'Alexandrie se permet, autant ou presque autant de variantes que ses prédécesseurs, à l'exception peut-être d'Origène et de saint Epiphane. Beaucoup de ces variantes sont très singulières, très souvent, à quelques pages ou à quelques lignes de distance. Pour citer en passant quelques exemples, St Cyrille lit, dans St Jean VII. 39, οὐκ ἦν πνεῦμα sans ἅγιον (Patrol. Grecq. LXXIII, 749, D; 759, A) et οὐκ ἦν πνεῦμα ἅγιον (Patrol. Grecq. LXXIV, 92, B); dans Jean VIII, 51: ἐάν τις τὸν ἐμὸν λόγον τηρῇ (Patrol. Grecq. LXXIII, 916, A) et ἐάν τις τὸν ἐμὸν λόγον τηρήσῃ (Ibid. B); dans Jean VIII. 40 : παρὰ τοῦ θεοῦ, (Patrol. Grecq. LXXIII, 877, B; 888, B) et παρὰ τοῦ Πατρός (Patrol. Grecq. LXXIII, 880, B etc); dans St Jean VIII, 45, καθὼς καὶ ὁ πατὴρ αὐτοῦ (Patrol. Grecq. LXXIII, 893, A; 901 A; 904, D;) et ὥσπερ ὁ πατὴρ αὐτοῦ (Patrol. Grecq. LXXIII, col. 893. C), dans St Jean XIII, 18; ὁ τρώγων μου τὸν ἄρτον (Patrol. Grecq. LXXIV, col. 128, A), ὁ ἐσθίων μου τὸν ἄρτον (Ibid. B) et ὁ ἐσθίων ἄρτους μου (Ibid. 137 D); dans St Jean XIII, 27: ὁ ποιεῖς ποίησον τάχιον (Patrol. Grecq. LXXIV, col. 148, A) et ὁ ποιεῖς ποίει τάχιον (Ibid.) à cinq lignes de distance. — Tout cela est pris dans le commentaire même de saint Cyrille.

On voit donc que le célèbre docteur aurait pu fournir matière à plusieurs éditions critiques du Nouveau Testament.

2°. Le texte placé en tête du commentaire est généralement conforme au Texte Traditionnel. Il contient cependant de notables variantes et plusieurs figurent dans les anciens manuscrits ou même dans Origènes. Ainsi, en comparant les 247 variantes recueillies (pages 98-107), dans les tomes d'Origènes sur saint Jean aux écrits de St Cyrille, on découvre que ce dernier est 64 fois pour, 181 fois contre ces leçons et 10 fois pour et contre ces leçons. Il y a 15 leçons que nous n'avons trouvées nulle part.

3°. En général, saint Cyrille ne connaît pas les leçons les plus singulières, soit d'Origènes, soit des anciens manuscrits (2) par exemple dans St Jean I, 18 ; III. 13 ; VIII, 39 ; Éphes. III, 14-17 ; Il condamne, en particulier, d'une manière très expresse, dans son commentaire, le ton agressif que les anciens manuscrits donnent au discours de Notre Seigneur, en marchant sur les traces d'Origènes (Jean VIII. 39). Il repousse, par conséquent la leçon origénienne, bien qu'elle soit répétée 11 fois, dans les tomes sur St Jean (voir pages 232-233). Là où les variantes les plus singulières abondent dans les anciens manuscrits, St Cyrille n'en contient aucune, ou n'en présente qu'un petit

---

(1). – St Cyrille a une affection particulière pour St Paul aux Philippiens II, 5 10, qui revient très souvent, en tout ou en partie, dans ses écrits (Patrol Grecq LXXIII, 200-201 ; 201, D ; 305, D ; 461. D — LXXIV, 1005, C ; 160, C, etc., etc..) Il va sans dire que les divergences sont assez nombreuses entre les divers passages, mais 1°. elles ne viennent nullement des manuscrits et 2°, en comparant St Cyrille à lui-même, il est facile de les corriger.

(2). – St Cyrille cite tout au long la guérison du Paralytique, d'après St Luc, V, 18-26, (Patrol Grecq. 412. C-D), qui a fourni matière à de nombreuses variantes aux éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D. – St Cyrille a, lui aussi, quelques leçons qui diffèrent du Texte Reçu, mais il n'en contient aucune qui soit dans les onciaux dont nous parlons.

nombre. Telle est la règle. Le contraire n'est qu'une exception.

4° Malgré cela, il y a quelquefois, entre saint Cyrille et les anciens manuscrits, des coïncidences telles qu'on résiste difficilement à la conclusion que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D ont puisé une partie de leurs leçons dans St Cyrille. Citons quelques exemples:

« Conclusion pour ce qui regarde Saint Cyrille d'Alexandrie. »

Dans l'Épître aux Colossiens III, 4 St Cyrille lit ζωὴ ὑμῶν avec C (Patrol. Grecq. LXXIII, 288, A; 692, A); dans Jean VI, 51 ἐκ τοῦ ἄρτου τούτου avec D (Patrol. Grecq. LXXIII, 624, B); dans Hébreux IV, 7, προείρηται avec A C D (Patrol. Grecq. LXXIII, 680, B); dans Hébreux IV, 10, ἀπὸ πάντων τῶν ἔργων avec D (Ibid C); dans Rom. XIII, 9-10, il a une omission commune avec A (Patrol. Grecq. LXXIV, 165, A); Des leçons comme τηρήσετε (Jean XIV, 15 - Patrol Grecq. LXXIII, 209, D. - Cfr. B), πώποτε ἀκηκόατε (Jean V, 37. - Patrol. Grecq. LXXIII, 413, D - Cfr. ℵ, A, B D), ἐν ὑμῖν μένοντα (Jean V, 38 - Ibid - Cfr. ℵ B), ὄρνις ἐπισυνάγει (Matth. XXIII, 37. - Pat. Gr. LXXIII, 249, A - Cfr. BD) καθήσεσθε (Matth. XIX, 28 - Ibid. 444, A. - Cfr. T), παρετηροῦντο (Luc VI, 7. - Ibid. 413, A - Cfr. A B D), τῷ ἀνδρί (Ibid. - Ibid. - Cfr. ℵ B), καὶ ἀναστάς (Ibid. - Ibid. - Cfr. ℵ BD), εἶπε δέ (Ibid - Ibid. - Cfr. ℵ BD), τῷ σαββάτῳ (Ibid. - Ibid. - Cfr. ℵ BD), etc., etc., semblent montrer que les éditeurs des manuscrits ℵ, A, B, C, D ont puisé dans saint Cyrille d'Alexandrie. —

Toutefois il faut remarquer que St Cyrille contient quelquefois dans ces passages, des variantes singulières que les manuscrits ont négligées, par exemple, dans Jean VI, 51, ΚΑΙ ΖΩΗΝ ΔΙΔΟΥΣ τῷ κόσμῳ (Patrol. Grecq. LXXIII, 624. B - LXXIV, 56, D), de même qu'il condamne, dans certains autres endroits, les leçons des manuscrits, par exemple, l'omission de ἣν ἐγὼ δώσω dans Jean VI, 52 (Patrol. Grecq. LXXIV, 624, B).

Parmi les leçons singulières des manuscrits que nous avons extraites comme spécimens, nous avons cité sous les numéros

237 et 238 (page 60) deux leçons de ℵ C et de D dans Saint-Jean XXI. 18. Or, saint Cyrille contient la substance de ces leçons dans son commentaire sur St Jean XIII. 36 (Patrol. Græc. LXXIV, col. 172. D), et on trouve également ces variantes dans le texte qui est intercalé dans son commentaire (Ibid. col. 752. A). Supposé que le saint docteur ait commenté, en quelque autre endroit de ses écrits, le même passage et vous aurez l'explication des différences que présentent les manuscrits ℵ C.

Des leçons, comme celles que nous étudions en ce moment, qu'on ne trouve nulle part ailleurs, ou qu'on ne trouve dans St Jean Chrysostôme (Patrol. Græc. LIX, 479. B) que sous une forme très différente, de telles leçons suffisent presque, à elles seules, pour prouver que les éditeurs des manuscrits ℵ, C, D ont étudié St Cyrille et peut être aussi St Jean Chrysostôme. On ne les a pas sans doute compulsés comme Origènes, mais on a cependant recueilli quelques-unes de leurs variantes. On trouve quelquefois dans St Cyrille des gloses qui nous expliquent comment se sont produites certaines variantes. C'est ainsi que, à propos de St Jean XI, 6, il ajoute au texte de St Luc X, 41: ἑνὸς δέ ἐστι χρεία cette glose ἤτοι ὀλίγων (Patrol. Græc. LXXIV, col. 40, C). N'est-il pas évident, pour quiconque réfléchit, que les manuscrits ℵ, B, C, D ont puisé, dans des gloses de ce genre, les leçons que nous avons citées sous les numéros 146, 147, 148, (page 54)? —

Il est donc presque certain que les éditeurs des manuscrits ℵ, B, C, D ou des recensions semblables ont compulsé les écrits de saint Cyrille, sinon ceux de St Jean Chrysostôme.

Une seconde raison qui nous incline à rapporter à la « Argument tiré de fin du Ve siècle les recensions ℵ, A, B, C, ou, à tout le moins, la place qu'occupe les recensions ℵ, B, C, se tire de la place que l'épître aux Hébreux, l'épître aux Hébreux occupe dans ces manuscrits. Cette épître vient après la « breux dans les mss deuxième aux Thessaloniciens. Mais nous savons 1° à quelle « ℵ, A, B, C. » époque on a commencé à adopter cet arrangement. Par la manière dont s'exprime saint Épiphane, on voit que de son temps,

cet arrangement était récent peut-être même rare.

Et ce n'est pas tout. En effet, si cette disposition est récente à l'époque de St Épiphane, elle devient commune et usuelle, cent ou cent cinquante ans plus tard, dans un pays chrétien, à savoir en Égypte. C'est là ce qu'attestent la Synopsis Athanasiana (Patrol. Græcq. XXVIII, col. 424. C), les diverses ἀνακεφαλαιώσεις de l'œuvre d'Euthalius qui n'ont pas été certainement retouchées (Patrol. Græcq. LXXXV, col. 717. D; 721, C-D; 740, A-B; 745, D; 776, 784), Cosmas Indicopleustes (Patrol. Græc. LXXXVIII, 304, C-D), l'ordre suivi dans certaines citations par saint Cyrille d'Alexandrie (Patrol. Græcq. LXXVI, 1308), etc, etc. Il est donc certain qu'en Orient et, en particulier, en Égypte, l'arrangement dont nous parlons devint usuel vers la fin du Ve siècle. Puisque les manuscrits ℵ, A. B. C, présentent tous cet ordre n'est-il pas naturel de supposer qu'ils ont été rédigés vers cette époque, puisqu'ils viennent, d'ailleurs, de l'Égypte ?

Enfin un dernier détail qui a bien son importance.

Si nous avions une histoire d'un certain nombre des variantes les plus graves ou les plus singulières que l'on rencontre dans les onciaux ℵ, A, B, C, D, il serait possible et peut-être facile de déterminer l'époque à laquelle ces manuscrits ont fait leur apparition. Malheureusement nous n'avons rien ou presque rien là-dessus. Quelques allusions éparses dans les Pères nous signalent l'existence de certaines variantes; mais que peut-on conclure de là ? — Le Vatican et le Sinaïtique sont privés de la fin de St Marc et nous savons par Eusèbe qu'au commencement du quatrième siècle il y avait déjà quelques manuscrits qui offraient à leurs lecteurs cette mutilation. Mais suit-il de là qu'on n'a pas pu copier au cinquième ou au sixième siècle des manuscrits où les douze derniers versets manquaient ? — Nullement. — Tout ce qu'on pourrait conclure serait, à la rigueur, que ces manuscrits sont postérieurs à Eusèbe ? — Mais de combien ? — C'est là ce qu'un tel détail ne peut nous apprendre.

Toutefois, telle ou telle variante peut jeter un peu de jour sur la question que nous étudions en ce moment.

Nous avons parlé plus haut de la curieuse interpolation que les manuscrits ℵ B C présentent après St Mathieu XXVII, 49 (Voir pages 246-247). Cette interpolation est unique dans son genre; il n'en est pas une autre qu'on puisse lui comparer dans tout le Nouveau Testament, pas même en recourant au Codex Bezae, où les interpolations abondent, bien que celle-ci ne s'y rencontre pas. Elle est tellement criante qu'on l'aurait remarquée bien vite, si elle avait figuré dans quelques manuscrits, et cela peu de temps après son apparition.

« Argument tiré de l'interpolation faite après St Mathieu XXVII, 49. — Histoire de cette interpolation. »

En fait, on s'en est aperçu, et cette étrange interpolation a fait du bruit dans l'Église. Elle a une histoire et une histoire qui est beaucoup plus complète que celle d'aucune autre variante du même genre. Nous avons essayé de la retracer ailleurs; mais il est bon d'y revenir, d'autant plus que nous avons quelques modifications à apporter à ce que nous avons écrit autrefois.

Sévère d'Antioche (+538) nous apprend que l'authenticité de cette interpolation fut discutée à fond, en sa présence, à Constantinople, vers le commencement du sixième siècle (Voir Partie Théorique, page 704). Il va sans dire que Sévère, un des hommes les plus érudits qu'ait produits l'Église grecque, condamne cette interpolation et cela en s'appuyant sur d'excellentes raisons, en faisant appel aux écrits d'Origène et plus particulièrement aux canons d'Eusèbe. Il existait donc déjà, vers l'an 510, des manuscrits qui ressemblaient sur ce point aux onciaux ℵ, B, C. Peut-être même sont-ce ces manuscrits qui ont occasionné la discussion dont parle Sévère.

Il reste à savoir si ces manuscrits existaient depuis longtemps. Si on pouvait découvrir la cause qui a occasionné cette interpolation contre nature, on arriverait peut-être à fixer une limite au-delà de laquelle, on ne pourrait pas remonter.

Or, il nous semble qu'il est possible de découvrir la cause de cette interpolation.

Une scholie placée à la marge du cursif 72 des Évangiles prête la même interpolation aux Διὰ τεσσάρων de Tatien, de Diodore (sic) et à quelques autres auteurs. Qu'en est-il du Διὰ τεσσάρων de Tatien, on ne peut pas le dire d'une manière absolument sûre. Cependant, nous inclinons à nier que Tatien ait commis une pareille sottise, et cela pour deux raisons : 1° parce que tout ce que nous savons de ce livre va contre l'assertion du scholiaste anonyme ; et 2° parce que, si le Διὰ τεσσάρων de Tatien avait contenu une telle monstruosité, il n'aurait pas joui de la faveur qui l'a environné dans les Églises orientales.

On a voulu également attribuer cette interpolation à l'usage liturgique, qui prescrit l'insertion de St Jean XIX, 31-37, entre St Mathieu XXVII, 54 et XXVII, 55, le jour du Vendredi-Saint, à la Messe. Nous avons nous même soutenu autrefois cette opinion ; mais, après y avoir mûrement réfléchi, nous avons changé d'avis et cela pour les raisons suivantes : Cette explication n'explique rien ; car 1° l'insertion n'est pas faite après St Mathieu XXVII, 54, mais après St Mathieu XXVII 49. — 2° On n'insère pas St Jean XIX, 31-37 ; c'est-à-dire sept versets, mais seulement St Jean XIX. 34. — 3° Ce n'est pas même St Jean XIX. 34 qui est inséré, mais une glose de ce verset. — 4° Or, on ne comprend pas, en étudiant l'usage liturgique, que des hommes raisonnables aient pu pratiquer cette interpolation monstrueuse, surtout en l'accompagnant de tant de modifications. — 5° Enfin, cette interpolation n'existe pas dans un seul manuscrit et dans des manuscrits sans valeur ! On la trouve dans les six onciaux ℵ, B. C, L, U, Γ, c'est-à-dire dans quelques-uns des plus beaux manuscrits que nous a légués l'Antiquité. Ce n'est pas à une erreur de copiste que nous avons à faire, c'est à des éditeurs.

C'est pourquoi, il faut trouver une cause qui explique comment des éditeurs ont pu se laisser entraîner à pratiquer une interpolation aussi monstrueuse.

Or, il nous semble que Sévère et même l'annotation du scholiaste anonyme dont nous avons parlé plus haut, nous mettent sur la voie pour découvrir cette raison. Tous les deux, en effet, Sévère et le scholiaste observent que St Jean Chrysostôme et St Cyrille d'Alexandrie ont commis cette interpolation, ou une interpolation semblable à celle que nous avons dans les manuscrits ℵ, B, C.

Nous ne pouvons rien dire de saint Cyrille d'Alexandrie parceque, s'il a pratiqué cette interpolation, c'a été dans les commentaires sur saint Mathieu. Or, ces commentaires ne nous sont point parvenus. Dans ses commentaires sur saint Jean, il n'y a rien qui ne soit conforme à la succession normale des faits (Patrol. Græq. LXXIV, col. 676 - 677). Mais, si saint Cyrille nous manque, St Jean Chrysostôme nous reste et il légitime pleinement les observations de Sévère.

St Cyrille et St Jean Chrysostôme « sont vraisemblablement responsables de cette interpolation. »

Dans son homélie 88e sur St Mathieu (Patrol. Græq. LVIII, col. 776. B, il a l'air de lire dans l'Evangile de saint Mathieu, entre les versets 49 et 50, du chapitre XXVII, ce qui suit : ΕΤΕΡΟϹ ΔΕ ΠΡΟϹΕΛΘΩΝ ΛΟΓΧΗ ΑΥΤΟΥ ΤΗΝ ΠΛΕΥΡΑΝ ΕΝΥΞΕ. Puis, après avoir fait ainsi percer le cœur au Sauveur, il nous présente celui-ci criant à haute voix et expirant (voir page 246). —

Une pareille interpolation a dû faire du bruit, aussitôt qu'elle a été pratiquée dans l'Evangile. Et, à la manière dont Sévère s'exprime, on voit bien qu'elle en fit. Il n'hésitait pas à déclarer « qu'on avait fait manifestement violence à l'Evangile de « saint Mathieu, lorsqu'on y avait inséré ce qui était en contra- « diction avec le contexte (Partie Théorique, p. 704) Il lui semblait tellement étrange qu'on eût pu se tromper de cette façon-là qu'il sentait le besoin d'excuser la méprise de saint Jean Chrysostôme et de saint Cyrille.

On comprend, dans une certaine limite, qu'un orateur emporté par le feu de la parole, ne présente pas les faits dans leur succession naturelle et commette un certain anachronisme.

Par suite, l'erreur de saint Chrysostôme et de saint Cyrille s'explique assez aisément. Il est bien visible que St. Chrysostôme exprime seulement l'idée contenue dans St. Jean XIX, 34, mais sans se servir des termes de l'Évangéliste. Quant à St. Cyrille, nous ne pouvons en rien dire, puisque nous n'avons pas ses propres paroles. Nous inclinons cependant à croire que c'est lui qui a fourni aux éditeurs de ℵ, B, C, les termes mêmes dont ils se sont servis pour opérer leur interpolation : Ἄλλος δὲ κ.τ.λ. Cette interpolation est conçue dans des termes identiques dans les manuscrits qui la contiennent. Elle dérive donc d'une source commune. Or, elle ne vient pas de St. Jean XIX, 34, quoique ce soit ce verset qui lui a donné naissance. Elle ne vient pas, non plus, de saint Jean Chrysostôme (+ 407). Elle vient donc de saint Cyrille (+ 444). Par conséquent les onciaux ℵ, B, C ne sont pas antérieurs à l'année 450. Ils sont, au plus tôt, de la seconde moitié du cinquième siècle ; et c'est bien, du reste, à cette époque que nous les rapporterions en ne tenant compte que de la synthèse de variantes contenue dans ces documents.

Une étude attentive de la lettre, où Sévère nous raconte l'histoire de cette interpolation, confirme pleinement cette manière de voir. A Constantinople on discuta les autorités qui appuyaient cette singulière leçon : en fait de manuscrits, Sévère ne mentionne que l'exemplaire qu'on avait découvert récemment, à Chypre, dans le tombeau de saint Barnabé ; mais cet exemplaire ne contenait point l'interpolation. Ceux donc où elle figurait étaient récents. Parmi les Pères, Sévère mentionne Origènes, Eusèbe, saint Jean Chrysostôme et saint Cyrille. Il reconnaît que ces derniers Pères semblent favoriser l'interpolation. Les partisans de l'interpolation se prévalaient de leur autorité, et ils avaient raison, puisque c'est probablement, dans les écrits de ces Pères, que les éditeurs de certains manuscrits avaient puisé cette singulière leçon. Si on avait produit, dans la discussion, des manuscrits contemporains d'Eusèbe ou d'Origènes, Sévère n'aurait point manqué de le dire. C'est donc qu'en 510 les manuscrits

où figurait l'addition étaient modernes et récents. On peut affirmer, par suite, que les onciaux ℵ, B, C sont postérieurs à l'an 450.(1)

Chose singulière et à laquelle nous n'avions pas pensé ! Nous avons dit plus haut que l'Alexandrin pouvait être de la fin du quatrième siècle. Or voilà que l'examen que nous venons de faire de l'interpolation pratiquée dans St Mathieu XXVII 49 confirme, en partie notre opinion. L'Alexandrin ne contient pas cette interpolation, mais l'Ephrémitique la renferme. Ce dernier manuscrit est donc de la seconde moitié du cinquième siècle. Et, en effet, il présente une synthèse beaucoup plus complète que l'Alexandrin. Il n'y a donc que ce dernier qui puisse être contemporain de saint Jérôme et de saint Jean Chrysostome.

« Confirmation qu'on lira de ce fait pour ce qui regarde l'Alexandrin (A). »

Il est possible que l'une ou l'autre des recensions ℵ, B, C, D soit postérieure à la seconde moitié du cinquième siècle ; mais aucune des quatre n'est certainement antérieure à cette époque. Le mouvement d'étude critique, qui avait commencé dans la seconde moitié du siècle précédent, a dû se continuer dans l'Église

---

(1).- Nous avions espéré, à la dernière heure, pouvoir tirer quelques autres renseignements du manuscrit syriaque 107 de la Bibliothèque Vaticane. Nous pensions que Pierre le Jeune, en citant la lettre de Sévère, la faisait précéder de quelques renseignements ou y ajoutait quelques réflexions. Malheureusement de nouvelles recherches, entreprises dans ce but n'ont pas confirmé nos prévisions. La lettre de Sévère n'est précédée ou suivie d'aucun considérant. - Seulement, pour que Pierre ait cru devoir la citer dans son livre contre Damien, vers l'an 550, il faut bien que l'interpolation ait continué encore à faire quelque bruit après Sévère. - La lettre de Sévère était la 27e du livre neuvième. Il est grandement regrettable qu'elle n'existe plus dans la collection épistolaire de ce Patriarche, telle qu'elle nous est parvenue dans les manuscrits du British Museum venus de Nitrie.

Grecque, en Egypte et en Palestine, jusqu'au septième ou au huitième siècle. Tant que le joug de l'Islam n'eût pas étouffé complètement le génie chrétien, en dépeuplant les couvents et les monastères, en détruisant les écoles et en fermant les Académies, l'étude de l'Ecriture Sainte fut la principale occupation des fidèles orientaux, surtout des religieux et des Prêtres. C'est au cinquième, au sixième et au septième siècles que la vie religieuse nous apparaît dans tout son éclat, en Egypte, en Palestine et dans la Syrie : c'est donc à cette époque que durent être exécutés les grands travaux de critique comparée dont les manuscrits grecs ℵ, B, C, D, I, les manuscrits Latins a, b, d et le manuscrit syriaque de la Version Cureton nous ont conservé les résultats. (1)

«le mouvement d'étu- «des dont les Recen- «sions ℵ, A, B, C, D, «sont le produit débute «vers la fin du IVe siè- «cle et se prolonge jus-

Une exploration plus complète des écrivains grecs du cinquième et du sixième siècle jointe à une étude plus attentive des manuscrits eux-mêmes, pourra nous permettre de préciser d'une manière plus rigoureuse la date de chacun d'eux, l'endroit où il a paru les personnes qui ont mis en commun leur intelligence et leur savoir pour les produire. Mais, dès cette heure, il est certain que le mou

---

(1).- Nous n'avons pas voulu aborder la discussion de l'orthographe des manuscrits ℵ, A, B, C, D, bien qu'elle ait de l'importance, lorsqu'il s'agit de fixer l'époque et le pays où ils ont paru. Seulement les moyens de comparaison nous font trop défaut, attendu que l'orthographe est ce qui change le plus dans les manuscrits. Nous avons fait attention à l'orthographe dans Origènes et les autres écrivains ecclésiastiques, mais elle varie d'un volume à l'autre, souvent dans le même ouvrage. On trouve dans Origènes Ἱεροσόλυμα et Ἱερουσαλήμ (Pat. Greq. XIII, 1441, A) Ναζαρέθ, Ναζαρά (Ibid. 340, B) et Ναζαρέτ (XIII, 1433, B; 1437, C.– XIV, 341, B; 353, B). Il semble cependant que plusieurs manuscrits anciens aient voulu imiter Origènes — Voir, Gaspard Ren. Gregory. Prolegomena, pages 71 – 130).

comment d'études, dont les plus anciens onciaux grecs et latins « ques au VIIe siècle. »
sont le produit, débute vers la fin du quatrième siècle et se prolonge jusques au milieu du septième. Il débute avec ces Latins, ces Grecs et ces Syriens qui vont en Égypte ou en Palestine, étudier les Saintes Écritures et mener la vie religieuse; avec les Jérôme, les Rufin, les Évagre, les Posthumianus, les Mélanie, les Paule, et tant d'autres Gréco-romains ou Gréco-romaines dont l'histoire monastique nous a conservé les noms.

Tous ces hommes se sont occupés d'Écriture Sainte; tous ont fait quelques travaux, au moins pour leur propre usage. Tous n'étaient pas, sans doute, des Origènes ou des Eusèbe, mais aussi, pour produire des manuscrits comme ℵ, A. B. C. D, il n'était pas nécessaire d'être des critiques consommés.

Nous ne savons pas toujours ce que ces hommes ont fait, mais nous savons quelquefois qu'ils ont entrepris des travaux dans le genre de ceux que supposent les onciaux ℵ, A, B, C. D. C'est ainsi que Rufin, l'ami et plus tard l'adversaire de saint Jérôme, avait dû faire déjà, avant l'an 400, une espèce de correction de la Vulgate Latine sur le Grec, puisque St Jérôme lui reproche, dans son Apologie « d'avoir corrigé les Écritures latines sur le grec » et de faire lire aux églises autre chose que ce qu'elles avaient » reçu des Apôtres. » (1)

Nous ne savons pas, au juste, en quoi consistait cette révision faite par Rufin, mais nous sommes certain qu'il a paru quelque édition de la Bible élaborée par ce personnage; et, comme par ailleurs nous savons que Rufin était un admirateur « Ces Recensions ont
fanatique d'Origènes il ne serait point par trop téméraire de lui « été faites en Égypte
prêter une correction du Nouveau Testament, dans le genre de « ou en Palestine. »
celle que renferment le Vercellensis et le Veronensis. C'est alors

---

(1). — Tu latinas scripturas de Graeco emendasti; et aliud ecclesiis tradas legendum, quam quod semel ab apostolis susceperunt. (Patrol. Lat. XXIII, col. 476, B). —

qu'on commençait à parler des Codices Adamantii.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, nous voyons que la révision et la traduction de saint Jérôme n'avaient pas arrêté l'impulsion donnée par les circonstances aux Études Bibliques. Au contraire, ces études continuaient et prenaient de plus en plus leur essor parmi les Latins.

De plus, les controverses, qui eurent lieu vers le même temps entre Rufin et saint Jérôme, attestent que les travaux critiques portant sur le Texte étaient alors récents. On a entendu plus haut les reproches que saint Jérôme adressait à Rufin ; mais Rufin avait commencé par attaquer vigoureusement saint Jérôme à propos de sa traduction de l'Ancien Testament. On voit même, par la manière dont s'exprime cet écrivain, qu'on n'avait plus une idée exacte de la licence qu'Origènes et quelques autres Pères avaient prises avec le Texte Biblique. On comprend donc que déjà on pût songer à revoir les Livres Saints sur les Pères et sur Origènes. (1)

Pour ce qui regarde le pays où furent rédigés les onciaux &, A, B, C, D, tout nous reporte vers l'Orient, vers l'Egypte, la Palestine et les pays adjacents, en allant du côté de l'Arabie. Il est possible que le Codex Bezae, et que plusieurs de nos plus anciens manuscrits latins, viennent du même endroit. Ces manuscrits portent tous ou point une certaine empreinte qui trahit une fabrique commune. Le manuscrit Cureton a été aussi très certainement rédigé dans les mêmes régions. Alexandrie et Damas, Césarée et le Sinaï forment les quatre points cardinaux de la contrée qui a été la terre natale de tous ces travaux de critique biblique.

Il n'est pas impossible qu'on arrive un jour à fixer d'une

---

(1). – « Quis præsumpserit sacras Sancti Spiritus voces et » divina volumina temerare ? Quis, præter te, divino muneri » et Apostolorum hæreditati manus impulerit ? – Patrol. Lat. » XXI, col 611. C. –

manière plus précise la période et la sphère qui ont vu naître, grandir et mourir l'école de critiques auxquels nous devons les onciaux ℵ, A. B. C. D.

En nous renfermant dans les limites que nous venons de tracer, nous ne pouvons pas nous tromper beaucoup et nous sommes presque certains que, si on se met à explorer les Pères du quatrième et du cinquième siècle, en particulier tous les écrivains qui par leurs croyances ou par leur passé littéraire, se rattachent soit à l'Église grecque d'Égypte, soit à l'Église Melchite de la Palestine ou de la Damascène, on arrivera, un jour à confirmer, dans ses grandes lignes, la thèse que nous avons soutenue dans les pages précédentes.

Ce n'est pas tout ce que nous aurions voulu dire sur ce grave sujet, mais c'est tout ce que le temps nous permet de dire en ce moment.

Nous aurions voulu en terminant, tracer une monographie de chacun des principaux onciaux et faire une excursion dans l'Ancien Testament. Malheureusement, le temps nous manque; mais nous ne disons pas un adieu définitif aux manuscrits ℵ, A, B. C. D. Nous les retrouverons, plus d'une fois, sur notre chemin et il nous sera peut être donné un jour de leur consacrer des loisirs plus considérables que ceux que nous pouvons leur accorder à une heure aussi avancée de l'année. Nous ne leur disons donc pas adieu, mais au revoir.

Épilogue.

La gravité du sujet que nous venons de traiter et la nouveauté des opinions que nous avons émises nous engagent à résumer nos idées dans quelques propositions, qui frapperont davantage les esprits sérieux, en les dégageant de l'appareil scientifique qui les enveloppe dans les pages précédentes.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous ne tenons nullement à faire triompher nos idées. Si quelque savant a une meilleure solution à proposer, nous serons tout dispo-

et à l'accepter pourvu qu'après examen, elle nous paraisse vraie. Nous doutons cependant beaucoup qu'on trouve jamais une solution claire, complète, satisfaisante, en dehors de celle que nous avons développée dans les pages qui précèdent.

Il y a, en effet, deux grandes questions qui sont soulevées par l'existence des manuscrits du type de א, A, B, C, D; et ces questions, jusqu'ici, non seulement personne ne les a résolues, mais personne ne les a même examinées.

Première question:— Quelle est l'origine de toutes ces gloses que l'on rencontre dans une partie des anciens manuscrits, que ce soit de pures substitutions ou de courtes explications?— Qu'est-ce qui leur a donné l'existence?— Ces gloses sont là : on ne peut pas les nier : Quel est donc le travail intellectuel, le mouvement d'idées qui leur a donné l'être?

Seconde Question :— Comment se fait-il que ces gloses ont pénétré dans une partie des manuscrits du Nouveau Testament.— Ces gloses non seulement existent; mais elles existent dans les manuscrits du Nouveau Testament.— Comment les y a-t-on introduites?— Quand les y a-t-on introduites?— Qui les y a introduites?

On a trop longtemps ignoré ces deux questions: Elles se posent aujourd'hui devant la critique. Nous les adressons à nos collègues dans ces travaux et nous leur demandons, à tous, d'aborder enfin nettement l'étude de ces deux problèmes.— En attendant que quelqu'un prenne la plume ou la parole, nous résumons notre pensée dans les propositions suivantes:

1°. Les Onciaux א, A, B, C, D ne représentent pas une copie pure et simple, honnête et fidèle, du Texte Reçu dans l'Eglise à l'époque où ils ont paru.

2°. Les Onciaux א, A, B, C, D, contiennent un texte éclectique, qui est le produit du Texte Traditionnel combiné avec les Variantes éparses dans les écrits des Pères.

3°. Les Onciaux א, A, B, C, D, sont ce qu'on pourrait appeler des éditions critiques du Nouveau Testament faites

à l'usage des chrétiens grecs du Ve au VIIIe siècle.

4°. Pour faire ces éditions on a pris le Texte Traditionnel comme base, mais on a substitué, en bien des endroits, aux leçons du Texte Reçu les leçons qu'on avait relevées dans les écrits des Pères.

5°. Le premier de tous les auteurs qui a été mis à contribution est Origènes. Ses leçons dominent dans quatre manuscrits sur cinq, à savoir dans ℵ, A, B, C.

6°. Après Origènes on s'est servi d'Eusèbe, de saint Athanase, de saint Cyrille de Jérusalem et de saint Cyrille d'Alexandrie, peut-être de Didyme l'Aveugle, de saint Epiphane et de saint Jean Chrysostôme.

7°. Ces éditions critiques n'ont commencé à être élaborées ou préparées que dans la seconde moitié du quatrième siècle. Elles sont le produit du mouvement qui nous a donné la Vulgate de saint Jérôme, les manuscrits latins a, b, la version Philoxénienne, le manuscrit Curetón et la Version Hiérosolymitaine.

8°. Les manuscrits ℵ, A, B, C, D sont postérieurs à la fin du quatrième siècle. C'est tout au plus si la Recension contenue dans l'Alexandrin peut-être placée vers l'an 400, et même cette opinion n'est pas vraisemblable.

9°. La synthèse des leçons que renferment les manuscrits ℵ, B, C, D, oblige à rapporter ces manuscrits au moins à la seconde moitié du cinquième siècle. — Il est possible que les Recensions ℵ, B, D soient postérieures à cette époque d'une centaine d'années.

10°. Aucune édition critique du Nouveau Testament ne peut donner une idée de la manière dont les Pères citent la Sainte Ecriture, pas même celles de Trégelles et de Tischendorf.

11°. Origènes se conduit, à peu de chose près, comme les Pères qui l'ont précédé et comme les Pères qui l'ont suivi. — Son cas n'offre rien de très particulier. C'est un soleil qui bril-

le au milieu de beaucoup d'autres, seulement un peu plus que les autres.

12°. La solution de tous les problèmes de critique soulevés par les manuscrits ℵ, A. B. C. D, se trouve, non pas dans l'étude seule de ces documents, mais dans cette étude combinée avec celle des Pères.

13°. Le vrai desideratum de la critique biblique contemporaine consiste dans une série de monographies où toutes, absolument toutes, les Variantes des Pères seront relevées et comparées.

14°. Origènes, Eusèbe, saint Cyrille d'Alexandrie réclament impérieusement l'honneur d'une édition du Nouveau Testament faite sur ce principe, avec leurs oeuvres seules.

15°. Les Onciaux ℵ, A, B, C, D ont été rédigés en Egypte, ou dans les Pays environnants, dans les couvents de l'Église Melchite, de la Damascène ou de la presqu'île du Sinaï. – Cela est à peu près certain pour les quatre premiers, et très vraisemblable pour le dernier.

16°. Les manuscrits latins a, b et le Codex Cureton se rattachent aussi au même mouvement d'Études Bibliques et appartiennent à la même époque.

Nous le redisons encore une fois, en finissant : Ce n'est point par amour de la nouveauté que nous formulons les conclusions précédentes. C'est presque à notre insu et malgré nous qu'elles se sont formées dans notre esprit, lentement, péniblement, laborieusement, presque douloureusement et comme la conséquence forcée de l'étude que nous avons faite des faits.

Nous livrons cette théorie, d'abord, à nos élèves et ensuite au monde savant, invitant tous ceux qui ont à coeur les progrès de la science, à la vérifier et à compléter ce qui y manque. Et personne ne sent mieux que nous ce qui reste encore à faire.

Nous nous adressons à ceux qui savent s'élever au-dessus de l'esprit de système et de la passion des coteries ; à ceux qui, dans des questions comme celles-ci, acceptent volon- la devise du Poète : « Nullius addictus jurare in verba magistri ! à ceux qui aiment la vérité par dessus tout et qui la cherchent loyalement, patiemment, héroïquement ; et nous leur disons : « Ne nous croyez pas sur parole. Non ! Nous
« ne vous demandons pas de nous croire, mais de nous
» lire, de nous vérifier, de nous contrôler. Prenez,
» dirons nous à ces amis de la vérité et de la science, prenez,
» vous un volume de Clément d'Alexandrie, vous un volume
» d'Eusèbe, vous un volume de saint Athanase, vous un
» volume de saint Cyrille d'Alexandrie ou de Jérusalem, etc ;
» relevez minutieusement toutes les variantes, sans en passer
» une seule. Appliquez à l'Ancien Testament ce que
» nous avons fait pour le Nouveau : étudiez ensuite attentive-
» ment les manuscrits ; comparez leurs leçons aux varian-
» tes que vous aurez recueillies et dites-nous ce que vous pensez
» de notre théorie. Oui, que dix savants entreprennent ce tra-
» vail de vérification et de contrôle, et, avant dix ans, nous se-
» rons définitivement fixés sur la valeur et l'origine des
» manuscrits ℵ, A, B, C, D !

« Amis de la vérité et de la Science, c'est à vous et
» à vous seuls que nous nous adressons : Tolle, lege, Comede ! »

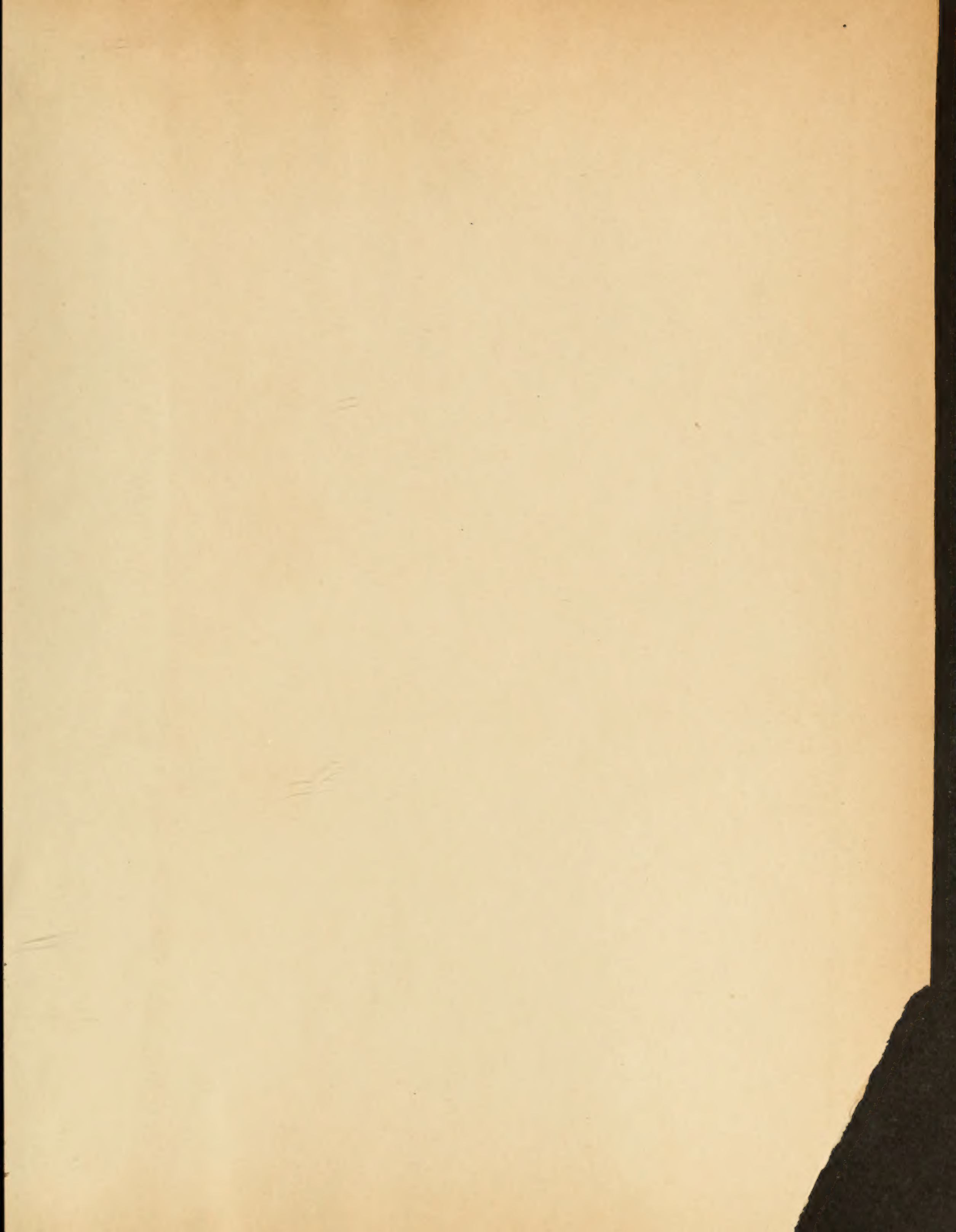
Table.

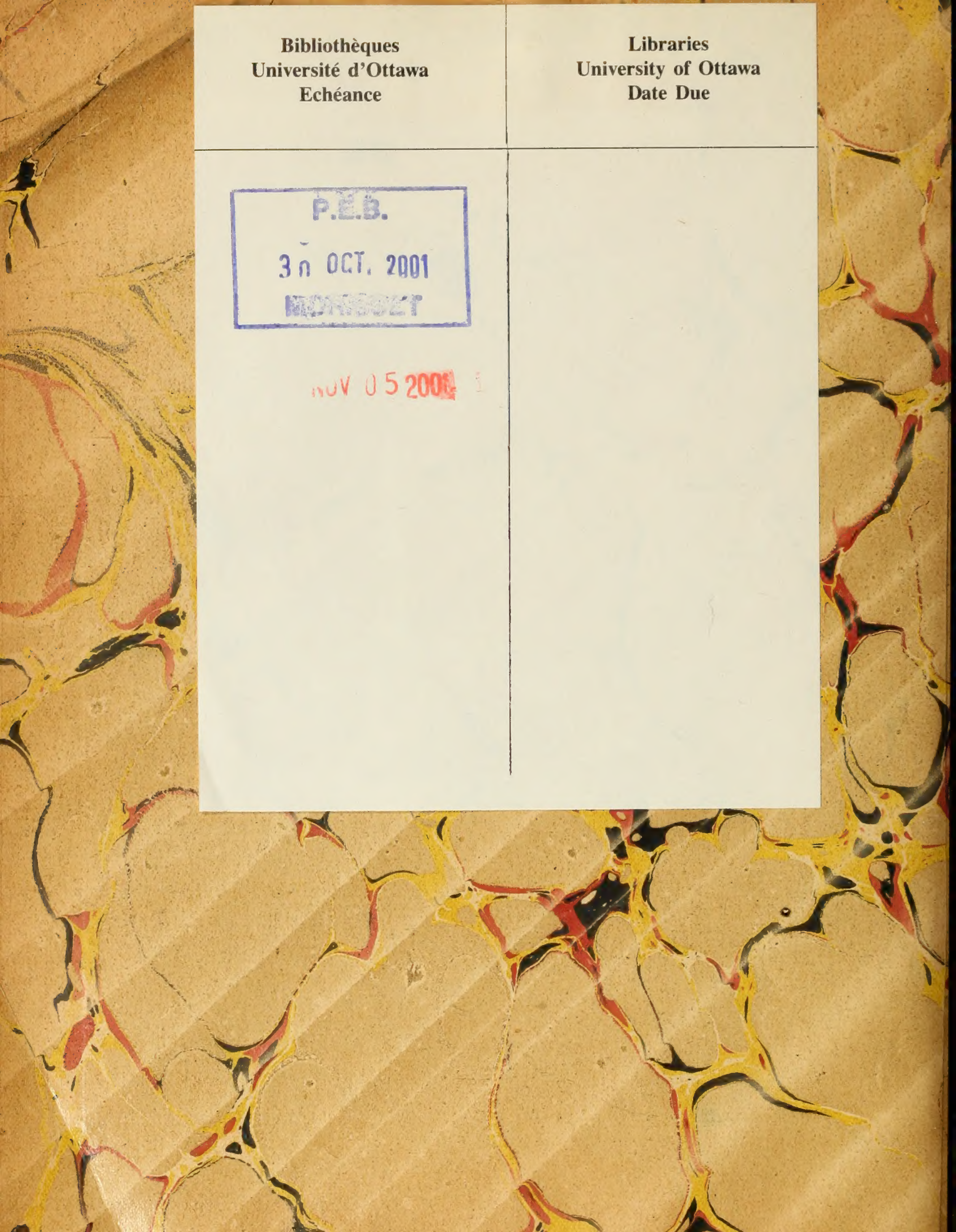


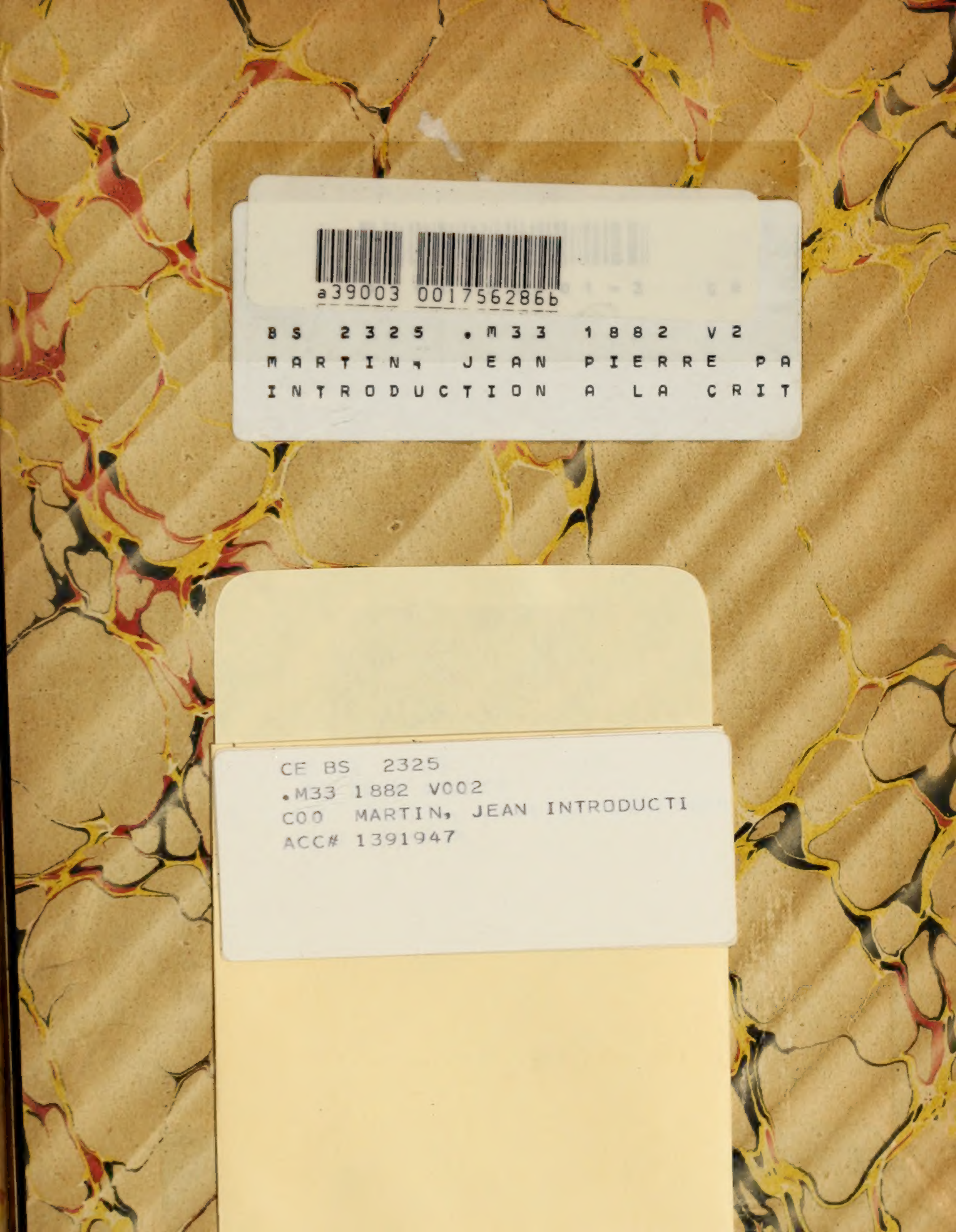


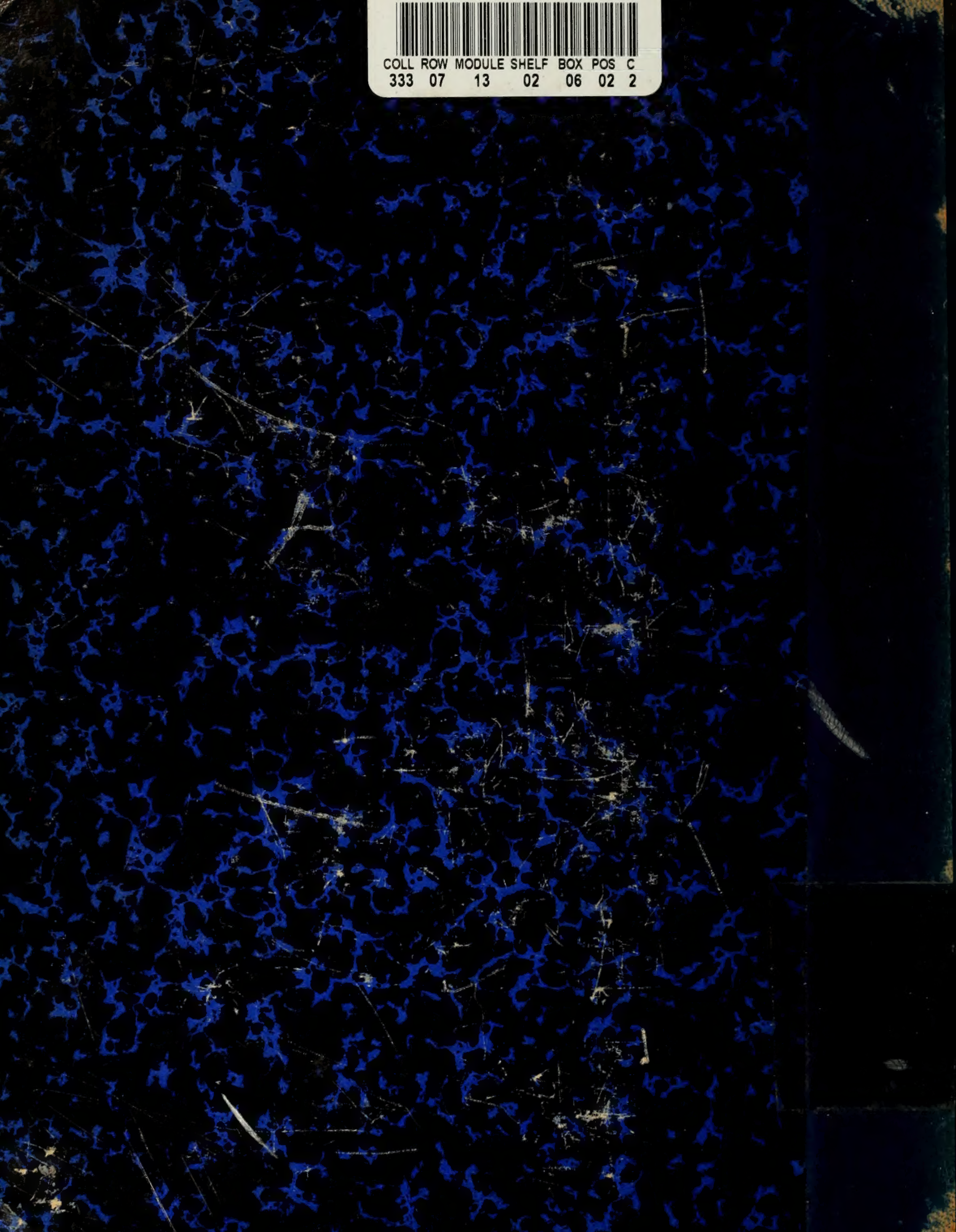











COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 13 02 06 02 2